ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

RECUEIL

DE CONFÉRENCES, SERMONS, PANÉGYRIQUES,
DISCOURS DE CIRCONSTANCES, &c., &c.

d'après

NN. SS. LES ÉVÊQUES, LES RR. PÈRES DES DIVERS ORDRES RELIGIEUX
MISSIONNAIRES APOSTOLIQUES ET AUTRES PRÊTRES DISTINGUÉS.

HOMÉLIES

I

ALMA COLLEGE
252
LIBRARY
M663
Los Gatos, Calif.

MARSEILLE

J. MINGARDON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, PLACE SÉBASTOPOL, 11

1879

Tous droits réservés

65757

HOMÉLIES

Ier DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE [1]

(*Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XXI, v. 25-34.*)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; et, sur la terre, la détresse des nations, à cause du bruit confus de la mer et des flots ; les hommes séchant de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers ; car les Vertus des cieux seront ébranlées ; et alors ils verront le Fils de l'homme venant dans une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. Or, quand ces choses commenceront à s'accomplir, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche. Et il leur dit cette comparaison : Voyez le figuier et tous les arbres ; quand ils commencent à produire du fruit, vous savez que l'été est proche. De même vous, quand vous verrez ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche. En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point, jusqu'à ce que toutes ces choses soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

HOMÉLIE

Sur le Jugement Universel

PAR M. RICAUD

Ancien Vicaire-Général de Marseille.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme, qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. *Luc. XXI. 27.*

Nous distinguons, mes frères, deux avénements de Jésus-Christ : celui de l'Incarnation, dont l'Église, en ce temps de l'Avent, célèbre la mémoire, et celui du jugement universel, qui aura lieu à la fin des temps. L'un fut l'avénement de sa miséricorde ; l'autre sera celui de sa justice.

(1) Traduction de M. l'abbé Glaire, approuvée par le Saint-Siége.

Dans le premier, Jésus-Christ parut sur la terre, sous la forme d'un tendre enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche, adoré par de pauvres bergers, au milieu du concert des anges qui annonçaient la paix aux hommes de bonne volonté ; dans le second, il paraîtra au haut des airs, brillant de gloire, porté sur une nuée, entouré de ses anges, ayant à ses pieds toutes les nations de la terre, pour rendre à chacun suivant ses œuvres. Ces deux avénements sont liés étroitement l'un à l'autre, et se prêtent dans la religion un mutuel appui. C'est par la crainte que commence notre justification ; c'est par l'amour qu'elle se consomme : voilà pourquoi l'Église, avant de nous présenter Jésus-Christ comme Sauveur, vient aujourd'hui nous le montrer comme Juge ; pour nous apprendre que, si nous méprisons les charmes de son amour, nous tomberons infailliblement un jour entre les mains redoutables de sa justice. *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.*

Tel est le but que l'Église se propose dans l'Évangile de ce jour. Entrons dans ses vues, mes frères, et ne craignons pas que le récit de ce terrible événement puisse troubler la joie des saintes solennités qui approchent. C'est au contraire ce qui doit nous y disposer. C'est ainsi qu'autrefois Jérôme, au pied même de la crèche de Jésus-Christ, croyait entendre sans cesse le son de la trompette éclatante qui citera tous les hommes au jugement universel. Faisons de même, chrétiens auditeurs ; et pour tirer de cette grande vérité tout le fruit que s'en promet l'Église, voici de quelle manière nous devons l'envisager. Quels sont ceux qui verront alors le Fils de l'homme, porté sur une nuée, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté ? Ce seront tous les hommes, c'est-à-dire les justes et les pécheurs ; mais les uns et les autres le verront dans des sentiments bien différents : les justes, dans des sentiments de confiance, et les pécheurs, dans des sentiments de désespoir. Voilà en deux mots tout le plan de ce discours. Le jour du jugement sera tout à la fois un jour terrible pour les pécheurs et un jour consolant pour les justes ; c'est le partage de cette homélie, et tout le sujet de votre attention.

PREMIER POINT.

Le jour du jugement terrible pour les pécheurs.

Jésus-Christ, voulant apprendre à ses disciples, dans notre Évangile, combien le jour du jugement sera terrible pour les pécheurs, se sert d'une expression bien remarquable : Les hommes, leur dit-il, sécheront alors de crainte. *Arescentibus hominibus præ timore.* Ces hommes dont parle Jésus-Christ, ce sont les pécheurs qui vivent dans l'oubli de Dieu, uniquement attachés à la terre, occupés de tout ce qui flatte les sens, et livrés à tous les désordres de leurs passions. C'est de ces hommes que le Saint-Esprit avait dit au livre de la Sagesse, qu'ils seront saisis alors d'une crainte horrible, qui remplira leur esprit de trouble et leur cœur de désespoir, et qui se manifestera au dehors par toutes les fureurs d'une rage impuissante. Jésus-Christ nous dit aujourd'hui quelque chose de plus fort encore, en nous assurant que cette crainte s'emparera même de leur corps, percera leur chair, suivant l'expression du prophète-roi, pénétrera jusqu'à la moelle de leurs os, et, sans un miracle du Tout-Puissant, tarirait dans eux la source même de la vie. *Arescentibus hominibus præ timore.* Un simple exposé de ce que l'Écriture nous rapporte du jugement universel, suffira pour mettre dans tout son jour la vérité de cet oracle de Jésus-Christ.

Représentez-vous, mes frères, le soleil qui s'éclipse, la lune qui perd sa lumière, les étoiles qui tombent du firmament, tout le ciel qui se dissout ; et en même temps, sur la terre, une pluie de feu qui la ravage, une tempête violente qui propage au loin l'incendie, une nuit affreuse dont le silence et l'obscurité ne sont interrompus que par la sombre lueur des éclairs et le fracas épouvantable des tonnerres ; des feux souterrains qui ébranlent les montagnes, et sortant de leurs cimes embrasées comme d'autant de volcans, vont se réunir aux feux célestes pour tout consumer et tout détruire ; et, pour que rien ne manque à cette scène d'horreur, la mer elle-même franchissant ses bornes, élevant ses flots comme des montagnes, et menaçant le genre humain d'une inondation universelle. Au milieu de ce désordre inexprimable, concevez, s'il est possible, le trouble, l'étonnement

de ces pécheurs qui auront vécu jusqu'alors suivant les penchants de leur nature corrompue, de ces impies qui disaient : Quel est donc cet avénement du Seigneur dont on nous menace ? Depuis l'origine des siècles la nature a toujours été telle que nous la voyons, et elle sera toujours la même. Les insensés ! ils parlaient ainsi, et agissaient en conséquence ; et voilà que le jour du Seigneur est venu fondre sur eux à l'improviste, comme un ennemi puissant et inattendu. C'est ainsi, nous dit l'Écriture, que, du temps de Loth et de Noé, les hommes ne songeaient qu'à se divertir, à donner des festins, à célébrer des noces, à s'enrichir dans le commerce, à embellir leurs terres par de nouvelles plantations, à construire de nouveaux édifices, et tout à coup, lorsqu'ils y pensaient le moins, la colère divine éclata sur eux et les enveloppa, comme d'imprudents oiseaux que le chasseur surprend et enveloppe dans ses filets.

Voulez-vous, mes frères, une image, quoique imparfaite, de la surprise qu'éprouveront alors les pécheurs, transportez-vous au lit d'un pécheur mourant. Voyez cet homme qui a vécu jusque-là sans religion, lâchant la bride à toutes ses passions, comme s'il avait été le maître de sa destinée, et que ses jours dussent être éternels. Tout à coup on lui annonce qu'il va mourir. Quel coup de foudre ! il cherche d'abord à se faire illusion à lui-même, et à douter de son malheur ; mais bientôt les signes les plus évidents lui annoncent sa fin prochaine : le soleil commence à lui retirer sa lumière, la terre s'entr'ouvre pour lui préparer un tombeau, une sueur froide le glace, un feu dévorant le consume, l'air même semble lui disputer un dernier souffle de vie ; il lit son arrêt de mort sur le visage de tous ceux qui l'approchent ; il tend ses mains défaillantes vers tous les objets qui l'entourent, comme pour s'y prendre encore, et tout s'évanouit autour de lui. O que Dieu paraît grand alors à cette âme infidèle ! mais quel regret d'avoir commencé si tard à le connaître ! Que la religion lui semble belle ! Elle seule aurait pu, dans ces moments terribles, adoucir ses peines et calmer ses frayeurs ; mais en punition du mépris ou de l'abus qu'il en a fait, cette religion elle-même ne sert plus qu'à augmenter ses frayeurs, et qu'à mettre le comble à ses peines. De quelque côté qu'il porte

ses regards, il découvre partout des objets d'horreur : le passé lui offre le souvenir de ses crimes, le présent le sentiment de ses maux, l'avenir la vue d'une éternité malheureuse et d'un Dieu vengeur. Toutes ces noires pensées, comme autant de flots tumultueux, s'entrechoquent dans son esprit, et plongent son âme malheureuse dans toutes les angoisses du plus funeste désespoir. Tel, et mille fois plus frappant encore, sera le spectacle terrible qu'offrira le monde entier aux approches du jugement universel.

Mais ce n'est encore là que le prélude de cette scène désastreuse et le commencement des douleurs. *Initium dolorum hæc.* Le monde n'étant plus qu'un vaste tombeau, et l'univers qu'un monceau de cendres, Dieu ordonnera à ses anges de sonner de la trompette, et d'appeler tous les morts au jugement universel. Le son de cette trompette retentira partout, au milieu du silence profond de toute la nature, et en même temps les anges feront entendre ces paroles : Levez-vous, morts, venez au jugement. *Surgite, mortui, venite ad judicium.* Ces paroles terribles, et cette trompette éclatante retentiront surtout dans les cachots ténébreux de l'enfer, semblables au son de cette cloche funèbre qui annonce au criminel pâle et tremblant le moment fatal de l'exécution de sa sentence. Alors les âmes réprouvées sortiront des gouffres infernaux, conduites par les démons, ministres et exécuteurs de la justice divine.

Nous lisons dans les prophéties d'Ezéchiel, qu'un jour l'esprit de Dieu transporta ce prophète dans un vaste champ tout couvert d'ossements de morts. Là, il entendit une voix qui lui dit : Fils de l'Homme, penses-tu que ces ossements puissent revivre? — Il n'y a que vous qui le sachiez, Seigneur, répondit le prophète. Eh bien, ajouta la même voix, parle à ces ossements en mon nom, et dis-leur : Ossements secs et arides, entendez la voix du Seigneur. Le prophète obéit ; et, à ces paroles, il se fait un grand bruit dans la plaine : tous ces os se mettent en mouvement, se rapprochent les uns des autres, et vont se placer chacun dans la jointure qui lui est propre. En même temps paraissent des nerfs qui les lient, des chairs qui les couvrent, et, par dessus tout, une peau qui les enveloppe et en forme autant de corps humains. Cependant tous ces

corps restaient étendus sur la terre, sans mouvement et sans vie. Alors la même voix se fit entendre, et ordonna au prophète d'appeller des quatre vents l'esprit qui devait les animer. Le prophète obéit encore ; et à ce nouvel ordre, les âmes rentrèrent dans tous ces corps, ils devinrent tous vivants, et se dressèrent sur leurs pieds, semblables à une armée innombrable, qui couvrait toute cette vaste plaine. Prophète, dit alors le Seigneur à Ezéchiel, voilà la figure de ce qui doit arriver à mon peuple. Ils ont été enlevés de la terre des vivants, leurs os sont tombés en poussière, et ils ont perdu toute espérance de retour : mais annonce-leur de ma part qu'un jour j'ouvrirai leur tombeau, je les en tirerai et je leur rendrai la vie.

Nous ressusciterons donc tous, conclut l'apôtre saint Paul, mais nous ne serons pas tous changés. *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*. C'est-à-dire que, tandis que les corps des justes ressusciteront pleins de gloire, de beauté, d'immortalité, semblables en un mot au corps de Jésus-Christ ressuscité, les corps des pécheurs, au contraire, ressusciteront hideux, difformes, horribles à voir, et portant sur le front l'empreinte de la malédiction divine. Or, qui pourrait exprimer le désespoir d'un réprouvé, lorsque son âme, sortant de l'enfer, ira rejoindre ce corps qu'elle avait si fort aimé et flatté durant sa vie, dont elle avait fait son idole, dont elle s'était rendue l'esclave, et qui, après avoir causé sa perte, va désormais la partager ? Oh ! que cette réunion sera terrible ! Te voilà donc, s'écriera-t-elle, corps misérable, la source de tous mes malheurs ! Plût à Dieu que je ne t'eusse jamais connu, ou plutôt que je t'eusse connu assez pour t'assujettir et te combattre ! je ne serais pas réprouvé pour l'éternité. Tout ce qu'un ennemi peut concevoir de rage et de fureur à l'aspect de l'ennemi le plus acharné, cette âme l'éprouvera en voyant son corps. Elle le détruirait elle-même, si elle le pouvait ; mais la justice divine l'obligera malgré elle à s'y réunir, et cette réunion ne sera pas la moindre partie de son supplice.

Jusqu'ici nous n'avons vu que les préparatifs du jugement ; nous voici enfin arrivés au jugement même. Figurez-vous tous les pécheurs, depuis Caïn jusqu'à l'Antéchrist,

rassemblés dans cette vallée fameuse que l'Écriture appelle la vallée du carnage. *Vallis occisionis.* C'est sur cette multitude de coupables que la justice divine va enfin éclater. De là l'invitation que fait le prophète Ezéchiel aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces, de venir assister à ce jour des vengeances, comme à un festin délicieux. Venez, leur crie-t-il, accourez de toutes parts, pour dévorer la chair des riches et des puissants du monde, des guerriers et des conquérants. *Convenite..... ad victimam.* Ces oiseaux de proie et ces animaux carnassiers nous représentent, au sentiment des Pères (1), les démons qui entoureront alors cette foule de réprouvés, comme autant de bêtes féroces, la fureur dans les yeux, et montrant par leurs regards la haine qu'ils portent à tout le genre humain. Quels seront donc alors les sentiments de ces malheureux pécheurs ? S'il est vrai que l'attente d'un grand mal est quelquefois pire que le mal lui-même, et si l'on a vu des criminels demander, comme une grâce, qu'on hâtât leur supplice pour les dérober à ce tourment, jugez de l'effroi qu'éprouveront ces infortunés, dans l'attente d'un si terrible événement.

Mais, que vois-je ?.... c'est le signe du Fils de l'homme, la croix de Jésus-Christ, qui paraît dans les airs, resplendissante de gloire, et plus brillante que le soleil. Cette croix fut jadis l'opprobre des Gentils et le scandale des Juifs : elle triomphera dans ce grand jour. C'est alors que se vérifieront ces paroles d'un prophète : Ils verront celui qu'ils ont percé. *Videbunt in quem transfixerunt.* Cette croix rappellera aux Juifs leur aveuglement déplorable sur la divinité de Jésus-Christ, qu'ils n'ont jamais voulu reconnaître ; elle rappellera aux Gentils leur haine insensée contre la religion de Jésus-Christ, qu'ils ont cruellement persécutée. Mais que rappellera-t-elle aux mauvais chrétiens ? Ah ! elle sera pour eux bien plus terrible encore : elle leur rappellera tant de grâces précieuses dont ils furent si abondamment pourvus ! la mort du Fils de Dieu pour leur salut, le caractère auguste qu'ils avaient reçu dans leur baptême, la sainteté de vie dont ils y firent profession ; et en même temps, tous les péchés dont ils se sont rendus coupables : ce libertinage affreux qu'ils ont porté jusqu'à des excès in-

(1) S. Bas. *in Ps.* 33.

connus même à beaucoup d'honnêtes païens, cette impiété scandaleuse qui leur faisait tourner en ridicule les plus augustes mystères de la religion, ce lâche respect humain qui les a fait rougir de la croix de Jésus-Christ. *Videbunt in quem transfixerunt.* A cette vue, les pécheurs seront consternés ; tous les peuples de la terre pousseront d'horribles rugissements et des cris lamentables. *Plangent omnes tribus terræ.*

Mais, si le signe du Fils de l'homme jette les pécheurs dans la consternation, que sera-ce du Fils de l'homme lui-même ?.... Le ciel s'ouvre; des millions d'esprits célestes le précèdent ; un nuage éclatant de lumière est son trône ; il est mille fois plus brillant que sur le Thabor, la majesté est peinte sur son front ; tout l'univers se tait en sa présence ; lui seul est grand, son Père lui a remis toute sa puissance : le monde l'avait jugé, il faut qu'il juge le monde. C'est ainsi qu'il l'annonça aux princes des prêtres et à Pilate, le jour même de sa passion. Il faut qu'il mette ses ennemis sous ses pieds, et qu'il les brise comme un vase d'argile. Ah ! mes frères, si les Israélites au pied de la montagne de Sinaï, dont le sommet, semblable à une fournaise ardente, paraissait embrasé du feu des éclairs et retentissait du bruit des tonnerres, ne purent soutenir la présence d'un ange qui leur parlait au nom du Seigneur, et conjurèrent Moïse de vouloir bien leur transmettre ses ordres, de peur qu'ils ne mourussent quel sera l'état des pécheurs, à la vue du Fils de Dieu lui-même, dans tout l'éclat de sa gloire ? Ils seront pénétrés d'une crainte horrible, accompagnée du plus affreux désespoir. Ils diront aux montagnes : Tombez sur nous, écrasez-nous, pour nous soustraire à la colère d'un Dieu vengeur, et à la vue de cet Agneau devenu pour nous un lion dévorant. *Dicent montibus...., cadite super nos.*

Cependant, le souverain juge s'étant assis, les livres seront ouverts, nous dit saint Jean dans son Apocalypse. *Libri aperti sunt.* Ces livres, ce sont nos consciences. La conscience du pécheur est ici-bas un livre fermé ; l'orgueil en est le sceau : le pécheur évite avec soin de rentrer en lui-même, de peur de se voir tel qu'il est. Il évite avec plus de soin encore de se faire connaître aux autres ; mais, au jour de la manifestation des consciences, Jésus-Christ

arrachera lui-même ce funeste sceau. Il montrera le pécheur tel qu'il est, non-seulement à ses propres yeux, mais encore aux yeux de tout l'univers. Il gravera sur son front l'histoire de toute sa vie ; et qu'y verra-t-on ? Deux choses bien remarquables : les grâces qu'il a reçues, et les péchés qu'il a commis. Ces deux tableaux, comparés et opposés l'un à l'autre, suffiront pour le couvrir d'une confusion éternelle. *Libri aperti sunt.*

Grâces reçues. Nous sommes étonnés quelquefois, et scandalisés peut-être, de la prospérité temporelle des pécheurs. aveugles que nous sommes ! nous ne comprenons rien aux desseins de la Providence à leur égard. Dieu veut par là les rendre inexcusables au jour terrible de ses vengeances. Jésus-Christ leur demandera compte alors de tous les biens dont il les a comblés, non-seulement dans l'ordre de la nature, mais encore plus dans celui de la grâce : leur vocation au christianisme, préférablement à tant d'autres qui y auraient mieux répondu qu'eux, l'éducation chrétienne qu'ils avaient reçue dans leur enfance, les secours abondants qu'il leur avait préparés dans le sein de l'Église où il les avait fait naître, la parole de Dieu, la prière publique, la participation aux sacrements. Ce bon pasteur, qui abandonne cent brebis fidèles pour courir après une brebis égarée, et qui la ramène sur ses épaules dans le bercail ; ce père tendre, qui reçoit dans ses bras un fils ingrat et dissipateur, et le comble de bienfaits qu'il n'avait pas accordés même à son aîné toujours soumis et obéissant ; Jésus-Christ montrera alors tout ce qu'il a fait pour le salut éternel des pécheurs : tous les événements de leur vie dirigés vers cet unique but, les remords dont il les poursuivait dans leurs crimes, les afflictions salutaires dont il parsemait leurs voies injustes, le dégoût qu'il leur inspirait du vice, ce penchant secret qui les portait à la vertu, les bons conseils qu'il leur ménageait, les bons exemples qu'il avait mis sous leurs yeux. Que n'ai-je pas fait pour votre salut, leur dira-t-il, âmes infidèles ? pouvais-je en faire davantage ? devais-je même en faire autant ? n'attribuez donc votre perte qu'à vous-mêmes. En leur disant ces paroles, il leur montrera ses plaies, il leur ouvrira son cœur. A cette vue, la Provi-

dence divine sera pleinement justifiée, et le pécheur restera convaincu de la plus noire ingratitude. *Libri aperti sunt.*

A ce tableau des grâces que le pécheur aura reçues, Jésus-Christ opposera celui non moins terrible des péchés qu'il a commis. Il portera son flambeau dans ces consciences ténébreuses où la lumière de sa grâce n'avait jamais pu percer ; il découvrira ces sépulcres blanchis, remplis de corruption et d'ordure ; et que de crimes n'en verra-t-on pas sortir ! La loi de Dieu, si juste, si raisonnable en elle-même, indignement transgressée dans tous ses points ; son culte méprisé et abandonné, son nom blasphémé et déshonoré, ses jours saints violés et profanés ; les impuretés les plus monstrueuses, les injustices les plus énormes ; les haines, les vengeances, les perfidies, les trahisons ; la profanation des choses saintes, les impiétés, les sacriléges..... que sais-je, mes frères ? Nous apprendrons alors à connaître la griéveté du péché mortel, dont on fait si peu de cas dans le monde ; nous apprécierons cette probité mondaine, dont on s'y vante tant, et qui couvre souvent les plus grands crimes. A la vue d'un contraste si frappant entre la bonté de Dieu et la malice de l'homme, toute la nature frémira d'horreur ; tous les êtres animés et inanimés s'élèveront contres les impies ; du ciel, de la terre, des enfers, sortira ce cri unanime : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables ; et le pécheur, couvert de confusion, ne répondra à ce cri de l'univers que par un morne silence. *Libri aperti sunt.*

Alors Dieu ordonnera à ses anges d'aller séparer la paille du bon grain, les boucs des brebis, les justes des pécheurs ; et, tandis que ces esprits célestes présenteront aux élus des palmes et des couronnes immortelles, en signe de leur victoire sur le démon et sur l'enfer, et les placeront glorieusement à la droite de Jésus-Christ, les démons, au contraire, porteront aux réprouvés des chaînes de fer, symbole de leur réprobation éternelle, et les conduiront ignominieusement à la gauche de ce divin Sauveur. Séparation cruelle ! On séparera, nous dit l'Évangile, le père de l'enfant, la mère de la fille, le frère de la sœur, l'époux de l'épouse. Séparation éternelle ! Il n'y aura plus de retour. Lorsqu'Adam fut chassé du paradis terrestre, on lui promit un libérateur, et cette promesse le consola dans sa disgrâce.

Lorsque Esaü perdit la bénédiction paternelle, on lui laissa du moins la graisse de la terre, comme un faible dédommagement de la rosée du ciel. Lorsqu'un père mourant se sépare de son épouse et de sa famille, il conserve l'espoir de se réunir à elle dans le ciel, et cet espoir le soutient et l'anime. Mais ici, plus d'espoir, plus de consolation, plus de ressource : un mur de division éternelle va être élevé entre les justes et les pécheurs ; un chaos immense les séparera pour toujours ; et, tandis que les justes admis dans la famille des élus, dont Jésus-Christ est le père, entreront en possession d'une béatitude sans fin, les pécheurs, au contraire, associés aux fornicateurs et aux impies, dont le démon est le prince, seront fixés irrévocablement dans le désespoir et le malheur. *Ibunthi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.*

C'est ici, mes frères, que je voudrais pouvoir vous exprimer les regrets des pécheurs, à la vue de tous les biens qu'ils ont perdus. Représentez-vous ces infortunés, le désespoir peint sur le front, les yeux noyés de larmes, s'écrier d'une voix étouffée par les sanglots : Adieu donc pour toujours, Jérusalem céleste, séjour de la paix et du bonheur, paradis de délices, beau ciel, qui deviez être notre patrie, nous vous avons perdu ; nous voilà bannis de votre heureuse enceinte ; l'enfer et toutes ses horreurs va devenir notre partage. Adieu, Trinité sainte, qui ferez le bonheur des élus, et le sujet de leurs louanges éternelles, nous sommes exclus de ce concert céleste, et privés de la vue de votre souveraine majesté. Père éternel, qui nous avez créés, nous ne sommes plus vos enfants. Verbe fait chair, rédempteur du monde, le prix de votre sang est perdu pour nous. Esprit-Saint, que nous avons contristé par nos crimes, vous nous abandonnez à l'esprit des ténèbres ; et vous, vierge sainte, refuge des pécheurs, vous nous repoussez de votre sein maternel ; mère de miséricorde, vous n'êtes plus la nôtre. Anges de paix, qui pleuriez sur nos crimes, essuyez vos larmes, notre malheur est désormais sans ressource ; et vous, âmes bienheureuses, nos parents et nos amis, nos concitoyens et nos frères, jouissez du bonheur que vous ont mérité vos vertus ; nous allons pleurer loin de vous notre erreur et notre folie. En parlant

de la sorte, le pécheur, dit l'Écriture, connaîtra toute la grandeur des biens qu'il a perdus, il entrera en fureur contre lui-même, il grincera des dents, il frémira de rage, il séchera de douleur ; mais ses regrets et ses désirs se perdront dans les airs avec ses espérances. *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet, desiderium peccatorum peribit.*

A l'expression tumultueuse de tous ces regrets inutiles et tardifs, succèdera un profond silence, avant-coureur de la sentence qui va fixer le sort éternel des réprouvés. Cette sentence, Jésus-Christ l'a consignée dans son Évangile, afin que nous en fassions le sujet de nos continuelles méditations. Retirez-vous de moi, maudits, leur dira-t-il, allez dans le feu éternel, que j'avais préparé pour le démon et pour ses anges. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.* Retirez-vous : vous ne m'avez pas servi sur la terre ; vous serez séparés de moi dans l'éternité. Soyez maudits de mon Père, dont vous avez souillé l'image ; de moi-même, dont vous avez profané le sang ; de l'Esprit-Saint, que vous avez chassé de vos âmes ; de ma Mère, qui, toute mère qu'elle est, souscrit la première à votre sentence ; de mes anges et de mes saints, que vous avez contristés ou scandalisés par vos crimes ; maudits des démons eux-mêmes, qui vous ont trompés ; des compagnons de vos désordres, que vous avez entraînés avec vous dans l'abîme ; de votre propre conscience, qui sera rongée sans cesse d'un ver dévorant qui ne mourra jamais. Vous n'avez pas voulu brûler des flammes de mon amour : vous éprouverez celles de ma justice, elles se nourriront de vos larmes et vous tourmenteront, sans vous consumer ni s'éteindre. Ce feu, je ne l'avais pas préparé pour vous : il était destiné au démon et à ses anges ; mais, puisque vous les avez suivis dans leur révolte, vous partagerez leur malheur : vous les avez choisis pour maîtres, ayez-les désormais pour tyrans. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.*

A peine la sentence sera prononcée, qu'elle aura son exécution : les démons s'empareront des réprouvés ; ils les entraîneront, comme un vil troupeau, vers la bouche du

grand abîme ; ils s'y précipiteront avec eux ; la porte en sera fermée sur leur tête, et les clefs en seront brisées pour toujours.

Il est donc vrai, mes frères, que le jour du jugement sera terrible pour les pécheurs. J'ajoute qu'il sera consolant pour les justes, et c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Le jour du jugement consolant pour les justes.

Lorsque ces choses commenceront à arriver, dit Jésus-Christ à ses disciples, dans la suite de notre Évangile, levez vos têtes, parce que votre rédemption approche. *His fieri incipientibus, levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* Il paraît d'abord surprenant que ce soit au moment même de la destruction de l'univers, que Jésus-Christ ordonne à ses disciples de lever la tête ; mais, si nous faisons attention à la raison qu'il leur en donne, notre surprise cessera. Levez vos têtes, leur dit-il, parce que votre rédemption approche. Et en effet, lorsqu'on annonce à un captif qu'il va sortir de sa prison, ou à un exilé qu'il va rentrer dans sa patrie, n'est-il pas naturel qu'il fasse éclater sa joie ? Or, la vie du juste sur la terre, qu'est-ce autre chose qu'une dure captivité dans la prison de son corps mortel, qu'un exil douloureux loin du ciel qui est sa patrie ? Est-il donc surprenant qu'il soit rempli de joie et de confiance, à la vue des signes avant-coureurs de l'avénement du Fils de l'homme, qui lui annonceront la fin prochaine de sa captivité et de son exil ? Si un poète de l'antiquité (1), pour exalter son prétendu sage, n'a pas craint de dire que les ruines de l'univers, s'écroulant sur sa tête, l'écraseraient sans doute, mais ne l'effrayeraient pas, à combien plus forte raison Jésus-Christ, la sagesse éternelle, a-t-il droit d'inviter le juste de l'Évangile, qui est le véritable sage, à lever avec confiance la tête au milieu des ruines de l'univers ! *Levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.*

Voulez-vous, mes frères, une preuve frappante de cette vérité ? Transportez-vous au lit du juste mourant. Voyez cet homme pauvre, obscur, inconnu au monde, mais dont

(1) Horace.

le monde n'était pas digne, et dont le nom est écrit au livre de vie. Jusqu'alors, il avait opéré son salut dans le tremblement et dans la crainte ; la vue des jugements de Dieu le pénétrait d'une vive frayeur ; ignorant s'il était digne d'amour ou de haine, cette incertitude le plongeait dans une profonde tristesse ; ses bonnes œuvres mêmes ne le rassuraient pas, elles lui paraissaient souillées de mille vices ; ses jours se sont écoulés dans ces cruelles alarmes. A peine quelques rayons d'espérance venaient de temps en temps adoucir ses peines et calmer ses frayeurs. Le voilà étendu sur son lit de mort. Quelle main invisible a dissipé tous ces nuages ? Cet homme, jadis si faible et si craintif, est tout différent de lui-même : il est plein de force et de courage. Dieu, qu'il avait envisagé jusque-là comme un juge sévère et redoutable, n'est plus pour lui que le meilleur des pères : il se jette avec confiance dans le sein de sa miséricorde. Le ciel, qu'il n'osait regarder, tant il s'en jugeait indigne, est devenu l'objet de tous ses désirs et de toutes ses pensées : c'est là qu'il a mis son trésor, c'est là aussi que tout son cœur se porte ; on dirait qu'il est sûr d'y parvenir, tant il paraît exempt de toute crainte. Qui a produit dans lui un changement si admirable ? N'en doutez pas, mes frères, c'est l'accomplissement de cette parole de notre Évangile. Jésus-Christ opère dans ce juste mourant, ce qu'il opérera dans tous ses élus à la consommation des siècles : il le remplit de confiance, parce que le moment de sa délivrance arrive. *Levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.*

Qu'y a-t-il donc dans l'avénement du Fils de Dieu, qui puisse troubler le juste ? Serait-ce le son de la trompette éclatante qui appellera tous les hommes au jugement universel ? mais ce son est pour lui le signal de la victoire. A-t-on jamais vu, dit un Père (1), le triomphateur pâlir aux annonces de son triomphe ? Serait-ce la vue de son corps ressuscité ? Mais ce corps, il l'avait laissé dans la terre, en proie à la corruption du tombeau ; et il le retrouve rayonnant de gloire et revêtu d'immortalité. Qu'il se félicite alors d'avoir su réprimer ses désirs, et l'assujettir à la pénitence ! O heureuse pénitence, s'écrie-t-il, avec un saint de

(1) S. Ambroise.

ces derniers siècles (1), qui pour quelques efforts passagers, me procure tant de bonheur et tant de gloire ! Serait-ce la vue de la Croix de Jésus-Chrit ? Mais la Croix est l'étendard du juste. Quel plaisir pour lui, de le voir déployé au milieu des airs ! Il me semble l'entendre s'écrier, à l'imitation de saint André : O bonne Croix, que j'ai chérie dans tes rigueurs ! Quelle joie de pouvoir aujourd'hui être témoin de ton triomphe ! Reçois à tes pieds et sous ton ombre, le disciple de celui qui est mort dans tes bras pour nous donner la vie. Serait-ce, enfin, la vue du Fils de Dieu lui-même, porté sur un nuage, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté? Mais c'est ce que le juste a désiré et demandé à Dieu tous les jours de sa vie. Seigneur, lui disait-il, que votre règne arrive. Le voilà arrrivé ; ses vœux sont accomplis ; son contentement est donc à son comble. En un mot, mes frères, parcourez toute l'histoire du dernier avénement de Jésus-Christ, et vous verrez que, conformément à sa parole, les mêmes circonstances qui feront sécher les impies de crainte et de terreur, feront tressaillir les justes de joie et d'allégresse. *Levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.*

Mais peut-être que la manifestation des consciences, qui aura lieu au tribunal du souverain juge, pourra troubler la paix des justes. En effet, je vois parmi eux un Pierre qui a renié Jésus-Christ, un Paul qui l'a persécuté dans ses disciples, des apôtres qui l'ont lâchement abandonné, après les protestations de fidélité les plus solennelles ; un Thomas qui n'a voulu croire à sa résurrection qu'après avoir touché ses plaies ; un Augustin, une Magdeleine, fameux par les égarements de leur jeunesse. N'est-il pas à craindre que la manifestation de leurs péchés, à la face de tout l'univers, en les couvrant de confusion, ne ternisse l'éclat de leur triomphe ? Non, mes frères. Ces péchés, ils les ont lavés dans leurs pleurs, réparés par leur amour, expiés par leur pénitence ; ils n'existent plus, Dieu les a oubliés ; il les a jetés au fond de la mer, suivant l'expression d'un de ses prophètes. Or, quand Dieu ne s'en souvient pas, qui oserait s'en souvenir encore ? Je dis plus : ces péchés, bien loin de diminuer leur gloire, ne serviront qu'à en augmenter l'é-

(1) S. Pierre d'Alcantara.

clat. En effet, si le pécheur ne voyait à côté de Jésus-Christ que des âmes pures et innocentes, il pourrait croire que la grâce du salut lui avait été refusée ; mais, lorsqu'il y verra des pécheurs comme lui, et plus que lui peut-être, son impénitence ne trouvera plus d'excuse. La foi de ces coupables justifiés confondra l'incrédulité du monde, leur amour son ingratitude, leur zèle son indifférence et sa froideur ; de sorte que ces heureux pénitents, qui se seront jugés et punis eux-mêmes, bien loin d'être jugés de nouveau au tribunal de Jésus-Christ, seront, suivant sa promesse, assis à ses côtés sur des trônes brillants, pour juger le monde. *Sedebitis.... judicantes.*

Mais, si la manifestation de leurs péchés n'ôte rien à la gloire des justes, quel éclat n'ajoutera pas à leur triomphe la manifestation de leurs vertus ! Le juste ici-bas, a dit un célèbre orateur du siècle dernier (1), est semblable à ce tabernacle que Moïse consacra au culte de Dieu dans le désert. Il n'avait rien à l'extérieur de frappant, ni de remarquable. Il était, nous dit l'Écriture, couvert de peau d'animaux, pour le garantir des eaux de la pluie et des autres injures de l'air ; mais, lorsqu'on pénétrait dans son intérieur, on était frappé de la majesté du Dieu vivant, qui y résidait comme dans son temple. L'or et les pierreries y brillaient de toute part; un encens précieux en embaumait l'enceinte ; le feu sacré y brûlait nuit et jour ; les prêtres y immolaient sans cesse des victimes à la gloire du Très-Haut; les lévites y faisaient retentir ses louanges ; un chandelier d'or à sept branches éclairait ce beau séjour ; les tables de la loi y reposaient dans l'arche sainte sous les ailes de deux chérubins. C'était là que Moïse et Aaron venaient consulter le Seigneur, répandre leur âme à ses pieds, et apaiser sa colère prête à éclater sur son peuple. Image du juste sur la terre: il paraît au dehors semblable au reste des hommes ; il partage même avec eux certaines faiblesses, certains défauts inséparables de l'humanité. Dieu le permet ainsi, pour le garantir des atteintes de la vanité et de l'amour-propre ; mais, lorsqu'au grand jour de sa justice, Jésus-Christ manifestera, aux yeux de l'univers étonné, les prodiges de grâce que le Saint-Esprit avait opérés dans ces âmes, dont

(1) Massillon, *Bonheur du juste.*

il avait fait son temple, la charité dont il les avait ornées, et toutes les vertus qui en étaient la suite, l'encens de leurs prières qu'il faisait monter vers le ciel, le feu de l'amour divin qu'il entretenait dans elles, les sacrifices généreux qu'elles offraient continuellement au Seigneur, le tribut de louanges qu'elles lui rendaient sans cesse, la foi qui animait toutes leurs actions, la loi de Dieu qui était la règle de toute leur conduite; à la vue de toutes ces merveilles, jusque-là si secrètes et si cachées, tout l'univers sera saisi d'admiration. On reconnaîtra que c'était à ces hommes, le plus souvent obscurs et inconnus au monde, qu'on devait la conservation de la foi, la prospérité des empires, la cessation des fléaux qui affligeaient la terre ; on comprendra la vérité de cet oracle de l'Esprit-Saint, que toute la gloire de la fille du Roi, c'est-à-dire de l'âme juste, était dans son cœur. *Omnis gloria ejus, filiæ regis, ab intus.*

C'est alors que les partisans du monde, ces détracteurs impitoyables de la vertu, seront forcés de lui rendre un éclatant et solennel témoignage. Voyez, mes frères, comme le Saint-Esprit les fait parler au livre de la Sagesse: Les voilà, s'écrieront-ils, ces hommes qui étaient l'objet de nos railleries, et que nous faisions semblant de mépriser, quoiqu'au fond de nos cœurs nous ne puissions leur refuser notre estime. *Quos habuimus in similitudinem improperii.* Nous les regardions comme des insensés; hélas ! c'étaient nous qui l'étions. Leurs jours nous paraissaient sans gloire, et leur fin peu digne d'envie; et voilà qu'ils sont placés au nombre des enfants de Dieu, et que la félicité des saints sera éternellement leur partage. Nous nous sommes donc trompés, et notre erreur est sans ressource. *Nos insensati... ergo erravimus.*

Mais, quelque glorieux que soit pour les justes ce témoignage du monde, leur ennemi, celui de Jésus-Christ, leur juge et leur Sauveur, sera pour eux, bien plus glorieux encore. Écoutez, âmes fidèles, et que ces paroles divines que nous lisons dans son Évangile, soient votre soutien au milieu des peines de la vertu et des illusions du vice : Venez, leur dira-t-il, les bénis de mon Père, posséder le royaume que je vous ai préparé depuis le commencement du monde. *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis re-*

gnum a constitutione mundi. Venez, votre exil sur la terre n'a été que trop prolongé, il est temps qu'il finisse. Voici l'heureux moment après lequel vous soupiriez avec tant d'ardeur, et que je ne désirais pas moins que vous, qui va réunir les membres à leur chef, les enfants à leur père, le troupeau à son pasteur. Vous êtes les bénis de mon Père, ses enfants par adoption, comme je le suis par nature, l'objet de ses complaisances, parce qu'il vous a trouvés conformes à son Fils, les cohéritiers de son royaume, que je vous ai acquis au prix de mon sang. Venez prendre possession de ce royaume, que je vous ai préparé depuis le commencement du monde. Ce monde même n'a été fait que pour vous ; il a fini dès que votre nombre a été complet. Entrez donc, fidèles serviteurs, dans la joie de votre Maître ; jouissez d'un bonheur qui n'est autre que celui de Dieu même, et que rien ne pourra plus vous ravir. Vos peines n'ont duré qu'un temps: votre récompense sera éternelle. *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.*

Ayant dit ces paroles, Jésus, vainqueur de l'enfer et du monde, s'élèvera dans les airs, suivi des anges et des saints, fruits de sa victoire, et entrera triomphant dans la Jérusalem céleste, pour y continuer son règne, qui n'aura plus de fin. Là, nous dit saint Jean, dans son Apocalypse, il abreuvera ses élus d'un torrent de voluptés pures, qui, sortant du trône de l'Agneau, parcourt ce séjour de délices et va se rendre dans l'océan de l'éternité.

Après avoir annoncé ces grandes vérités à ses disciples, Jésus-Christ leur proposa cette parabole: Lorsque vous voyez, leur dit-il, toutes les années, la nature renaître, la terre se couvrir de verdure, les arbres et les plantes commencer à produire leurs fleurs et leurs fruits, vous dites: l'hiver va finir, la nouvelle saison approche. *Prope est æstas.* De même, ajouta-t-il, lorsque vous verrez ces signes que je vous ai prédits comme les avant-coureurs de l'avénement du Fils de l'homme, dites : le règne du démon et du monde va cesser, le règne de Dieu va paraître. *Prope est regnum Dei.* Cette nouvelle saison que Jésus-Christ annonce à ses disciples, est-ce le printemps? est-ce l'été? c'est en même temps l'un et l'autre, chrétiens auditeurs : c'est le printemps

des justes, et l'été des pécheurs. O vous donc, âmes fidèles qui m'écoutez, lorsque vous verrez la foi presque bannie de dessus la terre, le vice triomphant, la vertu persécutée, ne perdez pas courage, mais dites en vous-mêmes: ces signes m'ont été prédits; le printemps approche, ce printemps éternel, où les tempêtes cesseront, où le calme succédera à l'orage, où Dieu essuiera lui-même les larmes de ses serviteurs. *Prope est æstas.* Cette douce pensée ranimera votre foi, excitera votre ferveur, et soutiendra votre persévérance. Et vous, pécheurs impénitents et endurcis, s'il s'en trouvait quelqu'un dans cet auditoire, lorsque vous verrez tout réussir au gré de vos vœux, le monde vous sourire, les plaisirs courir en foule au-devant de vous, ne vous laissez pas séduire par toutes ces vaines apparences, mais dites-vous à vous-mêmes : cet état de choses ne durera pas, l'été approche, cet été brûlant de la colère du Seigneur, qui dévorera tous ses ennemis comme la paille dans la fournaise. *Prope est æstas.* Cette pensée salutaire vous réveillera de votre assoupissement, vous fera rentrer dans votre propre cœur, et vous portera à embrasser la pénitence.

En un mot, qui que vous soyez, mes frères, justes ou pécheurs, voulez-vous éviter le malheur des impies, et vous procurer le bonheur des saints ? gravez dans votre esprit et dans votre cœur cette maxime de Jésus-Christ, qui termine notre Évangile, et qui en renferme tout le fruit : Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* Le ciel et la terre passeront ; ne nous attachons donc à rien de ce qui passe ; regardons-nous comme des voyageurs ici-bas ; ne soupirons qu'après le ciel, qui est notre patrie ; mais pour y parvenir, attachons-nous à la parole de Jésus-Christ, qui ne passera pas. Cette divine parole, nous vous l'annoncerons dans le courant de l'année ecclésiastique qui commence aujourd'hui. Venez assister à nos instructions, ou plutôt aux instructions de Jésus-Christ, qui vous parlera par notre bouche. Vous y apprendrez à vous préserver des écueils du monde, à fuir le péché, à pratiquer la vertu, à vivre d'une vie chrétienne, qui vous conduira à une mort sainte, à un jugement favorable, et de là, enfin, à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Ancien Évêque de Langres.

Jésus dit à ses disciples : Il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Les peuples de la terre seront dans la consternation par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots. Les hommes sècheront de frayeur, dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers, car les vertus célestes seront ébranlées ; alors ils verront le Fils de l'homme sur une nuée, revêtu d'une grande puissance et d'une grande majesté.

Il peut paraître étonnant que l'Église ouvre le saint temps dans lequel nous entrons, et où elle nous prépare à célébrer la venue de Jésus-Christ notre Sauveur, en portant nos regards sur Jésus-Christ devenu notre juge. Elle va nous le faire considérer donnant commencement aux siècles de miséricorde, et elle nous le montre faisant éclore les siècles éternels de la justice : dans l'un et dans l'autre avénement, c'est un Dieu ; mais quelle différence entre le Dieu d'autrefois et le Dieu d'alors ! Là, c'était le Dieu qui était caché ; ici, ce sera le Sauveur qui sera méconnaissable ; il faisait dire aux filles de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur (1) ; il ordonnera à toutes les générations de se rassembler à ses pieds pour entendre régler leur destinée. Sur la terre, il n'était occupé qu'à répandre des bienfaits ; élevé au plus haut des cieux, il distribuera ses irrévocables arrêts. Il était apparu le réparateur du péché ; il s'en montrera le vengeur, et au lieu d'apaiser comme alors la colère divine, il la fera éclater. Quel rapport peuvent donc avoir deux avénements aussi immensément différents ? C'est ce que l'Église a intention d'établir et de nous faire connaître ; elle veut que la crainte salutaire des jugements que rendra un jour Jésus-Christ, bannissant de nos cœurs toutes les affections vicieuses, y fasse entrer la confiance en Jésus-Christ notre libérateur. La frayeur aplanira les voies à l'amour, et nous serons

(1) Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. *Matth. XXI*, 5.

bien mieux disposés à sentir toute l'étendue du bienfait de la rédemption, quand nous serons vivement frappés de la rigueur des arrêts dont elle doit nous préserver. Entrons donc dans l'esprit de l'Église, et disposons-nous à adorer Jésus-Christ dans la crèche qui lui servit d'autel, en le contemplant sur la nuée qui lui servira de tribunal.

Le principe d'un jugement à subir après cette vie est tellement conforme à la raison, que nous le trouvons établi dans tous les temps, répandu dans tous les pays ; toutes les religions l'ont enseigné, toutes les nations l'ont adopté. Comment auraient-elles pu concilier autrement la certitude d'un Dieu juste, avec le spectacle frappant de la distribution inégale des biens et des maux sur la terre ? Le crime presque toujours heureux, la vertu presque partout misérable, ont fait calomnier la Providence par les insensés, mais ont fait sentir aux esprits raisonnables ses vues pleines de sagesse, et les faisant pénétrer dans les profondeurs de l'avenir, leur ont découvert la nécessité d'une autre vie, où, la scène changeant entièrement, le bonheur serait une récompense, et le malheur un châtiment. Ils admettaient donc tous un jugement, qui, rétablissant l'ordre interverti dans le monde, rendrait à la vertu ses honneurs usurpés, et couvrirait le vice de l'opprobre dont il a l'art de se garantir ; mais il n'avait pas été accordé à la raison humaine d'aller plus loin : elle était incapable de découvrir la nature et les circonstances de ce jugement, et ses efforts pour y atteindre avaient abouti à imaginer des fables absurdes et minutieuses. C'est à notre religion, qui a répandu sur le monde tant de lumières, que le genre humain a l'obligation d'être éclairé sur ce point si important. La foi, déchirant le voile qui cachait nos destinées, nous révèle deux arrêts successifs que nous aurons à subir ; le premier, au moment où nous sortirons de ce monde ; le second, au jour où le monde lui-même sera anéanti ; l'un, seul aux pieds de Dieu ; l'autre à la vue de toutes les générations ; celui-là, par notre âme séparée de notre corps ; celui-ci, par notre âme et notre corps réunis de nouveau. Ce ne seront point deux jugements divers ; à proprement parler, ils n'en feront qu'un seul, il n'y aura de différence que leur solennité ; le second sera la confirmation du premier, ou, pour parler

un langage plus exact consacré par l'Esprit saint, il sera la révélation du juste jugement de Dieu (1). Considérons ce double jugement, d'abord en lui-même, fixant notre éternelle destinée, et tel qu'au moment de la mort nous irons le recevoir ; nous examinerons ensuite les circonstances dont il sera environné dans le grand jour de sa publicité.

Le jugement de Dieu est inévitable. Il est en mon pouvoir de faire qu'il me soit favorable ou contraire ; mais un pouvoir auquel je suis irrésistiblement soumis, me forcera un jour de le subir. Je n'ai été mis au monde que pour en être retiré. Je n'ai reçu des biens temporels et spirituels que pour en rendre compte. De tous les hommes qui, avant moi, ont traversé cette vie, il n'y en a pas un qui n'ait été arrêté au passage de l'éternité pour y recevoir sa sentence. Chaque jour je vois autour de moi mes semblables partir pour se rendre devant ce redoutable tribunal. Mon tour viendra ; c'est une nécessité de l'attendre. Ne pouvant m'y soustraire, je dois m'y disposer.

Sûr d'avoir à subir mon jugement, j'ignore absolument quand il sera rendu. Le moment ne me sera connu que lorsqu'il sera arrivé ; jusque là il demeure caché dans l'impénétrable nuage de l'avenir. Ce que Dieu me révèle, ce qu'il me fait répéter presque par tous les Écrivains sacrés, afin que je ne puisse ni l'ignorer ni l'oublier, c'est que ce jour terrible arrivera à l'improviste et comme un voleur (2). Malheur à moi, si, plongé dans la léthargie du péché, je ne me réveille qu'au son de l'heure fatale ; si, comme tant d'autres qui tombent journellement à mes côtés, je me laisse surprendre au milieu de mes dissipations par la voix tonnante qui m'ordonnera d'en rendre compte ! Les malheureux ! à l'instant où ils ont entendu cette épouvantable citation, ils se flattaient d'avoir encore un long temps pour s'y disposer. Ce qui leur est arrivé, je puis l'éprouver ; je l'éprouverai certainement comme eux, si, comme eux, je néglige de me préparer à ce moment le plus important de tous.

(1) In die revelationis justi judicii Dei. *Rom. II, 5.*

(2) Adveniet autem dies Domini sicut fur. II. *Pet. III, 10.*
Ipsi enim diligenter scitis quia dies Domini, sicut fur in nocte, ità veniet. I. *Thessal. v. 2.*
Eccè venio sicut fur. *Apoc. XVI, 15.*

Dans cette terrible incertitude sur le jour où mon tour viendra de comparaître devant le juge suprême, ce que je sais certainement, ce qui redouble mon effroi, c'est que je m'en approche continuellement. Chaque moment de ma vie est un pas que je fais vers celui qui la terminera ; chaque jour je sens la vieillesse appesantir ma tête et la pencher plus fortement vers le tombeau ; chaque année, m'enlevant sensiblement une portion de ma vie, m'avertit que l'année où je dois la perdre tout entière ne peut pas être éloignée.

Depuis que j'occupe la terre, que d'heures, que de journées, que d'années passées, hélas ! et ne puis-je pas dire perdues? J'aurai à justifier l'emploi de toutes, et chacune grossit le compte qui me sera demandé. Avec quelle ardeur ne dois-je donc pas employer ce qui me reste de temps, bien court peut-être, à réparer tout celui que j'ai consumé inutilement, si ce n'est même criminellement.

Il viendra donc, et nous l'attendons dans le silence de la terreur, ce jour appelé avec tant de justesse le jour du Seigneur. On peut regarder tous les jours de notre vie comme nous appartenant, parce que nous les employons au gré de notre volonté ; mais le jour de notre mort n'est plus à nous ; ce n'est plus nous qui en disposons. La volonté suprême qui le fixa dispose arbitrairement de ce jour et de nous-mêmes. Au moment où nous entrons dans le sommeil de la mort, Dieu qui, pendant tout le temps de notre vie, avait paru endormi sur nous et sur nos actions, se réveille comme d'un long somme ; il se lève, dit son prophète, et vient juger sa cause (1). C'est sa cause et la mienne ; il est ma partie, et en même temps mon juge. C'est lui qui se lève pour intenter contre moi l'accusation ; c'est encore lui qui s'assied pour prononcer mon arrêt. Il n'y a que l'Être infiniment juste à qui puisse appartenir ce droit de juger sa propre cause. Les juges de la terre n'en sont pas dignes ; leurs arrêts seraient constamment inspirés par la passion, dictés par l'intérêt ; mais ce qui serait parmi leshommes le comble de l'iniquité, est dans Dieu la suprême justice. Quel autre pourrait lui dénoncer la multitude de péchés cachés à tous les yeux humains, qui n'ont eu que lui pour témoin ? Qui peut, s'il n'est pas Dieu, sentir toute la malice, voir toute

(1) Exurge, Deus, judica causam tuam. *Psalm. LXXIII. 22.*

la difformité du péché? Dans lui, la justice et la vengeance se confondent sans inconvénient. Dans l'homme, la vengeance est criminelle, parce qu'elle est un emportement de passion ; dans Dieu elle est sainte, parce qu'elle est un mouvement d'équité. Celle de l'homme excède toujours les bornes; celle de Dieu ne peut en avoir. L'homme n'a pas le droit de se venger : il y a sur la terre, ou au moins dans le ciel, des tribunaux qui le vengeront ; mais qui est-ce qui serait capable de venger Dieu ? Quel autre que lui pourrait tirer la vengeance pleine, entière qui lui est due? La vengeance est à moi, dit-il (1). Elle ne peut être qu'à lui, parce qu'il n'y a que lui qui puisse en connaître l'étendue, et en infliger la totalité. Sur la terre il ne l'exerce pas; il la réserve au jour où il nous aura amenés à ses pieds pour nous juger, et plus elle aura été différée, plus elle sera terrible. C'est alors, nous dit-il d'une voix menaçante, c'est lorsque j'aurai repris l'exercice de ma justice, que j'éguiserai mon glaive comme la foudre, et que j'assouvirai contre mes ennemis la plénitude de ma vengeance (2).

Nous redoutons les tribunaux humains ; et que sont leurs jugements auprès de celui de Dieu ? Figurez-vous d'une part un criminel conduit devant un magistrat qui l'interroge, et, de l'autre, le pécheur comparaissant devant Dieu, qui prononce son arrêt. Quelle différence de terreur dans les deux ? Vous verrez l'un, conservant encore de l'espérance, chercher à faire illusion à son juge, vouloir surprendre son équité, implorer sa pitié, tâcher de fléchir sa justice ; et l'autre, dans le silence de la confusion et dans l'horreur du désespoir, contempler l'énévitable éternité de supplice où il va être plongé. Que peut-il en effet répondre au juge suprême qui demande le compte de ses actions ? Mais que dis-je ? il ne nous le demandera pas, il nous le présentera lui-même tout fait. Nous en lirons tous les articles écrits dans le livre des justices ; le tableau fidèle de notre vie sera remis en entier sous nos yeux. La main céleste, déroulant tous les plis de notre conscience, nous en fera découvrir pour la première fois peut-être les diverses sinuosités. Nous

(1) Mea est ultio, et ego retribuam in tempore. *Deut. XXXII. 35. Rom. XII 19 Hebr. X. 30.*

(2) Si acuero ut fulgur gladium meum, et arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis. *Deut. XXXII. 41.*

verrons avec effroi la multitude de nos péchés s'offrir tous ensemble à nos regards, non plus sous les fausses couleurs dont le monde cherche à le parer, et dont nous les embellissions à nos yeux, mais tels qu'il sont, et dans toute leur difformité. Notre conscience, que nous étions parvenus à pervertir, dont nous avions fait notre complice, et qui, séduite d'abord par nous, entretenait à son tour notre illusion, rendue désormais à sa rectitude primitive, s'élèvera contre nous. Nous refusâmes dans le temps d'écouter ses avis salutaires ; nous entendrons malgré nous ses terribles reproches. Ses remords, que nous étouffâmes, commenceront notre supplice. Si sa voix nous effrayait tant, quand elle nous accusait seulement à notre propre tribunal, de quelle terreur ne nous pénétrera-t-elle pas, quand elle déposera contre nous au tribunal de Dieu ? Tel sera donc dans ce redoutable jugement l'excès de honte et le malheur de celui qui sera trouvé coupable, qu'il sera forcé de se condamner lui-même. L'épouvantable arrêt que prononcera le juge suprême ne sera que la confirmation de celui qu'aura déja porté la raison du pécheur.

Il est enfin rendu, cet arrêt que la miséricorde avait tenu si longtemps suspendu sur la tête du pécheur, et que ses crimes ont enfin arraché à la justice. Ce n'est plus la confusion qui le pénètre, c'est le désespoir, avec toutes ses horreurs, qui s'emparent de lui. Le temps de la grâce est passé, les siècles de la colère commencent. Ils commencent, hélas! et jamais ils ne finiront. L'éternité, voilà la mesure de ses tourments. Il voit déjà sous ses pas les flammes qui le brûleront sans relâche, et, ce qui est plus affreux, qui ne le consumeront jamais.

L'homme a reçu son jugement. Le juste recueille sa récompense, le pécheur subit son supplice. Tout n'est-il pas consommé? La justice suprême a-t-elle encore quelque chose à exiger ? L'éternelle félicité quelque chose à désirer ? le comble du malheur quelque chose à redouter ? Pourquoi ce second jugement que Jésus-Christ promet aux Saints, et dont il menace les coupables ? est-ce pour lui-même, est-ce pour les réprouvés qu'il rassemble cet appareil imposant? C'est, et pour lui-même, et pour eux. Pour lui, afin de faire éclater sa gloire, de justifier sa justice, de venger sa doc-

trine, de faire révérer jusqu'à ses humiliations; pour les Saints, afin de manifester leurs vertus; pour les damnés, afin de combler leur confusion. Les circonstances du dernier jugement vont nous montrer ces vues de notre Dieu parfaitement réalisées.

Le temps a terminé son cours ; la dernière des heures va sonner ; l'univers touche à son terme ; la parole qui le fit sortir du néant va l'y replonger. Un ange vient lui annoncer qu'il ne lui reste plus à exister que quelques instants : il vole au travers du ciel criant d'une voix forte aux peuples étonnés : Tremblez devant le Seigneur et rendez-lui gloire ; l'heure de son jugement est arrivée (1). Il embouche la trompette fatale, qui selon les oracles des prophètes, doit précéder immédiatement la consommation du mystère de Dieu (2)

A ce son, qui retentit jusque dans les entrailles de la terre, se réveillent tous ceux qui, depuis l'origine du monde, s'endormirent du sommeil de la mort; toutes les générations, entassées depuis tant de siècles les unes sur les autres, se redressent et reviennent sur la terre qu'elles occupèrent. Du sein de la mer, des antres profonds, de toutes les parties du monde, Dieu a ramassé leurs membres épars. Leurs âmes s'étonnent de se trouver de nouveau unies aux corps qu'elles ont animés. Tous les hommes qui existèrent jamais, rassemblés dans un même lieu, se regardent avec étonnement, attendant en silence ce qui va arriver. C'est le Fils de l'homme qu'ils voient se présenter couvert de gloire et de majesté, porté sur une nuée lumineuse, environné de la multitude de ses anges. Il vient, revêtu de la puissance que son Père lui a confiée, juger tous ces mortels pâles et tremblants à ses pieds. A son aspect les cieux s'enfuient et disparaissent avec les astres dont ils brillaient; la terre s'écroule sous ses habitants consternés ; les éléments se dissolvent. De tout ce que Dieu créa, il n'a conservé que les humains pour recevoir ses arrêts, et ses ministres pour les exécuter.

Le voilà donc enfin ce dominateur suprême rendu à toute sa splendeur, qu'il avait si longtemps laissé obscurcir ; voilà tous ces hommes qui l'avaient ignoré, méconnu, persécuté,

(1) Vidi angelum volantem per medium cœli... dicens voce magnâ : timete Dominum et date ei honorem, quia venit hora judicii ejus. *Apoc XIV. 6, 7.*

(2) Cum cœperit tuba canere, consummabitur mysterium Dei ; sicut evangelizavit per servos suos prophetas. *Apoc. X. 7.*

outragé, forcés de l'adorer. Le peuple qui a été le sien, qui a refusé de continuer de l'être, levant, comme l'annonçait le Prophète, les yeux sur celui qu'il immola (1), reconnaît en lui son Messie revêtu d'une gloire bien supérieure à celle dans laquelle il l'attendait, achevant d'accomplir les oracles, et possédant l'héritage des nations, promis pour lui à David son père (2). Ils le contemplent avec effroi sur leurs têtes, les peuples infidèles qui, dans leurs extravagantes superstitions, lui substituèrent de vaines idoles ; ils cherchent inutilement les absurdes divinités auxquelles ils prodiguèrent leur encens ; ils sont confondus de honte de s'être prostitués à un culte aussi insensé qu'impie, qui insultait la raison, outrageait la nature, dégradait l'humanité. Les voilà aussi, courbant devant Dieu leurs têtes superbes qu'ils élevaient contre lui avec une insolente arrogance, ces hommes audacieux qui avaient secoué le joug de la religion. L'athée regarde avec terreur celui à qui il osa contester l'existence; le déiste, qui nia la Providence, admire en frémissant la consommation de son grand ouvrage ; les incrédules de toutes les classes viennent avec désespoir servir au triomphe de la religion, dont ils révoquaient en doute la réalité. Ils tombent aussi aux pieds de ce Dieu qu'ils ne cessèrent d'offenser par leurs crimes, et d'outrager par leurs blasphèmes, tous ces libertins d'esprit et de mœurs, pour qui la foi, la piété, la religion furent des sujets de dérision. Dans la douleur d'un repentir désormais stérile, ils s'offrent à ses éternelles vengeances, et lui font, par leur humiliation, à la face de l'univers, une solennelle réparation de leurs extravagantes impiétés. Voilà donc quel est l'événement de ce grand jour, de ce jour tel que depuis le commencement il n'y en eut jamais de pareil, de ce jour après lequel il n'y en aura plus aucun (3). Tout orgueil des hommes est humilié, toute hauteur est abattue ; Dieu seul est exalté (4), et, sur les débris de toute autre grandeur anéantie, la sienne s'élève dans toute sa majesté.

(1) Aspicient ad me quem confixerunt. *Zach. XII.* 10.

(2) Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodiè genui te. Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam. *Psal. II.* 7, 8.

(3) Dies tenebrarum et caliginis.... similis ei non fuit a principio, et post eum non erit. *Joel. II.* 2.

(4) Oculi sublimes hominis humiliati sunt, et incurvabitur altitudo virorum ; exaltabitur autem Dominus solus in die illâ. *Isa. II.* 11.

Ce n'est pas seulement sa gloire méconnue que Jésus-Christ vient faire admirer ; il veut faire révérer et adorer jusqu'à ses humiliations. Le signe du Fils de l'homme, sa croix, autrefois le scandale des Juifs, et la folie des Gentils, devenue la terreur des uns et des autres, apparaît resplendissante au plus haut des airs (1). C'est maintenant qu'est accompli ce que disait l'Apôtre : le scandale de la croix est anéanti (2) ; il n'y a d'heureux que ceux qui ont porté et chéri la croix. Ainsi, lorsque Dieu déployait sa puissance contre l'Égypte en faveur d'Israël, tout ce qui n'était pas marqué du sang de l'Agneau, était frappé de sa colère. Ainsi, dans le jour où il développera avec bien plus de force sa toute-puissance pour les justes et contre les pécheurs, tout ce qui ne portera pas le signe du véritable Agneau pascal, sera livré à ses implacables vengeances. Pécheurs : vous voyez la croix sur les autels comme sur le trône de la miséricorde, vous inviter à mettre en elle votre confiance ; elle vous sera présentée alors, mais, devenue aussi terrible qu'elle est consolante, elle vous sera présentée, non plus pour réveiller vos espérances, mais pour consommer votre désespoir ; elle vous sera présentée pour être la règle de votre jugement, et la justice suprême fera servir à votre réprobation jusqu'à l'instrument de votre salut.

Jésus-Christ ne se bornera pas à faire briller sa gloire méconnue, à faire respecter ses humiliations méprisées, il vengera encore sa doctrine calomniée et sa loi violée. Les livres sacrés, que dicta la sagesse suprême, que la bonté infinie nous donna pour être notre règle, seront ouverts et présentés aux regards de toutes les générations rassemblées, pour être le titre de leur jugement (3). Ceux qui nièrent la divinité de ces saints livres, ou qui blasphémèrent les mystères qu'ils révèlent, ou qui raillèrent les principes qu'ils enseignent, ou qui négligèrent de s'instruire des règles qu'ils contiennent, ou qui violèrent les devoirs qu'ils imposent, y liront avec terreur leur condamnation prononcée d'avance. Que sont en effet tous les anathèmes dont les saintes écri-

(1) Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo, et tunc plangent omnes tribus terræ. *Matth. XXIV*, 30.

(2) Ergo evacuatum est scandalum crucis. *Gal. V.* 11.

(3) Et libri aperti sunt.... et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris secundum opera ipsorum. *Apoc. XX.* 12.

tures sont remplies contre l'irréligion, contre le libertinage, contre l'orgueil, contre la colère, contre l'hypocrisie, contre le scandale, contre tous les vices, sinon autant d'arrêts anticipés sur ceux qui s'y livrent, et dont au dernier jour il ne restera à faire que l'application ?

Ainsi sera solennellement vengée la justice de Dieu continuellement bravée dans cette vie, et fréquemment outragée. Ainsi seront dissipés tous les murmures, toutes les plaintes que l'on entend maintenant répéter de tous côtés, sur l'excessive rigueur de la loi de Dieu, sur la cruelle sévérité de ses jugements. En se faisant rendre compte de la conduite de tous les hommes, Dieu daignera leur rendre compte de sa propre conduite. Comme s'il avait besoin de faire confirmer par eux ces sacrés jugements, en même temps qu'il jugera leurs justices, il fera juger par eux les siennes, et le monde qui ose les censurer, sera forcé, tout en frémissant, de reconnaître l'équité de sa condamnation.

Ce n'est pas assez pour Jésus-Christ de se venger lui-même solennellement des mépris et des outrages du monde. La gloire de ses élus est liée à la sienne, et le monde n'est pas plus juste pour eux qu'envers lui. Il a donc voulu qu'il y eût un jour où leurs vertus données en spectacle au genre humain tout entier, reçussent enfin les hommages qui leur furent si longtemps refusés. Sur la terre elles furent méconnues, et parce que l'humilité qui les couronnait les cachait avec soin aux regards des hommes, et parce que les hommes, qui n'étaient pas dignes de les connaître, ne cherchaient pas à les découvrir, craignaient même quelquefois d'y voir la censure de leurs vices. Et plût à Dieu que ces admirables vertus n'eussent été que méconnues ! Mais tel est leur sort dans cette triste vie, d'être continuellement livrées aux mépris, exposées aux outrages, en butte aux persécutions. L'enfer est occupé sans relâche à en obscurcir l'éclat par le souffle empesté de la calomnie. Il n'y a pas de vertu dont, pour en détourner les hommes, il ne s'efforce de faire ou un vice ou un ridicule. Écoutez les propos du monde, et même de plusieurs de ceux qui dans le monde se sont fait une réputation d'honneur et de probité ; vous entendrez de tous côtés taxer la piété de minutie, la ferveur d'exaltation, le zèle de fanatisme, la délicatesse de conscience de

scrupule, l'amour de la solitude de bizarrerie, l'humilité de bassesse, la modération d'indolence, la bienfaisance de prodigalité, la prudence de finesse, la franchise d'indiscrétion, la résignation d'insensibilité, la mortification d'extravagance ; les actions les plus louables sont interprétées défavorablement, et, quand il est impossible de leur prêter un mauvais sens, ce sont les intentions qu'on empoisonne. Grand Dieu ! ainsi, le peuple entier condamne sans cesse l'innocence, et il ne se trouve pas un Daniel qui la justifie. Non, ce n'est à aucun homme que Dieu confie le soin de dissiper les vapeurs infectes que le vice a entassées autour de la vertu, et de la montrer dans sa pureté ; c'est lui-même qui se charge de la faire briller de tout son éclat. Il attend que tout ce qui exista d'hommes sur la terre soit rassemblé ; c'est en leur présence qu'il veut manifester la gloire de ses saints ; c'est devant tous ces yeux attentifs qu'il tire de l'obscurité, dont elles furent couvertes jusqu'à ce jour, tant d'actions héroïques, tant de victoires difficiles, tant de sacrifices pénibles qui n'eurent que lui pour témoin ; c'est aux regards de ceux qui les calomnient, qu'il fait éclater toutes les vertus des saints, et qu'il force leurs détracteurs eux-mêmes de leur applaudir. L'esprit-Saint nous représente dans ce grand jour, d'une part les justes s'élevant avec grandeur et dignité vis-à-vis de ceux qui les persécutèrent, et de l'autre leurs vils calomniateurs dans le trouble de la frayeur, dans l'étonnement de l'admiration, dans les gémissements du repentir, se disant entre eux : les voilà donc ces hommes qui furent l'objet de nos dérisions et de nos reproches ! Insensés ! Nous traitions leur vie de folie, et nous croyions leur mort sans gloire ; ils sont maintenant placés entre les enfants de Dieu, et leur sort est de triompher à jamais parmi les saints (1).

Ils sont donc aussi présents à ce redoutable jugement, tous ces coupables qui, abusant des grâces de Dieu, ont

(1) Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in sublimitate insperatæ salutis, dicentes intrà se pœnitentiam agentes et præ angustiâ spiritûs gementes : Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. Eccè quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. *Sap. V.* 15.

enfin lassé sa patience, et qui, dans le cours d'une vie criminelle, méprisèrent sa miséricorde et bravèrent sa justice. Ils y sont venus, comme dit le Sage, tremblants de la pensée de leurs crimes, et traduits au suprême tribunal par leurs iniquités qui s'élèvent contre eux (1). Sur la terre, le vice, adroit à se cacher, parvient souvent à se faire honorer ; quelquefois même, à la honte de la raison humaine, le vice public, quand il est heureux, est applaudi. L'espoir du secret ou du succès encourage au crime, et il n'est que trop commun de lui voir usurper les honneurs, et même les éloges dus à la vertu. Dans ce monde, il n'existe pas de remède à ce désordre, parce qu'il tient à deux causes malheureusement aussi difficiles à détruire qu'elles sont universelles, la faiblesse de nos connaissances et la corruption de nos cœurs ; mais Dieu a dit : Pour faire cesser cette injuste prostitution des éloges et des louanges, je créerai un jour où tout voile sera déchiré, où seront dissipées toutes illusions ; j'associerai le monde entier à ma justice, je lui ferai juger avec moi les pécheurs ; et, afin qu'il puisse les juger comme moi, je lui ferai part de ma science universelle, et de mon inflexible équité ; je rendrai tous les yeux aussi perçants que les miens, tous les jugements aussi sains.

Enfin les voilà exposés aux regards auxquels ils étaient parvenus à se soustraire, ces pécheurs qui avaient mis tout leur art à obtenir une estime si peu méritée ; les voilà maintenant soumis à cet examen exact qu'ils redoutaient si fortement, non plus seulement à l'examen de Dieu qu'ils ont négligé, peut-être bravé, mais à celui des hommes ; non plus seulement à l'examen de leur pays et de leur génération, mais à celui de tous les pays et de toutes les générations. Leurs désordres qui semblaient avoir péri avec eux, ressuscités avec eux, sont présentés aux regards du monde. Leur conscience ouverte et déployée laisse voir l'amas d'iniquités caché dans ses replis. L'universalité de leurs actions, tout ce qui fut épars dans le cours d'une longue vie est mis à découvert et rassemblé dans un seul tableau. Depuis le premier péché, tout ce qu'on en a commis dans les divers âges est dévoilé à tous les yeux attentifs : emportement d'une

(1) Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi et traducent illos ex adverso iniquitates ipsorum. *Sap. IV.* 20.

jeunesse déréglée, intrigues d'un âge mûr ambitieux, habitudes d'une vieillesse scandaleuse, tout ce qu'on voulait cacher au public, tout ce qu'on cherchait à se dissimuler à soi-même, tout ce qu'on avait oublié ou ignoré, tout est manifesté ; ce qui était renfermé dans l'intérieur des cœurs, pensées, jugements, amours, haines, désirs, espérances, transports, projets, tout est produit au grand jour. Cette multitude de péchés de tout genre s'offre accompagnée des circonstances qui les aggravèrent encore, et qui les rendirent plus inexcusables ou plus criminels ; ils se présentent non plus tels que les voyaient des yeux abusés, mais tels que Dieu lui-même les voit. Les prétextes dont on les palliait, sont dissipés ; les sophismes dont on les justifiait, confondus ; les couleurs dont on les embellissait, effacées. Vus dans leur véritable nature, ils inspirent toute l'horreur qu'ils méritent.

Avec le mal que l'on a fait, seront aussi manifestés tous les biens auxquels on était tenu et que l'on a omis. On verra une vie pleine de péchés et vide de bonnes œuvres : nulles prières, nulles pratiques de piété, nuls secours aux indigents, nuls soulagements aux malheureux, nulles mortifications. Toutes ces omissions que l'on se permettait sans scrupule, que l'on entassait sans remords, que l'on était peut-être parvenu à ne plus regarder comme des infractions de préceptes, seront découvertes et jugées de véritables prévarications. Il sera reconnu alors combien est coupable une vie oisive, combien une vie sensuelle est criminelle ; et ce qui, aux yeux de tant d'hommes abusés, est la partie la plus innocente de leur conduite, deviendra dans ce jour un des sujets de leur honte et de leur condamnation.

Et tous les bienfaits divins dont on a abusé, vont sortir de l'obscurité où on les retint, et paraître au grand jour. On verra les dons de fortune, accordés pour qu'on obtînt le mérite de la bienfaisance, dissipés en frivolités, en luxe, souvent même en dissolutions. On verra les talents de l'esprit, destinés par la Providence qui les donna, à procurer à Dieu la gloire, au prochain l'instruction, employés à satisfaire une minutieuse vanité, peut-être même prostitués au libertinage et à l'impiété. On verra tous les dons naturels

qui avaient donné des espérances de vertu, devenus des moyens de vice ; on verra tout ce qui fut reçu de grâces dans le cours de la vie, rendu inutile par le défaut de correspondance ; tant d'inspirations saintes rejetées, tant de pieux désirs étouffés, tant de remords combattus, tant de salutaires avertissements méprisés, tant d'occasions favorables négligées ; tout ce qui fut employé contre le service du maître qui l'avait confié, sera connu de l'univers entier.

Ce ne seront pas seulement les péchés que l'on a commis, se seront encore ceux que l'on a fait commettre, ou auxquels on a participé, qui deviendront la matière de cet examen sévère et solennel. Toutes les âmes que le pécheur entraîna avec lui dans le vice s'élèveront contre lui, et lui reprocheront publiquement ceux de leurs péchés dont il fut ou la cause, ou l'occasion ; elles révèleront hautement les suggestions insidieuses, les conseils perfides, les discours dangereux, les exemples scandaleux par lesquels il pervertit leur foi, ébranla leur vertu, corrompit leur innocence, autorisa leurs désordres. Tous ces crimes étrangers lui deviendront dans le grand jour aussi personnels que ceux dont il s'était rendu coupable.

Essaiera-t-il de recouvrir cette masse de péchés par la pénitence qu'il prétendra en avoir été faite ? Sans doute pour les véritables pénitents, ce jour sera celui de leur triomphe et de leur gloire ; leurs fautes auront disparu, on ne verra plus que les austérités qui les expièrent, et les vertus qui les remplacèrent : mais ces pénitences fautives, ces pénitences incertaines, par lesquelles on essaie de revenir à Dieu sans quitter le monde, et qui trop souvent éblouissent les hommes, seront alors remises à leur juste valeur. Le monde remontera jusqu'aux motifs de ces conversions qui le séduisirent en l'édifiant; il en apercevra le principe dans quelque humiliation, dans quelque dégoût, dans quelque dépit, dans quelque intérêt. Les suivant dans leur progrès, il découvrira combien furent légères les contritions, combien superficiels les examens, combien incomplètes les confessions. Descendant à leurs effets, il verra des satisfactions, ou nulles, ou mal faites ; des réparations imparfaites, des restitutions insuffisantes, des réconciliations fausses, des regrets du péché étouffés par les désirs du

crime, des velléités de vertu combattant faiblement un violent attachement au vice ; aucune occasion évitée, aucune liaison rompue, aucune habitude réformée, aucune passion réprimée ; et toutes ces vaines pénitences seront elles-mêmes des sujets de reproches et des causes de confusion.

Ce n'est pas tout encore. Dans ce redoutable jour, Dieu jugera et manifestera non-seulement les iniquités, mais encore les justices (1). En même temps qu'il fera briller les vertus solides de ses élus, demeurées jusque là inconnues, il fera connaître toutes les fausses vertus qui trompèrent si longtemps le monde. La piété, qui n'était qu'hypocrisie ; la charité, qui n'était qu'ostentation ; la générosité, qui n'était qu'intérêt ; la douceur, qui n'était qu'indolence ; la complaisance, qui n'était que politique ; la modération, qui n'était que faiblesse ; la modestie, qui n'était que raffinement de vanité ; le zèle, qui n'était qu'humeur ; la clémence, qui n'était que frayeur ; la retenue, qui n'était que dissimulation ; tout ce qui fut en un mot injustement estimé sur la terre, considéré alors sous son vrai point de vue, deviendra en un instant l'objet du mépris universel. Que d'œuvres si admirées, regardées jusqu'à ce moment comme des actes de la plus haute vertu, sur lesquelles peut-être, par un aveuglement trop commun, on avait compté soi-même pour le salut, se trouveront être non-seulement inutiles, mais funestes ; non-seulement mortes, mais criminelles !

Ame pécheresse, coupable fille de Babylone, voilà donc, comme l'annonçait le Prophète, votre turpitude mise à découvert, votre ignominie révélée, votre opprobre manifesté (2). De quelle confusion n'êtes-vous pas pénétrée à ce fatal moment ! Vous redoutiez la censure de quelques hommes qui vous entouraient, et vous voilà exposée au blâme de tout ce qui exista d'hommes sur la terre. Vous redoutiez la censure de quelques hommes. Ah ! c'était celle de Dieu qu'il fallait craindre ; c'était contre celle-là qu'il fallait vous précautionner. Maintenant le ciel et la terre se réunissent contre vous, et vous accablent de leurs mépris,

(1) Cum accepero tempus, ego justitias judicabo. *Psal. LXXIV*, 3.

(2) Descende, sede in pulvere, virgo filia Babylon.... denuda turpitudinem tuam..... revelabitur ignominia tua, et videbitur opprobrium tuum. *Isa. LVII, 1, 2, 3.*

de leurs reproches, de leurs anathèmes. L'oracle de la sagesse est accompli ; l'univers entier a fait alliance avec Dieu, et combat avec lui contre les insensés (1).

Lorsque ces choses commenceront à s'accomplir, levez la tête et regardez en haut, parce que le temps de votre rédemption approche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : Voyez le figuier et les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à pousser, vous reconnaissez que l'été est proche : de même, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Après avoir annoncé la frayeur et la consternation dont seront pénétrés les pécheurs au jour de leur condamnation solennelle, Jésus parle à ceux pour qui ce jour sera celui de leur rédemption. Il se sert de cette expression, pour montrer que ce sera alors véritablement que sera achevée et complète la rédemption. Elle s'opéra sur la croix, au moment où Jésus-Christ y expira pour le salut du genre humain. L'application en sera faite à chaque homme, lorsqu'il ira en recueillir les fruits dans le ciel. Les réprouvés ne participeront point à ce bienfait insigne ; il leur avait été aussi destiné et offert ; les malheureux l'ont méconnu et rejeté : ils l'avaient déjà reçu une fois ; dans le baptême, leur âme avait été rachetée de la servitude du démon ; ils s'y sont replongés volontairement, et ils ont méprisé le nouveau rachat qui leur était encore présenté dans la pénitence. Tandis qu'à la vue des signes qui précèderont le jugement, les pécheurs qui vivront alors resteront consternés, la tête basse et déjà penchée vers l'affreux séjour qui leur est préparé, les justes, d'après l'invitation de Jésus-Christ, lèveront la tête et regarderont en haut pour contempler la céleste demeure où il va les recevoir. La comparaison tirée des arbres, dont se sert le Sauveur, leur annonce que la triste et rigoureuse saison qui les a tant fait souffrir va se terminer, que des jours plus longs et plus sereins vont se lever sur eux, et qu'ils vont habiter une terre rajeunie, renouvelée, et brillante de tous ses ornements.

(1) Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos. *Sap.*, *V*, *21*.

Avec la destruction du monde, le divin Sauveur annonce l'impérissable perpétuité de sa parole. Sa parole existait avant la terre et les cieux ; ce fut elle qui les tira du néant ; ce sera elle qui les y replongera, et elle leur survivra. Toutes les paroles de Dieu sont des lois ; mais celle dont Jésus-Christ parle ici spécialement, c'est sa loi sainte qu'il a apportée à la terre, pour durer encore quand la terre sera dissoute. Telle est une des principales différences entre ses deux grands ouvrages : il créa l'univers pour être un jour anéanti, sa religion pour subsister éternellement. Quand il ordonnait aux cieux et à la terre d'exister, il les réservait, comme dit saint Pierre, aux flammes qui doivent les consumer dans le jour du jugement (1) ; en donnant l'être à sa religion, il la destina à être à jamais la récompense de ceux dont elle aurait été la règle, et à faire leur bonheur après avoir été le principe de leurs vertus.

Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, par les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne tout à coup vous surprendre, car il enveloppera comme un filet tous ceux qui sont sur la face de la terre. Veillez donc, et priez en tous temps, afin d'être trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme.

Jésus-Christ tire ici la conséquence des grandes vérités qu'il vient d'annoncer. Le dogme du jugement divin n'est pas une simple spéculation qu'il suffise de croire ; le Sauveur nous le révèle, afin qu'il devienne le mobile de notre conduite. Pour que ce redoutable jugement ne nous surprenne pas, il faut l'avoir prévu ; contraints de le subir, il est nécessaire de nous y préparer. Les deux moyens que le divin Maître nous indique pour l'attendre avec sécurité, sont la vigilance et la prière. Par la prière nous obtenons que le jour de la justice nous soit, non pas funeste, mais favorable ; par la vigilance, nous le méritons ; la prière nous y prépare, la vigilance empêche qu'il ne nous surprenne. Ce qui nous entretiendra avec sûreté dans ces deux pratiques salutaires que Jésus-Christ recommande si sou-

(1) Cœli autem, qui nunc sunt, et terra eodem verbo repositi sunt, igni reservati in die judicii. II. *Petri*, *III.* 7.

vent, et dans lesquelles il fait principalement consister toute la conduite chrétienne, ce sera la pensée fréquente et habituelle du jugement divin. C'est cette méditation profonde de l'arrêt qu'ils auraient à subir, qui a fait, qui a soutenu, qui a perfectionné tant de saints. Ce fut elle qui couvrit de martyrs les échafauds, qui peupla les déserts d'anachorètes ; c'est elle encore qui de nos jours remplit de pieux cénobites les solitudes où sont retracées les austérités des premiers siècles ; qui conduit dans les asiles sacrés, où ne pénètre pas la contagion du monde, tant de vierges chrétiennes, l'ornement de l'Église dans sa splendeur, et qui, dans les derniers jours de son malheur, ont fait sa consolation et sa gloire. Toutes ces vertus si brillantes, que nous admirons avec étonnement, et que désespérant d'atteindre nous n'osons proposer à notre imitation, c'est à la pensée toujours présente du terrible jugement que la religion les a dues. Et pourquoi donc ne produit-elle pas dans nous les mêmes effets ? C'est qu'elle n'est pas aussi profondément gravée dans nos esprits. Il est impossible que cette idée ne se présente pas quelquefois à nous, également impossible que, se présentant, elle ne nous effraie pas ; mais ce ne sont que des frayeurs passagères, que nous nous hâtons d'étouffer, pour qu'elles ne troublent pas notre funeste calme. En nous examinant avec attention, nous verrons que la chose qui nous fait redouter la pensée du jugement n'est pas l'arrêt que nous devons subir avec ses affreuses suites, mais les sacrifices auxquels elle nous forcerait actuellement. Ce que le proconsul Félix répondait à saint Paul, qui lui présentait, avec toute la force de son ministère, le dogme important du jugement, combien de fois l'avons-nous répondu à notre conscience, qui nous offrait cette utile pensée ? Éloignez-vous maintenant, je vous rappellerai dans le temps opportun (1). Malheur, ah ! malheur éternel à nous, si nous ne craignons pas cet épouvantable jugement ! L'endurcissement, qui nous aurait fait perdre cette crainte, serait déjà l'effet d'un terrible jugement prononcé contre nous. Craignons-le souverainement, craignons-le surtout efficacement, pour travailler à nous le rendre favorable. Qu'elle

(1) Disputante autem illo de... judicio futuro, tremefactus Felix respondit Quod nunc attinet, vade, tempore autem opportuno accersam te. *Act.*, *XXIV*. 25

s'empare de notre esprit, de notre cœur, de notre imagination, de toutes nos facultés, cette terreur salutaire ; qu'elle nous accompagne dans toutes nos actions, et elle les dirigera selon la volonté de Dieu : dans les actes de religion, elle les fera pratiquer avec ferveur ; dans les exercices de la pénitence, elle les fera remplir avec goût ; dans les œuvres de charité, elle les fera faire avec profusion ; dans les devoirs d'état, elle les fera acquitter avec fidélité ; dans les tentations, elle donnera le courage pour les surmonter ; dans les prospérités, elle inspirera la modération pour n'en être pas amolli ; dans les adversités, elle soutiendra la force pour n'en être pas abattu. Plus nous craindrons ce jugement si rigoureux, moins nous aurons à le craindre ; plus nous l'aurons craint lorsqu'il était encore éloigné, et plus nous nous en approcherons avec tranquillité, plus nous y arriverons avec confiance, plus nous en sortirons avec gloire.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

parallèle entre le tribunal de la pénitence et le tribunal du jugement universel.

PAR M. DE PLACE

Archiprêtre de Notre-Dame de Paris (1).

Le jugement d'un criminel suppose trois choses qui seront les points du parallèle : I. Le tribunal où il est cité ; — II. Le jugement qui manifeste son crime ; — III. La sentence qui décide son sort.

Il est un devoir religieux qui résume en soi tous les autres, et dont l'accomplissement fidèle ou la violation habituelle constitue la religion ou l'irréligion pratique, au sein du christianisme. Il est une institution catholique qui donne la force et la vie à toutes les autres ; le secret de l'influence surhumaine de l'Église et l'instrument de sa puissance or-

(1) On trouve les œuvres de M. de Place, chez MM. Poussielgue frères, libraires, rue Cassette, 27, à Paris.

ganisatrice au sein de l'humanité, le moyen aussi de la réforme intérieure, le principe de la force dans le combat de l'homme contre lui-même, la plus haute, et, disons mieux, la seule garantie solide de toute vertu vraiment digne de Dieu, c'est l'institution du tribunal de la Pénitence, le devoir de la confession sacramentelle.

La raison dit : A toute faute sa peine ; mais la peine suppose un jugement où le criminel est convaincu d'abord, condamné ensuite; et de là pour nous tous, pécheurs que nous sommes, la nécessité de subir un jugement où tous nous devions apporter l'aveu et tous entendre la condamnation de nos iniquités, si Dieu nous traitait suivant les droits d'une inflexible rigueur. Mais s'il est de la justice de Dieu de ne pas laisser le péché sans châtiment, il est digne de sa miséricorde de ne pas abandonner sans ressource le repentir du pécheur, et de trouver dans sa miséricorde une invention, laquelle accordant tout ensemble sa sainteté et sa clémence, il condamne le péché et cependant sauve le pécheur.

Cette invention, c'est le tribunal de la Pénitence que je viens vous présenter aujourd'hui sous son point de vue, ce me semble, le plus auguste et le plus consolant tout ensemble , c'est-à-dire comme l'image sublime du jugement universel. Car voilà notre situation à tous, tant que nous sommes : nous sommes placés entre deux tribunaux, l'un dans l'éternité : c'est le tribunal d'une justice inexorable où tout péché qui n'aura pas été remis sur la terre sera jugé et condamné avec une inflexible rigueur ; l'autre dans le temps : c'est le tribunal de l'inépuisable miséricorde, qui promet et assure le pardon à tout pécheur et sous la condition d'un seul repentir, d'un seul aveu. De ces deux tribunaux, libre à nous sans doute de choisir celui auquel nous voudrons porter notre conscience; mais, s'il nous est donné d'échapper à l'un ou à l'autre, il nous est impossible de les décliner tous les deux ensemble. Il faut ou volontairement subir le tribunal de la miséricorde de Dieu, ou forcément subir le tribunal de la justice dans l'éternité.

Que je serais heureux si ce tableau du tribunal de la miséricorde dans le temps, que je vais opposer au tableau du tribunal de la justice dans l'éternité, pouvait dans les uns

détruire les préjugés, dans les autres calmer les vaines terreurs, et dans tous, triompher des obstacles qui les éloignent du sacrement auquel sont attachés leur destinée et leur salut.

Le jugement d'un criminel suppose trois choses : le tribunal où il est cité, le jugement qui manifeste son crime, la sentence qui décide son sort. Et ce seront les trois points de notre parallèle entre le tribunal de la miséricorde dans le temps et le tribunal de la justice dans l'éternité.

I.

Le tribunal d'abord ; et qu'y découvrons-nous ? L'accusé qui comparaît, les témoins qui déposent, le juge qui prononce. — 1° Au tribunal de la justice dans l'éternité, l'accusé, c'est le pécheur mais le pécheur dans quelle effrayante situation ! Le pécheur retiré de l'économie du temps et appartenant sans retour à l'économie de l'éternité : le pécheur qui a abusé du temps et de la liberté, et qui a perdu sans retour la liberté et le temps ; le pécheur que tout accable et que tout désespère : au dedans de lui une conscience irrévocablement fixée dans le mal ; autour de lui le genre humain qui ne semble réuni que pour insulter à sa honte, et devant lui un Dieu qui n'a pas encore prononcé un arrêt, mais qui déjà l'a condamné de son regard. Quelle horrible situation ! et cependant il faut en faire un acte de foi.

Mais qu'il en est autrement, mes Frères, de l'accusé au tribunal de la miséricorde dans le temps. Cet accusé, c'est nous, coupables encore de bien des fautes, sans doute ; et cependant tout ce qui nous entoure est bien fait pour consoler nos cœurs et rassurer toutes nos craintes ? Considérons-nous notre condition ? Nous appartenons encore à l'empire du temps ; nous avons encore la liberté et la grâce ; nous pouvons donc en un instant, par la toute-puissance du repentir, passer du péché à l'innocence, de l'enfer au ciel même. Considérons-nous notre conscience ? Le péché y habite encore, je l'avoue, mais non pas comme dans le cœur du réprouvé, ainsi qu'un vainqueur et un maître assuré de sa conquête. Il n'y est plus que comme un ennemi vaincu et qui n'attend, pour être exterminé, qu'une dernière

défaite, c'est-à-dire la grâce du sacrement. Si vous considérez le ministre qui vous conduit aux pieds de votre juge, ici, comme aux tribunaux de la justice humaine, comme au tribunal de la justice divine dans l'éternité, pas de ministre armé d'un glaive qui entraîne de vive force un coupable qui résiste ; le juge ne connaît d'autre ministre que ses inspirations intérieures qui nous invitent à la pénitence. Si vous considérez le lieu où est dressé le tribunal, ne craignez pas : l'ange qui veille dans le sanctuaire n'est pas comme l'ange qui entraîne à la mort, au jugement dernier, un ministre de colère et de vengeance. Non, non ; ange du Dieu de paix et de charité, il ne vous dira pas : Hors d'ici, pécheur, car ce lieu est terrible, c'est la maison de Dieu ! Non, mais il vous dira : C'est ici qu'est l'Agneau qui efface les péchés du monde ! Et enfin, si vous considérez le Dieu lui-même devant lequel il faut paraître, c'est un Dieu qui vous attend depuis de si longues années, qui vous appelle avec des invitations si pressantes, un Dieu qui est mort pour vous, et qui semble vous dire : Je vous conduirai à votre rédempteur, mon Fils, par sa table sacrée, à laquelle il lui tarde de s'unir à vous dans la communion eucharistique.

Considérez et considérez encore. Je cherche l'appareil terrible qui doit me révéler un vengeur et un juge, et je ne sais trouver que le consolant appareil qui me montre un ami et un père. Je cherche le tribunal d'une justice vengeresse et je ne sais trouver que ce qui peut calmer toutes les craintes. Venez donc, ô morts d'Israël, ô vous en qui les péchés ont fait mourir le fils de l'homme ; venez, car il vous appelle dans son temple pour être votre Père et votre Rédempteur !

Ainsi, première circonstance où se révèle la miséricorde de Dieu : l'accusé.

2° La seconde : les témoins qui déposent.

Au tribunal de la justice dans l'éternité, les témoins, ce seront les anges du Dieu vivant qui ouvriront ce livre où sont inscrites toutes les actions des pécheurs, et qui raconteront à haute voix l'histoire fidèle de leur vie. Les témoins, ce sont, dit saint Augustin, Satan et ses anges qui se lèveront et diront : Seigneur, voilà les maximes de l'Évangile, il les a toutes violées ; les serments de son baptême, il les a tous

foulés aux pieds. Les témoins, ce seront les complices, les victimes du péché qui, alors, prendront une voix et crieront vengeance contre le pécheur. Les témoins, ce sera le juge lui-même qui dira alors aux coupables : Lorsque tu cachais ton crime dans la nuit, j'étais dans ces ténèbres et je te voyais ; lorsque tu cherchais d'autres ténèbres que tu croyais plus épaisses et que tu cachais ton crime dans les profondeurs de la conscience, j'y étais encore, et je l'écrivais sur l'airain, afin que le souvenir en fût immortel. Où trouver, je le demande, de plus accablants témoignages, et que deviendra le pécheur ?

Mais qu'il en est autrement, mes Frères, du pénitent au saint tribunal. Voyez-vous cet humble tribunal caché à l'ombre de l'autel, que le silence environne comme une barrière inviolable ? C'est là que sont reçus les témoignages qui vous accusent. Mais les témoins, où sont-ils ? Les témoins, ne les cherchez pas parmi les anges du Dieu vivant ; ils paraissent ici moins que comme des amis et des frères, pour vous encourager dans votre repentir. Les témoins, ne les cherchez pas même parmi les anges de Satan ; sans doute ils connaissent tous les secrets de l'âme ; toutes nos iniquités ne sont autre chose que leurs tentations. Cependant ici, loin d'être accusateurs, ils sont accusés ; il ne sont près de vous que pour entendre une sentence qui va briser votre servitude et consommer leur honte.

Les témoins, ne les cherchez même pas parmi les hommes. A ce tribunal d'une clémence unique nul témoignage étranger n'est admis. Spectateur, complice, victime, personne n'est admis si ce n'est dans sa cause, nul n'est reçu si ce n'est contre soi : si un témoignage étranger osait se lever contre vous, à l'instant la voix du juge commun imposerait silence à cette voix de l'indiscrétion et de la malignité. Admirable clémence de Jésus-Christ ! Il laisse à la justice des hommes le soin d'appeler les témoins, de recueillir péniblement les témoignages, et, non contente des aveux volontaires, de surprendre la vérité par le piége des questions. Ici, il n'y a qu'un seul témoin ; un témoin qui rassemble en soi tout ce que vous pourriez désirer dans un témoin de votre choix ; car, que demanderiez-vous de ce témoin ? la prudence, la discrétion, la charité ? Qu'y a-t-il

de plus discret, de plus véridique, de plus charitable qu'un témoin qui n'a qu'un seul et même intérêt avec vous, qui ne peut vous charger sans se charger lui-même ; le témoin, c'est vous, vous-même, vous seul.

3° Enfin, la troisième circonstance, c'est le juge qui prononce.

Au tribunal de la justice dans l'éternité, le juge c'est Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ qui rassemble en soi toutes les qualités qui peuvent porter l'effroi dans le cœur et jusque dans les os mêmes du coupable. Ici-bas un coupable redoute dans son juge une haute vertu, et le juge qui nous attend dans l'éternité, c'est celui duquel il est dit : Vous êtes saint, mon Dieu, et vos regards ne sauraient s'arrêter sur l'iniquité. Un criminel redoute dans son juge sa pénétration ; le juge qui nous attend dans l'éternité, c'est celui qui a dit : C'est moi qui sonde les cœurs et les reins. Enfin, le criminel redoute dans son juge sa sévérité et sa puissance, et le juge qui nous attend dans l'éternité est si sévère qu'il est dit dans l'Écriture : Malheur à vous quand je viendrai ! Et il est si puissant qu'il est dit de lui : Mon Dieu, où me cacher devant votre face ? si je prends des ailes et que je m'envole dans les cieux, vous y êtes ; si je descends dans les dernières profondeurs de la terre, vous y êtes encore ; si je fuis aux extrémités du monde, je me trouve encore sous la puissance inévitable de votre main. Le seul aspect de son juge suffira donc pour glacer d'effroi le réprouvé.

Maintenant, reportez vos regards sur l'humble pénitent au tribunal de la miséricorde. Quel est le juge qui va porter la sentence et décider de sa destinée ? Chrétiens, réveillez ici votre foi ; vous reconnaissez Jésus-Christ dans ce pauvre qui vous tend la main et qui demande votre aumône ; vous reconnaissez Jésus-Christ dans ces apparences du pain qui cachent au tabernacle la réalité vivante de son humanité et de sa divinité ; sachez donc reconnaître Jésus-Christ dans l'homme qui vous représente sa justice au sacré tribunal, car ce juge de votre conscience, c'est un homme ; oui, un homme ! et, si ce mot est dur pour l'orgueil, qu'il est touchant, qu'il est consolant pour l'humble simplicité de la foi. Oui, un homme et non pas un ange du Dieu vivant ! Dieu a fait l'ange si pur ! et comment se présenterait devant lui cet

homme sensuel dont le cœur n'est que souillure et dont la corruption est tout l'être ? L'ange aussi brillant que les feux du soleil ! comment se présenterait devant lui cet homme de scandale, avec ses mains toutes rouges du sang de son frère qu'il a tué par sa parole ou par ses exemples ? Non, ce n'est pas un ange, mais un homme qui rassemble en soi tout ce que vous pourriez désirer dans un ami ; qui n'a rien en soi de ce que vous pourriez redouter dans un juge ; c'est un prêtre, c'est-à-dire l'homme de Dieu ; c'est pour vous, pour en faire un confident moins indigne de votre confiance, que Jésus-Christ l'a tiré du milieu du monde par une vocation surhumaine ; c'est pour vous qu'il s'est arraché aux douceurs de la famille, aux espérances du siècle ; c'est pour vous qu'il s'est consacré à la religion ; en un mot, c'est un homme qui n'a fait à Dieu de grands sacrifices que pour vous seul. Voilà votre juge au tribunal de la miséricorde !

Est-ce tout ? Non ; ce prêtre, c'est l'homme de votre choix ; car voilà un nouveau trait de la miséricorde de Jésus-Christ. Qu'ici-bas un souverain laisse à des criminels le choix des juges qui doivent prononcer sur leur sort, ce sera une clémence admirable ! et voici que la pensée et la parole humaines vont défaillir pour l'exalter. Singulière clémence, en effet, que celle qui laisse à des accusés le choix du juge qui les vouera à l'échafaud.

Eh bien, ce que les souverains ne font pas, ce que l'intérêt public leur défend, Jésus-Christ le fait tous les jours, pour tous ; le choix de votre juge est laissé à votre libre disposition ; choisissez celui que l'Esprit-Saint vous a désigné ; son tribunal, c'est le tribunal de Jésus-Christ. Voilà votre juge au tribunal de la miséricorde !

O vous tous donc qui jusqu'ici avez repoussé ou méconnu la miséricorde de Dieu, qui a fait pour vous un sacrement si précieux et si utile, ouvrez vos yeux à la lumière ; oui, c'est trop longtemps être rebelle, ou du moins trop longtemps être ingrat. Reconnaissez toute la miséricorde de votre Sauveur, et sachez lui prouver votre reconnaissance en faisant usage de ses dons et en vous servant de ses bienfaits.

Ainsi, premier point de notre parallèle entre le tribunal de la justice dans l'éternité et le tribunal de la miséricorde

dans le temps : le tribunal lui-même. Examinons la manifestation.

II

Manifestation désespérante pour le réprouvé, parce qu'elle est éclatante et publique ; pour le pénitent, elle est secrète et cachée. Représentez-vous, chrétiens, ces grandes assises du genre humain rassemblées devant le tribunal de Dieu. Quelle confusion pour le réprouvé lorsqu'il verra l'histoire de toute sa vie révélée à la face du genre humain ! Quelle confusion lorsque des iniquités qu'il croyait secrètes, qu'il avait enveloppées de ténèbres qu'il pensait impénétrables, seront tout à coup dévoilées, non en présence d'une famille, d'une société, d'une province, mais en face de toute la suite des générations humaines ! quelle confusion lorsque, à cette lumière de l'éternité, tous les préjugés se dissipant et le péché paraissant dans sa difformité et dans sa malice, de toute cette assemblée du genre humain il s'élèvera un cri de réprobation contre le pécheur, qui n'aura d'autre ressource dans son désespoir que de crier aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Écrasez-nous !

Manifestation éclatante et publique du réprouvé, et ici-bas manifestation secrète et cachée du pénitent. Tout reste un mystère à jamais inviolable entre le pénitent et son juge. Cependant, peut-être que les scandales de cet homme avaient été publics ; peut-être que ses désordres, comme ceux de Madeleine, avaient eu pour théâtre une cité entière ; peut-être que son incrédulité, comme celle d'Augustin, avait été fameuse dans tout l'empire ; n'importe, le crime aura été public, la manifestation restera secrète. Secret de votre confession, secret tellement inviolable et tellement sacré que le plus rigoureux des préceptes l'enchaîne dans le cœur et sur les lèvres du prêtre ; secret tellement inviolable et sacré, que nulle raison au monde ne saurait, je ne dis pas commander, mais excuser la révélation. S'agit-il des destinées de la société et de l'humanité, périsse s'il le faut la société, périsse l'humanité ; le secret du prêtre, jamais !

Que dirai-je ? Secret de votre confession, secret tellement inviolable et sacré que Dieu l'a placé en quelque sorte sous la sauvegarde d'une providence spéciale, et s'est plu à le

protéger visiblement contre le scandale du schisme et du parjure. Oui, depuis trois siècles les malheurs de l'Église ont fait des persécuteurs, ils n'ont pas fait de révélateurs ! Oui, il s'est rencontré comme aux confins de l'humanité et de l'enfer des hommes qui ont porté l'intrépidité dans le crime et le courage dans l'infamie jusqu'à se faire les persécuteurs du sang d'un Dieu qui les avait consacrés et, comme si c'eût été plus qu'un crime, ces hommes se sont arrêtés devant la révélation du tribunal. Oui, Dieu a été trahi, l'homme a été respecté ; on a violé le serment divin, on a été fidèle à une confidence humaine. Dieu a laissé la liberté du parjure ; il semble qu'il ait voulu ôter la liberté à l'indiscrétion, et, dans ces saturnales du sacrilége, je trouve partout la profanation de l'autel ; je cherche la révelation du tribunal, je ne l'ai pas trouvée. Voilà sous quel secret votre juge reçoit vos aveux et votre confidence au tribunal réconciliateur !

Mais, me dira peut-être quelqu'un, ces aveux ont beau être secrets et cachés, ils ne m'en feront pas moins perdre l'estime de mon juge.

Vous vous trompez. Ce qui vous enlèverait l'estime de vos semblables, ce n'est pas de vous approcher, mais c'est de vous éloigner du tribunal réconciliateur. Soyez vrais, soyez sincères devant la conscience et devant Dieu. Que pensez-vous de ceux qui ne paraissent jamais à nos saints tribunaux ? Lorsque les uns vous disent, pour excuser leur éloignement, qu'ils ne croient pas à l'institution divine du tribunal réconciliateur, croyez-vous à leur incrédulité ? Ne dites-vous pas tout haut que c'est le cœur et non l'intelligence qui les éloigne du sacrement, et qu'ils savent fort bien à quoi s'en tenir au fond de leur conscience. Lorsque les autres vous disent, au contraire, que, descendant en eux-mêmes, ils ne trouvent rien de coupable dans leur vie, et qu'ils ne voient pas ce qu'ils iraient soumettre à l'absolution du sacerdoce, leur prétendue innocence vous séduit-elle ? Ne vous dites-vous pas que c'est l'art de feindre et de savoir dire ; qu'on a beau blanchir un sépulcre, on n'en est pas moins convaincu qu'au fond il ne recèle que des ténèbres et la mort ? A votre propre jugement, pour l'homme le plus jaloux de l'estime de ses semblables, ce n'est pas l'éloigne-

ment, c'est au contraire la fréquentation du tribunal réconciliateur qui peut la lui faire obtenir.

Vous craignez de perdre l'estime de votre juge ! Vous vous trompez : il est vrai que vos confidences pourront lui apprendre peut-être des fautes qu'il ignorait, mais la générosité même de vos aveux lui fera connaître un héroïsme qu'il ne soupçonnait pas ; plus vos confidences seront pénibles, plus vous grandirez dans son estime : sa foi et sa charité lui fermeront les yeux sur les fautes du cœur et les ouvriront pour voir et pour admirer la générosité du pénitent. A cette lumière de la foi et de la charité, il verra, non plus ce que vous étiez, mais ce que vous êtes ; non plus le passé, mais le présent ; non pas l'ennemi de Dieu et la victime du péché, mais l'homme qui va immoler le péché sur l'autel de la pénitence. En un mot, ses sentiments seront ceux de saint Augustin ; comme lui, votre juge se dira que, pour avoir été coupable, il ne fallait que de la faiblesse, mais que pour vous relever il vous fallait le courage et la force de l'âme ; en un mot que, pour faillir, il suffisait d'être un homme, mais que, pour le repentir, il fallait mille fois plus qu'un homme : il fallait un héros...

Je dis en second lieu : manifestation désespérante dans l'éternité pour le pécheur impénitent. Pourquoi ? Parce que la même lumière qui lui révèlera son crime lui révèlera en même temps l'impossibilité où il est de revenir jamais à la vertu ; en sorte que, qui pourrait pénétrer dans son âme la verrait déchirée par trois grandes haines qui la mettent en quelque sorte en lambeaux : par la haine de Dieu qu'il voudrait anéantir, par la haine de ses semblables qu'il voudrait exterminer, par la haine de soi-même qu'il voudrait détruire, haine impuissante qui ne servira qu'à un supplice éternel.

Mais, autant cette manifestation est désespérante pour le réprouvé, autant elle est pleine de consolation pour le pénitent au tribunal réconciliateur.

Vous me demandez quelle consolation ? Je vous interroge vous-même, vous qui êtes pressé depuis si longtemps par la grâce, et qui lui résistez. N'est-ce pas un douloureux supplice d'entendre sans fin une voix qui vous crie : Va trouver un ami ! Et ne sentir en soi, au lieu de ce noble

courage qui cède à Dieu, à la vertu, ne sentir en soi que ce courage malheureux qui ne sait que lutter contre la conscience et contre Dieu ? C'est un grand supplice de se dire tous les jours : Il faut en finir, il est temps de se débarrasser du crime, et c'est trop longtemps ne voir devant soi que les terreurs de la mort et de l'éternité ; et cependant, reculer toujours devant la seule démarche qui pourrait mettre fin à tous ces remords et à toutes ces terreurs ! Oui, c'est un douloureux supplice ; et voilà ce qu'il y a de consolant dans les aveux sacramentels, c'est que par une bonne confession vous chassez tous ces remords.

J'interroge ceux qui, cédant enfin à la grâce, ont fait l'heureuse expérience de la miséricorde de Dieu caché et vivant toutefois dans son ministre. Rendez donc gloire à votre Dieu : n'est-il pas vrai qu'alors que l'Esprit-Saint vous conduisit aux pieds du sacerdoce, tout d'un coup vous sentîtes s'évanouir toutes ces vaines terreurs qui vous avaient arrêtés jusque-là ? N'est-il pas vrai qu'à chaque aveu qui tombait de vos lèvres, il semblait qu'une main invisible vous ôtait un poids accablant de dessus votre cœur ? Peut-être avez-vous connu ce qu'il y a de plus vivant dans le plaisir ; y a-t-il une satisfaction comparable à celle de voir s'évanouir une vie tout entière de péchés ? Peut-être avez-vous connu les joies les plus enivrantes du monde ; y a-t-il sur la terre une joie comme celle de l'homme qui se dit à soi-même : Je n'ai plus de compte à régler avec la justice de Dieu. Comment donc se fait-il que la joie soit rendue à celui qui était triste, et que le bonheur soit donné de nouveau à celui qui semblait l'avoir perdu pour toujours ? O ministres de la réconciliation, s'il vous était donné de lever le sceau posé sur vos lèvres, quelles scènes touchantes vous nous raconteriez ! O sacrés tribunaux ! si Dieu vous donnait une voix en ce moment, comme un jour il vous donnera une voix contre les prévaricateurs et les contempteurs de la pénitence, quelles admirables révolutions vous nous raconteriez ! Comme nous comprendrions alors les seuls plaisirs solides de l'âme, et cette parole d'Augustin : qu'il y a mille fois plus de joie dans les larmes données au repentir, que dans celles que les passions prodiguent tous les jours aux vaines fictions des théâtres et des romans.

III

Enfin, il reste la sentence qui doit décider du sort du réprouvé et du pénitent dans l'éternité. Que peut être la sentence du réprouvé que cette sentence d'une malédiction éternelle : Vous n'avez pas voulu de moi dans le temps, je ne veux pas de vous dans l'éternité ; vous avez voulu le plaisir, vous aurez le supplice ; vous vous êtes séparés de moi pendant cette vie, restez loin de moi pendant la vie éternelle !

Voyez s'il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu qu'aux pieds d'un homme ! Il s'est humilié aux pieds de son juge, cet heureux pénitent : ministres de Jésus-Christ, vous avez entendu les aveux de ses lèvres, quelle sentence allez-vous prononcer ? Direz-vous à ce pécheur : Vous avez vendu votre âme à l'iniquité, et c'est pour toujours ; vous n'avez plus voulu de Dieu, qu'il vous soit fait ainsi que vous l'avez voulu ? Non, ce serait là une sentence digne de l'homme ; ce n'est pas une sentence digne du ministre de la miséricorde divine.

Humble pénitent, vous êtes aux pieds de votre Dieu, représenté par son prêtre ; donc maintenant, relevez la tête ; grâce à votre repentir, voici que le sang de Jésus-Christ va couler sur votre âme ; déjà son ministre a fait entendre ces paroles saintes : Que le Seigneur tout-puissant ait pitié de vous et qu'il vous conduise à la vie éternelle. Puis, abaissant les mains sur votre tête et levant les yeux au ciel comme pour en faire descendre le pardon : *Ego*, moi, dit-il ; moi homme, comme vous, mais investi du ministère et de la puissance même de Jésus-Christ ; *Ego*, moi, sans puissance pour fléchir mon Dieu, mais tout-puissant par les mérites du Sauveur Jésus-Christ, je vous absous : absolution sur toutes vos pensées, absolution sur toutes vos paroles, absolution sur toutes vos misères, sur toute votre conscience : *Ego te absolvo* ; je vous absous au nom du Père dont vous vous étiez fait l'ennemi et dont vous redevenez l'enfant ; je vous rends, avec sa grâce, votre rang dans sa famille et dans son cœur. Je vous absous au nom du Fils : vous vous étiez fait son ennemi, vous redevenez son frère ; il vous rend avec son amour tous vos titres à

ses mérites et à sa gloire. Je vous absous au nom du Saint-Esprit : vous l'aviez chassé de votre cœur, et voici que je vous rends sa présence divine, et avec elle tous les dons qui l'accompagnent.

Est-ce tout? Non. Il vous faut encore un gage de ce pardon divin. Que sera-ce, si ce n'est cette voix qui, selon la parole de l'Apôtre, surpasse tout anathème : donc allez en paix! *Vade in pace.* Oui, la paix dans votre cœur : désormais plus d'agitation, de terreurs, de remords : la paix sur votre sommeil : vous ne dormirez plus sur le bord de la tombe et de l'enfer ; que vous vous réveilliez demain dans le temps ou dans l'éternité, n'importe, vous vous réveillerez dans les bras et sur le cœur d'un Dieu, votre père et votre ami. La paix sur votre vie, et la paix sur votre mort; viennent les puissances des ténèbres et de la tentation, la maladie et ses angoisses, la mort et son combat suprême, vous possédez en vous ce qui faisait les Saints; oui, vous pouvez vous écrier : Je sens là, dans mon cœur, quelque chose qui me rend témoignage, qui me dit qu'il n'y a ni persécution, ni puissance de l'enfer, ni puissance des cieux et de la terre, ni la mort, rien qui puisse me séparer de la charité de Jésus-Christ.

Cette paix divine, le Fils de Dieu est venu l'apporter sur la terre ; il l'a laissée en dépôt à son Eglise, au tribunal réconciliateur de la pénitence, aux mains de son sacerdoce. Donc, venez à ce tribunal de la miséricorde ; venez, c'est bien votre Dieu qui vous attend, ne méprisez pas sa puissance : c'est votre Dieu qui vous invite, ne soyez pas sourds à son appel ; c'est votre Dieu qui vous tend les mains, ne le repoussez pas : où pourriez-vous fuir loin de lui, si ce n'est dans le fond des abîmes? Mais plutôt, sachez entendre cette invitation divine pour y répondre : venez retremper tout votre être dans la grâce régénératrice du sacrement, et alors vous ne cesserez plus de vous écrier avec le prophète : O mon âme, bénis le Seigneur ; ses miséricordes ont été sur toi depuis l'éternité, et si tu ne cesses pas d'être fidèle, elles demeureront encore sur toi pendant toute l'éternité.

IIe DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. XI, v. 2-11.*)

En ce temps-là, Jean, quand il eut appris dans la prison les œuvres de Jésus-Christ, envoyant deux de ses disciples, lui dit : Est-ce vous qui devez venir, ou est-ce un autre que nous attendons ? Et Jésus, répondant, leur dit : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu : des aveugles voient, des boiteux marchent, des lépreux sont guéris, des sourds entendent, des morts ressuscitent, des pauvres sont évangélisés ; et heureux est celui qui ne se scandalisera pas de moi. Comme ils s'en retournaient, Jésus commença à dire de Jean à la multitude : Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ? Mais encore, qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu mollement ? Mais ceux qui se vêtent mollement, sont dans les maisons des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : Voici que moi j'envoie mon ange devant votre face, qui préparera votre voie devant vous.

HOMÉLIE

Heureux celui qui se scandalisera de Jésus-Christ.

PAR M. RICAUD.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.
Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi. *Math. XI., 6.*

Qui l'aurait cru, chrétiens auditeurs, que Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, la sagesse éternelle, paraissant au milieu du monde pour dissiper ses ténèbres et corriger ses déréglements, serait pour la plupart des hommes une occasion de chute et de scandale ? Voilà pourtant ce que les prophètes avaient prédit, et ce que l'événement n'a que trop vérifié. Il a été le scandale des Juifs infidèles ; et il l'est encore tous les jours de mille mauvais chrétiens.

Je dis de mille mauvais chrétiens ; et je distingue parmi nous deux sortes de personnes qui se scandalisent de Jésus-Christ : les libertins et les incrédules. Ceux-ci, en s'élevant contre les dogmes de la religion ; ceux-là, en refusant de se conformer à la morale de son Évangile. Les uns et les autres sont malheureusement fort communs dans le monde, et dans le monde même chrétien. Heureux donc ceux qui, soumettant tout à la fois leur esprit et leur cœur à la doctrine de Jésus-Christ, ne trouveront dans elle aucune occasion de chute et de scandale. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me !*

C'est pour nous prémunir contre ce double écueil, si propre à nous enlever tous les fruits de la naissance de Jésus-Christ, que l'Église nous présente notre Évangile. Il est divisé en deux parties : dans la première, Jésus-Christ répond à une question de saint Jean, qui lui avait fait demander par ses disciples s'il était le Messie promis ; dans la seconde, il fait l'éloge de son précurseur, en présence de tout le peuple. Ce qu'il dit de lui-même servira à confirmer notre foi ; ce qu'il dit de saint Jean, à régler notre conduite. De sorte que nous apprendrons aujourd'hui à connaître en même temps Jésus-Christ et le chrétien, le maître et le disciple.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, ou le Maître.

Jean-Baptiste touchait à la fin de sa glorieuse carrière ; il était dans les fers où le roi Hérode le détenait pour le punir d'avoir osé lui reprocher son incontinence. Il comprit que sa mort était proche, et qu'il ne pouvait tarder de devenir le martyr de la vérité, après en avoir été si longtemps l'apôtre : il voulut donc achever son ministère comme il l'avait commencé. Il était venu préparer à Jésus-Christ un peuple parfait : près de quitter la vie, il consacra ses derniers moments à ce grand ouvrage. Il lui restait encore quelques disciples fidèles, qui l'avaient suivi jusqu'au fond de son cachot. Instruit de la prédication de Jésus-Christ, et des miracles qu'il commençait à opérer dans le monde, il les lui adresse en mourant. Pour cela il choisit deux des principaux, qu'il lui députe au nom de tous les autres. Tout

convaincu qu'il était de sa divinité, à laquelle il avait rendu si souvent témoignage, il fait semblant de partager leurs doutes, pour mieux les guérir ; et il les charge de lui demander de sa part, s'il est le Messie promis, ou s'ils doivent en attendre un autre. *Tu es qui venturus es, an alium expectamus ?*

Juifs infidèles, qui refusez obstinément de reconnaître pour le Messie celui que tous ses prophètes ont prédit, cette question de saint Jean vous regarde ; approchez pour écouter et pour vous instruire. Et vous, chrétiens incrédules, aussi aveugles que les Juifs, mais bien plus coupables encore, que la réponse de Jésus-Christ à cette demande de saint Jean serve aujourd'hui à vous éclairer et à vous confondre.

Jésus-Christ était alors entouré d'une grande foule de peuple, dont il guérissait les malades, et à qui il annonçait sa doctrine. Il parut d'abord faire peu d'attention à la question que lui proposèrent les disciples de saint Jean. Il poursuivit tout simplement son discours, il fit ensuite plusieurs miracles en leur présence, après quoi, il les renvoya en leur disant : Allez rapporter à Jean ce que vous venez de voir et d'entendre : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Évangile est annoncé aux pauvres. A ces deux marques de ma divinité, qui sont mes miracles et ma doctrine, il vous forcera lui-même de convenir que vous ne pouvez vous empêcher de me reconnaître pour le Messie. *Euntes renuntiate Joanni quæ vidistis et audistis.*

Et voilà, mes frères, les deux moyens que nous avons pour connaître, autant qu'il est en nous, toute la grandeur de Jésus-Christ : ce qu'il a fait et ce qu'il a dit, c'est-à-dire ses miracles et sa doctrine. Ses miracles prouvent sa puissance, sa doctrine prouve sa sagesse. L'une et l'autre de ces choses prouvent qu'il est Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu, puisqu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût en même temps faire de si grandes choses, et nous en enseigner d'aussi belles. *Euntes renuntiate quæ vidistis et audistis.*

Je dis d'abord que les miracles de Jésus-Christ prouvent sa puissance infinie, et par conséquent sa divinité. Isaïe l'avait prédit : à la naissance du Rédempteur, l'âge d'or devait revenir sur la terre ; les yeux de l'aveugle et les oreilles

du sourd devaient s'ouvrir, la langue du muet se délier, les jambes du boiteux se raffermir. Telles sont les expressions dont les prophètes se sont servis pour nous annoncer sa venue. En effet, les miracles ont été regardés de tout temps comme la voix du ciel. Lorsque Dieu a voulu parler aux hommes, il l'a toujours fait par le moyen des prodiges. C'est le signe qui distingue la révélation; parce qu'il n'appartient qu'à celui qui a établi les lois de la nature, de pouvoir à son gré les violer et les enfreindre.

Aussi, lorsque Moïse vint de la part de Dieu promulguer la loi ancienne, que de miracles ne fit-il pas? Armé de sa baguette, il fit trembler Pharaon lui-même sur son trône. Il changea toutes les eaux de l'Égypte en sang, il la couvrit d'épaisses ténèbres, il la livra à mille animaux malfaisants, il suscita contre elle la tempête et la grêle, enfin il frappa de mort tous les premiers-nés dans une seule nuit. Malgré tous ces prodiges, Pharaon s'obstine-t-il à le poursuivre dans sa fuite, avec la même baguette il ouvre les flots de la mer Rouge, il la traverse avec son armée, et y submerge Pharaon avec toute la sienne. Pendant sa marche dans le désert, tous ses pas sont marqués par autant de prodiges. Une colonne nébuleuse le conduit pendant le jour, une colonne lumineuse l'éclaire pendant la nuit ; le ciel lui fournit une nourriture miraculeuse ; du sein des rochers rejaillit une source d'eau vive ; à sa voix le tonnerre gronde, la terre s'entr'ouvre pour engloutir les murmurateurs ; les rebelles sont punis de mille morts différentes, et les ennemis du peuple de Dieu ne peuvent résister à la seule force de ses prières. C'est ainsi que ce grand homme prouvait la divinité de sa mission par les miracles qu'il opérait au nom de Dieu, en présence de tout son peuple.

De même, lorsque Jésus-Christ est venu établir la loi nouvelle, il a opéré une infinité de prodiges. Il allait partout, nous dit l'Écriture, en faisant du bien. Il changeait les êtres, il les multipliait ; il commandait aux démons, il apaisait les tempêtes, il lisait au fond des cœurs, il prédisait l'avenir, il rendait la vue aux aveugles, il guérissait les lépreux, il ranimait les paralytiques, il ressuscitait les morts, il s'est ressuscité lui-même ; en un mot, il a opéré tant de prodiges, qu'au rapport de saint Jean, si on les eût

tous écrits, on ne peut dire ni concevoir combien on en aurait rempli de volumes. C'est ainsi que ce divin Sauveur, pendant sa vie et après sa mort, a manifesté sa puissance, prouvé sa divinité, et rendu l'incrédulité inexcusable, par le nombre et l'éclat de ses prodiges.

Car observez, mes frères, la différence remarquable qui se trouve entre les miracles de Moïse et ceux de Jésus-Christ. Moïse, destiné à publier une loi de crainte, n'a presque fait que des miracles de terreur ; Jésus-Christ, descendu sur la terre pour établir une loi d'amour, n'en a opéré que de miséricorde. Moïse, en les faisant, se servait d'une baguette mystérieuse, pour montrer qu'il n'était lui-même que l'instrument des desseins de Dieu ; Jésus-Christ les opérait sans aucun secours étranger, par sa seule parole, et avec une facilité surprenante. Moïse les faisait toujours au nom de celui qui l'avait envoyé ; Jésus-Christ au contraire les faisait en son propre nom, et communiquait à ses disciples le pouvoir de les faire de la même manière. Moïse, en un mot, par toute sa conduite, a fait voir qu'il était l'envoyé de Dieu ; mais Jésus-Christ a dit et a prouvé qu'il était Dieu lui-même : l'un n'était que le serviteur et l'ami, l'autre était infiniment plus, il était le Fils et le Maître.

Vous me direz peut-être : Ces miracles, nous ne les avons pas vus, le moyen que nous puissions les croire ? Il est vrai, mes frères, vous n'avez pas vu ces miracles ; mais dites-moi, ne croit-on dans le monde que ce que l'on voit ? et vous-mêmes, ne croyez-vous que ce que vous avez vu ? Hélas ! notre vie est si courte, et nos rapports si bornés, que nous ne saurions presque rien, si nous ne nous en fiions qu'à notre propre expérience. Il y a donc des signes infaillibles pour reconnaître la vérité du témoignage des hommes ; et ces signes, où se trouvent-ils plus réunis qu'en faveur des miracles de Jésus-Christ ? Ce sont des faits sensibles, et par conséquent à la portée de tout le monde ; des faits pour la plupart publics, et par conséquent que tout le monde a vus ; des faits attestés par les monuments les plus authentiques et les plus anciens, adoptés par ceux-là mêmes qui auraient le plus d'intérêt à les nier, déposés par une foule innombrable de témoins, scellés même de leur sang.

Que pouvons-nous demander de plus pour les croire? Je crois volontiers, dit un auteur moderne (1), des témoins qui se font égorger. Où sont les faits anciens dont personne ne doute, qui aient autant de titres à être crus? De sorte que, si l'on ne croit pas aux miracles de Jésus-Christ, on est réduit à douter de tout; et si l'on y croit, Jésus-Christ est donc Dieu, puisqu'il a assuré qu'il l'était, et qu'il l'a prouvé par ses prodiges.

Mais je me trompe, mes frères ; ces miracles, vous les avez vus; vous les voyez encore ; vous les avez même tous les jours sous vos yeux, dans un événement frappant et remarquable qui en a été la suite, je veux dire dans la conversion du monde entier. Ces prodiges n'ont été nécessaires que pour convertir le monde idolâtre ; mais le monde, une fois chrétien, n'a plus besoin que d'un seul prodige, celui du monde chrétien lui-même. Celui-là seul suppose tous les autres, remplace tous les autres, surpasse même tous les autres, puisqu'il y a tant d'opposition entre le christianisme et le monde, qu'il ne fallait rien moins que les plus éclatants prodiges pour obliger le monde lui-même à se dire chrétien : de sorte que, s'il eût été possible que le monde eût cru en Jésus-Christ, eût adopté ses mystères, eût embrassé sa morale, sans avoir été témoin d'aucun prodige, ce serait là, nous dit saint Augustin, le plus étonnant et le plus incompréhensible de tous les prodiges. Nous pouvons donc nous flatter, comme les disciples de saint Jean, d'avoir vu nous-mêmes les miracles de Jésus-Christ, puisque nous les voyons tous réunis dans le changement prodigieux et constant que ces miracles ont opéré dans le monde, changement qui ne peut être attribué qu'à ces miracles eux-mêmes. *Euntes renuntiate quæ vidistis.*

Je dis en second lieu, que la doctrine de Jésus-Christ prouve sa sagesse infinie, et par conséquent sa divinité. Quelle doctrine en effet que celle de l'Évangile ! Toute la sagesse des philosophes anciens et modernes ne peut entrer avec elle en aucune comparaison. Ce sont des discours qui, dans leur simplicité, surpassent infiniment tout ce qu'a jamais produit l'éloquence humaine ; ce sont des maximes qui, sous les expressions les plus communes, renferment le

(1) Pascal.

sens le plus sublime et le plus profond ; ce sont des paraboles qui font l'admiration de tous les siècles ; c'est un corps de morale, en un mot, si beau et si complet, que les ennemis de Jésus-Christ les plus acharnés ont été forcés dans tous les temps d'en reconnaître l'excellence, et de s'écrier dans leur surprise, que jamais homme mortel n'avait parlé de la sorte. C'est aussi pour cela que Jésus-Christ renvoie aujourd'hui les disciples de saint Jean à la sagesse de sa doctrine, comme à une preuve frappante de sa divinité. *Euntes renuntiate quæ audistis.*

Isaïe l'avait prédit : le Messie devait évangéliser les pauvres. *Evangelizare pauperibus misit me.* Ce que le Messie devait faire, Jésus-Christ nous annonce qu'il l'a fait. Allez, dit-il aux disciples de saint Jean, rapporter à votre maître que l'Évangile est annoncé aux pauvres. *Pauperes evangelizantur.* Voilà pourquoi il commença le premier discours qu'il adressa au peuple par ces paroles remarquables: *Beati pauperes.* Heureux les pauvres. Rendre les hommes heureux en les détachant des faux plaisirs, des vains honneurs, des trompeuses richesses; en les faisant renoncer à eux-mêmes et à toutes leurs passions, pour les attacher uniquement à Dieu, c'est le précis de l'Évangile. En effet toutes les passions se révoltèrent contre l'homme, dès le moment que l'homme se fut révolté contre son Dieu. L'orgueil, l'avarice, l'impureté se réunirent pour lui faire la guerre. Or, Jésus-Christ par sa doctrine est venu apporter le remède à tous ces maux: à l'orgueil, en nous ordonnant de céder aux autres, d'aimer à être obscurs, inconnus, de rechercher la dernière place ; à l'avarice, en excluant toute sollicitude, même pour le nécessaire ; à l'impureté, en condamnant jusqu'au moindre désir consenti, jusqu'à la moindre pensée volontairement entretenue. Il veut que nous aimions Dieu de tout notre cœur, et par-dessus toutes choses ; que nous le regardions comme notre Père ; que dans tous nos besoins, nous nous adressions à lui avec confiance comme ses enfants ; que nous fassions toutes nos actions dans la vue de lui plaire. Quoi de plus juste? Il veut que nous regardions tous les hommes, sans exception, comme nos frères ; que nous les aimions, que nous supportions leurs défauts, que nous leur pardonnions, comme nous

voulons que Dieu nous pardonne ; que nous ne fassions jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Quoi de plus raisonnable? Il veut enfin qu'après avoir renoncé à tout ce qui est contraire à la loi de Dieu, nous travaillions à nous renoncer nous-mêmes, à combattre toutes nos passions, à porter notre croix à sa suite. Il nous offre sa grâce pour nous aider à la porter, et il nous promet, si nous la portons fidèlement, d'être lui-même notre récompense. Telle est la doctrine de l'Évangile ; telle est cette pauvreté évangélique, seule capable de nous rendre heureux, même ici-bas, et qu'il est venu du ciel nous apprendre. *Pauperes evangelizantur.*

Vous me direz peut-être : cette marche est bien contraire à tous les penchants de notre nature. Il est vrai, mes Frères ; mais notre nature avait été corrompue par le péché ; il fallait donc la rétablir. Or, à de grands maux, il était nécessaire d'apporter de grands remèdes. Du reste, quelque sévère que vous paraisse cette morale, elle n'est pas au-dessus des forces humaines aidées de la grâce de Jésus-Christ. Dieu, nous dit saint Augustin, ne commande jamais l'impossible ; mais il nous ordonne de faire ce que nous pouvons, de demander ce que nous ne pouvons pas, et il nous aide afin que nous le puissions. Il fait plus encore, il nous présente ses exemples, pour nous animer à le suivre : il n'a rien ordonné qu'il n'ait pratiqué lui-même. Il nous dit : Soyez humble ; mais il ajoute : Apprenez de moi à l'être. Il nous prescrit le détachement ; mais il nous assure qu'il n'avait pas où reposer sa tête. Il nous défend l'impureté ; mais il défie ses ennemis de lui reprocher la moindre faute. Il veut que nous aimions Dieu de tout notre cœur ; mais toute son occupation a été de faire la volonté de son Père. Il veut que nous aimions notre prochain comme nous-même ; mais il a employé toute sa vie à faire du bien à des ingrats. Il nous ordonne de pardonner les injures ; mais lui-même a prié pour ses bourreaux. Enfin, il veut que nous acceptions avec soumission et que nous supportions avec patience les différentes afflictions que la Providence nous envoie ; mais lui-même est né dans une étable, a vécu dans l'indigence, et est mort sur une croix. Après de tels exemples, n'a-t-il pas droit de nous faire une loi du renoncement, puisqu'il

s'est le premier si parfaitement renoncé lui-même? *Pauperes evangelizantur.*

Ici, qu'il me soit permis d'ajouter en preuve de la vérité que je vous annonce, les propres paroles d'un philosophe de nos jours, dont le témoignage ne saurait être suspect à tous nos incrédules modernes. Voici comment il s'exprime dans son ouvrage sur l'éducation, qui n'est rien moins cependant qu'une éducation chrétienne : « Je vous avoue, dit-il, que « la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'É- « vangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philoso- « phes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de « celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et « si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que ce- « lui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? « Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sec- « taire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! « Quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quelle élé- « vation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans « ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et « quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses « passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, « souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? « Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout « l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, « il peint trait pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est « si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est « pas possible de s'y tromper...,. Oui, si la vie et la mort « de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus « sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile « est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, « et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont « moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est « reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus incon- « cevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué « ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. « Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni « cette morale ; et l'Évangile a des caractères de vérité si « grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'in- « venteur en serait plus étonnant que le héros. »

Il est donc vrai que Jésus-Christ, par sa doctrine et par ses miracles, a prouvé sa sagesse et sa puissance infinies, et par conséquent sa divinité. Il est venu nous révéler des mystères incompréhensibles, infiniment élevés au-dessus de toutes les lumières de notre faible raison ; mais il a fait, pour les prouver, des miracles supérieurs à toutes les lois de la nature. Il est venu nous enseigner une morale directement contraire à tous les penchants déréglés de notre cœur ; mais il nous offre en même temps sa grâce pour nous aider à l'accomplir, et ses exemples pour nous en faciliter la pratique : de sorte que ce qu'il a fait a toujours été la preuve incontestable de ce qu'il a dit ; et ce qu'il a dit, à son tour, a été la règle invariable de tout ce qu'il a fait. *Euntes renuntiate quæ vidistis et audistis.*

Heureux disciples, allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu, et il vous apprendra lui-même à reconnaître désormais Jésus-Christ pour votre unique Maître. Que vous fûtes heureux d'avoir pu le voir et l'entendre ! Il ne tient qu'à vous, chrétiens, mes frères, de participer au même bonheur. Prenez ce livre divin qu'il nous a laissé comme le testament de son amour. C'est là qu'il vit, qu'il parle, qu'il agit encore. C'est là qu'il opère sur les âmes les mêmes prodiges qu'il opérait autrefois sur les corps. Si les ténèbres de vos passions ont obscurci la foi dans votre âme, lisez ce livre, et les caractères frappants de divinité que vous y découvrirez dans la personne de Jésus-Christ ranimeront votre foi et dissiperont tous vos doutes. *Cæci vident.* Si jusqu'à présent vous avez été faibles et inconstants dans la pratique des bonnes œuvres, flottants entre Dieu et le monde, entre le vice et la vertu, lisez ce livre : c'est là que les apôtres ont puisé leur zèle, les martyrs leur force, tous les saints leur persévérance ; c'est là que vous puiserez vous-mêmes cette fermeté qui vous est nécessaire pour résister aux dangers du monde, et pour marcher d'un pas sûr et constant dans les sentiers de la justice. *Claudi ambulant.* Si jusqu'à présent vous avez été sourds à la parole de Dieu et à la voix de ses ministres, lisez ce livre : c'est là que Jésus-Christ parle lui-même, sa voix a retenti dans tout l'univers ; vous ne pourrez vous empêcher de l'entendre. *Surdi audiunt.* Si la lèpre du péché a infecté

votre âme et l'a rendue horrible aux yeux de Dieu, vous trouverez dans ce livre le bain salutaire où vous devez la plonger pour lui faire recouvrer sa pureté et son innocence. *Leprosi mundantur*. Enfin, si vous êtes morts par le péché, ensevelis dans le tombeau de vos mauvaises habitudes, en proie à la corruption du vice, répandant au loin l'infection de vos scandales, recourez à ce livre ; et cette voix puissante qui fit sortir Lazare de son tombeau vous rappellera vous-mêmes à la vie. *Mortui resurgunt*. Mais si vous êtes pauvres, affligés, persécutés, sans consolation et sans ressource, ah ! mes chers frères, c'est pour vous spécialement qu'a été fait ce livre ; lisez-le, et l'exemple d'un Dieu pauvre et crucifié pour votre amour, vous portera à mépriser les faux biens du monde, à n'aspirer qu'aux biens éternels, et à vous estimer heureux dans votre pauvreté même. *Pauperes evangelizantur*. C'est ainsi que Jésus-Christ, par ce qu'il dit de lui-même, nous apprend ce qu'il est. Voyons maintenant comment ce qu'il dit de saint Jean nous apprend ce que nous devons être.

SECOND POINT.

Le chrétien, ou le disciple.

Lorsque les disciples de saint Jean se furent retirés, Jésus-Christ fit l'éloge de son précurseur en présence de tout le peuple. Il le loua devant le peuple, pour ôter le scandale que son doute apparent aurait pu leur causer ; mais il ne le loua pas devant ses disciples, pour ne pas augmenter les regrets qu'ils devaient bientôt éprouver en le perdant. Dans cet éloge, il ne fait aucune mention, ni de la noblesse de son extraction, ni des merveilles de sa naissance ; il ne parle que de ses vertus, et parmi ses vertus il en choisit trois principales : sa séparation du monde, sa constance dans le bien, et la ferveur de sa pénitence. Il choisit ces trois vertus préférablement à toutes les autres, parce qu'elles sont les plus nécessaires à un chrétien pour résister aux trois ennemis de son salut, le démon, le monde et la chair, auxquels il a renoncé dans le baptême. Par la séparation du monde, on se prémunit contre ses dangers, par la constance dans le bien, on résiste aux tentations du démon, et par la pénitence on dompte sa propre chair. C'est ainsi que Jésus-

Christ, par l'éloge qu'il fait de saint Jean, nous apprend ce que nous devons être. Reprenons, et suivez-moi.

La première vertu que Jésus-Christ loue dans saint Jean, c'est la séparation du monde. Qu'y a-t-il en effet de plus opposé au christianisme, que les maximes et les exemples de ce monde corrupteur et corrompu ? Écoutez-le, il vous dira que la jeunesse est la saison des plaisirs, que la dévotion est une faiblesse, que l'honneur consiste à venger une injure, qu'il faut tâcher de s'élever au-dessus des autres et de parvenir, que la volupté est la passion des grandes âmes. Telles sont les maximes du monde. De là ce débordement de vices qui a inondé toute la terre : la mauvaise foi dans le commerce, les infidélités dans le mariage, les haines, les perfidies, les trahisons, l'impiété, l'irréligion et les blasphèmes. Voilà le monde, mes frères ; voilà ce qu'on y voit, ce qu'on y entend. Or, comment allier ces maximes et ces exemples, avec les exemples de Jésus-Christ et les maximes de l'Évangile, qui préconisent partout la pauvreté et les afflictions, l'humilité et la pénitence ? Il faut donc sortir de cette Babylone, si nous voulons sauver notre âme. C'est aussi ce que Jean-Baptiste a fait. Qu'êtes-vous allés voir dans le désert, dit Jésus-Christ, en parlant de lui au peuple? *Quid existis in desertum videre ?* Rempli de l'esprit de Dieu, même avant sa naissance, il court, presque aussitôt qu'il est né, le conserver dans la retraite et la solitude. Appelé ensuite au ministère de précurseur, il en remplit les fonctions, le long du Jourdain, dans la retraite et la solitude. Près enfin de terminer sa vie par un glorieux martyre, il s'y prépare au fond d'un cachot, par la retraite et la solitude ; de sorte que c'est cet amour de la retraite et de la solitude qui l'a rendu digne d'être, après Jésus-Christ, le chef et le modèle des solitaires, des apôtres et des martyrs, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait dans le christianisme. *Quid existis in desertum videre ?*

Grande leçon pour nous, chrétiens auditeurs ! faibles comme nous sommes, le moyen que nous ne prenions pas l'esprit du monde, si nous le fréquentons et si nous l'aimons ? Jésus-Christ, notre divin modèle et celui de saint Jean, a voulu lui-même consacrer et sanctifier la retraite par son exemple. Après lui, tous les saints se sont fait un

devoir de l'imiter, et de suivre ses traces. Heureux si nous pouvions nous séparer tout à fait du monde ! C'est une mer orageuse, et la retraite est le port du salut. Du moins soyons-y comme n'y étant pas ; gémissons en secret et devant Dieu de sa dépravation et de ses scandales ; ne le fréquentons que par nécessité, et autant que les devoirs de notre état nous y obligent. Lorsqu'on combat par l'ordre de Dieu, on est toujours sûr de la victoire ; mais, si l'on s'expose de soi-même au danger, on est déjà à demi vaincu. Et au fond, si nous aimons Dieu, comment pourrions-nous nous plaire dans le monde, où il est sans cesse offensé, où la vertu est tournée en ridicule, où le vice est applaudi et accrédité ? Aimez donc la retraite ; fuyez les vains plaisirs, les spectacles du monde ; foulez aux pieds le respect humain ; soyez du petit nombre ; ayez peu d'amis, et des amis choisis. Faites-vous surtout une solitude au fond de votre cœur ; marchez en la présence de Dieu ; méditez les vérités éternelles, et au sortir du monde, rentrez en vous-mêmes ; déplorez aux pieds de Jésus-Christ les fautes que le commerce des hommes vous a fait commettre, et prenez de fortes résolutions pour éviter à l'avenir de plus grandes chutes. C'est le fruit que vous devez retirer de ces premières paroles de l'éloge que Jésus-Christ fait de saint Jean : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? *Quid existis in desertum videre ?*

La seconde vertu que Jésus-Christ loue dans saint Jean, c'est la constance dans le bien. La constance nous est nécessaire pour résister aux tentations du démon. Semblable à un lion rugissant, il rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer : il faut donc être ferme pour lui résister. Que sont cependant la plupart des chrétiens contre les tentations du démon ? Jésus-Crist les compare aujourd'hui à des roseaux agités par le vent. *Arundinem vento agitatam.* Oui, mes frères, l'homme n'est qu'un roseau ; l'Esprit-Saint nous l'avait déjà dit dans l'Écriture. Ne mettez pas votre confiance dans les hommes, nous dit-il ; celui qui espère en eux, est semblable à quelqu'un qui s'appuie sur un roseau : le roseau plie, se brise, et déchire la main de l'imprudent qui a voulu s'y appuyer. Tel est l'homme : tout est faible chez lui ; son esprit est prompt, sa chair infirme, son enten-

dement obscur, son cœur corrompu, sa volonté chancelante ; en un mot, c'est un roseau. *Arundinem.* Du moins, si ce roseau, ainsi faible, ainsi fragile, naissait dans un lieu où il fût à l'abri du vent ; mais les roseaux naissent ordinairement sur les bords de la mer, où tous les vents règnent avec empire. Cette mer exposée à tous les orages, c'est le monde, séjour de toutes les passions dont le démon se sert pour nous égarer et pour nous séduire. Les passions sont fort bien exprimées par le vent. *Vento.* Qu'est-ce que le vent ? C'est un souffle, un rien, ou bien peu de chose ; et cependant ce rien produit les plus tristes effets et les plus déplorables naufrages. De même, que sont nos passions ? Qu'est-ce que ce profit qui revient d'une injustice, que cet honneur qui accompagne l'ambition, que ce plaisir qui suit une volupté charnelle, que cette satisfaction que l'on goûte dans la vengeance ? Aux yeux de la religion et de la raison même, ce n'est rien, c'est moins que rien, et cependant ce rien nous agite et nous trouble. *Agitatam.* Que de remords suivent un plaisir criminel ! que d'humiliations pour l'orgueil ! Que de tourments pour l'avarice ! Que de serpents rongent le cœur d'un vindicatif ! Il en coûterait bien moins pour rompre un engagement honteux, que pour en supporter les suites, pour pardonner une injure, que pour la venger, pour réprimer un un mot toutes les passions que pour les satisfaire. Tel est donc l'homme du monde : un faible roseau, agité d'autant de tempêtes qu'il a de passions qui le tyrannisent. *Arundinem vento agitatam.*

O que le sort du juste est bien plus heureux ! Tandis que les pécheurs sont emportés par leurs passions, comme la poussière par le vent, le juste, dit l'Écriture, est semblable à un grand arbre, planté près du courant des eaux, couvert d'un épais feuillage, et qui porte dans son temps des fruits en abondance. Tel est le juste. Tout s'agite autour de lui, et lui seul est ferme et tranquille. Il a jeté de profondes racines dans la vertu ; voilà pourquoi sa piété est inébranlable et féconde en toute sorte de bonnes œuvres. Tel fut Jean-Baptiste, dont Jésus-Christ fait aujourd'hui l'éloge. Voyez avec quelle fermeté il exerce son ministère. Quels étaient les hommes qui remplissaient la Judée, lors-

qu'il y parut ? c'étaient des soldats romains, livrés à toute sorte de vices ; des publicains, habiles à profiter, pour s'enrichir, du malheur des peuples ; des pharisiens hypocrites, qui n'avaient de la vertu que l'apparence ; un peuple grossier et charnel, qui ne se conduisait que par les sens. Que d'obstacles au zèle de notre apôtre ! Tous ces obstacles ne l'arrêtent pas. Il dit aux soldats d'éviter le pillage et de se contenter de leur solde ; aux publicains de ne rien exiger au-dessus de ce que les lois prescrivent. Il démasque l'hypocrisie des pharisiens, les appelle race de vipères, à cause de leur ingratitude envers Jésus-Christ, et les menace des approches de la justice divine. Il tonne aux oreilles de ce peuple léger et inconstant ; il lui annonce que la cognée est au pied de l'arbre, et qu'il n'a d'autre moyen, pour s'en garantir, qu'une prompte et sincère pénitence. Si un ordre du ciel l'appelle ensuite à la cour du roi Hérode, quel nouveau théâtre pour ce grand saint ! Tous les vices, autorisés par de grands exemples, ne l'intimident pas : il dit librement à Hérode que ce qu'il fait ne lui est pas permis. *Non licet.* Ni les horreurs d'un sombre cachot, ni l'appareil d'un cruel supplice ne peuvent déconcerter son zèle, ni ébranler sa constance. Profitons de ce grand exemple, mes frères. Nous ne sommes appelés peut-être ni à l'apostolat, ni au martyre ; mais nous devons, comme chrétiens, opposer nos bons exemples aux scandales du monde, et résister avec courage aux tentations du démon. C'est par la persévérance dans le combat que nous parviendrons à la victoire ; et nous nous distinguerons ainsi, comme Jean-Baptiste et tous les saints, de ces hommes frivoles, chrétiens de nom, si communs dans le monde, qui sont les tristes jouets de toutes les tentations que le démon leurs suscite. *Arundinem vento agitatam.*

Enfin, la troisième vertu que Jésus-Christ loue dans saint Jean, c'est la ferveur de la pénitence. La pénitence nous est nécessaire pour dompter notre propre chair, qui de tous nos ennemis est le plus redoutable, puisque c'est un ennemi domestique qui donne entrée dans notre âme à tous les ennemis extérieurs. Il faut donc s'assurer de celui-là, si nous voulons résister aux autres. Or, comment nous en assurerons-nous, sinon par la pénitence ? Voilà pourquoi Jésus-

Christ a voulu mourir sur la croix, pour nous apprendre à nous mortifier nous-mêmes. Voilà pourquoi, à son exemple, tous les saints ont crucifié leur chair avec ses convoitises, par les austérités les plus surprenantes. Mais la plupart des chrétiens de nos jours crucifient-ils aussi leur chair ? Ah ! mes frères ! ce sont de ces hommes mollement vêtus dont parle Jésus-Christ dans notre évangile. *Hominem mollibus vestitum.* Du temps de Jésus-Christ, ces hommes ne se trouvaient qu'à la cour des princes ; mais maintenant le luxe a inondé tous les états. Et quand je dis le luxe, je ne parle pas seulement de celui des vêtements ; car celui-ci a été suivi de tous les autres. Combien de chrétiens en effet, dans le monde, qui emploient toute leur vie à flatter une chair criminelle qui les perdra ! que de temps consumé dans un lâche repos et une oisiveté déplorable ! quelle somptuosité, quelle délicatesse dans leurs repas ! Quelle prodigalité, quelle magnificence dans leurs ameublements ! quelle vanité surtout et quelle bizarrerie dans leurs parures ! Demandez-nous, après cela, si une telle vie, exempte, si vous le voulez, de grands crimes, mais dépouillée aussi de toute sorte de vertus, est une vie chrétienne : Jésus-Christ vous répondra pour nous. Lorsqu'il nous a ouvert l'enfer dans une parabole, quel homme nous y a-t-il montré ? un homme comme vous, riches du monde, se faisant honneur de son bien, employant à des superfluités ce qu'il aurait dû consacrer à de bonnes œuvres, logé dans un palais, vêtu de pourpre, faisant festin tous les jours, condamné au tribunal de Dieu à cause de sa mollesse, passant de son palais au fond des enfers, dépouillé de ses riches habits pour être enveloppé de flammes, et, à la place de ses somptueux repas, désirant inutilement, pendant l'éternité tout entière, une seule goutte d'eau pour étancher la soif qui le brûle. Voilà la vie molle condamnée par ce seul exemple. En vain donc vous flattez-vous d'être chrétiens en vivant comme il a vécu : Jésus-Christ vous désavoue pour ses disciples. En effet être chrétien c'est renoncer à soi-même, porter sa croix, faire pénitence. Or, quelle pénitence faites-vous ? vous évitez avec le plus grand soin celles qui dépendent de vous, et vous ne souffrez qu'en murmurant celles qui n'en dépendent pas et que la Providence vous ménage. Si c'est là être chrétien, Jésus-Christ en

a donc ou trop fait, ou trop dit dans son Évangile ; il y a donc deux chemins pour aller au ciel : l'un étroit et pénible, que les saints ont suivi après Jésus-Christ ; et l'autre, facile et commode, qui était destiné pour vous. Qu'il est à craindre que vous ne vous abusiez en vivant de la sorte, et que la conduite irréprochable dont vous vous flattez ne soit aux yeux de Dieu qu'une fausse vertu et une impénitence déguisée ! *Hominem mollibus vestitum.*

O que la conduite de Jean-Baptiste fut différente ! Destiné à être le précurseur du Messie, il vint annoncer sa venue en prêchant la pénitence ; mais, avant de la prêcher, il la pratiqua lui-même. L'ange qui l'annonça à son père avant sa naissance, le désigna comme un véritable pénitent. Confiné dans un désert depuis sa plus tendre enfance, une caverne fut sa demeure, un cilice son vêtement, des sauterelles et du miel sauvages sa nourriture, l'eau d'un rocher sa boisson, les bêtes du désert sa compagnie, la méditation des vérités éternelles tout son plaisir et toute son occupation. C'est ainsi qu'il parut au milieu du monde pour y prêcher la pénitence, digne de ce ministère par ses vertus. C'est ainsi qu'il parut à la cour du roi Hérode, cette cour infâme et voluptueuse, et qu'il y confondit le vice, moins encore par ses discours que par ses exemples. Enfin la pénitence, qui avait commencé sa vie, la termina, et l'Évangile nous le montre aujourd'hui, au fond d'un cachot, près d'ajouter à toutes ses austérités la couronne d'un glorieux martyre. Voilà la route qu'on suivie tous les saints. Étaient-ils plus pécheurs que nous ? nous n'oserions le dire : la plupart, comme Jean-Baptiste, ont passé toute leur vie dans l'innocence. Eh quoi ! mes frères, nous, dont toute la vie a peut-être été un tissu de crimes, qui avons besoin bien plus encore que le prophète-roi de demander à Dieu qu'il oublie les égarements de notre jeunesse, qui ne pouvons songer à nos désordres passés sans être couverts de honte, toute notre pénitence se bornerait donc à une vie moins tumultueuse, il est vrai, que celle que nous menions dans le monde, mais du reste aussi sensuelle ! Est-ce là cette pénitence que Jésus-Christ nous déclare être nécessaire pour le salut ? Est-il surprenant ensuite que les tentations nous trouvent si faibles, et qu'une chair que nous flattons continuellement se révolte

sans cesse ? Après tout, que vous demande-t-on ? des austérités égales à celles des saints ? Dieu n'en a tant exigé d'eux que pour vous confondre, si vous lui refusez le peu qu'il vous en demande à vous-mêmes. Ces heureux temps où l'on voyait les pénitents, prosternés à la porte du temple, édifier l'Église par leur repentir, bien plus encore qu'ils ne l'avaient scandalisée par leur chute, ces temps heureux ne sont plus : la discipline de l'Église a changé ; mais son esprit est toujours le même, et, en vous accordant l'absolution de vos péchés, elle ne prétend pas vous dispenser de l'obligation d'en faire pénitence. Profitez donc de toutes les occasions pour la faire. Soyez exacts à observer les abstinences et les jeûnes prescrits par l'Église ; offrez à Dieu en esprit de pénitence les peines de votre état ; supportez avec patience les dégoûts passagers que vous éprouverez quelquefois dans la pratique de la vertu, pour expier les folles joies que vous avez voulu goûter dans le monde ; réprimez votre humeur ; mortifiez vos sens, combattez vos passions, rachetez vos péchés par d'abondantes aumônes ; ajoutez à toutes ces pratiques quelques mortifications de votre choix, si vos besoins l'exigent. Qu'y a-t-il là de comparable à ce qu'ont fait les saints ? Cependant Dieu s'en contente, si vous unissez le peu que vous ferez vous-mêmes à la pénitence de Jésus-Christ. Faites-le donc, mes chers auditeurs ; ne différez pas davantage, et renoncez une bonne foi à cette vie molle et sensuelle que Jésus-Christ condamne si expressément dans notre évangile. *Hominem mollibus vestitum.*

Mais il ne suffit pas à un chrétien d'éviter le mal ; il faut encore qu'il pratique le bien, et qu'il tende même, autant qu'il lui est possible, à la perfection de son état. Voilà pourquoi Jésus-Christ, après nous avoir dit ce que Jean-Baptiste n'était pas, nous apprend en finissant ce qu'il est. Qu'êtes-vous allé voir, continua-t-il ? Un prophète ? Oui, je vous le dis en vérité, et plus qu'un prophète, puisque c'est celui dont il est écrit : Voilà mon ange qui marche devant vous pour vous préparer les voies. Jean-Baptiste fut un prophète par la vivacité de sa foi et l'étendue de ses lumières ; il fut un ange par la pureté de ses mœurs et l'innocence de sa vie ; il fut plus que tous les prophètes, puisque c'est de lui que

Jésus-Christ a dit : Parmi tous les enfants des hommes, il n'en a pas paru de plus grand que Jean-Baptiste. Mais ces qualités conviennent-elles aussi à tous les chrétiens ? Oui, mes Frères, à chacun, suivant le degré de perfection auquel la Providence l'appelle. Un chrétien doit avoir l'esprit des prophètes. *Prophetam.* Les prophètes n'étaient pas les hommes de leur siècle, mais du siècle avenir ; ils soupiraient sans cesse après la rédemption d'Israël, et hâtaient par leurs désirs la venue du Sauveur du monde. De même un vrai chrétien doit mépriser tout ce qui passe sur la terre, et n'aspirer qu'aux biens éternels ; il doit désirer le retour du Fils de l'homme, et se préparer à sa venue. Un chrétien doit même, en un sens, être supérieur à tous les anciens prophètes. *Plus quam prophetam.* Les prophètes vivaient sous une loi de crainte, et nous suivons une loi d'amour ; ils n'avaient que la figure et nous possédons la réalité ; ils soupiraient après un avénement terrestre et temporel, et nous en attendons un éternel et céleste. Disons tout : Un chrétien doit être un ange sur la terre. *Angelum.* Les anges sont de purs esprits qui adorent Dieu sans cesse et qui remplissent avec fidélité tous les ordres qu'il leur donne. De même un vrai chrétien doit être détaché de tout, et vivre dans un corps humain comme les anges, qui n'en ont point ; il doit marcher sans cesse en la présence de Dieu et faire toutes ses actions dans la vue de lui plaire ; il doit en un mot tâcher d'accomplir sa volonté sur la terre, avec autant de fidélité que les anges l'accomplissent dans le ciel. Tel fut Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ ; tel doit être aussi le chrétien, son véritable disciple. Vivez-vous de la sorte, mon cher auditeur ? Vous pouvez vous juger vous-même sur ce portrait.

Seigneur, vous nous envoyez en ce temps de l'avent, comme autrefois Jean-Baptiste, pour annoncer votre venue, préparer vos voies dans les âmes et vous former un peuple parfait. Que nous serions heureux, si nous trouvions parmi nous beaucoup de chrétiens de ce caractère ! Hélas ! Seigneur ! créez dans nous, par votre grâce, des esprits et des cœurs tels que vous les demandez. Faites qu'en professant votre religion, nous joignions toujours la foi avec les œuvres. La foi sans les œuvres ne servirait qu'à nous ren-

dre plus inexcusables et plus criminels ; les œuvres sans la foi ne pourraient nous procurer qu'une probité insuffisante et mondaine : ces deux choses réunies nous rendront dignes de vous. Avec ces dispositions, votre naissance ne nous sera pas infructueuse : vous viendrez de nouveau naître dans nous par votre grâce ; et après avoir honoré ici-bas votre premier avénement, pauvre et souffrant sur la terre, nous mériterons de participer un jour à la joie de votre second avénement, glorieux et triomphant dans le ciel. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jean, ayant entendu parler dans sa prison des œuvres de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples pour lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?

Jean-Baptiste était en prison. Le motif qui l'y faisait retenir était la sainte liberté avec laquelle il avait osé reprocher à Hérode le double scandale de son adultère et de son inceste (1). Ce saint personnage avait consommé son ministère : il avait annoncé à la Judée le Messie qu'elle attendait depuis tant de siècles ; il lui avait déclaré que ce libérateur si désiré était présent au milieu d'elle ; il le lui avait montré ; il l'avait baptisé solennellement ; il avait attiré du haut du Ciel l'oracle qui le proclamait le Fils chéri du Très-Haut. Les vues de la Providence sur lui sont remplies ; la terre n'a plus désormais rien qui le retienne : il ne lui reste plus qu'à couronner son inimitable vie par une mort également admirable. Jésus-Christ n'a pas encore donné l'ordre de souffrir, s'il est nécessaire, le martyre pour la vérité et pour la justice, et déjà Jean-Baptiste l'exécute. Il annonça par sa nais-

(1) Herodes enim tenuit Joannem, et alligavit eum, et posuit in carcere, propter Herodiadem uxorem fratris sui. Dicebat enim illi Joannes : Non licet tibi habere eam. *Matth.*, *XIV*, *3*, *4*.

sance la naissance de Jésus-Christ ; par sa prédication, la prédication de Jésus-Christ. Il continuera jusque dans sa mort d'être son précurseur. Après l'avoir fait connaître à la terre, il ira encore le précéder dans les limbes, porter à tous les justes la nouvelle de leur prochaine délivrance, leur apprendre que le moment après lequel ils soupirent est près d'arriver, et que le vainqueur de la mort va bientôt, les associant à son triomphe, les ramener à sa suite dans le Ciel, pour recevoir enfin la palme de leurs vertus.

Du fond de la prison où il était détenu, Jean-Baptiste entend parler des merveilles qu'opérait Jésus, dont le bruit retentissait dans toute la Judée, remplissait d'admiration les Israélites vertueux, faisait pâlir d'envie les Pharisiens, excitait la vaine et légère curiosité d'Hérode (1). Aussitôt il envoya vers lui deux de ses disciples. Et quel est le motif de cette députation? Pourquoi fait-il à Jésus la demande que les Pharisiens lui avaient faite à lui-même : Est-ce vous qui êtes le Messie, ou devons-nous en attendre un autre? Il n'avait pas besoin que Jésus-Christ lui déclarât quel il était, celui qui, à l'approche de Jésus-Christ, avait tressailli dans le sein de sa mère, qui avait vu descendre sur Jésus-Chrit l'Esprit-Saint, qui avait publiquement protesté qu'il n'était pas digne de délier les souliers de Jésus-Christ. Il avait rendu tant de fois et si solennellement témoignage à Jésus-Christ, qu'il n'était nullement nécessaire pour lui que Jésus-Christ se rendît témoignage à lui-même. Mais si Jean-Baptiste n'a pas besoin de s'assurer quel est celui qui opère de si grands miracles, ses disciples ont besoin de l'apprendre. C'est pour eux, et non pas pour lui, qu'il les envoie. Prêt à les quitter, il s'alarme pour eux ; il craint qu'après sa mort, qui est prochaine, ils n'oublient tout ce qu'il leur a dit sur le Christ, et qu'ils ne méconnaissent celui qu'il a cherché à leur faire connaître. Il les députe vers Jésus, pour fortifier leur foi par la vue des merveilles qu'ils lui verront opérer ; il les lui envoie pour que désormais ils s'adressent uniquement à lui : il veut en faire des enfants de Jésus-Christ fidèles et soumis, et les remettre entre ses

(1) Audivit autem Herodes tetrarcha omnia quæ fiebant ab eo, et hæsitabat..... et ait; Quis est autem iste, de quo ego talia audio ? Et quærebat videre eum. *Luc*, *IX*, *7*, *9*.

mains, comme un maître rend à un père les élèves qu'il a formés.

Il était d'autant plus important que Jean-Baptiste affermît la foi de ses disciples sur la divinité de Jésus-Christ, que, malgré toutes ses instructions, ils paraissaient fort éloignés de l'idée qu'ils devaient avoir du Sauveur. Ces hommes simples et charnels, sincèrement et vivement attachés à leur maître, voyaient en lui plus qu'un homme ; mais ils ne voyaient dans Jésus qu'un homme ; et le regardant comme un concurrent de Jean-Baptiste, ils avaient conçu quelque jalousie de la haute réputation où il s'élevait, et du nombre de disciples qui s'attachaient à lui. Nous les voyons dans l'Évangile, tantôt demander à Jésus pourquoi ses disciples ne jeûnent pas, tandis qu'eux et les Pharisiens pratiquent exactement le jeûne (1) ; tantôt se plaindre à leur maître de ce que celui qu'il a baptisé sur les bords du Jourdain, baptise comme lui, et attire un grand concours autour de sa personne (2). Pour guérir radicalement ces préventions, Jean-Baptiste les envoie à Jésus-Christ lui-même ; sa voix les instruira, ses miracles les convaincront ; en le voyant de plus près, ils apprendront à le connaître. C'est là, c'est à l'école de Jésus-Christ que l'on s'instruit, c'est en écoutant avec soumission, en méditant avec attention ses leçons, qu'on s'en pénètre. Ainsi, même dans les fers, Jean-Baptiste continuait d'exercer son ministère, et jusqu'à son dernier moment il travailla à la manifestation de la gloire de Jésus-Christ, pour laquelle il avait été envoyé.

Cette disposition d'esprit où étaient les disciples de saint Jean est malheureusement trop commune dans le monde. Le sentiment de l'envie est beaucoup plus répandu qu'il ne le paraît. Quand il a nous-mêmes pour principe, nous en rougissons, nous nous en défendons, nous craignons, en le manifestant, de nous exposer au mépris qu'il inspire, mais il n'en est pas de même de l'envie, qui a pour motif le bien

(1) Tunc accesserunt ad eum discipuli Joannis, dicentes : Quarè nos et Pharisæi jejunamus frequenter, discipuli autem tui non jejunant ? *Matth.*, *IX*, *14*.

(2) Et venerunt ad Joannem, et dixerunt ei : Rabbi, qui erat tecum trans Jordanem, cui tu testimoninm perhibuisti, eccè hic baptizat, et omnes veniunt ad eum. *Joan.*, *III*, *26*.

de ceux à qui nous sommes attachés. L'intérêt trop ardent que nous prenons à leur honneur nous fait regarder de mauvais œil tout ce qui peut altérer, obscurcir, balancer leur réputation. Nous croyons, parce que ce n'est pas un intérêt personnel qui nous guide, pouvoir sans faute comme sans honte, rabaisser ceux que nous regardons comme leurs rivaux de gloire, les dénigrer et leur ravir ce que nous imaginons qu'ils enlèvent aux personnes que nous chérissons. Il semble que le sentiment de l'amitié ennoblisse celui de l'envie, et lui fasse perdre ce qu'il a de bas et d'odieux. Ce qui est plus déplorable encore, c'est que cette misérable passion se glisse quelquefois jusque dans la pratique de la piété. Le grand apôtre se plaignait déjà de ce que les fidèles de Corinthe, par des attachements charnels aux apôtres, de qui ils avaient reçu la doctrine, se divisaient entre eux, et se livraient à des disputes. L'un se glorifiait d'être à Paul, l'autre d'être à Céphas, l'autre d'être à Apollo (1). Ce malheureux défaut s'est perpétué dans le christianisme. On voit trop souvent des personnes qui font profession de piété, qui en pratiquent avec édification les principaux devoirs, prendre pour les directeurs de leur conscience des attachements trop humains et exclusifs ; non-seulement les préférer, mais ne pas souffrir qu'on en pense autrement, et, pour les faire valoir ne pas avoir scrupule de déprimer les autres. Qu'elles écoutent saint Paul leur disant (2) : Qu'est-ce donc que Paul ? qu'est-ce qu'Apollo ? Ils ne sont que les ministres du Dieu que vous servez. Ils ne travaillent que selon la mesure qu'il leur a donnée : et que ces directeurs eux-mêmes, lorsqu'ils s'aperçoivent que la confiance des âmes qu'ils conduisent dégénère en un attachement humain, contemplent l'exemple de Jean-Baptiste ; qu'ils travaillent comme lui à réfor-

(1) Significatum est enim mihi de vobis, fratres mei, ab iis qui sunt Chloes, quia contentiones sunt inter vos : hoc autem dico, quod unusquisque vestrum dicit : Ego quidem sum Pauli ; ego autem Apollo ; ego vero Cephæ. I *ad Cor.* I, 11, 12. Cum enim sit inter vos zelus et contentio nonne carnales estis, et secundum hominem ambulatis ? cum enim quis dicat : ego quidem sum Pauli ; alius autem, ego Apollo ; nonne homines estis ? *Ibid.*, *III.* 3, 4.

(2) Quid igitur est Apollo ? Quid vero Paulus ? Ministri ejus cui credidistis, et unicuique sicut Deus dedit. *Ibid.*, *III.* 4, 5.

mer, à rectifier, à épurer ce sentiment dangereux ; qu'ils ramènent à Jésus-Christ ces consciences qui s'égarent en le cherchant sur les pas d'un homme ; qu'ils leur fassent voir que Jésus-Christ est le seul maître, le seul objet de leur amour, que les ministres qu'il emploie ne peuvent avoir à leur confiance et à leur attachement qu'une part secondaire, et qu'elles ne doivent leur être attachées que pour lui et en lui.

Jésus leur répondit : allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres, et heureux est celui qui ne se scandalisera point à mon sujet.

Saint Luc, rapportant le même fait, y ajoute la circonstance, qui n'est qu'indiquée dans le texte de saint Matthieu, que Jésus-Christ, avant de parler aux deux disciples de saint Jean, fit en leur présence des miracles, et guérit plusieurs malade (1). Il ne pouvait ignorer le motif qui avait engagé saint Jean à lui adresser ses disciples ; et entrant parfaitement dans son intention, afin de leur faire connaître sans ambiguité quel il était, il leur fit la réponse que lui seul pouvait faire, il leur répond en Dieu. Sa manière de les éclairer est de lancer sur eux quelques rayons de sa divinité. Il ne dit pas qu'il est le Messie, il le prouve. Que *Minos*, que *Numa*, que *Mahomet*, se vantant d'avoir des communications intimes avec la divinité, aient prétendu être crus sur leur parole ; qu'ils aient publié des prodiges dont ils avaient été les seuls témoins, c'est là le langage de l'imposture. Ce qu'ils ont dit, cent autres l'ont dit avant eux, mille auraient pu le dire. Si ceux-là seuls ont eu des disciples qui leur ont ajouté foi, c'est qu'ils ont été des séducteurs plus adroits, ou qu'ils ont trouvé des peuples plus crédules. Mais celui qui est venu véritablement pour éclairer la terre, opèrera ses miracles à la face de toute la terre. Il eût eu droit, sans doute, de commander la croyance ; il avait même le pouvoir de l'inspirer, mais il veut la persuader. Tout son pays verra ses prodiges, pour que tous

(1) In ipsâ autem horâ multos curavit a languoribus et plagis, et spiritibus malis, et cæcis multis donavit visum. *Luc.*, *VII.* 21.

les autres doivent les croire. Ils seront publics dans son temps, afin d'être certains dans tous les siècles.

Saint Jean, interrogé par les Juifs s'il était le Messie, avait déclaré positivement qu'il ne l'était point (1). A la même question la réponse de Jésus-Christ est de faire voir, dans sa personne, les caractères du Messie. Ce qu'il eût dit eût pu laisser des doutes, ce qu'il fait n'en permet point. La nature, à qui tout est soumis, n'obéit qu'à son maître ; et pour intervertir ses lois, il faut la puissance qui les a faites. Ainsi, tombent nécessairement, à la vue des miracles de Jésus, les préventions des disciples de saint Jean. Ils sont obligés de respecter comme leur maître celui que la nature reconnaît être le sien. Jésus-Christ porte encore plus loin leur conviction. Aux prodiges qui viennent de frapper leurs yeux, il joint les oracles divins qui les avaient annoncés. Dieu lui-même viendra, avait dit le prophète, et il vous sauvera. Alors seront ouverts les yeux des aveugles, les oreilles des sourds seront dégagées. Alors s'élancera le boiteux avec la légèreté du cerf, et la langue des muets sera déliée (2). Ce qu'Isaïe avait découvert dans un esprit prophétique, Jésus le montre en réalité ; et faisant disparaître l'intervalle des siècles, il met l'accomplissement à côté de la prédiction. Il opère les merveilles qu'Isaïe avaient annoncées : il est donc celui qu'avait annoncé Isaïe. Isaïe avait prophétisé que ces grandes choses seraient faites par un Dieu : Jésus est donc un Dieu. Inconcevable aveuglement des Juifs ! ils ont entre leurs mains les livres prophétiques, les miracles annoncés dans ces livres sont ceux que Jésus-Christ a opérés, et ils s'obstinent à ne pas croire en Jésus-Christ ! Aveuglement non moins inconcevable des incrédules ! les miracles de Jésus-Christ ont été prédits d'avance par les prophètes, publiés dans le temps par un grand nombre de témoins oculaires, crus depuis par l'univers entier ; et ils se refusent opiniâtrément à toutes ces évidences ! et, au bout de dix-sept siècles, ils imaginent

(1) Et confessus est, et non negavit ; et confessus est : quia non sum ego Christus. *Joan.*, *I.* 20.

(2) Deus ipse veniet, et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum. *Is.*, *XXXV. v.* 3.

qu'il est survenu de nouvelles raisons pour contester des faits qui pendant tout ce temps ont été l'objet de la croyance et du respect de leurs pères !

A ce qu'il dit de ses miracles, Jésus-Christ ajoute que l'Évangile est annoncé aux pauvres ; et c'est encore un trait auquel on doit reconnaître en lui l'envoyé de Dieu. Ce caractère du Messie avait été aussi prédit par Isaïe (1) ; et Jésus l'a parfaitement rempli, c'est même un bienfait de sa religion. Tous les moralistes qui l'avaient précédé, avaient débité leurs leçons dans des écoles, où ne pouvaient se rendre que ceux qui avaient et assez de temps pour le consumer à l'étude, et assez d'instruction pour suivre leurs disputes et leurs raisonnements abstraits. A l'école de Jésus-Christ, on n'a besoin ni de temps, ni de lumières pour connaître ses devoirs ; et sa loi divine a mis la morale la plus étendue et la plus sublime à la portée de l'esprit le plus étroit et le plus grossier.

Enfin Jésus-Christ déclare heureux ceux qui ne se scandaliseront pas à son sujet. Il était arrivé, le temps prédit par le saint vieillard Siméon, où l'enfant qu'il tenait dans ses bras, devait devenir un signe de contradiction, et la ruine ou la résurrection de plusieurs (2). Déjà Jésus était, selon l'expression de saint Paul, le scandale, c'est-à-dire l'occasion de péché d'un grand nombre de Juifs. Les docteurs de la loi se scandalisaient de ses instructions, qui, en montrant le but et le terme de la loi, faisaient voir leur ignorance ; les pharisiens, de ses vertus simples et modestes, qui contrastaient avec leur hypocrisie et leur orgueil ; le vulgaire, de sa pauvreté et de son état obscur, qui démentaient l'idée qu'il s'était formé du Messie. Et les disciples de saint Jean eux-mêmes n'avaient-ils pas été scandalisés de ses miracles, qui effaçaient les actions de leur maître ? L'avertissement que leur donne Jésus, était donc

(1) Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me : ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem. *Isa.*, *LXI.* 1.

Audient in die illa surdi verba libri, et de tenebris et caligine oculi cæcorum videbunt. Et addent mites in Domino lætitiam, et pauperes homines in Sancto Israël exultabunt. *Ibid.*, *XXIX.* 18, 19.

(2) Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël, et in signum cui contradicetur. *Luc.*, *II.* 34.

d'une haute importance, et pour eux et pour tous les assistants. Mais gardons-nous de croire que son utilité soit restreinte au temps où il parlait. Combien au sein même du christianisme, combien d'hommes pour qui Jésus-Christ est un sujet de scandales! et les incrédules qui se scandalisent de l'incompréhensibilité de ses mystères; et les hérétiques qui se scandalisent de l'autorité irréfragable de son église; et cette multitude de pécheurs qui se scandalisent de la sainte sévérité de ses préceptes. Ils sont bien rares ceux qui jouissent du bonheur de n'être pas scandalisés de Jésus-Christ; pour qui sa loi est, non pas une occasion de chute, mais un moyen de salut; qui soumettent avec docilité leur esprit à ses dogmes, et avec fidélité leur vie à ses commandements. Dans quelle classe sommes-nous nous-mêmes? combien de fois Jésus-Christ n'a-t-il pas été pour nous un sujet de scandale? Objet profond et terrible de nos méditations!

Comme ils s'en retournaient, Jésus se mit à parler de Jean au peuple.

On ne voit pas que Jésus-Christ ait loué saint Jean-Baptiste, quand il en avait reçu le témoignage qu'il était l'envoyé de Dieu; il le loue aujourd'hui, lorsque saint Jean-Baptiste paraît en douter. Les éloges qu'il lui donne présentent deux considérations et deux instructions importantes.

En premier lieu, le saint précurseur était détenu en prison, comme un malfaiteur, par les ordres d'Hérode. Ce traitement, tout injuste qu'il était, pouvait avoir fait impression sur les esprits, et avoir fait perdre à ce grand homme quelque chose de la haute vénération qu'avaient inspirée ses vertus et ses mortifications. Sans crainte du prince cruel qui le persécutait, Jésus prend hautement sa défense; et son exemple est pour nous une leçon de venir au secours de l'innocence opprimée. C'est un devoir non-seulement de charité, mais souvent même de justice, et malheureusement un devoir bien peu connu, et bien rarement pratiqué. Rien de plus commun que d'entendre débiter la calomnie; rien de plus rare que de l'entendre repousser. Examinons-nous nous-mêmes. Combien de fois avons-nous entendu déchirer par d'injustes inculpations, la réputation du prochain, sans nous mettre en devoir de le justifier!

Tandis qu'une audacieuse méchanceté déchaînait la langue du calomniateur, une lâche pusillanimité retenait la nôtre. La crainte de déplaire au méchant, plus forte que l'amour de la justice, nous glaçait quand le malheur de l'innocence eût dû nous échauffer. Peut-être même une malignité secrète nous faisait trouver quelque plaisir dans ces cruelles imputations. Peut-être nous est-il arrivé d'encourager, par un rire de complaisance ou d'applaudissement, de sanglantes railleries. On se croit exempt de blâme parce qu'on se tait, et c'est parce qu'on se tait qu'on est blâmable. On accrédite la calomnie, en ne publiant pas ce qui pourrait la faire tomber ; on est la cause qu'elle circule, quand on ne l'arrête pas lorsqu'on le pourrait. Dieu nous dit qu'il a recommandé à chacun de nous son prochain (1). Montrons-nous le cas que nous faisons de sa recommandation, en laissant sciemment et volontairement dépouiller le prochain du plus précieux de ses biens, de sa réputation ? Jésus-Christ vous donne dans cet Évangile l'exemple de ne pas vous laisser retenir par de vaines considérations, par un lâche respect humain. Loin de vous condamner, le monde lui-même applaudira à la généreuse résistance dont vous confondrez la calomnie. Tout faible qu'il est, il admire le courage qu'il n'ose pas avoir; tout corrompu qu'il est, il respecte la vertu qu'il n'a pas la force de pratiquer, et la probité vous fera un honneur de ce dont la religion vous fait un devoir.

En second lieu, Jésus-Christ attend, pour louer saint Jean, que les deux disciples qui auraient pu le lui rapporter soient partis, et il nous donne encore en cela une leçon utile. Quel est le motif le plus ordinaire des éloges qui se donnent dans le monde ? c'est l'intérêt. Une fade et vile adulation les prodigue en présence de ceux qui en sont l'objet; ou quelquefois une adulation plus adroite les donne devant ceux par qui elle espère qu'ils seront rapportés. En louant les autres, c'est soi-même que l'on considère ; on loue pour être loué à son tour, on donne pour recevoir. La louange est devenue un commerce de vanité dont on calcule le profit ; c'est une monnaie que l'on échange, monnaie presque toujours fausse,

(1) Mandavit illis unicuique de proximo suo. *Eccli. XVII. 12.*

universellement décriée, et qui n'abuse plus que ceux dont le plat amour-propre a la sottise de s'en payer. Elles sont bien rares dans la société, les louanges désintéressées semblables à celles que donne Jésus-Christ à saint Jean ; les louanges qu'inspire la charité, que la vérité dicte, que la justice accorde au mérite, et qui, étant de purs hommages rendus par l'estime à la vertu, n'avilissent pas celui qui les donne, et n'enflent pas celui qui les reçoit. Apprenons du divin Maître ce que nous devons louer, pourquoi nous devons louer, comment nous devons louer; et ne prostituons pas le plus noble tribut qu'un homme puisse recevoir d'un autre à un sentiment aussi bas que l'intérêt personnel.

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? est-ce un roseau agité par le vent ?

Le premier éloge que donne Jésus-Christ à saint Jean, est celui de son inébranlable constance. Il montre ce qu'est le saint précurseur, en disant ce qu'il n'est pas. Saint Jean paraît aujourd'hui douter de ce qu'il avait si positivement affirmé. On pourrait imaginer qu'il varie, et que sa foi chancelle ; on pourrait penser que la prison l'a ébranlé ; mais Jésus, qui seul pénètre son motif, s'empresse de le justifier. Il était en effet bien éloigné de l'inconstance et de la légèreté, ce personnage dont la sainteté avait été si soutenue : qui depuis son enfance avait passé ses jours au fond d'un désert dans d'incroyables austérités; qui toujours semblable à lui-même, aussi vertueux, aussi ferme à la cour que dans la solitude, ne s'était approché du trône que pour reprocher au roi emporté dans ses passions, et terrible dans ses vengeances, sa criminelle faiblesse.

Cet éloge de Jésus ne nous donne-t-il pas beaucoup à penser sur nous-mêmes ? N'est-ce pas nous qui sommes ce roseau, jouet continuel des vents, sans cesse fléchi d'un côté ou d'un autre par tous les souffles contraires ? La flatterie nous séduit, la contradiction nous aigrit, la louange nous enfle, la médisance nous irrite, la prospérité nous aveugle, l'adversité nous abat, le plaisir nous emporte, la douleur nous accable. Notre vie est une alternative de résolutions et de manquements, de désirs et de regrets, de péchés et de repentirs. Ayant la connaissance de nos devoirs, n'ayant pas la force de les remplir ; souhaitant le bien, et entraînés au

mal ; ne pouvant nous soutenir dans la vertu, n'osant nous livrer entièrement au vice ; passant successivement du plaisir au remords ; et de la jouissance du présent à la terreur de l'avenir ; toute occasion nous trouve faibles, toute tentation nous rend coupables. Abattus du moindre souffle, si nous nous relevons un moment, c'est pour être renversés de nouveau l'instant d'après. Que l'exemple de saint Jean-Baptiste nous fasse rougir de notre perpétuelle mobilité ; prenons enfin cette consistance qui est le caractère de la vraie vertu, et méritons de recevoir de Jésus-Christ, au dernier jour, l'éloge qu'il donne aujourd'hui à son précurseur.

Mais encore, qu'êtes-vous allés voir ? est-ce un homme vêtu mollement ? C'est dans les palais des rois que se trouvent ceux qui sont vêtus avec mollesse.

Après avoir fait l'apologie de la constance de saint Jean, Jésus passe à l'éloge de sa mortification ; aucun homme jusque-là ne l'avait portée aussi loin. Retiré depuis son enfance dans le fond des déserts, il avait pour tout vêtement du poil de chameau, et pour unique nourriture des sauterelles et du miel sauvage (1). Avant de prêcher la pénitence, cet homme, qui n'avait jamais eu à se repentir de rien, avait pratiqué la plus rigoureuse pénitence qui existe dans la mémoire des hommes, et il s'en était fait le modèle, pour se donner plus de droit d'en être l'apôtre. C'était son incroyable austérité qui avait attiré auprès de lui les peuples émerveillés d'une si haute perfection ; et Jésus-Christ rappelle aux Juifs ce qui les avait frappés, ce qui leur avait inspiré et ce qui devait conserver dans eux la plus grande vénération pour saint Jean-Baptiste ; mais la manière dont il le loue présente une condamnation de notre luxe et de notre mollesse, et cette double censure est marquée plus clairement encore dans le texte de saint Luc (2). Entrons dans son esprit, et faisons sur ces deux objets quelques courtes réflexions.

(1) *Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos ; esca autem ejus erat locusta et mel silvestre. Matth., III.* 4.

(2) *Ecce qui in veste pretiosâ sunt et in deliciis, in domibus regum sunt. Luc., VII.* 25.

Le luxe, cette peste de la société comme de la religion, n'est pas une chose précise ; il ne consiste pas, comme beaucoup d'autres vices, dans un point fixe, et cette observation est nécessaire pour ne pas tomber à ce sujet dans le vague ou dans l'exagération. Ce qui est le luxe d'une condition n'est que la convenance d'une autre ; mais il n'y a pas de condition qui ne puisse avoir son luxe, et le point où il commence est celui où l'on aspire à la représentation qui ne convient qu'à l'état supérieur, soit en richesses, soit en considération. Ainsi, un premier vice essentiel du luxe est la confusion des rangs, et le bouleversement de l'ordre social qui consiste dans leur distinction. Un autre inconvénient, est l'engloutissement de toutes les fortunes ; les dangereux besoins que donne le luxe, n'ayant pas de mesure, sont toujours hors de proportion avec les moyens d'y satisfaire, et précipitent dans des dépenses qu'on est dans l'impuissance de soutenir. De là, les enfants restent sans éducation, les domestiques sans gages, les ouvriers sans salaire, les créanciers sans paiement, et les plus grandes maisons périssent misérablement, emportant avec elles l'exécration et les malédictions de toutes les familles qu'elles entraînent dans leur ruine. Un troisième mal, bien plus funeste encore que les autres, est la perte des mœurs. Pour soutenir un faste insoutenable, à quels excès ne se porte-t-on pas ? Que de bassesses n'entraîne pas cette déplorable vanité de briller plus que les autres ! et que chacun de nous se rappelle ce qu'il a pu facilement voir : des femmes vendre leur pudeur ; des magistrats, la justice ; des militaires, leur honneur ; des financiers, leur probité. Et le croirait-on, si on en n'était pas témoin ? L'objet de ces honteux moyens, est de se donner du lustre et du relief dans le monde. Mais, indépendamment de ces infamies, n'est-ce pas une chose indigne d'un homme, et qui montre la petitesse de son esprit, de faire consister sa grandeur, de placer sa considération, dans cet appareil si étranger à sa personne, d'habits, de table, de meubles, d'équipages dont il s'environne ? Les païens eux-mêmes ont déclamé avec force contre ce vice dangereux ; ils en ont déploré les funestes effets. Et qu'auraient-ils donc dit, s'ils avaient parlé à des hommes qui eussent renoncé solennellement aux pompes de Satan, et

si, à tous les reproches qu'ils faisaient à leurs concitoyens, ils avaient pu ajouter le reproche plus grave encore, de renier par là leur baptême?

Un autre vice également opposé à la profession chrétienne, et pareillement condamné par Jésus-Christ, est la vie molle et sensuelle que le luxe a amenée parmi nous. Il n'y a qu'un chemin pour aller au ciel, et Jésus-Christ nous le déclare positivement; c'est celui où il a marché lui-même, chargé de sa croix, et où il nous ordonne de le suivre (1). Et s'il en existait un autre plus commode, ce Dieu, si plein de bonté, ne nous l'aurait-il pas indiqué? Que l'on nous cite un seul saint qui ait opéré son salut sans mortification, et en suivant la voie du plaisir. Il semblerait, à voir la vie que mène la plus grande partie, disons même l'universalité morale des hommes, qu'un nouvel Évangile, contraire au premier, leur ait été apporté, ou que la mollesse et la sensualité aient prescrit contre la loi divine. Jésus-Christ a dit : Il n'y a qu'une chose nécessaire (2), et cette chose est le salut, où il faut entrer par beaucoup de tribulations (3). Le monde dit aussi: Il n'y a qu'une affaire, mais cette affaire est la jouissance la plus étendue de toutes les aisances, des commodités, des douceurs de la vie, et surtout l'éloignement le plus absolu de toute gêne, de toute contrariété, de toute souffrance. Le plaisir est l'objet de toutes les pensées, le terme de tous les désirs, la fin de tous les projets, le but de toutes les démarches, le sujet de toutes les conversations, l'âme de toutes les sociétés ; tous les moments qu'on n'y consume pas sont employés à le préparer, et l'occupation unique, générale, est la continuité, la succession, la variation des plaisirs. Ainsi, marchant toujours dans la route opposée à celle qu'a tracée Jésus-Christ, on arrive nécessairement au terme contraire. Puisqu'il faut alternativement, dans ce monde et dans l'autre, être dans les souffrances et dans la joie, les peines de la vie présente auront pour dédommagement la félicité de la vie future, et

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth.*, *XVI.* 24.

(2) Porrò unum est necessarium. *Luc.*, *X.* 42.

(3) Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.*, *XIV.* 21.

les jouissances du siècle seront suivies des peines de l'éternité.

Qu'êtes-vous donc allés voir? C'est un prophète, et je vous le dis, c'est plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il est écrit: Voilà que j'envoie devant vous mon ange, qui vous préparera le chemin.

L'humilité de saint Jean-Baptiste l'avait empêché de se reconnaître pour un prophète, la justice de Jésus-Christ l'en récompense, en le plaçant au-dessus des prophètes. Non-seulement ce grand personnage est, comme eux, le porteur des oracles divins; mais, ce qui n'a été accordé à aucun d'eux, il est l'objet des oracles. Tous les siècles concourent à sa gloire; ceux qui l'ont précédé, en le prédisant; ceux qui le suivent, en l'honorant. Il n'annonce pas seulement de loin le Christ, comme ont fait les prophètes, il le montre à la terre, et il prêche non le Messie qui doit venir, mais le Messie présent au milieu de son peuple. Il ferme la succession des prophètes, et ouvre la mission des Apôtres. Il appartient tout à la fois et à l'ancienne loi et à la nouvelle, et s'élève entre l'une et l'autre comme une colonne majestueuse, pour marquer la limite qui les sépare. Prophète, apôtre, docteur, solitaire, vierge, martyr, il est plus que tout cela, parce qu'il est tout cela en même temps. Il réunit tous les titres à la sainteté; et rassemblant dans lui seul tout ce qui constitue les différentes classes de saints, il forme au milieu d'eux une classe particulière. Aussi le Sauveur termine-t-il son éloge, en déclarant qu'entre les fils des femmes (ce qui ne comprend pas son auguste Mère), il ne s'en est pas élevé de plus grand que Jean-Baptiste (1). Rien ne peut être ajouté à cette louange, et tout ce qu'on entreprendrait d'y joindre, ne ferait que l'affaiblir.

(1) Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. *Matth., XI.* 11.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les Afflictions

PAR M. L'ABBÉ CHARLES BRETON

Chanoine, Curé doyen d'Haroué.

I. Le juste n'est pas plus que saint Jean dispensé des afflictions, mais il est consolé par Dieu et sanctifié par l'épreuve. — II. L'incrédule, comme les Juifs, reste insensible à toutes les lumières et à tous les avertissements de Dieu.

Jean, ayant entendu parler, dans la prison, des œuvres de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples pour lui dire : êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Jésus leur répondit : Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts sont ressuscités, et l'Évangile est annoncé aux pauvres. Heureux celui qui ne se scandalisera pas à mon sujet. Les députés de Jean étant partis, Jésus s'adressa au peuple et lui parla de la sorte. Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Est-ce un roseau agité par le vent ? Mais encore, qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu avec luxe et avec mollesse ? C'est dans les palais des rois que se trouvent ceux qui sont vêtus mollement et qui vivent dans les délices. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Est-ce un prophète ? Oui, je vous le dis, et c'est plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera le chemin. **(Matth., XI, 2 et suiv.)**

Jésus-Christ, vous le savez, mes très-chers Frères, est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga, le principe et le terme de toute la religion. Il est le soleil majestueux qui rayonne à tous les siècles de la longue histoire de l'humanité. Bossuet a résumé en deux mots toute sa mission divine : être attendu, venir, voilà les deux grands caractères du Messie. Le saint temps de l'Avent est consacré à l'attente du Sauveur, du Désiré des nations. C'est lui que

l'Église nous annonce pendant ces quatre semaines qui nous représentent les 4,000 ans pendant lesquels les patriarches, les prophètes, tous les saints et les justes de l'ancienne loi l'ont attendu eux-mêmes, appelant sa bienheureuse venue de leurs soupirs les plus ardents, de leurs vœux les plus embrasés, des plus brûlantes aspirations de leurs âmes. Aujourd'hui, pour nous le faire connaître, l'Église emploie le ministère du précurseur. Plus dociles que les Juifs, honorons le ministère de Jean-Baptiste par notre attention, et avec ses disciples allons trouver le Sauveur. Honorons aussi le ministère de Jésus-Christ par notre docilité, et précautionnons-nous contre les scandales que fait naître sa doctrine dans ce temps d'aveuglement et d'incrédulité. Suivez-moi attentivement.

I

Jean est dans les fers. Le juste n'est donc pas dispensé des afflictions de la vie. La peine, la misère, la douleur, vous le savez, c'est le lot commun de l'humanité; elles nous étreignent comme d'une chaîne de fer, pendant tout le cours de notre laborieuse existence. Depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard que l'agonie torture sur son lit de mort, tous les mortels sont condamnés à verser des larmes en ce monde. L'homme naît dans les pleurs, et c'est encore la douleur qui emporte le dernier soupir du vieillard mourant. L'homme, a dit Job, qui en savait bien quelque chose, l'homme né de la femme ne vit que peu de jours, et dans ce court intervalle qui sépare son berceau de son tombeau, il est rassasié de beaucoup de misères : *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, multis repletur miseriis.* Le juste, pas plus que le reste des hommes, n'est à l'abri de cette inexorable loi. Qui fut plus pieux qu'Abel ? et il périt sous les coups meurtriers du barbare Caïn. Qui fut plus fidèle qu'Abraham ? et Dieu exigea de lui l'immolation de ce qu'il avait de plus sacré au monde, de son cher Isaac, la joie de sa vie, la couronne de ses cheveux blancs. Qui fut plus chaste que Joseph ? et sa vertu fut calomnieusement attaquée; il languit dans les fers. Qui fut plus ami du Seigneur que Moïse ? et il eut la douleur de mourir en face de la terre de promission, sans qu'il lui fût permis d'en franchir

le seuil béni et vénéré. Qui fut plus craignant Dieu que le saint homme Job ? et vous savez ses immenses malheurs : la ruine de sa fortune, la perte de ses enfants, et lui-même, tout couvert de dégoûtants ulcères, réduit à n'avoir d'autre trône qu'un fumier, d'autre pourpre que les lambeaux sanglants de ses chairs tombant en pourriture. Quelle femme fut plus belle, plus pieuse, plus vraiment vertueuse que Marie? et cependant Joseph conçoit à l'égard de la fidélité de sa douce et sainte compagne les plus odieux soupçons. Je ne vous parle pas du Juste, du Saint par excellence, de l'auteur de toute justice et de toute sainteté, de Notre-Seigneur Jésus-Christ : vous savez assez toute la suite de sa vie divine, ses humiliations, ses travaux, ses fatigues, comment il fut en butte à la jalousie et aux calomnies de ses ennemis, qui s'emparèrent de sa personne adorable, et le firent mourir au milieu des plus cruels supplices, au haut d'une croix d'ignominie, sur une couronne d'épines. Vous le voyez donc, mes Frères, la piété, la vertu, sont des préservatifs impuissants contre le malheur, mais elles nous apprennent à le recevoir avec soumission, et la récompense ne s'en fait pas attendre longtemps. Écoutez plutôt la suite de notre Évangile.

Jean entend parler dans sa prison des œuvres merveilleuses de Jésus-Christ. Cette nouvelle adoucit ses peines, car Jésus-Christ, c'est tout pour lui : il est le maître, et lui le serviteur; il est le roi, et lui le sujet; il est le chef, et lui l'humble membre; il est le grand Dieu du ciel et de la terre, et lui, il n'est que le précurseur, la voix qui crie dans le désert ; il se reconnaît indigne de délier les cordons des souliers de ce Dieu puissant, caché sous une forme humaine. Aussi saint Jean, au fond de son cachot, est heureux, content de ce qu'il apprend des prodiges du Sauveur; il semble que sa captivité soit alors moins pénible, que ses chaînes soient moins lourdes. Il ressemble à un bon et fidèle serviteur, qui est ravi de joie d'apprendre des nouvelles de son maître absent, de savoir qu'il va bien, que ses affaires prospèrent, qu'il est partout traité avec le respect et la dignité qu'il mérite. — L'affliction reçue avec soumission n'est donc jamais, mes Frères, sans consolation et sans ressource. Dieu nous dédommage par des douceurs intérieures ; c'est souvent quand

tous les appuis humains nous manquent à la fois et croulent de toutes parts, que nous nous sentons le plus de force. Au milieu des sables brûlants du désert, la divine Providence a ménagé pour le voyageur de fraîches oasis, où il trouve une source limpide pour se désaltérer, un lit de verdure pour reposer ses membres fatigués. Il en est de même au milieu des peines de la vie, quelque intenses qu'elles soient ; si on sait les accepter avec patience et résignation, avec un cœur soumis à Dieu, on s'en trouvera bien soulagé, bien consolé, on finira même par y découvrir je ne sais quelle douce joie, quelle sainte et pure volupté que l'âme mondaine ignore, mais que l'âme fidèle connaît bien. Prenez donc exemple sur le saint précurseur, pauvres âmes affligées, vous, aux lèvres desquelles se tient toujours amère et menaçante la coupe terrible du malheur, blanches et terribles colombes échappées de l'arche sainte, et qui ne trouvez nulle part, au milieu du déluge de maux qui environne la terre, le rameau verdoyant de la paix et du bonheur ! Je vous entends me dire : mais, c'est si long de toujours souffrir ! chaque jour de ma vie s'écoule au milieu de nouvelles peines, de nouvelles alarmes ; c'en est fait, le bon Dieu m'a abandonnée ! « Non, non, âmes de peu de foi, il ne vous a pas abandonnées. Avez-vous oublié le proverbe : Qui aime bien, châtie bien. » Or, vous croyez-vous assez pures, assez saintes devant Dieu, pour n'avoir plus rien à expier à ses yeux, qui ont trouvé des taches jusque dans les soleils les plus purs? Et quand même la souffrance ne serait pas pour vous une expiation, elle est toujours une épreuve ; c'est une ascension douloureuse sur l'échelle de le perfection ; c'est la route royale et divine qui conduit à une gloire de plus en plus élevée dans le ciel. Ah ! plutôt que de vous plaindre, imitez saint Jean.

Le précurseur se détermine, au milieu de sa captivité, à rendre à Jésus-Christ un solennel témoignage. Ceci me rappelle un beau mot du saint homme Job. Ses amis lui reprochaient sa piété et sa vertu, lui représentant que le Dieu auquel il s'était confié l'avait abandonné, puisqu'il ne l'avait pas même préservé des malheurs effroyables qui étaient venus fondre sur lui ; et le vieux patriarche de s'écrier, dans un sublime transport de foi et d'amour : « Quand même

il me tuerait, j'espèrerais encore en lui ! *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo* ». Il y a encore une autre parole admirable de sainte Thérèse : « O mon Dieu, ou souffrir ou mourir ! Non pas mourir, mais souffrir encore, mais souffrir toujours ! » Ames saintes et héroïques, elles sont sous le pressoir de l'affliction, broyées sous la main de fer du malheur, et elles bénissent encore le bras qui les frappe. C'est saint André, le noble vieillard de Patras, tendant les bras à la croix qui va devenir l'instrument de son supplice, et s'écriant du plus loin qu'il l'aperçoit : « *O bona crux! o tam desiderata crux!* O bonne et douce croix ! O croix sur laquelle a été immolé mon maître, et après laquelle mon cœur soupire depuis si longtemps. » C'est sainte Élisabeth de Hongrie, cette gentille et merveilleuse petite fleur, l'une des plus ravissantes de la couronne de l'église ; Élisabeth, restée veuve à vingt-trois ou vingt-quatre ans, avec trois petits enfants, et chassée du château de son époux, réduite elle-même à tendre aux autres, en suppliant, cette main que la royale jeune femme avait tant de fois ouverte, et d'une manière si prodigue, en faveur de l'indigence. Se plaint-elle ? Murmure-t-elle ? Elle se rend à l'Église qu'elle avait construite au pied de son château, et elle y fait chanter un *Te Deum* solennel pour remercier Dieu de l'avoir jugée digne de souffrir quelque chose pour la gloire de son nom.

Rien n'est donc plus propre, mes frères, à nous rappeler à nos devoirs et à nous rapprocher de Dieu, que la tribulation. Ce sont ces peines, contre lesquelles vous murmurez, qui deviendront peut-être la cause de votre salut. Habitués à toutes les jouissances de la vie, entourés des mille ressources du luxe et des plaisirs, vous couriez, par une pente insensible, par un chemin semé de fleurs, à votre perte éternelle ; votre vie s'écoulait au milieu des stériles frivolités du monde ; mais les maladies, un revers de fortune, la perte d'une personne aimée, vous ont fait rentrer en vous-mêmes : le malheur rapproche de Dieu. Un coup de foudre a retenti au fond de votre pauvre cœur, vous avez été éclairé aux lueurs sinistres de l'orage : et vous vous humiliez sous la main de Dieu, et vous vous écriez comme Antiochus : « Il est juste que l'homme soit soumis au Seigneur ! » Et voilà pour vous le commencement d'une vie

nouvelle, d'une vie pieuse, pure, fervente. C'est un enfant, peut-être, que vous aimiez avec une trop folle tendresse ; vous en aviez fait votre idole, votre Dieu. Le Dieu véritable brisera cette idole, il vous enlèvera cet enfant ; votre pauvre cœur de mère saignera peut-être encore pendant de longs jours, mais enfin vous serez sauvée, et vous vous seriez perdue !

II

Mais, revenons à notre Évangile ; Jean envoie ses disciples pour interroger Jésus-Christ de sa part. « Êtes-vous celui qui doit venir, demande le précurseur, ou devons-nous en attendre un autre ? » Écoutez la réponse, mes frères, et voyez comme le Sauveur développe lui-même, devant les Juifs, les caractères de sa mission divine : « Allez, répond Jésus-Christ, et dites à Jean ce dont vous êtes témoins : les aveugles voient, les boiteux marchent, les morts ressuscitent, les lépreux sont guéris et l'Évangile est annoncé aux pauvres ». C'est sous ces traits que le Messie avait été prédit ; ces caractères s'appliquent de tout point à notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est donc lui qui est le Messie, donc il est Dieu ; les Juifs, ne pouvant se refuser à l'évidence de la démonstration, vont sans doute tomber à ses pieds et l'adorer, le reconnaissant pour le Sauveur qu'ils attendaient depuis tant de siècles. — Hélas ! non, mes frères, un bandeau fatal demeure sur les yeux de ce peuple. Au milieu des lumières qui l'enveloppent de toute part, il refuse de voir. — Vous vous étonnez, chrétiens, d'un pareil prodige d'aveuglement, mais ne se renouvelle-t-il pas chaque jour au milieu de vous ? Combien de fois Dieu ne vous parle-t-il pas, et avec la même évidence qu'aux Juifs ? Il vous parle par ses prédicateurs, il vous parle par les inspirations de sa grâce ; il vous parle par les événements publics et extérieurs qui bouleversent le monde ; il déchire la nuée à vos yeux par d'effroyables éclairs, il fait gronder le tonnerre sur vos têtes, il vous parle enfin chaque fois que vous rentrez en vous-mêmes par la grande voix du remords ; et vous, vous restez toujours les mêmes, vous vous raidissez contre ces grands avertissements du ciel, vous fermez volontairement les yeux à ces terribles

lumières, vous demeurez immobiles sur l'oreiller de l'indifférence, au milieu de vos plaisirs, de vos petites passions ; vous ne changez rien à votre vie inutile et mondaine !

Ah ! chrétiens, rentrez donc, rentrons tous en nous-mêmes ; faisons du moins quelques efforts pour la piété, pour la vertu, pour le ciel ! Ainsi soit-il !

IIIe DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. I, v. 19-29.*)

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à Jean pour lui demander : Qui est-tu ? Car il confessa, et il ne nia point ; il confessa : Ce n'est pas moi qui suis le Christ. Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? Es-tu Élie ? Et il dit : Non. Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non. Ils lui dirent donc : Qui es-tu, afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dis-tu de toi-même ? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Redressez la voie du Seigneur, comme l'a dit le Prophète Isaïe. Or, ceux qui avaient été envoyés étaient du nombre des Pharisiens. Ils l'interrogèrent encore et lui dirent : Pourquoi donc baptises-tu si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni prophète ? Jean leur répondit, disant : Moi je baptise dans l'eau, mais il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi ; je ne suis même pas digne de délier la courroie de sa chaussure. Ceci se passa en Béthanie, au delà du Jourdain où Jean baptisait.

HOMÉLIE

Sur le témoignage de Jean-Baptiste

PAR M. RICAUD

Hic venit in testimonium.
Celui-ci est venu pour rendre témoignage. *Joan., I. 7.*

Rendre témoignage à Jésus-Christ, ce fut la destinée du précurseur et tout l'emploi de Jean-Baptiste. C'est ce que le prophète Isaïe avait prédit de lui, bien longtemps avant sa naissance ; c'est ce que l'archange Gabriel avait annoncé à son père avant sa conception ; c'est pour cela qu'il vint au monde ; et saint Jean l'Évangéliste, parlant de lui au commencement de son Évangile, n'en dit autre chose, sinon

qu'il était venu pour rendre témoignage. *Hic venit in testimonium.*

Rendre témoignage à Jésus-Christ, c'est aussi l'étroite obligation de tout chrétien, et par conséquent la nôtre. C'est à nous, aussi bien qu'aux apôtres, et dans leur personne, à nous tous, que Jésus-Christ a dit : Vous serez mes témoins. *Eritis mihi testes.* Témoignage, il est vrai, qui n'est pas le même pour tous : les uns le rendent par le ministère de la parole, d'autres l'ont rendu par l'effusion de leur sang ; tous au moins doivent le rendre par leur foi et par leurs mœurs. Ce n'est qu'à cette condition que nous pouvons espérer le salut, parce que ce n'est que par là que nous remplirons les vœux de notre baptême ; de sorte que le jour où nous fûmes admis aux sacrés fonts, on put dire avec vérité de chacun de nous ce qu'on disait de Jean-Baptiste : Celui-ci est venu pour rendre témoignage. *Hic venit in testimonium.*

Mais, hélas ! quelle différence entre notre conduite, et celle du saint précurseur ! quel contraste frappant entre l'une et l'autre ! Jean-Baptiste, rempli de l'esprit de Dieu, dans le sein même de sa mère, annonce Jésus-Christ avant de naître, l'annonce aussitôt qu'il est né, emploie toute sa vie à le faire connaître, et lui rend témoignage, enfin, par la mort glorieuse à laquelle il est condamné : et nous, mes frères, nous chrétiens, remplis de l'esprit du monde, auquel nous avons renoncé dans notre baptême, et qui est l'ennemi irréconciliable de l'esprit de Dieu, bien loin de consacrer à Jésus-Christ toutes nos actions, nous ne lui donnons pas même la moindre de nos pensées. Que dis-je ? nous l'outrageons, nous le déshonorons par toute notre conduite, et nous passons notre vie entière sans songer à le connaître, à le servir et à l'aimer.

Confondons-nous par ce parallèle, chrétiens auditeurs ; et puisque, de tous les témoignages que Jean-Baptiste rendit à Jésus-Christ, l'Église nous propose aujourd'hui celui que les évangélistes appellent son témoignage par excellence. *Hoc est testimonium Joannis,* bornons-nous à à celui-là ; étudions-le, tâchons de l'approfondir, et apprenons ainsi comment nous devons nous-mêmes rendre

témoignage à Jésus-Christ. C'est le précis de cette homélie, et tout le sujet de votre attention.

Deux qualités principales sont essentielles à tout homme qui est appelé à rendre un témoignage : le désintéressement et les lumières. Le désintéressement : car s'il a quelque intérêt à cacher la vérité, le moyen qu'il veuille la dire ? Les lumières : car s'il ne la connaît pas, le moyen qu'il puisse la faire connaître aux autres ? Aussi, les lois humaines exigent-elles ces deux qualités dans tous les témoins qu'elles emploient. Si donc un homme parle sans intérêt, ou avec un intérêt opposé à ce qu'il dit ; s'il parle avec connaissance de cause, et qu'il en donne des preuves ; dès lors il n'y a plus rien qui puisse le faire suspecter, ni affaiblir l'autorité de son témoignage. Or, tel fut Jean-Baptiste : témoin désintéressé, il sacrifie sa propre gloire en le rendant ; témoin éclairé, il rend un témoignage qu'il appuie des preuves les plus convaincantes. Ce fut donc un témoin véritable, et digne en tout sens de porter ce titre. *Hoc est testimonium.* Suivez-moi ; et sans sortir de notre Évangile, nous trouverons, dans les vérités qu'il renferme, une ample matière à notre instruction et à notre édification.

PREMIÈRE PARTIE.

Jean-Baptiste témoin désintéressé.

J'ai dit en premier lieu que Jean-Baptiste fut un témoin désintéressé. Car quel intérêt avait-il à rendre ce témoignage, ou, pour mieux dire, et à parler humainement, quel intérêt n'avait-il pas à ne pas le rendre ? Pour nous en convaincre, considérons-le dans les circonstances où nous le représente l'histoire de notre Évangile.

La Synagogue voyait évidemment que les temps du Messie étaient arrivés : la famille de David sans domination, le sceptre passé à des mains étrangères, le sacerdoce dégradé, tout autant de signes dont les prophètes s'étaient servis pour marquer le temps de sa venue, tout autant de signes qui avaient eu leur parfait accomplissement. D'autre part, elle connaissait la vie toute céleste de Jean-Baptiste : elle savait les prodiges opérés à sa naissance, elle était témoin du zèle avec lequel il prêchait, du baptême qu'il

administrait, du bruit que faisait sa vertu ; elle voulut donc savoir de lui s'il était ce Messie promis et attendu depuis tant de siècles. Pour cela, on lui envoya de Jérusalem une solennelle ambassade. *Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem.*

Ambassade en effet très-célèbre et très-solennelle, de quelque côté qu'on la considère. Ceux qui l'envoient, ce sont les princes des prêtres, les scribes, les docteurs, la synagogue en un mot, à qui il appartient de juger de la croyance et d'expliquer les Écritures. Le lieu d'où on l'envoie, c'est Jérusalem même, capitale de la Judée, centre de la vraie foi, dans le sein de laquelle réside le seul temple où il soit permis de sacrifier à Dieu. Ceux que l'on envoie, ce sont des prêtres et des lévites, personnages sacrés dans la religion, et dignes du plus grand respect. Celui vers lequel on l'envoie, c'est Jean-Baptiste, qui remplit la Judée entière du bruit de son nom, de son baptême, de sa doctrine et de ses vertus. Le sujet pour lequel on l'envoie, c'est pour connaître le Messie annoncé par tous les prophètes et attendu par tout le monde. Ambassade donc tout à fait célèbre et solennelle, et digne d'intéresser toute la Judée, autant que de flatter notre saint précurseur. *Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem.*

Ces députés le trouvèrent prêchant et baptisant le long du Jourdain, à son ordinaire, et entouré d'un peuple innombrable, qui était accouru de toute part, pour profiter de sa doctrine et pour recevoir son baptême. Jean-Baptiste les accueillit avec tous les témoignages de respect qui étaient dus à leur mission et à leur caractère. Ils lui exposèrent à haute voix l'objet de leur députation, ils lui demandèrent ce qu'il était, c'est-à-dire, comme Jean-Baptiste le comprit fort bien, s'il était le Messie. Quel honneur pour notre saint ! on le prend pour le Messie, on est disposé à le recevoir et à l'honorer sous ce titre. Tout ce peuple attend avec impatience qu'il confirme par sa réponse leurs soupçons et leur doute. Que fera-t-il ? Ah ! mes Frères, Jean-Baptiste était trop solidement établi dans l'humilité, pour donner entrée dans son cœur à la vaine gloire : il s'étonne, il est surpris qu'on puisse le croire le Messie, il refuse ce nom généreusement,

il le déclare hautement, publiquement, il le répète, il le redit encore : Je ne suis point le Christ. *Non sum ego Christus.*

Du moins, lui dirent les députés, êtes-vous ou Élie, ou quelqu'un des prophètes ? car votre vie le montre bien. Jean-Baptiste aurait pu, sans blesser la vérité, avouer qu'il était Élie, puisque c'est le nom que Jésus-Christ lui a donné. Il aurait pu s'appeler prophète, puisque Jésus-Christ a dit de lui qu'il était le plus grand de tous les prophètes. Mais tous ces titres, qui l'auraient exalté dans l'esprit du peuple, auraient pu aussi affaiblir ou détruire l'idée qu'ils devaient se former de Jésus-Christ. S'il eût dit qu'il était Élie, on aurait pu confondre ce premier avénement, où le Sauveur s'est rendu semblable à nous, avec le second, où il paraîtra dans sa splendeur et dans sa gloire. S'il eût dit qu'il était prophète, on aurait pu croire que les temps du Messie étaient encore éloignés, et qu'il n'était envoyé, comme les autres prophètes, que pour l'annoncer longtemps à l'avance: tout autant d'idées auxquelles les Juifs charnels et terrestres n'étaient que trop portés d'eux-mêmes, comme la suite le fit assez paraître. Pour éviter tous ces inconvénients, il aime mieux sacrifier entièrement sa gloire à celle de son Maître, et ne répond à tous ces compliments que par ces courtes paroles : Je ne le suis pas. *Non sum.*

Surpris de sa réponse, les députés le conjurent enfin de dire quelque chose de plus précis de lui-même, et d'annoncer clairement ce qu'il est, afin qu'ils puissent rendre raison à ceux qui les ont envoyés. C'est ici que va éclater dans tout son jour le désintéressement de Jean-Baptiste. Les prophètes avaient dit de lui qu'il serait la voix du Messie : c'est ainsi qu'il était annoncé depuis longtemps dans les Écritures ; c'est ainsi qu'il s'annonce lui-même aujourd'hui. Mais quoi ! une voix qui n'est qu'un mouvement dans l'air et qui n'existe qu'un moment, si tant est qu'on puisse dire qu'elle existe, une voix est-elle capable de représenter à tout ce peuple la dignité de l'homme merveilleux qui fait l'admiration de toute la Judée ? Cet aveu ne va-t-il pas diminuer dans leur esprit l'idée qu'ils se sont formée de son ministère ? N'importe. Ces paroles étaient très-propres à faire entendre aux Juifs que le Messie n'était pas

loin, qu'il était même au milieu d'eux, puisqu'ils entendaient déjà sa voix. D'ailleurs, elles convenaient parfaitement au ministère de Jean-Baptiste, puisqu'il était destiné à manifester le Verbe fait chair, comme la pensée se communique par la voix. En voilà assez pour le déterminer ; il renvoie les députés et tout le peuple à cet oracle des livres saints. Content, pour lui, de s'anéantir s'il le faut, pourvu qu'il fasse connaître Jésus-Christ. Je ne suis que sa voix, s'écrie-t-il. *Ego sum vox.*

Alors les pharisiens, car ces députés appartenaient à cette secte, ne purent contenir leur surprise; et, employant un de ces raisonnements captieux dont il savaient si bien faire usage: Pourquoi donc, lui dirent-ils, vous ingérez-vous de donner le baptême, si vous n'avez aucun titre de le faire, si vous n'êtes ni un prophète, ni Élie, ni le Christ? Jean-Baptiste aurait bien pu, par la grandeur de son ministère, prouver la dignité de son baptême ; mais il craignait toujours de nuire au ministère et au baptême de Jésus-Christ. Il aime donc mieux renoncer purement et simplement à ce baptême de pénitence, qu'il était venu annoncer aux hommes, à ce baptême qui était le sujet de toutes ses prédications, que chacun courait recevoir de sa main, et qui lui avait acquis tant de réputation dans le monde. Il dit que, comme lui-même n'est que la voix de Jésus-Christ, son baptême n'est qu'une préparation au sien ; qu'il n'appartient qu'au Messie d'apporter sur la terre ce véritable baptême qui doit la purifier; que le sien n'est qu'une figure, une cérémonie, bonne et utile, il est vrai, mais du reste, incomplète et insuffisante. Mon baptême n'est que de l'eau, leur dit-il. *Ego baptizo in aquâ.*

Que cette conduite est belle, chrétiens auditeurs! qu'elle est sublime, héroïque, édifiante ! qu'elle fut méritoire pour saint Jean ! mais qu'elle est en même temps glorieuse pour Jésus-Christ !

Je dis glorieuse pour Jésus-Christ ; car si l'on ne peut raisonnablement refuser sa croyance à un témoin qui parle sans intérêt, que sera-ce d'un témoin qui parle contre tous ses intérêts, contre les intérêts de sa personne, de ses fonctions, de son ministère ? Le moyen de ne pas le croire alors ? Il n'y a qu'une aveugle obstination qui puisse s'y

résoudre. Aussi, parmi tous les reproches que Jésus-Christ faisait aux Juifs incrédules, il leur reprochait surtout de n'avoir pas cru au témoignage de saint Jean ; car, pouvait-il leur dire, un homme est bien plus digne de foi lorsqu'il témoigne à son préjudice, que lorsqu'il parle suivant ses intérêts : or, vous étiez dans la résolution de vous fier à lui, s'il vous eût dit qu'il était le Messie ; pourquoi donc ne pas le croire, lorsqu'il vous assure que c'est moi qui le suis?

Et voilà ce qui fait la gloire et la force de notre religion sainte : le désintéressement des témoins innombrables qui de tout temps l'ont annoncée. Car Jean-Baptiste n'a pas été le seul à remplir ce haut ministère : il a commencé ; mais mille autres après lui ont marché sur ses pas et suivi ses traces ; mais tous se sont attachés surtout à faire éclater dans leur conduite ce noble désintéressement dont il avait été lui-même un si parfait modèle. Le beau spectacle ! Ce sont, pour me servir de l'expression de saint Paul, des nuées de témoins, et des nuées de témoins désintéressés. Ce sont des apôtres qui ont parcouru la terre entière, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans les périls, dans les persécutions et dans les naufrages, ne cherchant rien, ne demandant rien autre chose, pour prix de leurs travaux, que de gagner des âmes à Jésus-Christ. Ce sont des martyrs qui l'ont annoncé au milieu des glaives et des brasiers, des roues et des chevalets, aimant mieux perdre la vie que la foi qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ. Ce sont des confesseurs qui ont enduré constamment la perte de leurs biens, de leur honneur, de leur liberté, de leur patrie, s'estimant heureux de souffrir quelque chose pour la cause de Jésus-Christ. Ce sont des anachorètes qui ont quitté généreusement leur rang, leur état, leurs proches, leurs connaissances, pour s'ensevelir loin des villes, dans de profondes solitudes, pour l'amour de Jésus-Christ. Ce sont des vierges chrétiennes qui, montrant une force plus qu'humaine dans un sexe faible et fragile, ont renoncé à tous les plaisirs du monde pour se consacrer entièrement à Jésus-Christ. Ce sont des saints, en un mot, de tout âge, de tout sexe, de toute nation, de tout état, qui ont pratiqué ce qu'il y a de plus sublime et de plus parfait dans l'Évangile, qui en ont embrassé et les conseils et les préceptes, et qui ont montré

par là à tout l'univers la grandeur de leur foi, la fermeté de leur espérance, la générosité de leur amour, la plénitude de leur dévouement à Jésus-Christ. Or, à la vue de tous ces témoins, qui tous, comme Jean-Baptiste, se sont oubliés eux-mêmes pour faire connaître Jésus-Christ, quel est l'homme assez aveugle ou assez endurci, pour ne pas avouer qu'il n'y a que la force de la vérité connue qui puisse obliger tant d'hommes, d'esprit, de caractère différents, à se réunir tous ensemble pour soutenir la même chose, aux dépens de leurs plus précieux avantages et de leurs plus chers intérêts ? Un simple préjugé n'aurait jamais eu, ni autant d'étendue, ni autant de force ; et, puisque la religion chrétienne a été confirmée par tant de témoignages non suspects, elle ne peut être que la religion véritable.

Il est vrai que le vice et l'erreur ont eu de tout temps, et ont encore leurs partisans et leurs apôtres. Mais, observez-les de près : ce sont tous des témoins suspects et intéressés. Les uns n'ont dû leurs succès qu'à la force des armes ; d'autres, qu'à l'ascendant de leur génie ; tous ont pris en main la cause des passions, et il n'est pas difficile de réussir en s'en faisant les apologistes. Mais où sont ceux qui, en prêchant de faux dogmes, ont montré une âme dégagée de toute faiblesse et libre de tout intérêt? Nos prétendus esprits forts combien sur ce point ne sont-ils pas faibles? L'orgueil, l'indépendance, la volupté sont les fondements de tous leurs systèmes. Leur témoignage est intéressé, et par là même il est récusable. Jamais l'homme n'est moins à croire que lorsqu'il parle en faveur de ses passions, et jamais plus digne de foi que lorsqu'il dépose contre elles.

Voulez-vous donc être vous-mêmes de véritables témoins de Jésus-Christ? Soyez des témoins désintéressés. Embrassez de bonne foi sa doctrine ; imitez ses vertus ; portez votre croix à sa suite ; mortifiez vos sens, réprimez vos passions ; mettez-vous au-dessus de tous les vains discours du monde ; fuyez ses faux plaisirs ; combattez ses maximes ; en un mot, ne vous contentez pas d'être chrétiens de nom ; mais soyez-le surtout par vos mœurs et dans la pratique.

Or, est-ce ainsi que vous rendez témoignage à votre religion sainte, chrétiens qui m'écoutez? Au milieu de ce siècle pervers, qui se fait un honneur d'attaquer la foi de ses pères,

êtes-vous des témoins désintéressés de Jésus-Christ? Hélas! si vous rentriez en vous-mêmes, vous trouveriez peut-être que ce maudit intérêt est le principal mobile de toutes vos actions; que c'est lui qui vous empêche de rendre à Jésus-Christ le témoignage que vous lui devez. Car d'où vient que si souvent dans le monde, vous n'osez opposer le moindre mot aux blasphèmes que vomissent devant vous l'impiété et le libertinage ? c'est que vous craindriez, si vous le faisiez, de passer pour un esprit faible, et que vous n'êtes pas désintéressé. D'où vient que vous résistez depuis si longtemps aux inspirations de votre conscience, qui vous excite à mener une vie plus régulière ? c'est que vous craindriez par là de vous donner un prétendu ridicule aux yeux du monde, et que vous n'êtes pas désintéressés. Et dans ceux mêmes qui ont assez de courage pour rendre ce témoignage à Jésus-Christ, combien qui n'ont pas assez de vertu pour le lui rendre avec tout le désintéressement qu'il exige ! Car pourquoi le monde ne s'édifie-t-il pas toujours de la conduite de ceux qui font une profession particulière de la piété? Je sais que c'est le plus souvent un effet de son aveuglement et de sa malice ; mais je sais aussi que quelques-uns y donnent lieu, en couvrant du voile de la justice leurs passions et leurs intérêts. Ne voit-on pas en effet quelquefois dans le monde, disons-le en gémissant, de prétendus dévots, qui semblent ne se servir de ce titre que pour être plus vains, plus orgueilleux, plus sensibles, plus vindicatifs que les autres hommes; qui, sous prétexte qu'ils ont, ou qu'ils croient avoir de la piété, s'imaginent par là même avoir acquis le droit de s'élever au-dessus des autres, de vivre dans l'oisiveté, de venger leurs injures, en feignant de venger Dieu, de déchirer le prochain, sous ombre de réforme et de zèle ? Ce sont des gens pourtant qui se disent les disciples de Jésus-Christ, comme si l'on pouvait être les disciples d'un Dieu pauvre et dénué de tout, en vivant dans la mollesse; d'un Dieu humilié et anéanti, en voulant dominer partout ; d'un Dieu mort sur la croix pour tous les hommes, en conservant des animosités, en nourrissant des haines, en poursuivant des vengeances. Disons-le hautement, mes frères : de pareils chrétiens sont de faux témoins de Jésus-Christ, puisqu'ils démentent leur foi par leurs mœurs, et qu'on

jugerait fort mal de la religion, si l'on en jugeait par leur conduite !

Un témoin désintéressé de Jésus-Christ est un homme qui, dans tout ce qu'il fait, ne se recherche jamais lui-même, mais qui ne cherche uniquement que la gloire de Jésus-Christ ; qui pratique sa religion sans prétention et sans faste, et ne se croit pas pour cela meilleur que les autres hommes ; qui, charitable envers tous, n'est dur qu'envers lui-même ; qui hait le péché, mais sans haïr le pécheur ; dont la piété n'a rien d'amer ni de farouche, et qui montre qu'il croit ce qu'il pratique, par l'ardeur qu'il fait paraître à pratiquer ce qu'il croit. Un seul témoin de ce caractère est un argument triomphant contre les incrédules ; il surpasse, par ce qu'il fait, tout ce que nous pouvons dire, et ses vertus ont bien plus de force sur le cœur de ceux qui les voient agir, que tous nos discours n'en sauraient avoir sur l'esprit de ceux qui nous écoutent.

Tel fut Jean-Baptiste : témoin désintéressé ; vous l'avez vu. J'ajoute : témoin éclairé ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Jean-Baptiste témoin éclairé.

J'ai dit en second lieu que Jean-Baptiste fut un témoin éclairé. Après s'être dépouillé lui-même, par un noble désintéressement, de la haute idée qu'avaient conçue de lui la Synagogue et tout le peuple, il en revêt Jésus-Christ, et il montre combien parfaitement il le connaît, et ce qu'une lumière toute divine lui en avait révélé, par tout ce qu'il dit ensuite de sa personne, de son baptême, de sa doctrine, de ses fonctions et de son ministère.

Et d'abord, de sa personne. C'est un homme, dit-il, qui est venu après moi, mais qui m'a été préféré parce qu'il était avant moi. *Post me venit vir, qui ante me factus est, quia prior me erat.* Pouvait-il mieux que par ces paroles, nous faire connaître tout le mystère de l'Incarnation ? Car, que devons-nous croire de Jésus-Christ, suivant ce mystère ? nous devons croire qu'il est Dieu et homme tout ensemble. Or, ces deux choses nous sont clairement exprimées dans ces paroles de saint Jean : Celui-ci était avant moi, et il est

venu après moi ; car on peut là-dessus raisonner de cette manière, avec saint Augustin : Si Jésus-Christ était avant saint Jean, ce ne peut être que parce qu'il était Dieu de toute éternité ; s'il est venu après saint Jean, ce ne peut être que parce qu'il s'est fait homme dans le temps ; s'il est en même temps avant et après saint Jean, ce ne peut être que parce qu'il est Dieu et homme tout ensemble. Il y a donc deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, réunies dans une seule personne, qui est la seconde personne de la très-sainte Trinité, la personne du Fils de Dieu, coéternel et consubstantiel à son Père ; distinction des natures et unité de la personne, en quoi consiste tout le mystère de l'Incarnation, clairement exprimées dans ces paroles de saint Jean : Cet homme est venu après moi, mais il m'a été préféré, parce qu'il était avant moi. *Post me venit vir, qui ante me factus est, quia prior me erat.*

Secondement, de son baptême. Pour moi, dit-il, je baptise dans l'eau ; mais celui-ci vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. *Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni.* Pouvait-il mieux que par ces paroles nous faire connaître la nature, l'excellence et les effets du sacrement de baptême que Jésus-Christ devait instituer ? Sa nature : l'eau n'est que le signe extérieur, le symbole de la grâce qu'il communique à nos âmes. Son excellence : c'est Jésus-Christ lui-même qui l'administrera jusqu'à la fin des temps, par la main de chacun de ses ministres. Ses effets : il en a deux principaux, il éclaire l'âme et il l'embrase, en même temps qu'il la lave et la purifie. Il l'éclaire par le don de la foi, il l'embrase par la charité, il la purifie en lui remettant le péché originel et tous les autres péchés commis avant le baptême. C'est le Saint-Esprit qui vient habiter dans l'âme, qui y opère tous ces effets. C'est le feu qu'il y répand, qui l'éclaire, l'embrase et la purifie. Pouvait-on nous exprimer plus de choses en moins de mots ? *Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni.*

Enfin de sa doctrine, de ses fonctions et de son ministère. En tout cela, dit-il, je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. *Cujus non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti.* C'est comme s'il disait : Ma

doctrine n'est rien en comparaison de celle qu'il vous annoncera lui-même ; mes fonctions ne sont rien en comparaison des siennes ; mon ministère n'est rien, en comparaison de celui qu'il vient exercer sur la terre. Tout ce que je fais, tout ce que je suis n'a de mérite qu'autant qu'il a du rapport avec lui. J'ébauche l'ouvrage : c'est à lui de le perfectionner. C'est à lui qu'il appartient, préférablement à tout autre, d'enseigner et de baptiser. C'est le seul Christ, le seul Messie, le véritable Élie, puisqu'il vient tout restituer ; mille fois plus que tous les prophètes, puisqu'il en est le but et l'objet, le grand-prêtre de l'ancienne et de la nouvelle loi, l'Agneau de Dieu, qui efface tous les péchés du monde, celui de la plénitude duquel nous recevons tout, qui viendra un jour, le van à la main, pour séparer le bon grain de la paille, ramassant l'un dans son grenier, et jetant l'autre dans un feu inextinguible ; c'est mon Dieu, en un mot, aux pieds de qui je me mets, et aux pieds de qui je voudrais pouvoir mettre toute la terre. *Cujus non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti.*

Quelle impression ne devait pas faire ce témoignage de saint Jean, sur tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre ! Remplis de vénération pour ce grand homme, et de confiance en ses lumières, ils apprenaient de lui à connaître Jésus-Christ par ce qu'il était. Il les formait pour les mettre un jour à sa suite. Il lui préparait un peuple parfait. Ses propres disciples devinrent bientôt les disciples de son divin Maître. Plusieurs même parvinrent jusqu'à être du nombre de ses apôtres, et puisèrent, auprès de saint Jean les premières connaissances du christianisme, connaissances qu'ils perfectionnèrent ensuite à l'école de Jésus-Christ.

Tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus utile pour la religion que le témoignage d'un homme éclairé qui connaisse les motifs de sa foi, et qui sache les faire connaître aux autres ! aussi Dieu a-t-il suscité, de tout temps, de pareils témoins dans son Église. Je ne finirais plus, si je voulais ici en faire un exact dénombrement. Quelle foule de docteurs ont paru successivement dans le christianisme, depuis son institution jusqu'à nos jours, pour éclairer les hommes et pour les conduire ! les Paul, les Denis, les Hilaire, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Chrysostome, les

Basile, les Athanase, les Grégoire, les Léon, les Thomas, les Bonaventure, les Bernard, et tant d'autres qui, dans tous les siècles, ont brillé au milieu de l'Église, comme autant de phares lumineux, pour confondre l'erreur et pour instruire les vrais fidèles. Nous avons encore les témoignages précieux de leur doctrine et de leur foi. Or, quel est l'homme assez insensé, pour oser s'élever contre cette foule de grands hommes, qui ont passé leur vie entière à étudier la religion, pour se croire plus de lumières et de pénétration qu'ils n'en avaient eux-mêmes, et pour ne pas craindre d'avancer qu'ils se sont trompés dans une matière où nul intérêt ne les aveuglait, et où ils ont fait les plus grandes recherches? Il n'y a qu'un profond aveuglement, effet funeste d'une dépravation plus profonde encore, qui puisse faire soutenir de pareilles absurdités, mais qui ne viendra jamais à bout de les faire accroire.

Il est vrai que le vice et l'erreur ont eu aussi leurs défenseurs et leurs apôtres ; mais considérons-les de près. Que sont-ils, ces coryphées de l'incrédulité, dont les ouvrages ont perverti les états, et corrompu la foi des peuples? des hommes, si vous voulez, qui avaient reçu de grands talents de la Providence, mais qui en ont abusé ; qui, à force de raisonner sur tout, en sont venus jusqu'à douter de tout ; qui détruisent d'une part ce qu'ils établissent de l'autre, et qui tombent à chaque pas dans d'affreuses contradictions et dans des absurdités palpables : des hommes qui, pour avoir trop embrassé, parlent superficiellement de tout, qui n'approfondissent jamais rien, chez qui une saillie et un bon mot tiennent lieu d'une raison et d'une preuve, et qui affectent surtout une grande confiance en leurs lumières, et un grand mépris pour celles des autres. Tel est le caractère de ces docteurs d'iniquité, et de ces maîtres du mensonge. Et qui sont ceux qui, dans les cercles, se font les échos de leur impiété et de leur doctrine? des gens qui, pour avoir lu leurs livres, s'imaginent savoir beaucoup ; qui ont l'art de coudre, dans leurs discours, des fragments impies et scandaleux qu'ils ont puisés dans ces ouvrages de ténèbres ; qui n'ont souvent d'autre mérite, si c'en est un, que beaucoup de témérité et de hardiesse ; qui, du reste, ignorent parfaitement toutes les preuves de la religion, et qui se soucient

fort peu de s'en instruire ; qui, par conséquent, blasphèment ce qu'ils ne connaissent pas, et ce qu'ils seraient peut-être très-fâchés de connaître ; des gens en un mot, qui cherchent moins à apprendre et à savoir, qu'à éblouir et à paraître.

Voilà ceux qui s'élèvent dans le monde contre le témoignage non interrompu de tous les siècles de l'Église, ceux aussi qui attaqueront votre foi, pour tâcher de l'ébranler et de la détruire. Voulez-vous ne pas les craindre ? soyez vous-mêmes des témoins éclairés de Jésus-Christ. Étudiez votre religion ; car elle n'appréhende pas d'être connue ; elle ne redoute que les ténèbres. Pour cela, revenez, s'il le faut, aux premiers éléments du christianisme, qu'on vous avait appris dans votre enfance, et que les déréglements ou les sollicitudes d'un âge plus avancé ont peut-être effacés entièrement de votre mémoire. Ne croyez pas cette étude indigne de vous ; il n'en est point de plus utile, ni de plus glorieuse à l'homme. Substituez à vos lectures profanes et dangereuses d'autres plus chrétiennes et plus édifiantes. Donnez tous les jours quelques moments à des réflexions pieuses ; parlez quelquefois de Dieu avec ceux qui le servent plus particulièrement par état ou par goût ; venez assister régulièrement aux instructions que vous fait l'Église : c'est là que vous apprendrez à connaître vos devoirs et les motifs de votre foi. Ne laissez pas écouler tant de temps sans y paraître : l'obligation en est générale pour tous ; mais vos besoins particuliers vous la rendent à vous plus nécessaire encore. Fréquentez surtout les instructions familières et communes : ce sont celles qui vont plus directement à l'esprit et au cœur, parce qu'elles sont plus conformes à la simplicité de l'Évangile. D'ailleurs, c'est la voix de votre pasteur, chargé par état de vous instruire, et ayant reçu de Dieu une grâce particulière pour le faire. En un mot, connaissez votre religion, étudiez votre religion : ce n'est qu'ainsi que vous pourrez lui rendre un glorieux témoignage.

Et quel mal, en effet, ne vous a pas causé, mon cher auditeur, l'ignorance habituelle dans laquelle vous vivez à cet égard ? C'est elle qui si souvent, en présence de l'incrédule, vous a fait déshonorer votre foi par vos discours, ou

la trahir par votre silence ; c'est elle qui vous a laissé surprendre et éblouir par des sophismes souvent plus dignes de pitié que de réponse ; c'est elle enfin qui vous expose vous-même à tomber dans l'abîme de l'incrédulité. Car, nous le disons avec confiance, ce qui fait la plupart des incrédules, c'est l'ignorance de leur religion, c'est de ne l'avoir jamais bien apprise, et de l'abandonner sans l'avoir connue. C'est cette ignorance aussi qui précipite l'homme dans tous les excès du libertinage ; car qui retiendra l'homme sur le penchant du vice, ou qui l'en retirera, s'il s'y est livré, sinon le frein de la religion ? Mais que fera la religion, si on l'a oubliée, ou si on l'ignore ? Évitons ce malheur, mes frères. Un négociant connaît les principes du commerce, un artisan ceux de son art, un matelot la navigation, un soldat la guerre, et un chrétien ignorera les fondements du christianisme ! Rougissons de notre indolence jusqu'à présent sur ce point, et à l'avenir étudions notre religion, soyons jaloux de la bien connaître ; et, sans vouloir pénétrer ce qu'il faut croire, contentons-nous de bien savoir les motifs que nous avons pour le croire. Cette étude ainsi faite réglera vos mœurs, affermira votre foi, vous consolera dans vos peines, vous soutiendra dans les tentations, vous prémunira contre tous les dangers. Vous ferez participer les autres mêmes à vos connaissances : vos parents, vos amis, vos enfants, vos domestiques, tout sera instruit chez vous, comme tout doit l'être, et vous deviendrez ainsi, comme Jean-Baptiste et tant d'autres après lui, des témoins fidèles et éclairés de Jésus-Christ.

Seigneur, suscitez vous-même de pareils témoins dans votre Église, suscitez-en un grand nombre. Et dans quel siècle sont-ils plus nécessaires que dans celui où nous vivons ? Siècle malheureux, où le vice et l'erreur ont tant de témoins et d'apôtres ! Ayez aussi les vôtres, Seigneur. Nous voulons tous l'être : donnez-nous pour cela les lumières et le désintéressement nécessaires.

Et vous, mes frères, souvenez-vous de ce que Jésus-Christ nous a dit si souvent dans son Évangile, qu'il rougira au dernier jour de ceux qui auront rougi de lui pendant leur vie ; qu'il ignorera ceux qui l'auront ignoré ; qu'il abandonnera ceux qui l'auront abandonné ; mais aussi, qu'il

reconnaîtra devant son Père ceux qui l'auront reconnu devant les hommes, et qu'il les couronnera dans l'éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : Qui êtes-vous?

L'Évangile ne nous marque pas précisément quel était le motif de cette députation que firent les Juifs à saint Jean-Baptiste ; mais on peut avec fondement conjecturer que leur intention n'était pas pure. Les prêtres et les lévites députés étaient de la secte des pharisiens ; secte orgueilleuse, hypocrite, jalouse de la considération, de l'estime, et surtout de l'autorité. Il est aisé de croire que ces hommes si dangereux, qui persécutèrent dans la suite Jésus-Christ avec tant d'artifice, d'opiniâtreté et de violence, n'étaient nullement disposés en faveur de saint Jean-Baptiste. Ce saint personnage n'avait pas reçu d'eux sa mission, et agissait par une autorité indépendante de la leur. Il avait d'ailleurs déjà démasqué leurs vices, et les avait traités de race de vipères lorsqu'ils étaient venus recevoir de lui le baptême (1). Les demandes qu'ils lui font n'annoncent pas des hommes de bonne foi ; et si le désir de reconnaître la vérité eût été le motif de leurs questions, les réponses de saint Jean-Baptiste, en le éclairant, les auraient disposés à recevoir Jésus-Christ avec le respect et la soumission qu'ils lui devaient. Mais ce saint précurseur était dans une haute vénération auprès de tout le peuple, qui accourait en foule auprès de lui, tant des villes que des campagnes, pour recevoir de sa bouche des instructions, et de sa main le baptême ; mais l'opinion commençait à se répandre qu'il était le Messie attendu depuis

(1) Videns autem multos Pharisæorum et Sadducæorum, venientes ad baptismum suum, dixit eis : Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira ? *Matth.*, *III.* 7.

si longtemps, et dont l'arrivée, d'après les prophéties, devait être prochaine : les chefs de la Synagogue jugeaient utile de faire parade de leur zèle, et de se montrer attentifs à tout ce qui concernait la religion. Il était dans leurs principes de se prétendre juges de la réalité du Messie, et de ne permettre de regarder et de révérer comme tel, que celui qui aurait obtenu leurs suffrages. D'ailleurs, en faisant à Jean-Baptiste la demande de déclarer positivement s'il était le Messie, on le mettait dans la nécessité de faire une réponse dont on abuserait contre lui. S'il l'affirme, on le présentera au peuple comme un orgueilleux et un imposteur ; s'il le nie, on se servira de son propre témoignage pour le décrier. Ainsi, l'insidieuse méchanceté sait profiter de tout pour nuire, et fait concourir à ses détestables fins les moyens les plus contraires.

Mais tandis que ces basses et criminelles pensées font résoudre dans la Synagogue cette députation vers saint Jean-Baptiste, un motif tout opposé la décrète dans le ciel, et en est la véritable cause. Il était important au ministère du saint précurseur qu'il démentît lui-même les bruits trop avantageux qui se répandaient à son sujet ; qu'il avertît les Juifs que ce n'était pas lui qui était le Messie, et qu'il prémunît les générations futures contre cette dangereuse opinion, que ses admirables vertus et le rapport des temps eussent pu accréditer. Par cette députation, Dieu a voulu aussi procurer à son Église un autre bien : un exemple de candeur et d'humilité dans la personne de saint Jean-Baptiste, et une leçon importante sur la conduite à tenir dans les circonstances délicates, où l'hommage dû à la vérité peut devenir un témoignage rendu à l'amour-propre. Et voilà où aboutissent les vues malhonnêtes et coupables des Juifs. Leur but est de ternir la haute réputation de saint Jean-Baptiste qui les offusque, et ils répandent par là un nouvel éclat sur ses perfections, et ils procurent un témoignage solennel à ce Messie qu'ils doivent persécuter dans peu de temps.

Tel est l'ordre constant et éternel des choses. Les événements semblent amenés sur la terre par des causes secondes, et ils sont disposés dans le ciel par une cause première : donc ces causes subalternes ne sont que les instruments.

Tout dans le monde suit l'impulsion d'une main motrice et invisible ; et la suprême puissance, déconcertant toutes les pensées humaines, emploie souvent à l'exécution de ses desseins les moyens qui nous paraissent y être les plus opposés. Les méchants, qu'elle tolère dans ce monde, y concourent aux vues de sa sagesse, en attendant qu'ils servent dans un autre monde à manifester sa justice. Ils sont utiles aux bons, pour éprouver. pour purifier, pour fortifier, pour faire briller leurs vertus. Ils se nuisent à eux-mêmes, en travaillant à se procurer le bonheur; et ils servent les justes en voulant leur nuire. Les Juifs aujourd'hui font connaître saint Jean-Baptiste, et ils s'aveuglent pour ne pas le reconnaître; ils font éclater son humilité, et ils s'endurcissent pour ne pas en profiter. Les impies eux-mêmes qui combattent la Providence, et qui la nient, la servent malgré eux; elle fait concourir à ses fins jusqu'à leur indocilité et leur révolte ; et ils sont sous sa main toute-puissante, comme ces animaux dépourvus d'intelligence et doués de fierté que la raison humaine conduit à son but sans qu'ils sachent, ni où elle les mène, ni comment elle les dirige. Créatures à la fois orgueilleuses et bornées, nous ignorons les vues de la Providence, et nous prétendons juger ses moyens. Souvent nous nous plaignons de ce qu'elle fait pour notre bien, et nous murmurons de ce qui nous est le plus avantageux. Dieu, et cette comparaison est de saint Augustin, Dieu travaille sur nos têtes une étoffe magnifique ; du point où nous sommes placés, nous n'apercevons, en levant les yeux, que le revers de son ouvrage, et il ne nous présente qu'une confusion d'objets, qu'un amas de couleurs sans ordre et sans dessin. Le temps viendra, où placés auprès de Dieu, et de la région supérieure considérant le travail, nous le verrons tel qu'il est. Alors, ce qu'aujourd'hui notre ignorance ose censurer sera le sujet de notre surprise et de notre admiration ; nous serons émerveillés de la précision des dessins, de la justesse des proportions, du rapport de toutes les parties, de la variété des nuances, de la richesse des couleurs. En attendant ce temps fortuné, où contemplant la Divinité, non plus dans des images obscures, mais face à face, nous connaîtrons, non pas en partie, comme à

présent, mais aussi parfaitement que nous sommes connus (1), adorons cette Providence suprême qui dispose les événements selon les impénétrables conseils de sa sagesse ; bénissons-la de ce qu'elle daigne nous montrer ; respectons-la dans ce qu'il lui plaît de nous cacher.

Car il le confessa, et il ne le nia point, et il déclara qu'il n'était point le Christ.

L'objet des Juifs, en demandant à Jean-Baptiste : *Qui êtes-vous ?* était de lui faire déclarer s'il était, ou s'il n'était pas le Messie. Il répond à leur intention par une simple dénégation. Sa réponse est tout à la fois positive et modeste. Il dit nettement ce qui est nécessaire pour empêcher qu'on ne le croie le Christ ; mais là il s'arrête ; et après avoir dit ce qu'il n'est pas, il s'abstient de dire ce qu'il est. Sans être le Christ, Jean-Baptiste était sans doute quelque chose d'assez grand pour pouvoir s'en glorifier ; il pouvait sans usurpation s'attribuer les titres que Jésus-Christ lui donne dans diverses occasions. C'eût été le langage de la vérité ; ce n'eût pas été celui de l'humilité ; ce n'est pas celui de saint Jean-Baptiste. La véritable et solide humilité non-seulement rejette la gloire qui ne lui appartient pas, mais craint même celle qui lui est due. Elle cache à tous les yeux le trésor de mérites qu'elle amasse, aussi occupée à faire ignorer ses vertus, qu'empressée à reconnaître ses défauts.

Aussi, la véritable et solide humilité est-elle extrêmement rare dans le monde ; elle ne se trouve pas même toujours parmi les personnes qui font profession de piété. Combien d'humilités hypocrites, qui, n'osant pas s'arroger des qualités dont elles sont dépourvues, sont flattées de se les voir attribuer ! Combien d'humilités insidieuses, qui, non-seulement se gardent bien de désabuser des fausses opinions que l'on conçoit à leur avantage, mais emploient leur adresse à les établir, à les maintenir et à les étendre ! Combien d'humilités artificieuses, qui, en désavouant les éloges auxquels elles ne peuvent pas prétendre, ont soin de faire remarquer ceux qu'elles croient mériter, et consentent à perdre d'un

(1) Videmus nunc per speculum, in ænigmate : tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte : tunc autem cognoscam, sicut et cognitus sum. I. *Cor.*, *XIII*, 15.

côté, à cause du dédommagement qu'elles espèrent de l'autre ! Combien même d'humilités orgueilleuses ! Ceci semble contradictoire, mais n'est pourtant que trop commun; c'est-à-dire, combien d'humilités qui ne sont que le masque de la vanité ! La vanité, cette passion ingénieuse à prendre toutes les formes pour cacher sa difformité, se déguise quelquefois sous celles mêmes de l'humilité. On se montre humble afin d'être loué, on aspire à la gloire de l'humilité, et on affecte le mépris de soi-même, précisément pour en inspirer l'estime. Il y a cent espèces de fausses humilités; il n'y a qu'une humilité véritable : c'est celle dont Jean-Baptiste nous donne ici l'exemple ; celle qui est dans le cœur, et non pas seulement dans les manières ; celle qui reconnaît n'avoir aucun mérite, et non pas celle qui cherche à s'en procurer; celle qui ne recherche pas la faveur des hommes, et ne redoute pas leur disgrâce ; celle enfin qui, sans désirer et sans craindre les jugements que l'on pourra former sur son abaissement volontaire, ne s'occupe que des jugements de Dieu.

Et ils lui demandèrent : Quoi donc ! êtes-vous Élie ? Il dit : Je ne le suis point.

Nous voyons toujours dans les réponses de saint Jean-Baptiste la même simplicité, la même candeur, la même humilité, le même soin d'écarter l'éloge qui ne lui est pas dû, la même attention à ne pas se donner celui qu'il mérite. Mais cette réponse n'est-elle pas en contradiction avec une parole de Jésus-Christ ? Le saint précurseur déclare ici formellement qu'il n'est pas Élie ; et le divin Sauveur, interrogé par ses disciples sur l'avénement d'Élie, leur déclare qu'Élie est déjà venu, et leur fait comprendre qu'Élie n'est autre chose que Jean-Baptiste. Cette opposition apparente est facile à concilier. Dieu avait annoncé par Malachie, qu'avant son grand et terrible jour, il enverrait le prophète Élie qui convertirait les hommes, afin qu'en arrivant il ne frappât pas la terre de ses anathèmes (1). Cette pro-

(1) Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et horribilis : et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum, ne forte veniam, et percutiam terram anathemate *Malach.*, *IV*, 5 *et* 6.

phétie est évidemment relative au second avénement de Jésus-Christ, dans lequel il doit apparaître à la terre comme son juge, revêtu de toute sa majesté, et où il se fera précéder par le prophète Élie, pour convertir les hommes, et les préparer à ce redoutable jour. Mais la Synagogue qui ne comprenait pas ce double avénement du Fils de Dieu, appliquait les paroles de Malachie à l'unique événement qu'elle attendait. Une des causes qui l'empêchèrent de reconnaître Jésus-Christ, fut qu'elle n'avait pas encore vu le prophète Élie ; et c'était le motif de l'interrogation faite à Jean-Baptiste, qui s'annonçait comme le précurseur du Messie : *Êtes-vous Élie ?* Ce saint homme déclare avec sa candeur ordinaire qu'il ne l'est pas. Mais s'il n'était pas réellement Élie, il en était la figure, il le représentait ; il exerçait dans le premier avénement le ministère qu'Élie doit remplir en personne dans le second ; il menait la même vie qu'Élie avait menée, il déployait les mêmes vertus, le même zèle, la même mortification, le même dénûment, la même intrépidité devant les puissances. Il n'était pas Élie en réalité, il l'était en esprit et en vertu, et c'est précisément ce que l'ange Gabriel, présidant sa naissance, et faisant manifestement allusion à l'oracle de Malachie, avait annoncé à son père (1). C'est aussi ce que dit Jésus-Christ à ses disciples, qui lui rapportaient l'objection des scribes contre sa mission, savoir qu'Élie n'était pas encore apparu. Il commence par confirmer la prophétie de Malachie, en assurant qu'en effet Élie doit venir, et réparer toutes choses. Passant ensuite à la difficulté qu'élevaient les docteurs de la loi, il ajoute que cet Élie, envoyé pour le précéder, est déjà venu ; que les Juifs ne l'ont pas connu ; qu'ils ont fait contre lui ce qu'il leur a plu, et que le Fils de l'homme éprouvera de même des souffrances de leur part ; et par là, il leur fait comprendre, sans avoir même besoin de l'ex-

(1) Et multos filiorum Israel convertet ad Dominum Deum ipsorum ; et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ : ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam. *Luc.*, I, 16 et 17.

pliquer, qu'Élie est saint Jean-Baptiste (1). Il distingue évidemment deux Élies : l'un qui doit venir, l'autre qui est venu ; l'un prédit par Malachie, l'autre annoncé par l'ange Gabriel ; l'un qui préparera les voies à son second avénement, l'autre qui les a préparées au premier : l'un en réalité, l'autre en figure et en esprit. Ainsi ne sont point en opposition les paroles du Sauveur, et celles de son précurseur. L'interrogation faite à saint Jean-Baptiste a rapport directement à la personne d'Élie, et il répond avec sa sincérité ordinaire qu'il ne l'est pas. L'objection proposée à Jésus-Christ le met dans le cas de distinguer la personne d'Élie de celui qui est Élie en représentation, en esprit, en vertu ; et il indique, avec la même vérité, Jean-Baptiste, comme étant cet Élie distinct du premier.

Êtes-vous un prophète? Et il répondit : Non. Le saint précurseur pouvait avec la même vérité, accepter et refuser le titre de prophète ; il pouvait légitimement nier qu'il le fût. Le ministère des prophètes consistait à annoncer de loin le Messie qui devait venir ; le sien était de montrer à la Judée le Messie présent au milieu d'elle. Ce n'est pas prophétiser, que d'annoncer ce qui existe. Il eût été aussi le maître d'avouer qu'il l'était. Le Messie, qu'il prêchait, existait à la vérité ; mais il ne s'était pas encore manifesté. Sa mission restant jusque là dans la classe des choses futures, c'était prédire et prophétiser que de l'annoncer. Entre ces deux partis, saint Jean prend sans hésiter celui qui est le plus analogue à sa profonde humilité ; mais Jésus-Christ lui rend avec surabondance la gloire dont il a voulu se dépouiller. Il déclare non-seulement que Jean-Baptiste est un prophète, mais qu'il est plus qu'un prophète (2). Il en fait le dernier anneau de la chaîne des prophéties, qui, traversant toute l'étendue des siècles, s'étend de la création à la rédemption, et unit à celui par qui le péché est entré dans le

(1) Et interrogaverunt eum discipuli, dicentes : quid ergo scribæ dicunt, quod Eliam oportet primum venire ? At ille respondens, ait eis : Elias quidem venturus est, et restituet omnia. Dico autem vobis, quia Elias jam venit, et non cognoverunt eum, sed fecerunt in eo quæcumque voluerunt. Sic et Filius hominis passurus est ab eis. Tunc intellexerunt discipuli quia de Joanne Baptista dixisset eis. *Matth.*, *XVII*, 10-13.

(2) Sed quid existis videre ? Prophetam ? Etiam dico vobis, et plus quam prophetam. *Matth.*, *XI*, 9.

monde, celui par qui le péché a été réparé (1). Ainsi, il exécute ce qu'il a si souvent prêché : que celui qui s'abaisse sera exalté. Saint Jean-Baptiste nous présente le modèle de l'humilité, et Jésus-Christ nous en fait voir la récompense.

Ils lui dirent donc : Qui êtes-vous? afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même? Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, ainsi que l'a dit le prophète Isaïe.

Le saint précurseur s'était abstenu, autant qu'il lui avait été possible, de déclarer ce qu'il était ; et, se renfermant strictement dans les questions qui lui étaient faites, il s'était contenté d'avouer modestement et positivement ce qu'il n'était pas. Mais voici une interrogation précise qui le met dans la nécessité de s'expliquer, et de dire nettement quelle est l'idée qu'il a de lui-même. Il ne le dit que lorsqu'il y est contraint, et parce qu'il y est contraint. C'est un aveu que l'on arrache à sa modestie. Forcé de parler de sa sublime mission, obligé de déclarer la vérité, il saura encore concilier ce devoir avec le sentiment de son humilité. Il dira ce qui est nécessaire pour faire connaître sa mission, pour montrer qu'elle est autorisée par les prophéties, pour faire voir qu'elle est liée avec celle du Messie, qui va commencer ; mais il le dira dans les termes les plus simples, les plus succincts et les plus éloignés de toute prétention et de toute jactance.

Mettons-nous pour un moment dans la situation où se trouvait alors saint Jean-Baptiste. Imaginons qu'on vienne nous demander avec autorité : Qui êtes-vous ? que dites-vous de vous-même ? et, sans chercher à nous abuser, examinons quelle sera, d'après nos dispositions, la réponse que nous ferons. Serons-nous, comme le saint précurseur, principalement occupés à prévenir l'opinion trop avantageuse qu'on pourrait prendre de nous? Dirons-nous, à son exemple, avec complaisance ce que nous ne sommes pas, avec peine ce que nous sommes ? Reconnaîtrons-nous avec

(1) Omnes enim prophetæ et lex usque ad Joannem prophetaverunt. *Ibid.*, 13.

la même franchise ce qui nous manque ? Attendrons-nous avec la même humilité que nous y soyons forcés, pour déclarer ce qui peut nous honorer ? Obligés enfin de parler de ce qui nous est avantageux, en parlerons-nous aussi simplement, aussi modestement ? Ils sont bien rares ceux qui, semblables à Jean-Baptiste, craignent plus les éloges que les censures, et sont plus empressés à faire connaître ce qui les abaisse, que ce qui les élève. Rendons-nous justice, et considérons que notre première et presque notre unique occupation est au contraire de nous faire valoir. Nos défauts, nous les cachons avec soin, nous les pallions avec adresse, nous les justifions avec sensibilité ; quelquefois même nous prétendons, avec hardiesse, les ériger en vertus. Nos qualités, au contraire, ou réelles, ou imaginaires, nous nous efforçons de les faire ressortir ; tantôt avec une vanité audacieuse, nous en glorifiant effrontément, tantôt par une vanité plus adroite, cherchant à les faire remarquer : ici, exaltant les avantages que nous croyons posséder ; là, dénigrant ce qui y est contraire, n'estimant que ce que nous avons, méprisant tout ce qui nous manque. Si nous jetons nos regards vers le monde, voyons-nous autre chose autour de nous? Si nous les reportons sur nous-mêmes, découvrons-nous autre chose dans notre âme ? L'envie de s'élever au-dessus des autres, l'ardeur de briller plus que les autres, voilà le sentiment le plus intime de tous les hommes. Les pères y instruisent leurs enfants, et c'est de toutes leurs leçons la plus fidèlement retenue, la plus constamment pratiquée. Le monde est un théâtre de prétentions ; la vie est une suite d'efforts pour les réaliser. On dirait que nous sommes vis-à-vis du prochain, dans les bassins opposés d'une balance, et que notre élévation ou notre abaissement sont en contrariété avec les siens. La société, qu'une providence bienfaisante avait instituée pour réunir tous les hommes par les liens communs d'un besoin et d'un secours mutuels, d'une dépendance et d'une charité réciproques ; la société est devenue une lice ouverte pour se disputer la supériorité. Chacun apporte à ce combat général les moyens qu'il reçut de la nature, ou qu'il a su se procurer ; ceux dont il est, et ceux dont il se prétend pourvu. Qualités du corps, dons de la fortune, talents de l'esprit, tout

ce que Dieu nous donna pour d'autres usages, nous le tournons au profit de notre vanité ; et le seul emploi de ses bienfaits que nous connaissions est celui qu'il nous interdit. Reconnaissons enfin et la frivolité, et le danger de ces vaines prétentions. Si nous sommes persuadés, et pouvons-nous ne pas l'être ? que la vraie, que la seule élévation est celle qui vient de Dieu, travaillons donc à nous la procurer par les moyens auxquels Dieu l'attache. L'humilité, l'abaissement volontaire, voilà, et Jésus-Christ le déclare en beaucoup d'endroits, ce qu'il exaltera ; au contraire, l'enflure et l'ardeur de s'élever, il le dit aussi formellement, c'est ce qu'il se plaira à abaisser. Il nous laisse le choix entre l'ambition de cette vie, suivie de la dégradation dans l'autre, et l'humiliation sur la terre, récompensée par la grandeur dans le ciel. Mais il n'est pas encore en notre pouvoir de changer cette loi divine, d'unir ce qu'elle a positivement ordonné qui fût divisé, et d'atteindre la gloire de l'éternité, en courant après les honneurs du temps.

Or, ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens ; et ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni un prophète ? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous se tient un Homme que vous ne connaissez pas ; c'est celui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers.

Les pharisiens et les scribes, députés vers saint Jean, décèlent enfin dans cette dernière interrogation leur mauvaise intention : ils prennent le ton du reproche ; et, au lieu d'être touchés de la simplicité, de la candeur, de l'humilité avec lesquelles ce saint homme leur a répondu, ils partent de ses réponses mêmes pour l'inculper, et pour trouver mauvais qu'il baptise. Il est rare que la malveillance et la méchanceté ne finissent pas par se trahir elles-mêmes. Tandis que la pureté d'intention, suivant constamment une ligne droite, ne s'écarte jamais de sa direction, la malignité, forcée de se jeter dans des voies tortueuses, n'y reconnaît pas ses propres traces, s'égare dans la multitude et l'obliquité de ses sentiers, et change continuellement de marche, Le reproche que font ici les Juifs à Jean-Baptiste, est évidem-

ment dépourvu de tout fondement. Où était-il écrit que, pour avoir droit de baptiser, il fallait être le Christ, ou Élie, ou prophète ? C'est une marche assez ordinaire à l'esprit du critique d'imaginer des règles, ou d'interpréter à son gré celles qui existent, pour se donner le plaisir de censurer. Autant nous sommes ingénieux à trouver pour nous-mêmes des mitigations à la loi, autant nous sommes ardents à en aggraver le joug sur les autres. Si les Juifs eussent fait attention à la réponse que venait de leur donner Jean-Baptiste, ils eussent vu qu'étant le précurseur du Messie, et annoncé par les prophètes pour cette auguste fonction, il avait bien autant de droit à baptiser que les prophètes eux-mêmes ; mais, et c'est une disposition d'esprit que l'on voit trop souvent dans le monde, parce qu'elle est l'effet commun de toutes les passions, ils ferment leurs yeux à tout ce qui contrarie leur prévention, et ils saisissent avec avidité tout ce qui leur paraît favorable à l'idée dont ils sont préoccupés. Ils ne considèrent, dans leur malignité, que ce que ce saint homme a nié ; ils ne réfléchissent point sur ce qu'il a avoué. L'envie dont ils sont possédés fascine doublement leurs yeux, et en leur cachant ce qui est, et en leur faisant voir ce qui n'est pas.

Mais autant cette interrogation des pharisiens est basse et coupable, autant la réponse du saint précurseur est noble et vertueuse, et présente matière à notre admiration et à notre instruction. Toujours semblable à lui-même, ce grand homme répond toujours avec la même simplicité et la même modestie. Les questions des Juifs ne l'avaient pas enflé, leur reproche ne l'aigrit point ; il ne leur en fait pas même sentir l'amertume. Son inaltérable douceur doit nous faire connaître combien est répréhensible cette vive émotion qu'excite en nous la plus légère imputation ; combien sont contraires à l'esprit d'humilité et de charité, dont doivent être pénétrés des chrétiens, ces vivacités que nous ne savons pas réprimer, ces saillies qui nous emportent au moindre mal que l'on dit de nous. Nous sommes devant la médisance, comme le soufre qu'enflamme la plus petite étincelle. Insensés ! qu'y gagnons-nous ? En nous soulevant contre elle, nous ne faisons que l'irriter, que la rendre plus mordante, plus acharnée : nous ressem-

blons au malade qui, par ses agitations, ajoute à son mal les convulsions qu'il se donne.

Saint Jean-Baptiste ne pense pas à se justifier du reproche qui lui est intenté. Il ne dit qu'un mot de son baptême, et ce mot est encore l'expression de sa profonde modestie. Il semble n'en parler que pour en faire sentir la faiblesse et l'insuffisance. Le baptême de saint Jean était la figure de celui qu'a institué Jésus-Christ, mais il n'en avait pas la vertu. Et le saint précurseur déclare dans un autre endroit, que, pour lui, il ne baptisait que dans l'eau, mais que Jésus baptiserait dans le Saint-Esprit et dans le feu (1). Le baptême de la loi nouvelle, de même que les autres sacrements, tire toute sa force des mérites de Jésus-Christ, de sa passion et de sa mort : ils nous appliquent les bienfaits de la rédemption ; ce que ne pouvaient opérer ni le baptême de saint Jean, ni toutes les autres cérémonies antérieures à la passion du Sauveur. Elles signifiaient la grâce, mais elles ne la conféraient pas ; elles préparaient les cœurs à la recevoir, mais elles ne l'y répandaient pas. Faibles et vides éléments (2), ainsi que les appelle le grand Apôtre, elles produisaient quelque effet, non par une force qui leur fût propre, mais par les dispositions qu'elles trouvaient dans l'âme. Le baptême de Jean était le baptême de la pénitence, parce qu'il engageait à la faire ; le baptême de Jésus est celui de la rémission, en ce que par sa propre vertu il efface jusqu'à la dernière trace et du péché de notre origine, et de ceux de notre volonté.

Tandis qne saint Jean-Baptiste parle de lui, et de ce qui le concerne, avec tant de modestie, et qu'il n'en dit que ce qu'il est absolument obligé d'en dire, il s'étend avec complaisance sur les grandeurs de Jésus-Christ, et il trouve encore, en le louant, le moyen de s'humilier lui-même. Autant l'homme vertueux s'efforce de renfermer dans le secret les dons qu'il a reçus de Dieu, autant il aime à publier ceux dont les autres sont ornés. Sa modestie souffre

(1) Ego quidem baptizo vos in aqua in pœnitentiam : qui autem post me venturus est, fortior me est, cujus non sum dignus calceamenta portare. Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni. *Math., III. 11.*

(2) Quomodo convertimini iterum ad infirma, et egena elementa, quibus denuo servire vultis ? *Ad Galat., IV. 9.*

des éloges qu'il reçoit ; sa charité jouit de ceux qu'il donne. En cela, comme dans tout le reste, il est absolument opposé aux usages du monde : on aime à recevoir la louange bien plus qu'à la donner. Nous voulons la recueillir avec abondance ; nous la répandons avec parcimonie. Il semble que ce soit un trésor, dont nous perdons tout ce que nous accordons aux autres. Empressés à faire remarquer les défauts de nos frères, nous sommes négligents à relever leurs bonnes qualités. Dans la société, pour un éloge, combien de médisances ! Si on loue quelqu'un, c'est presque toujours, ou en sa présence, ou devant ceux qui peuvent le redire. Les compliments sont communs ; les éloges sont rares : et quand enfin on se voit obligé de donner quelque louange, on s'en dédommage par des restrictions qui la font dégénérer en satire. N'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours dans ce monde poli, et qui se prétend honnête ? S'il était animé de cette véritabte honnêteté que donne la religion, qui consiste non dans les manières, mais dans les sentiments ; qui ne donne pas pour recevoir, mais qui répand avec autant de désintéressement que de profusion ; qui n'attend pas les égards pour en rendre, mais qui, selon le précepte de l'Apôtre, les prévient par les siens (1), qui, en un mot, n'est autre chose que la charité appliquée aux usages de la vie civile, il ressentirait autant de plaisir à louer, qu'il y trouve de peine : la justice rendue au mérite serait pour lui une satisfaction ; et au lieu de ressembler au vil avare qui ne jouit que de ce qu'il amasse pour lui-même, il serait comme le généreux qui place son bonheur dans ce qu'il distribue aux autres.

Mais, si c'est un devoir de louer avec plaisir nos frères, c'en est un bien plus important encore et plus sacré, d'aimer, avec saint Jean-Baptiste, à chanter les louanges de Dieu, à célébrer ses grandeurs infinies et ses immenses bienfaits. La nature entière, dit le Prophète, publie continuellement sa gloire (2). N'y aura-t-il dans la nature que nous, qui y sommes obligés à bien plus de titres, que nous pour qui il a créé toute la nature, que nous qu'il a comblés

(1) Honore invicem prævenientes. *Ad Rom., XII. 10.*

(2) Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum *Psalm., XVIII. 12.*

de ses faveurs les plus signalées et les plus abondantes, qui méconnaissions cette loi commune à toutes les créatures? Quand notre dépendance ne nous en ferait pas une obligation, la reconnaissance ne devrait-elle pas nous en faire un bonheur? On se plaît à s'entretenir de ce qu'on aime, et l'objet le plus agréable de nos discours est celui de nos affections. Ils s'occupent sans cesse de Dieu, il s'en entretiennent avec une satisfaction, avec une joie qui ne peut être sentie et exprimée que par eux, ceux qui ont son amour dans le cœur. Si nous en parlons aussi rarement, aussi froidement, concluons-en que notre cœur n'est pas pénétré d'amour pour lui; état d'autant plus déplorable, que, n'en sentant pas tout le malheur, nous n'avons pas l'envie d'en sortir. Que sont toutes les autres vertus sans celle qui est la première, qui les soutient, qui les anime, qui les vivifie toutes? Jugeons de notre espoir du salut par notre amour pour Dieu, et de notre amour pour Dieu par la satisfaction que nous éprouvons à nous occuper de lui.

Ce que Jean-Baptiste annonce aux Juifs, on peut le dire avec une égale vérité aux chrétiens. Votre Sauveur, votre Dieu est au milieu de vous. Et combien en est-il à qui on pourrait ajouter, comme le saint précurseur : Et vous ne le connaissez pas? Combien, dans ce malheureux siècle, d'incrédules qui nient son existence, qui combattent sa providence, qui rejettent ses dogmes sacrés! Combien d'hérétiques, de schismatiques qui ignorent son Église, avec laquelle seule il est, et il sera jusqu'à la consommation des siècles! Et dans l'Église même de Jésus-Christ, ô aveuglement plus inconcevable, ô douleur plus amère! combien en est-il encore qui ne le connaissent pas, qui se ferment les yeux pour ne pas le voir, les oreilles pour ne pas l'entendre ; qui méconnaissent ses préceptes, méprisent ses promesses, bravent ses menaces : qui se disent chrétiens et ne veulent pas même savoir ce que c'est que d'être chrétien!

La mauvaise volonté des Juifs se manifeste encore par le peu d'effet que produisent sur eux les admirables discours de saint Jean-Baptiste. Si leur intention avait été pure, s'ils étaient venus le consulter pour s'éclairer, sa dernière réponse leur aurait donné beaucoup à penser. Le témoignage qu'il rendait à un autre homme plus grand, plus parfait que

lui, auroit dû leur ouvrir les yeux, exciter au moins leur curiosité, leur faire demander : Quel est donc cet homme si supérieur à un si grand saint ? où existe-t-il ? n'est-ce pas lui qui est ce Messie que nous cherchons à connaître ? Saint Jean leur en avait certainement dit assez pour leur faire voir que l'objet de leur attente était au milieu d'eux, et pour leur inspirer le désir de le chercher ; mais il ne font aucune attention à ce qu'il leur en dit. Ils avaient craint que cet homme, qui attirait autour de lui toute la Judée émerveillée de son incomparable sainteté, ne voulût passer pour le Messie. Rassurés par sa dénégation précise, ils ne songent pas à ce qu'il leur dit de plus. Ils négligent les discours d'un homme dont ils n'ont plus rien à craindre, et courent se plonger dans ce long et terrible aveuglement, dont ni les miracles de Jésus-Christ, ni la conversion de l'univers, ni leur propre désastre n'ont pu les retirer.

Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait (1).

Ce n'est pas sans un motif particulier que l'évangéliste exprime le lieu où se fit cette députation. Lorsqu'il écrivait, il pouvait se trouver encore des personnes qui en eussent été témoins, ou qui en eussent entendu parler aux assistants. La circonstance du lieu leur rappelle le fait plus positivement encore, et par là une plus grande authenticité est donnée à l'important et solennel témoignage rendu par saint Jean-Baptiste à Jésus-Christ, à la vue d'une grande multitude, et devant les députés de la Synagogue.

(1) Il ne faut pas confondre le lieu de Béthanie, où saint Jean baptisait, et qui est sur le bord du Jourdain, avec le bourg du même nom, voisin de Jérusalem, où le Sauveur ressuscita Lazare. Plusieurs Pères remarquent que dans les manuscrits anciens, le lieu où saint Jean reçut la députation des Juifs est appelé, non pas Béthanie, mais Béthabara.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR M. L'ABBÉ DOUCET.

Qui êtes-vous? Que dites-vous de vous-même? Telle est, mes enfants, la question qu'adressaient au précurseur de Jésus-Christ les prêtres et les lévites envoyés vers lui à Jérusalem. Les grandes choses qu'on racontait de Jean-Baptiste, la sainteté de sa vie, l'austérité de sa pénitence, la foule qui se portait aux rives du Jourdain pour entendre sa prédication, tout cela avait étonné les Juifs et réveillé leur curiosité. Ils veulent enfin connaître ce mystérieux personnage; ils se rassemblent en conseil, et une députation est envoyée vers le prédicateur du désert, pour lui demander ce qu'il est, quelle mission il a reçue, et quels pouvoirs lui ont été confiés. *Qui êtes-vous? Que dites-vous de vous-même? (Joan.*, I, 19.) Grande et importante question qui peut se faire aussi à chacun des chrétiens en particulier, et dont la réponse suppose en eux une connaissance qui leur est le plus souvent étrangère. Qui êtes-vous? Que dites-vous de vous-même ? Heureux l'enfant qu'une pareille demande ne réduirait point au silence, et qui saurait trouver dans la connaissance de soi-même une réponse peut-être pénible à son amour-propre, mais au moins salutaire à son âme et utile à son salut. Qu'ils sont rares de nos jours les chrétiens, les enfants surtout, qui se connaissent eux-mêmes! Initiés dès leurs plus jeunes années aux éléments des sciences qui seront plus tard le charme de leur vie, et peut-être la gloire de leur nom, il est une science cependant qu'ils ne possèdent point encore, qu'ils ne possèderont peut-être jamais. Ils savent fixer avec assurance la limite des empires et le cours des grands fleuves; leur mémoire, au besoin, pourrait assigner à chaque cité la place qu'elle occupe sous le soleil ; mais il est au-dedans d'eux-mêmes une région solitaire qu'ils n'ont jamais visitée; un monde encore nouveau pour eux dont ils ne connaissent ni le site ni les productions; une mer dont il n'ont point encore reconnu les écueils et sondé les profondeurs. Ils savent rappeler avec ordre les

souvenirs de ces grands événements qui, dans les jours anciens, ont bouleversé les nations et changé leurs destinées ; mais ils ignorent la cause et le remède de ces agitations intérieures, de ces évolutions du cœur humain, dont les effets sont pour eux, de tous les mystères, le plus impénétrable, quand ils devraient être la plus salutaire des leçons. En un mot, s'il est facile aujourd'hui de trouver, jusque dans les enfants, des connaissances variées et, si vous le voulez, approfondies, vainement chercherait-on parmi eux cette première de toutes les sciences, la science de son propre cœur, cette connaissance si négligée et néanmoins si importante, la connaissance de soi-même.

Connais-toi toi-même. C'était là le grand principe de la philosophie des anciens, la première instruction que donnaient à leurs disciples ces sages dont l'histoire s'est chargée de transcrire le nom d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée : *Nosce te ipsum.* D'accord avec eux sur ce point, les philosophes du christianisme faisaient de cette connaissance le fondement de toutes les autres : elle était le but de toutes leurs études comme de toutes leurs instructions ; et, s'ils demandaient à Dieu, dans de saintes et ferventes prières, de se faire connaître lui-même à eux, c'était avec le même empressement qu'ils cherchaient à se connaître eux-mêmes, et qu'ils lui en demandaient la grâce. *Que je vous connaisse, ô mon Dieu*, s'écriait saint Augustin ; *mais aussi que je me connaisse moi-même :* « *Noverim te, ô Deus! noverim me.* » C'est qu'il avait bien pesé l'importance de ce précepte évangélique que saint Paul rappelait à son disciple, quand il lui disait : *Étudiez-vous avec attention : Attende tibi.* » *I Tim.*, IV, 16.) Sachez apprécier dans de sérieuses et profondes méditations ce que vous êtes et ce que vous devez être. Connaissez les dispositions de votre âme, les forces de votre cœur, et aussi ses faiblesses : *Attende tibi.* Voyez quels sont vos penchants, quelles vertus jusqu'ici vous avez pratiquées, et quels vices enfin vous devez fuir : *Attende tibi.*

Et, pour mieux comprendre encore l'importance, la nécessité de cette connaissance de nous-mêmes que nous a rappelée l'Évangile de ce jour, voyons-en les effets principaux, et, dans la conduite de saint Jean, admirons-en les

fruits. Le premier effet de la connaissance de soi-même, c'est l'humilité. Saint Jean-Baptiste se connaît lui-même : il n'ignore pas sans doute les grâces qu'il a reçues et les faveurs que le ciel lui a départies ; mais il sait aussi ce qu'est l'homme par lui-même ; il voit sa misère et son néant ; et, comparant à la sainteté du ministère qui lui a été confié la faiblesse, la pauvreté de sa nature, il trouve dans cette double considération de puissants motifs et d'infaillibles moyens d'humilité. Aussi n'attendez pas de lui une réponse qui puisse tourner à sa gloire et le relever aux yeux des envoyés de Jérusalem. Non-seulement il ne voudra point usurper un titre qu'il ne mérite pas, et se faire passer pour le Christ ou pour Élie ; mais il se refusera même un nom que la vérité lui a donné : *Je ne suis point prophète*, dit-il; et, pour s'abaisser encore d'avantage, il se comparera à cette voix qui retentit sans utilité dans la solitude : *Ego vox clamantis in deserto.*

Ainsi, l'enfant qui veut pratiquer l'humilité en puisera-il les premières leçons dans la connaissance de soi-même. Qu'il rentre au fond de son cœur, qu'il porte le flambeau de la foi dans ce mystérieux abîme; et qu'à la faveur de cette sainte clarté, il passe en revue chacune de ses inclinations, chacune de ses infidélités. Bientôt, confus lui-même des résultats d'un examen qu'il espérait trouver plus favorable, il ne lui restera qu'à s'écrier : Ah ! Seigneur, *je vois maintenant mon dénûment et ma pauvreté (Thren.*, III, 1). Dès lors on chercherait vainement en lui cette hauteur de caractère qui lui mérita souvent de sages et inutiles reproches, cet air superbe et dédaigneux qui le rendit ou le persécuteur ou la risée de ses jeunes amis; ces réponses âpres et mordantes qui plus d'une fois firent gémir ses parents, et provoquèrent de justes punitions ; ces sentiments enfin que l'orgueil fait naître, et qui meurent avec lui. Éclairé par la connaissance qu'il a de lui-même, l'enfant chrétien comprendra désormais l'humilité, et peu à peu en pratiquera les devoirs.

A cette école, il apprendra aussi la douceur et la charité : c'est le second effet de la connaissance de soi-même. Jusqu'à présent peut-être on l'a vu juger sans indulgence les défauts de ses frères ; étranger totalement aux ménagements

de la bienveillance, peut-être les a-t-il souvent contristés par des censures publiques et passionnées : aujourd'hui qu'il commence à se connaître lui-même, les premiers regards qu'il abaisse dans son intérieur lui découvrent des défauts semblables à ceux qu'il a signalés dans les autres, et lui apprennent à montrer pour eux une indulgence dont il a lui-même besoin. Jusqu'à présent, peut-être, il n'a rien voulu supporter ; le moindre tort l'exaspérait, et ses plaintes, sans cesse renouvelées, annonçaient une susceptibilité qui plus tard aurait fait son malheur et le malheur de ses amis ; mais il commence à se connaître lui-même, et bientôt le mal sera détruit dans sa racine : il étudie son caractère, et voit avec étonnement que plus d'une fois il a lui-même fait souffrir ceux qui l'entourent ; il voit que les saillies de son humeur, la bizarrerie de ses caprices, la grandeur démesurée de ses prétentions, ont aussi été pour eux la source de quelques chagrins qu'ils ont supportés sans se plaindre ; il le voit, et apprend ainsi, en se connaissant lui-même, que la paix et la tranquillité ici-bas se trouvent dans les sacrifices réciproques, dans le support mutuel que facilite la douceur, et que la charité commande.

Enfin, si en apprenant à se connaître lui-même, le jeune disciple du Sauveur trouve en soi quelque chose de bon, il saura le rapporter à son auteur, lui en témoigner sa gratitude ; et la reconnaissance envers Dieu sera pour lui le troisième effet de cette étude si importante, l'étude de son propre cœur. Car, on vous l'a dit plus d'une fois, mes chers enfants, l'humilité ne consiste pas à ignorer les dons de Dieu et les faveurs qu'il a daigné nous accorder : Marie, la plus humble des créatures, savait bien, et le proclamait hautement, que le Tout-Puissant avait fait en elle de grandes choses, et que pour cela toutes les nations l'appelleraient un jour bienheureuse ; mais elle rapportait à Dieu la gloire de ce qu'il avait fait pour sa servante ; son cœur était plein d'amour et pénétré de reconnaissance.

A son exemple, l'enfant qui se connaît lui-même verra dans son âme l'œuvre de son Dieu et la trace de ses bienfaits, et, fidèlement instruit par l'humilité de sa faiblesse et de son impuissance naturelles, il s'écriera comme le Prophète, dans l'extase de sa reconnaissance : *O mon âme, bénis le Sei-*

gneur, et que tout ce qui est en moi glorifie son saint nom ! « *Benedic, anima mea, Domino.* » *Psal,* CII., 1.)

Apprenez-donc, mes chers enfants, à vous connaître vous-mêmes; étudiez, dans de fréquents retours sur vous, votre caractère et vos inclinations, vos dispositions intérieures et les penchants de votre cœur; que chaque soir, surtout, un examen sérieux et attentif vous apprenne et les infidélités de la journée, et les fautes dans lesquelles une habitude forte et ancienne vous a fait tomber. Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-même? telle est la demande que chacun de nous alors doit adresser à son propre cœur. Cette sainte pratique, fidèlement observée, vous donnera, avec la connaissance de vous-mêmes, les moyens de détruire en vous les penchants mauvais, d'y établir le règne de toutes les vertus, enfin de mériter ici-bas l'amitié de votre Dieu, et plus tard ses récompenses.

IVe DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. III, v. 1-16.)

L'an quinzième du règne de César Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de Galilée, Philippe, son frère, tétrarque d'Iturée et du pays de Trachonite, et Lysanias, tétrarque d'Abylène, sous les grands-prêtres Anne et Caïphe, la parole du Seigneur se fit *entendre* à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre des paroles du prophète Isaïe : Voix de quelqu'un qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, faites droits ses sentiers ; toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux deviendront droits, et les raboteux unis ; et toute chair verra le salut de Dieu.

HOMÉLIE

Sur la Pénitence

PAR M. RICAUD.

Lorsqu'un grand roi, sortant de sa capitale, forme le dessein d'aller visiter les provinces de son empire, on envoie de toutes parts des courriers pour annoncer sa venue partout où il doit passer. Aussitôt tout est en mouvement : des ouvriers remplissent les routes, ils les disposent pour son passage ; la plus grande ardeur règne dans tous les travaux publics ; et on entend partout répéter ces paroles : Préparons-nous, puisque notre souverain doit venir bientôt nous honorer de sa visite. *Parate viam Domini.*

Chrétiens, les temps marqués par les prophètes pour la venue du Messie sont accomplis. Le sceptre n'est plus dans Juda, selon que Jacob l'avait prédit ; notre évangile nous donne, en commençant, les noms de tous les étrangers qui

commandaient dans la Judée. Jean-Baptiste fait entendre sa voix le long du Jourdain. Il prêche la pénitence aux hommes, car les prophètes l'avaient ainsi prédit. Eh ! qui pouvait mieux la prêcher que lui, puisqu'il la pratiquait si bien lui-même? Il administre le baptême de pénitence, pour préparer les hommes à la venue de Jésus-Christ. Embrassons-la donc, mes frères, cette pénitence, qui seule est capable de nous disposer aux grandes solennités qui approchent. Nous sommes pécheurs; et, sans la pénitence, nous ne pouvons ni nous rapprocher de Dieu, ni engager Dieu à se rapprocher de nous. *Parate viam Domini.*

Mais en quoi consiste cette pénitence qui doit nous préparer à la naissance de Jésus-Christ? C'est ce que j'entreprends de vous expliquer dans cette instruction, tirée de l'Évangile, et pour laquelle je vous demande une favorable attention.

Pour connaître les caractères de cette pénitence qui doit nous disposer à la venue de Jésus-Christ, il faut consulter le prophète Isaïe, qui avait prédit longtemps auparavant ce grand événement, et dont la prophétie fait le sujet principal de notre évangile. Voyez, nous dit ce grand prophète, ce que l'on fait dans les chemins pour préparer le passage à un souverain. On aplanit les hauteurs, on comble les fossés et les vallées ; on rend droits les sentiers tortueux, on adoucit ceux qui sont difficiles : image de ce que la pénitence doit faire dans votre cœur, pour que Jésus-Christ y vienne établir sa demeure. Elle doit d'abord y détruire tous les péchés, qui sont ces montagnes et ces collines qui s'opposent à la venue du Sauveur. *Omnis mons et collis humiliabitur.* Elle doit ensuite y produire beaucoup de bonnes œuvres, pour combler toutes les vallées que le péché a laissées dans nos âmes. *Omnis vallis implebitur.* Troisièmement, elle doit, dans nos actions même communes et indifférentes, rectifier nos vues et nos intentions, pour les rendre bonnes et saintes, de criminelles qu'elles étaient. *Erunt prava in directa.* Enfin, elle doit adoucir nos répugnances et diriger nos affections, pour nous faire aimer ce que nous avons haï jusqu'à présent, et haïr ce que nous avons aimé, et nous élever au-dessus de tout ce qui pourrait nous être un obstacle dans le chemin de la vertu. *Erunt*

aspera in vias planas. C'est-à-dire, que notre pénitence, si elle est sincère, doit détruire dans nous le péché, y faire régner la vertu, rectifier nos intentions et corriger nos affections. Écoutez ceci, mes frères, et vous apprendrez à préparer vos âmes à la venue de Jésus-Christ. *Parate viam Domini.*

Je dis d'abord, que le premier caractère de notre pénitence doit être de détruire en nous le péché, qui nous est représenté par ces montagnes et ces collines qu'il faut abaisser, suivant la parole du prophète. *Omnis mons et collis humiliabitur.* En effet, le péché est très-bien représenté par une montagne, à cause de l'orgueil qui le produit. Car l'orgueil est la racine de tous les péchés; et quel orgueil plus insoutenable que celui d'une créature qui a l'audace de violer la loi de son Dieu? De là vient que le démon, qui est le père du péché, est souvent appelé dans l'Écriture une montagne, à cause de son orgueil. Il faut donc que la pénitence détruise dans nous toutes ces montagnes, toutes ces hauteurs qui s'élèvent contre la loi de Dieu. Elle le fait dans le sacrement de la réconciliation, où nous venons nous humilier et déposer tous nos péchés aux pieds du prêtre. Jésus-Christ nous dit dans un endroit de son Évangile, que si nous avions un peu de foi, nous commanderions aux montagnes d'aller se jeter dans la mer, et qu'elles nous obéiraient. Saint Grégoire explique cela de nos péchés, que la foi fait sortir de nos âmes par une bonne confession, pour les noyer dans le sacrement de pénitence, qui est la piscine de la loi nouvelle, le bain du sang de Jésus-Christ, l'océan de ses miséricordes. Voilà donc la première disposition que vous devez apporter aux grandes solennités qui approchent. Purifiez vos consciences par une bonne confession; ôtez de dessus vos âmes ce poids terrible qui les précipiterait dans l'enfer, c'est-à-dire, ce mauvais commerce, cette mauvaise habitude de blasphème, d'ivrognerie, d'impureté, ce bien mal acquis, cette inimitié scandaleuse. Voilà des montagnes, mes frères, qu'il faut venir abaisser aux pieds de Jésus-Christ dans le tribunal de la pénitence. Qu'attendrez-vous davantage à le faire? N'y a-t-il pas assez longtemps que ces montagnes vous accablent, qu'elles font votre tourment, qu'elles ne vous laissent aucun moment de

repos, que vous languissez sous leur poids, qu'elles déchirent votre conscience ? Déchargez-vous-en aujourd'hui, je vous y invite ; quelque énormes que soient vos péchés, nous avons le pouvoir de vous les remettre. Quelle consolation pour vous ! Lorsqu'ils seront sortis de votre cœur, lorsque vous en aurez soulagé votre âme, vous vous sentirez déchargés d'un pesant fardeau. Venez donc sans tarder davantage, ne renvoyez pas à un autre temps. Le démon vous abuse par tous ces délais. La mort pourrait vous surprendre, et le poids de ces montagnes, que vous portez dans votre âme, vous précipiterait dans l'enfer. N'endurcissez donc pas vos cœurs à la voix de votre Dieu, qui se fait entendre. Mettez toutes ces montagnes à ses pieds : il n'y en a aucune qu'il n'aplanisse. Ne vous faites pas de votre retour à Dieu une montagne : sa grâce vous le facilitera. Mettez la main à l'œuvre avec courage. L'orgueil du péché vous a perdu ; revenez à Dieu par l'humilité de la pénitence. *Omnis mons et collis humiliabitur.*

Mais, me direz-vous peut-être, grâces à Dieu, ma conscience ne me reproche rien de semblable. Depuis longtemps je suis revenu à Dieu, j'ai mis ordre à l'affaire de mon salut, et ma conduite est exempte de tous ces crimes dont vous venez de faire le dénombrement. Soit, mon cher auditeur, je le veux bien, vous n'avez pas des montagnes sur votre conscience ; mais n'y avez-vous pas par hasard quelques collines ? J'appelle collines ces habitudes de péché qui, quoique moins criminelles, offensent pourtant le Seigneur, et pourraient vous conduire à de plus grandes fautes ; comme cet amour-propre et cette recherche de vous-même en toutes choses, cet amour du monde et de ses parures, ces attachements dangereux, quoique en apparence innocents, cette perte du temps, ces conversations inutiles. Or, ces collines aussi doivent être abaissées, suivant l'oracle du Prophète : *Omnis mons et collis humiliabitur.* Non qu'après tout, il faille être exempt de toute faute, même légère, pour participer aux fruits de la naissance de Jésus-Christ : cette sainteté entière et sans tache n'est le partage d'aucun mortel. Mais au moins ce que Jésus-Christ demande, c'est que nous n'entretenions dans nous-mêmes aucune habitude du péché, aucun attachement désordonné au péché ; que nous haïs-

sions tout ce qui l'offense, et que nous soyons disposés à en faire le sacrifice : que nous soyons du nombre de ces hommes de bonne volonté, à qui les anges annoncèrent la paix le jour de sa naissance. Autrement ces habitudes, quelque légères qu'elles nous paraissent, seraient un obstacle à la grâce de Dieu, ou du moins en diminueraient d'abord l'abondance, et en tariraient ensuite peu à peu la source. Ce seraient des collines qui barreraient le chemin à Jésus-Christ pour venir dans nous, qui lui rendraient son séjour dans notre âme désagréable, et l'en éloigneraient bientôt tout à fait. Quel rapport en effet, disait autrefois saint Paul, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial, entre un Dieu humble et une âme superbe, entre un Dieu pauvre et une âme qui ne soupire qu'après les frivoles biens d'ici-bas, entre un Dieu la bonté même et une âme colère et emportée, entre un Dieu mortifié et pénitent et une âme sensuelle et mondaine ? Voilà donc le premier effet que doit produire dans vous la pénitence chrétienne : elle doit y détruire tout attachement au péché, pour vous rendre dignes de Jésus-Christ et vous préparer à sa venue. Autrement ce ne serait plus qu'une pénitence extérieure et pharisaïque qui ne purifierait que les dehors de l'âme, qui ne s'attacherait qu'à l'écorce, et négligerait l'essentiel et le fond qui a toujours été de détruire le péché. *Omnis mons et collis humiliabitur.*

Mais il ne suffit pas d'éviter le mal ; il faut encore faire le bien, nous dit l'Esprit-Saint. *Declina a malo et fac bonum.* Il ne faut donc pas qu'une véritable pénitence se contente de détruire le péché ; mais il faut en outre qu'elle s'occupe à produire de bonnes œuvres, c'est-à-dire, pour continuer la similitude de notre évangile, qu'après avoir abaissé les montagnes et les collines, il faut combler les vallées. *Omnis vallis implebitur.* Que de vallées le péché a laissées dans votre âme, mon cher auditeur ! Permettez que je vous les présente ici toutes successivement, et tâchons d'en mesurer ensemble toute la profondeur.

Vallées dans vos prières. La prière est la nourriture de l'âme ; c'est la vie d'un chrétien : celui qui ne prie pas, ne donne plus aucun signe de vie, il est déjà mort. C'est un hommage que nous devons rendre à Dieu : celui qui ne le lui

rend pas est un rebelle qui lui refuse ce qui lui est si légitimement dû, et qui mérite toute sa colère. Cependant, malgré tous ces principes, vous ne priez pas, ou vous priez mal. Vos journées commencent et finissent sans la prière. Les dimanches et les fêtes, qui sont proprement des jours de prières, n'en sont plus pour vous; vous les passez dans la dissipation et souvent dans le crime. Vous vivez sans Dieu, sans religion, sans culte : est-il surprenant que vous viviez pécheurs? Comblez donc cette vallée, mes chers auditeurs, voilà le premier bien que la pénitence doit opérer dans vous. Réglez vos prières, consacrez, tous les matins, les prémices de vos journées à la prière et à la méditation de la loi de Dieu. Recueillez-vous dans vous-mêmes, à la fin de chaque jour, pour examiner en présence de Dieu, dans l'amertume de votre âme, les fautes dont vous vous êtes rendus coupables, et pour en gémir devant Dieu. Sanctifiez avec soin, toutes les semaines, par de pieux exercices, le jour que Dieu s'est consacré. Si vous revenez à la prière, vous reviendrez bientôt à Dieu ; mais si vous l'abandonnez, ou si vous vous en acquittez mal, ce qui équivaut au même, vous vous priverez de toute sorte de grâces, parce que la prière est un des principaux moyens de les obtenir. *Omnis vallis implebitur.*

Vallées dans vos occupations. Vous vivez dans l'oisiveté, mon cher auditeur, et, vous le savez, puisqu'on le dit depuis si longtemps, l'oisiveté est la source de toute sorte de vices. Comment donc voulez-vous n'être pas vicieux, puisque vous êtes si oisif? Vous vivez, jeune homme du monde, dans la dissipation, dans les plaisirs, ne songeant qu'à vous divertir, et négligeant habituellement les devoirs de votre état. Vous vivez, femmes du monde, dans les cercles, dans les festins, dans les spectacles ; et vous abandonnez le soin de votre ménage, l'éducation de vos enfants, que vous livrez à des mains mercenaires, qui règlent tout dans votre maison, souvent aux dépens des intérêts les plus chers de votre famille. Si votre pénitence est sincère, revenez à votre devoir. Réglez l'heure de votre lever, le temps de votre travail, la suite de vos occupations, l'ordre même et la mesure de vos divertissements ; car celui qui vit avec règle, vit avec Dieu. *Omnis vallis implebitur.*

Vallées dans la fréquentation des sacrements. Que cette vallée est terrible, mon cher auditeur ! Je suis devenu comme une herbe frappée de stérilité, disait autrefois le Prophète, et mon cœur s'est desséché dans la tristesse, parce que j'ai oublié de manger mon pain. *Percussus sum ut fœnum et aruit cor meum, quia obliti sum comedere panem meum.* Le pain de l'âme, c'est l'Eucharistie : celui qui s'éloigne de ce pain n'aura pas la vie, nous dit Jésus-Christ. Cependant vous vous en éloignez : votre âme est dans le vice, et vous ne l'en retirez pas ; votre cœur est sans force, et vous ne le nourrissez pas. Combien y a-t-il de temps que vous n'avez approché ni du sacré tribunal, ni de la table sainte ! Comblez ces intervalles ; rapprochez ces distances ; réglez, suivant l'avis du directeur de vos consciences, vos confessions et vos communions. *Omnis vallis implebitur.*

Enfin, vallées dans la pratique de toutes les bonnes œuvres. Vous êtes pécheurs, et vous ne voulez pas faire pénitence ! Après une vie presque entière passée dans le crime, vous revenez à Dieu, et vous vous recherchez pourtant presque toujours vous-mêmes dans la pratique de votre prétendue pénitence. En vain l'Église, pour vous contraindre en quelque sorte à faire cette pénitence si nécessaire, a établi des jours d'abstinence et de jeûne : vous ne les observez pas, et vous prétendez avoir mille bonnes raisons pour vous en dispenser. Je ne les examinerai pas aujourd'hui ; mais du moins, si, en vous dispensant de ces pénitences, vous y suppléiez par d'autres bonne œuvres ; si la miséricorde envers les pauvres réparait du moins les brèches que fait à votre âme l'excessive indulgence que vous avez pour vous-mêmes ; si vous retranchiez quelque chose de vos plaisirs, de vos sensualités, de vos mollesses, pour le donner aux membres souffrants de Jésus-Christ !..., Mes frères, j'ose le dire, voici un moyen infaillible pour vous assurer les fruits de la naissance de Jésus-Christ dans ces têtes : tandis que, réunis avec toute votre famille, vous verrez étalés sur vos tables avec abondance les biens dont la Providence vous a comblés, songez à ces pauvres infortunés qui, dans ce moment-là même, manquent de tout, qui dans le misérable réduit où se cache leur indigence, à la lueur d'une lampe sépulcrale, entourés de leurs enfants affamés et presque

nus qui leur demandent du pain, ne peuvent leur donner suffisamment d'un pain noir arrosé de leurs sueurs et de leurs larmes. Le christianisme offrira-t-il toujours le spectacle qu'il commençait à présenter déjà du temps de saint Paul : des chrétiens qui se disent frères, et dont les uns sont dans la plus excessive abondance, tandis que les autres manquent de tout ? *Alius quidem esurit, alius autem ebrius est.* Faites cesser ce scandale, mes frères. Si vous aviez vécu du temps où Jésus-Christ était dans sa crèche, lui auriez-vous refusé vos dons? Il vous les demande pour ses membres souffrants, qui sont les pauvres. Remettez-les à votre pasteur, qui les lui présentera en votre nom. Hélas ! son cœur sensible et compatissant est vivement ému du spectacle de tant de pauvres qui accourent vers lui, et qu'il ne peut pas soulager. Les besoins de cette paroisse sont comme un abîme de misères qui se présente à lui de toutes parts. Portez-lui chacun vos dons, et cet abîme sera bientôt comblé. *Omnis vallis implebitur.*

Jusqu'ici nous n'avons vu que les effets extérieurs de la pénitence, qui sont de détruire le péché et de produire toutes les vertus : voyons maintenant ses effets cachés et intérieurs. La pénitence, si elle est sincère, doit agir sur toute l'âme, sur l'esprit et sur le cœur, et c'est cette pénitence intérieure surtout que Jésus-Christ demande. Elle agit sur l'esprit, en dirigeant ses intentions ; elle agit sur le cœur, en corrigeant ses affections : et c'est ce que notre évangile appelle rendre droits les chemins tortus, et unis ceux qui sont raboteux. *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas.*

D'abord la pénitence rectifie nos intentions. L'intention est le chemin qui doit nous mener à Dieu. C'est cet œil de l'Évangile qui, s'il est clair lui-même, éclairera tout le corps de nos actions, et s'il est malheureusement obscur, le plongera tout entier dans les ténèbres. Or, jusqu'à présent, nos intentions ont été bien défectueuses, et c'est ce qui a été la principale cause de tous nos malheurs. Qu'avons-nous recherché en toutes choses ? notre propre satisfaction, l'estime du monde, l'amour des créatures, un vil intérêt, un frivole plaisir. Voilà le grand ressort de toute notre conduite. Dieu a toujours été pour nous dans l'oubli : et

là qu'est-il arrivé ? c'est que la fin que nous nous proposions en toute chose étant déréglée, toute notre conduite l'a été. Nous avons abusé des actions les plus innocentes, et nous avons profané même les plus saintes. Voulons-nous donc maintenant revenir à Dieu, il faut que nos intentions rentrent dans l'ordre ; que l'amour de Dieu, la conformité à sa volonté sainte, le désir de lui plaire soient le mobile de toutes nos actions ! qu'au lieu d'agir, comme nous avons fait jusqu'à présent, par amour du monde et de nous-mêmes, nous agissions dorénavant par amour pour Dieu. Or ce grand changement, c'est la pénitence chrétienne qui doit le faire ; c'est elle qui doit rectifier nos intentions, et rendre droits les sentiers tortueux et obliques de notre esprit et de notre cœur. *Erunt prava in directa.* Venons au détail, et puissé-je aujourd'hui vous le bien faire comprendre !

Ainsi, jusqu'à présent vous avez travaillé, et beaucoup peut-être ; mais, parce que dans votre travail vous n'aviez que des fins humaines, que vous n'étiez conduits que par un esprit d'ambition ou d'intérêt, que la vue de Dieu et les considérations religieuses n'y entraient pour rien, vous en avez ressenti tout le poids, et vous en avez perdu le fruit le plus solide, qui est le mérite pour l'éternité. Dès ce moment, changez de conduite, rectifiez votre intention : travaillez pour accomplir la volonté de Dieu, pour vous soumettre aux ordres de sa providence ; offrez-lui votre travail, supportez patiemment les peines qui en sont inséparables, en réparation de vos péchés, en union du travail et des peines de Jésus-Christ. De cette sorte vous vous sanctifierez au milieu des devoirs de votre état, dans vos actions ordinaires, et sans faire plus que ce que vous avez fait jusqu'ici, vous éviterez beaucoup de péchés, et vous aurez bien plus de mérite. *Erunt prava in directa.*

Jusqu'ici vous veniez dans nos temples assister aux prières publiques, à la parole de Dieu, au saint sacrifice ; mais dans le fond, qu'est-ce qui vous y amenait ? l'habitude, la coutume, des vues peut-être encore plus criminelles, le désir de voir et d'être vus. Rectifiez votre intention, changez de conduite : venez-y pour entrer dans les vues de Jésus-Christ, dans l'esprit de l'Église, pour vous unir aux prières des

saints, pour nourrir votre âme, pour vous offrir avec Jésus-Christ ; et, au lieu que ces pratiques de religion ont été jusqu'à présent pour vous, par la dissipation qui vous y accompagnait, le sujet de mille ennuis et de mille fautes, vous vous les rendrez, par l'esprit de piété que vous y porterez, bien plus consolantes et bien plus utiles. *Erunt prava in directa.*

Vous vous parez, femmes du monde, et pourvu que ce soit d'une manière conforme à la modestie et à votre état, la religion consent à ne pas vous l'interdire ; mais dans ces parures mêmes, rectifiez vos intentions. Au lieu que jusqu'à présent vous ne l'avez fait que dans des vues mondaines, ou peut-être même plus criminelles, faites-le dorénavant pour vous conformer à la bienséance de votre condition, aux devoirs de votre état, à la volonté divine ; en parant votre corps qui doit mourir, n'oubliez pas votre âme qui est immortelle ; ornez-la de modestie, d'innocence, de pudeur, qui sont les plus précieuses parures ; imitez les femmes des patriarches, qui se paraient ainsi ; imitez la reine Esther qui, dans le sein même d'une cour idolâtre, conservait sa vertu sans tache, au milieu des plus brillantes parures. *Erunt prava in directa.*

Enfin, vous conservez des rapports avec le monde, et cela est juste, puisque vous vivez dans le monde ; mais dans ces rapports-là mêmes, rectifiez votre intention ; et, au lieu que vos conversations ont été jusqu'à présent assaisonnées par la médisance, empoisonnées par la volupté, flétries par tous les vices, et par conséquent si dangereuses et si funestes, rendez-les dorénavant, par l'esprit de charité et de religion qui vous y accompagnera, modestes, innocentes, pures, la source de la paix et de l'union, et avantageuses par là à votre prochain et à vous-mêmes. *Erunt prava in directa.*

C'est ainsi que la pénitence n'est pas au-dessus de nous, qu'il ne faut pas monter jusqu'au ciel pour la chercher, qu'il ne faut pas faire un long voyage pour la trouver ; mais que tous nous la portons dans nous-mêmes, dans la mortification de nos passions, dans l'accomplissement des devoirs de notre état. Les austérités ne sont pas pour tout le monde. Faire pour Dieu tout ce que l'on fait, est une pénitence qui

convient à tous. Quel regret n'aurions-nous pas un jour, de voir qu'il nous en aurait coûté si peu pour nous sauver, et de nous être perdus par cela même qui aurait pu nous sauver, et qui en aura sauvé tant d'autres ! *Erunt prava in directa.*

La pénitence fait plus encore. Après avoir rectifié nos intentions, elle surmonte nos répugnances, elle adoucit nos difficultés, elle corrige nos affections. Naturellement le chemin qui mène à la vie est rude et escarpé ; mais le courage et l'habitude l'aplanissent, et la grâce ensuite y fait même trouver mille douceurs. Ainsi, vous êtes d'un caractère vif et léger, vous n'avez aucun goût pour la prière, le temps que vous y employez vous paraît d'une longueur insupportable ; mais ayez un peu de courage, surmontez cette première répugnance, persévérez, et Dieu, en récompense de votre fidélité, vous y fera trouver d'abord un peu plus de facilité, et ensuite du goût même et de la douceur. *Erunt aspera in vias planas.* De même, vous êtes d'un caractère faible et sensible, vous ne pouvez supporter avec patience les afflictions que Dieu vous envoie ; mais ayez un peu de courage, surmontez cette première répugnance, persévérez, et la pénitence vous fera apercevoir dans ces afflictions mêmes, l'assurance de votre salut, la main paternelle de votre Dieu, qui ne vous châtie que pour vous sauver, et ces considérations vous rendront vos croix mêmes précieuses et chères. *Erunt aspera in vias planas.* De même, vous êtes d'un caractère brusque et emporté, vous ne pouvez supporter les défauts de vos frères, la moindre injure pousse votre patience à bout, vous ne savez comment faire pour vous corriger ; mais ayez un peu de courage, surmontez vos répugnances, persévérez : la pénitence viendra à votre aide, elle vous montrera dans vos ennemis mêmes les instruments de la miséricorde de Dieu sur vous, le moyen infaillible d'expier vos péchés passés et d'orner votre âme des vertus chrétiennes. Animés de ces saintes pensées, bien loin de haïr vos ennemis, vous les aimerez, vous les embrasserez dans la charité de Jésus-Christ, et vous vous estimerez heureux d'acheter à si vil prix le pardon de vos péchés et une récompense éternelle. *Erunt aspera in vias planas.*

C'est ainsi, mes Frères, que la pénitence chrétienne, suivant l'expression de l'Écriture, est cette pierre mystérieuse

dans les trous de laquelle on trouve le miel des consolations divines. Et n'est-ce pas en effet ce que tous les saints ont éprouvé? Qui fut plus pénitent qu'un saint Paul qui, outre les persécutions qu'il éprouvait de toutes parts, les dangers qu'il courait sur terre et sur mer, la sollicitude de toutes les églises, crucifiait encore sa chair et la réduisait en servitude? Cependant il nous assure lui-même qu'il surabondait de joie au milieu de toutes ses tribulations. Je sais, dit-il, à qui j'ai confié le dépôt de mes souffrances, qu'il est assez puissant pour me les rendre avec usure au dernier jour, et que ce moment court et léger de tribulation me produira un poids éternel de consolations et de gloire. Tels ont été de tout temps les sentiments et le langage de tous les saints. Si donc nous sommes sans ferveur dans les pratiques de piété, sans goût dans la prière, sans onction et sans âme dans l'accomplissement des devoirs de la religion, ne l'attribuons le plus souvent qu'à cette vie molle et sensuelle que nous menons et à cet éloignement habituel dans lequel nous vivons pour toutes les pratiques de la mortification et de la pénitence.

Et voilà ce que nous dit le prophète Isaïe, à la fin de notre Évangile. Après nous avoir appris à préparer les voies du Seigneur, en détruisant les péchés, qui sont ces montagnes et ces collines qui s'opposent à sa venue; en comblant par de bonnes œuvres les vallées que le péché a creusées dans nos âmes; en rectifiant, dans nos actions mêmes communes et ordinaires, nos motifs et nos intentions; enfin, en surmontant avec courage, les répugnances et les difficultés que le démon ne manque pas de nous faire éprouver dans la pratique des vertus chrétiennes: Si vous faites tout cela, nous dit-il, votre chair verra le salut de Dieu. *Et videbit omnis caro salutare Dei.* Dans le fond, qu'y a-t-il de plus opposé que la chair et Dieu? La chair est matière, et Dieu est esprit; la chair est impure, et Dieu est souverainement pur; la chair est mortelle, et Dieu est l'Être par excellence, l'Immuable et l'Immortel. Qui a donc pu réunir ces deux choses en apparence si opposées? c'est la pénitence qui les a réunies dans Jésus-Christ; c'est elle qui a rendu en quelque sorte notre chair spirituelle, et qui a apaisé la justice divine, en la réconciliant avec notre chair. Dieu était dans Jésus-Christ, nous dit un saint Père; et qu'y faisait-il? il

y réconciliait le monde avec lui-même par la pénitence. *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* Entrez dans l'étable de Bethléem. Qu'y verrez-vous? la pénitence, nous dit saint Bernard. Tout nous la prêche : ces langes, cette paille, cette crèche, cet Enfant-Dieu gelé de froid, versant des larmes, tout nous crie : faites pénitence, autrement vous périrez tous. Aussi, mes Frères, que dans ces fêtes chacun vous souhaite ce qu'il croira de plus précieux et de plus convenable : les uns, une santé parfaite, avec une longue vie : les autres, une prospérité entière avec la réussite dans tous vos desseins. Pour moi, je vous souhaiterai l'esprit de pénitence. Eh ! dans quel temps cette vertu nous a-t-elle été plus facile et plus nécessaire que dans celui où nous vivons? La pénitence nous entoure de toutes parts en quelque manière; ne nous la rendons pas infructueuse par nos murmures; mais rendons-nous-la méritoire en la plaçant dans notre cœur. Nous sommes pécheurs, et sans la pénitence nous ne verrons jamais le salut de Dieu. *Et videbit omnis caro salutare Dei.*

Divin Sauveur, du fond de cette crèche, vous nous prêchez la pénitence; vous nous la prêcherez un jour sur la croix. Faites que nous nous rendions enfin à vos conseils et à vos exemples. Le disciple n'est pas plus que le maître, et si vous avez voulu souffrir pour expier nos péchés, il est bien juste que nous souffrions nous-mêmes, qui sommes les criminels et les coupables. Mais en nous donnant le précepte et l'exemple de la pénitence, donnez-nous-en aussi la grâce et l'esprit; afin que, renonçant à tous les faux plaisirs du monde, nous ne connaissions d'autres bonheur ici-bas que celui de vous être semblables sur la terre, pour vous posséder un jour dans l'éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

La quinzième année de l'empire de César Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, étant tétrarque de

l'Iturée et de la Trachonitide, et Lysanias étant tétrarque d'Abylène, sous les grands-prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée dans le désert à Jean, fils de Zacharie.

Jésus-Christ va ouvrir sa carrière évangélique. Renfermé jusqu'ici dans une petite bourgade de la Galilée, inconnu au monde, dont il doit être le Sauveur, ignoré même de son peuple qui l'attend avec impatience, il se prépare à sortir de son obscurité. Ce soleil de vérité ne tardera pas à s'élever au-dessus de l'horizon, et à chasser devant lui cette nuit de tant de siècles dans laquelle le genre humain est endormi. Avant de se montrer, il se fait annoncer ; il fait briller son étoile du matin : il envoie son précurseur déclarer à la nation qui soupire après sa venue, qu'incessamment il s'offrira à ses regards. Jean-Baptiste quitte le désert où se sont écoulées ses premières années, et vient sur les bords du Jourdain faire retentir la proclamation de la prochaine arrivée du libérateur d'Israël.

Nous voyons dans les premières paroles de notre évangile, saint Luc fixer avec précision l'époque où saint Jean-Baptiste commence sa prédication, et le lieu où il la fait entendre. Nous aurons plus d'une fois occasion d'observer cette attention des écrivains sacrés, à marquer toutes les circonstances des faits qu'ils nous transmettent. Ils mettaient par là ceux devant qui ils écrivaient, qui étaient contemporains des faits, dont plusieurs en avaient été témoins, qui tous au moins pouvaient facilement s'en informer, à portée de vérifier l'exactitude de leur narration. Aucun de ces faits, aucune de leurs circonstances n'a éprouvé de contradiction dans le temps, malgré la haine portée au christianisme, surtout par les Juifs. Des faits qui, lorsqu'ils étaient récents et faciles à vérifier, n'ont point été contredits par ceux qui y avaient intérêt, peuvent-ils, après dix-huit siècles, être raisonnablement révoqués en doute ?

Un des moyens imaginés par l'incrédulité moderne, pour se tirer de l'embarras où la jette cet aveu du siècle, qui, après avoir vu les faits évangéliques, a vu ensuite paraître les évangiles, est de nier que ces livres sacrés soient des auteurs auxquels nous les attribuons. Selon elle, ils ont été écrits postérieurement à la génération contemporaine des

faits ; et par conséquent, c'est à tort que nous nous prévalons du témoignage de cette génération.

Demandons d'abord aux incrédules, quelle raison ils ont de croire qu'un ouvrage est de l'auteur dont il porte le nom, qu'on ne puisse appliquer avec autant de justesse à nos saints Évangiles? Est-ce la conformité de cet ouvrage aux usages et aux mœurs du pays et du temps dans lequel on le dit écrit ? est-ce le rapport qu'il a avec le génie et le caractère connus de l'auteur à qui on l'attribue ? est-ce l'opinion du temps qui a immédiatement suivi? est-ce le témoignage, les citations des écrivains postérieurs? De tous ces motifs, qui déterminent leur conviction sur tant d'écrits profanes, quel est celui qui manque aux livres saints? En niant leur authenticité, ils ébranlent celle de tout ce qui exista jamais d'ouvrages dans le monde. Ils ont les mêmes raisons d'être persuadés que nos livres sacrés ont été écrits par les évangélistes, que pour croire tout autre ouvrage de l'auteur dont on l'intitule. Que leur faut-il de plus pour en être également certains? Également certains! ah ! ce n'est pas assez dire. Il n'y eut jamais de livres aussi authentiques que nos Évangiles, parce qu'il n'y en a point dont la supposition fût aussi impossible.

Le livre le plus difficile à supposer, est celui auquel une société entière prend un vif intérêt, qui fait son titre constitutif, le code de ses lois, la base de sa religion. Plus il lui est cher et important, plus elle est soigneuse de vérifier s'il a l'autorité qu'on lui attribue. Plus elle révère l'auteur, plus elle examine avec attention si l'ouvrage qu'on lui présente est en effet de lui.

La difficulté de tromper toute une société, sur un point où il lui est essentiel de ne pas l'être, devient infiniment plus grande, si cette société est répandue dans beaucoup de pays séparés les uns des autres par de grandes distances. Ce n'est plus une seule société, c'est une multitude de sociétés qu'il faut abuser. Les apôtres avaient étendu leur prédication dans l'Italie, dans l'Égypte, dans la Grèce, dans l'Asie-Mineure, dans bien d'autres pays encore. Dans chaque région, ils avaient fondé plusieurs églises. Comment imaginer qu'on ait pu persuader à tant d'églises ainsi dispersées, que des ouvrages, dont elles n'auraient jamais en-

tendu parler, étaient de leurs premiers fondateurs ? Comment faire adopter à tous ces hommes en même temps, sans réclamation d'aucun d'eux, une imposture qu'ils avaient tant d'intérêt et tant de facilité à dévoiler ?

La supposition des Évangiles devient encore bien autrement incroyable, quand on pense qu'il aurait fallu les faire recevoir à plusieurs sociétés opposées entre elles. Je vois dès le commencement du christianisme se former des hérésies animées d'une haine furieuse contre l'Église, qui de son côté les condamne sévèrement.

Je vois les Évangiles répandus, et dans notre Église, et dans les sectes séparées. Je vois, et catholiques, et hérétiques, en admettre l'authenticité, les reconnaître comme la règle de leur foi, en faire le juge de leurs contestations. Les partis opposés me sont réciproquement garants de la vérité qu'ils reconnaissent unanimement. L'un veille trop attentivement sur l'autre, pour qu'aucun des deux ait pu commettre la fraude, soit à l'insu, soit du consentement de son adversaire. Dira-t-on que l'un des deux, ayant fait la supposition, a eu le pouvoir de la faire adopter à l'autre ? Dira-t-on qu'ils se sont accordés pour commettre ensemble cette fausseté ? L'incrédulité est réduite à choisir entre ces deux absurdités.

En supposant, contre l'évidence, que quelqu'un eût eu le pouvoir de faire passer universellement sous le nom des apôtres, des évangiles de sa composition, qui est-ce qui en aurait eu la volonté ? On n'est pas faussaire sans intérêt ; et quel intérêt pouvait-on avoir à supposer des évangiles qui ordonnent de renoncer à tout, d'aimer les humiliations, de désirer les souffrances ? Les livres qui obligent au martyre, ne sont pas ceux que l'on suppose. Que des hommes se laissent égorger pour des erreurs qui les abusent, on peut le concevoir ; mais où en a-t-on vu qui se fissent massacrer pour leurs propres fictions ?

On veut que les quatre Évangiles aient été controuvés. Mais les Actes des apôtres, mais toutes leurs Épîtres ont un rapport nécessaire avec les Évangiles. Souvent les faits évangéliques y sont rappelés : partout ils y sont supposés. Dira-t-on que ces écrits ne sont pas non plus des auteurs dont ils portent les noms ? Ne nous arrêtons pas à l'exces-

sive difficulté, pour ne pas dire à l'impossibilité de fabriquer après coup tant d'écrits qui cadrassent parfaitement, et sans laisser découvrir aucune trace de fraude, soit entre eux, soit avec toutes les circonstances des temps et des lieux. Que ceux qui n'ont pas honte de cette ridicule assertion, considèrent l'illusion qu'il aurait fallu faire aux églises à qui les épîtres des apôtres sont adressées. Qu'ils nous disent comment on serait venu à bout de persuader à tous les chrétiens de Rome, de Corinthe, de Thessalonique, de tant d'autres pays, qu'ils avaient reçu de saint Paul des lettres que dans le fait ils n'auraient jamais vues. On ne trompe pas les hommes sur ce qu'ils voient, sur ce qu'ils éprouvent eux-mêmes.

Nous voyons les Évangiles cités par les auteurs qui ont suivi immédiatement les apôtres, et qui avaient été leurs disciples ; par saint Clément (1), par saint Ignace, par saint Polycarpe. Veut-on soutenir que les écrits de ces Pères apostoliques ont été pareillement fabriqués ? Ceux qui les ont remplacés, saint Justin, saint Irénée, Tertullien, citent aussi les Évangiles ; ils citent même, en divers endroits, ces premiers auteurs. Dira-t-on qu'on a de même fabriqué les écrits de ceux-là ? Descendons encore une génération ; nous trouvons d'autres saints Pères en plus grand nombre, qui sont garants de l'authenticité des Évangiles, et des ouvrages de leurs prédécesseurs. Les auteurs ecclésiastiques se tenant les uns aux autres, rapportant tous des passages des Évangiles, et des auteurs antérieurs, forment une chaîne qui remonte jusqu'aux apôtres, et qui descend jusqu'à nous. Si les Évangiles sont supposés, tout ce qui existe d'ouvrages chrétiens, depuis l'origine de la religion, l'a été.

Pour soutenir avec quelque apparence le système de la supposition des Évangiles, il faudrait fixer l'époque où ils ont été introduits dans le christianisme. Nous portons aux incrédules le défi de marquer un temps où la fraude ait été, nous ne disons pas seulement effectuée, mais possible. Assignera-t-on le temps où les apôtres vivaient encore ? Aurait-on osé la tenter sous leurs yeux ? Aurait-on pu la réa-

(1) Il faut observer que saint Clément ne cite que les trois premiers Évangélistes. Il avait consommé sa vie par le martyre, lorsque saint Jean publia son Évangile, vers la fin du premier siècle.

liser malgré eux? Veut-on que ce soit immédiatement après la mort des apôtres, que les Évangiles aient été produits? Les disciples qu'ils avaient instruits, à qui ils avaient laissé après eux le gouvernement des diverses églises, l'auraient-ils ignoré? l'auraient-ils souffert? Passera-t-on à l'âge suivant pour y placer la supposition? Plus on la recule, plus on la rend impossible. Une plus grande étendue de l'Église, une plus grande multiplicité d'églises particulières, rend l'unanimité plus incroyable, un plus grand nombre de sectes rend le concours plus impraticable. Le système de la falsification déjà absurde, parce que personne n'aurait pu la faire, l'est encore, parce que jamais on n'aurait pu la faire.

Et si elle avait été réelle, croit-on qu'elle eût pu s'effectuer avec un tel secret, que les ennemis du christianisme, si acharnés contre lui, si attentifs à saisir toutes les manières de le combattre, n'en eussent eu aucune connaissance, et qu'ils eussent négligé un moyen aussi favorable à leur cause? Celse reproche aux livres saints d'être altérés en quelques endroits; nulle part il ne dit qu'ils sont apocryphes : et Julien attribue formellement les Évangiles à leurs quatre auteurs. Pour soutenir qu'ils ne sont pas leur ouvrage, déistes, vous avez à démentir non-seulement tout ce qu'il y a eu de chrétiens jusqu'à nous, mais tout ce qui a existé avant vous d'incrédules.

Revenons à notre évangile, et examinons les leçons que nous présente l'exemple du saint précurseur. Modèle des solitaires dans ses premières années, par ses incroyables austérités, dans les années suivantes il le sera des hommes apostoliques, par la force et l'étendue de son zèle, pour l'être enfin dans sa mort, des martyrs, par l'intrépidité de son courage. Cette aurore de jour brillant qui doit bientôt éclairer l'univers, se tient cachée dans une nuit profonde, jusqu'au moment où il lui sera ordonné de paraître. Que fait-il au fond de son désert, loin de toute société humaine, cet homme destiné à annoncer un jour au genre humain son salut? Il se prépare à ce grand ministère; il fuit les regards pour s'y présenter ensuite avec plus d'autorité, et il se donne le droit de prêcher la pénitence, en pratiquant lui-même, malgré son éminente sainteté, la pénitence la plus

rigoureuse dont les hommes eussent l'idée. Le premier apôtre de Jésus-Christ vous trace la route, vous qui êtes appelés à la même fonction. Voyez ce grand personnage se disposer à une prédication de quelques mois, par une retraite de trente années. Pourriez-vous imaginer que quelques études superficielles, faites au milieu du monde, fussent une préparation suffisante? Étudiez, cela vous est en effet nécessaire, les grandes vérités que vous serez chargés d'annoncer; mais apprenez du plus grand prédicateur qui fut jamais, où et comment vous devez les étudier : c'est, à son exemple, dans la solitude que vous en acquerrez la connaissance. Vos méditations vous instruiront plus que vos travaux, et vous obtiendrez la science, l'onction, la force, tous les talents dont vous avez besoin, bien plus sûrement et bien plus abondamment devant votre crucifix, que dans votre cabinet. Pénétrez-vous des vérités saintes, afin de pouvoir les répandre avec profusion ; formez-vous aux vertus que vous aurez à prêcher; que votre exemple soit votre première prédication ; que le respect pour votre personne en inspire pour vos discours ; que votre vue rappelle ce grand mot de l'Apôtre, et vous en fasse faire l'application : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ (1). Sans négliger entièrement les ornements humains, devenus malheureusement nécessaires, gardez-vous de vous y attacher trop fortement, et surtout exclusivement. Ne cherchez pas à plaire, ne songez qu'à persuader. Occupez-vous de rendre vos exhortations non pas agréables, mais solides, et de leur donner non de la grâce, mais de la force. Les orateurs ne sont qu'applaudis : ce sont les apôtres qui convertissent.

Ce n'est qu'après avoir entendu l'ordre divin, que Jean-Baptiste quitte son désert, et vient sur les bords du Jourdain exercer le ministère pour lequel il a été donné au monde. Pour qu'il entre dans la carrière, il faut que Dieu la lui ouvre : autre leçon, que donne son exemple à ceux qui doivent un jour l'y suivre. Le saint le plus parfait n'ose pas s'ingérer dans les fonctions sacrées, avant que la voix de Dieu ne l'y ait appelé ; et quelqu'un oserait se flatter de

(1) Imitatores mei estote sicut et ego Christi. I. *Ad Corinth.*, *IV. 16.*

n'avoir besoin, pour s'y immiscer, que de sa propre volonté!

Ce n'est pas seulement l'honneur du saint ministère qu'il est défendu d'usurper, si on n'y est pas appelé de Dieu, comme Aaron (1) : c'est une erreur aussi commune qu'elle est funeste, que la vocation divine est nécessaire seulement aux ecclésiastiques. Hommes de tout état, vous en avez un égal besoin. Un des principes les plus importants, mais aussi des plus inconnus de la morale chrétienne, est l'obligation de consulter la volonté de Dieu, et de s'y conformer, pour entrer dans une profession quelconque.

Nous avons tous une vocation commune ; chacun de nous a une vocation particulière. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (2) : voilà la vocation générale. Il ordonne à chaque homme de se tenir dans l'état auquel il a été appelé (3) : voilà la vocation particulière. L'une de ces vocations est notre but ; l'autre est notre moyen pour l'atteindre. La première est le terme où Dieu nous attend ; la seconde, la route où il nous place pour y parvenir. Auteur du salut, il se propose de nous y rassembler tous ; auteur de la société, il nous partage entre les diverses professions dont il l'a composée. Nous sommes dans sa main, comme l'argile dans la main du potier ; et cette comparaison, quoiqu'elle soit de l'Esprit-Saint, est encore trop faible pour exprimer la dépendance où nous sommes de notre créateur. De même que le potier a le pouvoir de faire de sa masse de terre le vase qu'il lui plaît (4) ; de même Dieu est le maître absolu de nous employer selon son bon plaisir. Nous ne sommes pas à nous, pour disposer à notre gré de nous-mêmes, et c'est attenter à son domaine suprême, c'est mettre notre volonté à la place de son autorité, que de nous attribuer des fonctions que nous ne devons tenir que de lui. Et n'est-ce pas lui qui, en nous créant, nous a rendus propres à une profession

(1) Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron. *Ad Heb., V. 4.*

(2) Omnes homines vult salvos fieri. I. *Ad Timoth., II. 4.*

(3) Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat. I. *Ad Corinth., VII. 20.*

(4) An non habet potestatem figulus luti ex eadem massa facere aliud quidem vas in honorem, aliud vero in contumeliam. *Rom., IX. 21.*

plutôt qu'à une autre? Ne connaît-il pas parfaitement ce qu'il a mis dans nous, le caractère, les goûts, les inclinations, la tournure d'esprit, les talents, les qualités qu'il nous a donnés? Aurions-nous la prétention insensée de nous connaître aussi pleinement que nous sommes connus de lui? Disons même plus : la connaissance de nous-mêmes est celle que nous avons le moins, parce que c'est celle sur laquelle nous nous faisons le plus d'illusion. L'un, poussé par sa présomption, se juge capable des choses les plus au-dessus de sa portée; l'autre, retenu par la timidité, n'ose pas ce qui lui serait le plus facile; celui-ci, entraîné par son imagination, ne voit que ce qu'elle lui présente; celui-là, emporté par ses passions, se persuade tout ce qu'elles lui suggèrent. Presque tous, aveuglés par leur amour-propre, s'attribuent les qualités qu'ils n'ont pas, ou exagèrent celles qu'ils peuvent avoir; prennent leurs désirs pour des dispositions, leurs goûts pour des talents, leurs sentiments pour des vertus. Avec une connaissance de nous-mêmes, aussi bornée, aussi incertaine, aussi fausse, prétendre décider, par nos propres lumières, l'état auquel nous convenons le mieux, c'est aux yeux de la raison une extravagance.

Aux yeux de la religion, c'est de plus une témérité. Il n'est rien dont le salut dépende davantage, que du choix de l'état : ce premier pas, en décidant la route que l'on va suivre, annonce le terme où l'on arrivera. Sans doute, il n'y a pas une profession, excepté celles qui sont criminelles de leur nature, qui ne puisse conduire au ciel : toutes présentent des moyens de salut ; toutes aussi ont leurs difficultés et leurs périls. En imposant à chaque état des devoirs propres, en exposant chaque état à des tentations particulières ; la sagesse suprême qui proportionne toujours les moyens à la fin, destine à chaque état des grâces spéciales qui en fassent remplir les devoirs, et surmonter les tentations. Souverains, cette sagesse infinie vous le déclare elle-même, c'est par elle que vous régnez, et elle vous inspire les justes lois que vous dictez aux peuples qu'elle vous a soumis (1). Magistrats, elle monte avec vous sur les tribunaux, et vous y communique les dons de lumière et d'incorrup-

(1) Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt. *Prov.*, *VIII. 15.*

tibilité, qui vous font prononcer des arrêts équitables. Guerriers, elle vous suit dans les camps, pour vous revêtir de la force et de la modération. Ministres des autels, elle est avec vous dans toutes vos fonctions, pour vous remplir de la piété nécessaire à leur exercice. Courtisans, vous la trouverez dans les cours, vous pénétrant de l'inaltérable droiture qui repousse l'intrigue. Solitaires, elle habite vos cloîtres, et vous fait chérir les mortifications que vous êtes venus y chercher. Jurisconsultes, elle est au barreau, éloignant de vous l'esprit de chicane, et vous faisant triompher de ses subtilités. Négociants, elle préside à vos comptoirs, et y fait régner l'exacte probité qui rejette les gains illicites. Hommes de tout état, appelez-la, invoquez-la, et elle vous apportera toutes les grâces propres à votre profession : grâces d'union et de fidélité aux époux ; grâces de continence aux célibataires ; grâces de douceur et de fermeté aux pères ; grâces de docilité aux enfants ; grâces de bonté aux maîtres ; grâces d'obéissance aux serviteurs ; grâces de commandement à tous les supérieurs ; grâces de soumission à tous les subordonnés. Chacun, dit le grand Apôtre, reçoit de Dieu le don qui lui est propre : l'un d'une manière, l'autre d'une autre (1). Les grâces sont différentes, comme les ministères sont différents, comme les opérations sont différentes : mais c'est Dieu qui opère tout dans tous, manifestant à chacun l'esprit qui convient à son utilité : attribuant à l'un la sagesse ; à l'autre, la science ; aux autres, divers autres dons : c'est le même esprit qui effectue tout cela, distibuant chaque chose à chacun, ainsi qu'il le veut (2). Remarquons les expressions : ministères à exercer, dons pour les bien remplir, c'est Dieu qui donne le tout : c'est lui qui assigne les uns, qui distribue les autres, qui les répartit tous, ainsi qu'il le veut : nous devons donc sou-

(1) Unusquique proprium donum habet ex Deo : alius quidem sic, alius vero sic. *I. Ad Corinth. VII. 7.*

(2) Divisiones vero gratiarum sunt, idem autem spiritus ; et divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus : et divisiones operationum sunt, idem vero Deus, qui operatur omnia in omnibus Unicuique autem datur manifestatio Spiritus ad utilitatem. Alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiæ ; alii autem sermo scientiæ secundum eumdun Spiritum ; alii... hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult. *I. Ad Corinth., XII. 4. 11.*

mettre notre volonté à la sienne. Ainsi qu'il le veut, c'est donc une obligation stricte de nous mettre dans l'état qu'il nous a destiné, afin de recevoir les grâces qu'il nous y a préparées. En entrant dans une autre profession, vous sortez du plan de sa providence ; vous intervertissez ses desseins sur vous ; vous rendez vaines ses vues de sagesse et de bienfaisance. Les secours qu'il se proposait de vous donner étaient relatifs aux devoirs auxquels il voulait vous soumettre. Vous vous formez à vous-mêmes un autre ordre de devoirs. Prétendez-vous l'obliger par là à vous donner des secours d'un autre ordre ; et vous flattez-vous de faire varier ses décrets au gré de votre volonté ?

Combien donc est épouvantable le danger de l'erreur sur le choix de l'état ! L'enfer est peuplé de malheureux que cette seule méprise y a conduits, et qui y déplorent, dans un désespoir éternel, cette première prévarication qui a été la cause de toutes les autres. Tel dans le cloître eût marché de vertus en vertus, qui est allé dans le monde perdre son innocence, et se précipiter de crimes en crimes : tel autre se fût sanctifié dans le mariage, et par les professions civiles, qui est venu se faire l'opprobre du sanctuaire et le scandale de l'Église. Ah ! si dans l'état où on est le plus légitimement appelé, on est encore exposé à des chutes honteuse ; si, parmi les apôtres que Jésus-Christ s'était choisis, il s'est trouvé un misérable qui l'a trahi, que doivent devenir les téméraires qui, de leur propre autorité, usurpent des états que Dieu ne leur assignait pas ? que doivent-ils devenir, exposés à plus de dangers, et n'ayant pas les mêmes secours ?

Et ce qui rend leur malheur plus déplorable encore, c'est qu'ils ne pensent pas à le déplorer ; c'est qu'il n'y a presque personne qui imagine de concevoir du scrupule de s'être engagé dans une profession contre la volonté ds Dieu. On éprouve tous les jours les tristes effets du choix téméraire que l'on a fait, et on ne songe pas à remonter à leur cause. Qui pourrait calculer toute la suite de péchés dont ce premier péché est la cause funeste, et qui, naissant les uns des autres, se prolongeront peut-être dans un long cours d'années ? Qui entreprendrait de compter tout ce que fera commettre de désordres le scandale du pasteur ; d'in-

justices, l'incapacité du magistrat ; de vexations, la faiblesse de l'administrateur ; de déprédations, la rapacité du financier ; de crimes de tout genre, l'indignité de l'homme constitué dans une place quelconque?

Nous entendons tous les jours des plaintes amères sur la manière dont sont remplis les divers emplois de la société. Beaucoup de conversations sont des censures des hommes en place : quelquefois elles sont produites par l'envie, ou exagérées par la malignité ; mais souvent elles ne sont que trop bien fondées. Combien, dans les dignités éminentes, d'hommes, ou incapables, ou indignes ! combien peu qui en soutiennent l'honneur par leurs vertus et leurs talents ! Les siècles qui nous ont précédés voyaient dans tous les états plusieurs personnages d'un mérite transcendant, qui étaient pour les autres des modèles et des objets d'émulation. Aujourd'hui, hélas ! dans quel état pourrait-on en citer un seul ? On chercherait en vain ailleurs la cause de ce malheur universel. Les places sont généralement mal remplies, parce que presque personne n'est à sa place. De tous les hommes que nous voyons daus le monde, il y en a bien peu qui puissent se flatter d'être où Dieu les veut. Et comment pourraient être placés, conformément à la volonté de Dieu, ceux qui n'y ont eu aucun égard en choisissant leurs places? La dernière chose dont on s'occupe en embrassant une profession, est de savoir si on en a la vocation, et si on peut, avec quelque fondement espérer d'y faire son salut.

On se détermine pour un état : et quand s'y détermine-t-on ? C'est communément dans un âge où le jugement n'est pas formé, où les penchants ne sont pas annoncés, où aucune disposition n'est marquée, où non-seulement on ignore ce que l'on sera, mais où on ne peut pas savoir ce que l'on est ; où, loin d'être capable de choisir, on ne l'est pas même de connaître. On décide des destinées de toute sa vie, n'ayant pas assez de raison pour décider du plus léger intérêt.

On se détermine pour un état ; et comment s'y détermine-t-on? La circonstance de la vie où la maturité des considérations serait le plus nécessaire, est celle où on se conduit avec le moins de réflexion. On ne prend conseil que de ses désirs ;

ou, si on cherche quelques avis, ce sont ceux d'hommes aussi légers, aussi dissipés, aussi frivoles, aussi libertins peut-être que soi-même : on n'écoute que ce qui plaît ; on n'entend pas ce qui serait utile ; on ne se donne pas la peine de s'étudier soi-même, d'examiner ce qu'on a de qualités pour choisir l'état où elles pourront le mieux se déployer, ce qu'on a de défauts pour éviter la profession où ils seraient plus dangereux : on ne regarde ni les dangers dont la route est semée, ni le terme où elle conduit. Figurez-vous un passager qui se jette inconsidérément dans le premier navire qu'il trouve, sans examiner ni s'il est assez solide pour lui confier son existence, ni s'il doit le mener au port qui est l'objet de son voyage.

On se détermine pour un état : et par quels motifs s'y détermine-t-on? Ce n'est presque jamais par les considérations religieuses, les seules qui devraient y déterminer. Le respect pour ceux dont on dépend, la complaisance pour ceux qu'on aime, quelquefois le hasard seul, une occasion qui paraît favorable; d'autres fois, un dégoût que l'on éprouve, un dépit que l'on conçoit, le plus souvent des arrangements de famille, des convenances de société, l'ordre de la naissance: voilà, nous le voyons continuellement, les raisons qui décident tous les hommes à l'état qu'ils embrassent.

Serait-il donc défendu d'avoir aucun égard aux considérations humaines? Serait-il ordonné de fouler aux pieds toutes les convenances sociales, et d'aller, au mépris de l'ordre universellement établi, nous jeter dans des professions qui répugnent au rang dans lequel la Providence nous a fait naître? A Dieu ne plaise que nous exagérions les vérités saintes, et que, pour ne pas altérer leur sévérité, nous portions atteinte à leur sagesse. La vraie prudence humaine n'est pas contraire à la prudence chrétienne, mais elle lui est subordonnée. L'abus consiste, non pas à prendre en considération les convenances sociales, mais à les considérer uniquement, ou même principalement. L'esprit de la religion n'est pas que l'homme de la classe supérieure descende à des professions mécaniques, ni que celui d'un état inférieur aspire à des fonctions au-dessus de sa condition ; nous devons au contraire regarder le rang où la Providence nous

a placés en nous donnant l'être, comme une première indication de ses vues. La condition est une première vocation; mais dans la condition où Dieu nous a fait naître, il y a plusieurs professions à embrasser; et entre celles-là, il faut choisir celle qui doit conduire le plus sûrement au salut. Les considérations humaines doivent uniquement former des exclusions; les considérations divines sont les seules dignes d'être nos motifs. Les premières ne doivent servir qu'à nous éloigner des états qui leur sont contraires; les secondes ont seules droit de nous fixer dans l'état qu'elles inspirent d'adopter.

On se détermine pour un état: et dans quelles vues s'y détermine-t-on? C'est là ce qu'il y a de plus déplorable, c'est presque toujours par les vues qui devraient en éloigner: pour favoriser ses inclinations vicieuses, pour assouvir plus librement ses passions criminelles. Le libertin court dans les camps, espérant y trouver la licence; le vaniteux monte sur les tribunaux, cherchant la considération: l'indolent vient dans le sanctuaire se livrer à l'oisiveté; l'avare se jette dans la finance, pour accumuler des trésors. Je cherche dans tous les états des hommes qui y soient entrés dans la vue de faire leur salut, et combien peu j'en aperçois! C'est surtout la malheureuse passion de l'ambition qui peuple les diverses professions de la société. On entre dans la route où l'on se flatte (c'est l'expression qu'on emploie) de faire le plus grand chemin. On choisit entre les états, celui où l'on espère amasser le plus de dignités, d'honneurs, de richesses: on ne s'occupe que des biens de la fortune; on ne pense pas aux dons de la grâce: et qu'arrive-t-il de cette première erreur? L'esprit qu'on a porté dans le choix, on le conserve dans l'exercice; on ne voit dans ses fonctions, que ce qu'on y a cherché; on s'en acquitte comme on s'en est chargé. C'est là, n'en doutons point, c'est là une des principales causes pour lesquelles nous voyons toutes les professions devenir des obstacles au salut, tandis qu'elles devraient en être des moyens. Malheureux! que ces vues coupables vont engager dans la démarche qui fera le sort de votre vie et de votre éternité, arrêtez-vous à ce pas décisif; tremblez d'atteindre ce que vous poursuivez si inconsidérément. Vous obtiendrez peut-être les

avantages temporels, objet de vos vœux imprudents ; mais si Dieu vous les accorde, ce sera dans sa colère. La première punition qu'il vous infligera du dérèglement de votre choix, sera de favoriser les passions qui l'ont inspiré. Vos désirs causent votre aveuglement, vos jouissances l'augmenteront. Vous commencez, sans vous en douter, l'ouvrage de votre réprobation ; plus vous l'avancerez, moins vous vous en apercevrez. Vous vous féliciterez de marcher de succès en succès, tandis que vous tomberez de ruine en ruine ; et votre malheur éternel sera d'autant plus assuré, que vous n'en aurez ni la crainte ni la douleur, ni même la connaissance.

Et peut-être même n'attendrez-vous pas la vie future, pour recueillir les fruits amers de votre choix. Voyez dans tous les états, combien de mécontentements, combien de regrets de s'y être engagé ! Cherchez autour de vous des personnes qui se trouvent heureuses de leur situation. Chacun se plaint de sa condition ; chacun envie celle d'autrui ; le dégoût de ce qu'on a, le désir de ce qu'on n'a pas, voilà les sentiments presque universels. Et n'est-ce pas là une suite naturelle de la légèreté, de l'imprudence, de la témérité, avec lesquelles on s'est jeté dans son état ? Les pays qui dans le lointain présentent à l'œil l'aspect le plus riant sont quelquefois les plus désagréables à habiter. L'état qui dans le point de vue éloigné, n'offrait que des espérances de bonheur, souvent, quand on y est, ne donne que des chagrins et des soucis. Tout ce que l'imagination embellissait, est bientôt dépouillé par l'usage des charmes qu'elle lui prêtait ; les agréments dont on s'était flatté, ou se trouvent nuls, ou après peu de temps sont flétris par la jouissance. Et cependant on s'est imposé des charges qu'on n'avait pas prévues ; on s'est donné des occupations fâcheuses, dont on n'avait pas eu l'idée ; on se voit placé entre l'obligation de se livrer à des devoirs pénibles, et la crainte de se déshonorer si on ne s'en acquitte pas ; on voudrait ne pas les remplir ; mais on ne veut pas s'avilir en y manquant, et de là il arrive que l'on fait l'un et l'autre. On exerce les fonctions de son état, mais mollement, lâchement ; de sorte qu'on en ressent tout l'ennui, et qu'on n'en a pas le mérite. Par la

manière dont on pratique ses devoirs, on perd à la fois et sa tranquilité et l'estime publique.

C'est une nécessité pour notre bonheur du temps et de l'éternité, de connaître quelles sont les vues de Dieu sur nous, quel est l'état où il nous appelle. Mais comment atteindre à cette connaissance? quels moyen de s'assurer d'une vocation si nécessaire à suivre?

La première personne qu'on doit consulter, c'est soi-même. Dieu, en créant l'homme, l'a remis dans la main de son propre conseil (1); il l'a doué de la raison, afin qu'elle l'éclairât dans toutes les circonstances de sa vie. Et à quoi est-il plus nécessaire d'employer ce flambeau qu'alluma au dedans de nous la main du Créateur, qu'à nous éclairer dans l'action dont l'influence se répandra sur toutes celles qui la suivront? Il faut donc commencer par examiner avec une sérieuse et continuelle réflexion, et soi-même, et les divers états entre lesquels on peut choisir. Il faut d'abord s'examiner soi-même avec une entière impartialité, sans vouloir, ni se flatter, ni se dénigrer pour connaître les inclinations qu'on tient de la nature, et celles qu'on s'est données par l'habitude; les qualités que l'on peut avoir, les talens que l'on a reçus, et l'espèce d'occupation à laquelle les uns et les autres rendent le plus propre; les défauts auxquels on est enclin, les fautes auxquelles on est le plus sujet, les tentations auxquelles on est le plus porté à céder, les passions qui ont sur l'âme le plus d'empire. Il faut ensuite considérer les divers états que l'on peut embrasser, non pas avec l'œil du monde, qui ne regarde que les avantages temporels, mais avec un œil religieux, qui envisage les biens spirituels. Il faut combiner ses conditions différentes, avec les dispositions qu'on y apportera, et juger, d'après la comparaison des unes et des autres, quel est l'état où on aura le plus de moyens de faire le bien, le moins d'occasions de faire le mal; où les facultés dont on est pourvu pourront avoir le plus de succès, et où les passions dont on porte le germe auront le moins d'influence; où on sera le plus près des grâces, et le plus éloigné des tentations.

(1) Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui *Eccl.*, *XV. 15.*

Mais vos réflexions les plus profondes, utiles, nécessaires même pour le choix d'un état, ne sont pas suffisantes. Ce n'est pas assez de vous consulter vous-même ; c'est Dieu surtout qu'il faut consulter : comme c'est lui qui dans sa sagesse vous a destiné une profession, c'est de lui que vous devez apprendre quelle elle est. Demandez-lui donc d'accroître de sa lumière céleste vos faibles et incertaines lumières, et de vous guider dans cette route obscure, où, s'il ne vous dirige pas, vous vous égarerez immanquablement. Répétez-lui souvent avec David : Seigneur, montrez-moi vos voies ; instruisez-moi quel sont vos sentiers (1). Recevez avec respect, écoutez avec attention, suivez avec fidélité ses inspirations intérieures. J'écouterai, disait le même prophète, ce que le Seigneur dira au dedans de moi (2). La même docilité vous attirera la même récompense ; et comme lui, Dieu vous sanctifiera dans l'état où il vous aura placé.

Il faut cependant encore prendre garde de se tromper sur cette voix du Seigneur dans nos âmes. Il n'arrive que trop souvent de prendre pour des inspirations divines, l'emportement de l'imagination, l'effervescence du zèle. A la piété qui excite, il est nécessaire de joindre la prudence qui dirige. Pour ne pas confondre la voix de Dieu avec celle de nos inclinations, la bonté divine nous donne un moyen ; c'est de nous adresser à ses ministres, qui jugeront plus impartialement, et par conséquent plus sûrement que nous, ce qui est la volonté de Dieu, et ce qui est le désir de l'homme : c'est par eux que le Seigneur manifeste ordinairement ses intentions. Il les éclaire spécialement eux-mêmes, et les revêt de l'esprit de conseil. C'est donc le troisième conseil que vous devez prendre. Traitez cette importante affaire avec un directeur rempli de la sagesse divine, dont le zèle soit conduit par la prudence, et l'esprit mûri par l'expérience. Exposez-lui avec candeur, vos pensées et vos doutes, vos forces et vos faiblesses, vos dispositions bonnes ou mauvaises, vos mouvements intérieurs, vos goûts et vos répugnances. Donnez-lui la liberté la plus entière de vous interroger, et de vous donner, sur ce qu'il jugera

(1) Vias tuas demonstra mihi, et semitas tuas edoce me. *Psalm., XXIV*, 4.
(2) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. *Psalm., LXXXIV*, 9.

le plus utile à votre salut, des avis auxquels vous aurez lieu de croire que Dieu aura présidé. Ce sera alors, ce sera quand vous aurez fait ce que le Seigneur demande, que vous pourrez espérer avec confiance que vous vous êtes conformé à sa volonté ; que c'est sa main qui vous a ouvert la porte de l'état où vous êtes entré ; que sa grâce qui vous y a introduit, vous y assistera constamment, et que, comme vous êtes dans la route qu'il vous a tracée, vous parviendrez au terme où il vous attend.

Et les malheureux qui se sont précipités dans des états où Dieu ne les appelait pas, et qui s'y trouvent engagés de manière à ne pouvoir plus retourner en arrière, sont-ils donc perdus sans retour? La route qu'ils sont forcés de suivre est-elle nécessairement pour eux celle de la damnation? Ah ! qu'ils se gardent de cette infernale pensée ! Le désespoir serait leur dernier et leur plus grand malheur. Ce serait en croyant leur salut impossible, qu'ils le rendraient tel. Le ciel n'est inaccessible qu'à ceux qui ne veulent pas travailler à y arriver. Le choix illégitime de l'état rend le salut beaucoup plus difficile, mais non impraticable ; c'est un péché plus grave que beaucoup d'autres, un péché qui a des conséquences plus funestes que les autres : mais enfin, la miséricorde divine a, dans ses inépuisables trésors, des ressources contre tous les péchés. Tant qu'on peut avoir la grâce du repentir, on peut espérer toutes les autres. Ils se sont éloignés de Dieu, mais il ne tient qu'à eux de s'en rapprocher ; ils glissent sur le penchant de l'abîme; mais ils n'y sont pas tombés ; il leur faut de plus grands efforts, mais ces efforts, en cela même qu'ils seront plus pénibles, seront plus méritoires. Ils se retrouveront à la place où Dieu les veut, quand une sincère pénitence, un amour ardent de Dieu, une observation exacte de ses commandements, une assiduité ponctuelle aux devoirs de l'état qu'ils ont pris, les y auront remis. La bonté infinie daignera rendre à la douleur qu'ils auront de leur choix coupable, les grâces qu'elle avait destinées à un choix religieux.

Il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, selon ce qui est écrit dans le livre du prophète Isaïe : Une voix crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez

droits ses sentiers ; toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortus seront redressés, et les raboteux seront aplanis ; et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.

Le premier objet de la prédication du saint précurseur est la pénitence ; c'est aussi par là que le Sauveur commence la sienne (1) : c'est ainsi pareillement que les apôtres ouvrent la leur (2). La pénitence est la porte du ciel. Pour aller à Dieu, il faut, avant tout, quitter la route qui en éloigne. Pour remplir son âme des vertus qui font la justification, le préalable indispensablement nécessaire est de la vider des vices qui s'y opposent. On ne peut pas être aimé de Dieu, en restant chargé des crimes qu'il abhorre : on ne peut pas l'aimer, en conservant de l'attachement pour les objets de son aversion. Un plaisir criminel fit entrer le péché dans votre âme ; il faut qu'une douleur religieuse l'en fasse sortir. La pénitence est un devoir universel. Dieu ordonne aux hommes, par le ministère de son Apôtre, que tous, et en tout lieu, fassent pénitence (3). Aux pécheurs, le sacrement de pénitence est essentiel ; aux justes, la vertu de pénitence est nécessaire. Comme il n'y a personne qui puisse se juger exempt de péché, il n'y a personne qui doive se croire dispensé de la pénitence. Et ne voyons-nous pas les plus grands saints être ceux qui font la pénitence la plus austère. Chose étonnante ! ces modèles de toutes les vertus sont ceux qui se livrent aux exercices rigoureux d'une pénitence dont ils semblent n'avoir pas besoin ; et les hommes chargés des plus énormes péchés sont ceux qui s'y refusent !

Ce n'est pas seulement à faire pénitence, que saint Jean-Baptiste exhortait les hommes de son temps, et dans eux les hommes de tous les siècles ; c'était à faire des fruits, et de dignes fruits de pénitence (4). Dans notre évangile, il

(1) Exinde cœpit Jesus prædicare, et dicere : Pœnitentiam agite ; appropinquavit enim regnum cœlorum. *Matth.*, *IV*, 17.

(2) Petrus vero ad illos : Pœnitentiam, inquit, agite, et baptizetur unusquisque vestrum in nomine Jesu Christi in remissionem peccatorum vestrorum. *Act.*, *II*, 38.

(3) Deus nunc annuntiat hominibus, ut omnes ubique pœnitentiam agant. *Act.*, *XVII*, 30.

(4) Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ. *Luc.*, *III. 8.*

fait consister ces fruits de pénitence en quatre choses : 1° que toute montagne et toute colline, c'est-à-dire, tout orgueil, par lequel on s'élève au-dessus des autres, soit abaissé: orgueil de la naissance, orgueil du rang, orgueil du pouvoir, orgueil de la richesse, orgueil des talents, orgueil des connaissances, orgueil des qualités, orgueil des vertus ; que tout soit écrasé, et reste comprimé sous les humbles sentiments de la pénitence : 2° que toute vallée soit remplie ; ce qui signifie, que tous les vides qui se trouvent dans notre vie soient comblés ; que les omissions continuelles dans lesquelles nous la passons cessent, et que nous nous mettions désormais au niveau de nos devoirs, à la hauteur de notre vocation : 3° que les chemins tortus soient redressés ; que la droiture de nos intentions, la simplicité de notre foi, la sincérité de notre soumission, nous fassent marcher, sans nous écarter, dans la voie droite que Jésus-Christ nous a tracée, et que son Église nous montre : 4° que les voies raboteuses, que les inégalités de notre conduite soient aplanies; que nous écartions de nos pas les pierres sur lesquelles trop souvent nous nous heurtons et nous tombons ; que tout ce qu'il y a d'âpre et de rude dans nous disparaisse, et fasse place à la douceur chrétienne. C'est ainsi, c'est en nous réformant entièrement par une sincère pénitence, que, comme le dit le saint précurseur, nous préparerons dans nous les voies du Seigneur, et nous mériterons de voir un jour le Sauveur envoyé de Dieu.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Archevêque de Cambrai.

Le Seigneur, M. F., est le maître des temps ; le jour est à lui, dit le Prophète, et la nuit lui appartient; il a formé l'aurore et le soleil; le printemps et l'été sont sortis de ses mains; c'est lui qui a réglé la succession des jours, qui les distribue dans leur ordre, qui fait rouler les saisons dans le mouvement qui emporte les astres ; lui seul possède la

science des temps ; il en est le principe comme la plénitude ; et les jours, et les mois, et les années continueront à couler de cette source de l'être, du mouvement et de la vie, jusqu'à ce qu'elle se referme elle-même, et que le torrent des âges s'absorbe dans l'éternité. Or, si les temps appartiennent à Dieu, il est bien juste que nous lui en consacrions l'usage, et que nous fassions tourner au profit de sa gloire, cette disposition de sa providence, qui est toute à l'avantage de notre salut et de notre bonheur. User de la vie sans bénir la main qui nous la donne, voir se prolonger la chaîne de nos jours sans rendre grâces à Celui qui chaque matin nous envoie son soleil, cueillir et goûter les fruits que chaque saison nous dispense, sans adresser un hommage à l'Auteur de tant de biens, ce ne serait plus agir en homme, ce serait se ravaler au-dessous de la brute, qui se montre du moins reconnaissante et sensible à la main qui la nourrit. Et toutefois telle est la malice et la corruption qui fait le fonds de notre nature déchue, que, soit oubli, soit ingratitude, soit amour de l'indépendance, nous nous regarderions comme les maîtres et les propriétaires de ces biens, si des avertissements charitables ne nous rappelaient que nous n'en avons que l'usufruit et la jouissance. Nous nous accoutumons aux bienfaits de Dieu, à force de les voir venir à point nommé au-devant de nos besoins ; nous les recevons moins comme une grâce que comme une dette, et ils finissent par s'avilir à nos yeux, comme parle saint Augustin, par leur fidèle et constante assiduité : *Assiduitate viluerunt*. Aussi l'Église, qui entend si bien le culte de Dieu et l'adoration qui lui est due, l'Église, qui connaît cette pente naturelle de notre cœur à l'oubli du bienfait et à l'indifférence envers le bienfaiteur, a-t-elle pris soin de nous intimer le grand devoir de la reconnaissance et de l'action de grâces, en instituant un certain nombre de jours d'observance religieuse au renouvellement de chacune des saisons de l'année. C'est donc de cette institution des Quatre-Temps que je viens aujourd'hui vous entretenir ; et je saisis avec d'autant plus d'empressement l'occasion de traiter ce sujet, qu'il me paraît plus urgent de justifier les pratiques de l'Église, d'en faire connaître l'esprit, d'en exposer les motifs, d'en montrer la sagesse, dans un temps où ces mêmes pratiques sont

méconnues par l'ignorance, ou méprisées par la frivolité, ou attaquées par le libertinage, et à une époque surtout où se manifeste aux yeux des moins clairvoyants une tendance malheureuse à relâcher le frein religieux, à se débarrasser de toute observance gênante, à s'affranchir de ce qu'on appelle les vieux préjugés et les superstitions surannées des anciens âges, pour se retrancher, en fait de culte, dans je ne sais quel spiritualisme pur, qui n'est au fond qu'un grossier matérialisme, puisqu'il ruine la vertu qui vit de la foi, en ruinant la foi qui vit de pratiques. Ce qu'on entend par les Quatre-Temps et quelle est leur origine ; ce que nous devons observer dans ces jours consacrés par la religion ; quels sont les motifs de l'Église dans l'institution des Quatre-Temps : tel est le sujet de ce court entretien.

On donne le nom de Quatre-Temps à trois jours spécialement consacrés à la prière et à la pénitence, à savoir, le mercredi, le vendredi et le samedi, parce qu'ils se représentent quatre fois l'année, au retour de chaque saison, sur la fin des mois de décembre, de mars, de juin et de septembre. Cette institution remonte à la plus haute antiquité ; il serait difficile d'en assigner l'époque précise. Plusieurs écrivains ecclésiastiques, entraînés par l'autorité de saint Léon, ont cru y voir une imitation de ce qui se pratiquait chez les Juifs, lesquels observaient aussi des jeûnes solennels à diverses époques de l'année, comme on en peut juger par ces paroles du prophète Zacharie : « Le jeûne du quatrième et du cinquième et du septième et du dixième mois sera pour la maison de Juda une époque de sainte joie et de religieuses solennités (1). » Mais cette opinion, toute respectable qu'elle est, n'a pas paru aux yeux de saint Thomas reposer sur un fondement assez solide. Il est plus vraisemblable que les Quatre-Temps furent institués comme une expiation des folies et des désordres de ces orgies scandaleuses, connues sous le nom de bacchanales, que les païens renouvelaient quatre fois l'année.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que les Quatre-Temps n'aient une origine très-ancienne. Il est vrai que saint Léon est le premier des Pères qui se soit expliqué clairement sur

(1) *Zach., VIII. 19.*

ce sujet ; mais outre qu'un pareil témoignage assure déjà à cette institution une durée de quatorze siècles, le même pape nous assure, dans un de ses sermons, que ces jeûnes sont de tradition apostolique, *Jejunium ex apostolica traditione subsequitur*, parce qu'en remontant jusqu'aux Apôtres, on ne voit pas qu'ils aient été établis par l'Église depuis que ces premiers fondateurs de la religion ont quitté la terre. Le pape Gélase, qui fleurit peu de temps après saint Léon, en fait également mention dans son sacramentaire, non pas comme d'un usage nouvellement reçu, mais comme d'une coutume immémoriale. L'un et l'autre nous indiquent avec précision le jeûne du printemps qui s'observait au commencement du Carême ; celui de l'été à la Pentecôte ; celui de l'automne, au mois de septembre, et celui de l'hiver, avant la fête de la Nativité du Sauveur. Il est consolant, M. F., autant qu'il est glorieux pour les catholiques fidèles, de retrouver ainsi la source de leurs traditions et de leurs pratiques saintes aux sources mêmes du Christianisme, et de combattre avec la puissante autorité des siècles, ces sectes ennemies qui, nées seulement d'hier, osent reprocher à l'Église de tous les temps, d'avoir surchargé de nouveautés superstitieuses la pureté primitive de la foi.

Laissons parler le grand saint Léon sur l'excellence du jeûne des Quatre-Temps et les moyens de sanctifier ces féries solennelles. « Qu'y a-t-il de plus utile, de plus efficace que le jeûne, pour désarmer l'ennemi du salut, dompter les passions et se défendre des séductions du vice ? Le jeûne est la nourriture de l'âme et l'aliment de la vertu ; il inspire les bonnes pensées et les saints désirs ; il fait taire les appétits sensuels et renouvelle l'esprit. Mais comme la vigueur de l'âme n'est pas entretenue seulement par le jeûne, notre abstinence, pour être agréable à Dieu, doit être accompagnée des œuvres de charité ; il faut que tout ce qui est retranché à la sensualité soit donné à la vertu ; que notre abstinence devienne la nourriture du pauvre. Jeûnons le mercredi, le vendredi et le samedi, et passons la nuit en prières au tombeau de l'apôtre saint Pierre, afin qu'aidés de son suffrage, nos sacrifices trouvent grâce devant Dieu et nous donnent droit à l'héritage céleste. »

L'abstinence et le jeûne sont donc les deux principales obligations que nous imposent les Quatre-Temps : la première, qui consiste à s'abstenir de l'usage des viandes, regarde indistinctement les fidèles de tout âge ; la seconde n'atteint que les adultes parvenus à leur vingt-unième année. Cette double obligation est très-grave ; y manquer sciemment et sans une cause légitime, est sans doute une faute mortelle. Je dis sciemment ; et remarquez, je vous prie, M. F., que l'ignorance ou l'oublie du précepte n'en excuse pas toujours l'infraction. Il est une ignorance plus malheureuse que coupable, qui ne peut être dissipée ni éclairée par aucune voix connue, et que pour cette raison on appelle invincible ; et celle-là ôte, il est vrai, le péché ; mais il est rare qu'elle tombe sur des devoirs de pratique généralement connus et qu'elle puisse s'appliquer à la matière que nous traitons. Il est une autre espèce d'ignorance volontaire, sinon dans l'effet du moins dans la cause, volontaire dans l'abandon de Dieu, l'oubli de ses devoirs ou la négligence de s'en instruire ; ignorance ou crasse ou affectée, pour parler le langage de l'École, qui, loin d'excuser le pécheur, ne le rend que plus coupable aux yeux de Dieu. On s'accuse au tribunal de la pénitence d'avoir manqué au jeûne ou à l'abstinence des Quatre-Temps ; je parlerais plus juste si je disais que le plus souvent on ne s'en accuse pas, tant on se fait illusion sur les devoirs les plus essentiels ; mais enfin admettons qu'on s'en accuse ; on s'estime suffisamment justifié de cette omission, lorsqu'on a pu dire au confesseur : Je n'ai point jeûné tels et tels jours, mais j'ignorais que ce fût un jour de Quatre-Temps. Et moi, je dis : Non, un catholique fervent et zélé ne peut l'ignorer ; ou s'il l'ignore, il n'est point excusable, parce qu'il doit s'en faire instruire ; de plus, ces féries privilégiées sont annoncés publiquement du haut de la chaire, à la messe de paroisse, et lorsque, par ignorance, vous n'avez pas observé le jeûne des Quatre-Temps, vous ne devez vous en prendre qu'à vous seul de cette omission, à cause de votre négligence.

Je dis ensuite, sans une cause légitime ; et quant à ce qui regarde les excuses qu'on allègue pour se dispenser de la loi de l'abstinence ou du jeûne, il est essentiel d'observer que les motifs de la dispense doivent être plus graves pour

l'obligation des Quatre-Temps que pour celle du Carême. Ce que je dis ici des Quatre-Temps doit s'entendre à plus forte raison des jours de vigile. On conçoit facilement qu'une santé délicate, ou affaiblie par les années, ou usée par les travaux, hélas ! et altérée peut-être par l'excès des plaisirs, ne puisse résister sans danger à l'épreuve des quarante jours de jeûne ; aussi l'Église se montre-t-elle ici plus indulgente, et se proportionnant à la faiblesse de ses enfants, consent-elle avec plus de facilité à leur adoucir les rigueurs de la pénitence ; mais les motifs qu'elle juge suffisants pour supprimer une partie plus ou moins notable d'un jeûne de quarante jours, ne suffisent certainement pas pour la dispense d'un jeûne de trois jours ; il est peu de personnes qui ne puissent supporter cette privation, je ne dis pas sans en ressentir quelque incommodité, le jeûne n'est institué que pour cette fin, mais sans en éprouver dans leur santé un dérangement sensible ; il n'y a que des complexions habituellement faibles et souffrantes qui soient admises à l'exemption d'une loi si facile, et encore, dans le cas même de la dispense, faut-il se souvenir que les péchés qu'on ne peut racheter par le jeûne, on doit les racheter par l'aumône et par la prière. D'après ces considérations, les jours des Quatre-Temps dont l'Église nous prescrit l'observance sont bien moins des jours de pénitence que de péchés. Si vous exceptez les ministres du Seigneur, les vierges du cloître, ses ferventes épouses, et un petit nombre de justes restés fidèles aux traditions de leurs pères, qui est-ce qui garde le jeûne prescrit dans ces saints jours ? On peut dire sans exagération qu'il n'est pas de devoirs sur lesquels le commun des chrétiens se fasse une conscience plus fausse et des illusions plus déplorables : ces jours saints coulent, sous les yeux de la multitude indifférente, comme des jours ordinaires : les mêmes mets, la même abondance couvre les tables ; les mêmes repas attendent aux mêmes heures les convives impénitents ; les mêmes étalages publics attestent que la consommation des mêmes aliments n'éprouve aucune diminution apparente ; le dirai-je ? souvent même l'impiété se fait un jeu sacrilége d'insulter à la loi de la pénitence par des excès plus scandaleux, et, non contente d'assouvir sa convoitise et de se souiller elle-même en usant d'aliments

impurs, elle ne rougit pas de forcer la conscience des faibles par la menace ou la violence, comme ces anciens persécuteurs qui contraignaient les premiers Chrétiens de manger les viandes immolées aux faux dieux.

Venez, après cela, Chrétiens de peu de foi et de peu de vertu, venez nous parler de la dureté des temps, du prix élevé des denrées, de l'embarras et des souffrances qu'éprouvent les affaires et le commerce, et de la gêne qui se fait sentir dans toutes les conditions et dans toutes les classes de la société ; venez vous plaindre du dérangement des saisons, de vos prévoyances trompées, des mécomptes de vos espérances ; venez nous dire que les récoltes ne ramènent pas l'aisance, et qu'on ne sait si l'on souffre davantage de leur abondance sur un point que de leur stérilité sur un autre... Et ne savez-vous pas que rien ne fleurit et ne prospère si Dieu n'y donne sa bénédiction (1) ? Ignorez-vous que c'est lui qui visite ta terre, comme parle le Prophète, qui l'abreuve d'une pluie féconde, qui arrose ses sillons, qui pénètre son sein et fertilise ses germes, que ses bénédictions sont la couronne de l'année, que les campagnes s'enrichissent de ses dons, que par ses soins le désert même s'embellit de fécondité, les coteaux se revêtent d'allégresse, les pâturages se couvrent de troupeaux, et les vallées de moissons abondantes ? *Pinguescent speciosa deserti, et exultatione colles accingentur*. Et comment voulez-vous qu'il bénisse vos récoltes et donne du succès à vos travaux, si vous négligez les moyens que vous offre l'Église pour fléchir sa justice, désarmer sa colère et intéresser sa providence ? Elle sait que la pénitence, la prière, la reconnaissance des bienfaits, le regret d'en avoir abusé sont les moyens les plus propres à rendre Dieu propice : et voilà pourquoi elle nous commande de jeûner, de prier à chaque saison nouvelle, afin que nous en recueillions les fruits dans leur temps. Oui, c'est la prière qui prépare la terre ; ce sont les larmes de la pénitence, plus encore que les sueurs du laboureur, qui l'amollissent et la disposent à nous livrer ses trésors ; ce sont les vœux ardents qui percent la nue et la font retomber sur nos guérets en gouttes de rosée ; ce sont

(1) *Ps.*, LXIV, 24.

les saintes ferveurs de la charité qui attirent les bienfaisantes chaleurs du soleil, dont la douce influence hâte la maturité de nos moissons et de nos raisins. Les misères, la détresse, la disette et les calamités de toute espèce ne viennent qu'à la suite du péché. La justice, la piété, dit le Sage (1), élève les nations et les rend florissantes ; c'est le péché, l'oubli de Dieu, l'irreligion qui fait les peuples malheureux. *Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.* Est-il étonnant que le Ciel nous refuse ses influences, et la terre ses richesses, que l'ordre des saisons se renverse, quand nous négligeons d'invoquer le Maître du ciel et de la terre, le suprême régulateur des saisons et des jours ? Est-il étonnant que l'ordre physique se trouble, quand l'ordre moral est dérangé et que nous brisons cet abîme de dépendance qui lie la créature à son Créateur ? Attendons-nous que Dieu nous servira mieux que nous ne le servons nous-mêmes ? Voulez-vous donc, mes frères, que le Seigneur vous bénisse, bénissez le Seigneur, rapportez-lui fidèlement la gloire de ses dons ; expiez, par l'abstinence et la mortification, le mauvais usage que vous en avez fait ; sanctifiez les jours qui vous sont assignés pour lui payer le tribut de votre soumission et de votre reconnaissance ; demandez avant tout son royaume, et tous les autres biens vous seront donnés par surcroît.

A ce premier motif de consacrer à Dieu par la pénitence les quatre saisons de l'année, d'attirer sa bénédiction sur les fruits de la terre, est venue se joindre une seconde intention. Lorsqu'il a été d'usage de faire dans ce temps-là l'ordination des ministres de l'Église, — et c'est un règlement qui date au moins du cinquième siècle, puisqu'il en est parlé dans la neuvième lettre du pape Gélase, — on a jugé qu'il était convenable que tous les fidèles demandassent par la prière et par le jeûne les lumières du Saint-Esprit pour cette importante action, afin d'imiter ici la conduite des Apôtres, qui observaient ces pratiques saintes avant d'imposer les mains à leurs disciples : *Tum jejunantes et orantes, imponentesque eis manus, dimiserunt illos* (2). Ce n'est donc plus seulement pour des intérêts temporels et pé-

(1) *Prov.* XIV. 34.
(2) *Act.* XIII, 3.

rissables que l'Église nous demande des prières plus assidues et plus ferventes ; c'est pour nos intérêts les plus chers, pour les intérêts de nos âmes, puisque notre salut dépend en grande partie du choix des ministres qui doivent nous diriger dans les voies du Ciel. Priez donc, M. F., le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour la recueillir ; jamais l'Église n'en eut un plus pressant besoin. Les anciens du sanctuaire disparaissent ; les derniers restes de cette Église de France, qui a rempli le monde d'admiration pour ses vertus et de compassion pour ses malheurs, vont se rejoindre à cette glorieuse milice de confesseurs et de martyrs qui les ont devancés dans la cité triomphante. Demandez au Seigneur qu'il donne à ces illustres vétérans du sacerdoce des successeurs dignes de remplir le vide qu'ils laissent au milieu de nous ; demandez-lui des ministres nombreux, pour consoler tant d'Églises veuves, pour partager les sollicitudes de tant de pasteurs qui succombent dans leur triste isolement, sous le poids de travaux au-dessus de leur âge comme de leurs forces. Hélas ! les enfants de l'Église ont demandé du pain, le pain de la parole, le pain de la doctrine et de l'intelligence, le pain de la divine Eucharistie, et il ne s'est trouvé personne pour le leur rompre. Des peuples nombreux, dépourvus de guides spirituels, errent à l'aventure comme des brebis sans pasteurs, et faute de claires eaux et de sûrs pâturages, se repaissent de plantes vénéneuses et s'abreuvent à des sources empoisonnées. Des contrées plus heureuses, des terres qu'on peut appeler sacerdotales, parce qu'elles semblent porter, et porter comme d'elles-mêmes, des essaims de jeunes lévites, ont la consolation de voir les secours proportionnés aux besoins ; mais que de vastes diocèses, frappés comme d'une sorte de malédiction, offrent l'image de la stérilité du désert, et laissent envisager avec effroi les rangs de la milice sainte, chaque jour éclaircis par la mort, sans espoir de les voir remplir par de nouvelles recrues ! Et plaise au Ciel qu'en resserrant dans des limites plus circonscrites le nombre des appelés, on multiplie celui des élus ! Demandez donc encore une fois au Seigneur qu'il envoie des ouvriers à sa vigne chérie. Il l'a plantée lui-même de ses mains, il l'a arrosée et fécondée de son sang. Elle avait jeté de profondes racines, et rempli l'univers ; elle

couvrait de son ombre les montagnes ; ses rameaux s'étendaient jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'aux fleuves les plus reculés. Mais, hélas ! la mer qui l'environnait, la sainte autorité de ses canons et la vigueur de sa discipline, ce rempart protecteur a été abattu par l'esprit de schisme et de révolte, l'ennemi est entré par cette brèche. Elle est ouverte à toutes les insultes : les passants la ravagent et la foulent aux pieds ; le sanglier de la forêt, le monstre de l'impiété, qui jusqu'à ces derniers temps n'osait se montrer au jour et se tenait caché dans le repaire ténébreux d'une conscience immonde, le sanglier de la forêt l'a dévastée ; les bêtes sauvages, toutes les passions déchaînées l'ont cruellement ravagée. O Dieu puissant, revenez, regardez du haut du ciel, et voyez, visitez de nouveau cette vigne désolée ; que votre esprit de force et de sagesse repose sur l'homme de votre droite que vous avez donné pour protecteur à votre épouse, afin que son noble cœur se tourne vers les besoins et les souffrances de l'Église : *Fiat manus tua super virum dexteræ tuæ et super filium hominis quem confirmasti tibi.*

Mais il ne suffit pas, M. F., que vous demandiez au Père de famille des ouvriers nombreux ; demandez surtout des ministres dignes de la sainteté de leur ministère et du caractère sacré dont ils vont être revêtus ; des ministres instruits et éclairés dont les lèvres gardent la science, et dans la bouche desquels les fidèles puissent trouver la loi, dans la crainte qu'ils ne ressemblent à des aveugles qui conduisent d'autres aveugles, et qu'ils ne tombent ainsi tous ensemble dans un abîme éternel ; des ministres fervents qui fortifient la piété par la doctrine et la doctrine par la piété, qui soutiennent et autorisent leurs enseignements par leurs exemples, et qui marchent à votre tête dans la carrière qu'ils ouvrent devant vous ; des ministres fermes, des dispensateurs fidèles, incapables de faire plier la règle devant les exigences du siècle, et de se laisser arracher par vos importunités des concessions que réprouve la conscience, qui aiment pardessus tout la vérité et la préfèrent à toutes autres considérations ; mais en même temps des ministres indulgents et miséricordieux, qui sachent discerner ce qu'ils doivent à la charité de ce que réclame la charité, qui ne placent pas la force dans la dureté, qui compatissent à vos faibles-

ses, puisque c'est pour cela que tout prêtre et tout pontife est choisi parmi les hommes ; des ministres désintéressés qui recherchent vos âmes et non votre or, votre estime et non vos louanges, qui paissent le troupeau et ne se paissent point eux-mêmes, qui ambitionnent le salut plutôt que le lait et la toison de leurs brebis ; enfin des ministres dévoués et infatigables, qui ne se laissent abattre, ni par l'injustice de vos censures, ni par les dégoûts attachés à un ministère presque stérile, et qui aient encore le courage, à l'exemple de leur divin Maître et des premiers Apôtres, de bénir ceux qui les maudissent, de prier pour ceux qui les calomnient, et de donner même, s'il leur fallait, leur vie pour leur troupeau. Ah ! M. F., vous vous montrez exigeants pour vos pasteurs ; vous êtes attentifs à relever leurs moindres torts, à les grossir même ; vous vous en plaignez avec amertume : je ne veux pas les excuser : mais je dis que c'est à vous autant qu'à eux-mêmes que vous devez attribuer leurs imperfections ; qu'ils seraient meilleurs sans doute si vous priiez pour eux, parce que Dieu ne refuse jamais de bons pasteurs à la prière des peuples.

Priez donc, M. F., dans ces saints jours où l'Église s'apprête à consacrer ses nouveaux ministres ; voici que les espérances du sanctuaire sont recueillies dans le silence de la retraite, en attendant l'Esprit qui doit leur venir du Ciel ; conjurez le Seigneur de répandre sur eux l'abondance de ses grâces avec l'imposition des mains du Pontife ; offrez-lui dans cette pieuse intention, vos jeûnes et vos abstinences. C'est ainsi que vous vous rendrez dignes de recevoir avec eux cette couronne de gloire que le juste Juge a promise aux pasteurs et aux brebis fidèles. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA NATIVITÉ DE N.-S.

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. II, v. 33-40.)

En ce temps-là, Joseph et Marie, la mère de Jésus, étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui, et Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : Celui-ci a été établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et en signe que l'on contredira, et un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Asër ; elle était fort avancée en âge, et elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité. Restée veuve, et âgée alors de quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. Elle aussi, survenant à cette même heure, louait le Seigneur, et parlait de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Après qu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville. Cependant l'Enfant croissait, et se fortifiait, plein de sagesse ; et la grâce de Dieu était en lui.

HOMÉLIE

Sur la conduite du vieillard Siméon & de la prophétesse Anne.

PAR M. RICAUD

Erat Joseph et Maria, mater Jesu, mirantes super his quæ dicebantur de illo.

Joseph et Marie, mère de Jésus, étaient dans l'admiration sur ce qu'ils entendaient dire de lui *Luc.*, II. 33.

Quels sont ces esprits élevés, ces génies sublimes, qui disent aujourd'hui de si grandes choses de Jésus-Christ, qu'ils ravissent en admiration non-seulement Joseph, cet homme rempli de l'esprit de Dieu, si versé dans la vie intérieure, et dont toute la conversation était dans le ciel, mais encore Marie elle-même, la plus sainte de toutes les créatures, et

la mère du Verbe fait chair? Ces oracles de la sagesse éternelle, chrétiens auditeurs, sortent de la bouche de deux personnages inconnus aux yeux du monde, mais bien grands aux yeux de Dieu. C'est un saint vieillard et une sainte veuve, que l'esprit divin conduit aujourd'hui au temple, pour y annoncer Jésus-Christ et le faire connaître à ceux qui soupiraient après sa venue : c'est Siméon et Anne, en un mot, ces deux parfaits adorateurs du Verbe incarné, que l'Église nous propose aujourd'hui pour modèles. Proprement cet évangile appartient au mystère de la Purification ; mais ce jour-là l'Église est si occupée de Jésus et de Marie, qu'elle ne peut faire attention à aucun autre objet. C'est aujourd'hui qu'elle se réserve de nous entretenir de Siméon et d'Anne. Elle nous les propose comme deux parfaits modèles, chacun pour son sexe. C'est sous ce point de vue que nous allons les considérer dans cette homélie. Favorisez-moi de votre attention.

PREMIER POINT.

Le saint vieillard Siméon.

Pour connaître le caractère du saint vieillard Siméon, dont il nous est parlé d'abord dans notre évangile, considérons le portrait que nous en fait saint Luc, un peu avant les paroles qui m'ont servi de texte. C'était, nous dit-il, un homme juste, craignant Dieu, qui attendait la rédemption d'Israël, et qui était rempli du Saint-Esprit. *Homo justus et timoratus, expectans consolationem Israël, et Spiritus sanctus erat in eo.* Arrêtons-nous à ces quatre paroles ; elles sont très-propres à nous donner l'idée que nous devons avoir de la vertu du patriarche Siméon. Il était juste : voilà l'étendue de sa vertu ; il craignait Dieu : en voilà le principe ; il attendait la rédemption d'Israël : en voilà la fin ; enfin, il était rempli du Saint-Esprit : en voilà la récompense. Reprenons.

Et d'abord, c'était un homme juste. *Homo justus.* Ce mot dit tout. Quand l'Écriture veut faire l'éloge de quelque grand personnage, célèbre par l'éminence de toutes ses vertus, elle ne dit autre chose de lui, sinon qu'il était juste. *Vir justus.* C'est ce qu'elle fait en particulier à l'égard du grand saint Joseph, le patriarche de la loi nouvelle, et le père nourricier de Jésus-Christ : Joseph, dit-elle, l'époux de Marie, était juste. *Joseph autem vir ejus, cum esset justus*

En effet, qu'est-ce qu'un homme juste ? c'est celui qui remplit tous ses devoirs à l'égard de Dieu, du prochain et de lui-même; qui honore Dieu, l'aime par-dessus tout, n'adore que lui seul, lui rend tous les jours ses hommages, respecte son nom, observe religieusement le jour qu'il s'est réservé; qui ne nuit à personne, aime ses parents, respecte ses supérieurs, soulage ses inférieurs, aide ses égaux, ménage la réputation de son prochain, n'attente jamais à ses biens, ne fait point à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît à lui-même; qui évite le péché, aime la vérité, garde la pureté, tient son corps soumis à son âme, et son âme soumise à la loi de Dieu; un homme, en un mot, qui observe tous les commandements, qui vit dans la charité et dans la grâce : voilà ce que c'est qu'un homme juste. *Homo justus.*

L'apôtre saint Paul nous explique cette vérité dans une de ses Épîtres, lorsqu'il nous dit : Mes frères, vivons dans ce monde avec piété, justice et sobriété. *Sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo.* La piété renferme tous nos devoirs envers Dieu, la justice envers le prochain, la sobriété envers nous-mêmes. Un chrétien qui vit de la sorte est un chrétien parfait, un véritable disciple de Jésus-Christ, dans qui la charité règne, cette reine des vertus sans laquelle toutes les autres nous sont inutiles. O ! que le nombre de ces chrétiens est rare dans le monde ! Tel était pourtant Siméon, avant même qu'il fût chrétien ; et tels nous serons nous-mêmes, si nous voulons comme lui, nous rendre dignes de Jésus-Christ, et imiter un si bel exemple. *Homo justus.*

Mais quel était le principe de la justice du saint vieillard Siméon ? Était-ce le désir de plaire aux hommes et d'acquérir leur estime, comme dans les pharisiens, ou bien un amour naturel pour la vertu, comme dans les anciens philosophes ? non, mes frères, l'Évangile ajoute qu'il était juste, parce qu'il craignait Dieu, et c'était la foi qui nourrissait la crainte de Dieu dans son âme. *Et timoratus.*

La foi, chrétiens, est le principe de toute justice. Mon juste, dit le Seigneur, vit de la foi. *Justus meus ex fide vivit.* C'est la foi en effet qui nous montre un Dieu qui nous voit, qui nous suit, qui nous écoute. Quoi de plus propre à régler toutes nos actions, toutes nos paroles, toutes nos

pensées mêmes ? A l'aide de ce flambeau, on marche toujours en la présence de son Dieu ; et avec ce sentiment, on est toujours juste. Voyez Suzanne : en vain on tâche de la gagner par des sollicitations, de l'ébranler par des menaces ; elle ne répond que par ces paroles : Comment pécherais-je en la présence de mon Dieu ? Et cette pensée lui rend toute sa force. Tel était Siméon : il craignait Dieu ; voilà pourquoi il était si juste. *Et timoratus.*

Oui, chrétiens, sans la religion et sans la foi, il n'est point de véritable justice. Et voilà pourquoi de nos jours l'injustice et l'impiété ont de concert inondé la terre. Que voulez-vous attendre, en effet, d'un homme qui ne croit rien, qui ne craint rien, et qui n'espère rien au-delà de cette vie ? La vertu demande des sacrifices, et un tel homme n'a aucun motif suffisant pour les faire. S'il était toujours juste, il serait souvent inconséquent. Oh ! que la vertu du saint vieillard Siméon était différente ! Il était juste, parce qu'il craignait Dieu, et il craignait Dieu, parce qu'il croyait à sa justice. *Et timoratus.*

Mais ne croyez pas, mes frères, que cet état de crainte, fût un état triste pour Siméon. C'était une crainte réglée par l'Esprit-Saint et soutenue par l'espérance. Voilà pourquoi l'Évangile ajoute qu'il attendait la rédemption d'Israël. *Expectans consolationem Israël.* L'état de justice dans ce monde est un état de désir et d'attente. Les justes de l'ancienne loi soupiraient après le premier avénement de Jésus-Christ ; les justes de la loi nouvelle soupirent après son second avénement. Malheur à ceux qui ne soupirent qu'après les biens de ce monde ! ils ne parviendront jamais au véritable bonheur, et ils périront avec le monde. Pour nous, dit saint Paul, nous attendons un Sauveur, qui transformera notre corps misérable en un corps immortel. Vivons donc chrétiennement, ajoute-t-il, en attendant le bonheur qui nous est promis. *Expectantes beatam spem.*

Tel est l'état d'un véritable chrétien sur la terre ; tel était aussi celui du saint vieillard Siméon. Au milieu du libertinage des hérodiens, de l'impiété des saducéens, de l'hypocrisie des pharisiens, il soupirait après Celui qui devait rétablir toutes choses par sa venue et se former un peuple parfait. Hélas ! nous vivons comme lui, au milieu des scan-

dales, du libertinage, des blasphèmes, de l'impiété, des désordres mêmes d'une fausse piété. Que l'espérance nous soutienne comme lui, que la foi nous éclaire, que la charité nous fasse tout supporter ; soupirons comme lui, après la venue de celui qui, par sa présence, doit consoler Israël et se former un peuple parfait. *Expectans consolationem Israël.*

Voilà donc l'état du saint vieillard Siméon. Il était rempli de foi, d'espérance et de charité. *Justus, timoratus, expectans consolationem Israël.* Mais voici le comble de son bonheur : l'Esprit-Saint était dans lui. *Spiritus Sanctus erat in eo.* Une âme en état de grâce est le temple de l'Esprit-Saint, comme une âme en état de péché mortel est le temple du démon. Quelle différence ! Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ, il observera mes commandements, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. La charité, dit saint Paul, a été répandue dans nos âmes par le Saint-Esprit qui nous a été donné. Oh ! quel bonheur d'être le temple du Saint-Esprit ! ce divin esprit opère dans une âme qu'il possède, deux grands effets qui nous sont marqués dans l'histoire du saint vieillard Siméon : il la console et il l'instruit. Tels sont les effets admirables du Saint-Esprit habitant dans une âme. *Spiritus Sanctus erat in eo.*

Et d'abord il la console. C'est cet Esprit qui avait promis au saint vieillard qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Messie, qui le conduit au temple au jour marqué, qui lui découvre le Fils de Dieu dans un pauvre enfant, qui le lui fait prendre entre ses bras, qui lui inspire ces beaux sentiments d'amour et de tendresse qui ravissent Joseph et Marie en admiration : image des consolations ineffables que le Saint-Esprit procure à une âme juste, par la paix et le témoignage d'une bonne conscience, la lecture des livres saints, l'exercice du culte, les douceurs de la prière, la parole de Dieu, surtout la fréquentation des sacrements. Consolations infiniment supérieures à tous les plaisirs du monde ; témoin le saint roi David, qui s'écriait : Votre loi, Seigneur, est plus douce pour moi que le lait et le miel ; et toutes les fausses joies des mondains ne sont rien en comparaison des douceurs ineffables que je trouve dans votre loi sainte

Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon envers ceux qui l'aiment et qui le servent. *Spiritus Sanctus erat in eo.*

Secondement, il l'instruit, et lui apprend deux vérités qui sont en même temps fort importantes et très-peu connues, savoir, le petit nombre des gens de bien, et la nécessité des afflictions sur la terre, pour y opérer son salut. Écoutons ce que le Saint-Esprit apprend à Siméon sur ces deux grandes vérités.

Quant au petit nombre des élus, il lui révèle que cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs, et qu'il sera un signe de contradiction dans Iraël ; nous apprenant par là que, dans le christianisme, comme dans le judaïsme, c'est le petit nombre qui aime Dieu ; que le monde a été et sera toujours l'ennemi de Jésus-Christ ; que nous devons mépriser les maximes du siècle, nous mettre au-dessus de ses exemples, et servir fidèlement notre Dieu, quand même nous devrions le servir seul. C'est ce que nous enseigne aujourd'hui, sur le petit nombre des élus, le saint vieillard Siméon, éclairé des lumières de l'Esprit-Saint. *Spiritus Sanctus erat in eo.*

Quant à la nécessité des afflictions, il révèle à Siméon, et il lui fait dire à Marie que son âme sera percée d'un glaive de douleur, et qu'ainsi les pensées de plusieurs seront manifestées; nous apprenant par là que le bonheur des justes n'est jamais sur la terre un bonheur parfait ; qu'il est intérieur, mais qu'au dehors sont les croix, les afflictions et les larmes, que Jésus et Marie ont voulu eux-mêmes marcher dans ce chemin et que nous devons y marcher avec eux, si nous voulons prouver à Dieu, comme eux, la sincérité de notre amour ; que l'affliction en un mot est la véritable pierre de touche de la piété ; et que sans croix, dans notre religion, il est impossible d'être saint. Telles sont les importantes leçons sur la nécessité des afflictions, que nous donne aujourd'hui le Saint-Esprit lui-même par la bouche du saint vieillard Siméon. *Spiritus Sanctus erat in eo.*

Profitez donc, chrétiens, qui que vous soyez, et vous surtout, hommes qui m'écoutez, des grandes leçons que vous donne aujourd'hui ce saint vieillard, par ses discours et par ses exemples. Soyez justes comme lui, par la charité qui est l'âme du christianisme et la plénitude de la loi ; craignez

Dieu par la foi, qui vous le montre sans cesse comme le témoin et le juge de vos pensées et de vos actions ; attendez Dieu par l'espérance, au milieu des différentes contradictions que la vertu éprouve sans cesse dans le monde ; souvenez-vous que l'Esprit-Saint habite dans vos âmes ; respectez donc ce divin Esprit dont vous êtes les temples ; écoutez ses instructions ; soyez attentifs à sa parole : il vous fera goûter, au sein de la vertu, des consolations ineffables que vous n'avez jamais éprouvées au milieu des plaisirs du monde. Il vous fera préférer la voie étroite et peu fréquentée qui conduit au ciel, à la voie large et si fréquentée dont le terme fatal est la damnation éternelle. Heureux si vous n'oubliez jamais ces instructions salutaires ! Vous les devrez aux exemples du saint vieillard Siméon. Mais quelles leçons donne dans sa conduite, la prophétesse Anne aux personnes de son sexe ? C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

La prophétesse Anne.

L'Esprit-Saint, après nous avoir présenté un parfait modèle pour les hommes, dans la personne du saint vieillard Siméon, nous en présente un non moins parfait pour les femmes dans la personne de la prophétesse Anne. Pour cela il nous la montre dans trois états différents, qui renferment tous les états où peut se trouver une personne du sexe, savoir : la virginité, l'état conjugal et la viduité. Voyons comment la prophétesse Anne s'est sanctifiée dans ces différents états ; et apprenez à vous y sanctifier vous-mêmes.

Et d'abord l'Esprit-Saint loue sa virginité, en disant qu'elle avait épousé son mari étant vierge. *A virginitate sua.* Par ce peu de mots, l'Évangile nous donne une grande leçon : il apprend aux vierges chrétiennes l'estime qu'elles doivent faire de leur état. Car c'est faute d'estimer son état qu'on n'en remplit pas ordinairement les devoirs ; et les filles chrétiennes seraient bien plus vertueuses, si elles connaissaient mieux le bonheur de leur conduite et si elles en estimaient mieux le prix.

Qu'est-ce en effet que l'état de virginité, mes Frères ? C'est un état extrêmement précieux aux yeux de Dieu, un état dans lequel Jésus et Marie ont voulu vivre, dont Jésus-

Christ a fait publiquement l'éloge, qui mérita à saint Jean la prédilection de son divin Maître, que saint Paul conseillait aux premiers chrétiens, qui a toujours été regardé avec vénération dans le christianisme. Les vierges, nous dit saint Cyprien, sont la plus belle portion du champ de l'Église. État heureux qui nous débarrasse de mille sollicitudes temporelles, et qui nous donne mille facilités pour le service de Dieu; état saint et glorieux, qui sera distingué jusque dans le ciel, où saint Jean, dans son Apocalypse, nous montre les vierges entourant l'Agneau sans tache, et chantant le cantique de triomphe et de gloire, que personne ne pourra chanter qu'elles. Que cet état est donc précieux et noble et aux yeux de la religion et de la foi, et qu'heureuses sont celles que Dieu destine à y vivre! Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. *Qui habet aures audiendi, audiat.*

Mais plus un état est relevé, plus aussi les devoirs qui y sont attachés sont essentiels et indispensables. Une vierge chrétienne, nous dit saint Paul, est l'épouse de Jésus-Christ; elle doit donc ne chercher à plaire qu'à lui; elle doit donc aimer la retraite, la prière, la fréquentation des sacrements; elle doit travailler à être sainte d'esprit et de corps; elle doit éviter avec soin les moindres péchés, et avancer sans cesse dans la vertu et la perfection. Telles étaient ces vierges romaines dont nous parle dans ses lettres le grand saint Jérôme, et dont il nous fait un si bel éloge; telles ont été toutes celles qui ont illustré l'Église, et qui ont fait sa gloire et sa consolation dans les différents siècles.

Mais hélas! que les filles chrétiennes de ces malheureux temps sont bien différentes! Ne parlons pas de ces vierges folles, qui ne méritent pas le nom de chrétiennes et qui le déshonorent par la dissipation de leur conduite; mais parmi celles-là mêmes dont la conduite paraît extérieurement irréprochable, combien qui aiment encore le monde, ses parures, ses vanités! combien qui ont encore le cœur partagé entre Dieu et la créature! Mais, dira-t-on, est-ce un mal de chercher à plaire? Oui, sans doute, si nous en croyons saint Paul. Le désir de plaire, nous dit ce grand apôtre, est la source de mille péchés, et nous éloigne de l'amour de Dieu. Heureuse donc la fille qui, suivant le conseil de l'Apôtre, ne

cherche qu'à attirer les regards de Dieu ! elle trouvera dans sa vertu sa gloire et son bonheur pour ce monde et pour l'autre.

Telle fut la vertueuse Anne, dont l'Esprit-Saint nous raconte aujourd'hui l'histoire. Après avoir servi de modèle aux filles, l'Évangile nous la propose comme le modèle de celles qui vivent dans l'état conjugal. Tout ce qu'elle nous en dit, c'est qu'elle avait vécu sept ans avec son mari. *Et vixerat cum viro suo annis septem.* Mais ces paroles, dans le style et dans l'esprit de l'Écriture, signifient qu'elle avait rempli tous les devoirs d'une femme vertueuse. Quels sont ces devoirs ? l'Esprit-Saint nous les trace dans le portrait de la femme forte. Amour, fidélité, obéissance à son mari, éducation de ses enfants, vigilance, attention sur ses domestiques, soin de son ménage, amour du travail, crainte de Dieu : telles furent les vertus de la femme forte, telles doivent être celles des femmes chrétiennes qui veulent se sanctifier dans l'état du mariage où la Providence les a appelées. Le Nouveau Testament s'accorde parfaitement avec l'Ancien sur ce point comme sur les autres. Exhortez, dit saint Paul à Tite, les femmes chrétiennes à aimer leurs maris et leurs enfants ; à être prudentes, chastes, sobres ; à avoir soin de leurs maisons, à être douces et soumises à leurs maris. C'est ainsi que Dieu, dans toute l'Écriture, rappelle sans cesse les femmes à leurs devoirs. Mais hélas ! dans ces temps malheureux, combien qui s'en écartent ! combien qui désirent sortir de la maison paternelle, pour se soustraire à la vigilance de leurs parents et pour vivre dans une funeste indépendance ! combien qui passent toutes leurs journées dans l'oisiveté et les divertissements, sans faire aucune attention à leur ménage ! Et de là qu'arrive-t-il ? c'est que leurs enfants sont mal élevés, leurs domestiques ne servent pas Dieu, leurs maris sont mécontents ; et souvent des divisions scandaleuses sont le funeste fruit d'une conduite si peu sage et si peu chrétienne. Encore ne sont-ce là que les malheurs du temps. Mais que dirons-nous du compte terrible que de pareilles femmes auront à rendre au tribunal de Dieu ? Ah ! ce n'est pas ainsi que se comportaient ces femmes admirables que l'histoire de la religion nous présente dans tous les siècles : une sainte Monique, qui vint à bout, par

ses bons exemples et par ses prières, de convertir son mari, qui était païen, et son fils, qui était libertin et hérétique ; une sainte Clotilde, à qui Clovis, son mari, et la France, sa patrie, doivent leur conversion à la foi ; une reine Blanche, qui disait sans cesse à son fils saint Louis qu'elle aimerait mieux le voir mourir que de lui voir perdre l'amitié de Dieu et son innocence. Ce furent là des femmes chrétiennes, dignes de porter ce nom ; et, sans sortir de notre évangile, telle fut aussi cette femme illustre, qui pratiqua si bien toutes ces maximes, même avant Jésus-Christ, et qui mérita ainsi que l'esprit de Dieu nous la proposât aujourd'hui pour modèle. *Et vixerat cum viro suo annis septem.*

Mais ce n'est pas tout ; après avoir servi de modèle aux filles dans l'état de virginité, et aux femmes dans l'état conjugal, la prophétesse Anne en servit encore aux veuves dans l'état de viduité. Pour cela, ayant eu le malheur de perdre son époux, après sept ans seulement de mariage, elle ne se contenta pas, comme tant d'autres, de lui donner de ces marques passagères de douleur qu'on dément sitôt ; mais tout le reste de sa vie, elle lui prouva la sincérité de son amour par la sagesse et la régularité de sa conduite. Veuve au printemps de ses années, au lieu de convoler à de nouvelles noces, comme tout l'y invitait, elle aima mieux, suivant le conseil que le Saint-Esprit devait donner dans la suite par l'organe du grand saint Paul, et qu'il lui avait déjà secrètement inspiré à elle ; elle aima mieux, dis-je, embrasser la viduité, et se sanctifier dans le nouvel état où la Providence l'avait placée. Mais prenez-garde, mes Frères, elle ne fit pas de cet état un état de liberté et de plaisirs, comme tant de veuves dans le monde ; au contraire, pratiquant d'avance ce que saint Paul devait enseigner, elle renonça au monde, et ne sortit plus du temple, expression que l'Évangile emploie pour marquer la continuité de ses oraisons. *Non discedebat de templo :* servant Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prières. Ne vous y trompez pas, chrétiens : être veuve et être mondaine, sont deux choses incompatibles et détestables aux yeux de Dieu. Je sais bien que ces deux choses se trouvent souvent réunies dans le monde, et quelquefois même, dirai-je, sous l'apparence de la piété ; mais je sais aussi que la véritable religion y répugne, et que l'his-

toire de tous les temps y est contraire. La veuve Judith ne se rendit agréable à Dieu que parce qu'elle vivait loin du monde, dans la retraite, sanctifiant sa viduité par le jeûne et par la prière; et, pour ne parler ici que d'un temps plus rapproché du nôtre, ce n'est que par la pratique de ces bonnes œuvres que les Françoise, en Italie, les Chantal, en France, ont montré à toute l'Église quels sont les devoirs d'une veuve chrétienne. Heureuses donc celles qui suivront de si beaux modèles ! Elles se rendront agréables à Dieu, respectables au monde, et se sanctifieront dans leur état. Malheur au contraire à ces veuves qui n'en ont que le nom, et qui s'imaginent faussement pouvoir réunir l'état de viduité avec l'esprit du monde ! Quelque vivantes qu'elles paraissent aux yeux des hommes par quelques bonnes œuvres dont elles ont soin de se couvrir, saint Paul nous assure qu'elles sont déjà mortes aux yeux de Dieu. *Vivens mortua est.*

Telles sont les importantes leçons que donne à tous les chrétiens, et surtout aux personnes de son sexe, la prophétesse Anne, dont l'Évangile vient de nous raconter l'histoire. Mais observez que toute prophétesse qu'elle est, elle nous instruit bien mieux par ses actions que par ses paroles : de sorte que l'Évangile ne nous rapporte pas ce qu'elle a dit, comme il fait à l'égard du vieillard Siméon, mais bien ce qu'elle a fait, nous montrant par là, comme saint Paul nous l'enseigne, que les femmes, dans ce qui a rapport surtout à la religion, doivent peu parler et beaucoup agir; que le silence est pour elles, suivant l'expression de saint Ambroise, la modestie de la bouche, *pudica ore*; et qu'en cela, elles suivront l'exemple de Marie elle-même, qui, toute sainte et toute éclairée qu'elle était des connaissances les plus sublimes, ne répondit rien aux paroles du vieillard Siméon, mais se contenta de les retenir en elle-même, et de les méditer dans son cœur. *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*

Il y avait beaucoup d'hommes et de femmes dans Jérusalem, lorsque l'enfant Jésus y fut présenté au temple. Siméon et Anne pourtant furent les deux seuls à qui il se fit connaître. Hommes chrétiens, femmes chrétiennes qui m'écoutez, ne soyez donc plus surpris de votre petit nombre.

Hélas ? nous touchons bientôt à ce temps où Jésus-Christ nous a prédit qu'il n'y aurait presque plus de foi sur la terre. C'est dans son temple que Jésus-Christ conduit Siméon et Anne, et qu'il se fait connaître à eux. Votre temple, mes chers frères, mes chères sœurs, c'est votre paroisse. Venez y adorer Jésus-Christ, lui offrir vos prières, écouter sa parole, assister à son sacrifice, le recevoir par la communion, non plus dans vos bras, mais dans vos cœurs où il veut venir faire sa demeure. C'est alors qu'il se manifestera à vous, qu'il vous pénètrera de l'onction de sa divinité et de sa grâce, qu'il vous désabusera pleinement du monde, et qu'il vous unira à lui pour jamais. Vous apprendrez dans votre paroisse à connaître Jésus-Christ, à le vêtir dans les pauvres, à le servir dans les malades, à le soulager dans les malheureux. Vous y apprendrez à ne jamais rougir de Jésus-Christ, à vous déclarer, quand il le faut, librement et ouvertement pour être du petit nombre de ses disciples ; à venir le visiter dans le sacrement de son amour, ne pas craindre de l'accompagner, quand on le porte en triomphe dans nos rues, ou de le suivre quand l'Église le porte aux mourants. Eh ! quel sera le fruit de ces bonnes œuvres ? le même que Dieu accorda à saint Siméon et à sainte Anne, la grâce la plus importante de toutes, la grâce qui met le dernier sceau à toutes les autres, la grâce d'une bonne mort. Oui, mes chers frères, mes chères sœurs, Dieu vous visitera dans votre dernière maladie, comme vous aurez visité vous-mêmes l'Église qui est son temple, les pauvres qui sont ses membres, l'Eucharistie qui est son sacrement. Alors vous vous écrierez avec le saint vieillard Siméon : A la joie, ô mon Dieu ! que je sens au fond de mon âme, je connais bien la vérité de votre parole, que vous vous faites un plaisir de renvoyer vos serviteurs en paix. *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.* Siméon vous voyait sous la forme d'un petit enfant, je vous vois sous l'apparence d'une hostie ; mais l'un et l'autre nous vous reconnaissons pour notre Sauveur et notre Dieu. *Quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Ce salut, vous le présentez à toutes les nations. Qu'il y en a peu qui en profitent ! Quel bonheur pour moi d'avoir été de ce petit nombre ! *Quod parasti ante faciem omnium populorum.* Vous êtes,

ô mon Dieu? ma lumière et ma force dans ce moment; soyez mon repos et ma gloire dans l'éternité. *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israël.* Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration de ce qu'on disait de lui.

Il peut paraître étonnant que le même évangéliste qui vient de rapporter la génération miraculeuse de Jésus-Christ, donne à saint Joseph le titre de son père. Mais il faut observer qu'avant que le mystère de l'Incarnation fût révélé à la terre, Jésus-Christ était universellement regardé comme le fils de Joseph. Le mariage de ce saint personnage avec Marie lui donnait sur l'enfant qu'elle avait mis au monde les droits de la paternité. Nous voyons en conséquence que l'Enfant divin était soumis à lui comme à la sainte Vierge (1). Joseph pouvait, et cette observation est de saint Augustin, aussi bien, et même à plus juste titre que les pères d'adoption, être appelé le père du Sauveur.

Les deux vertueux époux étaient dans l'admiration de tout ce qu'ils entendaient au sujet de l'Enfant divin que la providence leur avait confié. Ils réunissaient dans leur esprit tout ce que leur avaient dit les anges, les pasteurs, les mages, Élizabeth, Zacharie, Siméon. Depuis le moment de sa conception, ils avaient passé de merveilles en merveilles. La supputation des temps, le rapprochement des lieux, la contemplation de cette multitude de prodiges qui naissaient coup sur coup, ne devaient leur laisser aucun doute que l'enfant qu'ils possédaient ne fût celui que la terre attendait depuis si longtemps, et qui devait fixer ses destinées. Mais ce n'était pas dans eux une admiration passagère et stérile ; c'était un sentiment profond que renouve-

(1) Et erat subditus illis. *Luc.*, II. 51.

lait sans cesse dans leurs cœurs tout ce dont ils étaient témoins. Comme ils voyaient tous les événements, qui se succédaient si rapidement, se rapporter à ce précieux enfant, ils y rapportaient aussi toutes leurs pensées et toutes leurs affections. Nous sommes quelquefois frappés des grandes vérités de la religion ; mais combien est superficielle et peu durable l'impression qu'elles font sur nous ! Le plus gros boulet qui a traversé l'air, le vaisseau le plus considérable qui a sillonné l'eau, n'ont laissé aucune trace de leur passage : il en est de même de notre âme, à travers laquelle les vérités les plus frappantes passent sans s'arrêter, et sans qu'on puisse en découvrir le plus léger vestige. Au sortir d'une prédication dont on a été ébranlé, on court dans le commerce du monde se remettre de la commotion qu'on a éprouvée ; on redoute l'effet salutaire qu'elle pourrait produire, et on se hâte d'aller dissiper, dans les frivolités et les plaisirs, les idées religieuses qu'on avait momentanément conçues.

Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère : Cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être l'objet de la contradiction ; et votre âme même sera traversée d'un glaive, afin que les pensées des cœurs de plusieurs soient manifestées.

Quand le saint vieillard Siméon prédit que l'enfant qu'il tient entre ses bras sera la ruine de plusieurs, veut-il dire que Jésus-Christ sera l'auteur de cette ruine, et que ce sera lui qui y entraînera les hommes ? Ce serait une impiété de le penser, et un blasphème de le dire. Les saints livres qu'il a inspirés sont pleins de témoignages de son amour pour tous les hommes, de son désir de les voir tous mériter et obtenir le salut. Ce qu'entend saint Siméon, c'est que Jésus-Christ va devenir, non la cause, mais l'occasion de la perte d'un grand nombre d'hommes ; il sera ce qu'Isaïe avait annoncé qu'il devait être, ce que saint Paul déclare qu'il a été, la pierre contre laquelle viendront se heurter et se précipiter beaucoup d'enfants d'Israël (1). Vous trou-

(1) Et erit vobis in sanctificationem ; in lapidem autem offensionis, et in petram scandali duabus domibus Israël ; in laqueum et in ruinam habitantibus Jerusalem. Et offendent ex eis plurimi, et cadent, et conterentur, et irretientur, et capientur. *Isai.*, VIII. 14 *et* 15.

Offenderunt enim in lapidem offensionis, sicut scriptum est : Ecce pono in Sion lapidem offensionis, et petram scandali. *Rom.*, IX. 32 *et* 33.

vez insensé celui qui accuse de sa chute la pierre que son pied est allé frapper; n'est-ce pas à lui-même, dites-vous, et à son imprudente inadvertance qu'il doit l'attribuer ? Bien loin que Jésus-Christ soit la cause de nos péchés, c'est parce que nous avons refusé de l'écouter, de lui obéir, de le suivre, que nous avons péché. Quelle est celle de nos fautes dont sa loi ne nous avertît pas de nous garantir, que sa grâce ne nous aidât pas à prévenir ?

Mais c'est dans un sens contraire que le saint vieillard dit à Marie que Jésus sera la résurrection de plusieurs. Il n'est pas seulement l'occasion de notre salut, comme il l'est de notre perte ; il en est la véritable cause. Il est la cause générale du salut de tous les hommes par le bienfait de la rédemption ; il est la cause particulière du salut des justes, parce que c'est lui qui par sa grâce opère leur justification. Il nous a ouvert la porte du ciel par sa passion et par sa mort ; il nous en montre le chemin par sa loi ; il nous y guide par ses exemples ; il nous y soutient par ses secours. Notre salut vient de lui, notre perte vient de nous. Pécheurs, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes de nos fautes; justes, nous devons être reconnaissants envers lui de notre innocence. Ainsi, parmi les enfants d'Israël, Jésus-Christ a été la résurrection d'une partie, la ruine de l'autre : il a sauvé les uns, les autres se sont perdus à son sujet. Ce qu'il a été dans le siècle où il a vécu, et pour la nation qui l'a possédé, il n'a pas cessé de l'être dans tout le cours des siècles, et pour l'universalité du genre humain. Il est la résurrection de tous ceux qui écoutent sa voix, qui croient à sa parole, qui se conforment à sa loi, qui s'attachent à sa personne ; il est la ruine de ceux qui dédaignent de l'entendre, qui refusent de le croire, qui résistent à ses instructions, qui désobéissent à ses préceptes.

La manière dont s'est accompli, dont s'accomplit encore l'oracle du saint vieillard, nous présente une réflexion bien douloureuse. En considérant le nombre des Juifs dont Jésus-Christ fut la ruine, et de ceux dont il fut la résurrection, quelle immense différence nous apercevons ! D'un côté une poignée de disciples, de l'autre une multitude d'ennemis. Tandis que l'universalité presque entière de ses

concitoyens, animée par ses chefs, demandait à grands cris qu'on le crucifiât, quel petit nombre de fidèles, retirés à l'écart, tremblant pour eux-mêmes, et pleurant sur lui, conservaient encore de l'attachement à sa personne ! Ce qui a été vrai de son temps, l'est dans tous les temps. Cette malheureuse proportion entre ceux dont Jésus-Christ est la résurrectien, et ceux dont il est la ruine, s'est continuée de génération en génération jusqu'à nous. Elle a été l'objet de la profonde douleur des âmes pieuses qui se sont succédé dans l'Église ; et malheur à nous si nous y sommes insensibles ! Cette lâche indifférence doit nous effrayer sur notre sort, et nous faire craindre que nous ne soyons de cette partie infortunée du genre humain, qui pouvant faire de Jésus-Christ la cause de son salut, en fait le sujet de sa réprobation.

Saint Siméon ajoute que l'enfant qu'il tient dans ses bras sera un objet de contradiction. Et ne voyons-nous pas aussi cette prophétie accomplie dans tout le cours de la carrière évangélique du Sauveur ? Quel genre de contradiction n'a-t-il pas éprouvé ? de qui n'en a-t-il pas reçu ? Contradictions à sa personne, qui n'a pas où reposer sa tête ; contradictions à ses actions, que l'on attribue au désir de la bonne chère et à l'amour des pécheurs ; contradictions à ses miracles, que l'on taxe d'être les œuvres de Béelzébut ; contradictions à ses paroles, que l'on épie avec un soin perfide pour y trouver un prétexte de censure ; contradictions par les pharisiens, qui le décrient ; contradictions par les docteurs, qui le calomnient ; contradictions par les prêtres, qui le persécutent ; contradictions par le peuple, qui tantôt veut le faire roi, tantôt prend des pierres pour le lapider ; contradictions par ses propres apôtres, dont il est obligé de supporter l'ignorance, la grossièreté, les vaines prétentions. Il a cessé de vivre parmi nous, ce divin Rédempteur ; mais les contradictions auxquelles il était en butte n'ont pas fini, elles l'ont poursuivi jusque dans le ciel. Sur le trône de sa gloire, il les éprouve encore ; il y est perpétuellement contredit par l'incrédulité qui le renie, par l'infidélité qui le méconnaît, par l'hérésie qui le défigure, par le schisme qui le divise, par la multitude de mauvais chrétiens qui ne cessent de l'offenser, et quelquefois par les

âmes religieuses elles-mêmes, dont les faiblesses et les imperfections lui sont désagréables. Impassible au sein de la gloire, il n'est pas affecté de ces contradictions ; mais il est mécontent : il n'en souffre pas, mais il les condamne. Étant la sainteté essentielle, il est nécessairement offensé par ce qui la blesse: il répugnerait à sa sagesse suprême de n'être pas choqué de ce qui trouble l'ordre qu'il a établi ; il est impossible à sa justice de ne pas réprouver et punir ce qui est mal.

N'est-ce pas une ingratitude infinie aux hommes, de contredire ainsi, par leur conduite, un Dieu qui a fait pour eux de si grandes choses ? Après tant de bienfaits, devait-il s'attendre à en éprouver une telle reconnaissance ? En nous examinant nous-mêmes sur ce point, n'avous-nous pas à nous reprocher d'être les objets de la prophétie du saint vieillard, d'être du nombre de ceux pour qui Jésus-Christ est un sujet de contradiction ? Et dès lors combien nous devons nous trouver coupables ! combien, rapprochant des grâces dont il n'a cessé de nous combler, les actions par lesquelles nous ne cessons de l'outrager, nous devons les juger criminelles ! Si l'offense est d'autant plus grave qu'elle s'adresse à celui qui avait plus de droits à notre amour et à notre soumission, quelles offenses peuvent, nous ne disons pas égaler, mais avoir quelque proportion avec celles qui s'adressent à Dieu? Nous nous plaignons souvent de la terrible rigueur des peines dont il punit le péché ; c'est que nous ne connaissons pas, c'est que nous ne pouvons pas connaître quel mal affreux est le péché. Essayer de le faire sentir serait une témérité : il ne nous est pas plus donné de le comprendre, que de l'exprimer. Il faut pour en accorder le pardon, une miséricorde infinie : toute autre clémence que celle d'un Dieu serait disproportionnée et impuissante.

Ce sont les contradictions auxquelles Jésus-Christ sera en butte, qui doivent, selon saint Siméon, manifester les pensées des cœurs. Ce furent elles, en effet, qui découvrirent les secrètes dispositions des Israélites de son temps ; qui discernèrent le vrai peuple de Dieu de celui qui en usurpait le titre ; qui firent reconnaître la piété mensongère des pharisiens, la fastueuse vanité des docteurs, l'envieuse

méchanceté des prêtres, et qui, d'un autre côté, manifestèrent la sincérité de ceux qui cherchaient franchement la vérité, leur docilité à la recevoir, leur fidélité à s'y conformer, leur fermeté à la soutenir. Ce sont encore ces contradictions, dont Jésus-Christ a été de tout temps l'objet, qui ont continué de manifester les pensées opposées de ses disciples et de ses adversaires. Si la religion n'eût jamais été contredite, on n'eût jamais pu distinguer ceux qui lui étaient sincèrement et solidement attachés, de ceux qui n'avaient pour elle qu'un attachement ou faux et simulé, ou faible et languissant. Quand l'autorité est parfaitement établie et universellemet reconnue, nous voyons chacun se faire un devoir de s'y soumettre, une gloire de la défendre : c'est lorsqu'elle est attaquée, et surtout lorsqu'elle l'est avec force, que nous discernons avec certitude ses fidèles et zélés partisans qui ne l'abandonnent jamais, de ces vils flatteurs qui s'empressent de se tourner du côté qu'ils croient devenu le plus fort. Ce sont les persécutions qui font distinguer les martyrs des apostats; ce sont les attaques de l'hérésie et du schisme, qui séparent en deux classes les enfants de l'Église et ses ennemis; ce sont les séductions du démon et les illusions du monde, qui causent à l'Église la douleur amère de voir une multitude de chrétiens se perdre dans les voies du péché, et qui lui donnent en même temps la consolation d'en voir d'autres redoubler de précautions et d'efforts pour s'en garantir. L'attrait de la volupté fait les libertins, le désir de s'en préserver fait les vierges ; et tandis que les cercles et les assemblées se remplissent de mondains qui courent après le plaisir, les cloîtres se peuplent de solitaires qui le fuient. Ainsi Jésus-Christ consent à être un objet de contradiction pour éprouver ceux qui le servent, pour faire connaître leurs vrais sentiments, pour séparer dans son aire la paille du bon grain, et les vrais justes de ceux qui n'en ont que l'apparence.

Aux prophéties que Siméon adresse à Marie sur son Fils, il en ajoute une relative à elle-même ; c'est que son âme sera percée d'un glaive, et livrée à la douleur. C'est au moment où il vient d'annoncer la gloire future de Jésus, et où il a rempli de joie, par ses prédictions, le cœur de sa Mère, qu'il lui porte ce coup si douloureux. Lorsqu'elle

contemple avec transport la suite des grandes choses auxquelles son Fils est appelé, il en détourne ses regards pour les porter sur la carrière d'afflictions qu'elle-même doit parcourir. Telle est la conduite ordinaire de la Providence envers les justes : aux félicités qu'elle leur envoie, elle joint presque toujours des revers, et c'est un effet de sa bonté à leur égard. Le monde les croit heureux quand il les voit au faîte de la prospérité, et il les plaint quand il les voit en descendre; mais eux, qui connaissent bien mieux que le monde ce qui leur est utile, en jugent tout autrement. Ils rendent grâce à la main bienfaisante qui, par les tribulations qu'elle leur fait subir, les instruit, leur fait sentir le néant des prospérités terrestres ; les éprouve, et leur donne occasion de déployer toutes leurs vertus; les épure, et achève de les délivrer de tous les attachements mondains. Ce qui est pour le pécheur un sujet de murmures devient pour le fidèle un motif de gratitude ; et ne connaissant de vrai bonheur que celui de la vie future, il se réjouit des malheurs passagers qui l'y conduisent.

Elle s'est accomplie dans Marie d'une manière bien douloureuse, cette prophétie du saint vieillard. Il est donc écrit dans les irrévocables décrets qui règlent les destinées de tous les mortels, qu'aucun d'eux ne pourra se soustraire à la loi qui les condamne tous à souffrir. Celle même qu'une prérogative unique avait exemptée du péché d'Adam, a été soumise d'une manière bien plus cruelle à en subir la peine. Tandis que les femmes de son siècle la déclaraient heureuse, et qu'elle-même voyait dans l'avenir le plus reculé toutes les générations célébrer son bonheur, son cœur était livré à l'affliction la plus amère ; son caractère auguste de mère de Dieu, qui la faisait proclamer la plus heureuse des femmes. Non, ce ne fut pas sur le Calvaire que commencèrent ses douleurs, ce fut dans le temple, lorsqu'elle vint y présenter son Fils. L'oracle de Siméon, qui lui annonçait qu'un glaive de douleur percerait son âme, fut lui-même un glaive aigu qu'elle porta toute sa vie enfoncé dans son cœur. C'est pour les autres mères une vive allégresse d'avoir donné au monde un fils ; c'était pour Marie un sujet continuel de tristesse, quand elle considérait pour quelles affreuses destinées elle l'avait enfanté. Saint Jean, dans l'Apocalypse, rapporte

qu'il vit Jésus-Christ sous la figure d'un agneau qui était comme immolé (1). La malheureuse Mère de Jésus eut pendant toute sa vie ce lamentable spectacle devant les yeux. La douceur de ses caresses, la tendresse de ses soins étaient empoisonnées par cette horrible image. Toutes les fois qu'elle levait les yeux sur lui, elle le voyait dans cet état ; les circonstances mêmes les plus propres à exciter sa joie lui rappelaient les douleurs qui l'attendaient. Lorsqu'elle se réjouit de le trouver dans le temple après trois jours d'absence, la pensée qu'elle doit le perdre un jour d'une manière bien plus douloureuse, vient aussitôt se représenter à son esprit. Si elle se félicite de l'avoir soustrait aux fureurs d'Hérode, elle pense au même instant que c'est pour une mort bien autrement cruelle qu'elle l'a conservé. S'applaudit-elle de le voir parcourant les villes et les bourgades de la Judée, prodiguant les miracles, répandant de tous côtés ses bienfaits, environné d'une multitude émerveillée, reconnaissante et docile ; elle voit cette même multitude se tourner peu après contre lui avec fureur, demander à grands cris sa mort ignominieuse, presser son supplice, et joindre encore à sa cruauté l'insulte et la raillerie.

Quand l'Esprit-Saint veut peindre une douleur amère, violente, excessive, il représente une mère désolée de la perte de son fils unique (2). Et que sont toutes les autres mères auprès de Marie? Elle aimait dans Jésus, son fils et son Dieu. Son amour pour lui était composé de la tendresse la plus vive et de la charité la plus parfaite. Les sentiments de la nature, les mouvements de la grâce se réunissant dans son âme, la plus sensible et la plus religieuse qui fut jamais, s'animaient et s'exaltaient réciproquement. Quand nous éprouvons des pertes douloureuses, nous pouvons dans la religion trouver un soulagement : l'amour de Dieu s'augmente en nous du détachement des créatures, et nous dédommage de leur privation ; mais dans Marie, l'amour divin, loin d'adoucir sa peine, l'aggravait encore, et la rendait plus amère. Ce qui console tous les autres faisait l'excès

(1) Vidi.... Agnum stantem tanquam occisum. *Apocal.*, V, 6.
(2) Luctum unigeniti fac tibi, planctum amarum. *Jerem.*, VI, 26.
Ponam eam quasi luctum unigeniti. *Amos*, VIII, 10.
Plangent eum planctu quasi super unigenitum. *Zachar.*, XII, 10.

de son tourment. Pour nous former une idée de l'extrême affliction dont son cœur était inondé, il faudrait connaître, comme elle, son divin Fils ; il faudrait sentir, comme elle les sentait, toutes ses infinies perfections ; car c'est l'enseignement commun des Pères et des théologiens, que, comme cette Vierge incomparable n'eut jamais de pareil en mérite, elle n'eut de même aucun égal dans la connaissance de Dieu. Nous ne comprenons que très-imparfaitement ce que c'est qu'un Dieu trahi, qu'un Dieu insulté, qu'un Dieu frappé de coups, qu'un Dieu livré au supplice, qu'un Dieu expirant sur une croix : Marie le comprenait bien plus clairement que nous, et elle était sa mère ! Toutes ses qualités, tous ses mérites concouraient à augmenter son malheur : et, comme le disent plusieurs saints Pères, du jour où la fatale destinée de son Fils lui fut révélée, sa vie ne fut plus qu'un long et continuel supplice.

Si son cœur fut si violemment agité des souffrances de son Fils, lorsqu'elle ne faisait que les prévoir, de quel cruel supplice ne fut-il pas tourmenté quand elle les vit de ses propres yeux ? car aucune douleur n'a été épargnée à cette âme qui les ressentait toutes si vivement. Qu'errante dans le désert de Bersabée, et accablée d'affliction de l'état où elle voit son Ismaël, la désolée Agar s'éloigne de lui pour n'avoir pas le désespoir d'être témoin de son dernier soupir, c'est l'effet ordinaire de la douleur, c'est le mouvement naturel de l'amour d'une mère ; mais dans la Mère de Dieu, tout est surnaturel. Un amour aussi excellent que le sien, exige d'elle un plus grand sacrifice. Elle n'a jamais quitté ce Fils si cher, elle ne l'abandonnera point dans ces moments affreux. Elle se soumet à tout ce qu'a de douloureux ce lamentable spectacle, plutôt que de perdre un seul des instants où il lui est encore permis de contempler l'objet de toute sa tendresse. Elle s'avance, la Vierge de Nazareth, vers la montagne où va être immolé son Fils ; elle s'avance, suivie des autres filles de Sion, pleurant avec elle leur Bien-aimé ; et tandis que Jésus va y consommer l'holocauste de sa vie, elle vient y consommer l'holocauste de son cœur. Là, de tout ce qui peut porter au comble sa profonde affliction, rien n'est perdu pour elle ; elle entend tout, elle voit tout : tout ce que la cruauté des bourreaux réunit

de tourments sur son Fils, elle le ressent dans son cœur. Quel spectacle pitoyable offre le Calvaire ! sur la croix, Jésus expirant ; au pied de la croix, sa Mère éplorée. Si nous-mêmes sentons nos cœurs, tout durs qu'ils sont, touchés du seul récit des tourments que la rage des Juifs, animée par celle de l'enfer, fit souffrir à notre Sauveur, jugeons quelle était la désolation de la plus tendre des mères, qui en était témoin ! Entreprendre de la représenter, serait une témérité. Il semble que l'Esprit-Saint lui-même ait désespéré de la peindre ; il se contente de l'indiquer. La Mère de Jésus se tenait debout devant sa croix (1) ; voilà tout ce qu'il nous en dit, voilà toute l'histoire des douleurs de Marie ; mais ce que ne nous dit pas ce peu de mots, il nous le fait entendre. Au pied de la croix de son Fils, Marie pouvait-elle ne pas être abîmée dans la douleur? mais elle n'en est pas abattue, elle se tient debout. Tandis que les éléments paraissent prêts à se confondre, et qu'il semble que la nature aille se bouleverser à la mort de son Auteur, sa Mère seule reste ferme ; son cœur, profondément déchiré, n'est pas ébranlé. Quel douloureux combat se livrait dans cette âme sensible et vertueuse? La nature et la grâce se la disputent. Fille d'Abraham, elle s'entend demander aussi le sacrifice de son Fils unique, mais d'un Fils bien autrement cher et précieux. D'un côté elle voit ce Fils si tendrement aimé en proie aux plus cruels tourments ; de l'autre, elle sait que le salut du genre humain est attaché à ses souffrances et à sa mort. L'amour de Jésus lui fait désirer sa conservation ; les décrets divins lui ordonnent de consentir à sa perte. Enfin la grâce l'emporte, elle triompha toujours dans le cœur de Marie. Mais combien cette victoire est sanglante ! Plus sa soumission aux ordres divins est entière, plus elle lui est pénible ; plus elle se montre courageuse, plus elle est désolée. Sa sensibilité rehausse son courage et son courage augmente encore sa sensibilité.

O mon fils, mon cher fils! qui m'accordera de mourir pour toi (1)? disait David. Et c'était d'un fils révolté, d'un

(1) Stabat juxta crucem Jesus mater ejus. *Joan.*, XIX. 25.

(2) Fili mi, Absalom, Absalom, fili mi ! quis mihi tribuat ut ego moriar pro te ? II *Reg.*, XVIII, 33.

fils dénaturé, qui, déjà teint du sang de son frère, avait aspiré à tremper encore ses mains dans celui de son père, qu'il parlait ainsi. Avec combien plus d'ardeur et de raison le cœur de Marie formait le même vœu ! Avec quelle vivacité elle aurait désiré de pouvoir racheter de sa propre vie une vie aussi précieuse ! Quel était son regret que la justice divine exigeât pour s'apaiser une victime divine ! Elle souffre plus douloureusement de voir expirer son Fils, que si elle-même était morte à sa place. Aussi, quoique la fureur des bourreaux ait épargné sa vie, les Pères ne font pas difficulté de lui attribuer la gloire du martyre ; et ce martyre, pour n'être pas sanglant, n'en est pas moins héroïque. Les autres martyrs souffraient pour Jésus-Christ régnant dans les cieux ; Marie souffrait avec Jésus-Christ souffrant : la vue de la gloire de Jésus soutenait leur constance ; celle de ses humiliations attaquait vivement la sienne : l'amour de Dieu était pour eux un soulagement, et pour elle un accroissement de douleurs. Et combien dut être touchée cette âme si profondément sensible, quand elle vit son Fils, déjà dans les angoisses de la mort, oublier ses propres souffrances pour ne s'occuper que d'elle, la recommander à son disciple favori, et le lui donner pour fils en sa place ! Ce dernier sentiment, cette dernière marque de tendresse achevait de pénétrer son cœur. Qu'un autre pût remplacer auprès d'elle Jésus, qu'un autre que lui pût devenir le Fils de Marie, était-elle capable de soutenir une telle pensée ? Loin d'être une consolation, ce soin qu'il prenait d'elle devenait un nouveau déchirement. Le dédommagement lui faisait sentir plus vivement toute l'étendue de la perte ; et son affliction la plus vive, la plus profonde qu'on puisse imaginer, s'augmentait encore de tout ce qu'on pouvait faire pour la modérer.

Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser ; elle était fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, elle était restée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortait point du temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme, étant survenue à la même heure, se mit à glorifier

le Seigneur, et parlait de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Le temple de Jérusalem était fréquenté par un grand nombre de personnes. Les pharisiens y venaient souvent faire étalage de leur prétendue piété ; les docteurs de la loi y tenaient habituellement des conférences pour l'instruction publique ; les prêtres y étaient continuellement appelés par leurs fonctions ; le grand pontife s'y rendait tous les jours pour offrir le sacrifice. Ce n'est à aucun de ces hommes distingué que Jésus-Christ, paraissant pour la première fois dans son temple, daigne se manifester. Il choisit, pour leur révéler le secret de ses grandeurs, un vieillard, une vieille femme, peu connus, peu considérés dans la nation ; se sont là, de tous ceux qu'il voit dans son temple, les seules personnes qu'il juge dignes de sa confidence. Ce choix de sa providence nous présente une importante considération. Les talents que le monde admire, les qualités qu'il estime, les dignités qu'il révère, ne sont rien devant Dieu ; c'est leur emploi seul qui peut leur donner quelque prix à ses yeux. Et comme l'abus est beaucoup plus commun que le bon usage, comme les dons de la nature et de la fortune corrompent bien plus de cœurs qu'ils n'en perfectionnent, deviennent beaucoup plus ordinairement des occasions d'orgueil que des motifs de reconnaissance, et sont plus fréquemment des instigations au mal que des encouragements au bien ; au lieu d'être, comme il le devraient, des moyens de salut, ils sont presque toujours des principes de réprobation. Il n'y a que la vertu qui soit quelque chose devant Dieu ; elle seule, en quelque lieu qu'elle se trouve, attire ses regards de complaisance. Le pauvre le plus obscur, le plus méprisé, est à ses yeux infiniment supérieur au grand le plus décoré, le plus respecté, le plus courtisé, s'il est plus vertueux. Quelle différence entre les jugements de Dieu et les nôtres ! Ce qui attire nos regards, nos déférences, nos respects, c'est principalement l'élévation du rang ; ou si quelques qualités personnelles obtiennent de nous de la considération, ce sont celles qui jettent de l'éclat, comme la perspicacité de l'esprit, la vivacité de l'imagination, la multiplicité des connaissances, la grandeur du courage. L'homme dépourvu de ces avantages, et doué seulement

de vertu, est nul pour nous ; nous ne daignons pas faire attention à lui ; ou si quelquefois nous nous en occupons, c'est pour en faire le but de nos railleries, et le jouet de notre malignité. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins de droiture (1), disait le roi-prophète ; ce sont les nôtres qui sont altérés par nos illusions, égarés par nos préjugés, pervertis par nos habitudes, dépravés par nos inclinations, corrompus par nos passions. Un jour viendra, où ces faux jugements, que nous osons nous permettre contre le prochain, seront confondus, et redressés par le jugement de Dieu.

Quelles étaient donc les vertus éminentes, les qualités supérieures, les œuvres admirables qui faisaient préférer par le Juge suprême cette vieille femme, à tout ce qui affluait à chaque moment dans son temple ? Le texte sacré la loue de plusieurs choses qu'il est important de considérer. D'abord, l'évangéliste nous apprend qu'étant devenue veuve dans un âge encore jeune, elle était restée dans cet état sans penser à se remarier. Ce n'est pas sans doute un précepte aux épouses, dont le lien conjugal est dissous par la mort de leur époux, de passer le reste de leurs jours dans le veuvage, mais c'est un conseil ; ce n'est pas une obligation, mais un mérite ; ce n'est pas une nécessité, mais une perfection. Le grand Apôtre, qui trace les devoirs des différents états, le déclare expressément : il dit aux personnes veuves que c'est un bien pour elles de se tenir dans cet état ; mais que si la continence leur est trop pénible, elles feront bien de se marier (2) ; il répète à la femme, dont le mari l'a laissée libre par la mort, qu'elle peut se remarier à qui elle veut, pourvu que ce soit dans le Seigneur ; mais que ce sera un bonheur pour elle si elle demeure telle, selon son conseil, et qu'il croit en cela avoir l'esprit de Dieu (3) : il développe le motif de son conseil : c'est que ceux qui sont unis par le lien conjugal, obligés de se plaire mutuellement,

(1) Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. *Psalm.* CXVIII. 157.

(2) Dico autem... viduis : Bonum est illis si sic permaneant, sicut et ego. Quod si non se continent, nubant : melius est enim nubere, quam uri, I *Cor* VII., 8 et 9.

(3) Quod si dormierit vir ejus, liberata est, cui vult nubat, tantum in Domino. Beatior autem erit si sic permanserit, secundum meum consilium. Puto autem quod et ego Spiritum Dei habeam. I *Cor.*, 39 et 40.

s'occupent nécessairement des choses du monde, et partagent leurs affections; au lieu que ceux qui sont dégagés de ce lien, uniquement occupés de plaire à Dieu, ne pensent qu'aux choses de Dieu, pour sanctifier leurs corps et leurs esprits (1). En conséquence, le même apôtre, écrivant au disciple qu'il avait établi évêque à Éphèse, met au nombre de ses devoirs d'honorer spécialement les veuves qui sont véritablement veuves (2) ; c'est-à-dire, selon ses principes, celles qui, n'ayant plus d'affections qui les conduisent à des pensées et à des occupations du monde, ne pensent qu'à Dieu, et ne s'occupent que de lui; et comme il l'explique un peu plus bas, qui passent les jours et les nuits dans les prières et les supplications (3).

Telle était la veuve de notre évangile ; car il est dit qu'elle servait Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prières, c'est-à-dire qu'elle sanctifiait chacun de ses jours par la pratique de quelques mortifications, et qu'elle consacrait diverses heures du jour et de la nuit aux exercices de sa piété. Elle ne pouvait pas à chaque moment produire ces actes ; mais c'était son état habituel, elle avait l'esprit d'oraison et l'esprit de pénitence ; et c'est à parvenir à ce point où elle était arrivée, que nous devons tendre. Chacun de nous a un caractère particulier, une tournure d'esprit, une inclination principale qui influent sur ses sentiments, dirigent ses affections, règlent la généralité de ses démarches, et forment dans lui une manière d'être, une habitude d'idées, d'opinions, de désirs et d'actions, que l'on a appelée, avec raison, une seconde nature. L'homme, asservi à une passion dominante, y rapporte, même sans le vouloir, même sans y réfléchir, et comme par une impulsion naturelle et machinale, tout le cours de ses pensées et de sa conduite. Rentrez en vous-

(1) Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. Et mulier innupta, et virgo, cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. Quæ autem nupta est, cogitat quæ sunt mundi, quomodo placeat viro. *Ibid. VII.* 32, 33 et 34.

(2) Viduas honora quæ vere viduæ sunt. *I. Timoth.* V. 4.

(3) Quæ autem vere vidua est, et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus, et orationibus nocte ac die. *Ibid.* 5.

mêmes, vous qui éprouvez le malheur d'être dominés par l'avarice, par la vanité, par l'ambition, par la volupté ; interrogez de bonne foi votre conscience ; elle vous répondra que c'est cette passion, maîtresse de votre âme, qui en commande toutes les opérations, qui en excite tous les mouvements. Toutes vos facultés sont à ses ordres ; les souvenirs de votre mémoire, les projets de votre imagination, les vœux de votre cœur, les actes de votre volonté, tout en vous répond à cet objet unique, dont vous êtes rempli, et qui ne laisse pas de place aux autres affections. Et vous, chrétiens fidèles, dans qui l'amour de Dieu a étouffé toutes les passions terrestres, vous savez que devenu le principe de vos pensées, le mobile de vos actions, et, si l'on peut parler ainsi, l'âme de votre âme, il vous fait rapporter à Dieu, de vous-mêmes, et par une habitude naturelle, la totalité de votre vie. Dieu, que vous avez mis en possession de votre cœur, en est l'objet unique ; sa gloire est votre but, sa volonté, votre règle ; sa grâce, votre désir ; sa récompense, votre ambition. Vous accomplissez à la lettre ce que vous recommande l'Apôtre, de faire pour sa gloire jusqu'aux moindres actions (1). Celles qui sont les plus indifférentes en elles-mêmes, cessent de l'être en vous, parce que vous les faites en vue de lui plaire. Vous voulez toujours agir pour Dieu, quoique votre volonté ne puisse pas toujours formellement en produire l'acte : mais c'est sa disposition habituelle, constante, entretenue et renouvelée par des actes fréquents. A l'exemple de la sainte veuve de notre évangile, nous pouvons de cette manière servir Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Nous acquerrons l'esprit de mortification, en mortifiant souvent nos sens par les privations, et notre esprit par la pénitence : nous acquerrons l'esprit de prière, en élevant fréquemment notre cœur vers Dieu ; car c'est par la répétition des actes, que se forme l'habitude. Ce sont nos péchés multipliés qui ont formé celles sous lesquelles nous gémissons ; ce sera à l'abondance des bonnes œuvres, que nous devrons celles qui feront notre éternelle félicité.

Ces éloges, que donne le texte sacré à la prophétesse Anne, d'une pratique soutenue de la mortification, de l'exer-

(1) Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I. *Cor.* I. 31.

cice habituel de la prière, d'une longue et perpétuelle chasteté, s'unissent parfaitement. Ces trois choses ont entre elles un rapport intime. L'oraison fait supporter les rigueurs de la mortification ; la mortification fait trouver des délices dans l'oraison, et toutes les deux réunies soutiennent la chasteté. Privez la mortification des grâces que lui attire l'oraison, elle sera insupportable, retranchez à l'oraison les secours de la mortification, elle deviendra insipide : ôtez à la chasteté, l'un ou l'autre appui de l'oraison et de la mortification, elle sera fragile et tombera immanquablement. Vous donc, qu'une vocation distinguée appelle à cet état de continence, que Jésus-Christ chérit spécialement, et qu'il a voulu honorer par son propre exemple, vous êtes plus particulièrement que tous les autres, astreints aux pratiques saintes de la prière et du jeûne. Ce sont elles, et elles seules, qui pourront vous faire remplir ce grand et difficile devoir. Pour vous en acquitter, deux choses sont nécessaires : votre propre travail et le secours divin. Vous ne pouvez rien sans que Dieu vous aide ; et Dieu ne veut pas vous aider sans que vous coopériez. Or, la mortification fera l'un ; la prière vous procurera l'autre. Par la mortification vous travaillerez à vaincre vos sens ; par la prière, vous en obtiendrez la force : la mortification donnera du prix à vos prières, et la prière, du succès à vos mortifications.

L'auteur sacré loue aussi la sainte veuve de ce qu'elle ne sortait point du temple ; et c'est encore à cet égard un modèle qu'il nous propose. La fréquentation du lieu saint est une des pratiques les plus recommandées dans la religion. Nous pouvons sans doute honorer Dieu, le louer, l'invoquer partout où nous nous trouvons : de quelque lieu que s'élèvent vers lui nos vœux, il daigne les recevoir ; mais ceux qui lui sont adressés dans la maison qu'il a consacrée spécialement pour cet objet, lui sont plus agréables. Il est partout, et partout il nous entend ; mais il réside corporellement dans son sanctuaire. C'est du temple que part cette prière commune, ce concert de supplications qu'il s'engage à exaucer (1) ; c'est au milieu de ceux qui sont assemblés en son

(1) Iterum dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint super terram de omni re, quamcumque petierint, fiet illis a patre meo, qui in cœlis est. Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. *Matth.* XVIII. 19 et 20

nom, qu'il aime, ainsi qu'il le déclare, à se trouver. Tout dans le lieu saint contribue à rendre nos prières plus ferventes, et par là plus efficaces : tout ce qui nous y environne nous rappelle les bienfaits de Dieu et nos devoirs. Le juste n'entre point dans le temple du Seigneur, sans se dire intérieurement comme Jacob : Combien est redoutable ce lieu ! c'est véritablement la maison du Seigneur et la porte du ciel (1). Le pécheur ne devrait jamais y paraître sans se rappeler le précepte divin : Tremblez en présence de mon sanctuaire ; je suis le Seigneur (2).

Ce fut à son assiduité dans le temple que la prophétesse de notre Évangile dut le bonheur insigne, auquel elle aspirait depuis son enfance, et qui n'avait pas été accordé aux générations précédentes, de voir ce Messie, l'objet des oracles des prophètes, des soupirs de tous les justes, des vœux de tous les enfants d'Israël depuis un grand nombre de siècles. Elle arriva auprès de cet auguste Enfant, au moment où Siméon, le tenant entre ses bras, prédisait ses destinées et celles de sa Mère. Si cette sainte femme eût négligé de se rendre selon sa coutume dans le temple, elle eût été privée de cet incomparable bienfait. Hélas ! que de regrets cette idée, en la retournant sur nous-mêmes, doit nous causer ! Combien de faveurs notre négligence à nous rendre dans le temple du Seigneur, nous a fait perdre ! Combien d'instructions qui nous auraient préservés de nos fautes, combien d'exhortations qui auraient excité notre piété languissante, combien de bons exemples qui auraient soutenu notre faiblesse, combien de prières qui auraient attiré sur nous les secours célestes, combien de grâces de tout genre qui nous attendaient dans le lieu saint, nous sont échappées, parce que nous ne sommes pas allés les y chercher ! Tel exercice de piété, tel office public, tel sermon, auxquels notre indifférence, si ce n'était pas même un sentiment plus coupable, nous a fait refuser d'assister, étaient peut-être les circonstances que Dieu avait choisies, et qu'il destinait, dans sa miséricorde, à devenir les principes de ses dons les plus précieux et les plus abondants.

(1) Quam terribilis est... locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei, et porta cœli. *Genes.* XXVIII. 17.

(2) Pavete ad sanctuarium meum ; ego Dominus. *Levit.* XXVI. 2.

La prophétesse Anne, à la vue de cet Enfant divin, se met à louer le Seigneur, qui, accomplissant enfin ses oracles, exauçant les vœux de tant de siècles, accorde à toutes les nations de la terre celui qui sera leur lumière, leur salut et leur bonheur. Elle ne se contente pas de chanter le bienfait du Seigneur ; elle le publie hautement : elle annonce ce merveilleux Enfant ; elle déclare quel il est à tous ceux qui l'attendaient, c'est-à-dire, d'abord en général, à tout le peuple juif, mais ensuite, et plus spécialement, aux vrais Israélites qui le désiraient avec ardeur, et qui faisaient de sa venue l'objet continuel de leurs prières : ceux-là seuls étaient dignes de le connaître. Parmi ceux qui entendirent les discours du saint vieillard et de la pieuse prophétesse, il y en eut beaucoup qui n'y firent aucune attention, et qui les regardèrent comme des rêves d'une crédulité abusée, ou comme les délires d'une vieillesse affaiblie. Il faut croire cependant qu'il s'en trouva aussi quelques-uns qui y ajoutèrent foi, et dans qui l'avénement du Messie, objet de leurs espérances, fit une vive sensation. Mais il ne paraît pas que cette impression du premier moment ait laissé de profondes traces ; on n'en voit dans le cours de l'histoire sainte aucune suite, et nous sommes fondés à penser qu'elle s'effaça presque aussitôt qu'elle s'était formée. Tel est l'effet beaucoup trop commun de l'annonce des grandes vérités de la religion. La plupart des hommes les négligent, ou même ferment leurs oreilles pour ne pas les entendre : quelques autres les reçoivent dans leurs esprits, mais les en laissent sortir presque aussitôt, et les pieux sentiments qu'elles ont fait naître, sont oubliés presque au même moment où ils ont été conçus.

Et après qu'ils eurent terminé toutes choses, conformément à la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth. Cependant l'Enfant croissait et se fortifiait, étant plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui (1).

Si Jésus-Christ lui-même a voulu paraître se fortifier, et croître en sagesse et en grâce, n'est-ce pas une leçon, non-

(1) Voyez l'explication de ces paroles dans celle de l'Évangile du premier dimanche après l'Épiphanie, ci-après.

seulement pour le premier âge par lequel il passait alors, mais aussi pour tous les âges de la vie, des progrès qu'ils doivent s'efforcer de faire dans les voies du salut? Croissez toujours, nous dit le Prince des apôtres, dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). Telle est la violence du torrent des passions et d'inclinations vicieuses que nous traversons, que si nous ne faisons pas des efforts continuels pour le surmonter, nous en serons immanquablement emportés. Ne pas avancer, c'est reculer ; ne pas augmenter, c'est décroître : on perd de ses forces aussitôt qu'on cesse de les employer. Travaillons donc sans relâche à nous rendre meilleurs ; c'est le seul moyen de ne pas devenir plus mauvais ; et pour ne pas tomber dans l'excès du vice, tendons continuellement à la perfection de la vertu.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR M. L'ABBÉ ROBINOT

Ancien Vicaire-Général de Nevers.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. (Luc, *II*, *34*.)
Cet Enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes.

N'êtes-vous pas étonnés, mes frères, d'entendre le vénérable Siméon dire à la Mère de Jésus, en lui remettant son Fils, que cet Enfant, dont la naissance le faisait d'ailleurs tressaillir de joie, était établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël ? Que Jésus-Christ doive nous sauver, c'est ce que nous croyons, ce que nous espérons tous. Car chaque jour on nous répète que Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pour qu'il jugeât le monde, mais pour qu'il le sauvât. Nous tenons pour une vérité incontestable, qu'en venant dans le monde Jésus-Christ a eu

(1) Crescite vero in gratia et in cognitione Domini nostri Jesu Christi. *II. Pet.*, III. 18.

le désir, l'intention, la volonté de sauver les plus grands pécheurs. Nous voulons que tous voient en lui, et voient en lui seul l'auteur et le consommateur de leur salut ; et lors même que nous affirmons avec une pleine confiance que Dieu ne veut la perte et la damnation de personne ; qu'il veut plutôt que tous se sauvent en se convertissant à lui, nous n'imaginons pas qu'il y ait sous le Ciel un autre nom par l'invocation duquel personne puisse obtenir le salut, que le nom de Jésus. Comment donc se peut-il faire que Jésus-Christ doive être, pour un seul homme, quel qu'il soit, une occasion de ruine ? Cet oracle est bien alarmant, mais il est indubitable. Cent autres, émanés comme celui-là, de la bouche de l'Esprit-Saint, disent la même chose en des termes également clairs et précis. Isaïe n'avait-il pas dit que ce Sauveur *serait une pierre d'achoppement pour les deux maisons d'Israël : un piége et un sujet de ruine aux habitants de Jérusalem ? que plusieurs heurteraient contre cette pierre, tomberaient et se briseraient, s'engageraient dans le filet et y seraient pris? (Isai.,* VIII, 14, 15). Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de lui-même aux Juifs que *s'il ne fût pas venu, et qu'il ne leur eût pas parlé (Joan.,* XV, 22), ils auraient eu une excuse qu'ils n'avaient plus, et moins de péchés qu'ils n'en avaient? Ne disait-il pas encore, en se comparant à une pierre, que *celui qui se laisserait tomber sur cette pierre s'y briserait, et qu'elle écraserait celui sur qui elle tomberait ? (Matth.,* XXI, 44) ? Cet oracle est bien alarmant, mais c'est peut-être une raison de plus pour vous et pour moi de le méditer sérieusement, parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et qu'il est bon, quand l'amour est trop faible, que la crainte nous retienne ou nous aiguillonne. Cet oracle est bien alarmant; mais pourquoi nous en plaindrions-nous, vous et moi, puisqu'il dépend et de moi et de vous d'en prévenir, chacun pour notre compte, les terribles conséquences ?

Oui, mes frères, il faut croire, avec le saint vieillard, que l'adorable Enfant que nous voyons s'offrir à la divine justice comme la victime *de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux du monde entier (I Joan.,* II, 2), est établi pour la ruine de plu-

sieurs, j'oserai même dire du plus grand nombre ; car *elle est étroite, la voie qui conduit à la vie, et il en est peu qui aient le courage d'y marcher, tandis que la multitude se jette par le chemin large et spacieux qui mène à la perdition.* (*Matth.*, VII, 13, 14). Car si *plusieurs viendront d'orient et d'occident, et auront part dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, les enfants du royaume,* bien qu'appelés comme les autres, appelés même avant les autres, *seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents* (*Matth.*, VIII, 11, 12) ; car au temps de la moisson, non-seulement cette ivraie maudite qui couvre le champ du père de famille, mais avec l'ivraie, la paille encore sera liée en bottes pour être brûlée, sans que rien soit reçu dans le grenier du Père céleste, que le bon grain, que le grain qui aura résisté à l'épreuve réitérée du crible ; car ces bienheureux élus dont Dieu même doit être *la récompense infiniment grande* (*Matth.*, V, 12), ces disciples fidèles, à qui Jésus-Christ a préparé son royaume, qu'il fera manger et boire à sa table, et qui, assis sur des trônes, jugeront avec lui toutes les nations, en quel nombre sont-ils, quand le Prophète, parlant de la postérité d'Abraham, de cette postérité qui devrait se multiplier à l'égal des étoiles et des grains de sable qui couvrent le rivage de la mer, compte ceux qui se sauveront par le nombre des épis qui restent à glaner dans un champ, après que la moisson en a été enlevée ; par le nombre des grappes qui ont échappé à l'œil du vendangeur ; par le nombre des fruits qui restent sur un arbre dont on a secoué les branches ? Et si tout cela était vrai des Juifs, ne sera-t-il pas également vrai à l'égard des chrétiens, en qui il est aujourd'hui si rare que la foi opère par la charité ?

Mais enfin, voyons comment et en quel sens Jésus-Christ est établi pour la ruine de plusieurs. Est-ce qu'il doit les tromper par une doctrine mensongère ? les corrompre par des maximes dépravées ? exiger d'eux de pénibles sacrifices sur des promesses illusoires ? les laisser sans assistance dans la route ardue où il les engage ? les exclure, quoi qu'ils fassent, de sa miséricorde ? Loin de nous ces abominables pensées. Jésus-Christ ne sera et ne pourra jamais être une occasion de ruine pour les hommes, que par un

effet de leur propre malice et qu'autant qu'il sera lui-même en butte à leurs contradictions. Si donc nous ne contredisons pas à Jésus-Christ, pourquoi nous effrayer d'une menace qui ne s'adresse pas à nous?

Mais prenons garde. Contredire à Jésus-Christ n'est pas précisément renouveler les murmures, les persécutions, les blasphèmes, les violences, les attentats des Juifs contre sa personne. Il se trouverait encore, je n'en doute pas, des impies qui crucifieraient de leurs mains le Dieu de gloire, si, pouvant souffrir et mourir encore, il consentait de nouveau à se livrer à la discrétion des méchants. Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils font encore donne la mesure de leurs affreuses dispositions. Quand on déblatère en furieux contre la religion, qu'on la vilipende avec acharnement devant les faibles, qu'on s'emploie à la ruiner dans le cœur de tous, on dit assez quel traitement on réserverait à son auteur. Mais, sans être coupable d'un si monstrueux excès, lors même que l'on conserve pour Jésus-Christ une sorte de respect, qu'on l'avoue pour son chef, qu'on se flatte de lui appartenir, il peut arriver, et il n'arrive, hélas! que trop, qu'on lui contredise et qu'on soit en opposition avec lui.

Jésus-Christ, par exemple, enseigne des mystères qu'il faut croire sur sa parole expliquée par l'Église, bien qu'ils humilient l'orgueil de notre raison qui n'y peut rien comprendre, bien qu'ils gênent nos passions, ennemies du frein et de la contrainte. Cette Providence si attentive, et à qui rien n'échappe de nos pensées les plus cachées, de nos affections les plus intimes, de nos actions les plus secrètes; ce jugement si sévère, où, d'abord seul à seul avec Dieu, puis à la face de l'univers, vous et moi nous rendrons compte de tout, même d'une parole inutile; ces supplices affreux de l'enfer, destinés au sensuel comme à l'homicide, à l'intempérant, comme au voleur; cette interminable éternité, où un feu inextinguible punira sans relâche le malheureux tombé dans ses abîmes, ne fût-il coupable que d'un seul péché, et ce péché n'eût-il duré qu'un instant, voilà des dogmes *qu'il faut croire de cœur et confesser de bouche* (*Rom.*, X, 10), pour être chrétien. Les nier, les combattre, en révoquer en doute l'indubitable certitude, c'est contredire à Jésus-Christ, c'est faire Jésus-Christ menteur,

c'est se mettre en opposition avec l'Évangile, c'est se condamner soi-même, et se faire, par une incrédulité orgueilleuse et libertine, un scandale, une occasion de ruine, des mystères de Jésus-Christ. Ce travers insensé, cet aveuglement honteux, ce fruit détestable d'une corruption profonde, dois-je le plaindre en vous? dois-je seulement le craindre pour vous? Si je voyais ici ceux que je n'y vois pas, ou je ne hasarderais pas cette question, ou j'aurais le courage d'y répondre sans détour. Mais avec vous, je puis être sincère sans être amer. Je regretterai donc que votre foi ne soit pas plus agissante ; qu'elle n'opère pas en vous par la charité ; que vous n'y puisiez pas toujours des motifs d'éviter le mal et de faire le bien ; que vous *la reteniez* même quelquefois *dans l'injustice* (*Rom.*, I, 19) ; mais je n'en suspecte pas la sincérité. Si vous péchez, vous ne péchez pas comme l'adultère qui, *après avoir mangé* le prix de sa prostitution, *s'essuie la bouche et dit : Je n'ai point fait de mal* (*Prov.*, XXX, 20). Vous ne péchez pas comme l'insensé qui, effrayé dans la voie du crime par les alarmes de sa conscience, s'encourage et s'anime à franchir le pas, dans la folle pensée que *le Dieu de Jacob n'en saura rien* (*Psalm.*, XCIII, 7), ou qu'il en perdra le souvenir. Vous ne péchez pas comme le méchant qui, pour étouffer ses remords, se promet d'être, après sa mort, comme s'il n'avait jamais été. Vous êtes lâches dans le service de Dieu ; vous êtes trop peu soucieux d'avancer l'œuvre de votre sanctification ; vous êtes faibles contre le démon, la chair et le monde, mais vous n'êtes point infidèles, et j'aime à vous distinguer de tant d'autres, dont il est vrai de dire *qu'ils ont erré, qu'ils ont fait naufrage dans la foi.* (*I Tim.*, I, 17).

Mais tous ceux qui disent : *Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; que celui-là seul y entrera qui fait la volonté du Père céleste* (*Matth.*, VII, 21), je reviendrai à vous dire : Prenons garde ; Jésus-Christ a établi des maximes qui doivent servir de règles à nos jugements, déterminer nos affections et nos haines, notre estime et notre mépris. Penser, vouloir, parler, agir en sens contraire de ces maximes, c'est contredire à Jésus-Christ ; c'est donner à entendre qu'on le tient pour un enthousiaste, un visionnaire, un insensé. Par exemple, on

contredit Jésus-Christ, on se met en opposition avec lui, quand on s'occupe plus du temps que de l'éternité, de la terre que du ciel, de son corps que de son âme, de sa fortune que de son salut. Car Jésus-Christ a établi pour maximes, qu'il faut chercher *avant tout le royaume de Dieu et sa justice (Matth.*, VI, 33*)*; *qu'une seule chose est nécessaire* (*Luc.*, X, 42), et qu'il ne *sert de rien à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme. (Matth.*, XVI, 26.) On contredit encore Jésus-Christ, et l'on se met en opposition avec lui, quand, pour se ménager la faveur des hommes ou échapper à leur censure, à leurs moqueries, à leurs persécutions, on rougit de son devoir, on trahit sa conscience ; car Jésus-Christ a établi pour maxime qu'il ne faut pas craindre les hommes dont la puissance, après tout, ne s'étend que sur le corps ; mais qu'il faut craindre souverainement *celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer pour l'éternité. (Matth.*, X, 28.). Enfin, on contredit Jésus-Christ et l'on se met en opposition avec lui, quand on adopte dans le pratique et dans le détail de sa conduite, ces maximes corruptrices du monde corrompu, sur les richesses, les plaisirs, la vie heureuse ; contre la pauvreté, le pardon des injures, l'obligation de porter sa croix, qui sont autant d'hérésies, de blasphèmes, d'impiétés contre Jésus-Christ qui, cent fois, a anathématisé le monde à cause de ses erreurs et de ses scandales. Si votre cœur, mes Frères, ne vous condamne pas à cet égard, je ne vous condamnerai pas non plus. Plutôt, si, comme Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, vous appelez « bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, bienheureux ceux qui sont miséricordieux, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice (*Matth.*, V, 2 *et seq.*); » je vous exciterai à la confiance, assuré que je suis que dès lors Jésus-Christ est établi pour votre résurrection, pourvu que, d'accord avec lui sur les dogmes qu'il a révélés et sur les maximes qu'il a prêchées vous n'agissiez pas contre les exemples qu'il nous a laissés.

Dans la vie de Jésus-Christ je trouve des œuvres que je ne puis qu'admirer ; mais j'en trouve aussi que je dois imiter. Jésus-Christ ne m'a pas dit d'apprendre de lui à faire parler les muets, à guérir les malades, à ressuciter les morts. Je ne serai point repris pour n'avoir point fait de miracles. Je pourrai même être réprouvé après en avoir fait d'éclatants. Mais dans tout ce qui est possible à l'homme aidé de la grâce, Jésus-Christ est mon modèle. C'est là ce qu'il m'a dit d'apprendre de lui, et en quoi il m'a donné l'exemple, afin que je fisse après lui ce qu'il a fait le premier ; et je le contredirais, je serais en opposition avec lui, si ma vie n'était pas conforme à la sienne ; si j'étais orgueilleux quand *il s'est humilié jusqu'à la mort de la croix (Philip.*, II, 8) ; si j'étais avare, « quand il n'a pas eu où reposer sa tête (*Matth.*, VIII, 20) » ; si j'étais sensuel, quand il a souffert la faim et la nudité ; si j'étais colère, quand « il a eu, sous la main de ses bourreaux, la douceur d'un agneau ; » si je murmurais des peines de mon état, quand *il a été dans les travaux dès sa jeunesse* (*Psal.* LXXXVII. 16) ; si je pensais à me venger de mes détracteurs, quand il a prié, quand il est mort pour ses ennemis.

Mais sur ce dernier point, sur cette imitation de Jésus-Christ, puis-je, mes Frères, vous tranquiliser ? Puis-je me tranquiliser moi-même ? Où est, de nos jours, le chrétien assez fidèle pour avoir droit de dire avec saint Paul : *Je vis, ou plutôt, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit en moi ? (Galat.*, II, 20.) Où est celui que sa conscience autoriserait à dire à ses frères : « Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur de Jésus-Christ ? » Et pourtant, ce langage que ni vous ni moi ne tiendrions peut-être pas sans nous exposer à être contredits par mille et mille faits, par mille et mille témoins, ce langage devrait être vrai dans la bouche de tous ceux qui prétendent au salut. Car les élus que Dieu glorifiera, il les aura justifiés ; ceux qu'il aura appelés, il les aura prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils. » Si donc Dieu ne nous trouve pas conformes à Jésus-Chrit, encore qu'il nous ait appelés en vue de ses mérites, qu'il nous ait justifiés par la vertu de son sang, il ne nous glorifiera point avec lui ; et comme ne pas se déclarer pour Jésus-Christ, c'est se déclarer contre Jésus-

Christ; de même, n'être pas conforme à Jésus-Christ, c'est être opposé à Jésus-Christ, c'est contredire à Jésus-Christ.

Et voilà sur quoi le grand Apôtre fonde l'obligation où nous sommes de « quitter les œuvres de ténèbres, et de nous revêtir des armes de lumière; de marcher avec bienséance et avec honnêteté ; de ne point nous laisser aller aux débauches et aux ivrogneries, aux impudicités ni aux dissolutions, aux querelles ni aux envies ; mais de nous revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme nous en avons été revêtus dans le baptême ; de nous revêtir », sur le modèle de Jésus-Christ, de l'homme nouveau *qui est créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté véritable (Ephes.*, IV, 24) ; si bien que nous soyons, que nous vivions habituellement dans la même disposition et dans le même sentiment où a été Jésus-Christ à l'égard de Dieu, à l'égard du prochain, à l'égard de nous-mêmes. A l'égard de Dieu, « en faisant toujours et en tout, comme Jésus-Christ, le bon plaisir de Dieu, » nous occupant de ce qui regarde son service, et « trouvant notre nourriture, » notre richesse, notre gloire, notre joie, notre bonheur « dans l'accomplissement de sa volonté. A l'égard du prochain, en nous revêtant, » comme Jésus-Christ, « de tendresse et d'*entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience ; nous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère les objets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui ; nous entrepardonnant, comme le Seigneur nous a pardonné ; nous revêtant surtout de la charité, qui est le lien de la perfection* (*Coloss.*, III, 12, 13) », et faisant dire de nous ce qu'on disait de Jésus-Christ: *Pertransiit benefaciendo (Act.*, X, 38) : allant de lieu en lieu, il faisait du bien partout. A l'égard de nous-mêmes, ne cherchant jamais, ni en rien, non plus que Jésus-Chriet, notre satisfaction et « notre propre gloire; » mais travaillant à nous sanctifier, pour que les autres, « édifiés par nos exemples, se sanctifient eux-mêmes avec nous dans la vérité. »

Quelle doctrine, mes Frères, vous prêche aujourd'hui votre pasteur ! Si elle le force à rougir de ses imperfections, si elle l'effraye sur la mesure de justice qu'il a à remplir sur l'étendue des devoirs que lui imposent son ministère, sur la continuité des bons exemples qu'il vous doit; s'il tremble

d'être réprouvé, après vous avoir prêché l'Évangile, parce qu'il sera trouvé peut-être trop pauvre en vertus, trop léger en mérites ; voyez si vous n'êtes pas présomptueux à l'excès, vous qui vous dispensez de faire le bien, parce que vous ne faites pas le mal, et qui, sans vous mettre en peine d'imiter Jésus-Christ et de retracer les traits de sa vie dans la vôtre, croyez qu'il vous suffit de ne pas ressembler à des démons. Ah ! venez plutôt, allons ensemble porter notre confusion aux pieds de Jésus-Christ et le prier de faire cesser toute opposition entre nous et lui, afin qu'il soit vrai « qu'il a été établi, non pour notre ruine mais pour notre résurrection. »

1ER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. II, v. 42-52.*)

Lorsque Jésus eut douze ans, *ses parents* montèrent à Jérusalem, selon la coutume de cette solennité (la Pâque) ; et quand les jours de la fête furent passés, ils s'en retournèrent ; mais l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent point, pensant qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs proches, et leurs connaissances, et ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher. Mais il arriva que, trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa sagesse et de ses réponses. En le voyant, ils furent étonnés, et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions. Mais il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui regardent mon Père ? Mais eux ne comprirent point ce qu'il leur disait. Il descendit ensuite avec eux, et vint à Nazareth ; et il leur était soumis. Or, sa mère conservait toutes ces choses en son cœur. Cependant Jésus avançait en sagesse, en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

HOMÉLIE

Sur le recouvrement de Jésus au Temple.

PAR M. RICAUD.

Remansit puer Jesus in Jérusalem, et non cognoverunt parentes ejus.
L'enfant Jésus resta à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas *Luc.*, II, 43.

La perte de Jésus-Christ à Jérusalem et son recouvrement dans le temple parmi les docteurs, sont le dernier mystère de sa divine enfance et celui dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire. Voici comment l'Évangile nous rap-

porte cet événement. Jésus ayant atteint l'âge de douze ans, son père et sa mère montèrent à Jérusalem, suivant l'usage, pour y célébrer la pâque. Les jours de la fête étant accomplis, ils s'en retournèrent, et l'enfant Jésus resta à Jérusalem, sans que ses parents s'en aperçussent : ils croyaient qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie. Ce ne fut qu'après un jour de marche qu'ils s'aperçurent de leur erreur. Alors ils le cherchèrent parmi leurs parents et les personnes de leur connaissance; mais ne l'ayant point trouvé, ils revinrent à Jérusalem dans l'espoir de l'y rencontrer. En effet, trois jours après ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous ceux qui l'entendaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses. Alors sa Mère lui dit : Mon Fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi envers nous ? Voilà votre père et moi, qui vous cherchions depuis trois jours dans la tristesse et dans les larmes. Eh ! pourquoi me cherchiez-vous, leur répondit l'enfant Jésus ? ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe à la gloire de mon Père ? Ses parents ne comprirent pas tout le sens de cette réponse; mais Marie conservait toutes ces paroles, et les méditait dans son cœur. Puis ils retournèrent à Nazareth, et l'Enfant leur était soumis, et il croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Voilà, mes frères, l'évangile que j'entreprends de vous expliquer aujourd'hui. Les saints Pères l'ont toujours regardé comme renfermant en substance tous les devoirs respectifs des parents et des enfants. C'est sous ce point de vue que nous allons l'envisager nous-mêmes. Dans la conduite de Joseph et de Marie envers l'enfant Jésus, nous verrons le modèle le plus parfait de celle que les pères et les mères doivent tenir envers leurs enfants, ce sera le sujet du premier point ; dans la conduite de l'enfant Jésus lui-même envers Joseph et Marie, nous verrons un modèle bien plus parfait encore de celle que les enfants doivent tenir envers leurs pères et leurs mères, ce sera le sujet du second. Envisagée de cette manière, cette homélie regardera tous ou presque tous ceux qui composent cet auditoire, et tous y trouveront matière à leur instruction et à leur édification. Mais j'ai besoin pour cela des lumières du Saint-Esprit;

demandons-les par l'intercession de Marie, sa divine épouse.

PREMIER POINT.

Devoirs des pères et des mères envers leurs enfants.

Je remarque quatre circonstances dans la conduite que Joseph et Marie tiennent aujourd'hui envers l'enfant Jésus. Ils le conduisent au temple de Jérusalem; ils y vont eux-mêmes; ils le cherchent quand ils l'ont perdu, et quand ils le retrouvent, ils lui témoignent leur inquiétude en des termes remplis de douceur. De là quatre devoirs principaux pour les pères et les mères envers leurs enfants : les élever chrétiennement, leur donner bon exemple, les corriger quand ils s'égarent, pour les ramener au bien, et assaisonner leurs corrections de toute la douceur évangélique. Reprenons.

Je dis d'abord, mes frères, que les parents doivent élever chrétiennement leurs enfants. Loin de nous ces systèmes d'éducation que l'esprit d'incrédulité s'est efforcé d'introduire dans notre siècle, et suivant lesquels on ne doit que fort tard parler aux enfants de tout ce qui a rapport à la religion, sous prétexte que leur esprit n'est pas encore assez formé pour le comprendre. Non, mes frères, la religion n'entre pas seulement dans l'homme par l'esprit, elle y entre encore plus par le cœur; il faut donc s'appliquer de bonne heure à former celui des enfants, en leur parlant souvent de la religion. Or, quoi de plus propre à leur former le cœur, que de les entretenir souvent d'un Dieu présent partout et qui voit tout, de Jésus-Christ le Fils de Dieu, mort sur la croix pour le salut des hommes, d'un paradis destiné aux justes en récompense de leurs bonnes œuvres, d'un enfer réservé aux méchants en punition de leurs péchés? Il faut donc leur inspirer de bonne heure l'horreur du vice et l'amour de la vertu, leur apprendre à prononcer les doux noms de Jésus et de Marie, aider leurs mains innocentes à tracer sur eux-mêmes le signe adorable de notre rédemption.

Hélas! le démon n'est que trop empressé à faire entrer tous les vices, à exciter toutes les passions dans ces tendres âmes, et il n'y réussit malheureusement que trop. Combien de parents aveuglés qui lui en facilitent la route! combien qui

inspirent de bonne heure la vanité à leurs enfants, qui flattent toutes leurs passions, sous prétexte de ne jamais les contredire, qui applaudissent à leurs vices naissants, et qui se font même un sujet de joie de ce qui sera bientôt la cause de leurs regrets les plus amers !

Non, mes frères, ce n'était pas ainsi qu'élevaient leurs enfants ces grands personnages que la religion a produits, et qu'on ne saurait trop souvent vous proposer pour modèles.

Pères qui m'écoutez, vous connaissez les avis que donnait le sage Tobie à son enfant : Mon fils, lui disait-il, ne perdez jamais Dieu de vue; ayez-le toujours présent à votre esprit, et ne vous permettez jamais rien qui puisse lui déplaire. Faites du bien autant que vous le pourrez, et ne détournez jamais vos yeux de dessus le pauvre, si vous ne voulez pas que Dieu détourne sa protection de dessus vous. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous n'avez que peu, ne donnez que peu; mais donnez-le de bonne grâce, et traitez toujours le pauvre avec respect. Gardez-vous surtout de toute impureté, et fuyez avec soin tout ce qui pourrait souiller votre innocence. Ne soyez orgueilleux ni dans vos pensées, ni dans vos paroles, ni dans vos actions : la modestie sied bien à tout le monde, mais surtout aux jeunes gens. Enfin, bénissez Dieu en tout temps, priez-le qu'il vous conduise en toutes vos voies, et ne comptez que sur lui en toutes choses. Voilà, mon cher auditeur, les conseils d'un père qui n'avait pas pourtant le bonheur d'être chrétien, mais qui méritait mieux que vous de l'être. Aussi eut-il la consolation de voir son fils recueillir fidèlement ses paroles, marcher sur ses traces, et faire revivre dans sa personne son nom avec ses vertus.

Et vous, mères chrétiennes, vous connaissez ces paroles d'une mère comme vous, mais plus chrétienne, j'ose le dire, que vous : c'est la reine Blanche, mère de saint Louis. Mon fils, lui disait-elle souvent, je vous aime, vous le savez, et je vous aime beaucoup ; mais j'aimerais pourtant mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel, et la mort qui m'enlèverait un fils que j'aime avec tant de tendresse ne serait moins amère que le péché qui l'enlèverait lui-même à la grâce et à l'amitié de son Dieu.

Quelle impression profonde ne firent pas ces paroles dans l'âme de ce jeune prince ! Il ne les oublia jamais : au milieu des délices de la cour, dans le tumulte et la licence des armées, elles lui furent toujours présentes, et ce souvenir ne l'aida pas peu à surmonter les tentations, à conserver son innocence, et à parvenir à ce haut point de vertu qui lui a mérité le culte et la vénération du monde chrétien.

Voilà, mes frères, ce que c'est que conduire à l'exemple de Joseph et de Marie, ses enfants au temple de la religion et de la vertu. Mais observez que ce fut à l'âge de douze ans que les parents de Jésus-Christ le conduisirent pour la première fois à celui de Jérusalem, pour lui faire célébrer la Pâque. Cette époque nous en rappelle une bien précieuse pour vos enfants, celle de leur première communion, de laquelle dépend tout le reste de leur vie. Combien de parents pourtant qui la négligent, les uns par précipitation, les autres par indifférence, tous par défaut de foi et de religion ! Ne faites pas ainsi, chrétiens : suivez l'exemple de Joseph et de Marie. S'ils conduisent leur fils au temple, ce n'est pas pour lui, c'est pour vous apprendre à vous-mêmes à élever vos enfants chrétiennement.

Mais en vain vous flatteriez-vous de leur donner une bonne éducation, si vous ne leur donniez en même temps de bons exemples. L'exemple, en toutes choses, est le chemin le plus court pour parvenir au vice comme à la vertu ; et voilà pourquoi il est remarqué dans l'Évangile, qu'avant même de conduire l'enfant Jésus à Jérusalem, Joseph et Marie y montaient tous les ans eux-mêmes, que c'était là leur coutume, et qu'ils y restaient tout le temps prescrit par la loi. *Ascendentibus illis secundum consuetudinem festi, consummatisque diebus.* Voulez-vous donc conduire vos enfants au temple de la religion et de la vertu, montez-y les premiers vous-mêmes, cela est indispensable. *Ascendentibus illis.* Et en effet, comment voulez-vous qu'un enfant aime et pratique sa religion, dans une maison où tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend l'en dégoûte souvent et l'en éloigne ? dans une maison où le nom de Dieu est sans cesse profané, les jours de dimanche et de fêtes indignement violés ; les jeûnes et les abtinences de l'Église impunément trangressés, les sacrements négligés ou tout à fait

abandonnés? dans une maison où règnent l'indécence des parures, la licence, l'impiété même des propos, les haines, les injustices, les dissensions, les vengeances? Que si, malgré tous ces désordres visibles, vous poussez encore l'inconséquence jusqu'à recommander la vertu à vos enfants, ce qui arrive quelquefois, quel effet produiront des leçons qui sont continuellement démenties par les exemples? Une mère mondaine aura-t-elle bonne grâce de vouloir retirer sa fille de l'amour de la vanité? un père jureur réussira-t-il à inspirer à ses enfants l'horreur du blasphème?

Je sais que ceux qui ont le malheur d'avoir des parents qui leur donnent de mauvais exemples, ne seront pas pour cela excusables de les suivre. Ils doivent les respecter comme les auteurs de leurs jours ; mais ils ne doivent jamais les prendre pour leurs modèles. S'ils leur donnent de bons avis qu'ils ne suivent pas eux-mêmes, ils doivent mettre en pratique cette maxime de Jésus-Christ : Faites ce qu'ils vous disent, et ne faites pas ce qu'ils font. Mais, je le sais aussi, il est bien rare que des jeunes gens aient assez de force d'esprit pour se mettre au-dessus des mauvais exemples qu'ils trouvent dans le sein de leur famille, et de la part de ceux-là mêmes qui ne devaient jamais leur en donner que de bons.

Or, je vous le demande, quel compte terrible n'auront pas à rendre au tribunal de Dieu, ces pères et ces mères qui démentent ainsi leurs paroles par leur conduite! Si Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile, que ceux qui donnent un sujet de scandale aux petits enfants sont un objet d'horreur et d'exécration à ses yeux, et qu'il vaudrait mieux pour eux qu'on les jetât dans la mer avec une pierre de moulin au cou, quel sera le sort de ces parents coupables qui ne semblent avoir donné à leurs enfants la vie temporelle, que pour leur procurer la mort éternelle? Dieu ordonna autrefois aux Israélites d'exterminer tous les habitants de la terre de Chanaan et de les passer tous au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. On est étonné d'abord de trouver dans l'Écriture un pareil ordre, qui paraît si peu compatible avec la bonté ordinaire de notre Dieu ; mais l'Écriture nous l'explique bientôt elle-même. Ce qui a irrité Dieu contre eux, nous dit-elle, c'est qu'ils ont sacrifié leurs pro-

près fils et leurs propres filles aux démons. *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* Qui aurait dit que des abus si monstrueux dussent reparaître jusqu'au milieu du christianisme ? Oui, père dénaturé, vous immolez au démon de l'irréligion cet enfant que vous détournez sans cesse de toutes les pratiques de piété, de la fréquentation des sacrements, de l'observation de la loi de Dieu. Oui, mère barbare, vous sacrifiez au démon de l'impureté cette fille dont vous faites votre idole, et que vous formez par votre exemple à l'indécence et à la vanité. Voilà ce qui produit la perte des états ; voilà ce qui cause la ruine des familles. Cet enfant, père insensé, sera un jour la cause des chagrins de vos vieux jours. Cette fille, mère aveugle, sera le deshonneur de votre vieillesse : vous serez ici-bas les témoins et les victimes de leur déréglement, et dans l'éternité, les témoins et les compagnons de leurs supplices. *Immolaverunt*, etc.

Pères et mères sanctifiez-vous donc vous-mêmes, pour travailler ensuite à sanctifier vos enfants. Pratiquez les premiers ce que vous voulez qu'ils pratiquent. Jésus-Christ n'avait pas besoin des exemples de Joseph et de Marie pour être saint ; mais ils en avaient besoin eux-mêmes pour se sanctifier en remplissant leur devoir, et pour nous apprendre à remplir le nôtre, après eux.

Cependant qui l'aurait cru, que des parents si attentifs sur un fils qu'ils aimaient avec tant de tendresse, dussent le perdre un seul moment de vue ? La Providence le permit ainsi pour donner aux pères et aux mères une grande leçon. Ils croyaient, nous dit l'Évangile, qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie. *Existimabant illum esse in comitatu.* Et voilà la cause de la perte et de l'égarement de beaucoup de jeunes gens : le peu de soin qu'ont la plupart des parents à veiller sur les personnes que leurs enfants fréquentent. Jésus-Christ était la sainteté même : il ne pouvait s'égarer. D'ailleurs, tout les parents et amis de cette sainte famille étaient eux-mêmes des saints : voilà ce qui justifiait la conduite de Joseph et de Marie. Mais vos enfants étant si faibles et si faciles à s'égarer, pourquoi veillez-vous si peu sur leur conduite ? Mère attentive, éloignez donc d'auprès de votre cher Isaac le dangereux Ismaël qui vient

souiller les jeux innocents de son enfance. Père vigilant, gardez toujours, si vous le pouvez, votre fils auprès de vous, et si vous êtes forcé de l'en éloigner, à l'exemple de Tobie, ne le confiez qu'à des anges.

Mais si, malgré tous vos soins, le tourbillon du monde les entraîne, que devez-vous faire ? Voyez Joseph et Marie : à peine se sont-ils aperçus que Jésus leur manque, qu'ils n'ont plus de repos ; il le cherchent partout sur la route ; ils retournent à Jérusalem ; ils l'y cherchent pendant trois jours dans de cruelles alarmes, et ne se consolent que quand ils l'ont enfin retrouvé. Voilà votre modèle, parents chrétiens. Jésus-Christ, encore une fois, en quittant son père et sa mère, ne s'égarait pas : il faisait en cela même la volonté de son Père céleste ; mais vos enfants, en vous quittant, se livrent au désordre et au libertinage ; ils quittent le sentier de la religion et de la vertu. Cherchez-les donc avec empressement et avec zèle ; quittez tout pour courir après cette brebis égarée, et pour la ramener au bercail ; combattez cette passion dans son principe, et avant qu'elle n'ait jeté de plus profondes racines ; employez d'abord les moyens de douceur et de persuasion ; mais si ces moyens sont inutiles, employez toute votre autorité pour les ramener au bien. Malheur à ces parents insensibles aux égarements de leurs enfants ! ils attireront sur eux la colère céleste. L'Écriture nous en fournit un exemple bien frappant : c'est celui d'Héli.

Héli était irréprochable dans les fonctions de son ministère; il réunissait plusieurs qualités remarquables, et rien n'aurait manqué à son bonheur, s'il eût rempli aussi fidèlement les devoirs de père qu'il remplissait saintement ceux du sacerdoce. Mais malheureusement Héli avait deux fils, enfants ne Bélial, suivant l'expression de l'Écriture, prêtres indignes de leur ministère, et qui profanaient, par une vie criminelle, la sainteté du sacerdoce dont ils étaient revêtus. Héli aurait dû s'opposer à ces excès : il ne le fit point; sa faiblesse l'emporta. Dieu lui envoya son prophète Samuel, pour lui dire que les scandales de ses enfants étaient montés à leur comble ; qu'il y participait lui-même, puisqu'il aimait plus ses fils que son Dieu ; et qu'en punition de sa négligence, le sacerdoce allait être retiré de sa famille. Ces me-

naces et ces reproches ne purent retirer Héli de son assoupissement : il ne fit que de faibles réprimandes, là où il aurait dû brûler de zèle et employer toute sa puissance, pour arracher le scandale de la maison d'Israël. Qu'arriva-t-il ? Voilà le crime du grand-prêtre, voici sa punition. La faiblesse d'Héli attira la malédiction de Dieu sur tous les Israélites. Ils furent défaits par les Philistins ; l'arche d'alliance fut prise ; Ophni et Phinées qui la portaient furent frappés de mort, et le grand-prêtre, en apprenant ces nouvelles, tomba de son siége, se fracassa la tête contre le pavé du temple, et teignit de son sang ce sanctuaire qu'il avait souillé par sa faiblesse.

Prenez garde toutefois, mon cher auditeur, de ne pas donner dans un excès contraire. Que vos corrections soient toujours accompagnées de douceur et de prudence. N'irritez pas vos enfants, dit saint Paul, de peur de les jeter dans le découragement. Ceci vous regarde, vous qui ne corrigez jamais les vôtres que par humeur ou par caprice, qui les frappez à tout propos et pour le moindre sujet, qui ne jetez sur eux que des regards de dépit, de colère, d'indignation, et ne leur dites jamais la moindre parole de douceur. Ce n'est pas l'amour paternel qui vous porte à les corriger, c'est la passion. Voudriez-vous que Dieu vous traitât de la sorte toutes les fois que vous l'offensez ? Montrez donc quelquefois, s'il le faut, un front sévère à vos enfants ; mais que ce soit toujours le front d'un père.

Écoutez les plaintes amoureuses que fait Marie à son cher Fils, après l'avoir retrouvé. Mon Fils, lui dit-elle, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort affligés. *Fili, quid fecisti nobis sic ? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* Que ces paroles sont douces ! qu'elles sont dignes du Fils et de la Mère ! mais aussi qu'elles contrastent bien, le dirai-je ? avec ces fureurs et ces imprécations que trop souvent les pères et les mères mêlent aux reproches qu'ils sont obligés de faire à leurs enfants ! Il ne faut pas s'étonner si ces reproches sont si souvent inutiles et même nuisibles : on ne remédie pas à un mal par un autre.

Élevez donc vos enfants avec soin, donnez-leur de bons exemples, informez-vous des personnes qu'ils fréquentent,

priez pour eux surtout quand ils s'égarent ; corrigez-les avec fermeté, mais avec douceur, toujours sans passion et à propos. C'est ainsi que vous remplirez tous vos devoirs et que Dieu bénira vos soins envers eux. Joseph et Marie vous en donnent l'exemple. Mais vous, enfants chrétiens, l'enfant Jésus est encore plus parfaitement le modèle de la conduite que vous devez tenir envers vos pères et vos mères : sujet de la seconde partie.

SECOND POINT (1).

Devoirs des enfants envers leurs pères et leurs mères.

Je remarque quatre circonstances dans la conduite de l'enfant Jésus, telle que l'Évangile nous la représente... Il est assis dans le temple au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; il croît sans cesse en âge et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes ; il est, en toutes choses, parfaitement soumis à ses parents ; enfin, s'il les quitte une seule fois sans qu'ils s'en aperçoivent et sans leur agrément, c'est pour se conformer en cela même à la volonté de son Père, qui est dans les cieux.

Il apprenait par là aux enfants à profiter avec soin de toutes les instructions propres à leur âge, et particulièrement de celles qui ont rapport à la religion ; à croître sans cesse en vertus en croissant en âge et en connaissances ; à s'appliquer surtout à être parfaitement soumis à la volonté de leurs parents ; et enfin à ne s'écarter jamais de l'obéissance qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné le jour, que dans le cas où ils leur prescriraient ce que Dieu défend. Reprenons :

1° Jésus au milieu des docteurs est le protecteur et le modèle des enfants qui travaillent à s'instruire, et surtout à apprendre les grandes vérités de la religion... Certes, le divin Enfant que notre évangile nous représente n'avait pas besoin de s'instruire, ni d'être instruit, lui à qui rien n'était caché, lui en qui reposaient, selon l'expression de l'Apôtre, *tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu,*

(1) Comme nous n'avons point trouvé la seconde partie de cette homélie dans les papiers de M. Ricaud, nous avons cru faire plaisir à MM. les ecclésiastiques en leur offrant au moins l'analyse, faite par lui-même.

lui enfin, qui, dans le peu qu'il en manifeste aujourd'hui, ravit d'admiration toute la Synagogue... Mais vos enfants, pères et mères, ont besoin à la fois et d'instruction et de sagesse. Il faut donc les y former vous-mêmes, les envoyer assidûment là où ils pourront recevoir des leçons de l'une et de l'autre, veiller à ce qu'ils fréquentent les instructions chrétiennes qu'on fait à l'église ou ailleurs, les préserver de ces enseignements impies dans lesquels on attaque, directement ou non, cette religion sainte qui peut seule faire leur bonheur dans cette vie comme dans l'autre... Et vous, enfants, vous devez écouter tranquillement, avec attention et avec respect, ceux qui ne vous parlent que pour votre bien, à l'exemple de ce divin Sauveur qui se contentait d'écouter et d'interroger, bien qu'il fût la seule lumière véritable et essentielle qui éclaire tout le monde, et qu'il dût déployer un jour à la vue de l'univers entier son caractère d'envoyé céleste... Malheur donc à ces parents insouciants qui tolèrent, favorisent peut-être la négligence de ceux qui leur sont confiés ! ils en répondront devant Dieu, qui leur demandera âme pour âme... Mais, malheur aussi à ces enfants indociles au joug, à la règle, aux leçons de leurs maîtres, qui perdent tout le temps de leurs premières années, souvent même une partie de leur jeunesse dans la négligence et la dissipation, au lieu de songer à s'instruire ! cette ignorance volontaire sera plus tard peut-être la cause de leur perte éternelle ; un jour viendra qu'ils s'en repentiront, mais en vain. Ils ne ressemblent point à l'enfant Jésus.

2°. Mais il ne suffit point de savoir sa religion ; il faut la pratiquer, conformer sa conduite aux vérités qu'elle enseigne, remplir ses obligations envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, ainsi qu'il est dit de l'enfant Jésus, qui, à mesure qu'il croissait en âge, *croissait aussi en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes*... Au reste, quand l'Évangile nous apprend que ce divin Sauveur croissait en sagesse, ces paroles signifient seulement qu'il produisait au dehors, qu'il manifestait toujours davantage les effets de cette grâce et de cette divine sagesse... Or, ce qui ne se passait qu'extérieurement en Jésus-Christ, doit s'accomplir intérieurement en nous. Toute l'application de

notre cœur, tous les efforts de notre travail, toute la ferveur de nos prières doivent tendre à cet accroissement réel, dont notre Sauveur a voulu nous tracer l'image dans la conduite extérieure même de son enfance. Un chrétien a ses âges différents par lesquels il doit passer : il avance ; mais il ne s'arrête jamais, pour ne point reculer, jusqu'à ce qu'il soit arrivé, comme dit saint Paul, à l'état d'un homme parfait, *à la mesure de l'âge de la plénitude,* selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en lui... Croissez donc, mes enfants, qui que vous soyez ; car vous le pouvez et vous le devez. Croissez de plus en plus *dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur et de notre Sauveur Jésus-Christ.* Imitez l'Enfant divin qui vous est aujourd'hui proposé pour modèle. Ne faites point comme tant d'autres que l'on voit croître, non en vertu, mais en malice... Et vous, pères et mères, contribuez de tous vos efforts à cet accroissement spirituel que Dieu demande de vos enfants. Éloignez d'eux tout ce qui pourrait y mettre obstacle. Quel malheur si vous osiez faire ou dire en leur présence quoi que ce fût qui pût nuire à leur innocence ! c'est un dépôt que le Seigneur vous a confié : ils vous appartiennent moins à vous-mêmes qu'à Jésus-Christ et à sa religion. Vous seriez les meurtriers non du corps, mais de l'âme de ceux que vous croyez aimer... O mon Dieu ! conservez parmi les enfants de votre Église cette belle innocence, qui est si rare aujourd'hui, et accompagnez-la de toutes les vertus qui en sont l'ornement et la suite.

3° Mais, parmi ces vertus, celle que le saint enfant Jésus nous recommande le plus par son exemple, c'est l'obéissance envers les parents. *Et erat subditus illis...* Après Dieu, nous n'avons personne de plus respectable que ceux qui nous ont donné le jour. Nous leur devons le respect, la soumission, l'obéissance, l'amour, l'assistance toutes les fois qu'ils en ont besoin, et surtout des prières pendant leur vie et après leur mort. C'est la nature, c'est la loi, c'est la justice, c'est la reconnaissance, c'est notre propre intérêt qui nous oblige à tous ces devoirs... Malheur donc à ces enfants dénaturés qui, oubliant de si graves obligations, attirent sur eux la malédiction de leurs parents ! Dieu les punira avec sévérité, comme nous en voyons de terribles exemples dans

l'Écriture et de nos jours... Quant à vous, pères et mères, ne maudissez jamais vos enfants : le Seigneur, vengeur du respect qui vous est dû, pourrait exaucer vos vœux, et vous en seriez au désespoir...

4° Il y a pourtant des circonstances dans lesquelles un enfant est dispensé d'obéir à son père et à sa mère : c'est lorsqu'il a des parents assez malheureux pour lui commander des choses évidemment contraires à la loi de Dieu. C'est alors le cas de répondre ce que l'enfant Jésus dit aujourd'hui dans l'Évangile : Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé premièrement à ce qui concerne mon Père ? *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* Vous êtes mon père sur la terre ; mais j'en ai un autre dans le ciel. Je vous obéirai toutes les fois que votre volonté ne sera pas contraire à la sienne. De toutes mes obligations, celles que j'ai envers Dieu sont au premier rang. Dans le conflit entre vos ordres et sa loi, c'est à sa loi que je dois obtempérer... Tel devrait être votre langage, mes chers enfants, si jamais vos parents voulaient exiger de vous quelque chose de contraire à la religion. Ah ! mon cher père, ma chère mère, devriez-vous leur répondre respectueusement, d'un ton de douceur et avec ingénuité ; ah ! mon cher père, ma chère mère, n'exigez pas de moi telle ou telle chose : ne perdez pas un enfant que vous aimez, ne vous perdez point avec moi.. Employez les prières, les supplications les plus tendres, les larmes, même s'il le faut. Priez intérieurement le Seigneur de vous tirer lui-même d'embarras, en touchant le cœur de vos parents. Dieu bénira votre courage. Vous les fléchirez, quels qu'ils soient, si vous prenez ce ton naïf, doux, insisinuant, soumis, qu'inspirent la religion et la tendresse filiale ; et vous, pères et mères, vous ne tiendrez pas contre ce langage de la candeur et de l'innocence. Vous céderez aux instances d'un enfant vertueux qui vous donnera l'exemple de la soumission et de la fidélité à la loi de Dieu. Vous craindrez de contrarier sa volonté sainte, surtout quand il s'agit du choix d'un état de vie ; car si vous vous opposiez alors aux desseins du Seigneur sur vos enfants, vous assumeriez sur vous-même une responsabilité formidable...

Pères et mères, ayez donc soin de ces enfants, dépôt sacré que la divine Providence a confié à votre paternelle sol-

licitude. Élevez-les chétiennement, donnez-leur bon exemple, corrigez-les et priez sans cesse pour eux... Et vous, chers enfants, étudiez sans cesse votre religion, mettez-la en pratique, aimez vos parents, et obéissez-leur dans tout ce qui n'est pas contraire à la volonté de Dieu... C'est ainsi, chrétiens, que vos maisons deviendront semblables à la maison de Nazareth, dans laquelle vivaient ensemble dans la paix, dans l'union et dans l'innocence, Jésus, Marie et Joseph. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

L'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la grâce de Dieu était en lui.

En se faisant homme, Jésus-Christ s'est soumis à toutes les infirmités auxquelles les autres hommes sont sujets. De tous les maux de l'humanité, il n'y a que le péché qu'il n'ait pas éprouvé, parce qu'il répugnait essentiellement à la nature de l'Homme-Dieu d'en être souillé. Ainsi, il a voulu naître, grandir, se fortifier, s'élever par degrés comme les autres hommes. Il a passé par les différents âges de la vie, et par là il les a tous sanctifiés ; il entrait aussi dans ses intentions, d'instruire de leurs obligations ceux qui devaient y passer après lui. Examinons le peu que le texte sacré nous apprend de l'enfance du Sauveur ; cherchons-y les règles de conduite de cet âge précieux, où commencent à se former les impressions qui doivent durer toute la vie, qu'une heureuse ignorance du mal rend plus susceptible du bien, et que sa docilité, compagne de l'innocence, prépare à recevoir les instructions de la religion.

A mesure que Jésus-Christ croissait, il développait sa sagesse. Il en était rempli, lui qui est la sagesse éternelle ; mais il n'en manifestait que ce qui était proportionné à son âge, afin de se montrer le modèle de tous les âges. Est-ce sur ce modèle que la plupart des parents cherchent à former leurs enfants ? Nous les voyons occupés principalement

à leur procurer les agréments du corps, les grâces de la figure, à les façonner aux usages, aux manières de la société. Les pères qui pensent un peu plus solidement, travaillent à orner l'esprit de leurs enfants de connaissances agréables et utiles. Tout est pour l'éducation du corps, ou tout au plus pour celle de l'esprit ; mais la première, l'essentielle éducation, l'éducation du cœur est presque partout négligée ; et comme le plus grand nombre des parents ont peu de principes moraux et religieux, ils ne pensent pas à en donner à leurs enfants.

C'est surtout cette grâce de Dieu qui était en Jésus-Christ, que des parents chrétiens doivent s'attacher à faire acquérir à leurs enfants, et c'est principalement ce qu'ils omettent. Nous avons vu même le scandale de l'indifférence poussé dans ce siècle, jusqu'à prétendre retrancher de l'éducation, tout ce qui a rapport à Dieu. Pour détruire la religion, on l'étouffe dans son germe ; pour s'épargner la peine de la combattre dans les cœurs, on l'empêche de s'y établir. Ils savent bien, ceux qui proposent ce détestable système, que la religion aura plus de peine à soumettre des âmes dans lesquelles la concupiscence aura déjà établi son empire ; ils savent, et c'est là leur espérance, que cette voix sacrée qui appelle l'homme vers Dieu, se faisant entendre pour la première fois au milieu du tumulte du monde et de la dissipation des plaisirs, ne sera pas écoutée. Leur objet est de livrer la jeunesse, sans précaution, sans préparatif, vide de principes qui la prémunissent, à toute l'effervescence des passions. Ah ! si cet âge est si dangereux pour ceux mêmes qui y arrivent instruits de leur religion, convaincus de sa vérité, pénétrés de sa sainteté ; si toute la force des maximes, des exhortations, des lois chrétiennes reçues et goûtées dans le premier âge, a tant de peine à retenir l'homme dans le passage glissant de l'enfance à la maturité ; comment peut-on se flatter que, dénué d'instructions, privé de secours, abandonné à ses penchants pervers, à des sociétés souvent plus perverses encore, il saura se garantir des piéges tendus à son innocence ? Parents, aimez vos enfants, non pas seulement pour vous, mais surtout pour eux. Désirez, non qu'ils flattent votre vanité par de frivoles succès dans le monde, mais qu'ils satisfassent votre tendresse,

en s'y faisant honorer par leur mérite. Travaillez à en faire des hommes, non pas aimables, non pas savants, mais honnêtes et vertueux ; et pour les rendre tels, hâtez-vous de les rendre chrétiens. Jetez de bonne heure dans ces âmes encore neuves, des semences de piété, qui aient le temps de croître avant la mauvaise saison, et qui aient pris assez de force pour résister aux orages qui viendront les assaillir : elles fructifieront un jour, et vous recueillerez avec satisfaction dans leur maturité ces fruits de vos travaux. Mais négliger de former vos enfants à la religion et à la vertu, c'est ce que reproche à Israël le prophète, c'est les immoler au démon (1). Vous préparez leurs malheurs du temps et de l'éternité, et en même temps le vôtre ; vous sentirez trop tard votre faute, quand vous les verrez se livrer avec immodération à leurs passions, n'ayant ni règles qui les retiennent, ni principes qui les ramènent. Les vices qu'ils auront contractés seront votre premier châtiment. Vos propres enfants deviendront contre vous les ministres de la justice divine : en ne les instruisant pas de ce qu'ils doivent au Père qu'ils ont dans les cieux, vous les avez encouragés à manquer à ce qu'ils vous doivent. Ingrats envers Dieu, seront-ils reconnaissants envers vous ?

Ses parents allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y allèrent, selon la coutume qu'ils observaient à cette fête.

Remarquons l'assiduité avec laquelle, malgré la distance de leur demeure, Marie et Joseph se rendaient au temple de Jérusalem, pour obéir à la loi, et satisfaire leur piété. Une loi semblable nous appelle régulièrement dans les temples ; et comment l'observons-nous ? Aimons-nous à nous rendre aux saintes assemblées de l'Église ? Sommes-nous animés du désir de recueillir les grâces précieuses que Jésus promet à ceux qui sont assemblés en son nom (1) ? et quand une obligation si stricte, la décence publique, la crainte d'être remarqués, ou le désir d'être aperçus nous y conduisent, comment nous y présentons-nous ? y sommes-nous dans ce tremblement respectueux que doit imprimer la présence de

(1) Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis. *Psalm.*, XVIII, 20.
(1) Ubi enim sunt duo, vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. *Matth.*, XVIII, 20.

Jésus-Christ sur son autel, et que les anges éprouvent au pied de son trône ?

En conduisant assidûment au temple l'enfant Jésus, parents chrétiens, Marie et Joseph vous donnent encore une leçon. Ils vous apprennent que c'est pour vous un devoir essentiel, et qui commence avec les premières lueurs de la raison de vos enfants, d'aller fréquemment les présenter à Dieu dans son temple ; et en l'implorant pour eux, de leur apprendre à l'implorer eux-mêmes. Jésus-Christ enfant va consulter les docteurs. Qu'à son exemple vos enfants se rendent assidus aux instructions que l'Église leur fait donner. Veillez à ce qu'ils en profitent : suivez avec attention leurs progrès ; hâtez-en le développement par vos propres soins, et formez-les, dès leurs premières années, aux devoirs et aux vertus qu'ils auront à pratiquer toute leur vie.

Comme ils s'en retournaient, les jours de la solennité étant passés, l'enfant Jésus resta à Jérusalem, sans que ses parents s'en aperçussent. Mais pensant qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent une journée entière, L'ayant cherché parmi leurs parents et ceux de leur connaissance, et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Enfin, après trois jours, ils le trouvèrent dant le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.

En quittant Jérusalem pour retourner à leurs travaux ordinaires, la sainte Vierge et son vertueux époux ne s'étaient pas aperçus que l'Enfant précieux confié à leurs soins leur manquait. Gardons-nous de penser que ce fût de leur part une négligence répréhensible. C'était l'enfant Jésus qui, dans les vues de sa providence, avait disposé cet oubli nécessaire à ses desseins. Ames justes, ne vous affligez pas des inattentions, des oublis involontaires qui vous arrivent dans le cours de la vie. C'est la condition humaine, dont toute votre sainteté ne peut vous garantir. Dieu l'a voulu ainsi ; et souvent il fait servir les inadvertances des saints, à l'exécution de ses décrets. Elles ont même dans ses vues un but général : c'est de retenir les âmes que l'idée de leur constante perfection pourrait enorgueillir, dans le sentiment de l'humilité, par l'expérience de leur faiblesse. Ainsi

le juste est ramené à Dieu par ses légers écarts mêmes. Ils lui font sentir le besoin du secours divin, et ils le préservent d'en éprouver de plus grands.

Nous voyons Jésus-Christ se cacher aux deux personnes qui lui sont le plus chères. Il ne craint point d'affliger leur tendresse ; il ne paraît point ému des vives inquiétudes qu'il va leur causer : pendant trois jours entiers, il les laisse en proie à leurs alarmes. Ainsi, en use-t-il quelquefois envers les âmes qu'il aime le mieux. Il s'éloigne d'elles pour un temps ; il paraît les avoir abandonnées ; son absence les livre à des sécheresses, à des ennuis, à des dégoûts, qui les désolent. O vous dont Jésus-Christ s'est ainsi éloigné, affligez-vous, ce sentiment est naturel ; mais ne désespérez pas. Il est absent, mais non perdu. Il ne vous abandonne pas ; il vous éprouve : son éloignement même est un bienfait. Il veut ranimer vos désirs, réchauffer votre piété, donner une nouvelle ardeur à votre zèle. Voyez avec quelle vivacité Marie et Joseph vont cherchant de tous côtés Jésus qu'ils ont perdu. Allez sur leurs traces le chercher aussi. Appelez-le par vos vœux ; demandez-le à tous ceux qui pourront vous l'indiquer, à de sages directeurs, à des personnes éclairées de l'Esprit divin. Ce ne sera point parmi vos amis et vos connaissances du siècle que vous retrouverez Jésus. Il ne se tient point dans les sociétés du monde, dans ces assemblées profanes, où il est presque toujours oublié, souvent offensé, quelquefois blasphémé. C'est dans son temple que Marie et Joseph le retrouvèrent. C'est là, c'est dans les saintes assemblées des fidèles, où son nom est invoqué, qu'il se plaît, et que vous le trouverez.

Le temps n'était pas encore arrivé, où Jésus-Christ devait déployer à la vue de toutes les nations son caractère d'envoyé céleste. Ses parents le trouvent au milieu des docteurs de la loi ; mais ce n'est pas pour les instruire, c'est au contraire pour être instruit par eux. Il ne parle pas ; il écoute : il ne répond pas ; il interroge : il ne décide pas ; il consulte. Il est venu humblement à ceux qui ont le dépôt de la science, les prier de lui en communiquer une portion. Toutes les démarches de ce divin modèle renferment des leçons précieuses. Celle-ci nous présente deux instructions importantes.

D'abord elle nous montre que rien ne peut nous dispenser d'assister aux instructions chrétiennes. Un des prétextes les plus commus pour s'en absenter, est qu'on se croit suffisamment instruit. Je sais, dit-on, tout ce que l'on doit prêcher; je l'ai souvent entendu : est-il nécessaire que j'aille encore l'entendre ? Vous prétendez savoir toute votre religion ! Mais Jésus-Christ ne la savait-il pas mieux que vous ? Celui à qui rien n'est caché, qui est la science infinie, vient se soumettre à l'enseignement public ; c'est Dieu qui daigne se faire instruire par des hommes, et il y a des hommes qui se croient trop savants pour être instruits par les envoyés de Dieu ! Vous prétendez savoir toute votre religion ! et par là même vous montrez que vous ne la savez pas. Dans la science du salut, le premier principe est que l'on ne peut jamais tout savoir, et que, quoi qu'on ait appris, il reste toujours bien plus à apprendre. Vous prétendez savoir toute votre religion ! Prétendez-vous aussi n'avoir besoin, ni d'exhortations qui vous soutiennent, ni de promesses qui vous excitent, ni de menaces qui vous retiennent, ni d'exemples qui vous encouragent? Le besoin que vous avez de la prédication évangélique, est d'autant plus grand que vous le sentez moins.

Considérez ensuite quels sont ceux à qui le divin Sauveur s'adresse pour leur demander des instructions. Ce sont les docteurs de la loi, les chefs de la synagogue. La loi touchait à son dernier moment ; la synagogue allait expirer ; et Jésus-Christ ne l'ignorait pas, lui qui était le terme de l'une, et qui venait renverser l'autre. Mais la synagogue était encore debout, et son autorité jusque-là restait entière. Le Fils de Dieu venant se soumettre à elle nous apprend la soumission profonde que nous devons à l'autorité légitime. Enfant, il en donne l'exemple, devenu homme, il en donnera le précepte. Lors même que, tonnant contre les vices des chefs de la synagogue, il défendra de les imiter, il ordonnera encore de leur obéir, par la seule raison qu'assis sur la chaire de Moïse, ils ont succédé à son autorité (1). Nous possédons dans l'Église catholique une auto-

(1) Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi. Omnia ergo quæcumquæ dixerint vobis, servate et facite ; secundum opera vero eorum nolite facere : dicunt enim, et non faciunt. *Matth.*, XXIII. 2 et 3.

rité bien supérieure à celle de la synagogue, puisque la parole divine lui assure une perpétuité que la synagogue ne devait pas avoir, et une infaillibilité qui n'avait pas été promise à la synagogue. C'est ainsi qu'en nous ordonnant la foi, la sagesse suprême lui donne un appui inébranlable. Le catholique, et le catholique seul, peut avoir la foi que Dieu exige, une foi ferme, imperturbable, exempte de tout doute, parce qu'il reçoit tous les articles de sa croyance d'une autorité qu'il sait être infaillible. Les sectaires ne peuvent avoir qu'une foi mêlée d'incertitude, parce que leur croyance est fondée, ou sur leur jugement propre, qui ne peut pas avoir de prétention à l'infaillibilité, ou sur l'enseignement de leurs docteurs qui se reconnaissent eux-mêmes sujets à l'erreur. Attachons-nous à cette autorité tutélaire ; recevons avec soumission les vérités qu'elle nous enseigne ; pratiquons avec fidélité la morale qu'elle nous prescrit ; mais gardons-nous de ces chaires de pestilence (1), comme les appelle le Prophète, que le schisme a élevées, que l'incrédulité protége, et où elle a établi, pour détruire la religion, des pasteurs intrus, que l'Église ne reconnaît pas pour ses ministres, que les apôtres désavouent pour leurs successeurs.

' *Tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses.*

Jésus-Christ avait destiné à la retraite et au silence, les trente premières années de sa vie. Il eût pu sans doute, dès son âge le plus tendre, se manifester au monde, prodiguer dès lors ses miracles, et répandre sur la terre sa sublime morale. L'Éternel n'a pas d'âge ; mais il était dans ses vues de ne se produire qu'au bout de ce temps ; et s'il nous est permis de sonder ses motifs, nous en découvrirons deux principaux, l'un relatif à lui, et l'autre à nous. D'abord il a voulu dans cette occasion, comme dans toutes les autres, donner l'exemple de son entière soumission à la loi. Celle des Juifs défendait d'instruire dans les synagogues avant l'âge de trente ans ; Jésus-Christ a attendu, pour commencer son ministère, qu'il eût atteint cet âge ; et il a observé la loi judaïque, même en l'abolissant.

(1) Et in cathedra pestilentiæ non sedit. *Psalm.*, I. 1.

Il a voulu aussi, par ce long éloignement des regards publics, nous montrer l'utilité de la vie retirée, et nous en inspirer le goût. Vous surtout, que sa providence appelle à lui succéder dans le ministère sacré qu'il a exercé, il vous apprend avec quelle maturité vous devez, dans les exercices de la solitude, vous disposer aux importantes fonctions qu'il vous confiera. Le Fils de Dieu consume trente années dans la retraite, se préparant aux travaux évangéliques. Vous, qui devez le suivre dans cette carrière, imitez-le dans sa préparation ; acquérez dans le silence la multitude de connaissances dont vous avez besoin ; formez-vous dans le recueillement de vos méditations, aux vertus éminentes qui vous seront nécessaires ; rendez-vous, et capables, et dignes d'être les ministres de Dieu, et les successeurs de Jésus-Christ.

De cette obscurité, dans laquelle il s'est tenu pendant si longtemps, le divin Sauveur ressort aujourd'hui avec éclat. Cette sagesse, qu'il cachait soigneusement aux regards publics, il en laisse aujourd'hui échapper un rayon. C'est, si on peut s'exprimer ainsi, un fanal qu'il élève pour se faire discerner, et qu'il place entre les merveilles de sa naissance, et celles de son ministère. Ces docteurs, qui l'entendent maintenant avec admiration, peuvent se rappeler que, précisément à l'époque de son âge, il naquit à Bethléem un Fils de David qui fit descendre sur terre les anges, briller dans le ciel un nouvel astre, arriver des mages de l'Orient, s'agiter dans Jérusalem toute la synagogue, trembler sur son trône le tyran de la Judée, massacrer une multitude d'innocens. Ceux qui dans la suite seront témoins de ses nombreux prodiges, auditeurs de ses incomparables instructions, pourront facilement reconnaître celui qui, dix-huit ans auparavant, encore dans l'enfance, les charmait par sa modestie, les étonnait de ses profondes connaissances, les ravissait d'admiration par la sagesse de tous ses discours.

Ils furent, en le voyant, remplis d'admiration ; et sa Mère lui dit : Mon Fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions fort affligés. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui con-

cerne mon Père ? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.

La sainte Vierge se plaint à son Fils du chagrin qu'a causé son absence ; mais cette plainte est bien éloignée du ton de reproche et de sévérité. A travers l'effusion de la tendresse maternelle, on voit percer le respect dont Marie était pénétrée pour Jésus-Christ. Ainsi, dans les peines que Dieu nous envoie, nous devons nous adresser à lui, mais sans murmure. Il nous est permis sans doute de lui en demander la fin, mais il nous est ordonné de nous soumettre respectueusement à sa volonté. David demande au Seigneur, pourquoi il s'est retiré de lui (1) ; Marie se plaint à Jésus de ce qu'il l'a privée de sa présence ; mais l'un et l'autre, entièrement soumis à la volonté divine, se résignent à ses ordres suprêmes.

On peut s'étonner d'entendre la sainte Vierge qualifier Joseph, père de Jésus-Christ, quoiqu'elle sût parfaitement qu'il ne l'était pas; mais il passait universellement pour l'être. Il fallait que l'erreur commune fût entretenue jusqu'au temps où il plairait à Dieu de la dissiper par la manifestation du mystère de l'Incarnation. Marie et Joseph, dépositaires du grand secret de la Providence, ne doivent faire entrer personne dans cette confidence auguste, où eux seuls avaient mérité d'être admis.

Mais Jésus-Christ lui-même réforme aussitôt cette erreur. Ce sont ici les premières paroles que l'Évangile rapporte du divin Sauveur; et elles renferment, avec l'expression d'un dogme, un fonds de morale très-important.

Nous avons tous, quoique ce ne soit pas absolument dans le même sens, le même Père que Jésus-Christ. Nous devons, à son exemple, *être occupés à ce qui concerne notre Père.* Nous ne sommes pas tous appelés aux mêmes fonctions que lui : nous ne sommes pas tous chargés de répandre sa doctrine, d'instruire ses peuples, d'administrer ses sacrements; mais tous, dans l'état où la Providence nous a placés, nous sommes tenus de mettre au premier rang de nos obligations, celles que nous avons envers Dieu. Le Père que nous avons dans les cieux est notre premier père, notre

(1) Ut quid, Domine, recessisti longe ? *Psalm.*, IX, 22.

premier maître, notre premier souverain. Ainsi, toute autre autorité s'éclipse devant la sienne. Il y a plus : toute autre autorité est une émanation de la sienne. C'est lui qui nous ordonne de révérer nos parents, d'obéir à nos maîtres, d'être soumis à nos souverains. Tous nos supérieurs, de quelque ordre qu'ils soient, ne sont que ses mandataires et ses lieutenants. Toutes les puissances viennent de Dieu, nous dit saint Paul (1); et de là résulte la conséquence que tirait cet apôtre, que nous devons leur être soumis, non-seulement par crainte, mais par conscience (2). Mais de là découle aussi cette autre conséquence également nécessaire, que dans le conflit entre leurs ordres et sa loi, c'est à sa loi que nous devons obtempérer. Quelque sacré que soit envers elles le devoir de notre obéissance, la désobéissance devient un devoir encore plus sacré, quand elles prescrivent ce que Dieu défend. Ce n'est plus l'autorité de Dieu qu'elles exercent, quand elles exercent leur autorité contre Dieu. Voyez les apôtres humblement soumis, comme leur divin Maître, aux princes de la terre, jusqu'à mourir par leurs ordres, leur déclarer fièrement qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (3).

Dès sa plus tendre enfance, Jésus-Christ annonce qu'il est déjà occupé de ce qui concerne son Père. C'est dans la jeunesse, dans cet âge précieux, où les impressions se reçoivent plus facilement, où se contractent les habitudes qui doivent durer toute la vie, où se forment les principes qui doivent en régler toute la suite, que l'on doit s'occuper de ce qui concerne le Père céleste. Ce que vous n'aurez pas amassé dans votre jeunesse, dit l'Ecclésiastique, espérez-vous le retrouver dans votre vieillesse (4) ? C'est pour l'ordinaire des premiers pas que l'on fait en entrant dans le monde, que dépend la route que l'on y suit. Et l'Esprit-Saint a consacré le proverbe qui était usité parmi les Juifs : Le jeune homme qui s'est tracé une voie, même lorsqu'il

(1) Non est enim potestas nisi a Deo. *Ad Rom.*, XIII. 1.

(2) Ideo necessitate subditi estote non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam. *Ibid.*, 6.

(3) Obedire oportet Deo magis quam hominibus. *Act.*, V. 29.

(4) Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies ? *Eccli.*, XXV. 5.

aura vieilli ne s'en écartera pas (1). Ce que le monde, dans ses jugements légers, traite d'écart de jeunesse, est presque toujours l'égarement de toute la vie. Jeunes gens, que le monde attire, que les plaisirs séduisent, que les exemples entraînent, que les passions emportent, arrêtez-vous à l'entrée de cette descente rapide et glissante, où vous courez imprudemment vous précipiter. Contemplez le terme affreux où elle vous conduit. Considérez qu'en vous y jetant, vous décidez le sort, non pas seulement de votre vie, mais de votre éternité. Regardez de l'autre côté ce sentier escarpé qui vous est présenté : si les difficultés qui se montrent vous effraient, levez les yeux vers la demeure brillante où il vous mènera. C'est le séjour du bonheur, du bonheur pur et sans mélange, du bonheur éternel et sans fin. Dans l'un de ces chemins ouverts devant vous, le vice vous appelle en étalant tous ses charmes ; dans l'autre, la vertu vous invite en vous présentant tous ses avantages. Placés dans ce moment entre l'un et l'autre, vous en avez le choix. Si vous êtes assez malheureux pour préférer la route agréable, mais funeste, du vice, il sera bien difficile de vous en retirer.

Quand vous serez engagés dans cette pente rapide, quand chaque pas que vous y aurez fait aura accéléré la vivacité de votre course, pensez-vous qu'il vous sera facile d'en retenir l'impétuosité, et de remonter en arrière ? Si peu maîtres de vous-mêmes aujourd'hui, espérez-vous l'être davantage lorsque vos goûts seront devenus des passions, et vos penchants des habitudes?

C'est à ses parents que Jésus-Christ adresse son discours ; et ce n'est pas seulement aux siens, c'est à ceux qui dans la suite des siècles doivent le devenir. Il leur apprend qu'en leur accordant des enfants, et en leur donnant des droits sur eux, Dieu s'est réservé les premiers et les principaux droits. En portant leur enfant aux fonts sacrés pour recevoir le sacrement de la régénération, les parents chrétiens doivent se pénétrer de cette vérité, qu'ils vont l'offrir, le consacrer, le donner à Dieu. En le recevant au nombre de ses enfants, Dieu va devenir son premier père. Il le leur re-

(1) Proverbium est : Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. *Prov.*, XXII, 6.

mettra ensuite ; il le confiera à leur tendresse et à leurs soins. Ils devront se considérer comme des dépositaires chargés par la Providence de ce dépôt sacré, et obligés de lui en rendre compte. Ils seront désormais les anges visibles députés à la garde de leur enfant, exerçant près de lui extérieurement le ministère que remplit invisiblement l'Esprit céleste envoyé pour le protéger, veillant de même sur lui en écartant le même mal, lui suggérant de même le bien, le dirigeant de même constamment selon les vues du Père qui est dans les cieux.

Ce n'est pas seulement dans l'objet et dans les soins de l'éducation, que les parents doivent se conformer aux desseins de Dieu. Ils ont un autre devoir aussi essentiel, et plus souvent encore violé. C'est relativement aux choix de l'état que doivent embrasser leurs enfants. Rien de plus commun, et malheureusement même parmi les pères qui vivent d'ailleurs religieusement, que de les voir, lorsque leurs enfants, déjà formés par leurs soins, ont atteint l'âge d'entrer dans une profession, disposer arbitrairement de leur vocation : placer les uns dans un état, les autres dans un autre ; appeler de leur autorité privée, celui-ci au mariage, les autres au célibat ; pousser le premier dans le monde, engager le second dans l'Église, et presque toujours sans autre règle que les affections aveugles, que des intérêts mondains, que des considérations frivoles. La primogéniture d'un fils, l'agrément et la beauté d'une fille, voilà pour l'ordinaire ce qui décide leur état dans cette vie, c'est-à-dire leur sort éternel dans l'autre. Car puisque l'état que nous embrassons doit être notre moyen de sanctification, c'est en grande partie du choix de cet état que dépend le salut. C'est sans doute un droit des pères, parlons plus exactement, c'est un de leurs devoirs essentiels de diriger leurs enfants dans ce choix si important. C'est une partie principale de l'éducation, de les éclairer de bonne heure sur les divers états qu'ils pourront embrasser relativement à leur condition ; de leur en faire apercevoir les avantages et les inconvénients, les dangers et les ressources ; de s'opposer même, et jusqu'à employer l'autorité, aux partis qui pourraient être dangereux à leur conscience, funestes à leur salut. Mais là s'arrête la puissance paternelle. Prétendre décider

arbitrairement de la vocation de ses enfants, les entraîner par force ou par séduction dans des états auxquels on n'a pas lieu de croire que Dieu les destine, les détourner de ceux où ils paraissent appelés par la voix divine, c'est se rendre à la fois usurpateur envers Dieu, injuste envers ses enfants : cruel envers soi-même. Usurpateur envers Dieu, qui seul a droit de juger l'état dans lequel il veut être servi, et pour lequel il lui plaît d'accorder ses grâces. Injuste envers ses enfants : n'est-il pas de droit naturel, que celui-là choisisse lui-même son état, qui doit en supporter les charges, en remplir les devoirs ? Cruel envers soi-même : le père qui abuse ainsi de son autorité, se rend responsable de toutes les fautes que ses enfants commettront, parce qu'il les aura engagés dans un état qui ne doit pas être le leur. S'ils s'y perdent, ils deviendront ses accusateurs auprès du trône céleste, et il aura attiré sur lui-même tous les maux qu'il aura fait tomber sur eux.

Le texte sacré rapporte que Joseph et Marie ne comprirent pas ce que Jésus-Christ leur disait. Iustruits comme ils l'étaient du mystère de l'Incarnation, ils entendaient certainement bien de quel père parlait Jésus-Christ. Ce qu'ils ne concevaient pas encore entièrement, c'était quelles étaient les choses concernant le Père éternel, dont il devait s'occuper ; quel temps il destinait à cette occupation ; de quelle manière il s'y emploierait. Ces grandes choses ne leur avaient pas encore été révélées ; mais quoiqu'ils ne comprissent pas clairement tout le sens des paroles du Sauveur, ils se gardent bien de lui en demander l'explication : ils respectent ce qu'il y a d'obscur pour eux dans sa réponse ; ils ne cherchent point à le pénétrer; ils ne se permettent point d'interrogation. Ainsi devons-nous être devant ce qu'il plaît à Jésus-Christ de nous révéler. Contents des lumières qu'il nous donne, ne cherchons pas celles qu'il nous cache. Jouissons de ce qu'il nous est accordé de comprendre ; révérons ce qui est au-dessus de notre faible intelligence ; exécutons sans balancer ce que Dieu nous commande, sans essayer de pénétrer dans un avenir que sa providence ne juge pas à propos de nous faire connaître ; soyons soumis à ses ordres actuels par une prompte obéissance, à ses volontés futures, par une entière résignation.

Nous voyons dans cette circonstance et dans quelques autres, Jésus-Christ traiter sa Mère avec une sévérité apparente qui a droit de nous étonner. Il lui parle comme à une mère ordinaire qui ne ressentirait pour son fils qu'une tendresse purement humaine, et qui n'aurait sur lui que des vues mondaines. Mais Marie, éclairée d'une lumière supérieure, ne se méprenait pas à ce langage de son Fils ; elle savait que ses paroles avaient un sens profond, et qu'en paraissant s'adresser à elle, elles avaient pour but véritable l'instruction de toutes celles qui doivent dans la suite devenir mères. Aussi, ne la voyons-nous jamais, ni dans cette occasion, ni dans les autres, répliquer un seul mot. La mère reçoit avec respect les leçons de son Fils, et nous montre par là comment à plus forte raison nous devons les recevoir nous-mêmes.

Il s'en retourna ensuite avec eux, et vint à Nazareth ; et il leur était soumis. Or sa Mère conservait toutes ces choses dans son cœur. Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Nons avons dans cet évangile toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ, jusqu'au commencemənt de sa carrière évangélique : il n'a pas jugé à propos de nous en apprendre davantage ; et sa sainte Mère, qui avait si précieusement conservé dans son cœur toutes les merveilles de ses premières années, respectant le secret dont il a voulu les couvrir, n'a rien appris de plus à l'écrivain sacré qui a eu le bonheur de recueillir ces renseignements. Mais ce peu de mots sur la vie privée du Sauveur renferme des instructions importantes.

C'est à Nazareth, petite bourgade de la Galilée, que Jésus-Chrit veut vivre et être élevé. C'était un lieu obscur et méprisé ; et le séjour qu'il y fit, produisit dans la suite contre lui des préjugés désavantageux. *Peut-il rien venir de bon de Nazareth* (1) ? disait-on de lui, lorsqu'il commença son mystère. Les lieux et les emplois les plus obscurs sont ceux qui ont le plus d'attraits pour le vrai chrétiən : il peut plus facilement s'y soustraire aux regards du monde, à ses illusions, à ses séductions, à ses tentations. L'humilité, qui

(1) A Nazareth potest aliquid boni esse? *Joan.*, I. 46.

l'avilit aux yeux des hommes, l'élève et le glorifie aux yeux de Dieu.

Que faisait dans cette retraite ignorée, dans l'humble demeure d'un artisan, le maître du ciel et de la terre ? Il était soumis à Marie et à Joseph. L'auteur de toute justice donnait ainsi l'exemple d'un des principaux devoirs de justice, qui est la soumission à ceux dont on a reçu le jour. Il commençait dès lors, par cette obéissance, à expier le vice de la désobéissance d'Adam, qu'il était venu effacer. Ce seul mot, que nous dit l'évangéliste de la vie de Jésus-Christ, renferme tout l'abrégé de la vie chrétienne. L'esprit de la religion est un esprit de soumission ; la pratique de la religion est celle de l'obéissance. Obéissons à Dieu, et tous nos devoirs religieux seront remplis ; obéissons aux supérieurs qu'il nous donne sur la terre, et nous nous serons acquittés de tous nos devoirs civils. Ceux à qui la Providence a donné le droit, ou, pour parler plus exactement, a imposé la charge de commander aux autres, doivent plus spécialement encore se pénétrer du principe de la subordination ; et, pour éloigner d'eux l'orgueil de la puissance, se rappeler sans cesse qu'il y a au-dessus d'eux d'autres puissances auxquelles ils doivent être assujettis. Celui même qui, revêtu de l'autorité suprême, n'en reconnaît aucune au-dessus de la sienne, est par cela même plus strictement obligé à contempler le maître qu'il a dans les cieux, qui la lui a confiée, et qui lui en demandera compte. Il doit penser à tout moment que le Dieu du ciel viendra s'asseoir au milieu des dieux de la terre pour les juger (1).

Enfin l'Esprit-Saint nous dit que Jésus-Christ, à mesure qu'il croissait en âge, croissait en sagesse et en grâce. Et voilà quel doit être le cours de notre vie. Nous devons tendre continuellement à croître en vertus et en mérites. Si nous ne nous efforçons pas d'avancer dans la voie du salut, nous reculerons infailliblement. Il ne nous est pas donné d'atteindre au faîte de la perfection, mais il nous est ordonné d'y aspirer. Sûr de ne point y parvenir, travaillons sans relâche à nous en approcher. Ce que nous en aurons acquis dans ce monde, sera dans l'autre la mesure de notre récompense.

(1) Deus stetit in synagogâ deorum ; in medio autem deos dijudicat. *Plasm.* ,LXXXI .1.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la nécessité du zèle

PAR M. ANOT.

Docteur en théologie, ancien Chanoine et grand pénitencier de Reims.

Tous les jours nous demandons que le nom de Dieu soit sanctifié, et tous les jours peut-être ne nous inquiétons-nous pas assez si cette prière a son effet. Que le Seigneur soit glorifié par les hommes, ceux-là ne s'en occupent guère qui, loin de montrer du zèle pour la religion, n'éprouvent pas le moindre chagrin, en la voyant méprisée. L'histoire des fautes de nos frères provoque notre curiosité plutôt que notre douleur ; leurs égarements fournissent matière à nos entretiens plus qu'à nos gémissements ; et entourés de personnes qui offensent Dieu, nous n'osons montrer que leurs fautes nous attristent. Sous prétexte qu'il ne faut point outrer le zèle, on n'en a point du tout. A force de vouloir éviter l'écueil de l'imprudence, on échoue contre celui de la lâcheté. C'est cette lâcheté que je vais combattre, en prouvant qu'un chrétien cesse de l'être, quand il n'a point, dans l'occasion, un zèle actif pour empêcher le mal et procurer le bien spirituel de ceux avec qui la Providence l'a mis en rapport.

I.

Dieu est notre Père, donc nous devons nous intéresser à sa gloire ; les hommes sont nos frères, donc nous devons nous intéresser à leur salut. Or, en premier lieu, ne point s'armer de zèle contre le péché, ne point le condamner, quand on le peut, dans ceux qui le commettent, c'est violer l'engagement que nous avons pris avec le Seigneur, c'est faire moins pour ses intérêts que nous ne faisons pour les nôtres, c'est nous rendre complices du mal que nous n'osons improuver.

Tout chrétien est un athlète de Jésus-Christ. Le prêtre, en baptisant un enfant, écrit sur son front ces mots : « Vous

voilà désormais soldat de l'Évangile. » Une fois engagé dans cette milice sainte, ce n'est plus assez pour moi d'obéir à Dieu : je dois, autant que je le puis, contenir dans le devoir ceux qui marchent sous les mêmes enseignes que moi. Il ne suffirait pas à un soldat de ne pas se révolter contre son prince : il faut qu'il soit toujours prêt à prendre les armes contre les ennemis de son maître. Ainsi ne suffira-t-il pas au chrétien de dissimuler, quand il faut parler. En pareil cas, la prudence qui fermerait la bouche serait une trahison. Sitôt que Dieu est insulté par une action ou par une parole, je dois m'élever contre le coupable, parce que ma foi me constitue le dépositaire et même le vengeur des intérêts de mon Dieu offensé.

Nous ne sommmes pas tenus d'aller, comme les apôtres, jeter la semence de l'Évangile sur des sols barbares ; mais nous devons, autant qu'il est en nous, purger la terre que nous habitons des scandales qui y croissent. Ce serait oublier les obligations attachées à notre titre de chrétien, que de voir d'un œil tranquille notre Dieu aussi outragé au sein de l'Église, qu'il l'était jadis dans Athènes idolâtre. Où est pourtant, parmi nous, le zèle dont brûlait saint Paul à la vue des désordres du paganisme ? La religion attaquée de toutes parts implore le secours de ceux de ses enfants qu'elle suppose lui être encore fidèles : mais une molle politique glace toutes les langues. Le Seigneur a bien le droit de nous faire un crime de cette prudence qui nous ferme la bouche, quand on l'offense sous nos yeux. Nous-mêmes nous traitons de perfidie une pareille timidité. Quel ami ne condamnerait point comme traître à l'amitié celui qui hésiterait à le défendre, quand il est attaqué ? Notre Dieu ne peut pas tolérer ce qui choquerait la délicatesse des hommes : or ceux-ci ne mettent point de différence entre la neutralité et la révolte. Je suppose un père de famille outragé par l'un de ses enfants : vous attendez que les autres consolent leur père ? Mais non : ils désapprouvent, à la vérité, l'attentat de leur frère, mais ils n'osent le réprimer ; et le père de famille ne sait s'il a plus à s'affliger des injures de l'un que du silence des autres. Serions-nous ces lâches, insensibles à la douleur de notre père ? Ah ! fussions-nous innocents d'ailleurs, notre silence, quand le Seigneur est

offensé, est une sorte d'apostasie, parce que c'est rougir de l'Évangile que de ne pas fermer la bouche à un téméraire qui blasphème, et de permettre à un libertin de débiter ses propos indécents. Le Seigneur l'a prononcé : qui n'est pas pour lui, est contre lui (*Luc.*, XI, 23). Ainsi condamne-t-il ces esprits accommodants, qui n'osent choquer les hommes, et croient avoir trouvé le secret de ne point choquer Dieu.

Il y a ici une contradiction injurieuse au Très-Haut. Insensibles à ses intérêts, nous péchons par trop de fermeté, quand il s'agit des nôtres. Qu'on raille les choses saintes en notre présence, la crainte des hommes nous rend muets ; mais qu'on nous attaque dans nos biens ou notre réputation, le ressentiment nous délie la langue, et nous ne tarissons pas en plaintes. Ainsi, qu'on crucifie Jésus-Christ de nouveau par des fautes, nous sommes spectateurs insouciants de ces Calvaires domestiques où se renouvelle la Passion du Sauveur ; mais qu'on nous mortifie, nous montrons de l'aigreur. Tout de feu pour nos injures, tout de glace pour celles de Dieu, nous n'arrêtons point la main de celui qui lui perce encore le sein ; nous ne trouvons d'énergie que quand les coups se dirigent contre nous. Un désordre semble ne plus en être un, quand il ne nuit qu'à la gloire de Dieu, et nous ne songeons pas qu'en le tolérant nous en devenons les complices.

Oui, les complices, dit saint Augustin, parce qu'un pécheur, quel que soit le genre de sa faute, ne demande pas à être applaudi, il lui suffit de ne pas être condamné. Laissez-le agir ou parler, vous lui accordez ce qu'il désire. A l'ombre de ce ménagement, ce jeune homme continuera à s'égayer dans la société aux dépens de ce qu'il y a de plus saint. Vous pourriez l'arrêter par une observation charitable ; mais il voit que vous ne le blâmez pas, il s'enhardit. En le tolérant, vous le secondez, mais aussi vous partagez son iniquité. Vous manquez au devoir qui vous est imposé, de contribuer à l'honneur de la religion ; j'ajoute, et au salut du prochain.

Vous êtes tenté de croire que vous n'avez aucune mission pour sauver l'innocence de ceux qui vous environnent. Je réponds que, quand il s'agit d'arracher une âme

à l'ennemi de notre salut, tout chrétien doit être l'organe de l'Évangile, et faire la fonction d'un apôtre. C'est le précepte du Seigneur : *Mandavit* (1). Ailleurs c'est une menace : Si quelqu'un fait une faute que vous auriez pu empêcher par une correction charitable, c'est à vous que je m'en prendrai (2). J'en accuserai votre indulgence. Indulgence criminelle dans un maître qui, oubliant que Dieu l'a constitué le gardien des mœurs de ceux qui sont sous ses ordres, ne trouve pas mauvais que ses subordonnés servent mal leur Dieu, pourvu que lui-même soit bien servi. Indulgence criminelle dans les parents dont les enfants ont des habitudes dangereuses, et qui dissimulent tout. Comment Dieu jugera-t-il de cette conduite ? Comme il a jugé de celle du grand-prêtre des Juifs. Héli, trop complaisant témoin des désordres commis sous ses yeux, les tolère, et ne se permet des reproches, encore très-faibles, que quand ces infâmes excès vont à flétrir l'honneur de sa maison, dont il est plus touché que du salut de ses enfants ; mais aussi il est dès lors rejeté par le Seigneur. Enfin indulgence criminelle dans tous les hommes. C'est à tous les hommes que le Sauveur a dit : « *Corripe : Reprenez votre frère.* » *(Matth.*, XVIII, 15.) La charité fraternelle est le devoir de tous les états, même des états inférieurs, comme il l'a été de tous les temps, avant même qu'il ne fût promulgué par l'Évangile. Nathan a repris David ; Élie a repris Achab, et Jean-Baptiste, Hérode. Ainsi, qui que vous soyez, pour peu que la Providence vous ait donné accès près de celui qui fait le mal, pour peu que vous ayez espoir d'être écouté, usez de la liberté du Précurseur, et dites comme lui : *Non licet :* « *Cela n'est pas permis* » *(Matth.* XIV, 4.*)*.

Mais un zèle si ardent, si actif, pour des étrangers ! Il n'y a point d'étrangers dans le christianisme; tous y sont frères; c'est l'expression de l'Évangile : « *Lucratus eris fratrem: Vous aurez gagné votre frère* » (*Matth.*, XVIII, 15.) Quelle conquête ! Il se perdait faute d'être averti, et vous allez le sauver. De quoi ? De la réprobation. Quelle obligation il vous aura ! Qu'une maison soit en flammes, qu'un

(1) Mandavit illis unicuique de proximo suo. *Eccli.*, XVI, 12.
(2) Sanguinem ejus de manu tua requiram. *Ezech.*, III, 18.

homme qui y est enfermé se présente au dehors en vous tendant les mains, vous ne demandez pas s'il est étranger. Votre humanité ingénieuse vous suggère le moyen d'arriver jusqu'à lui ; vous l'arrachez au danger. Quelle gloire pour vous ! Les témoins de votre action n'ont des yeux que pour vous admirer, de voix que pour vous louer. Il est un autre incendie plus terrible, celui que la vengeance divine a allumé dans l'autre monde. Quiconque pèche est exposé à y tomber. Vous avez une ressource pour l'en garantir, c'est de le ramener à la vertu. Il est si beau de sauver une âme ! Le Sauveur n'a pas épargné sa vie pour les hommes, même pour les pécheurs : vous, ne leur donnerez-vous pas au moins un avis dont peut dépendre leur sort éternel ? Ah ! vous ne seriez plus le disciple d'un Dieu de charité.

II

Allons plus loin. Il ne suffit pas de détourner du mal ceux qui y courent. Notre zèle doit les porter à la pratique du bien. C'est qu'en effet Dieu nous associe à la grande œuvre de la sanctification des hommes au milieu de qui nous vivons. Mais il réclame surtout le zèle des riches en faveur de la classe inférieure, des maîtres pour leurs domestiques, et des pères de famille pour leurs enfants. C'est surtout dans ces trois portions de la société que la religion veut trouver des propagateurs de ses principes.

Je m'adresse d'abord à ceux à qui leur fortune donne un crédit plus ou moins imposant. Je leur dis : la morale du monde vous persuade que vous n'êtes riches que pour vous-mêmes ; la religion vous enseignera que vous l'êtes beaucoup plus pour le bien des autres ; que Dieu, au dernier jour, ne se contentera pas des vertus les plus pures, si elles sont personnelles et privées. Ce ne sera pas assez pour vous d'avoir été modestes dans l'opulence, humains dans l'usage de l'autorité : le zèle religieux est le devoir de votre rang.

Si j'avais aujourd'hui pour but d'encourager votre bienfaisance déjà si connue envers les indigents, je vous dirais : Voyez le résultat de vos bonnes œuvres. Les larmes du pauvre se sèchent, le vieillard ne se plaint plus d'avoir trop vécu, la veuve ne gémit plus d'être mère. Sans doute voilà

des avantages précieux. Mais j'ajoute : O opulents du monde, ne bornez pas là votre zèle. A quoi sert d'assister le malheureux dans ses besoins, si vous lui laissez ses vices ? Portez vos regards autour de vous ; voyez les mœurs publiques penchant vers leur ruine, les lois les plus sacrées méconnues par les uns, outragées par les autres, le blasphème froidement prononcé par ceux-ci, joyeusement accueilli par ceux-là ; voilà ce qu'a produit, surtout dans la classe inférieure, la longue agitation d'où nous sortons. Si donc vos âmes généreuses se sentent enflammées de la passion sublime du bien, employez les moyens que la Providence vous a confiées, à ramener l'innocence des mœurs, l'union entre les concitoyens, le dévouement au souverain. Comment ? En rendant à la religion son empire par vos exemples et vos discours. Après nos troubles, elle se présente encore à vous, cette religion, belle de ses malheurs et comme descendue de nouveau du ciel pour nous sauver. C'est à vous à la propager parmi le peuple, forte de votre autorité et glorieuse de vos œuvres. Continuez à faire tomber vos bienfaits sur le peuple, mais ajoutez-y le spectacle des pratiques religieuses ; par là vous enchaînerez la multitude à l'autel et au trône par le double lien de la reconnaissance et de l'édification. Vos bonnes actions vous rendront puissants sur ceux qui vous entourent. Usez de la belle prérogative attachée à votre rang, celles d'accréditer les principes et de faire triompher la religion. La vertu, dans une chaumière, ne jette qu'une faible lueur et a peu d'influence ; dans une condition plus élevée, elle brille avec plus d'éclat et invite à marcher à sa lumière. Oui, Messieurs, on sera chrétien, si on voit que vous l'êtes ; on ira prier dans les temples, si on voit que vous les fréquentez ; on ne décriera plus la religion, si on remarque qu'un blasphème vous blesse ; on ne dédaignera plus les Sacrements, quand vous vous assiérez souvent à la sainte table. Le langage muet de vos exemples suffira pour déshonorer l'impiété. Et pourquoi n'iriez-vous pas plus loin ? Pourquoi ne plaideriez-vous pas hautement, dans certains cas, la cause de la religion ? La France, tourmentée longtemps par des doctrines désolantes et abusée par le mensonge, a besoin de vérité. Vous pouvez en être l'organe ; une réflexion pieuse placée prudemment dans l'occasion, a

souvent produit un résultat salutaire ; au moins ne trouve-t-elle point de contradicteurs, quand elle est appuyée par une conduite chrétienne. On a toujours reconnu, dans celui qui pratique la vertu, le droit de la prêcher.

Quoi ! Nous verrons tous les jours des impies, jaloux de hâter la corruption publique, exploiter librement dans la société cette mine féconde de blasphèmes que le dernier siècle a transmise au nôtre, et, comme si la France n'était pas assez pervertie, ils viendront y éteindre par des maximes funestes les étincelles de foi qui restent encore dans quelques âmes ! Ils débiteront au peuple qu'il a eu tort jusqu'à présent de mettre de la différence entre une religion révélée et une religion inventée, entre tout croire, quand Dieu a parlé, et tout nier, quand la passion parle ! Et ceux qui auront du crédit sur la multitude pourront garder le silence ! Les hommes vertueux se tairont, parce que les impies blasphèment ! Ceux-ci auront le droit de répandre le poison, et ceux-là n'auront pas le courage de répandre l'antidote ! L'ennemi du genre humain tiendra à ses gages une foule de séducteurs, et le Sauveur des âmes ne trouvera personne pour le seconder dans l'œuvre de la Rédemption.

J'étends l'obligation du zèle aux maîtres de maison. Qu'un maître, selon les règles ordinaires, doive à ses domestiques les aliments et la demeure ; que, selon l'esprit de charité, il ne lui soit point permis de les délaisser dans leurs infirmités ; que, par les lois de la justice humaine, il soit tenu de leur donner le salaire de leurs peines ; le monde même admet ces vérités. Mais il s'arrête là. La Foi va plus loin : elle dit aux chefs de maison qu'ils sont tenus de coopérer, de tout leur pouvoir, à la sanctification de ceux qui leur obéissent. Un maître qui n'a d'autres vues sur ses domestiques que de les faire servir à ses intérêts, sort de l'ordre que Dieu s'est proposé d'établir, en lui donnant un pouvoir sur d'autres hommes. Il est maître, et il a droit au travail de son subordonné, mais à condition qu'en échange il s'occupera de son salut.

Quand saint Paul dit : *Serviteurs, obéissez à vos supérieurs,* on applaudit à ce précepte, parce qu'il est conforme à l'avantage des maîtres Que ceux-ci me permettent donc

aussi d'ajouter avec l'Apôtre : *Les maîtres rendront compte de l'âme de leurs serviteurs* (1). Ainsi, autant les inférieurs sont tenus d'acquitter les devoirs auxquels les assujettit leur état de dépendance, aussi rigoureusement il est enjoint aux maîtres d'employer, pour le salut de leurs inférieurs, les moyens qu'ils ont dans les mains : l'exemple, pour les édifier ; l'instruction, pour les tirer ds l'ignorance grossière, où ils sont souvent, des obligations du Christianisme ; enfin, dans certains cas, une répression charitable, quand on les voit se livrer aux désordres. Que si je parais trop exiger, je citerai encore saint Paul, qu'on n'accusera pas sans doute d'exagération, bien que sa morale ait, sur ce point, quelque chose d'effrayant. Il met au-dessous d'un païen le maître qui ne maintient pas ses domestiques dans la crainte de Dieu : *Infideli deterior* (I *Tim.*, V, 8.). Pourquoi ? Parce que les infidèles ne souffraient chez eux personne qui n'adorât leurs dieux. Témoin cet empereur (Dioclétien), qui bannit de son palais et livra aux tourments plusieurs de ses serviteurs qui avaient refusé d'offrir de l'encens à ses idoles.

Je viens au zèle des parents pour le salut de leurs enfants. Voulez-vous, Messieurs, que les principes de la vertu se gravent dans ces jeunes cœurs, parlez-leur, dès qu'ils pourront vous entendre, de ce témoin redoutable dont les yeux percent les ténèbres les plus épaisses, de ce juge dont le bras atteint tôt ou tard le coupable ; présentez-leur surtout les prodiges de sa bonté. Voilà les idées qui, de tout temps, ont formé la conscience du genre humain. L'athée même est redevable, à ces leçons qui précédèrent les sophismes, des notions de morale qu'il conserve ; et s'il se fait gloire de quelques vertus, il les doit à ses principes incorruptibles qui le rendent meilleur que ses systèmes.

La philosophie a conseillé de laisser végéter l'enfance au hasard, de renvoyer toute idée de religion à l'âge où la jeunesse n'y verrait qu'un joug odieux. Une triste expérience a fait justice de ce plan que l'irréligion n'ose plus avouer hautement. Mais on y tient trop encore dans la pra-

(1) Obedite præpositis vestris ; ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri. (*Hebr.*, XIII, 17.)

tique. Quand le moment arrive, où un reste de foi oblige les parents d'initier les enfants à la connaissance de la religion, on leur en présente les éléments, mais avec réserve, tandis que toute l'importance de l'éducation se concentre dans ces arts frivoles où un païen a dit lui-même qu'il était honteux d'exceller. Pour ces talents, quels soins ne prodigue-t-on point ? Nulle méthode n'est assez parfaite, nul maître assez habile, nuls progrès assez rapides. S'agit-il de la religion ? Quelle rigueur dans la mesure des heures ? Bien des parents, qui devraient redouter le défaut de religion dans les enfants, semblent en craindre l'excès. L'impiété a reconnu qu'elle s'était méprise au dernier siècle, lorsqu'elle interdisait à la jeunesse toute éducation chrétienne ; ce scandale n'inspira que l'indignation. Aujourd'hui, plus prudente, elle conserve les formes, pour satisfaire à la conscience publique ; elle parle de religion, assez pour n'être pas accusée de former des athées, trop peu pour former des chrétiens. Une jeune homme n'a reçu encore qu'une instruction superficielle, qu'on lui ferme déjà tous les livres religieux ; son éducation s'étendra à toutes les sciences agréables, la religion n'y trouvera point de place. De quel droit exigerait-on qu'il y restât attaché ? L'ignorance suffit seule pour qu'il l'abandonne. Oui, quand l'incrédulité n'existerait pas, elle naîtrait d'elle-même dans bien des familles, par le peu d'intérêt qu'on met à l'éducation chrétienne. A peine a-t-elle commencé, qu'on lui en substitue une autre, une éducation toute mondaine, destinée, ce semble, à effacer les traces de la première. Qu'un enfant se livre à des plaisirs frivoles, on est indulgent ; qu'il s'adonne à une science ou à un art qui lui ouvre une carrière honorable ou utile, on applaudit ; mais qu'il laisse entrevoir de l'attachement aux pratiques religieuses, ou de l'éloignement pour des divertissements dangereux, trop souvent toute une famille se trouble et crie à l'exagération : il faut que le jeune homme expie, par des dérisions et des censures, le tort inexcusable d'être plus chrétien que le monde ne permet de l'être. Où est, dans ces parents, le zèle pour leur salut et celui de leurs enfants ? Je n'y vois que des motifs de craindre la perte des uns et des autres.

Pères vertueux, je signale des abus : puissent-ils vous être toujours étrangers !

Déjà vos enfants ont eu des rapports avec un certain monde où tout n'est pas pur, où il est plus vrai encore que tout est dangereux. Déjà peut-être ont-ils été témoins de bien des scandales, ébranlés par bien des propos irréligieux. Ils ont tenu ferme contre ces assauts. Mais l'impiété a aussi son zèle : elle cherche à se propager. Faible par ses principes, elle veut se rendre imposante par le nombre de ses adeptes. Vos enfants, Messieurs, qui, jusqu'ici ont obéi aux lois de Dieu et de l'Église et aux vôtres, peut-être sont-ils sur le point de vous échapper ; peut-être l'irréligion a-t-elle déjà visé à faire la conquête de leur cœur ; peut-être, par des insinuations perfides, a-t-elle déjà investi la place, dans l'espoir que, fatiguée par les assauts, elle tombera en son pouvoir et grossira ses triomphes. Messieurs, trompez les calculs de la séduction ; aguerrissez vos enfants contre les attaques préméditées des ennemis de la foi ; prémunissez-les par de sages avis ; amenez-les, sur vos pas, dans les temples : ils y trouveront la force dans les sacrements qu'on y reçoit et la parole de Dieu qu'on y prêche.

Voulez-vous leur procurer un accroissement de secours ? Engagez-les à ne pas se borner aux œuvres de précepte et à s'élever à la hauteur des conseils. Serait-il contre les mœurs de notre siècle qu'un père de famille, entouré de ses enfants, les nourrît, de temps en temps, d'une lecture édifiante, qui les déterminât à prendre part aux pieux exercices que l'ingénieuse charité de l'Église a introduits, pour donner une salutaire impulsion à la ferveur ? Ne me permettrez-vous pas, Messieurs, de désirer que votre zèle amène ici de nouveaux serviteurs de Marie, et que, sur la liste de notre association, on lise, à côté de votre nom, celui de vos enfants et de vos amis ? Notre réunion n'aurait-elle plus à accueillir de nouveaux membres ? Cet arbre, planté par des ouvriers évangéliques dans un sol qui a paru si fertile d'abord, n'étendrait-il plus ses rameaux ? Ranimez sa séve ; donnez-lui de nouveaux sucs par vos œuvres, vos exemples, vos insinuations même au sein de vos familles, et l'arbre produira de nouveaux rejetons. Qu'au spectacle de vos vertus, on se sente poussé à venir à la source où

vous les puisez. Combien Marie, Patronne de notre association, applaudira à votre zèle, lorsqu'au pied de cet autel, vos enfants se consacreront, comme vous, à son culte, à celui de son Fils, et aux œuvres de la charité chrétienne!

IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Jean, ch. II, v. 1-12.*)

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée : et la mère de Jésus y était. et Jésus aussi fut convié aux noces avec ses disciples. Or, le vin manquant, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. Et Jésus lui dit : Femme, qu'importe à moi et à vous ? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit a ceux qui servaient : Tout ce qu'il vous dira, faites-le. Or il y avait là six urnes de pierre préparées pour la purification des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez les urnes d'eau, et ils les emplirent jusqu'au haut. Alors Jésus leur dit : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel ; et ils en portèrent. Sitôt que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin (et il ne savait d'où ce vin venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient), le maître donc appela l'époux, et il lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, celui qui vaut moins ; mais toi, tu as gardé le bon jusqu'à cette heure. C'est là le commencement des miracles que fit Jésus, à Cana en Galilée ; et c'est ainsi qu'il manifesta sa gloire et que ses disciples crurent en lui.

HOMÉLIE

Sur le Mariage

PAR M. RICAUD

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ.
On fit des noces à Cana en Galilée.
Jean, II. 1.

Ce n'est pas sans raison, chrétiens auditeurs, que l'Église nous fait lire aujourd'hui l'histoire du premier miracle de Jésus-Christ, qui eut lieu aux noces de Cana en Galilée. C'est principalement dans le temps qui s'écoule depuis Noël jusqu'au carême que les mariages sont plus fréquents ; et voilà pourquoi l'Église, cette bonne mère, veut

engager les pasteurs à instruire les âmes qui leur sont confiées, sur ce point, un des plus importants de la doctrine chrétienne. En effet, c'est de la sainteté des mariages que dépend la réforme des mœurs et la régénération de la société tout entière. O vous donc qui êtes engagés dans ce saint état, écoutez-moi avec attention : ce sont vos devoirs que je vais tracer, et vos fautes, peut-être, que je vais décrire. Et vous, qui n'y êtes pas engagés encore, ou qui êtes résolus à ne vous y engager jamais, prêtez la même attention à mes paroles : cette instruction ne saurait vous être indifférente. En vous montrant les peines et les devoirs du mariage, elle vous montrera par là même le bonheur de votre état ; et, en vous instruisant sur la sainteté et les dispositions que ce sacrement exige, elle vous excitera à former dans votre âme les principales vertus qui peuvent vous en rendre dignes.

Voici donc, mes frères, quel sera le plan de cette homélie : dans la première partie, je vous montrerai quelles sont les dispositions qu'il faut apporter au sacrement du mariage ; et dans la seconde, quelles sont les grâces que ce sacrement doit nous conférer. C'est ce qui va faire le sujet et le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Dispositions au sacrement de mariage.

Le mariage est un sacrement de la loi nouvelle : c'est un article de foi décidé par le saint concile de Trente, et qui a toujours été cru dans l'Église. Or tout sacrement demande certaines dispositions dans ceux qui le reçoivent. Celles qu'exige le sacrement de mariage peuvent se réduire à deux principales : être appelé à cet état par Jésus-Christ, et y appeler Jésus-Christ. Expliquons ces deux dispositions.

Et d'abord je dis qu'il faut être appelé par Jésus-Christ à l'état du mariage. Tous les états demandent une vocation ; car tous ont des devoirs à remplir et des peines à supporter. Or, comment pourrons-nous remplir ces devoirs et supporter ces peines, si nous n'y sommes pas appelés de Dieu ? Les grâces que Dieu nous réserve sont proportionnées à l'état auquel il nous destine : si nous renversons cet ordre, nous nous privons nous-mêmes des grâces de Dieu. Tel se serait

sauvé dans la solitude, qui se perdra dans le monde . il est donc essentiel à notre salut de connaître l'état où Dieu nous appelle. Mais ce qui est vrai pour tous les états, l'est d'une manière particulière pour celui du mariage. Il faut y réunir des choses en quelque sorte incompatibles : Avoir une épouse, nous dit saint Paul, comme n'en ayant pas ; posséder comme ne possédant pas, c'est-à-dire, réunir les plaisirs du monde avec la croix de Jésus-Christ, les biens du monde avec le détachement de l'Évangile. Que cette alliance est difficile, mes très-chers frères ! Comment y parviendrons-nous sans la grâce de Jésus-Christ ? et comment l'obtiendrons-nous cette grâce précieuse, si nous avons embrassé de nous-mêmes et sans consulter Dieu un état qui offre tant de difficultés pour le salut? Je sais ce qu'on dit dans le monde, que le mariage est l'état du plus grand nombre : mais en admettant même cette maxime, on ne peut nier qu'il n'y ait des personnes que Dieu appelle au célibat : il nous le dit lui-même dans l'Évangile. Saint Pierre, à l'occasion des peines et des dangers du mariage, ayant conclu qu'il valait mieux ne pas se marier, Jésus-Christ lui répondit que tous n'entendaient pas cette parole, mais ceux-là seulement à qui il était donné d'en haut de l'entendre.

En effet, quelles suites plus affreuses que celles d'un mariage fait contre la volonté de Dieu et mal à propos ? Nous le voyons tous les jours dans le monde. Ce jeune homme gagnait sa vie, vivait en paix, pratiquait les devoirs de sa religion ; cette fille était vertueuse, occupée, tranquille. Tout à coup on propose un mariage, et ils l'acceptent sans assez de réflexion. Quel changement déplorable ! ils ne peuvent plus subvenir aux besoins de leur famille, ils manquent de tout, ils tombent dans le découragement et le désespoir, ils abandonnent toutes les pratiques de la piété, ils s'éloignent des sacrements, ils travaillent les dimanches et les fêtes, ils perdent enfin toute religion. Remontez à la source : c'est un mariage fait mal à propos qui en est la cause, et qui les rendra malheureux dans ce monde, et peut-être dans l'autre. Oh ! qu'on obvierait à bien des malheurs, si on consultait davantage la volonté de Dieu ! D'autres paraissent appelés à l'état du mariage. Leurs facultés leur permettent d'y aspirer, leur goût les y porte ; mais c'est dans le choix de la

personne qu'ils ne consultent pas assez le Seigneur. Ils se laissent conduire par la volupté, par l'ambition, par l'avarice, par le démon en un mot, et ils ne comptent pour rien la sagesse, la religion, la vertu. De là tant de mariages mal assortis, où la discorde se met bientôt, et qui se terminent enfin par des séparations scandaleuses. On préviendrait tous ces malheurs, encore une fois, en consultant davantage la volonté du Seigneur.

Mais comment faire, me direz-vous, pour connaître cette volonté sainte ? Le voici, mon cher auditeur : appliquez-vous à cette instruction. On connaît la volonté de Dieu par les circonstances. Dieu ne vient pas nous parler lui-même ; mais il se sert des événements pour nous instruire. Tout ce qui est conforme à la droite raison, dans la conduite de notre vie, est conforme à la volonté du Seigneur ; tout ce qui s'en éloigne y est contraire. D'après cette règle, si vous prévoyez que le mariage qu'on vous propose, ou par défaut de religion, ou par défaut de facultés, ou pour toute autre cause, ne peut pas faire votre bonheur, gardez-vous d'y consentir, contre les lumières de votre raison : en y manquant, vous manqueriez à Dieu lui-même qui vous l'a donnée pour vous conduire. Mais, pour en faire un usage libre et facile, il faut vous garantir avec soin des ténèbres de vos passions, dont l'effet propre est de l'égarer et de l'obscurcir. Ne laissez donc pas captiver votre cœur, si vous voulez conserver votre esprit libre ; défiez-vous de vous-même ; ayez recours à de bons conseils. Demandez-les d'abord à vos parents, conseillers naturels à qui Dieu a confié le soin de votre conduite : un mariage fait contre leur volonté est rarement conforme à celle de Dieu. Demandez-les aussi au directeur de votre conscience ; c'est à lui que Jésus-Christ a dit : Celui qui vous écoute, m'écoute. Joignez à toutes ces précautions le secours de la prière : quand on a fait tout ce que l'on peut, on doit attendre le reste du ciel : il faut, nous dit le saint concile de Trente, faire tout ce que nous pouvons, et demander ce que nous ne pouvons pas, et Dieu nous aide, afin que nous le puissions.

Faute d'employer ces sages précautions, que de désordres dans le monde ! Oui, mes frères, disons-le hautement ; la corruption des mœurs vient tout entière de l'oubli de ces

principes. On ne consulte pas Dieu dans une affaire aussi essentielle que celle d'un établissement : de là ces erreurs pitoyables, ces égarements scandaleux, ces torts souvent irréparables. Heureux donc ceux qui, comme les époux de notre évangile, n'entrent dans l'état du mariage qu'en y étant appelés par Jésus-Christ ! Heureux aussi ceux qui, comme les mêmes époux, appellent Jésus-Christ à leur mariage ! nouvelle disposition non moins essentielle que la première, et qu'on peut regarder comme une disposition prochaine à la réception de ce grand sacrement.

Qu'est-ce qu'appeler Jésus-Christ à ses noces ? C'est, nous disent les saints Pères, recevoir ce sacrement en état de grâce ; s'y disposer par une bonne confession et une fervente communion ; ne pas attendre, comme on fait trop souvent, la veille du mariage pour se présenter au saint tribunal. Le moyen qu'un confesseur puisse alors nous corriger de nos mauvaises habitudes? et, avec de mauvaises habitudes, le moyen de recevoir avec fruit l'absolution, ou de recevoir dignement sans elle la bénédiction nuptiale? Et voilà pourtant ce qui arrive tous les jours, mes frères : on nous met dans la dure nécessité de refuser l'absolution à des personnes qui se disposent prochainement au sacrement du mariage, pour ne pas la leur donner dans de mauvaises dispositions. Un chrétien qui appelle Jésus-Christ à ses noces n'attend pas le dernier moment : il s'y prend d'avance ; il consulte son confesseur ; il purifie avec soin sa conscience ; il s'approche de la sainte communion. Tels sont ceux qui appellent Jésus-Christ à leur mariage, et tels sont aussi ceux dont l'union est bénie du ciel.

Mais, non-seulement les époux de notre évangile appelèrent Jésus-Christ à leurs noces ; ils y appelèrent encore Marie, Mère de Jésus, et les disciples de Jésus-Christ.

Qu'est-ce qu'appeler Marie à ses noces ? C'est se mettre sous sa protection, et implorer par de ferventes prières sa puissante intercession. Quoi de plus puissant que l'intercession de Marie ? Nous le voyons bien dans notre évangile : Jésus-Christ semble d'abord refuser ce qu'elle demande, et lui dit que son heure n'est pas encore venue ; mais il montre bientôt qu'il ne peut rien refuser à Marie. Faites ce qu'il vous dira, dit cette bonne Mère aux nouveaux époux ; et

voilà ce qu'elle vous dit encore. Voulez-vous plaire à la Mère, accomplissez tout ce que vous ordonne Jésus-Christ. Que votre mariage soit véritablement un mariage chrétien, un mariage pur, un mariage saint; et alors Marie y viendra. O quel bonheur d'avoir Marie à ses noces ! les deux époux de notre évangile l'éprouvèrent bien. Elle fut pour eux une source de consolations et de grâces ; et elle le sera pour vous, mon cher auditeur, si, comme eux, vous l'invitez à votre mariage, et si vous vous rendez par votre conduite digne de sa maternelle protection.

Qu'est-ce enfin qu'appeler les disciples de Jésus-Christ à ses noces ? C'est y appeler les pauvres ; car les pauvres sont les véritables disciples de Jésus-Christ. Les inviter donc à vos noces, c'est faire quelques aumônes proportionnées à vos facultés pour attirer la bénédiction du ciel sur votre nouvel état ; car l'aumône, nous dit l'Esprit-Saint, est une prière qui pénètre le ciel, et qui s'élève jusqu'au trône de Dieu. Ce furent les aumônes de Tobie qui procurèrent à son fils un saint et heureux mariage. Appeler à ses noces les disciples de Jésus-Christ, c'est en bannir les libertins et les impies ; ne pas souffrir qu'on y tienne des discours contraires à la religion et aux bonnes mœurs. Que penser d'un mariage chrétien où, au sortir du sacrifice auguste de nos autels et des cérémonies les plus respectables de la religion, on se livre à des discours dissolus, à des chansons obscènes, à des intempérances, à des danses contraires à la pudeur ? Ce ne fut pas ainsi que se comportèrent les heureux époux de notre évangile. Ils avaient été appelés par Jésus-Christ à l'état du mariage, ils y appelèrent à leur tour Jésus-Christ, sa sainte Mère et ses disciples. Tout s'y passa avec décence et avec piété ; aussi retirèrent-ils les plus heureux fruits de leur mariage. Quels sont ces fruits ? C'est ce que je vais vous montrer dans la seconde partie.

SECOND POINT

Grâces du sacrement de mariage.

Il en est du sacrement de mariage comme de tous les autres : il procure à ceux qui le reçoivent avec les dispositions requises, les grâces qui leur sont nécessaires pour se sanctifier dans le nouvel état qu'ils embrassent. Or, ces

grâces sont de trois sortes : les unes regardent le sacrement lui-même ; les autres les personnes qui se marient ; et les troisièmes enfin, les enfants qui doivent provenir de leur mariage.

Et d'abord, grâces relatives au sacrement. Le mariage est un état saint ; saint Paul l'appelle un grand sacrement. *Sacramentum magnum.* Il nous dit qu'il représente l'union de Jésus-Christ avec son Église. Aussi, voyez avec quel respect la religion traite le sacrement du mariage: elle le célèbre aux pieds des autels; elle l'unit en quelque sorte au saint sacrifice de la messe, qui est ce que nous avons de plus saint et de plus auguste. Et pourquoi cela? Pour apprendre aux nouveaux époux qu'ils doivent le respecter eux-mêmes; qu'ils doivent en éloigner avec soin tout ce qui pourrait en dégrader la nature, et en souiller la sainteté. Voilà pourtant ce qu'on observe bien peu dans le monde, et dans le monde même chrétien. On se croit affranchi de toutes règles dès qu'on est marié ; et, pour ne parler ici que de ce qui éclate au dehors, on se donne une liberté entière dans ses discours et dans ses parures. Détrompez-vous, mes frères, détrompez-vous. Pour être mariés, vous n'en êtes que plus obligés à vous conformer aux préceptes de l'Évangile. Votre état ajoute un degré de malice de plus aux fautes que vous y commettez. Vous violez les promesses que vous avez faites à Jésus-Christ aux pieds des autels ; et cette infraction, jointe à celle des vœux de votre baptême, vous rend indignes de porter le nom de chrétiens. Nous sommes les enfants des saints, disait le fils de Tobie à sa jeune épouse, et nous ne devons rien souffrir dans notre conduite, après notre mariage, qui ne soit saint. Nous sommes les enfants de Jésus-Christ, le Saint des Saints, doivent dire des époux chrétiens, et notre mariage doit répondre à la pureté de notre chef et à la sainteté de notre caractère. C'est ainsi que pensaient les premiers chrétiens, et qu'ils honoraient leur religion par toute leur conduite. Aussi les païens eux-mêmes en étaient frappés, et ne pouvaient s'empêcher d'admirer une religion qui inspirait aux hommes des mœurs si pures. O qui nous donnera de voir revenir les beaux jours de l'Église ! Le démon, en corrompant parmi nous l'état du mariage, est venu à bout d'empoisonner

la source des mœurs publiques, et de pervertir d'avance toutes les générations futures. Sachez vous préserver, mes frères, de ce nouveau déluge d'iniquités. Respectez votre état, vivez-y d'une manière sainte, mettez à profit les grâces que vous y avez reçues, et montrez-vous dignes de ce grand sacrement. *Sacramentum magnum.*

En second lieu, grâces relatives aux personnes mariées. Le prêtre, en conférant le sacrement du mariage, bénit un anneau et le donne à l'époux, qui le met au doigt de son épouse. Cette cérémonie représente la fidélité qu'ils se promettent l'un à l'autre, en présence de Jésus-Christ et au pied des autels. Cette promesse, les anges la reçoivent, nous dit Tertullien, et l'Église la scelle du sang même de Jésus-Christ: malheur donc à celui qui l'oublierait! Celui qui manque à la promesse de son mariage, dit l'Esprit-Saint, est semblable à celui qui met le feu dans sa propre maison. Que de malheurs en effet ne suivent pas les infidélités dans le mariage! les haines, les perfidies, les trahisons, les meurtres même. Ayez horreur de ces excès, mes Frères, et de tout ce qui pourrait vous y conduire ; et pour cela, pratiquez avec soin tous les devoirs attachés à l'état que vous avez choisi. C'est saint Paul qui va vous les exposer. Époux, dit-il, aimez vos épouses comme Jésus-Christ a aimé son Église, jusqu'à donner tout son sang pour elle. Supportez leurs défauts et donnez-leur l'exemple de toutes les vertus. Épouses, regardez vos époux comme vous tenant la place de Jésus-Christ lui-même ; obéissez-leur en toutes choses, et édifiez-les par votre patience et par votre douceur. C'est ainsi que des femmes chrétiennes sont venues à bout de convertir leurs maris infidèles, et de les gagner à la religion de Jésus-Christ. Oh! qui nous donnera de voir revenir parmi nous cette union parfaite qui brillait dans les mariages des premiers chrétiens, au lieu de ces ruptures scandaleuses si communes de nos jours, et qui sont l'opprobre du christianisme? Pour cela, que les époux chrétiens se pénètrent bien de la sainteté de leur état, de l'importance et de l'inviolabilité de la foi qu'ils se sont promise, et qu'ils évitent avec soin tout ce qui pourrait troubler tant soit peu cette douce paix qui doit régner parmi eux, et qui est aussi nécessaire à leur bonheur temporel qu'indispensable pour le salut de leur âme.

Enfin grâces relatives aux enfants qui doivent provenir du mariage. Vous le savez, mes Frères, le mariage est institué pour donner des citoyens à l'État et des enfants à l'Église, des justes sur la terre et des saints dans le ciel. Voilà le pricipal but du mariage ; voilà pourquoi cet état est si important : il renferme tout l'espoir des générations futures. Et voilà encore pourquoi l'Église vous met sous les yeux l'exemple des saints patriarches, qui avaient tant de soin d'inspirer la religion à leurs enfants. Ces grands hommes faisaient l'office de prêtres dans leurs familles. Il n'y avait point alors de livres ; ils étaient eux-mêmes les livres de leurs enfants. Ils leur apprenaient ce qu'ils avaient appris de leurs pères ; et cette tradition non interrompue passait de bouche en bouche et conservait parmi eux leur foi et toutes leurs vertus. La vie des hommes s'étant accourcie dans la suite, et leurs vices s'étant augmentés, il fallut avoir recours aux livres pour y consigner les traditions primitives ; et c'est Moïse que Dieu choisit pour conserver l'histoire de ces premiers temps. Or ce que nous y remarquons surtout, c'est l'innocence, la simplicité qui régnaient dans ces pieuses familles, et qui ont fait appeler cette époque aux païens eux-mêmes, le siècle de l'âge d'or. Il en fut ainsi des premiers temps du christianisme : au rapport des saints Pères, les chrétiens faisaient alors l'office de pasteurs et de prêtres dans le sein de leurs maisons. Tant que cet esprit a subsisté parmi eux, les mœurs ont été saintes et pures. Mais hélas ! que cet esprit a dégénéré parmi nous ! Je ne parle pas ici de ces parents qui sont le scandale de leurs familles, de ces pères qui prêchent l'irréligion à leurs enfants, de ces mères qui immolent aux démons leurs filles, et qui excitent à la fois la colère du ciel et l'indignation de la terre. Je parle seulement de ces parents, soi-disant chrétiens, qui ne donnent qu'une éducation mondaine à leurs enfants, qui leur inspirent la vanité, l'orgueil, l'amour des plaisirs et des richesses. Ils ne veulent pas en faire des dévots, disent-ils ; mais il faut pourtant en faire des chrétiens, et même des saints, mon cher auditeur. On ne faisait pas ces distinctions dans la primitive Église : tous les chrétiens sont appelés à la sainteté ; tous les parents doivent donc apprendre à leurs enfants à vivre chrétiennement et saintement. Malheur à

ceux qui rougiront de moi, dit Jésus-Christ dans l'Évangile ; je rougirai d'eux à mon tour, en présence de mon Père. Et remarquez, mes Frères, que cette classe, aujourd'hui malheureusement si nombreuse, des chrétiens indifférents pour leur religion, est, j'ose le dire, plus funeste encore que celle des libertins et des impies. On a horreur, on se défie des excès du libertinage et des blasphèmes de l'impiété, au lieu qu'on se laisse aisément tromper par la modération apparente de ces sages du monde. C'est à ces prétendus chrétiens que Dieu dit dans son Apocalypse : Plût à Dieu que vous fussiez tout à fait chauds, ou tout à fait froids ! mais parce que vous êtes tièdes, je vous vomirai de ma bouche. Et voilà pourtant l'esprit que l'on insinue à ses enfants. Est-il surprenant que les mœurs publiques soient perdues ? Non, mes Frères, la vertu ne peut pas se conserver dans le monde sans le secours de la religion ; et vouloir la former autrement, c'est contredire l'exemple de nos pères dans la foi, et l'autorité de tous les siècles. Souvenez-vous donc, pères et mères, que vous êtes les dépositaires de l'innocence de vos enfants, et que Dieu vous demandera compte un jour de ce que vous aurez fait pour leurs âmes.

Et voilà, mes Frères, les grandes instructions que nous présente notre Évangile. Nous y voyons deux époux mariés par Jésus-Christ lui-même, si je puis m'exprimer de la sorte ; placés entre Marie et Jésus-Christ, et entourés de ses disciples ; apportant par conséquent au sacrement du mariage les plus heureuses dispositions, et en retirant les plus beaux fruits ; y puisant ce respect pour leur état qui devait éclater dans toute leur conduite, cette union douce et charmante qui devait régner parmi eux, et cet d'esprit d'innocence et de foi qu'ils devaient inspirer à toute leur famille. Aussi n'est-il pas surprenant que Jésus-Christ ait choisi ce beau théâtre pour y opérer le premier de ses miracles. Il voulait nous montrer par là l'estime qu'il fait d'un mariage pieux et saint. Il permit que le vin leur manquât au milieu du repas, pour nous apprendre que les mariages les plus saints ne sont pas exempts d'afflictions et de peines ; mais il les consola ensuite par un grand miracle, en changeant pour eux l'eau en vin ; ce qui nous montre que la religion seule peut nous consoler, en nous faisant trouver du plaisir dans

nos peines mêmes. Ce miracle nous figurait aussi le sacrement de l'eucharistie, où tous les chrétiens, et en particulier les personnes mariées, doivent aller chercher la consolation de leurs peines ; car, si sous prétexte de ces peines mêmes, elles s'en éloignent, elles se privent du plus grand secours qui puissent les soutenir dans leur état. Le maître d'hôtel, nous dit l'Évangile, ayant goûté de cette eau changée en vin, s'écria : Les autres mettent le bon vin le premier ; et quand les conviés ont bu, ils servent alors ce qu'ils ont de moindre ; mais vous, vous avez fait tout le contraire, vous avez réservé le bon vin pour la fin du repas. Cette parole du maître d'hôtel de l'Évangile est d'un grand sens et renferme un grand fonds d'instruction pour nous. Elle signifie que dans les mariages mondains, on met le bon vin le premier, c'est-à-dire la joie, les divertissements, les fêtes ; et qu'ensuite vient ce qu'il y a de pire c'est-à-dire les dégoûts, les discordes, les troubles et les divisions. Dans un mariage chrétien, au contraire, le bonheur va toujours croissant ; il se perpétue dans une famille vertueuse, et, s'il finit sur la terre, c'est pour ne plus finir dans le ciel. Demandons à Dieu, mes Frères, pour l'honneur de la religion et de l'État, qu'il forme parmi nous beaucoup de mariages semblables ; et qu'il nous donne à tous de participer un jour aux noces de l'Agneau, dans le banquet céleste et éternel. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus-Christ entrait dans sa carrière évangélique. Peu de temps s'était écoulé depuis qu'il avait reçu le baptême de saint Jean. Le témoignage que lui avait rendu le saint précurseur, lui avait déjà donné quelques disciples ; mais il n'avait encore confirmé sa mission divine par aucune des merveilles qui l'attestèrent depuis si magnifiquement. Il les commence aujourd'hui, et de ce moment jusqu'à son retour dans les cieux, sa vie ne sera plus qu'une suite de prodiges

et d'instructions non moins admirables. Dans la circonstance actuelle, il réunit l'un et l'autre ; et cet évangile présente à nos méditations tout à la fois un miracle qui confirme notre foi, et des leçons qui dirigent notre vie.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.

Dieu, auteur du salut, l'est aussi de la société humaine ; il nous appelle à l'un, en nous faisant passer par l'autre. Il veut en conséquence que tous les états qui composent la société, deviennent pour nous des moyens de sanctification. Il a sanctifié la virginité en l'embrassant ; il a sanctifié le mariage, en l'élevant à la dignité de sacrement. L'état de virginité, que Jésus-Christ a choisi pour lui-même, est plus parfait sans doute que celui du mariage, qu'il a seulement honoré de sa présence et doué de ses grâces, et il nous en fait connaître la supériorité par l'organe de son apôtre (1). Mais il n'exige pas que nous embrassions l'état le plus parfait : son intention est que nous soyons parfaits dans notre état. Ainsi, en nous plaçant dans des conditions différentes, il nous met tous sur la route de la perfection. La vocation à la virginité est une grâce particulière que la bonté divine fait à peu de personnes : et loin d'être utile, cet état devient funeste à celui qui a la témérité de s'y jeter sans y être appelé. La vocation la plus commune est celle de l'état qui renouvelle le genre humain, et perpétue l'Église de Jésus-Christ. Il était donc digne de la sagesse suprême de le sanctifier, et d'y attacher des grâces d'un ordre supérieur qui en fissent pratiquer les devoirs, supporter les charges, éviter les dangers. Dans les premiers siècles de l'Église, divers hérétiques osèrent blâmer le mariage. Moins effrénés, mais aussi téméraires, les sectaires du seizième siècle ont prétendu le rayer du nombre des sacrements, et le réduire à un acte purement civil. De combien d'avantages cette malheureuse erreur prive la société chrétienne ! Combien le

(1) Volo enim omnes vos esse sicut meipsum : sed unusquisque proprium donum habet ex Deo : alius quidem sic, alius vero sic. Dico autem non nuptis et viduis : bonum est illis si sic permaneant, sicut et ego. *I Cor.*, VII. 7 et 8. *Ibid.*, 25, 26, 32,33 et 34.

mariage devient et plus auguste et plus saint, quand il est incorporé à la religion ! combien son engagement devient plus sacré, quand Dieu y préside, s'en rend le garant et le vengeur ! combien ses devoirs deviennent plus graves et plus imposants, quand ils sont des relations avec la divinité ! combien cette chaîne, souvent si pesante, est rendue facile à porter, quand c'est la piété qui la soulève ! combien elle unit plus intimement les époux, quand la religion la resserre ! combien de contradictions, de traverses, de chagrins, de malheurs sont adoucis par la grâce du sacrement, qui aide à les supporter ! C'est à son Église que Jésus-Christ a accordé tous ces biens ; et c'est encore une perte à ajouter à tant d'autres qu'ont faites les sectes malheureuses qui se sont séparées d'elle.

En honorant les noces de sa présence, Jésus-Christ donne déjà au mariage une approbation solennelle, et prélude à l'institution qu'il fera un jour de ce sacrement. Il apprend aussi à tous ceux qui, dans le cours des siècles, contracteront ce respectable engagement, qu'ils doivent, à l'exemple des époux de cet évangile, l'y inviter. Il y viendra, si vous l'y appelez : à la bénédiction extérieure que vous recevrez dans le temple, il joindra ses bénédictions intérieures, dont celle de son ministre est la figure et l'instrument. Il est essentiel de connaître et de pratiquer tout ce que comprend cette invitation de Jésus-Christ aux noces chrétiennes.

Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est s'y déterminer dans les mêmes vues et pour les mêmes fins pour lesquelles il les a instituées : pour donner à soi-même un secours dans les besoins, une aide dans les travaux, une consolation dans les peines de la vie (1) ; à l'Église, des enfants élevés dans la crainte du Seigneur (2) ; à ses passions, suites funestes du premier péché, un frein qui les réprime (3). Ils n'appellent point Jésus-Christ aux noces de leurs enfants, les parents

(1) Dixitque Dominus Deus : Non est bonum esse hominem solum ; faciamus ei adjutorium simile sibi. *Genes.*, II. 18.

(2) Benedixitque illis Deus, et ait : Crescite, et multiplicamini, et replete terram. *Ibid.*, I. 28.

(3) Propter fornicationem autem unusquisque suam uxorem habeat, et unaquæque suum virum habeat... Hoc autem dico secundum indulgentiam, non secundum imperium. I. *Cor.*, VII. 2 et 6.

qui les y traînent contre leur gré. Ils ne l'appellent pas à leurs propres noces, ceux qui y sont conduits par un attrait mensonger de liberté ; bien moins encore ceux dont parlait au jeune Tobie l'ange Raphaël, qui, en entrant dans le mariage, éloignent de leur esprit la pensée de Dieu, et ne s'occupent que de satisfaire leurs passions brutales. Semblables aux animaux dépourvus d'intelligence, ils se mettent par ces vues impures sous la puissance du démon (1).

Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est le consulter sur le choix de la personne à qui on doit être uni. Les parents, dit le Sage, peuvent bien vous donner les richesses ; mais une femme vertueuse, c'est Dieu qui la donne (2). Adressez-vous à lui avec confiance, et il vous adressera vous-même, comme Isaac et Tobie, à l'épouse qu'il vous destine et qui vous convient. Aidé de ses lumières, recherchez dans votre alliance bien plus les qualités personnelles, que les avantages extérieurs ; informez-vous, avec un soin assidu, de l'esprit, du caractère, des mœurs, des principes, et surtout de la religion de la personne que vous avez en vue. Dans toutes les autres affaires de la vie on prend de grandes précautions pour se garantir des méprises : dans celle-là même on se donne beaucoup de soins pour s'assurer de la naissance, de la fortune, de tous les autres avantages temporels ; et ce qui est le plus essentiel pour le bonheur du temps et de l'éternité, est absolument négligé. On observe dans le contrat toutes les règles de la prudence, et on les viole dans tout ce qui est bien autrement important. Le mariage parmi nous semble avoir cessé d'être un sacrement ; il est devenu une sorte de trafic où l'on vend soi-même, et où on calcule ce qu'on se croit en droit d'exiger en richesses ou en honneurs. Il ne faut pas cependant penser que les considérations temporelles doivent être entièrement négligées. Ce n'est pas une chose indifférente à l'union conjugale, qu'il y ait une proportion d'état et de fortune. Dien ne défend pas non plus de rechercher dans cette alliance un établis-

(1) Hi namque qui coniugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacant, sicut equus et mulus quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos. *Tob.*, VI. 17.

(2) Divitiæ dantur a parentibus, a Domino autem propria uxor prudens. *Prov.*, XIX. 14.

sement avantageux ; mais aux yeux du chrétien, ce sont des considérations secondaires, subordonnées à l'intérêt essentiel du salut. Considérez quelle force ont sur deux époux leurs principes et leurs exemples mutuels pour se porter réciproquement à la vertu, pour s'éloigner du vice, et pour se procurer l'un à l'autre leur bonheur ou leur malheur éternel. Jetez les yeux sur les patriarches et sur tant de saints de l'ancienne loi ; voyez-les, fortement occupés de l'établissement de leurs enfants, s'attacher principalement à leur procurer des épouses vertueuses et élevées dans la crainte de Dieu, et si vous avez le malheur que les motifs de l'ordre supérieur ne vous persuadent pas, et que les modèles de perfection ne vous touchent pas, au moins ne soyez pas indifférent au bonheur ou au malheur de toute votre vie ; songez que ce nœud, que vous allez inconsidérément serrer, ne sera rompu que par votre mort, et qu'il va faire le sort de tous vos jours. Contemplez tant de malheureux qui expient cette imprudence, que vous allez commettre, dans des contradictions, dans des traverses, dans des chagrins continuels, et qui déplorent, avec des larmes de sang, la funeste cupidité à laquelle ils ont sacrifié tout leur bonheur.

Ce n'est pas seulement à ceux qui doivent s'unir par le mariage que sont imposées des obligations relatives au choix ; leurs parents ont aussi sur ce point important des devoirs très-essentiels à connaître et à remplir : ils doivent diriger le choix de leurs enfants, et non pas le gêner ; leur laisser l'usage de leur liberté, et en arrêter l'abus ; employer leur autorité seulement à empêcher de mauvais choix, leur prudence à en faire un bon. Les lois ont, avec une profonde sagesse, mis un terme à la puissance des pères, et un frein à la licence des enfants, en fixant l'âge où le consentement du père cesse d'être nécessaire au mariage de son fils ; mais le vœu de toutes les lois est que la condescendance de l'un, la déférence de l'autre tempèrent l'exercice de leurs droits ; que le père indulgent ne s'oppose pas à des désirs raisonnables de son fils jeune encore ; que le fils, parce qu'il est affranchi du joug de ses parents, ne se croie pas dispensé du respect et de l'attachement, et ne con-

triste pas leurs vieux jours, comme Ésaü, en introduisant dans leur maison une femme qui leur soit désagréable.

Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est s'y présenter avec les dispositions qu'il commande, c'est-à-dire, avec une âme pure et exempte de péché. Le mariage est un sacrement des vivants, et non des morts ; il ne confère pas la grâce de justification, il la suppose, A peine cette vérité si essentielle est-elle connue ; elle paraît au moins presque universellement négligée. On se prépare avec quelque soin aux autres sacrements ; on n'oserait se présenter au sacrement de la table sainte ou à celui qui confère le Saint-Esprit, sans s'être purifié dans les eaux de la pénitence ; mais il semble que le sacrement de mariage ne soit pas saint comme les autres, n'ait pas été institué par Jésus-Christ comme les autres, n'ait pas la vertu de donner la grâce comme les autres. Peut-on espérer de recevoir ces grâces du sacrement, quand on s'en est rendu indigne? C'est, n'en doutons pas, la malédiction qu'on attire sur son union par le péché, dans lequel on la contracte, qui cause tant d'unions désastreuses. Doit-on s'étonner qu'un mariage continue dans le crime, quand il a commencé par la profanation ?

Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est les célébrer avec la décence et la pureté qu'exige sa présence. Dans le temple, et sous la main du prêtre qui les bénit, les époux doivent, bannissant de leur esprit toutes les idées profanes, se pénétrer du recueillement et de la ferveur que demandent la dignité et l'importance du sacrement qu'ils reçoivent. Et ceux qui assistent à cette auguste cérémonie ont aussi leurs obligations. Elles sont d'abord de s'y tenir dans la gravité, le respect et la dévotion dus, et au lieu où ils sont, et au sacrement qui s'y confère ; et ensuite d'implorer avec ardeur la bonté céleste pour les nouveaux époux ; de seconder par leurs prières celles qu'adresse pour eux le ministre sacré, et d'attirer par leurs vœux l'abondance des grâces que fait descendre la bénédiction sacerdotale. Hors de l'Église, dans le cours de cette journée, il n'est pas défendu sans doute de se livrer aux doux épanchements d'une joie innocente, à laquelle invite le rapprochement de deux familles auparavant étrangères l'une à l'autre. Jésus-Christ, par sa présence, consacre aujourd'hui les fêtes et les repas que l'usage de

toutes les nations autorise dans le jour du mariage ; mais sa présence invisible doit bannir des noces chrétiennes tout ce qui serait capable d'en souiller la sainteté, et les paroles grossières et équivoques, et les chansons impures, et les danses déshonnêtes, et les excès de l'intempérance. La joie que Jésus-Christ permet est celle qui naît de l'innocence de l'âme, et non celle qui la corrompt. Il daigne, comme aux noces de Cana, prendre part à l'une, il punit sévèrement l'autre.

Il ne suffit pas d'avoir appelé Jésus-Christ à ses noces : des époux chrétiens doivent s'occuper de le retenir continuellement avec eux ; sa présence leur sera nécessaire tant que durera l'engagement qu'ils contractent. Le mariage n'est pas seulement une action de la vie, il en est un état ; et cet état, que les époux embrassent pour toute la suite de leurs jours, ouvre devant eux une nouvelle carrière de devoirs à parcourir. Jusque-là, isolés au sein de leur famille, ils n'ont eu à s'occuper que de leur propre conduite ; la docilité envers leurs parents était le premier de leurs devoirs, les instruisait de tous les autres, et leur en facilitait la pratique. Le sacrement qu'ils viennent de recevoir les élève à un nouveau rang ; ils ne sont plus les enfants de leurs familles ; ils vont à leur tour en devenir des chefs ; ils ont quitté leur existence solitaire ; ils vivront désormais dans la société qu'ils se sont donnée, avec laquelle ils ne font plus qu'une même chair ; ils revivront dans les fruits de leur union. De là ressortent deux relations essentielles qu'ils ont acquises, deux sortes d'obligations qu'ils se sont imposées : les unes entre eux, les autres envers leurs enfants.

Les devoirs des époux, dans le cours de leur mariage, sont les conséquences naturelles des motifs qui ont dû les y engager. Le premier dut être de se donner une société qui les soulageât continuellement dans leurs peines, dans leurs travaux, dans leurs chagrins. Ils doivent donc d'abord éviter avec un soin extrême tout ce qui pourrait altérer leur précieuse union, et ensuite s'occuper, avec une tendre sollicitude, de tout ce qui peut contribuer à la maintenir. Que l'Apôtre nous donne une grande et noble idée de cette union, quand il la compare à celle qui est entre Jésus-Christ, et

son Église (1) ! Qu'il rend les devoirs qu'elle impose vénérables, en les faisant découler de cette auguste comparaison ! Comme l'Église est soumise à son divin Époux, ainsi doivent l'être les épouses à leurs maris (2). Femmes chrétiennes, ne murmurez pas de ce précepte. L'autorité à laquelle il vous soumet est bien douce : c'est l'amour conjugal qui seul a droit de l'exercer. Époux, ajoute aussitôt l'Apôtre, chérissez vos femmes. Et quelle est la règle, quelle est la mesure de cet amour ? c'est celui que Jésus-Christ porte à son Église et qu'il a poussé jusqu'à se sacrifier lui-même pour elle (3). Admirable accord de pouvoirs et de devoirs, qui balance les uns par les autres, qui compense les droits de la force par les avantages de la beauté, qui réprime l'abus de l'autorité par l'amour, qui préserve du danger de la séduction par la subordination ! Une autorité qui décide est nécessaire à toute société ; si elle se trouvait ajoutée à l'empire si puissant de la douceur et de la grâce, dont l'Auteur de la nature avait déjà doué la femme, quelle immense supériorité ne lui aurait-elle pas attribuée ? et quel contrepoids aurait pu lui être donné ? Placée dans l'homme, elle en trouve un tout formé ; le suprême Législateur tempère la puissance qu'il lui confère, par la condescendance qu'il lui inspire.

En donnant pour exemple de la tendresse conjugale, celle que Jésus-Christ ressent pour son Église, l'Apôtre nous montre l'ardeur qui doit la sanctifier. Époux chrétiens, vous ne pouvez pas sans doute atteindre à la perfection de ce divin Modèle ; la faiblesse de votre nature, la triste influence de vos sens, vous retiendront toujours bien loin de lui : mais vous devez constamment vous le proposer, pour en approcher autant que vous le pourrez ; et c'est toujours la suite du raisonnement et des préceptes du grand Apôtre. Voyez comment Jésus-Christ protége, défend, nourrit, soutient, anime continuellement son Église : c'est ce que vous devez à la personne que vous êtes tenu d'aimer comme votre propre

(1) Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia. *Ephes.*, V, 32.

(2) Sed sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus. *Ibid.*, V, 24.

(3) Viri diligete uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea. *Ibid.*, 25.

corps. En la chérissant, c'est vous-même que vous chérissez, puisque vous ne faites plus avec elle qu'une seule chair et que vous êtes devenu une partie d'elle-même (1). Considérez aussi comme Jésus-Christ a sanctifié l'Église, et l'a fait paraître brillante de gloire, n'ayant ni tache, ni défaut, mais sainte et exempte de toutes inperfections (2) : c'est encore là un de nos devoirs communs, votre sanctification réciproque. Plus est vive votre tendresse, plus elle doit vous faire désirer l'un à l'autre votre bien suprême, vous porter conjointement vers Dieu, vous exciter mutuellement par vos vœux, par vos conseils, par vos soins, à la pratique constante de toutes les vertus. Ainsi l'amour conjugal est d'autant plus religieux qu'il est plus tendre ; et réciproquement en devenant religieux, il en est plus tendre encore ; en le consacrant, la religion l'épure ; en l'animant, elle l'éclaire. La femme vertueuse, dit le même apôtre, est la sanctification de son époux, et le mari chrétien, le salut de son épouse (3). Combien de fois n'a-t-on pas vu les prières ferventes, les exemples engageants d'une femme pieuse, ramener un mari de ses égarements, et rendre à Dieu cette âme chérie ? Et quelle heureuse consolation n'était-ce pas pour son cœur, de voir cet effet si précieux de sa tendresse, et de receuillir ce prix si relevé de ses vertus !

Il ne faut pas croire que cet état, institué pour faire le bonheur de l'homme sur la terre, le préserve de toutes les peines, de tous les chagrins : il a lui-même ses traverses ses contradictions, ses douleurs. La grâce sacramentale n'en dispense pas, mais elle les modère ; elle entretient l'union par le double effet de réprimer ce qui l'altère, et de ne pas s'en offenser ; elle est à la fois une grâce de force

(1) Ita et viri diligere debent uxores suas ut corpora sua. Qui suam uxorem diligit, seipsum diligit. Nemo enim unquam carnem suam odio habuit : sed nutrit et fovet eam sicut et Christus Ecclesiam : quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus est de ossibus ejus *Ad Ephes.* V., 28, 29, 30.

(2) Seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret, mundans lavacro aquæ in verbo vitæ ut exiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, neque rugam aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. *Ibid.*, 25, 26 et 27.

(3) Sanctificatus est enim vir infidelis per mulierem fidelem, et sanctificata est mulier infidelis per virum fidelem. *I Cor.*, VII., 14.

pour se corriger de ses défauts qui aliènent les cœurs, et une grâce de résignation pour supporter ceux d'autrui. Époux, qui vous lamentez des humeurs, des aigreurs, des caprices, des jalousies, des violences de l'objet dont vous espériez votre bonheur; qui détestez le joug auquel vous êtes inséparablement attaché avec lui, considérez qu'il n'y a point d'être sans défauts ; que vous avez les vôtres, qu'il faut bien aussi que l'on supporte ; que toute autre union vous en aurait peut-être fait rencontrer de plus fâcheux encore: considérez qu'au lieu de remédier à vos maux, votre impatience et votre colère ne font que les irriter ; que la douceur et la patience sont les moyens les plus propres, et avec le temps, les moyens presque infaillibles de corriger les humeurs rebelles, d'adoucir les caractères durs, de calmer les passions emportées. Et si ces considérations de votre bonheur temporel ne suffisent pas, élevez-vous à des contemplations plus hautes : considérez qu'entre les œuvres méritoires, il n'en est pas qui soit plus agréable à Dieu, que la résignation aux chagrins domestiques ; et que de toutes les croix de cette vie, il n'y en a point de plus avantageuses pour nous, que celles qu'il nous a choisies. Allez au pied de la sienne apprendre à les porter, et lui demander la grâce de n'en être pas abattu.

Le devoir le plus essentiel des époux, l'objet direct de leur engagement, est la fidélité conjugale Tel est le mérite éminent de cette précieuse vertu, que les libertins mêmes qui la violent, sont forcés malgré eux de la respecter. Étranges contradictions dans les jugements du monde corrompu ! Il rit de la vertu, mais il estime ceux qui la pratiquent ; il caresse le vice, et méprise ceux qui s'en souillent. La vertu conjugale est sur cette terre comme une souveraine détrônée, à qui il reste peu de sujets fidèles, mais qui a conservé tous ses honneurs : sa puissance est abattue, sa majesté se soutient encore; elle n'est plus obéie, mais elle est toujours révérée, même des rebelles. Ah ! que les épouses égarées, qui auraient le malheur de n'être pas arrêtées par le remords du parjure, et par la terreur d'un Dieu vengeur de l'engagement pris avec lui, considèrent, au moins sur le bord du crime et au moment de s'y précipiter, les suites déplorables auxquelles elles vont se dévouer ;

qu'elles entendent d'avance retentir à leurs oreilles les sarcasmes et les railleries du public ; qu'elles envisagent dans l'avenir les reproches et le mépris de leurs enfants, honteux de devoir le jour à leurs faiblesses ; qu'elles contemplent tous les maux qu'a suscités l'adultère dans le monde, toutes les querelles des ménages, toutes les divisions des familles, tous les troubles de la société, dont ce crime si commun et si odieux a été dans tous les temps la funeste cause.

Lorsque Dieu, bénissant votre union, vous en aura fait recueillir les fruits dans les enfants auxquels vous aurez donné le jour, alors s'ouvriront de nouvelles relations, et commenceront de nouveaux devoirs. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des obligations qu'impose l'état paternel ; mais des parents instruits de leur religion doivent se pénétrer du principe, que leur première, leur principale, leur essentielle obligation envers leurs enfants, est de les instruire et de les former à la piété ; et cependant c'est la plus méconnue et la plus négligée. On s'occupe avec attention du physique de ses enfants, de leur constitution, de leur santé ; c'est la nature qui y porte : on les forme avec soin aux usages, aux manières, aux grâces du monde ; c'est la vanité qui y engage : on les pousse avec ardeur aux emplois, aux honneurs, aux dignités ; c'est l'ambition qui y excite : mais ce que la religion commande, est presque entièrement oublié. Et cependant, parents aveugles qui négligez ce premier de vos devoirs, que sert à vos enfants la vie que vous leur avez donnée, si elle ne les conduit pas à cette autre vie où la félicité les attend ? N'est-ce pas le présent le plus perfide, le plus cruel, s'il doit être le principe de leur malheur éternel ? Et vous-même, vous n'échapperez pas à la punition de cette prévarication ; peut-être même commencerez-vous à la recevoir dès ce monde, par leur ingratitude que vous éprouverez, par leurs vices dont vous serez témoins. Combien de mères désolées se sont écriées comme Rébecca, mais avec bien plus de justice encore, puisqu'elles étaient les causes de leur malheur : si ce ce devait être là le but de mes désirs et l'effet de mes soins, pourquoi fallait-il que je devinsse mère (1) ?

(1) Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere ? *Genes.*, XXV. 22.

Le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. Ce n'est pas tout d'inviter Jésus-Christ à ses noces, il faut encore y appeler sa Mère : c'est même principalement par son intercession que nous pouvons espérer qu'il s'y rendra. Et dans toutes les actions de la vie, son assistance nous étant nécessaire, c'est une pratique singulièrement utile de l'implorer pour l'entremise de sa Mère. Pécheurs, qui gémissez sous le poids de vos iniquités, et qui soupirez après votre délivrance, adressez-vous à Marie ; elle est votre refuge ; affligés, qui cherchez du soulagement aux maux qui vous accablent, recourez à Marie : elle est votre consolation ; malades, qui désirez la guérison de vos douloureuses infirmités, invoquez Marie : elle est votre salut ; justes, qui poursuivez par vos vœux le don de la persévérance, demandez-le à Marie : elle est la reine de tous les saints. La foi, qui nous apprend à invoquer les saints ne nous enseigne-t-elle pas à plus forte raison à adresser nos vœux à celle qui, élevée au-dessus de tous les saints, est la plus puissante et la plus bienfaisante de tous ? Que lui manque-t-il, c'est le raisonnement que font les saints Pères, de tout ce qui peut affermir notre confiance ? Au faîte de la gloire, aurait-elle perdu son pouvoir ? Le prix de ses incomparables vertus serait-il d'avoir moins de crédit auprès de Dieu ? N'est-elle pas toujours la mère du Verbe éternel, toujours l'objet de sa tendresse et de ses complaisances ? Celui qui sur la terre fut soumis à ses ordres, rejettera-t-il dans le ciel ses prières ? Craindrions-nous qu'au sein de la félicité, elle nous eût oubliés, et que le sentiment de sa gloire l'eût rendue insensible à nos intérêts ? Non, la tendre charité de Marie, en se couronnant, ne s'est point affaiblie. Mère de Jésus-Christ, elle est aussi la nôtre, elle l'est devenue par l'adoption que Jésus-Christ a faite de nous pour ses frères : elle est la mère de la grâce, la mère de la miséricorde ; ce sont les titres que lui donne l'Église. Nous la voyons dans l'évangile de ce jour, non-seulement se rendre aux désirs des époux qui l'avaient invitée, mais les prévenir ; elle n'attend pas qu'on l'avertisse du besoin, elle est la première à s'en apercevoir ; il n'est pas nécessaire de la prier, c'est elle qui s'occupe d'apporter le remède ; elle sollicite auprès de son Fils un miracle, et dans une circons-

tance qui semblait ne pas exiger qu'il déployât sa toute-puissance : il ne s'agit pas de rendre un fils à sa mère, d'arracher une victime à la mort, de chasser du sein d'un infirme le mal opiniâtre qui le tourmente ; mais c'est Marie qui demande ce prodige, et il est opéré ; elle le demande avec respect, mais avec confiance ; elle ne témoigne ni empressement ni inquiétude : elle se contente d'exposer le fait, sûre de la complaisance de son Fils. Ainsi du haut du ciel, cette mère de bonté a les yeux continuellement ouverts sur nos besoins. Combien de malheurs elle écarte de nous, que nous n'avons pas prévus ! De combien de dangers elle nous préserve, que nous n'avons pas craints ? Combien de grâces elle fait descendre sur nous, que nous n'avons pas demandées ! Si elle prévient nos sollicitations, combien plus doit-elle les exaucer ! Si nous la voyons pourvoir avec une bonté si compatissante à un besoin qui n'était pas essentiel, à plus forte raison devons-nous espérer qu'elle daignera s'occuper de nos nécessités. Elle recevra nos vœux, les portera à son divin Fils, et y joindra son intercession si efficace ; ils deviendront les siens en passant par elle, et en se mêlant à ses prières. Et quel poids n'auront pas auprès du Fils des supplications qui seront celles de sa Mère ? Ce sont ces considérations et les épreuves réitérées de la protection de Marie qui ont engagé l'Église à lui rendre dans tous les temps un culte particulier, non pas semblable à celui de Dieu, comme l'hérésie l'en accuse : ce serait une impiété, et Marie s'offenserait de pareils hommages, mais un culte distingué et supérieur à celui de tous les saints. Voyez combien de fêtes instituées en son honneur, combien de temples dédiés sous son invocation ; et vous n'en trouverez pas un où il n'y ait un autel spécialement consacré à l'honorer : combien de pratiques pieuses instituées pour rappeler les fidèles à la dévotion envers cette reine du ciel et de la terre. Et quand nous voyons la piété se bannir du monde, la foi même s'éteindre, et le peu qui en reste languir ; quand l'incrédulité audacieuse s'érige en principe, et se forme une domination, n'est-ce pas le temps de ranimer ce culte si salutaire, de recourir à cette protection si efficace, et de conjurer celle à qui tant d'infortunés ont dû le soulagement de leurs peines, la délivrance de leurs pé-

rils, de faire cesser les maux affreux dont l'Église est affligée, et de la retirer des épouvantables dangers qui la menacent.

Jésus lui répondit : Femme, que vous importe à vous et à moi ? mon heure n'est pas encore venue. Sa Mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira.

La réponse de ce Fils si soumis à sa mère, si tendre pour elle, a de quoi nous surprendre. Il prend avec elle un ton de sévérité qui semble contraster avec ses sentiments. Les interprètes ont expliqué ces paroles de diverses manières : plusieurs même les entendent dans un sens différent du nôtre. Il nous paraît que Jésus-Christ nous donne ici, dans la personne de sa Mère, l'instruction de ne solliciter sa bonté toute-puissante que pour des objets qui en soient dignes. Combien de fois nous est-il arrivé d'importuner la miséricorde suprême, par des sollicitations indécentes, pour des objets inutiles ou même dangereux. Nous trouverons peut-être, en nous examinant avec attention, que les seules prières faites avec ferveur, sont celles qui sollicitent les faveurs temporelles ; et que les biens spirituels, les seuls véritables, les seuls exempts de danger, nous les demandons avec tiédeur, et presque sans désir de les obtenir. Nous nous affligeons, nous nous étonnons même quelquefois de ne pas recevoir l'objet de nos vœux indiscrets ; nous n'entendons pas la réponse qu'y fait Jésus-Christ : *Que vous importe à vous et à moi ?* En deviendrez-vous meilleurs ? en serai-je mieux servi ?

Cette réponse de Jésus-Christ n'était pas un refus, puisque immédiatement après, quoique l'heure de se manifester par des miracles ne fût pas encore arrivée, il l'avance à la considération de sa mère, et opère le prodige qu'elle désirait. Marie ne s'y méprit pas ; sans s'étonner, sans se décourager, sûre de son crédit, certaine que sa demande était exaucée, elle appelle les serviteurs, et leur ordonne de faire tout ce que leur dira son Fils. Ce qu'elle dit ici aux serviteurs du festin, elle le répète à tous les siens : *Faites ce qu'il vous dira ;* exécutez ses commandements ; observez sa loi, et venez alors m'offrir vos vœux, sûrs que je les ferai agréer, et qu'ils obtiendront leur effet. C'est un aveuglement funeste, et cependant il n'est que trop commun,

d'imaginer que le service de Marie nous dispense des devoirs auxquels il devrait au contraire nous engager. On espère, au moyen de quelques pratiques d'une dévotion peu éclairée envers la Mère, devenir quitte des obligations essentielles envers le Fils. On croit que, sous la main tutélaire de Marie, on n'a plus à craindre aucun danger, plus à éviter aucune occasion, plus à réformer aucune habitude, plus à expier aucun péché. On se flatte que, revêtu de ses livrées, on est à couvert des arrêts de la justice divine et des foudres du ciel. Le serviteur de Marie ne périra point ; saint Bernard l'a dit, et nous le répétons après lui avec une entière confiance ; mais le serviteur de Marie n'est pas celui qui se contente de lui adresser quelques vaines prières, c'est celui qui la sert comme elle doit, comme elle veut être servie. C'est une idée bien injurieuse à cette mère de sainteté, de prétendre autoriser de son appui la tiédeur, le relâchement, la prévarication, le désordre: c'est vouloir en faire la protectrice, et en quelque sorte la complice de ses fautes. Observons cependant que le pécheur lui-même peut avec succès, jusque dans l'abîme de ses désordres, implorer sa puissante médiation ; mais c'est pour s'en retirer, et non pour y rester plongé. Elle écoutera ses vœux inspirés par le désir de rompre ses liens, elle repoussera ceux que formeraient un criminel attachement ; elle le soutiendra dans la carrière de la pénitence, elle le livrera à lui-même dans celle du crime.

Il y avait là six grands vases de pierre, pour servir aux purifications des Juifs, dont chacun contenait deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez les vases d'eau ; et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel ; et ils lui en portèrent. Quand le maître d'hôtel eut goûté de cette eau qui était changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : Tout le monde sert d'abord le bon vin, et lorsqu'on a beaucoup bu, on donne du moindre ; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure.

En opérant ce premier miracle, Jésus-Christ le constate, et le rend incontestable. C'est par les serviteurs du festin

qu'il fait verser l'eau dans les urnes ; ils savent, à n'en pas douter, quelle est la chose qu'ils vont chercher, et dont ils emplissent les vases. Une assemblée nombreuse a les yeux ouverts sur ce qui va se passer ; tous les assistants sont physiquement convaincus que c'est de l'eau qu'on verse ; tous ensuite voient le vin et en goûtent. Et ce changement prodigieux n'a pas coûté un effort à Jésus : il n'a pas fait une prière, pas un seul mouvement ; il n'a pas même ordonné à l'eau de se changer : elle a entendu l'acte de sa volonté, et a obéi. Il est impossible de dissimuler le fait, et d'en méconnaître l'auteur. De ce moment commence cette suite non interrompue de prodiges qui ont fondé la religion, et converti l'univers.

Considérons l'admirable rapport de ce premier miracle, par lequel Jésus-Christ ouvre sa carrière, avec celui par lequel il la terminera, lorsqu'au moment de consommer son ministère, et de couronner par sa mort les merveilles de sa vie, il instituera l'auguste sacrement, monument perpétuel de son amour, et changera le pain en son corps, et le vin en son sang. Pour rappeler à la vraie foi les hérétiques qui osent contester sa présence dans l'Eucharistie, nous leur disons ce que disait un Père de l'Église aux fidèles de son siècle pour les y confirmer : Vous ne pouvez vous refuser à l'évidence du miracle de Cana ; vous croyez avec nous que par le seul acte de sa volonté, Jésus-Christ y a opéré la transmutation de l'eau en vin ; et vous refuseriez de croire à sa parole, quand il vous dit que le vin est devenu son sang (1) ? Était-il moins puissant dans un temps que dans un autre ? ou est-il moins croyable quand il nous révèle le second de ces prodiges, que quand il nous fait connaître le premier ? Quelle difficulté peut éprouver la foi pour se soumettre à l'un, quand elle a reconnu l'autre ? Si Jésus-Christ a fait tant de miracles sensibles et palpables, n'est-ce pas pour que nous crussions sans hésiter les vérités

(1) Aquam olim in vinum, quod sanguini affine est, in Cana Galilææ transmutavit, et eum parum dignum existimabimus cui credamus, cum vinum in sanguinem transmutavit ?..... Quare cum omni persuasione tanquam corpus et sanguinem Christi (illa) sumamus Nam in figura panis datur tibi corpus, et in figura vini datur tibi sanguis. *Cyrill. Hierosol. Cateches.*, 22.

qui échappent à nos sens, et qui surpassent notre raison ?

Quelques interprètes ont vu dans le discours du maître d'hôtel à l'époux, une allégorie de ce qui se passe au banquet spirituel de Jésus-Christ, c'est-à-dire, dans le cours de la conduite chrétienne. Le vin le plus fort et le meilleur que l'on sert pour l'ordinaire au commencement du repas, est l'image de la ferveur plus grande, dont sont communément animés ceux qui commencent à se donner à Dieu. Alors on est plein d'ardeur, on multiplie les saintes pratiques, on s'en acquitte avec zèle. Mais il n'est que trop commun que le vin moins bon vienne ensuite ; et c'est ce qui arrive au festin où on n'a pas soin de conserver la présence continuelle de Jésus-Christ. On croit, à raison même du temps que l'on a employé à son service, avoir droit à des précautions moins sévères, on se permet moins de vigilance sur ses pensées, moins de circonspection dans ses paroles, moins de réserve dans ses démarches. Insensiblement la dissipation trouble le recueillement ; la tiédeur refroidit la piété ; on perd le goût du bien spirituel sans qu'on s'en soit même aperçu, et on ne sent plus la différence du vin auquel on trouvait tant de saveur et que l'on goûtait avec délices, et du vin faible et éventé que l'on trouve même maintenant peut-être meilleur. Mais au banquet où Jésus-Christ préside, non-seulement le vin ne s'affaiblit pas, mais il se fortifie et s'améliore. L'âme qui, pénétrée de Dieu, ne s'en écarte jamais, en s'avançant dans les exercices de la piété, s'y affermit davantage. Plus elle se perfectionne, plus elle devient humble ; plus elle acquiert de forces, plus elle s'en défie ; plus elle remporte de victoires sur elle-même, plus elle se redoute : à mesure qu'elle reçoit des grâces, elle en sent plus vivement la nécessité, les sollicite plus ardemment, les mérite plus fortement, les recueille plus abondamment, jusqu'à ce qu'à force d'en recevoir et d'y correspondre, elle parvienne à la dernière, à la plus précieuse, qui couronne toutes les autres.

Ce fut là le premier miracle de Jésus. Il le fit à Cana en Galilée ; et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Il est aisé de juger quels furent l'étonnement et l'admiration des assistants, à la vue d'un prodige aussi éclatant ;

c'était la première fois que Jésus-Christ daignait manifester sa toute-puissance, et ils n'étaient pas encore accoutumés à ces merveilles qui sortirent depuis de tous ses pas, et dont il remplit le cours de sa carrière. L'évangéliste remarque que ses disciples crurent en lui. Ils avaient déjà commencé à y croire, puisqu'ils s'étaient attachés à sa personne ; mais leur foi était encore faible, peut-être même incertaine ; ce miracle la fortifia, la rendit plus vive et plus assurée. Nous connaissons non-seulement ce premier miracle, mais un grand nombre de ceux qu'a opérés la puissance du divin Sauveur, et notre foi n'est-elle pas encore bien lâche et bien chancelante ? Nous les lisons, mais nous n'en sommes pas frappés ; nous ne manquons pas de foi, mais nous n'en sommes pas pénétrés ; il semble que ces grandes vérités ne fassent qu'effleurer notre âme, et qu'éprouvant une résistance qui leur en ferme l'entrée, elles restent à la surface. Nous sommes, après la connaissance des prodiges du Sauveur, ce qu'étaient ses disciples avant de les avoir vus. Nous attestons notre foi par nos paroles, et nous la démentons par nos œuvres : funeste, mais bien commune inconséquence de croire en Dieu, et de ne pas le servir ; d'être persuadé de la vérité de ses récompenses sans les désirer, et de ses châtiments sans les craindre ! Si nous ne savons pas être chrétiens, soyons au moins raisonnables, accordons notre pratique à nos maximes, et que notre conduite, étant la conséquence de notre croyance, devienne le principe de notre bonheur éternel.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR M. L'ABBÉ BAYLE

Docteur en théologie, professeur à la faculté de Théologie d'Aix (1).

En ce temps-là, des noces furent célébrées en Cana de Galilée, et la mère de Jesus y était, etc. (*St Jean*, C. II.)

L'évangile de ce jour nous raconte comment notre divin Sauveur commença sa vie publique en assistant à des noces

(1) Cet ouvrage se trouve chez Mme Vve Casterman, libraire à Tournay.

dans la petite ville de Cana, en Galilée. Jésus-Christ est venu s'asseoir à une table hospitalière ; il est venu prendre sa part à un festin nuptial, accompagné de sa mère et de ses disciples. C'est là qu'il opère son premier miracle ; c'est là qu'il manifeste sa gloire et qu'il décide de nombreux disciples à croire en lui : *Manifestavit gloriam suam, crediderunt in eum discipuli ejus.* Ce n'est pas en apaisant une tempête que Jésus-Christ commence la série des miracles qui doivent prouver sa divinité. Ce n'est pas en nourrissant, avec quelques pains, une foule immense, ni en arrachant aux ombres du trépas un mort enseveli depuis trois jours, c'est en se trouvant invité à des noces, en bénissant, par sa présence, le mariage de deux jeunes époux. N'en soyons pas surpris. Jésus-Christ s'est incarné pour renouveler la face de la terre ; or, ce n'est qu'en transformant le mariage qu'il transformera l'ordre social, qu'il créera un peuple nouveau. La société vaut ce que valent les familles, et les familles valent ce que vaut le mariage. La moralité d'un peuple dépend de l'idée qu'il se fait du mariage et de sa conduite vis-à-vis de cette institution à la fois divine et humaine.

Jésus-Christ, en qui toutes choses ont été instituées, selon la parole de saint Paul, a réhabilité la famille en enseignant aux hommes une nouvelle doctrine sur le mariage, en élevant ce contrat sacré à la hauteur d'un sacrement. L'acte par lequel l'époux et l'épouse, par un réciproque engagement, unissent leurs destinées, n'est plus seulement une auguste promesse, un serment solennel juré pour la vie, c'est un signe sensible institué pour la sanctification des chrétiens. Cet acte augmente l'état de grâce, c'est-à-dire l'union avec Dieu en tous ceux qui l'accomplissent avec les dispositions convenables ; il fait jouir ceux qui se lient ainsi, par un contrat irréfragable, des grâces particulières dont ils auront besoin pour devenir parfaits chrétiens dans l'état de mariage.

La plupart des sacrements de la loi nouvelle ont leur figure dans une institution de la loi mosaïque. Ainsi le baptême était figuré dans l'Ancien Testament par les ablutions et les purifications légales des Juifs ; l'eucharistie, par l'immolation de l'agneau pascal et la manducation de la

manne. Mais le mariage a pour figure le premier événement de la loi nouvelle, celui qui commence avec l'incarnation, se continue de siècle en siècle et se perpétuera pendant toute l'éternité. L'union de Jésus-Christ avec son Église, sa mystique épouse, telle est la figure du sacrement de mariage.

L'apôtre saint Paul nous le dit expressément : *Sacramentum hoc magnum est ; ego autem dico in Christo et in Ecclesia.* De même que Jésus-Christ n'a qu'une Église, le chrétien n'a qu'une épouse ; de même que Jésus-Christ est uni à son Église pour l'éternité, ainsi le chrétien ne peut rompre les liens qui l'attachent à son épouse ; enfin, de même que l'Église ne peut pas se séparer de Jésus-Christ pour adorer des dieux étrangers, et qu'elle n'existe que pour procurer la gloire de Jésus-Christ, ainsi l'épouse, dans la société chrétienne, ne peut détourner son cœur de son époux, ne doit vivre que pour être son honneur et sa joie. Toute la doctrine catholique, sur le sacrement du mariage, peut se résumer en deux mots : unité, indissolubilité. Mais, en dehors du Christianisme, que rencontre-t-on, sinon la polygamie et le divorce ?

Comment ne pas être frappé de l'immense supériorité de l'idée chrétienne du mariage sur l'idée païenne et philosophique ? Tantôt les philosophes du paganisme ne considérèrent dans le mariage que l'union des sexes ; tantôt, s'expliquant mieux la fin de cette institution sur laquelle repose l'ordre social tout entier, ils arrêtèrent surtout leur attention sur l'enfant. Dans l'un et l'autre cas, ils professèrent de déplorables erreurs. Les uns devancèrent les rêveries saint-simoniennes ; d'autres, et Platon lui-même, exposèrent les utopies les plus révoltantes, telles que la communauté des femmes et l'éducation des enfants, non point par la famille, mais par la république, idée que plus d'un socialiste devait exploiter en la commentant avec une imagination en délire. Ceux qui se préoccupèrent le plus de l'enfant ne virent en lui que le continuateur de la famille, le successeur et l'héritier du père et de la mère ; même ils le considérèrent comme une chose, un produit appartenant en propre au chef de famille. Les lois confirmèrent une pareille doctrine. Chez un grand nombre de peuples anciens, chez les Romains

surtout, les lois accordaient aux pères un droit de vie et de mort sur leurs enfants. S'ils en étaient embarrassés, ils pouvaient les vendre et les faire mourir.

Dans l'idée chrétienne du mariage, c'est aussi l'enfant qui est regardé comme la fin de cette institution ; mais l'enfant, en tant que continuateur du genre humain, et non pas en tant que successeur d'une famille ; l'enfant, en tant que cohéritier du royaume éternel, en tant que fils du Père céleste et membre mystique du corps de Jésus-Christ. Voilà pourquoi le mariage, dans le Christianisme, est figuré par l'union de Jésus-Christ avec son Église. De même que le divin Sauveur n'a épousé l'Église, en se faisant homme, que pour donner à son Père un peuple innombrable d'enfants chéris et de serviteurs en esprit et en vérité, ainsi l'homme et la femme ne s'unissent par le sacrement de mariage que pour accroître et multiplier le peuple de Dieu. De cette notion élevée découlent tous les devoirs de l'état de mariage : un grand respect et une sollicitude continuelle pour la vie de l'enfant né ou à naître, un juste empressement à lui faire administrer le baptême, les soins infinis de l'éducation du corps et de l'âme, l'initiation prompte à la connaissance et à la pratique de la religion. Le Christianisme est né du sacrifice de la croix, et nous devons retrouver le sacrifice dans tous les états et à tous les degrés de la vie chrétienne. L'individu le plus indépendant, le plus affranchi des devoirs sociaux, ne peut pas être chrétien sans s'imposer des sacrifices. La vie religieuse, la virginité dans le cloître ou dans le siècle, forment le dernier degré visible du sacrifice chrétien ; le mariage, qui n'est pas un dévouement au genre humain tout entier, mais un dévouement au petit nombre de personnes qui composent une famille, le mariage est un état de sacrifice qui tient le milieu entre l'immolation complète par le don de virginité, et la simple mortification chrétienne de l'individu libre, à qui la société n'impose pas de devoirs permanents, et qui n'est attaché par aucun lien indissoluble.

Plus la notion chrétienne du mariage se conserve pure au sein d'un peuple, plus ce peuple est florissant. Les mœurs publiques se corrompent d'autant plus que les rapports des sexes sont moins efficacement réglés par la doctrine chré-

tienne. Dès que la sainteté du mariage est altérée, la famille se dissout; et dès que la famille n'a plus de base, la société voit commencer l'ère des révolutions. Ne soyons pas trop surpris de nos commotions politiques ; la famille est trop désorganisée depuis un siècle, le mariage est trop vicieusement compris pour que les désordres domestiques ne se révèlent pas au dehors par des bouleversements sociaux. La statistique, il y a quelques années, constatait avec effroi que le nombre des mariages décroissait en Europe, et que l'augmentation des enfants naturels correspondait à la diminution du nombre des mariages. Dans la plupart des villes capitales de l'Europe, les enfants naturels forment à peu près le tiers du nombre des enfants qui naissent chaque année.

Diverses causes ont contribué à rendre plus fréquents les commerces illicites et plus rares les mariages chrétiens. Les hautes classes de la bourgeoisie étant devenues en général impies, sceptiques, matérialistes, la passion chez elles n'a plus été domptée par la conscience ; la vie de la chair a fait place à la vie de l'esprit. L'union coupable exige moins de dévouement, moins d'esprit de sacrifice que le mariage chrétien, dont les devoirs sont précis et rigoureux. Dans les classes inférieures, ce qui rend plus nombreuses les unions coupables, c'est également l'impiété, qui s'étend de jour en jour, comme une lèpre, sur tout le corps social ; mais l'exemple des classes supérieures contribue puissamment à rendre familière au peuple l'habitude des mauvaises mœurs. L'union contractée en dehors des bénédictions de l'Église et des obligations civiles imposées à la mairie a eu d'audacieux apologistes ; on a poussé l'impudence jusqu'à la transformer en vertu. Quel est l'homme du monde, quelle est la femme du monde qui n'a pas lu de nombreux romans où étaient développées des maximes semblables à celles-ci, écrites par une femme trop célèbre : « Le mariage est toujours selon moi, une des plus odieuses institutions. Je ne doute pas qu'il ne soit aboli, si l'espèce humaine fait quelques progrès vers la justice et la raison. »

L'esprit chrétien, qui seul est un esprit de vie, lutte avec un courage qui ne se lasse pas contre l'esprit de passion, de désordre et de mort dont le monde est animé. A ces

maximes funestes, qui anéantiraient l'ordre domestique et l'ordre social si elles étaient universellement appliquées, l'Église ne cesse d'opposer les maximes de l'Évangile, la doctrine révélée par notre divin Sauveur. Elle rappelle sans cesse aux chrétiens qui aspirent au mariage, qu'ils doivent se préparer à un acte religieux, qu'ils vont recevoir un sacrement ; qu'ils ne doivent pas faire du contrat civil, qui n'est que l'accessoire, leur principale préoccupation. Elle leur enseigne que dès qu'ils auront prononcé au pied de l'autel les serments d'une mutuelle acceptation, le sacrement de mariage leur sera conféré ; Dieu, leur accordant une dignité nouvelle, leur permettra d'être ses coopérateurs dans l'œuvre de la création et de la rédemption de l'humanité.

Heureux les nouveaux époux qui rendent leurs noces semblables à celles qui furent célébrées à Cana en Galilée. Ils s'empressent d'inviter à cet acte solennel, qui doit exercer sur leur vie entière une décisive influence, Jésus-Christ lui-même dont l'invisible présence bénit toujours les unions contractées par ceux qui l'aiment et le servent fidèlement. Ils se mettent avec bonheur sous la protection de la sainte Vierge, afin d'obtenir de son intercession puissante ce qui pourrait manquer encore à leurs bonnes dispositions, afin que cette mère de miséricorde puisse les montrer à son Fils en lui disant : Accordez-leur toutes les grâces dont ils ont besoin et qu'ils désirent : *vinum non habent*. Ils n'attendent pas le dernier jour et la dernière heure pour se recueillir sous les regards de Dieu, pour méditer sur la dignité du sacrement qu'ils désirent recevoir, pour se préparer à une vie nouvelle et à ses graves obligations. Ils n'apportent ni l'un ni l'autre au pied des autels une âme dissipée par les vanités du monde, ignorante des devoirs du Christianisme, oublieuse de ses éternelles destinées. En demandant à Dieu de les unir à jamais, ils peuvent dire l'un et l'autre, comme le prophète : « Je m'approche de Dieu, qui a réjoui ma jeunesse. » Ils n'ont pas dispersé comme tant d'autres, au vent des folles passions, les meilleures années de leur vie. Leur présence dans l'église, au moment solennel de la réception du sacrement, n'est pas pour eux une simple formalité rendue obligatoire par l'usage ; c'est un acte de foi sincère,

d'espérance heureuse, d'amour reconnaissant. Ils croient au Dieu qui a institué le sacrement de mariage, et qui a dit : Que l'homme ne sépare jamais ce que le Seigneur a uni. Ils espèrent dans ce Dieu qui a promis que la génération des justes serait bénie. Ils aiment le Dieu qui s'est incarné pour nous sauver et pour faire de son union avec l'Église, rachetée par son sang, le type sublime de l'union de l'époux et de l'épouse. Le mariage qu'ils vont contracter n'aura donc pas été le résultat d'une décision soudainement prise, d'une heure d'entraînement irréfléchi, d'égoïstes calculs faits en vue d'intérêts matériels. Pendant que d'autres enchaînent leur vie pour augmenter de vaines richesses, pour contenter de chimériques ambitions, ces époux chrétiens s'unissent parce que Dieu l'a voulu, parce qu'il a préparé lui-même leur union, parce qu'il a désigné, pour ainsi dire, le moment où elle devait s'accomplir. Aussi, lorsque Dieu leur demande, par la bouche de son ministre, s'ils sont résolus à vivre désormais l'un pour l'autre dans l'observation de sa loi sainte, dans la pratique de ses commandements, dans le bonheur de son amour, la promesse qu'ils échangent est recueillie par leurs anges gardiens et portée au pied du trône du Tout-Puissant. Jésus-Christ répand sur leur mariage les mêmes bénédictions abondantes qu'il répandit autrefois aux noces de Cana avec une si miséricordieuse bonté. Les grâces du sacrement les aideront à supporter chrétiennement toutes les peines de cette vie ; ils porteront plus facilement que jamais le joug du Seigneur ; ils s'étonneront, pour ainsi dire, de le trouver si léger. Pleins de reconnaissance, ils diront, comme l'épouse des noces de Cana, au maître du festin : C'est maintenant, Seigneur, que vous nous faites goûter le meilleur breuvage, le vin généreux des célestes consolations : *Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc.*

Les époux qui célébraient leurs noces à Cana en Galilée, sous les yeux de Jésus-Christ, n'étaient pas très-riches. Ils avaient offert de bon cœur à leurs nombreux invités tout ce qui pouvait contribuer à la joie de leur fête de famille ; mais soit qu'ils n'eussent pas prévu à quelles dépenses devait les entraîner la foule de parents et d'amis dont ils avaient voulu s'entourer, soit que leur fortune ne leur eût

pas permis de faire des provisions trop considérables, ils furent exposés à une pénible confusion : ils n'avaient pas assez de vin pour contenter la soif de tous les convives. La sainte Vierge s'aperçut que le vin manquait ; elle sentit toute la peine que les époux éprouveraient à cette révélation publique de leur pauvreté. Son Fils n'est-il pas tout-puissant ? N'est-il pas celui qui, chaque année, change en liqueur généreuse, dans le fruit de la vigne, l'eau que les nuées du ciel laissent tomber sur la terre pour la fertiliser? Ne doit-il pas opérer un miracle pour se montrer reconnaissant de la cordiale hospitalité des époux qui l'ont invité à leurs noces, et avec lui sa mère et ses disciples? Marie s'adresse, pleine de confiance, à Jésus-Christ : Voyez, lui dit-elle, ils n'ont plus de vin ; et Jésus lui répond : Que me fait à moi, et que te fait à toi, femme, ce manque de vin ? En effet, ni le Sauveur ni la sainte Vierge ne devaient souffrir de cette privation ; ce n'est donc ni pour lui ni pour sa Mère que Jésus-Christ accomplira le miracle qui lui est demandé. Mon heure n'est pas encore venue, ajoute-t-il.

Opéré au moment où la sainte Vierge s'était aperçue que le vin manquait, ce miracle peut-être n'aurait produit qu'un effet matériel ; il aurait donné à ceux des convives qui avaient encore soif le breuvage qu'ils désiraient, mais voilà tout. Or, notre divin Sauveur ne suspend les lois de la nature que pour produire un bien moral, en même temps qu'un bien matériel. Ne faut-il pas qu'il étonne tous les invités, qu'il leur prouve sa divinité par un miracle, qu'il les oblige à croire en lui ? La sainte Vierge l'a bien compris, elle dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous ordonnera. Il y avait là six urnes de pierre destinées aux purifications des Juifs, chacune d'elles contenait deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : Remplissez d'eau ces urnes. Les serviteurs, dociles à la recommandation de la sainte Vierge, s'empressèrent de remplir les urnes jusqu'au bord. Maintenant, leur dit Jésus, puisez dans ces urnes et portez au maître du festin. Dès qu'il eut goûté ce qu'on lui offrait, ne sachant pas que c'était de l'eau miraculeusement changée en vin, ce que savaient très-bien les serviteurs, qui avaient puisé eux-mêmes l'eau, le maître du festin appela l'époux, et lui dit : Il est d'usage parmi nous que tout homme donne

d'abord le bon vin ; puis, lorsque les convives sont blasés, il offre celui qui est moins exquis. Vous avez fait le contraire : c'est maintenant que vous donnez ce que vous avez de meilleur. — Ainsi en opérant ce miracle, Jésus-Christ était allé au delà même des désirs de la sainte Vierge. Il ne s'était pas contenté de pourvoir à un besoin pressant, de venir au secours de la pauvreté des époux ; il avait voulu lui donner un breuvage dont la saveur faisait retrouver au dernier moment du festin nuptial tout le charme des premiers instants.

C'est ainsi que Notre-Seigneur agit tous les jours envers ceux qui l'aiment. Que de familles chrétiennes dont on a pu dire, après quelques années de prospérité : *Vinum non habent,* maintenant ils n'ont plus de vin, ils n'ont plus de pain, ils ont épuisé toutes leurs ressources, ils vont sentir les premières atteintes de la misère ! D'autres, à l'abri de l'indigence, ont dû plier sous le poids d'accablantes douleurs morales ; il n'ont plus de joie, plus de consolations, plus de journées heureuses ; il sont dans le deuil, dans les larmes, dans l'abattement ; la vie leur pèse, le courage leur manque, *vinum non habent.* Que feront ces malheureux ? à qui s'adresseront-ils pour soulager leur infortune matérielle ou leur infortune morale ? Les amis sur lesquels on comptait se sont enfuis à l'approche du malheur ; il n'y a qu'un ami toujours fidèle et toujours compatissant, il n'y a que Jésus-Christ, c'est lui qu'il faut prier. Déjà la sainte Vierge le prie. Ayez pitié de cette famille chrétienne, abrégez ses jours d'épreuve. Ils se sont tous résignés, ils ont tous béni la main qui les frappait, ils ont accepté la douleur en expiation de leurs fautes, mais ne les laissez pas se consumer dans le feu purificateur des tribulations. Bientôt ils n'auront plus assez d'énergie, *vinum non habent.* Jésus-Christ montrera combien il est bon et secourable pour ceux qui le servent. O vous, chrétiens, éprouvés par le malheur, ouvrez vos cœurs à l'espérance. Ce qui ne servait qu'à votre purification deviendra pour vous une source intarissable de consolations. Des jours meilleurs luiront pour vous. La paix, la joie, l'abondance, peut-être, visiteront de nouveau votre foyer. Vous goûterez combien le Seigneur est doux, combien son amour est suave. Le souvenir de votre résignation,

de votre fidélité à Dieu durant l'adversité, rendra plus savoureuse encore votre félicité nouvelle. Seigneur, vous écrierez-vous, d'autres ont commencé la vie en s'enivrant de joies impures et de plaisirs corrupteurs, mais à la fin, ils n'ont plus trouvé qu'amertume et que dégoût, *cum inebriati fuerint, tunc id quod deterius est.* Vous avez voulu nous détacher du monde en nous envoyant de rudes angoisses ; mais notre cœur brisé ne s'est point abandonné au désespoir, et maintenant nous avançons vers la tombe, fortifiés par votre amour comme par un vin généreux, soutenus par l'espérance de cette éternité bienheureuse où vous rassasierez tous nos désirs : *Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc.* Ainsi soit-il.

IIIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. VIII, v. 1-14.*)

En ce temps-là, lorsque Jésus fut descendu de la montagne, une grande foule le suivit : et voilà qu'un lépreux venant à lui l'adorait disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Et Jésus étendant la main le toucha, disant : Je le veux ; sois guéri. Et à l'instant sa lèpre fut guérie. Alors Jésus lui dit : Prends garde, ne le dis à personne, mais va, montre-toi au prêtre, et offre là le don prescrit par Moïse, en témoignage pour eux. Et comme il était entré dans Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui le priant, et disant : Seigneur, mon serviteur gît paralytique dans ma maison, et il souffre violemment. Jésus lui dit : J'irai et le guérirai. Mais le centurion répondant : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis un homme soumis à la puissance d'un autre et qui ai sous moi des soldats, je dis à l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient, et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. Or, Jésus, l'entendant, fut dans l'admiration. Et il dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis ; je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous dis que beaucoup viendront de l'Occident et auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ; tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; là, sera le pleur et le grincement de dents. Alors Jésus dit au centurion : Va, et que selon que tu as cru il te soit fait ; et son serviteur fut guéri à cette heure même.

HOMÉLIE

Sur les devoirs des maîtres et des serviteurs.

PAR M. RICAUD.

Domine, puer meus jacet in domo paraliticus.
Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison. *Matth.*, VIII. 6.

Qu'il devait être bon, chers auditeurs, ce maître de l'Évangile, qui désirait avec tant d'ardeur, et recherchait avec tant d'empressement la guérison de son serviteur malade !

mais qu'il devait être bon aussi ce serviteur lui-même, qui avait su mériter jusqu'à ce point l'estime et l'affection de son maître ! Ce sont les réflexions que fait naître naturellement l'histoire de la guérison miraculeuse dont il nous est parlé dans notre évangile. Mais si de ces temps heureux nous revenons aux nôtres, une réflexion non moins naturelle se présente d'abord : qu'ils sont rares parmi nous de pareils maîtres et de pareils serviteurs ! Dans les maîtres, c'est une dureté, un égoïsme, une insensibilité qui fait horreur ; dans les serviteurs, c'est une ignorance, une corruption, une infidélité qui fait pitié ; dans tous, c'est un abandon de tous les principes, et une opposition monstrueuse à l'esprit de leur état et à tous les devoirs de leur condition.

Je dis à tous les devoirs de leur condition ; car, mes Frères, outre les lois communes et générales qui regardent tous les chrétiens, il y a des lois particulières et qui sont différentes selon les différents états : il est essentiel de garder les unes et les autres. Il y a beaucoup de chrétiens qui sont dans l'illusion sur ce point, et qui croient que tout le christianisme consiste à accomplir les lois communes qui sont imposées à tous les fidèles, et qui abandonnent absolument, ou qui accomplissent négligemment les devoirs de leur profession. Erreur grossière autant que pernicieuse, puisqu'elle sera la cause de leur perte. Celui qui a établi les lois communes, est aussi l'auteur de tous les préceptes particuliers. Il veut que tous ses commandements soient observés, et il a eu soin de nous apprendre qu'il suffit de transgresser quelqu'une de ces lois pour provoquer toute sa colère. *Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.*

Puisqu'il est d'une si grande importance d'accomplir fidèlement les devoirs de son état, j'ai cru ne pouvoir vous faire une instruction plus utile qu'en vous expliquant les devoirs réciproques des maîtres et des serviteurs. Notre évangile nous conduit très-naturellement à ce sujet : nous y voyons l'exemple d'un bon maître et d'un serviteur accompli. Le centenier est un bon maître, qui aime son serviteur avec tendresse ; le serviteur du centenier est un serviteur fidèle et soumis. Ce sont ces deux exemples que j'ai

résolu de vous proposer aujourd'hui. Quelles sont les obligations des maîtres à l'égard de leurs serviteurs ? Je vous le montrerai par l'exemple du centenier, dans dans mon premier point. Quels sont les devoirs des serviteurs à l'égard de leurs maîtres ? Je vous le ferai voir par l'exemple du serviteur de notre évangile, dans mon second point. La matière est importante et toute pratique, et mérite par conséquent votre attention ; je vous la demande, dans votre plus grand intérêt.

PREMIER POINT.

Devoir des maîtres.

Toute puissance vient de Dieu, chers auditeurs. *Non est potestas nisi a Deo.* C'est sa providence qui a établi dans le monde les princes et les sujets, les riches et les pauvres, les maîtres et les serviteurs. Mais s'il est la source de toute autorité, il en est aussi le modèle. Que fait sa providence dans le monde ? Elle veille à tous les besoins corporels et spirituels de tous les hommes. A son exemple, un maître dans sa maison doit veiller à tous les besoins corporels et spirituels de ses domestiques; et c'est ainsi que son autorité sera conforme à celle de Dieu. *Non est potestas nisi a Deo.*

Je dis d'abord qu'un maître doit veiller sur les besoins corporels de ses domestiques. Eh ! n'en avons-nous pas, mes Frères, un exemple bien frappant dans le centenier de notre évangile? C'était un infidèle qui ne connaissait pas encore Jésus-Christ : cependant quelle charité n'avait-il pas pour son domestique? Il le souffrait dans sa maison, tout paralytique qu'il était, c'est-à-dire, dans un état où non-seulement il ne pouvait pas faire le service qu'il devait, mais où même il avait besoin d'autres personnes pour le servir lui-même. Non-seulement il le souffrait, mais que ne fait-il pas aujourd'hui pour lui procurer la santé ? Suivant saint Matthieu, il va trouver lui-même Jésus-Christ ; suivant saint Luc, il lui envoie les sénateurs des Juifs, et ensuite ses amis. Il s'abaisse, il s'humilie, il s'anéantit. Il fait tout cela en faveur de son serviteur, et pour obtenir sa guérison. Il ne demande aucune autre grâce au Sauveur

du monde, sinon qu'il guérisse son serviteur qui lui est si cher. *Domine, puer meus jacet in domo paralyticus.*

Or voilà, mes Frères, quels devraient être les sentiments d'un maître pour son serviteur : l'aimer comme homme, comme chrétien, comme son frère dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Créés à l'image de Dieu, rachetés par Jésus-Christ, capables de jouir de la gloire éternelle, vos serviteurs ont aussi bien que vous, mes Frères, une âme spirituelle et immortelle, qui est le prix du sang d'un Dieu, et qui est destiné à le posséder éternellement. Quand des hommes s'engagent à vous servir, ils ne cessent pas d'être hommes ; ils sont donc toujours vos frères, et vous êtes obligés de les aimer. Cet amour général même ne suffit pas ; car, puisque vos serviteurs sont plus à vous et vous appartiennent plus que les autres hommes, vous devez avoir pour eux des égards particuliers et les aimer davantage ; vous devez avoir pour eux un attachement qui approche de celui que vous avez pour vos enfants, puisque vos serviteurs vous ont choisis pour être leurs protecteurs et leurs pères. Ils ont abandonné pour vous servir ceux qui leur ont donné la vie ; ils se sont jetés entre vos bras ; ils se sont réfugiés dans vos maisons ; ils se sont donnés à vous, vous les avez acceptés ; ils sont entrés dès lors dans votre famille, et par conséquent le même précepte qui vous oblige d'aimer vos enfants et d'avoir soin d'eux, vous oblige aussi d'aimer vos serviteurs et d'en prendre soin, quoique dans un degré inférieur.

De là deux sortes de devoirs pour les maîtres, à l'égard des besoins corporels de leurs serviteurs. Les uns obligent à titre de justice, et les autres à titre de charité. Devoirs de justice : tenir fidèlement les conventions qu'on a faites avec eux; leur donner la nourriture et le logement, mais une nourriture suffisante, proportionnée à leurs travaux et à leurs besoins, mais un logement sain et qui ne les expose pas à des infirmités et à des maladies. Eh ! combien qui manquent tous les jours à des points si essentiels, et qui ont quelquefois plus de soin pour des animaux stupides qu'ils n'en ont pour les domestiques, à la grande honte, je ne dirai pas seulement du christianisme, mais même de l'humanité ! La justice demande surtout que vous payiez exactement à

vos domestiques les récompenses et les gages que vous leur avez promis. Le prix du mercenaire qui vous donne son travail, disait Moïse au peuple Juif, ne demeurera point chez vous jusqu'au matin ; mais vous le lui rendrez le même jour avant le soleil couché, parce qu'il est pauvre, et que c'est là tout le soutien de sa vie. Les pierres de cette maison que vous bâtissez, crieront contre vous, dit le prophète Habacuc aux riches qui retiennent les gages de leurs serviteurs. Le prophète Michée ajoute que ces trésors d'iniquité sont dans cette maison comme un feu qui la consume. Enfin l'apôtre saint Jacques nous apprend que le prix du travail que l'on fait perdre aux ouvriers crie vengeance au ciel, et que ces cris montent jusqu'aux oreilles du Dieu des armées. Je donne ces paroles à méditer à ceux qui cherchent des prétextes pour retenir aux pauvres domestiques une partie de ce qui leur est dû, qui les traitent avec la dernière rigueur, et leur font réparer jusqu'aux moindres dommages. Je donne ces paroles à méditer à ceux qui, éprouvant quelque perte, veulent que le pauvre serviteur la supporte tout entière, et perde ainsi lui-même en un seul jour le prix de ses sueurs de plusieurs années. Je donne ces paroles à méditer à ceux qui ne veulent se priver de rien, qui vivent dans le luxe, qui font des dépenses superflues, et se mettent ainsi hors d'état de satisfaire de pauvres domestiques, qui viennent tous les jours leur demander comme une grâce ce qui leur est légitimement dû. Oh ! ce n'est pas ainsi qu'en usait le saint homme Job. Il ne craignait pas de prendre Dieu à témoin qu'il n'avait jamais refusé de rendre la plus exacte justice au moindre de ses serviteurs ; et pourquoi ? parce qu'il savait que la main de Dieu, qui l'avait formé dans le sein de sa mère, était celle-la même qui avait formé le corps et l'âme de ses serviteurs, et que, s'il les blessait en la moindre chose, Dieu ne manquerait pas de s'élever contre lui, pour lui faire rendre compte de ses injustices.

A ces devoirs de justice, qui doivent vous rendre attentifs aux intérêts temporels de vos serviteurs, il faut ajouter certains devoirs de charité qui ne sont pas moins indispensables. J'appelle devoir de charité, une attention nécessaire pour ne pas ruiner leur santé, en les accablant de travaux au-dessus de leurs forces. Vous savez que ce fut par une

pareille conduite que Pharaon provoqua la colère de Dieu, et attira sur lui et sur son peuple tous ces fléaux dont il finit par être la victime. J'appelle devoir de charité, les assister et les soigner dans leurs maladies, selon son pouvoir, à l'exemple du centenier. Par conséquent les maîtres qui mettent leurs serviteurs hors de leur maison quand ils sont malades, les renvoyant dans leurs familles, ou les faisant conduire dans les hôpitaux, ne sont pas exempts de péché, lorsqu'ils sont en état de les faire traiter chez eux, et que la maladie n'est pas contagîeuse. Jésus-Christ nous assure que secourir un pauvre malade, c'est le secourir lui-même ; or les premiers pauvres pour nous sont nos domestiques. J'appelle enfin devoir de charité, les traiter avec douceur et avec égards. Saint Paul le recommandait aux premiers fidèles. L'esprit du christianisme est un esprit de douceur et de mansuétude : Jésus-Christ nous en a donné l'exemple ; il est dit de lui qu'il était doux et humble de cœur. Prenez garde à ceci, vous qui êtes si prompts à vous mettre en colère, qui êtes si difficiles à servir, qui vous impatientez aussitôt que les choses ne se font pas comme vous le souhaitez. Vous ne pouvez faire une remontrance, qu'elle ne soit pleine d'aigreur et de rudesse ; la moindre contradiction allume votre fureur ; ce sont des menaces, des plaintes, des invectives continuelles. Votre maison n'est point une maison de paix, c'est une maison de trouble et de discorde. Aussitôt que vous y entrez, vous vous emportez contre vos domestiques, vous confondez l'innocent avec le coupable, tout vous déplaît, rien ne se fait selon vos souhaits : ce serviteur n'est pas assez diligent, cet autre ne fait rien avec adresse. Laissez là tout ce vain bruit que vous faites, ces emportements, ces imprécations, ces injures auxquelles vos serviteurs se sont peut-être accoutumés. Reprenez-les quand il le faut, mais avec raison, pour un sujet considérable, en peu de mots et sans humeur. Ne grondez pas incessamment et à tout propos sur des bagatelles ; et, puisque vous avez l'honneur d'être dans vos maisons les images de la Divinité, ne vous faites pas cette injure, dit l'Esprit-Saint, de vous rendre semblables à des lions par les emportements de votre colère. *Noli esse sicut leo in domo tua.* Ne donnez

pas à vos serviteurs un juste sujet de déplorer la misère de leur condition, qui les assujettit à un maître fantasque et capricieux, qui commande cent choses à la fois, souvent à contre-temps, et qui voudrait qu'elles fussent plus tôt faites qu'il ne les a commandées. Prenez garde que Dieu ne vous dise un jour comme à ce mauvais serviteur de l'Évangile : Ne fallait-il pas avoir pitié de ce domestique, qui était après tout votre semblable et votre frère, comme j'avais eu moi-même tant de fois pitié de vous ? *Nonne oportuit et te misereri conservi tui ?* La tête, nous dit saint Paul, tient la place la plus honorable dans le corps humain. Cependant elle prend part aux maux de tous les autres membres, et elle ne rougit pas de s'abaisser jusqu'aux pieds pour les soulager lorsqu'ils souffrent. Souvenez-vous qu'on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres. *Eadem mensura qua mensi fueritis remetietur vobis.*

Mais il ne suffit pas que les maîtres aient soin du corps de leurs serviteurs : il faut encore qu'ils aient soin de leurs âmes, et c'est en cela qu'ils imiteront parfaitement la Providence, qui a soin en même temps des âmes et des corps. Voyez, en effet, mon cher auditeur, la conduite du centenier de notre évangile. Il ne se contente pas de demander la santé corporelle de son domestique ; il demande surtout la santé spirituelle de ce serviteur chéri, ainsi que la sienne propre ; autrement sa foi n'aurait pas reçu tant d'éloges. Il l'obtient, et dès lors il faut croire qu'ils eurent l'un et l'autre le bonheur de marcher à la suite de Jésus-Christ, et d'être du nombre de ses disciples. Ainsi doivent faire les maîtres ; et c'est pour cela que saint Augustin les appelle les *pasteurs domestiques*, parce qu'à l'exemple des pasteurs, ils doivent veiller sur les âmes de ceux qui leur sont subordonnés, et cela en trois manières : par l'instruction, par la correction et par l'édification. Je vais vous expliquer en peu de mots ces trois devoirs essentiels.

Les maîtres sont donc obligés, premièrement, de prendre garde que leurs serviteurs soient instruits des vérités de la religion ; car, mes frères, les domestiques peuvent-ils honorer et servir Dieu, s'ils ne le connaissent point ; peuvent-ils avoir la foi sans l'instruction, et peuvent-ils sans la foi

arriver à la céleste patrie? Cependant combien de maîtres qui ne peuvent vous répondre quand vous leur demandez si leurs serviteurs connaissent les premiers éléments de la foi! On en fait tous les jours la funeste expérience : on voit des domestiques qui, interrogés sur les vérités les plus simples du catéchisme, n'y font pas des réponses moins sauvages que n'en feraient les plus barbares Indiens. On en voit qui ne connaissent pas Jésus-Christ, qui ne savent ni l'oraison dominicale, ni le symbole des Apôtres, ni les commandements de Dieu. Or, encore une fois, comment peut-on se sauver en ignorant toutes ces choses? Vos domestiques sont chrétiens, mes frères, et à peine savent-ils ce que c'est que d'être chrétien. Ils viennent au tribunal de la pénitence, et à peine savent-ils ce que c'est que la pénitence. Ils se présentent à nos sacrements, et ils y commettent des sacriléges. Leur ignorance les excuse-t-elle ? non ; mais elle vous excuse encore moins qu'eux ; car s'ils sont obligés de s'instruire, vous êtes obligés de pourvoir à leur instruction, et c'est en partie pour cela que Dieu veut qu'ils dépendent de vous. Vous me demandez à qui vous les adresserez pour leur enseigner les éléments du salut : ne vous offensez pas de ce que je vais vous répondre. Eh ! pourquoi serait-ce à d'autres qu'à vous-mêmes, puisque Dieu vous les a confiés ? Croiriez-vous vous déshonorer en faisant auprès d'eux l'office même des Apôtres ? Mais encore, à qui aurez-vous recours, si vous n'en voulez pas prendre le soin ? à nous, mes frères, qui nous tiendrons heureux de nous employer à un si saint ministère, de cultiver des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et de leur faire entendre les ordres du souverain Maître. Mais que dis-je ? bien loin de porter les serviteurs à s'instruire, on les en empêche. De pauvres domestiques, à certains jours solennels, voudraient participer aux sacrements, se purifier dans le tribunal de la pénitence, approcher de la table de Jésus-Christ; mais à peine dans tout le cours de l'année, leur accorde-t-on un jour où ils puissent avec les fidèles remplir le devoir pascal. Du reste, il semble qu'ils soient excommuniés de l'Église ; et parce qu'on ne sait pas, au moins de temps en temps, se passer pour quelques heures de leur service, il faut qu'ils se passent eux-mêmes du secours le plus nécessaire pour

marcher dans la voie du salut, et qu'ils soient privés du divin aliment qui doit soutenir la vie de nos âmes. Des domestiques voudraient pour la sanctification des fêtes, assister à quelque partie de l'office divin, et pour leur instruction, entendre quelquefois la parole de Dieu ; mais à peine leur est-il libre de s'absenter quelques moments pour une courte messe, souvent avancée lorsqu'ils y arrivent, et non encore finie lorsqu'ils se retirent. Cela une fois fait, avec une précipitation qui dessèche toute la piété, une femme mondaine les retient une journée entière auprès d'elle, sans autre exercice que de travailler à ses ajustements et à ses parures. Des domestiques voudraient garder les jeûnes de l'Église, et ils le pourraient, si les heures dans une maison étaient mieux réglées; mais tout y est dans un dérangement avec lequel il ne leur est possible d'allier ni le jeûne, ni l'instruction, ni la prière, ni aucune pratique chrétienne. En un mot, des domestiques voudraient se sauver, et ce sont les maîtres qui les en empêchent : en cela d'autant plus coupables, qu'ils sont obligés par leur état de veiller sur la conduite de leurs serviteurs : second devoir, que j'appelle un devoir de correction.

Non-seulement les maîtres sont obligés de faire instruire leurs domestiques, mais ils doivent encore prendre garde s'ils vivent selon la loi de Dieu. Ils sont donc obligés d'avoir soin que leurs serviteurs observent les jeûnes, qu'ils écoutent la divine parole, qu'ils approchent souvent des sacrements de l'Église, et qu'ils remplissent les autres devoirs de la vie chrétienne. Ils sont obligés de leur accorder, les jours de fêtes, tout le temps qui leur est nécessaire pour sanctifier ces saints jours. S'ils négligent de s'acquitter d'une obligation si sainte et si indispensable, qu'ils sachent qu'au jour du jugement, ils se trouveront coupables des péchés dont ils eussent pu les détourner en veillant sur eux, comme ils y étaient engagés. Malheur, par conséquent, aux maîtres, s'ils souffrent qu'il y ait dans leurs maisons des domestiques qui jurent, dont les mœurs soient corrompues, qui tiennent des discours contraires à la pudeur, qui soient sujets à l'ivrognerie ! S'ils demeurent avec opiniâtreté dans ces habitudes criminelles, ils doivent les éloigner de leurs maisons, comme des personnes contagieuses : car

le mauvais exemple est un poison subtil qui se communique insensiblement. Est-ce là cependant ce que l'on fait dans le monde ? non, mes frères : insensible à la gloire de Dieu et au salut de ses domestiques, on n'envisage que son propre intérêt. Que ce serviteur soit emporté et blasphémateur, si du reste il paraît fidèle et attentif, on en est content. Qu'il y ait dans une maison des scandales et de honteux commerces, si d'ailleurs on y est ponctuellement servi, les choses vont le mieux du monde. Mais que, par inadvertance, un domestique ne se soit pas trouvé au temps qui lui était prescrit ; mais que, par oubli, il ait omis une légère commission qu'il avait reçue ; mais que, par surprise, il ait laissé échapper une parole inconsidérée, c'est assez pour exciter tout le feu de la colère et toute la chaleur de la passion. C'est ce que déplorait saint Bernard, lorsqu'il disait que nous supportons bien plus patiemment les injures de Jésus-Christ que les nôtres. *Patientius jacturam ferimus Christi quam nostram.*

Que dirons-nous maintenant des maîtres qui sont cause que leurs serviteurs tombent dans le péché, ou par le mauvais exemple qu'ils leur donnent, ou parce qu'ils leur commandent des choses criminelles ? Ils manquent à leur troisième devoir spirituel, qui est un devoir d'édification. On sait quel est le pouvoir de l'exemple, et particulièrement du mauvais, parce qu'il se trouve plus conforme au penchant de notre nature. Mais ne peut-on pas dire qu'il n'en est point de plus dangereux que celui d'un maître à l'égard de son domestique ? Et ne croyez pas que je veuille parler ici de ces maîtres infâmes et exécrables qui, abusant du pouvoir que Dieu leur a donné, poursuivent par des sollicitations importunes, et tâchent de corrompre par argent et par menaces, ces faibles et innocentes créatures qui sont à leur service. Non, je n'ai point de termes assez forts pour exprimer l'horreur d'un tel crime : il me suffira de citer les paroles mêmes de Jésus-Christ, qu'il vaudrait mieux qu'on les jetât dans la mer avec une pierre de moulin au cou. Je parle seulement de ceux qui donnent mauvais exemple à leurs serviteurs, par leurs actions ou par leurs paroles. Eh ! de bonne foi, chrétiens, quand vos domestiques vous voient fréquenter

des lieux suspects, vous trouver à des rendez-vous dont ils ont le secret abominable, vous porter à des libertés qui les étonnent d'abord, mais auxquelles ils se familiarisent bientôt ; quand ils entendent les discours dissolus que vous tenez, les maximes impies que vous débitez, les médisances dont vous déchirez le prochain, les blasphèmes que l'emportement de la colère vous fait prononcer ; je vous le demande, quelles impressions doivent-ils recevoir de tout cela ? N'est-il pas naturel qu'ils s'accoutument bientôt à agir, à parler comme vous ? qu'ils deviennent impudiques, voluptueux comme vous ; libertins et impies comme vous, colères et emportés, médisants et blasphémateurs comme vous ? Peut-être étaient-ils entrés chez vous exempts de tous ces vices; mais on peut presque assurer qu'ils les emporteront tous en vous quittant.

Concluons, mes frères, cette première partie par cette parole de saint Paul, que je vous invite à vous rappeler continuellement : Si quelqu'un n'a pas soin de ses domestiques, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidèle. Vous venez de le voir dans notre évangile. Il s'agit d'un gentil, d'un païen qui aime son serviteur, qui le supporte dans sa longue et cruelle maladie, qui lui procure tous les secours dont il a besoin, et qui, ayant recours à Jésus-Christ, trouve pour lui et pour son domestique, dans ce divin Sauveur, la source de toutes les grâces et de tous les secours spirituels et temporels. Quelle confusion pour tant de maîtres chrétiens si insouciants, si inattentifs, si fiers, et quelquefois si durs et si cruels même envers leurs inférieurs ! N'ai-je pas droit de dire avec l'apôtre, qu'en agissant de la sorte ils font un tort insigne à la religion qu'ils professent, et qu'ils sont aux yeux de Dieu infiniment au-dessous de cet infidèle. *Si quis suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior.*

Mais poursuivons, et après vous avoir montré, dans la conduite du centenier de notre évangile, l'image des devoirs d'un maître envers ses serviteurs, voyons dans son serviteur lui-même, l'image des devoirs des serviteurs envers leurs maîtres. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Devoirs des serviteurs.

Le même principe de saint Paul qui sert de fondement et de règle à la conduite des maîtres envers leurs domestiques, en sert aussi à la conduite des domestiques envers leurs maîtres. Toute puissance vient de Dieu. *Non est potestas nisi a Deo.* Par conséquent, toute cette distinction d'état et de rang qui existe dans le monde a été réglée par la Providence. *Quæ autem sunt, a Deo ordinata sunt.* Celui donc qui s'éloigne de cet ordre et qui y résiste, s'éloigne de l'ordre même et de la volonté de Dieu. *Qui ergo potestati resistit, ordinationi Dei resistit.* Et celui qui résiste à la volonté de Dieu se prépare et attire sur lui-même une condamnation terrible. *Et qui resistunt, damnationem sibi acquirunt.*

D'après ce principe, mes frères, que doit faire un serviteur dans l'état où la Providence l'a placé, sinon obéir à son maître, se conformer en tout à ses ordres, et les regarder comme étant pour lui l'expression de la volonté divine ? Voilà pourquoi j'ai dit que le serviteur de notre évangile doit nous servir de modèle. Tout infidèle qu'il était, il comprenait par les seules lumières de la raison, que, puisque son maître le gardait chez lui, le nourrissait et récompensait ses services, le bon ordre demandait que de son côté il fît tout son possible pour le satisfaire, et qu'il se rendît prompt et docile à ses commandements. Aussi le faisait-il ; aussi son maître lui rend-il aujourd'hui le témoignage le plus honorable qu'un serviteur pût désirer. J'ai un domestique, dit-il, fidèle et obéissant, qui accomplit avec exactitude tous les ordres que je lui donne. *Dico servo meo : Fac hoc, et facit.* Or, remarquez bien ces paroles, mes très-chers frères. C'est le maître lui-même qui fait l'éloge du serviteur, et dans le moment même où il sollicite sa guérison. Il le fait en présence de Jésus-Christ même, qui, touché de ses qualités, se hâte de le guérir. Il le fait en public, et sans crainte d'être démenti par qui que ce soit. Il le fait enfin en peu de mots qui disent tout; car, de même que, lorsque l'Esprit-Saint dans l'Écriture veut faire l'éloge d'un homme de Dieu, il se contente de dire que cet homme était juste, parce qu'en effet la justice est l'abrégé de toutes les vertus, *Vir erat jus-*

tus, ainsi le même Esprit-Saint, voulant aujourd'hui faire l'éloge d'un bon domestique et nous le proposer pour modèle, met dans la bouche de son maître ces courtes paroles : Je dis à mon serviteur, faites cela, et il le fait. *Dico servo meo : Fac hoc, et facit.* Parce qu'en effet la soumission à la volonté de son maître est la devise d'un bon domestique, et l'abrégé de toutes ses vertus. Témoignage donc bien flatteur pour ce domestique païen, mais bien humiliant en même temps pour tant de domestiques chrétiens, dont les maîtres ne peuvent pas faire à beaucoup près le même éloge, qui remplissent leur devoir par force et en murmurant, qui n'obéissent que quand ils sont vus, et qui résistent ainsi continuellement à la volonté divine ! Appelons-les aujourd'hui à l'école de ce serviteur de notre évangile, ou plutôt à l'école du Saint-Esprit, qui ne se sert de lui que pour les humilier et pour les instruire. Quelles sont donc les qualités que Dieu demande d'un bon serviteur ? J'en distingue trois principales : être respectueux, obéissant et fidèle, toutes les trois renfermées dans cet éloge, *Dico servo meo* : *Fac hoc, et facit.*

Je dis d'abord : être respectueux. En effet, mes frères, le bon ordre le demande ; mais la religion le demande encore plus. Dès qu'un serviteur est bien convaincu que son maître lui représente la personne de Jésus-Christ même, comme nous l'enseigne saint Paul, comment peut-il se dispenser de le respecter ? Or, Jésus-Christ, suivant les principes de la religion sainte que nous avons le bonheur de professer, se cache également sous l'apparence du serviteur et sous celle du maître ; sous l'apparence du serviteur, pour demander notre charité ; sous l'apparence du maître, pour exiger le respect de la part du serviteur. Et ne soyez pas surpris de cette doctrine, chrétiens, c'est celle de saint Paul et de Jésus-Christ. Puisque tout ce que nous faisons doit être fait pour Dieu et animé de son esprit, il s'ensuit évidemment que nous devons le considérer dans toutes les personnes envers qui nous avons des devoirs à remplir. Et ne me dites pas, serviteurs qui m'écoutez, que si vos maîtres avaient plus de charité pour vous, vous auriez plus de respect pour eux. Non, mes frères, votre obligation est indépendante de celle de votre maître, et quand même il ne

remplisse pas la sienne, vous êtes toujours obligé de remplir la vôtre. *Etiam dyscolis.* Or combien y en a-t-il parmi les domestiques chrétiens, qui remplissent bien cette première obligation, qui est la source de toutes les autres ? Combien y en a-t-il qui respectent leurs maîtres sincèrement et d'une manière chrétienne, comme nous dit saint Paul : *Existimantes omni honore dignos*? On les respecte bien extérieurement et par force, parce qu'on y est contraint par son état ; mais on ne les respecte pas de cœur et d'une manière chrétienne, parce qu'on ne considère pas dans eux Jésus-Christ. Et ne me dites pas que vos maîtres sont remplis de défauts, qu'ils sont colères, bizarres, capricieux, et que vous ne savez comment les entendre. Indépendamment de tous ces défauts, vous êtes obligés de les respecter, non pas simplement pour eux, mais pour Dieu, qui vous le demande, qui leur a donné son autorité et qui se sert d'eux pour vous intimer ses ordres. Or, si vous êtes bien pénétrés de cette pensée, que vos maîtres vous représentent la personne même de Jésus-Christ, vous les respecterez sincèrement, vous ne parlerez jamais mal d'eux, vous ne révélerez leurs défauts à personne, on ne vous verra pas vous attrouper, et dans des conversations dont le moindre inconvénient est toujours la perte du temps, contrefaire vos maîtres, contrôler leur conduite, dévoiler même quelquefois les affaires les plus secrètes d'une maison, et, semblables à des enfants qui critiquent leur maître à son insu, vous dédommager ainsi de l'état de dépendance dans lequel vous êtes obligés de vivre, en soumettant à votre critique et à votre jugement ceux mêmes à l'autorité de qui vous êtes soumis. Non, mes frères, un serviteur véritablement chrétien ne se comporte pas de la sorte. Il cache les défauts de son maître, il se les dissimule à lui-même ; semblable aux enfants dociles de Noé, qui couvrirent d'un manteau le sommeil et la nudité de leur père, et attirèrent ainsi sur eux les bénédictions célestes, dont le malheureux Cham fut privé. Eh ! quand ce ne serait que pour rendre votre obéissance plus facile, vous devriez respecter vos maîtres ; car il est difficile d'obéir constamment et aisément à ceux qu'on ne respecte pas ; et cependant l'obéissance est le second devoir des serviteurs envers leurs maîtres.

Oui, mes frères, l'obéissance est proprement ce qui doit constituer le caractère d'un domestique. *Fac hoc, et facit.* Mais prenez garde qu'il y a deux sortes d'obéissance : l'une naturelle et raisonnable, l'autre surnaturelle et chrétienne. L'obéissance naturelle et raisonnable est celle qui fait qu'un domestique obéit à son maître, parce que sa raison lui dit que c'est là son devoir, et que le bon ordre le demande. L'obéissance surnaturelle et chrétienne fait plus encore; elle fait agir par un principe de foi. On passe de l'une à l'autre, de l'obéissance naturelle à l'obéissance surnaturelle. Le serviteur de notre évangile avait commencé d'obéir à son maître, tout infidèle qu'il était avant de connaître Jésus-Christ ; et son obéissance jusque-là n'avait été que naturelle. Mais après qu'il l'eut connu, il obéit à son maître à cause de Jésus-Christ; et son obéissance devint surnaturelle. C'est ainsi que notre divin Sauveur n'est pas venu détruire les lois et le bon ordre, mais au contraire les perfectionner et les accomplir. *Non veni solvere legem, sed adimplere.* Or sentez-vous bien, mes frères, combien notre religion donne de la force et du prix à l'obéissance d'un domestique véritablement chrétien? Dès qu'il se dit bien à lui-même que c'est Jésus-Christ qui lui commande par la bouche de son maître, il obéit promptement, sans aucun délai, sans murmure. Il obéit entièrement, prévenant même quand il le faut les volontés de son maître, et ne lui laissant pas même le temps de désirer. Il obéit volontairement, de bon cœur, n'ayant point de volonté contraire à celle de son maître, soumettant son jugement au sien en toutes choses ; car voilà ce que signifie cette parole : il obéit à son maître comme à Jésus-Christ. *Sicut domino.* Mais où sont les domestiques de ce genre ? Ils sont rares, parce que la religion l'est elle même ; mais ils seraient plus nombreux, maîtres qui m'écoutez, si vous aviez plus d'amour pour votre religion, plus de soin de l'inspirer à vos domestiques; mais en abandonnant ou en combattant cette religion sainte, vous ne voyez pas, aveugles que vous êtes, que vous abandonnez et que vous combattez vos intérêts les plus chers.

J'ai dit enfin que la troisième qualité d'un serviteur est la fidélité ; et je n'aurai pas beaucoup de peine à vous en faire sentir la nécessité et l'importance : car qu'est-ce qu'un

domestique infidèle dans une maison ? C'est un voleur que les lois de tous les peuples ont toujours puni le plus sévèrement. Il ne servirait de rien de dire qu'on retient peu de chose à chaque fois ; il suffit qu'on n'ait aucun droit de le faire pour qu'on doive s'en abstenir. Toutes ces petites injustices multipliées causent enfin un grand dommage, et au bien temporel du maître qui en souffre, et à l'âme du domestique qui les commet. L'Évangile nous en offre un exemple bien frappant dans la personne du malheureux Judas. Cet apôtre perfide était le dépositaire de toutes les aumônes que l'on faisait à Jésus-Christ. Le démon, qui voulait le perdre, lui inspira de retenir quelque chose de ce qui lui était confié. Il eut le malheur de succomber à cette tentation ; mais ce qu'il prenait à chaque fois devait être bien peu, puisque Jésus-Christ était si pauvre qu'il ne savait où reposer sa tête, et qu'il lui fallut faire un miracle pour trouver de quoi payer le tribut. Cependant il est qualifié de voleur dans l'Évangile. *Fur erat et loculos habens.* Je ne vous en dis pas davantage sur le malheureux Judas. Vous savez où le conduisit enfin son avarice : jusqu'à vendre son maître lui-même et son Dieu ; jusqu'à faire une communion sacrilége, et à périr misérablement. Prenez-y donc garde, serviteurs qui m'écoutez ; ces petits vols que vous vous permettez tous les jours avec tant de facilité, souillent votre âme, et vous exposent à des confessions et à des communions sacriléges, si vous ne les déclarez pas, ou si vous n'êtes pas disposés à les éviter. Un domestique véritablement chrétien est celui qui prend toujours à cœur les intérêts de son maître et les soigne comme les siens propres ; et ces soins ne se bornent pas aux biens de la fortune, mais ils s'étendent à tous les autres. Ainsi un domestique fidèle ne parle jamais contre la réputation de son maître : s'il a vu ou su, dans la maison, quelque chose qui puisse lui faire tort, il a grand soin de le cacher. Ainsi, comme les biens les plus précieux d'un maître sont ses enfants, un domestique fidèle veille avec soin sur leur innocence, prend bien garde de ne jamais les favoriser dans tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs et à l'honnêteté, et l'avertit de tout qu'il doit savoir pour l'empêcher. Un domestique vraiment fidèle fait plus encore : comme il sait que son temps est à son maître, il a soin de

toujours bien l'employer : on ne le voit pas courir de maison en maison pour ses propres affaires, ou s'arrêter dans les places ou dans les rues pour des conversations inutiles. En un mot, un domestique fidèle se met à la place de maître, et fait ses affaires comme il voudrait, s'il était à sa place, trouver quelqu'un qui les lui fît. Quel trésor qu'un serviteur de ce genre! mais où le trouver? Il n'y a que la religion qui puisse nous en offrir un semblable. Elle nous l'offre dans la personne du saint patriarche Joseph. Joseph fut vendu par ses frères, vous le savez ; il fut mené captif en Égypte, et réduit au service d'un maître appelé Putiphar ; mais dans cet état de servitude, sa religion ne l'abandonna pas. Il servit son maître comme il servait son Dieu ; et bientôt Putiphar lui-même, tout païen qu'il était, admirant la vertu de son domestique, lui confia toutes les affaires de sa maison, et mit en lui toute sa confiance. Vous savez la suite : la femme de Putiphar conçut pour son esclave une passion criminelle, et eut la bassesse de lui faire d'indignes propositions. Vous savez comment Joseph les reçut : la crainte de Dieu et la fidélité de son maître furent le double bouclier qu'il opposa à toutes les sollicitations de cette femme. Aussi, malgré ses calomnies atroces et la persécution cruelle qu'elle lui suscita, Dieu prit soin de son innocence ; il le fit triompher de tous les artifices de ses ennemis, et l'éleva enfin à côté même du trône de Pharaon, pour être l'exemple et la consolation de tous les domestiques fidèles.

Voilà, mes Frères, en peu de mots, quels doivent être les principaux caractères d'un serviteur : la soumission, l'obéissance et la fidélité. Tels furent les traits de celui que l'Évangile de ce jour nous présente ; et cependant, je le répète, il n'était pas chrétien, non plus que son maître, qui était si bon, si généreux, si admirable en toutes choses. Aussi Jésus-Christ, surpris en quelque manière de trouver tant de foi dans un infidèle, ne put-il s'empêcher d'en témoigner de l'admiration. Je vous le dis en vérité, s'écria-t-il, je n'ai pas trouvé autant de foi en Israël. *Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.* Ah ! mes Frères, si Jésus-Christ revenait parmi nous, en voyant la dureté des maîtres, leur insensibilité pour leurs domestiques, leurs scandales, leurs injustices, leur irréligion ; en voyant d'autre

part dans les domestiques, si peu de soumission à l'ordre de la Providence, si peu d'esprit de foi dans l'exercice de l'obéissance, si peu de fidélité dans la conduite de leurs différents emplois ; ah! ne dirait-il pas de nous qui sommes son peuple nouveau, ce qu'il disait de l'ancien peuple ? En vérité, en vérité, ce maître et ce serviteur infidèles sont la confusion, non-seulement des Juifs, mais encore des chrétiens, et deviendront notre condamnation, si nous ne profitons pas de leur exemple. *Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.* Aussi écoutez ce que Jésus-Christ ajoute : Plusieurs viendront, dit-il, de l'Orient et de l'Occident, et s'assiéront au banquet céleste avec Abraham, Isaac et Jacob ; et les enfants du royaume seront jetés dehors, dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Ceci vous regarde, enfants du royaume qui est l'Église, maîtres et domestiques qui m'écoutez. Si vous ne changez de conduite, vous verrez ce maître de notre évangile, assis avec Abraham, qui fut lui-même un si bon maître, parce qu'il était le premier serviteur de Dieu, qu'il le faisait régner dans sa maison, et qu'il était le père de tous ses domestiques. Vous verrez ce serviteur de notre évangile, assis avec Jacob qui, fuyant la persécution de son frère Ésaü, fut lui-même obligé de servir, et qui le fit avec tant de zèle et de fidélité, malgré les injustices de son maître Laban, qu'il attira sur lui les bénédictions du ciel, et a mérité que saint Augustin le proposât comme un modèle aux domestiques chrétiens. Voilà ceux que vous verrez avec Abraham, Isaac et Jacob, assis au festin éternel de Dieu; et vous, serviteurs infidèles, maîtres impitoyables, vous, quoique chrétiens et enfants du royaume, vous en serez exclus pour toujours. Vous serez bannis loin de cette lumière ineffable qui éclaire les saints dans le ciel. Vous serez jetés loin de Dieu dans les ténèbres éternelles, où règnent l'horreur, le trouble et le désespoir. Là, vous pleurerez et vous grincerez des dents, maîtres barbares, en vous souvenant de vos scandales, de vos injustices, de vos duretés. Là, vous pleurerez et vous grincerez des dents, domestiques infidèles, au souvenir de votre peu de piété, de conscience et même d'honnêteté.

Mais quel moyen de prévenir ce malheur ? Le voici, mes Frères : soyons de véritables chrétiens. La charité est l'âme du christianisme ; ayons donc la charité et mettons-nous à la place les uns des autres. Que les maîtres se mettent à la place de leurs domestiques, et ils les traiteront avec douceur. Que les domestiques se mettent à la place de leurs maîtres, et ils gèreront toutes leurs affaires avec fidélité. C'est ainsi que nous marcherons sur les traces de Jésus-Christ, qui, étant le Maître de tous, s'est rendu le serviteur de tous, pour nous conduire tous à la vie éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus étant descendu de la montagne, une troupe nombreuse de peuple le suivit. Et en même temps un lépreux vint à lui.

Jésus-Christ, en parcourant sa carrière, imprimait sur tous ses pas les traces de sa puissance et de sa bonté. Presque toutes ses actions étaient des miracles, et ses miracles des bienfaits. C'était principalement sur les infirmités humaines qu'il exerçait ce pouvoir souverain, auquel toute la nature obéissait, et les historiens sacrés de sa vie remarquent que de toutes parts les malades accouraient en foule, et s'empressaient de le toucher, assurés d'être guéris par la vertu qui sortait de lui (1). Outre le principe de bonté et de miséricorde qui caractérisait toutes ses actions, il avait encore un motif particulier pour opérer ces admirables guérisons. Elles étaient l'emblème des guérisons non moins mira-

(1) Et dixit discipulis suis ut navicula sibi deserviret propter turbam, ne comprimerent eum. Multos enim sanabat, ita ut irruerint in eum, ut illum tangerent quotquot habebant plagas *Marc.*, III. 9 et 10.

Et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa, et Jerusalem, et maritima, et Tyri, et Sidonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur a spiritibus immundis, curabantur Et omnis turba quærebat eum tangere ; quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes., *Luc.*, VI. 17, 18 et 19.

culeuses qu'il était venu opérer dans les âmes, et qui étaient l'objet principal de sa mission. Toutes les maladies corporelles figurent dans leurs effets, quelques-uns des effets de la maladie spirituelle qui est le péché ; mais aucune ne le représente d'une manière plus formelle que la lèpre, dont Jésus-Christ fait ici l'objet de sa charité. La lèpre est une corruption de la masse du sang ; le péché est de même une corruption du cœur : la lèpre couvre le corps d'une humeur sale et infecte, le rend hideux et difforme ; le péché défigure l'âme en la couvrant de souillures, et effaçant en elle l'image de Dieu, en fait un objet d'horreur : la lèpre est un mal qui se gagne par la communication ; le péché n'est-il pas aussi contagieux, et ne se propage-t-il pas par le commerce de ceux qui en sont infectés ? En conséquence, la lèpre faisait exclure de la société des hommes sains ceux qui en étaient attaqués ; le péché éloigne les justes, et les engage à se séparer des vicieux pour n'en être pas gâtés. La contagion du péché est même plus funeste que celle de la lèpre, parce qu'elle se communique à ceux qui sont déjà pécheurs, et que sa communication augmente encore le mal, et le rend plus grave. Considérons, dans la guérison du lépreux de cet évangile, la guérison de la lèpre spirituelle dont nous sommes chargés. Étudions dans l'action de cet homme, comment elle s'obtient, et dans celle de Jésus-Christ comment il l'accorde.

Le lépreux venant à Jésus pour être guéri de son humiliante infirmité, est un modèle de l'empressement avec lequel nous devons aller à lui pour être guéris et délivrés de la nôtre. Mais plus nous aurions besoin de recourir à lui, plus nous nous en éloignons. Les temples désertés, les tribunaux sacrés abandonnés, les sacrements négligés, les prières omises, voilà les effets constants du péché. Chargés de notre hideuse lèpre, loin de désirer, nous craignons d'en être délivrés ; loin de faire des démarches pour en être guéris, nous l'augmentons sans cesse par nos rechutes. Pécheurs, non-seulement vous n'allez pas vers le médecin de vos âmes, mais lui-même vient souvent à vous, et vous le rejetez. Ces remords salutaires qu'il vous inspire, ces pieux mouvements qu'il vous suggère, ces bons exemples qu'il met sous vos yeux, ces exhortations, et publiques et pri-

vées, qu'il vous fait adresser ; ces maladies, ces afflictions qu'il vous envoie ; ces morts soudaines dont il vous environne, ce sont autant de visites que Jésus-Christ daigne vous faire ; et vous ne le recevez pas, et vous fermez les yeux pour ne pas le voir, et vous repoussez loin de vous, comme un censeur incommode, ce bienfaiteur indulgent qui vient vous apporter le salut.

Il l'adora, en disant : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir.

Le lépreux commence par se prosterner devant Jésus ; et c'est dans cette posture, témoignage de la profonde humiliation de son cœur, qu'il se présente à ses yeux. Combien de pécheurs, s'ils viennent quelquefois par coutume, par convenance, par tout autre motif, se montrer dans le temple du Seigneur, daignent à peine fléchir le genou ; et dans la fierté de leur attitude, dans l'effronterie de leurs regards, dans la hauteur de leur ton, dans la familiarité de leur discours, étalent dans le sanctuaire, en présence de Dieu qui y réside, une arrogance qu'ils rougiraient de faire paraître parmi leur société, et dans leurs maisons ! Pour quelques publicains pénitents qui frappent leur poitrine en implorant la miséricorde, combien d'audacieux pharisiens, le front levé, insultent encore la justice, après l'avoir offensée. N'as-tu pas vu, dit le Seigneur à son prophète, Achab humilié devant moi ? Puisqu'il s'est humilié pour moi, je détournerai de sa personne les fléaux qu'il avait mérités (1). Il est prêt à dire pour nous la même chose. Son bras, suspendu sur nos têtes, peut encore être désarmé par notre humiliation, mais par une humiliation sincère. Antiochus, frappé par la main divine, s'humilie en vain, parce qu'il ne s'humilie qu'en apparence, et que ses discours, arrachés par la crainte de la mort présente, ne sont pas l'expression d'un sentiment religieux. En vain vous prosternerez-vous de même devant le Seigneur ; en vain lui adresserez-vous les prières les plus soumises, si vous conservez dans le cœur la même arrogance. L'humiliation extérieure n'est que le signe de celle de l'âme, dont elle tire son prix. Si on l'en

(1) Nonne vidisti humiliatum Achab coram me ? Quia igitur humiliatus est mei causâ, non inducam malum in diebus ejus. III. *Reg.*, XXI. 29.

sépare, ce n'est plus qu'une hypocrisie, qu'un simulacre de pénitence, plus propre à irriter Dieu qu'à l'apaiser.

Ce n'était pas là l'humiliation du lépreux de notre évangile ; et la prière qu'il adresse à Jésus-Christ le montre bien clairement. Elle est courte ; mais combien de sentiments elle renferme ! Et la foi la plus absolue dans la souveraine puissance, et la confiance la plus entière dans la bonté infinie ; et l'aveu que la guérison ne lui est pas due, et la crainte de n'en être pas digne. Cet homme espère tout de Jésus-Christ, et craint tout de lui-même. Et voilà les sentiments dans lesquels nous devons nous approcher du tribunal sacré : en contemplant la puissance et la miséricorde infinies ne notre Juge, pour ne pas tomber dans le désespoir ; en considérant l'énormité de nos offenses et la disproportion de notre repentir, pour ne pas nous laisser emporter par la présomption. L'un nous éloignerait de la pénitence ; l'autre la rendrait vaine et infructueuse. L'un ou l'autre, en nous laissant tout le poids de nos péchés, nous chargeraient d'un péché de plus. Entre ces deux écueils, l'espérance et l'humilité nous dirigent, et nous empêchent d'aller nous y briser. Comme dans l'ordre physique deux impulsions différentes donnent aux corps une direction mitoyenne ; de même dans la carrière de la pénitence, ces deux précieuses vertus, combinant leurs effets, conduisent l'âme, la poussent vers son but par une ligne qui leur est commune, et l'empêchent de s'écarter, soit de l'un soit de l'autre côté. L'espérance nous y soutient ; l'humilité nous y guide : l'espérance nous présente le terme ; l'humilité nous le fait atteindre.

Jésus étendant la main, le toucha et lui dit : Je le veux, soyez guéri. Et à l'instant sa lèpre fut guérie.

Le lépreux avait imploré la bonté et la puissance de Jésus : Jésus aussitôt manifeste l'une et l'autre. Il satisfait son désir sur le champ et avec une tendre compassion. Il ne dédaigne pas de toucher cette chair sale et infecte, dont la vue seule inspirait l'horreur. Quel est donc ce maître absolu qui opère les plus grandes merveilles, en disant : *Je le veux ?* C'est encore de la même manière qu'il opère dans l'ordre de la grâce. C'est la même autorité souveraine communiquée à ses ministres, qui dissipe la lèpre spiri-

tuelle. Le prêtre, dans le saint tribunal, n'est pas, quoi qu'en dise l'hérésie, un simple organe de la volonté céleste. Il opère, à l'exemple de Jésus-Christ, par la puissance dont il est revêtu. Sa fonction ne consiste pas à déclarer que les péchés sont remis ; il les remet véritablement, comme le Sauveur guérissait la lèpre. De même que Jésus-Christ disait : *Je le veux, sois guéri*; de même son délégué dit : Je t'absous. C'est le même pouvoir suprême qui fait disparaître l'une et l'autre lèpre. C'est la même parole à laquelle obéissent les maladies du corps et celles de l'âme.

Alors Jésus lui dit : Gardez-vous de parler de ceci à personne ; mais allez vous présenter au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, pour que cela leur serve de témoignage.

Quel peut être le motif du divin Sauveur pour imposer silence au lépreux sur le bienfait qu'il vient de lui accorder? N'était-il pas utile que ces miracles fussent connus, et manifestassent la divinité de sa mission ? Pouvait-il espérer que celui qu'il venait d'opérer à la vue d'une multitude serait ignoré ? C'était pour nous, pour notre instruction, qu'il montrait cette modestie. Il nous apprenait en ce moment, par son exemple, ce dont ailleurs il nous instruit par ses leçons, l'éloignement de l'ostentation, et le soin que nous devons avoir de fuir les louanges. Il ne craignait pas pour lui-même la séduction des éloges ; mais il la craignait pour nous, et il nous montrait à la prévenir. Il nous apprenait à munir la piété, empressée de faire le bien, de l'humilité, soigneuse de le cacher, et à rendre nos bonnes actions plus précieuses devant Dieu, et moins dangereuses pour notre amour-propre par le secret où nous les renfermons. Mais saint Marc observe que le lépreux ne se crut pas obligé au secret que lui avait recommandé son bienfaiteur; que sa reconnaissance, plus forte que son obéissance, publia partout le miracle dont il avait été l'heureux objet; et que l'éclat fut si grand, que Jésus se vit obligé pendant quelque temps de se tenir hors de la ville, et dans des lieux écartés, pour éviter le trop grand concours des admirateurs, qui cependant, jusque dans sa retraite, accouraient vers lui de toutes parts (1).

(1) At ille egressus cœpit prædicare, et diffamare sermonem, ita ut

En ordonnant au lépreux le secret sur sa guérison, Jésus-Christ lui commande d'aller se présenter devant le prêtre pour la constater. Et nous avons sur cela deux observations importantes à faire.

En premier lieu, Jésus-Christ donne ici un exemple de la soumission que l'on doit à la loi. Les lépreux, exclus de tout commerce avec le public, tant que durait leur contagion, ne pouvaient être rendus à la société qu'après leur guérison; et c'étaient les prêtres que la loi chargeait de vérifier s'ils étaient véritablement guéris. Jésus commande en maître aux lois de la nature, et respecte en sujet soumis celles de l'État. Il rend par un miracle la santé au lépreux; mais pour lui rendre les droits de citoyen, il le renvoie à l'autorité légitime. Il ne perd pas une occasion de distinguer les droits de Dieu de ceux du souverain, et d'ordonner de rendre à l'un et à l'autre ce qui lui est dû. Il établit l'ordre admirable des deux puissances, l'une spirituelle, et l'autre temporelle : toutes deux souveraines, mais jamais rivales; absolument indépendantes, sans être opposées; différentes dans leurs dépositaires, dans leurs objets, dans leurs moyens, et cependant s'aidant mutuellement, et se donnant une force réciproque. La religion fait de la soumission aux lois du souverain une obligation de conscience, sans acquérir aucune autorité, ni directe, ni indirecte sur ses lois; le souverain munit de la force extérieure les lois de la religion, et les fait exécuter, sans partager le pouvoir de les dicter : admirable concert qui n'existe que dans l'Église de Jésus-Christ, qui est essentiel à sa catholicité, et qui en fait la religion de tous les gouvernements, comme elle l'est de tous les pays!

En second lieu, Jésus-Christ a donné aux prêtres de la nouvelle loi le pouvoir de connaître la lèpre spirituelle, comme la loi de Moïse attribuait aux prêtres juifs la connaissance de la lèpre corporelle. La puissance des prêtres catholiques est même plus étendue, puisqu'ils sont non-seulement les témoins, mais les ministres de la guérison. Jésus-Christ dit donc à tous les pécheurs, comme au lépreux

jam non posset manifeste introire in civitatem, sed foris in desertis locis esset, et conveniebant ad eum undique. *Marc.*, I, 45.

de cet évangile : Allez vous présenter au prêtre. Mais la lèpre de l'âme n'étant pas visible comme celle du corps, c'est à celui qui en est atteint à la faire connaître. Il lui est ordonné de se découvrir tout entier, sans déguisement, sans réserve, au médecin de son âme. Malheur à celui qui dans cette manifestation, userait de dissimulation ou de réticence ! Non-seulement sa honteuse maladie ne sera pas guérie, mais il l'aggravera encore ; et aux souillures dont il est couvert, il en ajoutera une plus hideuse et plus infecte.

Le don prescrit par la loi aux lépreux qui avaient été guéris, et que Jésus-Christ ordonne à celui de notre évangile d'aller offrir, est l'emblème de la satisfaction, partie essentielle de la pénitence chrétienne. Dans le pardon qu'il accorde au pécheur, Dieu concilie les bienfaits de sa miséricorde et les droits de sa justice. La miséricorde remet à l'homme sa faute; la justice lui en fait subir une expiation : la miséricorde le délivre des supplices éternels : la justice y substitue une peine temporelle : la miséricorde le fait cesser d'être pécheur ; la justice exige qu'il reste pénitent : dogme sacré, qu'ont professé tous les siècles de l'Église ; dogme précieux qui détourne du péché, prévient les rechutes, réforme les habitudes, exerce aux bonnes œuvres, excite à la vigilance. Ils sont perdus, ces salutaires effets, pour l'hérésie, qui en contestant la nécessité de la satisfaction, s'est privée de tous les biens qu'elle produit. Ainsi, à chaque article de foi que l'on abandonne, on sacrifie une multitude de principes moraux que la sagesse infinie y a inséparablement unis. Nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, sont les œuvres par lesquelles nous satisfaisons à la justice divine. Ce sont les dons que Jésus-Christ ordonne de présenter pour la guérison de notre lèpre.

Lorsqu'il fut entré dans Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui, et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie, dont il est fort tourmenté.

Le centenier, que cet évangile nous présente à la suite du lépreux, fait éclater plusieurs vertus dignes de toute notre admiration, et qui lui méritent les éloges de Jésus-Christ.

Il témoigne d'abord une charité tendre pour son serviteur. Il vient implorer le Sauveur avec toute l'ardeur qu'il aurait pu mettre pour lui-même : qualité bien rare parmi les maîtres mondains, qui, pour la plupart, considérant leurs domestiques comme une classe trop inférieure pour qu'ils leur soit rien dû, s'imaginent être quittes de tout devoir envers eux quand ils leur ont payé leurs gages. Rien de plus commun dans le monde que les plaintes des maîtres envers leurs domestiques, et souvent rien de plus injuste. Les reproches que vous leur faites, c'est souvent à vous-mêmes que vous devriez les adresser. Vous vous plaignez de leurs défauts : avez-vous fait ce que vous deviez pour les prévenir, pour les corriger ? Les avez-vous fait aller aux instructions de l'Église ? Avez-vous eu soin qu'ils assistassent aux offices divins ; qu'ils remplissent les devoirs de la religion, principe universel et fondement solide de la morale ? Vous vous plaignez de leurs mœurs : c'est peut-être auprès de vous qu'ils les ont perdues. C'est en attendant la fin de vos spectacles, de vos jeux, de vos dissolutions, pendant des heures, quelquefois pendant des nuits entières, au milieu de sociétés corrompues, qu'ils se sont familiarisés avec le vice ; c'est peut-être même seulement en vous regardant ; et vous leur imputez ce qui n'est que la suite de vos scandales. Vous vous plaignez de leur peu d'affection ; en avez-vous pour eux ? Et de quel droit prétendez-vous être aimés de ceux que vous n'aimez pas ? Ils doivent au salaire que vous leur donnez leurs services, et rien de plus ; mais l'attachement ne peut être que le prix de l'attachement. Les serviteurs sont pour l'ordinaire ce que leurs maîtres les font être. Et voyez leur différence dans les maisons édifiantes, et dans les maisons déréglées. Ils ne sont, et ils ne peuvent être pour leurs maîtres, que ce que leurs maîtres sont pour eux. Ayez pour eux le sentiment qui anime le bon centenier, aimez-les, mais aimez-les chrétiennement. Ayez soin d'eux, et de leur âme autant que de leur corps. Faites-leur chérir par votre douceur les vertus que vous leur montrerez ; c'est le moyen de les leur inspirer. Vous les rendrez ce qu'ils doivent être, en étant vous-mêmes tels que vous le devez.

Le centurion témoigne encore une confiance bien touchante dans la puissance et dans la bonté du Sauveur : il semble qu'il ne lui demande rien. Il se contente de lui exposer le triste état où languit son serviteur. Il connaît cette bienfaisance infinie à qui il suffit de présenter des maux, pour qu'elle s'empresse de les soulager. Et c'est là le sentiment qui doit nous conduire aux pieds de Jésus, et avec lequel nous devons lui exposer les infirmités, les langueurs, les plaies de notre âme. Croyons avec une foi ferme qu'il peut nous guérir. Soyons également assurés qu'il le veut. Sûrs de ses dispositions, ne craignons que les nôtres : c'est le seul obstacle qui puisse arrêter sa bonté.

Jésus lui dit : J'irai, et je le guérirai. Le centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.

Voici un admirable combat entre la bonté du Sauveur et l'humilité du centenir. C'est Jésus qui veut aller dans la maison du centurion, et c'est le centurion qui s'oppose à cet excès d'honneur, qu'il ne croit pas mériter. Mais, comme le disent les saints Pères, plus il s'en déclare indigne, plus par là même il s'en rend digne ; et son humilité, qui le porte à recevoir son Dieu dans sa maison, lui mérite le bienfait de le recevoir dans son cœur. L'Église admirant, d'après Jésus-Christ lui-même, ces belles paroles, nous les rappelle dans l'action la plus sainte de notre vie, au moment où nous allons recevoir au dedans de nous notre Dieu, réellement présent sous les espèces eucharistiques. Nous devons les répéter avec le prêtre, ces paroles consacrées par l'éloge de Jésus-Christ, et par l'usage de l'Église. Mais les répétons-nous avec le sentiment profond de la grandeur de Dieu et de notre néant ; de sa sainteté et de notre corruption ; de sa bonté et de notre ingratitude? Sentons-nous aussi vivement, non pas qu'il serait juste en soi, car cela est au-dessus de notre nature, mais qu'il nous est possible, combien nous sommes indignes de l'honneur immense que va nous faire notre Dieu, nous viles créatures, et, ce qui est bien pis encore, nous malheureux pécheurs, qui ne méritons que sa colère? En levant les yeux sur ce Dominateur suprême qui, descendu du trône de sa gloire, vient, par un incompréhen-

sible miracle de sa puissance et de sa bonté, se renfermer dans de viles espèces pour s'unir et s'incorporer à nous, contemplons en esprit la multitude d'esprits célestes répandus autour de lui, qui, dans un saint respect, prosternés, se couvrent de leurs ailes. Que sommes-nous auprès de ces esprits si parfaits et si purs ? Et cependant nous allons recevoir un honneur qu'ils ne sont pas admis à partager.

Si nous étions pénétrés, comme nous devons l'être, de notre indignité, les paroles du centurion trouveraient leur application à un grand nombre de circonstances de notre vie. Combien d'occasions où nous devrions dire avec autant de sincérité, et avec plus de fondement encore que lui : *Je ne suis pas digne ;* et où nous tenons effrontément le langage contraire ! Qui voit-on dans le monde refuser une place, une dignité, parce qu'ils ne sont pas capables de les remplir ? Disons la vérité tout entière : qui ne voit-on pas courir après les emplois et les honneurs, sans s'embarrasser s'il en est ou s'il n'en est pas digne, sans craindre de s'avilir ensuite devant les hommes, et de se perdre devant Dieu ? Sur la multitude de concurrents qui se disputent une place vacante, combien peu sont en état d'en exercer les fonctions ! Et ce sont presque toujours les plus incapables qui se montrent les plus ardents. Le sanctuaire même n'a pas de barrière assez forte pour arrêter cette déplorable et funeste ambition. Les dignités sacrées sont poursuivies avec la même avidité, envahies avec la même audace que les autres, par des hommes qui ont la conscience de n'être ni doués des talents, ni pourvus des connaissances, ni ornés des vertus qu'elles exigent. Chacun se rend hardiment le juge de ce qui lui est dû, prenant pour mesure de son mérite ses prétentions, et pour règle de son jugement ses désirs.

Car moi, qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, je dis à l'un des soldats qui sont sous moi : Allez, et il va ; venez, et il vient ; et à mon serviteur : Faites cela, et il le fait.

Le centenir exprime ici, d'une manière bien énergique, la haute idée qu'il a de Jésus-Christ et de sa puissance. Si lui-même, qui n'est qu'un officier subalterne, exerce sur ses soldats et sur son serviteur une telle autorité, quel em-

pire plus absolu Jésus-Christ ne doit-il pas avoir ? et sur qui ? sur la nature entière. Il reconnaît que ce maître tout-puissant n'a qu'un mot à dire, et que la maladie obéissante disparaîtra à sa voix.

Jésus l'entendant, resta dans l'admiration ; et il dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une aussi grande foi dans Israël.

Être loué par Jésus, voilà la première récompense des justes. Il viendra le jour, le dernier des jours, où le temps terminant sa carrière, se précipitera dans l'éternité. Alors, assis sur le trône de sa gloire, et, revêtu de toute sa majesté, Jésus-Christ assemblera devant lui toutes les nations et tous les siècles, et décrétant avec éclat l'éternelle destinée des hommes, il leur distribuera la louange et le blâme. Insensés, nous courons avec ardeur après les éloges des hommes, nous recherchons avec empressement leurs applaudissements : vaine fumée, qui presque toujours nous échappe, et qui, si nous parvenons à la saisir, ne fait que nous salir par la vanité qu'elle nous inspire. Cherchez la trace de ces hommes qui, à force de travaux, de fatigues, de peines, étaient parvenus à se faire une réputation parmi leurs contemporains : ils ont péri, et après eux, comme dit l'Esprit-Saint, leur mémoire a péri aussi avec plus ou moins de bruit (1). La seule gloire digne de nous est celle que distribue Jésus-Christ. Elle est impérissable comme toutes les paroles sorties de sa bouche (2). Les noms qu'il célèbre sont écrits, non dans un prétendu temple de mémoire, mais dans les cieux (3).

Le centurion de l'Évangile était un gentil. Il n'était pas du nombre des héritiers de la promesse. Il n'était pas, comme eux, dépositaire des oracles qui promettaient le Messie, il n'avait pas comme eux l'obligation de connaître cette suite de prophéties et de figures qui fondaient l'attente d'Israël, et qui, se trouvant par un admirable concert, réunies dans Jésus, devaient fixer sur lui tous les regards. Et cependant

(1) Perit memoria eorum cum sonitu. *Psalm.*, IX. 7.

(2) Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt. *Matth.*, XXIV. 35.

(3) Gaudete autem, quod nomina vestra scripta sunt in cœlis. *Luc.* X. 20.

tandis qu'Israël aveuglé méconnaît le libérateur si souvent promis, si longtemps désiré, si impatiemment attendu, cet étranger, éclairé par la foi, le reconnaît, révère sa puissance, implore sa bonté, adore sa majesté suprême. L'éloge que Jésus-Christ fait de sa foi, renferme un blâme indirect de celle des Juifs, à laquelle il la compare. Et parmi les chrétiens, combien en est-il à qui il pourrait adresser des reproches du même genre ! Vous, hommes éclairés sur tant d'autres objets, et à qui furent si soigneusement enseignées les saintes maximes de la religion, ne devriez-vous pas rougir de voir des hommes simples, sans éducation, sans culture, les posséder mieux, les pratiquer plus fidèlement que vous? Vous, ministres des autels, pouvez-vous soutenir le parallèle d'une multitude de laïques qui donnent le spectacle d'une vie plus édifiante que la vôtre, d'une piété plus vive, d'une circonspection plus exacte, de mœurs plus pures? Vous qui, dans les solitudes consacrées à la vertu, êtes allés chercher la perfection, et qui vous y êtes voués à la pratique constante de tous les conseils évangéliques, n'est-ce pas pour vous une honte de voir, au milieu des dissipations du monde, de simples chrétiens vous donner l'exemple de la ferveur qui devrait vous animer, de la régularité qui devrait vous diriger, du recueillement qui devrait vous distinguer ? Quand celui qui vous distribua à tous vos talents, et qui vous jugera sur l'usage que vous en aurez fait, viendra vous en demander compte, qu'aurez-vous à lui répondre ? Ne serez-vous pas confondus par le rapprochement de ces justes dont vous auriez dû être les modèles, et que vous n'avez pas même pris pour les vôtres?

Aussi je vous déclare que beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et siégeront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Ces paroles du Sauveur renferment deux prophéties dont nous voyons l'accomplissement : l'une de consolations et de promesses, l'autre de terreurs et de menaces.

D'abord Jésus-Christ prend occasion de la foi vive que fait éclater un gentil, pour annoncer le triomphe de la foi dans la gentilité entière. Il prédit ce que nous voyons, ce

que nous admirons, la conversion miraculeuse du monde à sa religion, l'orient et l'occident venant se réunir sous sa loi, tous les peuples de la terre bénis dans les descendants d'Abraham, devenus les héritiers de la foi, des promesses, des récompenses de ce patriarche ; le royaume des cieux agrandi pour recevoir le genre humain tout entier, qui s'empresse d'y entrer. Quel autre homme a jamais osé faire une semblable prophétie ? Quel autre qu'un Dieu pouvait déclarer d'avance à l'univers entier qu'il viendrait se soumettre à sa loi ? Et quand nous voyons la prédiction suivie de l'événement, pouvons-nous douter quel en est l'auteur ? Quand nous voyons le monde obéissant changer à la voix qui le lui commande, pouvons-nous méconnaître la voix qui autrefois lui ordonnant d'exister, le fit sortir du néant ?

A la vocation des Gentils, Jésus-Christ joint la réprobation des Juifs. Nous les voyons ces ténèbres épaisses dans lesquelles marche depuis tant de siècles ce peuple, autrefois le seul qui connût la lumière ; ces ténèbres que rien ne peut dissiper, ni l'accomplissement si clair de ses prophéties, ni l'exemple du monde entier, ni son propre malheur ; ces ténèbres qui ne sont que le commencement et la route des ténèbres bien plus horribles où il va se précipiter aveuglément. Peuple malheureux, qui ferme les yeux à la lumière dont tout l'univers est éclairé ; plus malheureux encore, quand, du séjour des pleurs et des grincements de dents, contemplant de loin le royaume qui lui était destiné, il y verra siéger avec ses patriarches les étrangers substitués à ses espérances, et qu'au sentiment douloureux de ses tourments, il joindra le regret désespérant de ses pertes.

Cette prophétie du Sauveur a un sens plus étendu encore, et nous pouvons avec fondement nous appliquer à nous-mêmes sa menace. Nous avons été mis par notre baptême à la place des Juifs. C'est nous qui sommes maintenant, au lieu d'eux, les enfants du royaume. Devenus ce qu'ils étaient, craignons de devenir à notre tour ce qu'ils sont. Craignons de laisser comme eux passer en d'autres mains cet héritage, que leur faute a fait sortir des leurs. Nous les suivrons dans leurs ténèbres extérieures, si nous les suivons dans leur infidélité. Nous partagerons leurs grincements de dents, si nous partageons leur aveuglement. Substitués à leurs

récompenses, nous serons associés à leur châtiment, si, après le terrible exemple de la vengeance exercée sur eux, nous sommes assez insensés pour les imiter.

Jésus dit ensuite au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. Et à l'heure même le serviteur fut guéri.

En accordant au centenier sa demande, Jésus-Christ nous apprend que la foi qui anime nos prières est la mesure de leur efficacité. Ses paroles sont la réponse qu'il fera à toutes nos demandes.

Si nous le supplions avec la confiance ferme et ardente du centenier, il nous est accordé selon ce que nous avons cru. Si nos prières émanent d'une foi faible et chancelante, il ne nous est encore fait que selon ce que nous avons cru. Nous nous plaignons souvent que nos vœux ne sont pas exaucés. L'apôtre saint Jacques nous en donne la raison. Vous demandez, dit-il, et vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal (1). L'un des principaux vices de nos prières est qu'elles ne reçoivent pas de notre foi l'impulsion qui les fait monter jusqu'au trône de l'Éternel. Demandez, nous dit le même apôtre, avec foi, sans défiance, sans hésitation. La prière qui procède d'une foi hésitante ressemble au flot incertain qui, après avoir été poussé de côté et d'autre, vain jouet des vents, retombe sur lui-même, et se brise sans effet (2). Lors donc que nous voyons nos prières ne pas atteindre leur effet, cherchons le remède dans nous-mêmes ; ranimons notre foi, et comptant sur la parole sacrée qui ne peut jamais tromper, soyons assurés de recevoir tout ce que nous demanderons dans l'oraison, en croyant (3).

(1) Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis. *Jac.*, IV, 3.

(2) Postulet autem in fide nihil hæsitans : qui enim hæsitat, similis est fluctui maris, qui a vento movetur et circumfertur. *Jac.*, I, 6.

(3) Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis. *Matth.*, XXI, 22.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR M. L'ABBÉ BAYLE.

Chanoine honoraire,

Docteur en théologie, professeur d'éloquence à la faculté de théologie d'Aix.

En ce temps-là, lorsque Jésus descendit de la montagne, une grande foule le suivit, et voilà qu'un lépreux, etc. (*S. Matth.* c. VIII).

Notre-Seigneur venait d'instruire le peuple sur la montagne. Il lui avait appris en quoi consiste le vrai bonheur. Il avait proclamé ces huit béatitudes qui devaient consoler jusqu'à la fin des âges ceux qui sont pauvres, ceux qui pleurent, ceux qui sont persécutés ; il avait rappelé la bonté de Dieu, toujours prêt à écouter favorablement ceux qui l'implorent avec une piété sincère ; il avait dit : « Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira. Quiconque demande reçoit, quiconque cherche trouve, quiconque frappe voit la porte s'ouvrir pour le laisser entrer. » Lorsque le Sauveur descendit de la montagne où il avait donné au peuple de si beaux enseignements, une occasion se présenta de confirmer par un fait éclatant la vérité de ce qu'il avait dit. Un lépreux qui ne s'était pas mêlé à la foule avide d'entendre le divin Maître, mais qui s'était tenu à l'écart, se dirigea vers le Sauveur. Peut-être étaient-elles venues jusqu'à ses oreilles ces paroles consolantes qui annonçaient que Dieu exauce la prière des malheureux, qu'il répand ses bienfaits sur tous ceux qui les demandent avec ferveur. Qui avait plus besoin des secours du ciel que ce lépreux ? Il était affligé par une maladie épouvantable ; il devait se tenir éloigné de la société des hommes, il devait porter loin de la ville ses pas errants. Aucun témoignage d'amitié n'arrivait jusqu'à lui. Il vivait seul avec ses douleurs, que nul remède ne soulageait. Mais il va éprouver la vérité des promesses faites par Jésus-Christ ; puisqu'il suffit de demander à Dieu pour

les pécheurs qui ont le plus pressant besoin de recourir à la prière. Leur maladie morale, remords ou insensibilité, présomption ou désespoir, est plus funeste que toutes les maladies corporelles. Le lépreux de l'Évangile est la figure de leurs désordres, qu'il soit aussi un exemple imité par leur repentir.

La lèpre commençait par flétrir une partie du corps ; de là, elle étendait peu à peu ses cruels ravages, elle finissait par corrompre toute la masse du sang. De même le péché, en pénétrant la substance de l'âme, n'en vicie pas dès le premier instant toutes les facultés ; il laisse d'abord subsister un désir du bien qui fait continuer les prières qu'on avait l'habitude d'adresser à Dieu. L'âme, coupable d'une faute mortelle, éprouve de cuisants remords. Si elle résiste à ces vifs reproches de la conscience, elle retombera dans le péché avec plaisir, elle en contractera l'habitude, il deviendra pour elle une sorte de malheureuse nécessité. Dans cet état, une honteuse lèpre morale infectera tout son être ; sa raison sera obscurcie, elle perdra le souvenir et jusqu'à la notion de son créateur ; elle cessera d'entrevoir au delà de cette vie les biens éternels, elle sera tourmentée par de violents désirs de posséder les biens périssables, de se rassasier de joies criminelles qui ne peuvent pas la contenter, parce qu'elle est créée pour un bonheur infini ; elle ne se servira de son imagination que pour se représenter perpétuellement le coupable objet que poursuivent ses désirs. La lèpre du péché ne laisse en elle rien d'intact. Cette lèpre condamne ceux qui en sont infectés à une séparation plus lamentable que celle dont gémissait le lépreux de l'Évangile, obligé de fuir les demeures des hommes et de se tenir éloigné de l'enceinte de la cité. Les pécheurs sont séparés de Dieu : ils ont rompu volontairement les liens d'amitié qui les attachaient avec leur Père céleste. Dieu ne peut pas résider avec sa grâce dans un cœur qui a voulu se livrer à l'infection du péché ; il laisse au démon l'empire sur ce cœur souillé. Le pécheur est séparé aussi de la société des anges et des élus ; il s'est retiré de la communion des saints ; il n'a plus voulu être un membre vivant du corps mystique de Jésus-Christ. Il est separé même de l'assem-

blée des fidèles ; on ne le voit plus dans le temple prendre part au culte public, chanter avec ses frères les louanges de son Dieu, assister au saint sacrifice, entendre la parole sainte, recevoir et donner le bon exemple ; on ne le rencontre plus que dans les assemblées qui méritent tous les anathèmes que Jésus-Christ a prononcés contre le monde à cause de ses scandales.

En ce fâcheux état, les pécheurs doivent-ils désespérer ? Non ; la prière peut encore les sauver. S'ils ont horreur de leur lèpre, s'ils veulent être purifiés, s'ils conjurent le divin Maître de les délivrer de leur souillure, le ministre du divin pardon étendra la main, au nom de Dieu, sur leur tête inclinée avec repentir, et la bonne odeur de Jésus-Christ dissipera dans leur âme l'infection du péché. Ils peuvent crier vers le ciel, avec la confiance qui animait le Roi-Prophète contrit et humilié, lorsqu'il disait à Dieu : « Vous m'aspergerez avec l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez, et je redeviendrai plus blanc que la neige. » Le désir d'une prompte guérison, une prière fervente adressée à Dieu pour obtenir ce bienfait, voilà ce que nous voyons clairement dans le lépreux de l'Évangile, voilà ce qui doit se retrouver dans tout pécheur. S'il n'a pas un désir sincère de changer de vie, s'il ne demande pas à Dieu la force dont il a besoin pour accomplir l'œuvre difficile de sa conversion, il restera livré à la lèpre qui le dévore. Malheureusement rien n'est plus rare qu'une franche détestation du péché ; la volonté est partagée ; on désire sortir du mal, et en même temps on désire en goûter encore les charmes mortels. Saint Augustin, qui a connu ces tristes hésitations d'une âme engagée dans des habitudes trop chères, les a décrites dans ses *Confessions* avec des traits saisissants. Il demandait au Seigneur la grâce de la chasteté, et cependant il ne voulait pas la recevoir au moment où il en exprimait le désir. Il craignait d'être exaucé trop tôt, il craignait d'être guéri trop soudainement de la maladie qui le consumait : *Timebam ne cito exaudires me.* L'ennemi de mon âme, dit-il, tenait captive ma volonté. Il avait fait de ma passion une chaîne qui m'enveloppait et me rendait incapable de mouvements généreux. Ce n'était pas un fer étranger qui me liait, c'était

ma volonté plus dure et plus inflexible que le fer, et en même temps j'étais irrité de me sentir captif, et je soupirais : *Suspirabam ligatus non ferro alieno, sed ferrea voluntate.* Les pécheurs qui gémissent et soupirent sont bien près de leur guérison. Qu'ils prient avec plus d'ardeur. Qu'ils répètent à Dieu : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier. Qu'ils redoublent d'efforts contre eux-mêmes, qu'ils s'éloignent des occasions, qu'ils viennent vers Jésus-Christ, décidés à ne plus le quitter jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leur pardon, et le Sauveur leur dira : Je le veux, soyez purifiés, soyez pardonnés, soyez de nouveau mes amis, *volo, mundare.*

Le divin Maître leur adressera aussi d'autres paroles ; il leur recommandera d'aller se montrer au prêtre chargé de prononcer en son nom l'absolution, la rémission des péchés : *Ostende te sacerdoti.* Ainsi parla-t-il au lépreux : Ne raconte à personne le miracle que je viens d'accomplir en ta faveur, lui dit-il, mais va, montre-toi au prêtre et offre le présent que Moïse a prescrit, afin de donner un témoignage à ceux qui se sont déclarés mes ennemis, afin qu'ils voient de leurs yeux les œuvres que je puis opérer, afin qu'ils reconnaissent ma divinité : *Offer munus quod præcepit Moyses in testimonium illis.* D'après les lois de Moïse, il n'appartenait qu'aux prêtres de juger si un lépreux était purifié de sa souillure, ou s'il en était encore infecté. Ceux qu'ils déclaraient guéris, délivrés de toute corruption, libres de se mêler désormais à la société des hommes, devaient présenter une offrande déterminée par la loi. Jésus-Christ recommande au lépreux qu'il a guéri, en prononçant sur lui une parole toute-puissante, d'aller porter son offrande au temple et d'aller se montrer à un prêtre : *Ostende te sacerdoti.* Tel est aussi le devoir des pécheurs qui veulent se convertir. Un tribunal de miséricorde les attend. Un juge doit prononcer sur eux une sentence de pardon. Il faut qu'ils aillent se montrer à un prêtre, à un ministre du sacrement de pénitence, à un de ceux qui ont reçu le pouvoir conféré par ces paroles : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Et que doivent-ils montrer ? Leurs

larmes, leurs sanglots, leur front humilié, leur visage abattu ? Ils doivent montrer leur âme. Ils doivent révéler leur conscience, faire l'aveu de toutes les fautes mortelles qu'ils ont commises depuis qu'ils se sont éloignés de Dieu, ne rien déguiser, ne rien diminuer, se manifester tels qu'ils sont simplement et sincèrement : *Ostende te sacerdoti.* Que cet aveu ne les épouvante pas, il est moins pénible qu'il ne semble au premier aspect. N'y a-t-il pas dans le coupable un instinct qui le pousse à confesser sa faute ? Il sent que cet aveu le soulagera; il se sentira meilleur à ses propres yeux quand il se sera déclaré criminel. Allez donc sans crainte, ô pécheurs, allez recevoir, non point des paroles de reproche, vous le savez bien, mais des paroles de pardon, des paroles d'absolution et d'encouragement, des paroles qui vous délivreront du fardeau de vos iniquités, des paroles qui rendront à votre âme troublée le calme et la paix : *Ostende te sacerdoti.*

L'évangile de ce jour nous fait connaître une autre guérison miraculeuse accomplie par notre divin Sauveur. Comme il entrait à Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui. Ainsi que le lépreux, il adressa une prière à celui qui commandait en maître à la maladie et à la mort. Ce n'est pas pour lui que le centurion implore la bonté de Jésus-Christ : Seigneur, dit-il, j'ai dans ma demeure un serviteur qui souffre beaucoup ; la maladie lui ôte l'usage de ses membres : *Puer meus jacet in domo paraliticus, et male torquetur.* Admirons ici la sollicitude de ce centurion pour son serviteur ! C'est ainsi que les maîtres chrétiens doivent se conduire envers leurs domestiques. Comment ne pas se montrer compatissants et charitables envers toutes ces personnes que leur position place dans un état forcé de dépendance et de soumission ? N'est-ce pas une cruauté de leur imposer des commandements iniques, de les traiter durement, de n'avoir pour elles que des paroles brusques et amères, d'exiger d'elles des travaux qui les accablent, de n'avoir pour elles aucune pitié, sous prétexte que ce sont des serviteurs ? Dans la société chrétienne, il ne doit pas y avoir de serviteurs, mais seulement des *domestiques*, c'est-à-dire des personnes faisant partie de la maison, *domus*, adop-

tées en quelque sorte par une famille, payées de leur dévouement par une affectueuse protection. Mais aujourd'hui le serviteur n'est guère plus heureux que l'esclave antique. Il a sans doute l'avantage de vendre librement le travail de ses bras pour un salaire convenu; mais, d'un autre côté, sa vie n'est pas assurée chez un maître qui peut le renvoyer tous les jours, et sa vertu n'est pas plus assurée que sa vie. Que de maîtres qui, au lieu d'écarter les dangers, les multiplient au contraire autour de ceux qui les servent; qui, au lieu de soutenir, par de bons conseils, des âmes qui leur sont confiées, abusent de leur autorité pour les faire succomber devant d'iniques séductions ! Saint Paul a écrit cependant ces graves paroles : *Si quis domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior,* si quelqu'un n'a aucun souci de ses domestiques, s'il ne prend pas soin de la santé de leur corps et de la pureté de leur âme, il a renié sa foi, il est pire qu'un infidèle. Un maître chrétien, loin d'abandonner son serviteur quand il est malade, lui prodigue les témoignages les plus touchants de sa charité; il ne néglige rien pour procurer sa guérison; il s'empresse de faire arriver jusqu'à lui les consolations religieuses; il imite le centurion de l'Évangile, qui alla exposer au Sauveur l'état déplorable où se trouvait son serviteur.

Jésus-Christ répondit à ce maître si compatissant pour ses domestiques : J'irai chez vous, et je guérirai ce paralytique : *Ego veniam, et curabo eum.* A la pensée qu'il recevra chez lui ce visiteur divin, le centurion est confondu. Il n'a pas demandé un tel honneur; il ne mérite pas cette faveur incomparable : « Seigneur, s'écrie-t-il, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure, mais prononcez seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » Le centurion révèle sa foi vive en même temps que sa profonde humilité. Il croit que tout obéit au Sauveur; que, de loin comme de près, rien ne résiste à sa volonté divine. « Seigneur, ajoute-t-il, moi qui suis constitué en dignité, moi qui ai des soldats sous mes ordres, je n'ai qu'à prononcer un mot pour être obéi à l'instant; je dis à l'un : Va ! et il va ; je dis à un autre : Viens ! et il vient ; je dis à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait. Or, vous commandez à toute la nature avec bien plus d'autorité que je ne commande à mes soldats. »

Pouvait-on reconnaître et confesser plus énergiquement la divinité de Jésus-Christ ? Le Sauveur est dans l'admiration en entendant cette profession de foi : *Audiens autem Jesus, miratus est.* S'adressant à ceux qui le suivaient, il leur dit : « En vérité, je vous le déclare, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Or, je vous le dis, plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et ils seront assis dans le royaume avec Abraham, Isaac et Jacob; mais les fils du royaume seront rejetés dans les ténèbres extérieures : là il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Le Sauveur annonçait ainsi à ses apôtres la vocation des gentils et la punition des Juifs obstinés. Les païens devaient un jour croire à la divinité de Jésus-Christ, comme le centurion, et mériter ainsi d'entrer dans le royaume du ciel. Beaucoup de Juifs, au contraire, devaient refuser de reconnaître le Messie dans le roi pacifique, doux et humble de cœur, qui était venu appeler tous les hommes à la connaissance du vrai Dieu, et qui avait voulu ouvrir d'abord la voie du salut aux enfants d'Israël. La foi du centurion fut promptement récompensée. Jésus lui dit : « Va, et qu'il te soit fait selon ce que tu as cru. » Et à la même heure son serviteur fut guéri : *Et sanatus est puer in illa hora.*

Lorsque les fidèles s'approchent de la sainte table, l'Église les invite à répéter par trois fois, avant de recevoir la sainte communion, les humbles paroles du centurion : « *Domine, non sum dignus !* Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. » En nous rappelant les fautes de notre vie passée, tant d'heures de faiblesse, tant de jours passés dans la mollesse et la dissipation, comment ne pas nous sentir indignes de recevoir dans notre cœur le Dieu de toute sainteté, caché sous les voiles eucharistiques ? En nous prosternant devant l'hostie adorable, qui veut se donner à nous, disons du fond de l'âme, avec l'humilité la plus sincère : *Domine, non sum dignus !* Mais ajoutons avec une entière confiance : *Sanabitur anima mea.* Le Dieu qui veut habiter notre cœur est aussi le Dieu qui, par sa grâce, le décore et l'embellit comme un tabernacle. Prions-le de détruire en nous tout ce qui lui déplaît ; prions-le de faire fleurir en nous toutes les vertus qui doivent parer la de-

meure qu'il s'est choisie : qu'il dise une parole, et notre âme sera guérie. Le pain des forts ranimera sa faiblesse, le sacrement d'amour échauffera sa tiédeur. Chaque communion que nous ferons sera comme un nouvel anneau qui nous attachera à Dieu pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

IVe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. VIII, v. 23-28.*)

En ce temps-là, Jésus étant monté dans *une* barque, ses disciples le suivaient : et voila qu'une grande tempête se leva sur la mer ; de sorte que la barque était couverte par les vagues : lui-même cependant dormait. C'est pourquoi ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent, disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? Alors se levant, il commande aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Or, saisis d'admiration, ces hommes disaient : Quel est celui-ci que les vents et la mer lui obéissent ?

HOMÉLIE

Sur les avantages des Afflictions

PAR M. RICAUD (1)

Ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus.
Il s'éleva sur la mer une tempête si violente que la barque était couverte par les flots. *Matth.*, VIII. 24.

Vous venez d'entendre, mes Frères, le récit d'un miracle frappant de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce divin maître passe le lac de Génésareth en compagnie de ses disciples, lorsque tout d'un coup une tempête s'élève, et couvrant des flots écumeux de la mer la barque dans laquelle il était, menace de l'engloutir.

Cependant, au milieu de ce péril extrême, malgré le fracas horrible des vents et de la mer en courroux, Jésus-Christ

(1) L'auteur avait fait sans doute une homélie pour ce dimanche ; mais comme on n'a pu la trouver, l'Éditeur a cru pouvoir y suppléer par la suivante, qui, bien qu'inférieure sous tous les rapports à celles de M. Ricaud, n'en sera pas moins regardée comme un complément désirable.

dort. Ce sommeil vous étonne peut-être, mes chers auditeurs; mais il est tout mystérieux. Les disciples épouvantés s'approchent de lui et lui disent : Maître, ayez pitié de nous: sans votre puissance nous périssons. Hommes de peu de foi, leur répond Jésus-Christ, pourquoi vous livrez-vous à tant de crainte ? Si vous eussiez mieux connu ma puissance et ma bonté, je vous verrais moins troublés. *Quid timidi estis modicæ fidei ?*

Il se tourne alors vers le fier élément, et du ton d'un maître qui réprimande son esclave et le fait trembler, il lui ordonne de faire silence et de laisser reparaître le calme. La mer obéit à l'instant, elle abaisse ses flots mutinés, elle cache dans le fond des abîmes ses mugissements, sa fureur ; et la tranquillité la plus parfaite succède aussitôt à la plus horrible tourmente.

Vous comprenez, mes frères, combien dut être grande la joie des apôtres et de tous ceux qui accompagnaient Jésus-Christ. Ravis d'admiration, ils se disaient les uns aux autres : Quel est donc celui à qui les vents et la mer rendent une obéissance si prompte et si entière? Qu'il est puissant ! Qu'il est admirable ! C'était, mes frères, l'Auteur même de la nature qui venait de faire entendre sa voix.

Tel est l'exposé de notre évangile. Vous pouvez déjà y entrevoir, avec une preuve manifeste de la nécessité des souffrances et des avantages que nous pouvons en retirer, l'indication des moyens que nous devons prendre pour nous les rendre véritablement utiles ; car la barque dans laquelle Jésus-Christ se trouvait avec ses disciples, envisagée dans le sens moral, était la figure de notre âme battue par les orages, en proie aux afflictions, à toutes les misères de la vie. Arrêtons-nous, mes frères, à ce dernier sens, et cherchons les instructions que notre divin Maître a voulu nous y donner.

PREMIÈRE PARTIE.

Les afflictions, moyen de salut.

Je suis, mes frères, l'explication de saint Augustin, et cette mer orageuse que Jésus-Christ traverse, je l'appelle le monde... Mer terrible, en effet, où l'on rencontre mille écueils, où l'on est continuellement poussé par des vents

contraires, où l'on est sans cesse exposé à périr, le monde est le séjour continuel des tempêtes.

Mais qui donc a introduit tant de maux sur la terre ? Dieu, infiniment bon, en la créant, aurait-il voulu qu'elle y fût assujettie ? Non, mes frères, la religion nous apprend que Dieu, en formant le monde, voulut en faire un lieu de paix et de bonheur, mais que le péché vint renverser de si beaux desseins. C'est donc le péché qui y introduisit tous les maux qui le désolent : c'est donc l'homme qui est l'auteur même de sa propre disgrâce. Infidèle à son Dieu, il a vu toute la nature se révolter contre lui pour lui faire porter la peine de son ingratitude. Quoi de plus juste !... ne nous étonnons donc plus des tempêtes qui nous agitent. Loin de nous révolter contre ce joug pesant dont parle le Sage, et qui est imposé à tous les enfants d'Adam, depuis celui qui est assis sur le trône jusques au pauvre couché sur la paille ; loin de murmurer de ce que notre vie est, selon l'expression du saint homme Job, une milice continuelle et une lutte sans cesse renaissante, courbons notre tête humiliée ; reconnaissons que nous sommes pécheurs ; rendons hommage à la justice de Dieu qui nous châtie à bon droit ; bénissons même sa miséricorde infinie qui ne nous abandonne point au milieu de nos peines ; songeons qu'au plus fort de nos afflictions, Jésus est avec nous, comme il était sur la mer avec ses disciples ; pensons que nos peines ont changé de nature, depuis que par les mérites de notre admirable Rédempteur nous sommes devenus les enfants de Dieu ; rappelons-nous enfin que sa mort, figurée par son sommeil dans la barque, en leur ôtant leur amertume, en a fait le remède le plus efficace du péché, et le motif le plus consolant de nos espérances. Deux avantages précieux que nous trouvons dans les afflictions.

1° Oui, mes frères, les tempêtes qui nous agitent dans le monde, sont le remède le plus efficace du péché. Comment cela ? parce qu'elles nous unissent à Jésus-Christ en nous rappelant à sa grâce ; ce qui nous est représenté par la présence de notre divin Sauveur dans la barque, au milieu de l'orage qui la ballotte.

Si les disciples de Jésus-Christ avaient su qu'ils devaient être battus par la tempête ils auraient eu peut-être de la ré-

pugnance à s'embarquer avec lui. Que d'avantages cependant devait avoir pour eux cette épreuve! elle devait servir à leur faire mieux connaître leur divin Maître, à les rendre témoins de sa puissance et de sa bonté, à les humilier par le reproche qu'il leur adressa sur leur peu de foi, à augmenter en eux cette vertu précieuse, et par conséquent à les rapprocher de lui, à les unir, à les attacher à lui : heureux effets que produisent en nous les afflictions.

Et pour vous en convaincre, mes très-chers frères, je n'ai qu'à ouvrir les livres sacrés. Ici j'entends l'Esprit-Saint qui nous annonce que, pour rappeler l'homme à son Dieu, à lui-même, et lui donner l'intelligence qui doit lui faire connaître et patriquer ses devoirs, l'orage des croix et des tribulations lui est nécessaire. *Vexatio dat intellectum.* Là, j'entends le roi-prophète, qui, dans l'ardeur de son zèle, désirant ramener à Dieu les infracteurs de sa loi sainte, s'écrie: Humiliez, Seigneur, le front superbe des pécheurs, faites-leur éprouver un châtiment salutaire ; alors, pleins de confusion et de repentir, ils viendront invoquer votre nom, vous redemander votre amitié et vos grâces. *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine.* Plus loin je vois que, si les prêtres d'Israël prévariquent dans les fonctions sacrées, Dieu leur fait annoncer par Isaïe, que, puisqu'ils sont sourds à ses ordonnances et à ses lois, il n'y a pas de moyen plus efficace à employer que celui des afflictions temporelles. *Tantummodo vexatio dabit intellectum auditui.* Partout enfin je trouve que, quand le Seigneur a voulu rappeler à lui son peuple, il ne s'est pas servi d'une autre voie.

Lisez, en effet, l'histoire de la nation juive. En tout temps vous verrez un peuple privilégié, inondé, permettez-moi ce terme. inondé de miracles ; cependant toujours porté à l'idolâtrie, méconnaissant souvent tant de prodiges, méprisant la voie des prophètes, oubliant de la manière la plus indigne l'alliance qu'il avait faite avec son Dieu, qui s'était déclaré son protecteur et son maître par les effets les plus surprenants de sa puissance. Or, mes frères, que faisait le Seigneur quand il voulait ramener à lui ce peuple infidèle, parce qu'il le chérissait comme la prunelle de ses yeux? Il appesantissait sa main sur sa tête endurcie. Plein d'une miséricor-

dieuse colère, il le livrait à quelques-uns de ces fléaux qui forment les grandes tempêtes de la mer de monde. Remède amer, mais efficace : on voyait alors ce peuple humilié venir à la porte du temple pleurer ses infidélités, renoncer aux idoles, renouveler l'alliance avec son Dieu, qui apaisé par ce repentir, lui rendait ses bonnes grâces et le délivrait des maux qui faisaient son tourment. *Cum occideret eos, quærebant eum.*

Et l'histoire des Juifs est la nôtre, mes frères. Il semble que les biens que nous avons reçus de Dieu devraient nous attacher à son service par un sentiment de reconnaissance éternelle ; et pourtant sa bonté ne fait ordinairement de nous que des ingrats. Jetez un coup d'œil sur le monde, et considérez si l'infidélité n'est pas le plus souvent le partage de ceux que le Seigneur a favorisés d'une manière plus particulière.

Qui pourra donc triompher de cette ingratitude, mon cher auditeur ? Ce sont les croix, les peines, afflictions..... le principe de notre infidélité est ce penchant violent que le péché nous a laissé pour les biens, les plaisirs, les honneurs. Que Dieu nous frappe : qu'il permette que ces biens nous soient enlevés, que ces honneurs fuient loin de nous comme une ombre légère, que ces amis nous oublient, que cette santé florissante se fane comme l'herbe, que ces plaisirs soient détrempés d'amertume ; alors nous toucherons, pour ainsi dire, avec la main, la fausseté, l'instabilité de ce que nous poursuivions comme des trésors. Nous reconnaîtrons, non plus par raisonnement, mais par expérience, que tout est vanité sur la terre, et que Dieu seul qui ne change point, qui ne trompe point, mérite d'être connu, aimé et servi. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas, præter amare Deum et illi soli servire.*

Ne soyez donc plus surpris, mes frères, de voir une foule de pécheurs revenir à Dieu par la voie des tempêtes et des orages, c'est-à-dire par les tribulations et par les croix. Avouez plutôt vous-mêmes que, si vous avez conçu quelques bons desseins, si vous avez pensé sérieusement à votre âme, ces principes de salut ont eu leur source dans quelque affliction temporelle. Une maladie, la perte d'un bien, la trahison d'un ami, la crainte d'un événement fâcheux peut-

être, vous ont fait revenir à ce Dieu que vous ne cessiez d'oublier, tandis que vous étiez heureux et tranquilles. Je le sais, ce retour n'a pas été durable : contents d'avoir échappé au naufrage, vous avez bientôt renoncé encore à votre bienfaiteur ; mais toujours est-il que vous avez abusé d'un moyen efficace, et que vous serez sans excuse au tribunal de Dieu.

Ne regardez donc plus, mes frères, les tempêtes qui vous agitent comme des maux réels ; prenez des pensées plus dignes de votre qualité de chrétiens ; imitez la conduite de tant de Saints que l'Église nous propose pour modèles. Les maux de ce monde leur en faisaient appréhender de plus grands dans l'autre. Envisageant les afflictions comme le fiel de ce poisson qui rendit la vue à Tobie, ils s'écriaient avec saint Augustin : Seigneur, frappez, brûlez, coupez, retranchez, ne nous épargnez pas ici-bas, pourvu que vous nous épargniez dans l'éternité. Considérez-les de même, et voyez-y non-seulement un moyen puissant de revenir à Dieu et de satisfaire à sa justice, mais encore le motif le plus consolant de vos espérances : seconde vérité que nous trouvons encore dans notre évangile, lorsqu'il nous représente les apôtres battus par la tempête en compagnie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2° Qu'on est heureux, en effet, quand on est avec Jésus, mes très-chers frères ! que l'orage soit des plus violents, que la tempête soit des plus furieuses, que les flots soient à tout moment sur le point de submerger la barque, dès que Jésus-Christ paraît, dès qu'il se montre, dès qu'il est présent, tout est apaisé, tout est tranquille: consolante promesse, qui nous enseigne qu'on ne doit jamais désespérer dans les plus grands dangers, tandis qu'on a Dieu avec soi ; qu'il est toujours sage de se reposer sur la bonté divine au milieu des adversités même les plus accablantes ; qu'il faut voir dans les croix le gage de notre prédestination éternelle, de notre récompense future.

C'est, en effet, ce que nous trouvons partout dans les livres saints. Écoutez ici seulement les paroles du Fils de Dieu. Quand il veut proclamer d'avance ceux qu'il doit couronner dans le ciel, ne fait-il pas entrer dans ce nombre ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution ? Quand

il prononce des anathèmes, n'est-ce pas précisément contre ceux qui ont ici-bas les plaisirs et les consolations en partage ? Quand il nous trace le portrait effrayant d'un réprouvé, ne le présente-t-il pas dans la personne d'un riche vêtu de pourpre et nourri délicatement ? Quand il envoie ses apôtres sur toute la face de la terre, à quoi les destine-t-il, si ce n'est aux tourments, aux opprobres, à la mort ? et que leur dit-il en les envoyant ainsi comme des agneaux au milieu des loups ravissants ? Réjouissez-vous de votre partage, tressaillez d'allégresse, embrassez la croix, elle sera pour vous comme les arrhes de votre immortalité glorieuse. *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

Je ne m'étonne plus après cela d'entendre un saint Paul exalter continuellement le prix des afflictions, et nous dire : Si vous souffrez avec Jésus-Christ, vous serez glorifiés avec lui ; si vous participez à ses douleurs, vous participerez à son triomphe. Je ne m'étonne plus d'entendre un saint Pierre dire à tous les chrétiens : *In hoc vocati estis.* Les souffrances sont votre vocation et votre partage. Jésus-Christ notre Maître n'en eut point d'autre : il faut nécessairement que nous marchions sur ses traces, si nous voulons être ses disciples. En souffrant pour lui, tous les dons du ciel descendront dans nos âmes, et son Esprit-Saint reposera sur nous. *Quia.... quod est Spiritus ejus requiescit in vos.*

Ne vous étonnez pas plus vous-mêmes des désirs enflammés que les saints ont eus pour la croix. Ne soyez plus surpris de voir un saint André, apôtre, la saluer du plus loin qu'il l'aperçoit avec des transports qu'il ne saurait contenir ; un saint Ignace, martyr, soupirer après l'instant où il sera moulu sous la dent des lions pour devenir le pur froment de Jésus-Christ. Ne soyez plus surpris d'entendre une Thérèse s'écrier : Les souffrances ou la mort ; une Madeleine de Pazzi, par un sentiment plus sublime encore, demander de ne pas mourir, mais de vivre longtemps pour souffrir ; un saint Jean de la Croix, solliciter comme une faveur de souffrir et d'être méprisé pour Jésus-Christ ; un saint François-Xavier, et, en un mot, tant d'autres demander toujours de nouvelles tribulations. Ah ! c'est qu'ils connaissaient le don

de Dieu. *Si scires donum Dei.* Instruits par les enseignements de la foi, ils en appréciaient toute la douceur et la richesse. Enfants de la promesse, ils savaient qu'on ne peut arriver à la terre de bénédiction sans avoir traversé les flots de la mer rouge et enduré les privations du désert; que les pierres destinées à la décoration du temple éternel doivent être polies par le marteau de la tribulation; que pour être sauvé il faut être une copie vivante de Jésus-Christ; que ce sont les souffrances qui perfectionnent en nous cette noble image; que ce sont elles qui nous unissent à Dieu en nous donnant de plus purs désirs pour l'éternité... Aussi trouvaient-ils aux pieds de la croix une manne cachée qui leur faisait dire comme au saint apôtre des Indes: Encore plus, Seigneur, encore plus; et qui était un doux avant-goût du ciel promis à leur constance.

Heureux donc et mille fois heureux, devons-nous dire avec l'apôtre saint Jacques, celui qui supporte avec patience les épreuves du Seigneur, parce que, quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu réserve à ceux qui l'aiment! heureux, mes frères, parce qu'il n'y a de véritable amour de Dieu que celui qui est accompagné de l'amour de la croix, ou qui au moins ne la rejette pas quand Dieu la lui présente. Heureux, parce que ce n'est que par la patience, dit l'Évangile, que nous posséderons nos âmes. Heureux enfin, parce que, dit saint Paul, la patience est l'abrégé de la perfection. *Patientia opus perfectum habet.*

Que j'étais donc insensé, ô mon Dieu, lorrque je ne voulais rien souffrir! j'oubliais que dans la triste condition que le péché lui a faite, l'homme est né pour les afflictions et pour la douleur. Pourrais-je donc, Seigneur, refuser de boire le calice dont notre divin Maître a bu le plus amer? notre évangile me le montre en ce jour avec ceux qu'il aime le plus, avec ses apôtres, au milieu des orages et des tempêtes d'une mer en courroux, sans que la divinité de l'un et la sainteté des autres les garantissent des flots mutinés et des vents en fureur. Et moi qui suis mille fois coupable, je voudrais que la vie présente fût pour moi le lieu et le temps de la paix et du repos! je voudrais que vous m'accordassiez ici-bas plus de tranquillité que vous n'en accor-

diez à vos saints ! Ah ! je le reconnais bien aujourd'hui : c'est aux épreuves et aux tribulations que la foi nous appelle. Ce sont elles qui nous font sentir notre faiblesse, qui nous rendent plus humbles, qui nous apprennent combien le monde est dangereux, et en combien de manières on peut y périr, quand on cesse de veiller.

Je me soumets donc entièrement à votre conduite, ô mon Dieu. Il me suffit de savoir que, comme un tendre père, vous ne nous abandonnez jamais au milieu des dangers et des afflictions. Faites seulement que ces épreuves, qui sont la peine de mes péchés, en soient aussi le remède le plus efficace ; qu'elles soient le principe et la source de mon retour, de ma réunion à vous et le gage de ma récompense future.

Mais comment faut-il se comporter dans les afflictions et les tempêtes de cette vie, pour en retirer ces fruits de salut ? C'est ce que la conduite des apôtres va nous apprendre : sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le bon usage des afflictions.

Après nous avoir appris les deux grands avantages que nous pouvons retirer des afflictions, l'Évangile nous fait connaître par quels moyens nous pouvons nous les rendre véritablement utiles. Il faut, lorsque nous sommes dans la tribulation, à l'exemple des apôtres menacés par l'orage, nous approcher de Jésus-Christ, réveiller Jésus-Christ, et prier Jésus-Christ ; par là nous entrerons comme eux dans les desseins de miséricorde du Fils de Dieu, qui ne nous afflige que pour nous attirer à lui. Suivez-moi, je vous prie, dans le court développement de ces trois pensées.

1° Je dis d'abord, mes frères, que dans les afflictions nous devons nous rapprocher de Jésus-Christ. C'est en effet ce que firent les apôtres. *Accesserunt ad eum.* Or, remarquez dans quelles circonstances ils s'en approchèrent. La barque sur laquelle il était monté avec ses disciples était déjà bien avant sur le lac de Génésareth, quand s'éleva cette furieuse tempête que l'Évangile rapporte. Les flots mutinés entrant déjà avec impétuosité dans la nacelle, il semblait à tout moment qu'elle allait périr. Eh bien, c'est le moment où les apôtres s'approchent de notre divin Maître, et non-seulement

les apôtres, mais encore, comme l'observe saint Marc, plusieurs autres barques qui étaient venues se joindre à celle où était Jésus, pour lui faire compagnie. Vous le voyez, mes frères, les vrais disciples de Jésus-Christ ne craignent ni les fatigues, ni les dangers, quand il s'agit de le suivre. La vaste étendue des mers ne saurait mettre des bornes à leur zèle ; que dis-je ? les tempêtes mêmes, les persécutions, les adversités, les croix, loin de les en séparer, ne servent qu'à les attirer à lui, à les en rapprocher toujours davantage. Imitez-les, mes chers auditeurs, en vous approchant vous-mêmes de Jésus-Christ dans vos afflictions par les sentiments d'une contrition véritable.

Le péché éloigne de Dieu, et la douleur du péché en rapproche ; le péché établit entre l'âme et Dieu comme un abîme incommensurable, et la contrition aide à le combler. David en avait fait l'heureuse expérience, et c'est pour cela qu'au milieu des tribulations de tout genre qui traversèrent son règne, il s'écriait souvent : Seigneur, ne me châtiez pas dans votre colère et ne me reprenez pas dans votre courroux. Ne permettez pas que vos châtiments soient pour moi de pures peines. Faites plutôt que, secondant votre bonté, qui ne me frappe que par amour, j'en profite en changeant de vie et en retournant à vous.

Que nous serions heureux, mes frères, si nous tenions dans nos afflictions le même langage ! Alors nous éprouverions l'effet de cette consolante parole : Approchez-vous de Dieu, et vous serez éclairés. *Accedite ad eum, et illuminamini.* Alors nous verrions se vérifier dans nos cœurs cette douce promesse de notre divin Maître : Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. *Venite ad me omnes.... et ego reficiam vos.* Vous l'entendez, chrétiens, c'est le divin consolateur des âmes affligées qui vous parle. Ah ! ne soyez pas sourds à la voix de celui qui vous invite si tendrement à vous tourner vers lui. Humiliez-vous sous la puissante main du Seigneur dans toutes vos tribulations. Pensez à tant de fautes que vous avez commises, et qui auraient mérité qu'il vous éloignât pour toujours de lui. Songez, au milieu de vos afflictions, qu'il poursuit en vous quelque infidélité qu'il veut détruire, parce qu'il vous aime. Souvenez-vous que la croix est le

remède du péché... Ces pensées salutaires, en vous empêchant de vous livrer à ces inquiétudes, à ces murmures qui vous sont si ordinaires, qui aggravent vos peines et qui vous en font perdre le mérite, vous inspireront au contraire la patience qui vous sanctifiera. Vous éviterez d'aller vous adresser dans vos maux à ces consolateurs onéreux, dont parle le saint homme Job, c'est-à-dire à quiconque veut en entendre le récit, sans jamais remonter à Dieu, si ce n'est peut-être à l'extrémité. Vous imiterez les apôtres, qui dans la tempête ne se tournèrent ni vers les matelots, ni vers les autres conducteurs de la barque, mais qui recoururent à Jésus-Christ. Vous trouverez auprès de lui, c'est-à-dire, dans cette heureuse résignation produite par le souvenir et la détestation de vos fautes, le remède aux maux qui vous tourmentent. Les larmes de votre contrition, mêlées aux sang de Jésus-Christ, seront comme un baume salutaire qui adoucira l'ardeur poignante de vos plaies ; car, ainsi que le disait la vierge du Carmel dans la ferveur de ses méditations, celui qui embrasse la croix ne la sent plus : quand on se résout à souffrir, la peine est finie. Souvent le châtiment cesse dès l'instant où l'on entre dans les desseins pour lesquels il nous a été envoyé, ainsi que l'éprouvèrent les apôtres, qui virent le calme succéder à la tempête, aussitôt qu'ils se furent approchés de Jésus-Christ. *Et accesserunt ad eum.*

2° Mais ce n'est pas seulement ici que les disciples dont il est parlé dans notre évangile doivent être l'objet de notre imitation. Il faut encore que dans nos peines, après nous être approchés comme eux de Jésus-Christ, comme eux aussi nous excitions, nous réveillions en nous Jésus-Christ, aussitôt que nous nous apercevons qu'il s'y endort. *Et suscitaverunt eum.*

Jésus-Christ dormait, en effet, mes frères, tandis que les apôtres étaient aux prises avec les vents et la mer. Il semblait qu'il ignorât combien le danger était pressant. Ne croyez pas néanmoins qu'il oubliât ses chers disciples. Non, il voulait seulement éprouver leur foi et leur constance. Attendant l'extrémité pour les secourir, il était à la poupe, sa tête divine appuyée sur une pièce de bois qui lui servait d'oreiller ; il prenait un doux repos au milieu de la tour-

mente, comme si c'eût été loin du péril et dans le calme le plus parfait. Faut-il s'étonner si les disciples, saisis de frayeur et de crainte, le réveillèrent avec empressement? *Et suscitaverunt eum.*

Mais quel est donc, mes frères, ce sommeil mystérieux du Fils de Dieu, et quels moyens devons-nous employer pour l'en retirer? Je remarque avec les docteurs de l'Église, deux espèces de sommeils dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui proviennent tous les deux de causes différentes. Il en est un, mon cher auditeur, auquel nous n'avons point de part, et qui provient uniquement de la volonté de Dieu même. Embarqués que nous sommes sur la mer orageuse du monde par les ordres de la Providence, Dieu sans doute est toujours avec nous, il ne nous quitte jamais, il nous suit dans toutes nos voies, il nous conserve, il nous soutient, il nous éclaire, il nous console, il nous dirige; mais, du reste, à n'en juger que par les apparences, on dirait en mille rencontres qu'il nous oublie, qu'il nous abandonne, qu'il est à notre égard comme endormi, sans mouvement et sans action: c'est un sommeil d'épreuve. *Ipse vero dormiebat.*

Mais il en est un autre bien plus à craindre, et c'est celui dont nous sommes nous-mêmes la cause par des impatiences que nous nous permettons, par des murmures auxquels nous nous livrons, par des inquiétudes auxquelles nous abandonnons notre cœur, et par des attachements étrangers qui prennent sur nous trop d'empire. Toutes ces fautes, il est vrai, ne nous attirent pas l'absence entière de Jésus-Christ; mais elles diminuent l'effet de sa consolante présence. Elles ne lui donnent point en nous la mort; mais elles le mettent à notre égard comme dans un état de sommeil. *Ipse vero dormiebat.*

O vous, qui que vous soyez, qui éprouvez en vous cet état de Jésus-Christ, quelle qu'en soit la cause, hâtez-vous de l'en retirer.

Éveiller notre divin Maître, dit saint Augustin, c'est réveiller notre foi. Jésus dort dans nos cœurs, si la foi n'y est pas excitée : dans vos afflictions, réveillez donc votre foi, puisqu'elle vous est alors si nécessaire.

Réveillez-la d'abord par la considération de la Passion de Jésus-Christ. Rappelez-vous les désirs ardents qu'avait notre divin Maître pour ce baptême de sang par lequel il devait consommer notre rédemption. Songez à la joie avec laquelle il supporta la croix, comme dit saint Paul. Le souvenir de ses douleurs calme tous les maux : c'est lui qui les rendit délicieux aux saints, et c'est lui aussi qui adoucira les amertumes dont vous êtes abreuvés. Soutenus par la foi et animés par la pensée des souffrances de votre Dieu, vous entrerez dans les sentiments de Moïse, qui fuit la cour de Pharaon avec tous ses avantages, et lui préféra les afflictions du peuple d'Israël, parce que par la foi, dit saint Paul, il portait d'avance ses regards sur les opprobres de Jésus-Christ. Vous direz comme une sainte de ces derniers temps, à qui l'on demandait comment elle pouvait supporter avec tant de patience les maux dont elle était continuellement accablée : « Je n'ai qu'à jetter les yeux sur l'image « de Jésus crucifié, pour faire cesser toutes mes plaintes. « Entre les souffrances de mon Sauveur et les miennes que « la distance est grande ! Quand je compare les douleurs « de Jésus-Christ avec les miennes, je trouve que celles-ci « ne sont rien, et si j'avais à me plaindre, ce serait d'avoir « si peu à souffrir. » Voilà ce que vous diriez vous-mêmes, mes très-chers frères, si dans vos afflictions vous aviez soin de réveiller votre foi par la considération des douleurs de notre divin Maître, surtout si à cette pensée salutaire vous joigniez le souvenir des grandes maximes de l'Évangile.

Vous les connaissez, mes chers auditeurs, ces paroles sorties de la bouche de la Vérité même : Bienheureux ceux qui pleurent..., bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice..., bienheureux ceux qui souffrent la faim et la soif... ; et pourquoi ? parce qu'ils seront consolés, qu'ils seront appelés les enfants de Dieu, que le royaume des cieux est à eux... Eh bien ! voilà ce qu'il faudrait nons rappeller sans cesse. Il faudrait dire dans nos peines : Dieu, comme un bon père, ne nous châtie, nous qui sommes ses enfants, que pour nous purifier, nous corriger, nous rendre meilleurs. Les afflictions qu'il nous envoie sont moins des signes de sa colère que des marques de son amour. Depuis que

Jésus-Christ est venu sur la terre pour nous enseigner le chemin de la pauvreté, de l'humilité et de la souffrance, il n'est pas d'autre voie pour aller au ciel... Alors, loin de nous plaindre de l'abandon du Seigneur, loin de penser qu'il est insensible à notre état, qu'il est endormi pour nous, nous attribuerions nos afflictions à notre foi chancelante, faible et presque mourante. Nous les regarderions comme une grâce précieuse, un moyen dont Dieu veut bien se servir pour la réveiller. Soutenus par cette foi sainte, nous marcherions comme le prince des apôtres sur les eaux de la tribulation, sans en être submergés. Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi étant ainsi réveillé, l'orage pourrait bien gronder autour de nous : le calme n'en règnerait pas moins au fond de nos cœurs. Au milieu de nos peines, nous jouirions d'une tranquillité mille fois plus douce que celle dont les heureux du siècle se vantent faussement de jouir au milieu de tous leurs plaisirs. Nous goûterions dans nos afflictions ce repos de l'esprit, cette paix du cœur, cette sérénité de l'âme, qui nous sont figurées par le calme que les apôtres éprouvèrent dès qu'ils eurent éveillé Jésus-Christ. *Et suscitaverunt eum.*

3° J'ai ajouté, enfin, que dans la tribulation il faut surtout prier Jésus-Christ, et en ceci encore les disciples doivent être nos modèles. Voyez, en effet, leur conduite. Dans le péril extrême où ils se trouvent, ils ne se contentent pas de s'approcher de lui et de l'éveiller; ils le prient aussi. Seigneur, lui disent-ils, sauvez-nous ; nous périssons. *Domine, salva nos, perimus.* C'est à leur divin Maître qu'ils s'adressent pour être retirés du péril : c'est à lui également que nous devons nous adresser dans les dangers qui nous menacent, et au milieu de toutes les peines que nous avons.

Mais quoi ! faudrait-il donc en demander la cessation, après tout ce que nous avons dit des avantages qu'elles procurent? Nous le pourrions, sans doute, puisque l'Église nous en donne l'exemple, en priant même pour les besoins temporels de ses enfants. Nous le pourrions, puisqu'il n'est donné qu'à quelques âmes héroïques de demander toujours de nouvelles croix. Nous le pourrions, enfin, pourvu que nos demandes fussent toujours subordonnées à la volonté de de Dieu et à notre salut. Mais ce n'est pas là seulement que

doivent s'arrêter nos prières: dans nos afflictions, il faut prier surtout pour obtenir la patience. Il faut prier, puisque selon la parole de l'apôtre saint Jacques, *Si quelqu'un est affligé et qu'il prie, il sera soulagé infailliblement*. Il faut prier, enfin, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui, entrant dans une agonie mortelle, prolongea sa prière d'autant plus que ses douleurs augmentaient.

Imitons ce divin modèle, mes très-chers frères : que dans nos afflictions la prière soit notre grande ressource... Si les douleurs de la maladie nous accablent, prions Celui dont la vie tout entière ne fut qu'un tissu de fatigues, de contradictions, de souffrances, jusqu'à ce qu'enfin il y mît le comble par la mort la plus cruelle, de nous associer à ses mérites. Si nous sommes en proie à la calomnie, prions Celui qui se laissa immoler comme un innocent agnean, sans proférer une seule plainte, de nous donner la résignation et la douceur. Si la misère nous fait sentir la rigueur de ses privations, prions Celui qui, pour notre salut, voulut naître, vivre et mourir dans la pauvreté, de nous faire apprécier cette vertu, de nous en donner l'estime et l'amour. Si, en un mot, les flots de la tribulation menacent d'engloutir notre âme, que nous sentions les passions nous agiter plus vivement, les tentations nous attaquer avec plus de force, recourons aussitôt à la prière ; que la prière redouble avec nos besoins. La prière fut toujours l'arme qu'employèrent les saints contre les ennemis de leur salut ; qu'elle soit aussi la nôtre. Au milieu de toutes nos peines, aimons à répéter souvent celle que Jésus-Christ lui-même nous a dictée : Notre Père, qui êtes aux cieux, ne nous laissez point succomber sous le poids de nos maux, mais délivrez-nous-en. Ainsi soit-il. Ou bien cette autre, qu'il répéta jusqu'à trois fois au jardin de son agonie : Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne. Nous adressant parfois à lui-même, disons-lui comme les apôtres: Sauvez-nous, Seigneur, nous allons périr. *Domine, salva nos, perimus ;* ou bien comme le prophète : Levez-vous, Seigneur, hâtez-vous de venir à notre aide ; pourquoi tardez-vous ?... Ces prières courtes, mais ferventes, quand elle partent d'un cœur contrit et vivifié par la foi, ont toujours leur effet. Non que l'affliction cesse toujours dès l'instant où on les prononce :

l'orage apaisé trop tôt nous laisserait ce que nous étions, n'arracherait pas jusqu'à la racine nos défauts avec nos péchés, ne détruirait pas entièrement en nous cette malheureuse attache aux créatures, source funeste de toutes nos fautes. Mais si l'affliction ne cesse pas, du moins la prière nous obtiendra la grâce de la supporter chrétiennement : elle aura la vertu d'en diminuer l'amertume ; elle nous en fera profiter pour notre salut.

Ranimons-nous donc, chrétiens, à l'aspect des tribulations que la Providence nous envoie, et au lieu de les déplorer comme des maux, regardons-les comme la source des plus précieux avantages. Elles sont le châtiment de nos fautes passées, et nous devons les souffrir en esprit de pénitence. Elles sont le principe de notre retour à Dieu, et nous devons les souffrir avec résignation et avec courage. Elles sont enfin le gage de notre récompense future, et nous devons les supporter avec amour et avec joie.

Mais quel est celui qui sait faire un tel usage des afflictions ? Hélas ! nous en perdons tout le fruit, parce que, chrétiens, nous ne voulons pas les supporter en chrétiens. Disciples de Jésus-Christ, nous ne voulons pas employer, dans les tempêtes qui nous agitent, les moyens qui nous sont indiqués par l'Évangile : au milieu de nos peines, nous rapprocher de Jésus-Christ par des sentiments de contrition, que nos peines elles-mêmes peuvent si aisément nous suggérer ; éveiller Jésus-Christ en excitant dans nos cœurs la foi qui y est comme assoupie, et que l'affliction est si propre à ranimer ; enfin, recourir à Jésus-Christ par une prière fervente dont notre évangile nous fournit un si beau modèle.

Qu'il n'en soit plus ainsi de nous à l'avenir, mes très-chers frères. Héritiers de la foi qu'ont professée tant de saints, regardons avec eux les afflictions comme un trésor désirable. Enrichis alors des précieux avantages que l'affliction nous aura procurés, comme ceux qui étaient dans la barque admirèrent la puissance avec laquelle Jésus-Christ commandait aux vents et à la tempête, nous admirerons l'excellence d'une religion qui inspire tant de grandeur d'âme à ceux qui souffrent. Ce n'est pas même assez : nous aurons le bonheur d'entendre notre divin Maître nous dire

au fond du cœur ce qu'il dit à ses apôtres : Passons à l'autre bord ; c'est-à-dire, voyez dans ces tribulations passagères le gage consolant, les arrhes de votre immortalité glorieuse. Passons à l'autre bord ; c'est-à-dire, purifiés par les afflictions et sanctifiés par la patience, venez puiser l'oubli de vos peines aux torrents des voluptés du Seigneur, et pour quelques instants de tribulation, venez goûter pendant l'éternité les ineffables délices de la sainte Jérusalem. Passons à l'autre bord ; c'est-à-dire, comme j'ai passé moi-même de la croix au ciel, comme j'ai fait passer mes apôtres de la tourmente à la tranquillité, je vous ferai passer vous-mêmes des dangers de la mer orageuse de ce monde, aux douceurs que l'on goûte dans le port de la bienheureuse éternité, de l'autel du sacrifice sur le trône de la gloire, des plus injustes mépris au festin de l'Agneau, à la droite de mon Père dans le royaume des cieux. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Dans le miracle que le Sauveur opère ici, les saints Pères découvrent deux allégories relatives l'une à l'âme fidèle, l'autre à l'Église de Jésus-Christ. Nous y voyons les dangers auxquels nous sommes exposés sur cette mer du monde, où nous naviguons, et auxquels nous ne pouvons échapper sans le secours de la grâce divine. Nous y voyons aussi les orages dont l'Église n'a cessé et ne cessera d'être agitée, et parmi lesquels l'assistance de Jésus-Christ toujours présent, la conserve et la conduit. Entrons dans ce double sens moral, et cherchons les instructions que notre divin Maître a voulu nous y donner.

Jésus monta dans une barque, et ses disciples le suivirent. Et voilà qu'une violente tempête s'éleva sur la mer, en sorte que le navire était couvert par les vagues.

Les apôtres avaient suivi leur divin Maître. Ils étaient avec lui : ils exécutaient ses ordres ; et c'est alors qu'ils sont

assaillis d'une violente tempête. Si leur obéissance à Jésus-Christ, si sa présence, ne purent les garantir de ce grand danger ; à quels affreux orages s'exposent donc ceux qui font le voyage de la vie sans lui ? Les tempêtes doivent être et bien plus fréquentes, quand on n'est pas sous sa direction pour les éviter, et bien plus funestes, quand on ne l'a pas avec soi pour les calmer. Il sera le jouet éternel de toutes ses passions, celui qui n'emploie pas, pour les contenir, le moyen puissant, et le seul efficace, de la religion. Il ne pourra pas, il ne voudra pas même résister à leur impulsion. Il sera comme le navire battu de tous les vents, n'ayant ni un terme fixe, ni une route certaine, continuellement ballotté, jeté successivement de tous côtés, heurtant tantôt contre un écueil, tantôt contre un autre, jusqu'à ce qu'enfin arrivé à son dernier choc, il se brise, et s'enfonce dans l'abîme.

Dans cette comparaison si juste entre le vaisseau livré à la violence des flots, et l'âme qui s'abandonne à la fougue de ses penchants, il y a une différence essentielle. Celui qui sur mer éprouve une tempête, connaît toute l'étendue de son danger ; il désire avec ardeur de s'en retirer ; il fait tous ses efforts pour ne pas y succomber. Bien plus malheureux que lui, l'homme que ses passions emportent ne sent pas le péril affreux où elles le mettent. D'autant plus à plaindre qu'il ne se plaint pas lui-même, il se complaît dans l'état où il se trouve. L'agitation qu'il éprouve lui est agréable. Il ne désire point de rendre le calme à son âme. Les écueils qu'il voit devant lui, où il est toujours près de se briser, lui semblent un port ouvert pour le recevoir ; et dans sa déplorable illusion, loin de s'efforcer de sortir de sa périlleuse situation, il travaille lui-même à assurer et à accélérer son naufrage.

Ce ne sont pas seulement ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ qui essuient les tempêtes de l'âme. Ils les éprouvent aussi, comme les apôtres, ceux qui traversent avec lui la mer du monde, et qui, attachés à lui, ne quittent pas sa compagnie. Ames fidèles, qui avez le bonheur de le posséder, ne vous étonnez pas si, malgré sa présence, vous ressentez des orages intérieurs ; si vous êtes assaillies de tentations violentes : n'a-t-il pas voulu lui-même être tenté ? Croyez-vous être

plus privilégiées que lui ? La sainteté la plus éminente ne détruit point les passions, mais les réprime ; n'empêche point les tentations, mais les surmonte. Votre piété même vous expose à de plus vives attaques de l'ennemi du salut. Il ne combat pas ceux qui sont à lui. Il n'a pas besoin d'attirer dans ses filets les infortunés qu'il y tient déjà. C'est contre ceux qui sont à Jésus-Christ, qu'il multiplie ses efforts. Ne vous effrayez pas non plus, tant que vous possédez Jésus, de voir les orages s'élever. Leur véritable danger serait de s'en laisser décourager. C'est lui qui les permet non pour vous perdre, vous lui feriez injure d'en concevoir la pensée, mais pour vous éprouver. Il vous place dans le danger pour vous donner le mérite d'en triompher. Il vous y assistera pour vous en fournir les moyens. Dans ces moments critiques, redoublez d'ardeur, comme des mariniers actifs et courageux. Pliez toutes vos voiles. Recueillez-vous intérieurement, afin de donner moins de prise aux vents impétueux des passions. Jetez, sans hésitation, sans regret, dans la mer du monde, toutes les superfluités mondaines dont vous êtes chargées, et qui ne font que vous appesantir et retarder votre marche. Ne conservez que les provisions précieuses, nécessaires pour atteindre votre terme. Que les flots écumants et impurs couvrent la surface du vaisseau ; ils ne le submergeront point, si vous leur fermez exactement toutes les entrées de l'intérieur. Et sûres que vos efforts seront secondés par la grâce, ayez la ferme confiance de voir bientôt la sérénité succéder à l'orage, et le calme à la tempête.

Cependant Jésus dormait.

Le sommeil du Sauveur dans l'âme fidèle peut être de deux espèces, et provenir de deux causes différentes. Quelquefois le juste n'y a aucune part ; c'est Jésus-Christ lui-même qui veut s'endormir. Il reste sans mouvement, sans action ; il ne fait plus sentir à l'âme ses douces influences ; il l'abandonne pour un temps à elle-même, il la laisse livrée aux privations, aux sécheresses, aux ennuis, aux langueurs que ferait éprouver son absence. Ce n'étaient point les apôtres qui avaient endormi Jésus-Christ sur leur navire. Mais il y a un autre sommeil de Jésus, que l'âme elle-même s'attire. Ce sont des négligences qu'elle se permet, des distractions

auxquelles elle se laisse entraîner, des attachements étrangers qui prennent sur elle trop d'empire. Toutes les fautes ne font pas perdre la présence de Jésus-Christ, mais elles en diminuent l'effet : toutes ne détruisent pas sa grâce, mais toutes l'atténuent. Les péchés graves le crucifient dans nous ; les offenses légères l'y mettent dans un état de sommeil. O vous, qui éprouvez en vous cet état de Jésus-Christ, quelle qu'en soit la cause, hâtez-vous de le faire cesser. Tout sommeil de Jésus n'est pas un tort, mais est un malheur. C'est pendant son sommeil que les orages s'élèvent, que les passions se réveillent, que l'ennemi, qui ne dort jamais, renouvelle avec plus d'activité ses dangereuses attaques. Trop faible pour nous vaincre quand nous sommes assistés du secours divin, il attend pour nous combattre que nous en soyons privés. Réveillons Jésus-Christ en nous aussitôt que nous nous apercevons qu'il s'y endort. Opposons-le aux premières tentatives de notre ennemi, et que sa vigilance continuelle, excitée par la nôtre, prévienne toutes les surprises.

Dans ce sommeil de Jésus-Christ au milieu de ses fidèles apôtres agités par une violente tempête, plusieurs interprètes ont vu encore un autre emblème. C'est ainsi que sur cette mer orageuse du monde, il laisse ses plus chers serviteurs assaillis et battus par les orages, en proie aux afflictions, à toutes les misères de la vie. Sa providence semble les avoir abandonnés : elle paraît ensevelie à leur égard dans un profond sommeil. Et cependant l'impie, nageant dans la prospérité, possède l'abondance, occupe les premiers rangs, goûte tous les plaisirs et jouit, sans altération et sans trouble, de tout le bonheur de la terre. Cette conduite mystérieuse de la Providence est devenue trop souvent un scandale, et a donné occasion aux impies de la blasphémer, quelquefois même aux justes de murmurer contre elle. J'ai vu, dit le roi-prophète, les impies abonder en richesses, et en tous les biens du siècle ; et je me suis écrié : C'est donc en vain que j'ai travaillé sans relâche à sanctifier mon cœur ; que loin des fêtes criminelles j'ai passé ma vie avec les justes ; que je me suis livré à tous les exercices d'une sévère mortification (1). Mais c'est pour montrer l'injustice

(1) Ecce ipsi peccatores, et abundantes in seculo, obtinuerunt divitias.

de ce sentiment qu'il le présente. Je croyais comprendre, ajoute-t-il; je m'abusais : la douleur et la peine sont mon partage dans cette vie ; mais une autre m'est réservée. Le sanctuaire du Seigneur m'attend : là, dans le sein d'une éternelle félicité, je verrai le terme affreux où les impies ont été conduits par leur prétendue prospérité (1). Précipités au moment où ils s'élevaient avec le plus d'orgueil, dans quelle affreuse désolation sont-ils subitement tombés ! Les crimes, qui faisaient leur bonheur sur la terre, maintenant entassés sur leurs têtes, font leur supplice et leur désespoir éternel (2). Ames vertueuses et affligées, ces peines que vous éprouvez à la vue de la félicité dont jouissent les pécheurs, loin d'ébranler votre foi et d'abattre votre courage, doivent soutenir votre espérance, et ranimer votre ardeur. Ce que vous voyez aujourd'hui, ce qui vous trouble, ce qui vous scandalise peut-être, n'est-ce pas ce qui vous a été prédit ? Mais la même voix vous a promis les traverses et leur dédommagement; les peines de cette vie et les récompenses de l'autre; le malheur dans le temps et le bonheur dans l'éternité. Vous voyez déjà effectué le commencement de sa prophétie; son accomplissement doit vous être un garant de la certitude du reste. Fidèle dans une partie de ses promesses, y manquera-t-elle dans les autres ? Ranimez-vous donc à l'aspect des tribulations que la Providence vous envoie; et au lieu de les déplorer comme des maux, recevez-les avec joie, comme les expiations de vos faiblesses, des épreuves pour vos vertus, des matières à vos triomphes.

Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit : Pourquoi êtes-vous effrayés, hommes de peu de foi ?

Et dixi : Ergo sine causa justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas, et fui flagellatus in tota die, et castigatio mea in matutinis. *Psal.*, LXXII. 12, 13 et 1.

(1) Existimabam ut cognoscerem hoc ; labor est ante me ; donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam in novissimis eorum. *Ibid.*, 16 et 17.

(2) Dejecisti eos dum allevarentur. Quomodo facti sunt in desolationem, subito defecerunt : perierunt propter iniquitatem suam. *Psalm.*, LXXII. 18 et 19.

C'est à leur divin Maître que les apôtres s'adressent pour être retirés du péril ; c'est à lui pareillement que nous devons nous adresser dans les dangers qui menancent notre âme. Lorsque nous sentons les passions nous agiter plus vivement, les tentations nous attaquer plus fortement, ayons recours à la prière ; que nos vœux redoublent avec nos besoins. La prière a été l'arme qu'ont employée tous les saints contre l'ennemi du salut ; et dans l'admirable prière qu'il nous a dictée, Jésus-Christ nous instruit à demander l'assistance divine contre les tentations.

Pourquoi donc, si c'est un devoir de l'invoquer dans ces moments critiques, Jésus-Christ en fait-il un reproche à ses apôtres ? C'est qu'il ne suffit pas de prier : il est nécessaire de bien prier, de prier quand il faut, de prier comme il faut. Le tort des apôtres n'était pas d'avoir recouru à leur divin Maître, et de l'avoir tiré de son sommeil ; en cela ils n'étaient que louables, et ils doivent nous servir de modèles : mais dans cette bonne action, ils avaient commis deux fautes, qu'il est important de connaître pour les éviter.

En premier lieu, ils avaient attendu pour s'adresser à Jésus-Christ, que la tempête fût devenue extrêmement violente, et qu'ils se vissent au moment d'être submergés. Jusque-là, se fiant sur leurs propres forces, ils avaient imaginé que d'eux-mêmes et sans son assistance, ils seraient suffisants pour se retirer du danger. C'est au premier instant où nous sentons la tempête s'élever au dedans de nous, que nous devons recourir à celui qui seul peut la calmer. L'approche seule de l'ennemi doit être un avertissement d'appeler le secours sans lequel nous ne pouvons le repousser. Croire que par nous-mêmes nous serons assez forts pour résister à des tentations, est une tentation très-dangereuse, et qui donne aux autres une grande force. Si dans les premiers moments où la séduction est moins pressante, la délectation moins vive, nous hésitons à implorer, l'assistance qui peut nous en délivrer, espérons-nous le vouloir plus efficacement, quand les charmes de la passion seront devenus plus puissants, quand nous en sentirons plus vivement l'attrait ? Si nous attendons, pour implorer les secours divins, le moment du naufrage, pouvons-nous être assurés

de le prévenir? osons-nous nous répondre de n'être pas submergés avant de les avoir demandés et obtenus?

En second lieu, en recourant à leur divin maître, les apôtres n'avaient pas la confiance qu'auraient dû leur inspirer sa bonté et sa puissance, qu'ils avaient si souvent éprouvées : même en l'invoquant, ils tremblaient encore. Ils semblaient se méfier de lui, et craindre qu'il n'eût pas, ou la volonté, ou le pouvoir de les retirer du péril. C'est ce que Jésus-Christ leur fait sentir, en leur reprochant leur peu de foi et leur effroi. Il paraît même, par le récit d'un des évangélistes, que leur prière péchait encore par le défaut de respect, était accompagnée de reproche. Maître, lui disent-ils, vous ne vous mettez pas en peine de ce que nous périssons (1)? Quand nous invoquons notre Dieu, nous devons avoir une ferme espérance dans sa miséricorde. Il est aussi jaloux de notre confiance que de nos hommages : il promet d'accorder tout ce que nous demanderons ; mais à condition que nous espérerons fermement le recevoir (2). Notre prière doit aussi être respectueuse. Et devrions-nous avoir besoin d'être excités au respect, quand nous nous adressons à ce Maître suprême, que les anges adorent dans un profond abaissement? Ces deux qualités de la prière, le respect et la confiance, se balançant l'une par l'autre, font son mérite, et la rendent agréable à Dieu. La confiance anime le respect ; le respect modère la confiance : la confiance empêche le respect de tomber dans la pusillanimité ; le respect préserve la confiance de dégénérer en présomption.

Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.

Quoique la prière des apôtres ne fût pas telle qu'elle eût dû être, cependant Jésus-Christ l'exauce. Sa bonté infinie daigne souvent ne pas faire attention aux imperfections qui accompagnent les oraisons des justes. Il se ressouvient, dit le prophète, qu'ils sont une chair fragile, et un esprit léger,

(1) Et dicunt illi : Magister, non ad te pertinet, quia perimus. *Marc.*, IV. 38.

(2) Propterea dico vobis, omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis. *Marc.*, XI. 24.

qui se dissipe promptement, et qui revient difficilement (1). Il excuse la faiblesse de leur piété, sur celle de leur nature ; et il a plus d'égard à l'intention de le bien servir, qu'à la qualité des services. Ce serait abuser de l'indulgence céleste, que de s'en prévaloir pour autoriser le relâchement ; mais c'est la méconnaître, que de se livrer à de vains scrupules. Implorons Dieu de tout notre cœur ; et quand nous aurons fait de notre côté ce que nous aurons pu, soyons assurés qu'il fera du sien ce qu'il nous a promis.

C'est par un miracle éclatant que Jésus-Christ sauve ses apôtres du naufrage qui allait les engloutir. Il en fait de moins sensibles, mais d'aussi réels, quand il délivre des âmes près d'être englouties dans l'abîme infernal. Il faut une aussi grande puissance pour imposer silence aux tentations qu'aux vents, et pour apaiser les passions humaines que les flots de la mer. Il n'y a que Dieu qui puisse faire l'un et l'autre. Nous sommes bien plus frappés des miracles de l'ordre physique, que de ceux de l'ordre moral ; parce qu'esclaves de nos sens, nous sommes accoutumés à juger d'après eux. C'est à notre foi à rectifier ces jugements. Si jamais, nous trouvant exposés à un danger, nous nous sommes adressés à Dieu, et nous en avons été délivrés, n'en avons-nous pas conçu une vive reconnaissance ? Combien de fois sa miséricorde nous a-t-elle préservés du danger où allaient nous jeter nos passions, et retirés de celui que nous avaient fait courir nos péchés ! Quelle reconnaissance en avons-nous ressentie ? comment la lui avons-nous témoignée ?

Alors tous furent saisis d'étonnement, et ils disaient : Quel est donc cet homme à qui les vents et la mer obéissent ?

Nous voyons à tous les miracles de Jésus-Christ, l'admiration des assistants réveiller en eux la foi. Chaque fois qu'il en opère, ils reconnaissent en lui l'envoyé céleste. Et cependant parmi ce peuple, témoin de tant de merveilles, objet de tant de bienfaits, combien, après la première impression passée, retombent dans leur indifférence ! Combien

(1) Et recordatus est quia caro sunt : spiritus vadens, et non rediens. *Psalm.*, LXXVII. 39.

sont restés les ennemis du Sauveur ! Il ne cesse d'être en butte aux contradictions, aux calomnies, aux outrages, aux persécutions, jusqu'à ce qu'enfin ce peuple entier se réunisse pour demander et obtenir sa mort. N'est-ce pas là l'image de ce qui se passe en nous ? Lorsque, dans le bain sacré de la pénitence, sa bonté infinie nous eut lavés de nos péchés, quelle étoit la vivacité de notre foi, l'ardeur de notre charité, la ferveur de nos oraisons ! Depuis ce premier moment, qu'est devenu tout cela ? La tiédeur a pris la place de la piété, la dissipation du recueillement. Et ne l'avons-nous pas encore crucifié en nous par de nouveaux péchés ? L'ingratitude et la perfidie des Juifs envers le Messie qui leur avait été envoyé, nous révoltent. Ah ! ne les imitons pas ; subrogés à leur place qu'ils ont mérité de perdre, soyons plus fidèles à notre précieuse vocation. Comblés au moins d'autant de bienfaits, montrons-nous plus reconnaissants, et rendons-nous dignes de tant de grâces par notre fidélité à y correspondre.

Outre cette première comparaison de la tempête essuyée par les apôtres, avec celles qu'éprouve l'âme chrétienne, les saints Pères en font une seconde avec les orages contre lesquels lutte continuellement l'Église de Jésus-Christ, qui est sur la terre, et qui par cette raison est appelée l'Église militante.

Cette mer, sur laquelle Jésus-Christ s'embarque avec ses apôtres, représente dans toutes les allégories le monde profane, aussi agité que la mer, aussi inconstant que la mer, aussi perfide que la mer, aussi semé d'écueils et de dangers que la mer, aussi sujet aux naufrages que la mer. Comme c'est de la mer et de ses périls que le vaisseau qu'elle porte doit surtout se défier, de même le monde, dans lequel se trouve l'Église, est son plus dangereux ennemi ; et elle est continuellement occupée à s'en défendre.

Le navire dans lequel Jésus-Christ traversait les flots, était, selon le rapport de la tradition, la barque de saint Pierre. Ce n'est que dans celle-là qu'il navigue. Dans toute autre on ne peut pas espérer de le trouver. La véritable Église de Jésus-Christ est celle que régit Pierre. En donnant au premier de ses apôtres le nom mystérieux de Pierre, Jésus-Christ lui déclara qu'il le faisait la pierre fondamen-

tale sur laquelle il bâtirait son Église, que les portes de l'enfer n'ébranleraient jamais (1). Tout ce qui n'est pas établi sur cette pierre immobile comme la parole divine, n'a que des fondements ruineux. Elles se sont écroulées, la plupart de ces prétendues églises qui n'étaient pas bâties sur la pierre. Elles se renverseront à leur tour, celles qui subsistent encore et après elles toutes les autres qui pourraient s'élever par la suite. Mais l'Église de Jésus-Christ voit, sans éprouver aucune altération, s'écouler devant elle le torrent des siècles, emportant dans son cours rapide les débris amoncelés de ces édifices abattus, qui viennent se heurter inutilement, et se réduire en poudre contre son inébranlable fondement.

Pierre fut établi par Jésus-Christ le chef de son Église. Pierre l'est encore dans le successeur auguste, qui du haut de sa chaire, continue de rendre les mêmes oracles avec la même autorité. Nous pouvons, comme les Irénée, les Tertullien, les Augustin, opposer aux hérétiques de nos jours, comme ils présentaient à ceux de leurs siècles, cette succession continue qui nous transmet, et qui fera passer à nos derniers neveux, la pure doctrine reçue par saint Pierre de la bouche de Jésus-Christ. Jamais elle n'a défailli : elle ne défaudra jamais, cette précieuse succession, gage perpétuel de l'apostolicité de notre foi. Chacun des pontifes qui la composent est un anneau de la chaîne sacrée qui, embrassant tous les âges et tous les lieux, les réunit tous ; qui lie le siècle présent au temps de Jésus-Christ, et retient l'universalité des fidèles dans l'unité catholique.

Ce fut pour consolider l'unité dans une Église répandue sur toute la terre, et pour former de tant de membres épars un seul tout, que Jésus-Christ lui donna un chef. Il le revêtit d'une primauté d'honneur, pour qu'élevé au-dessus de toute l'Église, il fût en tout temps, aux fidèles dispersés, un point frappant d'observation et un centre fixe de communion. Il lui conféra une primauté de juridiction, afin qu'une même autorité, comprimant toutes les parties de ce vaste tout, les tînt toujours unies, et fortement attachées

(1) Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. *Matth.*, XVI. 18.

les unes aux autres. *Tout*, disait le célèbre pontife qui au dix-septième siècle était la lumière et l'organe de l'église gallicane, *tout est soumis aux clefs de Pierre ; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. Nous le publions avec joie, car nous aimons l'unité ; et nous tenons à gloire notre obéissance* (1).

Nous devons à ce chef visible de l'Église, vicaire et représentant du chef suprême qui la régit invisiblement du haut des cieux, un respect profond, un attachement sincère, une soumission religieuse, une fidélité inaltérable. Je suis assuré d'être dans la véritable Église de Jésus-Christ, tant que je reste appuyé sur la pierre qui en est le fondement. Il a prié, ce divin Sauveur ; et la foi de Pierre ne manquera jamais. Un moment d'égarement a été suivi d'une conversion qui a servi à confirmer tous ses frères (2).

Le catholique le plus simple, le moins instruit, a dans son union avec le successeur de saint Pierre, un garant assuré de la pureté de la foi. Le pasteur particulier qui l'instruit reçoit la doctrine qu'il lui enseigne de son pasteur supérieur, qui lui-même est en communion de foi avec le chef de tous les pasteurs. Ainsi de ce flambeau éclatant qu'alluma la main de Jésus-Christ, pour briller constamment au-dessus de l'Église, se répand la pure lumière dans toute la catholicité. C'est le feu sacré, que le Dieu d'Israël avait confié au grand-prêtre Aaron, et qui ne devait ni s'éteindre ni être profané par l'alliage d'un feu étranger. Voyez ce que sont devenues les nations qui ont abandonné le bercail de Pierre. En perdant l'unité, elles ont bientôt perdu la foi. Une fois égarées de leur pasteur, elles ont été d'égarement en égarement. L'abîme a appelé l'abîme ; le schisme a provoqué l'hérésie ; leurs erreurs se sont amoncelées ; leurs variations se sont multipliées ; et dans leurs perpétuelles contradictions, soit entre elles, soit avec elles-mêmes, elles sont parvenues au point déplora-

(1) Bossuet, sermon sur l'unité de l'Église, prêché à l'ouverture de l'assemblée du clergé, en 1682.

(2) Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua ; et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. *Luc.*, XXII, 32.

ble de ne plus tenir à rien de certain, qu'à leur désastreuse scission.

Dans le navire mystérieux, dont la barque de notre évangile est la figure, il y a, comme dans tous les autres, un chef suprême qui est Jésus-Christ ; son lieutenant, le successeur de saint Pierre ; des officiers de divers grades, subordonnés les uns aux autres. Toute cette hiérarchie sacrée est continuellement occupée à faire arriver le navire précieux, dont elle a la conduite, au rivage de l'éternité. Elle mène l'Église militante à l'Église triomphante, pour l'y réunir, et ne faire de tous les élus qu'un seul corps. C'est là le grand ouvrage qui a fait descendre Jésus-Christ sur la terre, et qui le ramènera pour y mettre le dernier sceau, lorsqu'il reviendra clore les siècles, juge suprême des vivants et des morts.

Ils doivent comprendre combien sont grandes et importantes leurs fonctions, ceux que, dans des grades divers, Jésus-Christ appelle à la conduite de son navire, et qu'il s'associe à lui-même dans ce ministère. Ils doivent sentir quelles longues et assidues préparations sont nécessaires, pour s'y disposer. On ne voit point s'ingérer dans la conduite d'un vaisseau ceux qui n'en ont ni l'étude ni l'expérience, qui ne connaissent ni les dangers de la mer, ni les règles de la manœuvre. La direction des âmes, cet art des arts, selon l'expression de saint Grégoire, exige au moins des connaissances aussi étendues, une vigilance et une attention aussi soutenues, une prudence aussi consommée, que la direction d'un navire. Elle exige même davantage. Les vertus sont à ce ministère plus nécessaires encore que les lumières, et c'est par ses exemples, plus que par ses leçons, qu'il doit conduire les âmes. Ce n'est pas même tout. De quelques talents que soit orné, de quelques vertus que soit doué celui que Jésus-Christ appelle à la conduite de sa barque, il doit sentir sa faiblesse, et l'impuissance de ses efforts pour la faire arriver au port. Paul lui-même, Paul, appelé miraculeusement à l'apostolat, Paul, comblé de tous les dons de la grâce, Paul, transporté au troisième ciel, Paul reconnait que de lui-même, qu'aidé du fidèle et savant Apollo, il ne peut se flatter d'aucun succès. J'ai bien pu planter, dit-il ; Apollo a pu arroser ; mais c'est

Dieu seul qui a donné l'accroissement (1). A leurs travaux, à leurs exemples, les ministres de la parole sainte doivent joindre de ferventes et perpétuelles prières, pour en obtenir le fruit. Ce n'est qu'en s'adressant à Jésus-Christ que les apôtres obtiennent de mener leur barque au rivage vers lequel ils tendent.

Et ceux qui naviguent dans cette barque sacrée, et qu'elle porte à leur terme comme de simples passagers, s'ils n'ont pas de fonctions à y exercer, n'en ont pas moins des devoirs à y remplir. Ils doivent, comme saint Paul le leur recommande, être soumis aux chefs du navire, qui veillent continuellement à leur conservation, et qui doivent rendre compte de leurs âmes (2). Quelle confusion, quel désordre ne règne pas dans un vaisseau où chacun prétend commander ; où les plus ignorants, les plus inexpérimentés s'arrogent le droit d'ordonner les manœuvres ! C'est cette funeste insubordination qui a produit toutes les hérésies. Quand les chefs de ces sectes révoltées, brisant le joug de la subordination, eurent livré la doctrine sainte à la variation des opinions particulières, les esprits indociles, rendus juges de leur croyance, citèrent à leur tribunal les oracles de l'Église, élevèrent la téméraire prétention de les réformer, et osèrent mettre leurs vaines idées au-dessus des principes, que la foi de tous les siècles et de toutes les Églises chrétiennes avait confirmés. Ainsi, abandonnant la barque heureuse de Pierre, la seule qui conduise au port, ils se jetèrent inconsidérément dans une multitude de frêles nacelles, où les appelaient des voix mensongères, et qui les menèrent à un prompt naufrage.

O vous, que l'avantage de votre naissance a placés dans le vaisseau où réside Jésus-Christ, et qui avez eu le bonheur de commencer avec lui votre navigation, tremblez de perdre le plus inestimable des biens. Attachez-vous fortement, soumettez-vous entièrement à l'autorité infaillible, à laquelle il a confié le gouvernement de son navire. Elle seule connaît imperturbablement, et le port où elle vous

(1) Ego plantavi, Apollo rigavit : sed Deus incrementum dedit. *I Ad Cor.*, III, 6.

(2) Obedite præpositis vestris, et subjacete eis. Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri. *Ad Heb.*, XIII, 17.

mène, et la route qui y conduit, et les écueils dont elle est semée, et les moyens de les éviter. Et ne doit-il pas vous être bien doux d'être assurés de parvenir au terme de vos vœux, sans être chargés de chercher la route où vous pourriez vous égarer ? Ne devez-vous pas regarder comme un bienfait de Dieu, de ce qu'en vous ordonnant la foi, il vous la présente toute formée, et absolument certaine, en vous épargnant des discussions épineuses, dont souvent vous ne seriez pas capables.

N'espérez pas cependant faire cet important voyage sans essuyer des orages. L'arrivée est assurée ; mais la traversée est pénible. Lorsque Jésus-Christ lança sur la mer du monde le navire chargé des destinées de son Église et des trésors de la grâce, il l'envoya braver tous les ouragans déchaînés. Il prévit que des tempêtes de tout genre viendraient l'assaillir, qu'il serait continuellement ballotté par les vents, sans en être renversé ; inondé par les flots sans en être submergé ; heurté sur des écueils sans être entr'ouvert. Jésus-Christ est toujours dans ce vaisseau ; mais quelquefois il y dort : il paraît en avoir abandonné la conduite. L'Église existait à peine, et déjà les persécutions s'acharnaient à la détruire ; bientôt les hérésies travaillèrent à la corrompre, ensuite les schismes s'efforcèrent de la diviser. Éprouva-t-elle quelques moments de repos, les vices, les scandales de ses enfants, vinrent porter dans son sein de nouvelles douleurs.

Nous rappelons tous les maux que dans le cours des siècles l'Église a successivement soufferts. Et nous étions donc destinés au siècle le plus malheureux qui devait les réunir tous. L'incrédulité, ce monstre de nos jours, inconnu à nos pères, a appelé à son secours l'hérésie et le schisme. Elle s'en est servie pour porter à l'Église les premiers coups. Elle les a employés à l'ébranler, espérant pouvoir ensuite plus facilement la renverser. Alors se sont élevées des persécutions plus atroces que celles des Néron et des Domitien. Les fureurs de l'impiété ont surpassé celles du paganisme. Les ministres de la religion, objet direct de sa rage, ont été impitoyablement, les uns dépouillés, bannis, forcés d'aller mendier l'asile et la subsistance dans des terres étrangères, où elle les poursuivait encore pour leur arra-

cher les secours de la charité hospitalière ; les autres massacrés en tas dans les prisons où sa prévoyante barbarie les avait ramassés. D'autres encore, par un raffinement de cruauté, réservés à une mort plus lente, ont été entassés au fond de navires malsains, où l'infection, la misère, le défaut d'aliments ont été leurs bourreaux. Au milieu de ces horreurs, l'incrédulité, toute dégoûtante du sang de ses victimes, donnait aux peuples épouvantés, pour détourner leurs yeux du spectacle de ses crimes, le signal de la plus infâme corruption. Sur les autels, où Jésus-Christ avait été si longtemps adoré, elle plaçait des prostituées.

Dieu dort donc en ce moment, et les inimaginables succès qu'il a laissé prendre à l'impiété, sont l'effet du sommeil où il est plongé. Il en ressortira, n'en doutons pas, et l'instant de son réveil sera celui où le calme renaîtra. Son premier regard fera taire les vents, et rentrer les flots dans le niveau des mers. Son Église reparaîtra au sortir des tempêtes, brillante et épurée. Nous en avons pour garant sa parole sacrée : mais nous n'en devons pas moins trembler pour nous. Ce que Dieu a garanti à l'Église universelle, il ne l'a point promis aux églises particulières. Jetons des regards de douleur sur cette Église jadis si brillante de l'orient, qui la première reçut la foi, qui la répandit sur toute la terre, qui la conserva si long-temps pure et entière. Qu'en a-t-elle fait maintenant ? A quel point l'a-t-elle laissée dégénérer et dégrader ? Cette église d'Afrique, si célèbre dans les premiers temps du christianisme, à la fin du cinquième siècle n'existait déjà plus. Et n'en avons-nous pas sous les yeux un exemple plus récent et plus voisin encore. Cette île fameuse appelée si long-temps la terre des saints, quel triste naufrage n'a-t-elle pas fait dans la foi ? Combien son malheur, en tout temps si déplorable, doit dans ces derniers temps nous être devenu plus sensible ! Tandis que la France, jusque-là catholique, et prétendant l'être encore, persécutait avec fureur les pasteurs catholiques, l'Angleterre, livrée depuis deux siècles aux schisme et l'hérésie, les accueillait avec humanité, et se faisait le modèle du monde par sa générosité, comme elle en est le soutien par sa puissance. Quel spectacle touchant, quel admirable exemple a donné aux autres nations cette nation hospita-

lière, quand on l'a vue tout entière, clergé et laïques, roi et sujets, grands et petits, venir au-devant des professeurs d'une religion qui n'était pas la sienne ; s'empresser de les accueillir, de soulager leurs douleurs, de subvenir à leurs besoins, d'adoucir leurs maux ! Daigne celui qui seul a dans sa main le digne prix de tant de bienfaits, lui en accorder les récompenses les plus abondantes, et surtout celle qui est la plus précieuse et la plus désirable ! Puissent les aumônes de ce peuple bienfaisant, montées, comme celles de Corneille, jusqu'au trône céleste, en faire descendre de même sur lui le don inestimable de la foi !

En invoquant pour nos bienfaiteurs la miséricorde divine, implorons-la aussi pour nous-mêmes. Disons-lui avec les apôtres, et avec une crainte ranimée par la confiance : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jetez un regard de bonté sur ce royaume où vous fûtes si religieusement adoré, sur ce trône où siégea S. Louis ; sur ce peuple où votre œil discerne encore tant de fidèles serviteurs ; et surtout sur cette Église, pendant tant de siècles si pure dans sa foi. Rendez l'église gallicane à l'Église universelle, rendez à l'église gallicane elle-même tout ce que lui a fait perdre la rage de vos ennemis : ses prêtres bannis, ses autels abattus, vos temples renversés, son culte aboli, sa splendeur éclipsée. Et tous les peuples de la terre, maintenant étonnés, et peut-être scandalisés de l'affreux progrès des persécuteurs de votre loi, s'écrieront dans leur admiration : Quelle est cette puissance suprême *à qui les vents et la mer obéissent* ?

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la tempête apaisée

PAR M. LECOURTIER

Archevêque de Sébaste, Chanoine de St-Denis.

I La tempête, le sommeil de Jésus-Christ, la barque, le vent, les passagers, etc. ; explication du sens allégorique de toutes ces paroles ; — II. Application à nous-mêmes.

I.

Mes Frères,

Il faut avoir vu, sur l'Océan, l'orage déchaîner ses fureurs, pour se faire une juste idée du spectacle majestueux que présente l'Évangile de ce jour.

Lorsque Dieu permet aux vents de se déchaîner, ils descendent jusque dans les profondeurs de la mer, gonflent les vagues, les rendent furieuses ; elles s'élèvent comme des montagnes, redescendent aussitôt comme des vallées profondes, se brisent les unes sur les autres. L'une couvre celle qui l'a précédée, pour être bientôt couverte par une vague plus forte ; et quelquefois deux géants d'eau, se mesurant tête à tête, viennent se briser l'un contre l'autre, et répandent leur rage parmi l'écume qui vole sur la surface de la mer. En même temps, le ciel semble s'abaisser ; l'atmosphère devient plus épaisse par l'orage, c'est à peine si l'on distingue le ciel et la terre. Alors que la nue est sillonnée par l'orage, on aperçoit tantôt un point qui paraît et qui disparaît, qui monte et qui descend ; c'est une barque de pêcheur. C'est, à l'œil humain qui la contemple, une simple coquille qui est ballottée sur le vaste Océan, qui monte les vagues et les descend aussitôt, et qui tantôt portée sur la crête d'une vague, tourbillonne, et jetée sur le flanc, disparaît et semble engloutir les infortunés qui ont été surpris par la tempête. Voilà, mes Frères, ce qu'il faut connaître pour entendre cette belle parole de l'Évangile : « Il se fit un grand mouvement sur la mer : *Et ecce motus magnus factus est in mari* ; et la barque fut presque couverte par les flots, *ita ut navicula operiretur fluctibus.* »

C'était à la fin d'une journée. Le peuple avait suivi Jésus-Christ pour entendre sa parole. Le Seigneur, voulant passer de l'autre côté de la Galilée, arrive aux bords du lac de Génésareth, si renommé par ses tempêtes : il semble que cette petite mer de la Galilée, trop resserrée dans les limites de ses rivages, ait des mouvements convulsifs et porte la tempête dans ses flancs. Jésus-Christ trouve une barque amarrée au rivage ; ils monte dedans, ses disciples le suivent. Il ordonne d'avancer en pleine mer et de passer de l'autre côté du lac. Qui eût jamais pensé, mes frères, qu'une navigation entreprise avec Jésus-Christ, ordonnée par le Maître du ciel

et de la terre, dût être ainsi troublée par la tempête?... Mais à peine la barque est-elle en pleine mer, qu'un mouvement terrible, semblable à celui que j'ai décrit imparfaitement en commençant, s'élève : *Et ecce motus magnus factus est ;* et la barque était presque couverte par les lames effroyables qui menaçaient de la jeter pour toujours dans l'abîme : *ita ut navicula operiretur fluctibus.*

Quel spectacle, mes très-chers Frères! Quelle opposition merveilleuse ! Au milieu de ce déchaînement des vents et des éléments courroucés, au milieu de l'agitation si violente de cette barque qui monte et qui descend, Jésus dormait: *Ipse vero dormiebat.* Certes, mes frères, il y a là toute la dignité d'un Dieu qui commande aux éléments et qui n'a qu'un mot à dire pour calmer la tempête.

Lorsque après une fameuse bataille qui décida le sort de l'Empire romoin, César, vainqueur à Pharsale, traversait un lac, ce lac fut bouleversé par la tempête. Le nautonnier craignait, et le plus grand des Romains lui dit: « Que crains-tu ? tu portes César et sa fortune ». Mes frères, c'était là le comble de l'orgueil humain qui brave le danger. Mais, dans ce mot de l'Évangile : « Jésus dormait », il y a toute la révélation d'un Dieu qui commande à l'orage : *Ipse vero dormiebat !* Il dormait ; et, le danger devenant à chaque instant plus pressant, ses disciples l'éveillent avec effroi et disent : « Maître, sauvez-nous, nous périssons » : *Domine, salva nos, perimus.* Jésus-Christ sort de ce sommeil paisible. Rien ne l'effraie au milieu de ce bouleversement où se trouve la barque. Il se lève, et commande aux flots de s'apaiser, aux vents de se taire..., et la plus grande tranquillité s'établit. Voyez-vous, mes frères, cette opposition admirable entre la violence de la tempête et le calme profond et paisible de Jésus-Christ : *Factus est motus magnus..., facta est tranquillitas magna* ?

Quelle grandeur dans ce mot de l'Évangile : « Il commanda : *imperavit*, et le calme s'établit sur la mer. » C'est là un grand miracle, mes frères ; car, lorsque l'orage s'apaise sur l'Océan, il ne s'apaise que par degrés ; il faut longtemps à la mer pour rentrer en grondant dans ses abîmes. Mais ici, c'est tout d'un coup ; car le Maître des éléments

s'est levé, il paraît sur la poupe, il commande aux flots, aux vents..., et la tranquillité se rétablit.

Aussi, mes Frères, tous ceux qui étaient à bord, toutes les barques qui accompagnaient Jésus-Christ dans ce naufrage pressant, imminent, tous s'écrient d'une seule voix : « Quel est donc celui à qui les vents et la mer obéissent? *Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei* »?

Celui-là, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu, c'est celui dont un poète a dit :

« A la voix du Seigneur, la mer obéissante
Vient briser sur ses bords sa vague mugissante ».

Maintenant, quelle est cette barque que Jésus-Christ monte, cette barque où Jésus-Christ dort, cette barque qui est assaillie par la tempête, cette barque où le calme renaîtra toujours ? Cette barque, mes frères, c'est l'Église ; cette barque, c'est la vie; cette barque, c'est notre cœur.

Que l'Église, mes très-chers Frères, est admirablement comparée à cette barque montée par Jésus-Christ ! C'est lui qui préside à ses destinées ; c'est lui qui l'a lancée sur la mer orageuse de ce monde. Seulement, il a laissé à sa place un pilote qu'on appelait d'abord Pierre ; et de là ce nom qui est justement acquis: la barque de Pierre, pour dire l'Église. Voyez-vous cette petite barque que Jésus a montée le premier, où il a laissé sa gloire et sa puissance, la voyez-vous cette petite barque, qui quitte Jérusalem, qui longe la Méditerranée pour s'arrêter un instant à Antioche, et de là, traversant la mer, remonte jusqu'au Tibre et vient silencieusement s'amarrer à Rome dans les roseaux de ce fleuve? De là elle ne sera pas détachée ; mais les flots orageux et les tempêtes ne lui ont jamais manqué : *Motus magnus factus est.*

Il est impossible, mes Frères, dans une courte instruction, de vous narrer, même à grands traits, tous les fastes de l'Église, tous les dangers, toutes les tempêtes qu'elle a essuyés, tellement que la barque semblait à tout moment submergée par les flots : *Ita ut navicula operiretur fluctibus.* Mais je vous rappellerai, mes Frères, les flots de sang, les persécutions des premiers siècles, ces flots courroucés qui ballottaient cette barque et semblaient devoir l'engloutir dans le

sang de ses enfants. Et, au milieu de tout cela, Jésus-Christ semblait dormir pendant trois siècles. Mais un jour, il s'éveillait, et le triomphe entrait dans son Église avec Constantin, et la tranquillité la plus parfaite s'établit : *Facta est tranquillitas magna.*

Puis, c'était le vent furieux de l'hérésie qui se déchaînait contre cette barque, qui venait frapper contre elle pour la fracasser et la plonger dans l'abîme, d'où, ce semble, elle ne devait jamais sortir. Alors la lumière des docteurs, la vérité de Jésus-Christ, qui semblait dormir, mais qui se réveillait au cri de l'Église, aux cris de ses pontifes, rétablit bientôt la tranquillité : *Et facta est tranquillitas.*

C'était ensuite le schisme avec toutes ses divisions, c'était la voile de la barque qui semblait déchirée, et dont chaque passager voulait avoir un lambeau, prétendant que c'était là le lambeau véritable qui devait la diriger ; c'était le gouvernail que chacun voulait arracher... Ces schismes ont déchiré le sein de l'Église, mis le trouble dans la manœuvre. Mes frères, Jésus-Christ s'est levé, comme il se lèvera toujours, et la tranquillité la plus parfaite s'est rétablie : *Et facta est tranquillitas magna.*

C'étaient les scandales qui avaient pénétré jusque dans cette barque, qui atteignaient jusqu'au gouvernail, jusqu'à la manœuvre, dans l'entrepont, partout ; c'était Jésus-Christ qui semblait endormi. La foi en Jésus-Christ, l'honneur de l'Église, la vérité de Dieu, la pureté des mœurs, tout semblait dormir ou être effacé à jamais. Mais Jésus-Christ par sa voix commande aux vents, à la mer, et la tranquilité la plus parfaite s'est rétablie : *Et facta est tranquillitas.*

C'étaient, mes Frères, tous les vents des passions humaines, toute cette agitation du siècle qui semblaient se déchainer sur l'Église ; c'étaient, vous l'avez vu, générations présentes, c'étaient les flots des événements publics qui battaient contre cette barque, qui poussaient cette barque de Rome jusqu'à Fontainebleau, mais la rendaient triomphante depuis Fontainebleau jusqu'à Rome ; c'était le vent de ces persécutions humaines, de ces troubles politiques, qui chassait cette barque de Rome, qui la transportait à

Gaète, et qui, de Gaète jusqu'à Rome, la rendait encore une fois triomphante : *Et facta est tranquillitas.*

C'était cette politique qui semble s'agiter autour de la barque ; c'était cette opinion qui veut rendre responsable la barque de Pierre de toutes les agitations des partis. Mais remarquez-le, mes Frères, l'Église ne participe pas plus à ces agitations des hommes que la barque à celle des flots. Seulement, emportée par les passions humaines, avec elles elle monte, elle descend ; et lorsque le calme se rétablit, semblable à une tendre mère, elle a de l'amour et des bénédictions pour tous ses enfants. Il y a sur la barque de Pierre une sagesse qui demeure toujours. Sur cette barque il n'y a qu'une seule règle : l'amour de tous les hommes, l'esprit de paix, qui se répand en bénédictions de Dieu et vient tomber sur tous les enfants de Dieu indistinctement, qui n'épousera rien de ces passions humaines et de ces événements politiques. Au nom de Jésus-Christ le calme se rétablira toujours ; et même, lorsque cette barque semblera agitée, il y aura toujours l'amour de la paix, l'amour de la vérité de Dieu, le calme de la bénédiction de Dieu cherchant à réunir tous les cœurs : *Et facta est tranquillitas magna.*

II

Mes Frères, vous êtes portés sur cette barque, vous y êtes portés comme enfants de l'Église, vous y avez donné votre nom comme passagers par le saint baptême ; et vous vous rattachez à cette barque par votre pasteur, qui vous rallie à votre évêque légitime, et par votre évêque légitime au successeur de Pierre, et par le successeur de Pierre, à Jésus-Christ lui-même. Mais que faites-vous dans cette barque ? au milieu de tant d'agitations, êtes-vous pénétrés du véritable esprit de l'amour, êtes-vous pénétrés, mes très chers Frères, de cet esprit de paix, de cet esprit de vérité, de cet esprit de confiance en notre Seigneur ? Hélas ! beaucoup d'enfants de Dieu ne sont dans la barque de l'Église que comme des passagers indifférents ; ils vont d'un rivage à un autre rivage, sans penser que cette barque divine les porte vers les rivages éternels. Ils descendent dans l'intérieur de la barque ; et là, ils dorment d'un sommeil profond.

Oui, voilà le sort d'un grand nombre de fidèles. En présence de tous ces mystères du salut, que font-ils? Ils fuient devant la face du Seigneur ; ils appartiennent à l'Église par le baptême, mais ils ne lui appartiennent pas par le sacrement de pénitence, ils ne lui appartiennent pas par le sacrement de l'Eucharistie ; ils assistent quelquefois aux mystères, mais ils ne participent jamais d'une manière réelle et intime à cette communion ; ils sont là comme fuyant devant la face du Seigneur : *Fugientes a facie Domini*. Ils appartiennent à l'Église, ils se croient ses enfants, et comme si la foi dispensait des œuvres du salut, ils se plongent dans un sommeil mortel. Ils ne s'inquiètent ni de leur âme ni de leur salut ; ils sont insensibles à tous les dangers de leur âme, et ils n'éveillent jamais Jésus-Christ en criant vers lui : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons » ; *Domine, salva nos, perimus*. O fidèles ! réveillez votre foi dans les promesses sacrées de l'Église. Sachez qu'elle a la parole de Jésus-Christ : « Ni les flots ni les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle ». Mais elle porte non-seulement la paix du monde et les bénédictions de Dieu ; elle porte les moyens de votre salut. Mes Frères, ne fuyez pas la présence du Seigneur ; ne vous contentez pas d'appartenir à l'Église par les liens du baptême, et appartenez lui par le lien d'une vie sainte, d'une vie pure, d'une vie chrétienne, par la pratique de tous les sacrements. Ne dormez pas dans cette barque qui traverse le monde. Laissez Jésus-Christ dormir de ce sommeil de vigilance, de protection ; mais vous, ne dormez pas, que votre vigilance s'excite ; écriez-vous toujours, comme les apôtres : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ».

Mes Frères, cette barque, c'est notre vie, non pas notre vie individuelle personnifiée en chacun de nous, mais cette vie générale du monde dans laquelle nous sommes plongés, et dans laquelle s'agitent nos individualités si petites. C'est là cette barque autour de laquelle, sur la mer, il se fait un si grand mouvement, qu'elle est presque couverte par les flots : *Ita ut navicula operiretur fluctibus*. Et pour vous donner une idée de cette vie, mes Frères, vous avez vu quelquefois, à la suite d'un gros navire qui sillonnait la mer, une petite barque de sauvetage traînée à la remorque.

Eh bien ! cette petite barque ressent tous les mouvements du gros navire, elle est culbutée, ballottée, mille fois même plus ballottée que le navire qui s'avance avec majesté dans les flots.

Voilà l'image de notre vie individuelle : plongés dans la vie générale, nous vivons tous et malgré nous dans cette agitation. Voyez comme elle est grande, cette agitation ! Un grand mouvement s'opère, il faut que nous le ressentions ; chacun dans sa petite barque particulière y est soumis. Le pauvre voit se resserrer l'aumône, parce que le riche craint ; le travail cesse ou s'alanguit ; le commerce n'a presque plus de ressources : tout est en souffrance. Quelquefois même, quand la tempête ajoute à ces agitations des craintes et des frémissements, travail, industrie, commerce, tout semble être près de s'engloutir. C'est le riche lui-même qui est troublé et inquiété dans ses revenus, dans ses ressources, dans ses prévisions ; les arts, les études, enfin tout ce qui compose le monde, participe à ces agitations : *Motus magnus factus est.*

Notre barque, en suivant ce grand mouvement, est compromise. A ce mouvement, que faites-vous ? Ah ! je vous ai souvent entendu dire, quand la vie publique est agitée, qu'il y a une grande agitation dans votre cœur, une soif ardente de tout prévoir, de savoir ce qui adviendra ; et, longtemps avant le danger, nous nous usons en calculs, en supputations, en craintes, en frayeurs. Les flots couvrent notre petite barque ; nous sommes presque engloutis, alors même que le danger n'est pas imminent. Mes Frères, pourquoi donc n'êtes-vous pas plus sages ? Pendant que Jésus-Christ est sur la grande barque de la société, pendant que sa Providence préside à ces flots qui semblent s'amonceler autour de nous, soyez donc calmes, croyez à la providence de Dieu au milieu de toutes ces oscillations de la société humaine. Soyez donc plus confiants dans le Seigneur. Criez vers lui, sans doute : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons » ; mais pensez qu'il a à vous adresser cette parole : « Pourquoi êtes-vous si timides ? » *Quid timidi estis, modicæ fidei?* Vous qui comptez pour rien la Providence de Dieu ; vous qui avez monté et descendu et qui n'avez point souffert ; vous qui avez vu la main de Dieu se lever, et la tempête apaiser

immédiatement ses flots, mes Frères, quand donc serez-vous des enfants de la Providence, de la soumission à Dieu, des enfants de la croyance dans le Seigneur : *Quid timidi estis ?*

La main du Seigneur ne vient-elle pas de vous sauver d'une manière miraculeuse ? Sa voix ne s'est-elle pas fait entendre à cette tempête furieuse qui commençait à se déchaîner sur la société ? Aujourd'hui, quels doivent être nos sentiments ? Des sentiments de paix, de concorde, d'amour du pays, d'obéissance aux lois, de respect à l'autorité. Alors, soyez-en sûrs, mes Frères, il se fera un grand calme sur la mer des passions humaines : *Facta est tranquillitas magna.*

La barque qui est agitée par les flots, c'est encore notre cœur. Et qui pourra dire toutes les vagues qui viennent le briser ? Que de peines de la part du monde, de la part des affections, de la part du péché, de la part de nos amis, des personnes qui nous sont chères ! que de peines causées par les bouleversements de fortune, par la perte de la réputation ! La calomnie nous environne ; l'injustice des hommes nous poursuit ! Que de peines dans l'intérieur, dans la famille, dans la plus grande intimité du foyer domestique ! ce sont partout des peines, des peines d'esprit, des peines de cœur, des peines d'imagination, des peines de la volonté, des peines au dedans, au dehors. Il y a un grand mouvement sur la mer de votre cœur : *Motus magnus factus est,* de sorte que la barque est presque couverte par les lames, *ita ut navicula operiretur fluctibus.* Les flots, ce sont les larmes, les afflictions, les tristesses, les tourments, les angoisses, les inquiétudes, les brisements de cœur, les mille sollicitudes de la vie. Des larmes ! il y en a pour le pauvre, il y en a pour le riche, il y en a pour les jeunes gens, il y en a pour les vieillards, il y en a pour tous. La vie de l'homme n'est qu'une longue douleur du berceau à la tombe, et, à chaque instant, nous courons risque d'être submergés par les tribulations de la vie.

Et le péché, que nous ne comptons pour rien, oh ! quel trouble il a jeté dans notre cœur ! La plupart des peines, n'en doutez point, mes Frères, viennent du péché. Si vous remontez à la cause de l'agitation de la barque, vous verrez

que c'est le péché qui apporte ce trouble et cette agitation ! Et le péché, nous y sommes insensibles ! et c'est lui cependant qui soulève le plus de tempêtes et qui, au milieu de ce mouvement, devrait nous faire recourir à Dieu, et lui crier : Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons : *Domine, salva nos, perimus.*

Mes Frères, nous ne manquons pas, dans les afflictions, de recourir au Seigneur. Tous, pour obtenir sa grâce, nous recourons à sa sainte Mère ; nous aimons à l'appeler la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs. Mais le péché nous occupe peu. Ah ! si vous voulez que Dieu vous bénisse, que Dieu soit avec vous, que Jésus-Christ se lève, qu'il commande à ces flots d'affliction et qu'il se fasse une grande tranquillité, mes Frères, commencez donc à recourir à Dieu contre la peine du péché, les bouleversements du péché, les désordres du péché. Ah ! mes Frères, je vous en conjure, convertissez-vous à Dieu, et vous verrez si vos peines ne sont pas adoucies, vous verrez si, alors, Jésus-Christ ne se lèvera pas sur la barque, et après vous avoir bénis par le ministère du prêtre dans le sacrement de pénitence, s'il n'étendra pas la main pour qu'il se fasse autour de vous plus de tranquillité.

Un jour que saint Paul voyageait sur un vaisseau et se rendait à Rome, il fut surpris par une tempête et forcé d'aborder l'île de Malte. Au milieu de la tempête, saint Paul soutenait le courage de tous les passagers. Il leur disait : Mes Frères, il n'y a pas une âme parmi vous qui périra : *Amissio enim nullius animæ erit ex vobis.* Et pourquoi, mes Frères ? C'est que, dans sa prière fervente, c'est qu'avec ses mérites d'apôtre de Jésus-Christ, il avait obtenu la révélation de la pensée du Seigneur qui lui avait dit : Dieu vous donne tous ceux qui naviguent avec vous : *Et ecce donavit tibi Deus omnes qui navigant tecum.*

Mes Frères, au milieu de tant d'agitations, nous naviguons tous ensemble. Nous sommes tous portés dans cette barque du monde où Jésus-Christ commande aux vents et à la mer. Eh bien ! mes Frères, au nom des mérites de Jésus-Christ, au nom de vos mérites particuliers, par vos propres efforts, que je puisse dire et espérer devant le Sei-

gneur qu'aucune âme ne périra, et que nous aborderons tous heureux aux rivages éternels.

O Seigneur, ô vous qui commandez au vent et à la mer, ô vous qui calmez d'un mot tous les orages, Seigneur, étendez la main sur ce peuple ; Seigneur, pour leur consolation, calmez d'abord toutes leurs peines, toutes leurs agitations, et puis, je vous en conjure, qu'aucune âme ne périsse. Donnez-moi, Seigneur, par votre sang et vos mérites, par votre puissance qui commande au vent et à la mer, donnez-moi les âmes de tous ceux qui naviguent avec moi ; sauvez-moi, Seigneur, et sauvez-les avec moi, sauvez-nous tous ensemble : *Domine, salva nos, perimus !*

Vᵉ DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. XIII, v. 24-31.*)

En ce temps-là Jésus proposa à la foule une parabole, disant : Le royaume des Cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment, et s'en alla ; l'herbe ayant donc crû et produit son fruit, alors parut aussi l'ivraie. Cependant les serviteurs du père de famille s'approchant, lui demandèrent : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Et il leur répondit : C'est un homme ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui demandèrent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ? Il répondit : Non, de peur qu'arrachant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment avec elle. Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler ; mais le froment, rassemblez-le dans mon grenier.

HOMÉLIE

Sur la parabole de l'ivraie et du bon grain

PAR M. RICAUD.

Sinite utraque crescere usque ad messem.
Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. *Matth.*, XIII. 30.

Le mélange des bons et des méchants dans le monde, a été de tout temps un sujet de blasphème pour l'impie, de tentation pour le juste, et de scandale pour le pécheur. Les incrédules y trouvent des raisons pour s'élever contre la providence de Dieu ; les gens de bien ne savent quelquefois comment l'accorder avec sa justice, et les libertins souvent s'en font un prétexte pour présumer de sa miséricorde. Jésus-Christ, dans une parabole, répond aujourd'hui à toutes ces difficultés, résout tous ces doutes, et venge à la fois de

toutes ces atteintes, et sa providence, et sa miséricorde, et sa justice.

Un homme, dit-il, avait semé du bon grain dans son champ. Son ennemi, pendant la nuit, tandis que tout dormait, vint furtivement sursemer de l'ivraie. Le jour se fit, les blés mûrirent, produisirent leur fruit, et alors l'ivraie parut. Les serviteurs alarmés vinrent annoncer au père de famille le mélange effroyable qui défigurait son champ. Ce bon maître les rassura ; il leur en découvrit la cause ; il leur défendit d'arracher l'ivraie, de peur qu'ils n'arrachassent aussi le blé. Laissez croître, leur dit-il, l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson. Alors mes moissonneurs sépareront le bon grain de la mauvaise herbe : ils lieront celle-ci en faisceaux pour la brûler, et ils ramasseront celui-là dans mon grenier.

Jésus-Christ, non content d'avoir proposé cette parabole à ses disciples, la leur expliqua lui-même. Celui qui sème, leur dit-il, c'est le Fils de l'homme ; son ennemi, c'est le démon ; le champ où ils sèment l'un et l'autre, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume ; l'ivraie, ce sont les fils des méchants ; la moisson, c'est la fin des siècles; les moissonneurs, ce sont les anges, qui, après avoir séparé les justes des pécheurs, comme on sépare le bon grain de l'ivraie, conduiront les uns au séjour de la suprême félicité, tandis que les autres seront précipités dans les flammes éternelles.

Par cette parabole, Jésus-Christ répond à tout: il confond les impies, en leur découvrant d'une manière nette et précise l'origine du bien et du mal ; il rassure les gens de bien, en leur manifestant l'utilité de ce mélange ; il effraie, il épouvante le libertin, en lui annonçant d'une manière frappante la catastrophe décisive par laquelle il doit finir. Entrons donc, mes frères, dans l'explication de cette parabole tout à la fois si simple et si sublime ; tâchons de la pénétrer et de nous en nourrir. Justes, vous apprendrez à apprécier davantage le bonheur de votre état, en voyant quel est son principe, quels sont ses progrès et sa fin. Pécheurs, vous concevrez plus d'horreur pour le vôtre, en considérant son origine, ses effets et le terme affreux où il doit aboutir. Qui que vous soyez, vous apprendrez également à aim r et à

craindre Dieu, à connaître sa providence, sa miséricorde et sa justice dans le gouvernement du monde. Vous verrez d'un coup d'œil d'où vous venez et à quoi vous êtes destinés, l'histoire générale et abrégée de tout ce qui s'est fait avant vous, de tout ce que vous avez sans cesse sous les yeux, de tout ce que vous verrez encore dans la suite, l'histoire, en un mot, de tout le monde, et celle de chacun de vous : Jésus-Christ vous la tracera, il vous l'expliquera lui-même. Je ne veux point d'autre sujet, ni d'autre plan dans cette homélie, pour laquelle je vous demande une favorable attention.

PREMIER POINT.

Mélange du bon et du mauvais grain.

Deux objets principaux s'offrent d'abord à nous, mes très-chers frères, dans l'explication de notre évangile : le père de famille, et son ennemi : le père de famille, qui a semé le bon grain dans son champ, et l'ennemi, qui, pendant la nuit, est venu y sursemer l'ivraie. Quels sont ces deux personnages ? considérons-les un instant.

Au commencement, vous le savez, Dieu avait semé le bon grain dans le monde, qui est son champ ; c'est-à-dire, que tout y était dans la règle et dans l'ordre. Alors l'univers n'avait encore éprouvé aucune de ces altérations qui le défigurèrent tant dans la suite. L'homme, nouvellement sorti des mains de Dieu, se ressentait de la nature de son auteur. Tout lui était soumis, et lui, tout entier, se soumettait au premier être. Tout était bon alors, l'Évangile nous l'assure ; car notre Dieu, le meilleur des pères, aurait-il pu faire quelque chose de mauvais ? *Simile factum est regnum cœlorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo.*

Mais hélas ! les choses ne restèrent pas longtemps dans cet heureux état. Le démon, cet ennemi de Dieu, qui avait osé lui disputer sa gloire, et qui avait reçu à l'instant même la juste punition de sa révolte ; le démon, dis-je, devint bientôt l'ennemi de l'homme, et résolut, pour l'associer à sa peine, de lui faire partager son crime. Vous savez tous de quelle manière il s'y prit pour exécuter son abominable dessein. Le fatal péché de notre premier père fut la zizanie

funeste qu'il sema dans ce champ divin. Il profita de la supériorité de ses lumières sur celles de l'homme, et de la trop grande sécurité de celui-ci (sommeil, hélas ! si funeste), pour venir furtivement, dans ce champ qui ne lui appartenait pas, semer l'ivraie au milieu du bon grain. *Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus et superseminavit zizania.*

Ce fut là, mes frères, la première origine et la source de tous nos malheurs : origine qui, comme on le voit assez, ne vient pas de Dieu, ce bon père de famille, qui ne pouvait rien mettre que de bon dans son champ ; mais de la malice du démon, son ennemi et le nôtre. Ce sont en effet ses perfides suggestions qui portèrent l'homme à faire l'abus le plus déplorable de sa liberté, en se soustrayant à la douce domination de Dieu, à qui il appartenait à tant de titres, pour se soumettre au joug cruel et avilissant de celui qui ne cherchait qu'à le perdre. Par là vous voyez clairement que ce mélange n'a pas été fait d'abord, que l'ivraie n'a pas été avant le bon grain, mais le bon grain avant l'ivraie ; c'est-à-dire que l'homme a été bon par nature avant d'être méchant par un libre choix, et qu'il a été innocent avant d'être coupable. De même, vous comprenez que l'ennemi, en sursemant l'ivraie dans le champ, n'a pas pourtant arraché tout à fait le bon grain ; c'est-à-dire que le péché d'origine n'a pas enlevé tout ce qu'il y avait de bon dans l'univers et dans l'homme ; mais qu'il n'a fait que le mêler et le corrompre. De là vient, dans le monde, ce mélange qui paraît d'abord si bizarre, de biens et de maux, d'ordre et de désordre ; de là dans nous-mêmes ces combats incessants entre le vice et la vertu, entre le vieil et le nouvel homme, qui nous font sentir en même temps, et la hauteur du rang d'où nous sommes tombés, et la profondeur de la chute que nous avons faite. Voilà donc d'abord, dans notre évangile, ce péché d'origine, signalé comme principe toujours subsistant du mélange du bien et du mal que nous apercevons sur la terre. *Homo seminavit bonum semen in agro suo ; venit inimicus ejus et superseminavit zizania.*

Partant de ces principes, mes très-chers frères, lisez avec attention l'histoire du monde : toujours vous y trouverez

l'ivraie mêlée avec le bon grain, mais ne l'étouffant jamais, quoiqu'elle soit infiniment plus multipliée.

Ainsi, dès le commencement, je vois des bons à côté des méchants, la sainteté à côté du vice : dans la famille du premier homme, Caïn et Abel ; ensuite le déluge qui noie tous les hommes, et qui épargne la famille de Noé ; Abraham séparé du reste de la terre ; Loth sauvé de l'embrasement de Sodome ; les Israélites confondus d'abord parmi les Égyptiens, et qui en sont délivrés ensuite ; le peuple de Dieu protégé, défendu, choisi au milieu de toutes les nations de la terre. L'Église ensuite formée au sein de la Synagogue, et transplantée au milieu de la gentilité, subsistant malgré l'hérésie et le schisme, et ayant toujours de vrais enfants, en dépit du libertinage et de l'incrédulité : tel est le spectacle qu'a offert le monde depuis sa création, ou, pour mieux dire, depuis sa dépravation, et qu'il offrira tant que le principe du bien, représenté par le père de famille de notre évangile, et que le principe du mal, figuré par son ennemi, agiront simultanément, l'un pour établir le règne de la vérité et de la vertu, l'autre pour faire triompher l'erreur et le crime.

Or, mes frères, pourriez-vous douter de l'action sensible et constante de ces deux principes ? Ouvrez les yeux, consultez votre foi, et vous allez bientôt en être convaincus.

Que n'a pas fait Dieu pour conserver son ouvrage et pour le réparer ? Je le vois dans tous les temps occupé de ce grand dessein, et empressé à le mettre en œuvre. C'est pour cela qu'il a suscité d'abord les patriarches et les prophètes ; c'est pour cela ensuite qu'il a envoyé son propre Fils, engendré de toute éternité de sa propre substance ; c'est pour cela enfin qu'il l'a fait suivre de tant d'apôtres, de martyrs, de docteurs. Mais aussi, que n'a pas fait le démon, dès lors, pour cultiver sa funeste ivraie ? il s'est servi des prêtres de la gentilité, des docteurs de la Synagogue réprouvée, de tant d'hérétiques fameux, de tant de suppôts du vice et de l'irréligion, qui tous doivent préparer les voies à cet Antechrist prédit, fils aîné du prince des ténèbres, qui devancera la ruine de l'univers, et qui travaillera tant pour l'augmentation du règne de son maître. C'est ainsi, mes frères, que ces deux principes agissent sans cesse,

et qu'ils sont la cause du mélange étonnant que nous apercevons. C'est ainsi que d'un côté, Dieu emploie des révélations, des grâces, de bons exemples, de bons conseils, de pieuses cérémonies, le secours de la prière, des prodiges étonnants, la parole sainte, les sacrements, le témoignage de la conscience ; et que de l'autre, le démon emploie nos sens, nos passions, les mauvais conseils, les mauvais exemples, les scandales, les sollicitations, les pompes, les maximes et les spectacles du monde, que sais-je ? tout autant de moyens dont Dieu et le démon se servent pour cultiver l'un et l'autre ce qu'ils ont semé, et pour conserver sur la terre ce qu'ils y ont mis chacun de vertu ou de vice.

De là, mes frères, la distinction que nous fait faire notre évangile entre les enfants du règne et les enfants du démon, entre l'ivraie et le bon grain. C'est-à-dire, mes frères, que tous les hommes appartiennent à l'un ou à l'autre de ces deux maîtres, au père de famille ou à son ennemi, à Dieu ou au démon. Mais, il faut l'avouer, comme il n'y en a point qui soient plus à Dieu que ceux dont il se sert pour édifier, pour convertir les autres ; il n'y en a point aussi qui soient plus au démon que ceux qui s'emploient pour scandaliser et pour pervertir les âmes. Ceux-là sont les fils du père de famille et les collègues de Jésus-Christ ; ceux-ci sont les fils du prince des ténèbres, et les prédécesseurs de l'Antechrist. *Filii regni, filii nequam.*

Mais, confessons-le, mes frères, cette dépravation ne vient pas entièrement de la malice du démon : elle vient encore de notre négligence et de notre faiblesse. Car, de même que ce n'est qu'en aidant la grâce que nous devenons vertueux, ce n'est aussi qu'en nous prêtant au péché que nous nous rendons coupables. Aussi l'Évangile observe-t-il que c'était lorsque les hommes dormaient que l'ennemi sema l'ivraie au milieu du bon grain. *Cum dormirent homines.* Paroles remarquables, qu'il ne faut pas laisser parser sans y faire une sérieuse attention. Paroles qui nous regardent tous, et qui nous avertissent sans cesse de prendre garde, de veiller sur nous, de peur que notre indolence ne nous précipite dans le mal ; car, que faut-il souvent pour tomber dans le désordre ? un moment d'égarement et de faiblesse. Mais, paroles qui regardent surtout ceux qui sont

obligés par état de veiller, non-seulement à leur propre salut, mais encore à celui des autres : ce sont là les serviteurs du père de famille, qu'il a commis à la garde de son champ, mais qui, s'endormant malheureusement quelquefois, donnent lieu au démon, son ennemi, d'y faire des incursions et des dégâts effroyables. Pasteurs des âmes, veillez donc sans cesse, de peur d'être surpris, veillez sur le troupeau qui a été confié à vos soins. Magistrats, veillez sur le bon ordre et les intérêts de la république ; pères et mères, sur l'éducation et la conduite de vos enfants ; maîtres et maîtresses, sur celle de vos domestiques. Qui que nous soyons, veillons au moins sur nous, si nous n'avons personne à surveiller avec nous ; et prenons garde que Dieu ne nous reproche un jour un sommeil qui nous serait si préjudiciable et si funeste. *Cum dormirent homines.*

L'Évangile ajoute que lorsque l'herbe eut crû et qu'elle eut fait son épi, alors l'ivraie parut. *Cum crevisset herba et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania.* Les fruits, mes frères, voilà ce qui distingue les bons des méchants, les justes des pécheurs. *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Ce ne sont pas les paroles, ce ne sont pas les bons sentiments, ce ne sont pas les velléités ; ce sont les fruits. *Cum fructum fecisset.* Jugez-vous donc sur ce principe, mon cher auditeur. Faites-vous des fruits de salut et de vie, c'est-à-dire de bonnes œuvres ; êtes-vous assidu à vos devoirs, charitable envers les pauvres, exemplaire dans votre conduite ; vivez-vous en chrétien, faites-vous en un mot des fruits dignes du père de famille, vous avez tout lieu de le croire, vous lui appartenez, vous êtes du nombre de ses enfants. *Filii regni.* Mais au contraire, faites-vous des œuvres d'iniquité et de mensonge ; êtes-vous indolent envers votre Dieu, dur envers vos frères, attaché à la terre, à ses biens, à ses honneurs, à ses plaisir profanes ; vivez-vous dans le péché, en païen et en infidèle, en un mot votre vie est-elle conforme aux œuvres de Satan, ah ! mon cher auditeur, vous avez tout lieu de le craindre, vous lui appartenez, et vous êtes l'enfant du méchant, puisqu'il y a dans vous tant de malice. *Filii nequam.* En un mot, mes frères, les œuvres, voilà ce qui distingue l'ivraie et le bon grain, les enfants de Dieu et ceux du démon, et ce qui pourra ici-bas même

nous faire discerner si nous appartenons à l'un ou à l'autre. *Cum crevisset herba et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania.*

Tels sont l'origine et les premiers effets du mélange du bon et du mauvais grain dans le champ du père de famille. Voyons-en les progrès et le dénoûment dans la seconde partie de cette homélie.

SECOND POINT.

Effets du mélange du bon et du mauvais grain.

Les serviteurs du père de famille, continue l'Évangile, vont lui annoncer la détérioration de son champ, et lui en demander la cause. Dieu n'a pas besoin qu'on vienne lui apprendre le débordement du vice dans l'univers : il le sait, il le voit ; mais il aime pourtant que ses serviteurs s'en plaignent devant lui, et ne s'y montrent pas insensibles. Il n'approuve pas pourtant un zèle trop amer et trop sévère. Les serviteurs de la parabole disent à leur maître : Voulez-vous que nous aillions arracher l'ivraie à l'instant ? *Vis, imus et colligimus ea?* Image de la conduite de bien des chrétiens. Ils ne peuvent souffrir les pécheurs ; ils se permettent des plaintes éternelles et des détractions même sur leur compte. Non contents d'en parler à Dieu, ils s'en entretiennent avec les hommes ; il déchirent impitoyablement leur réputation ; ils ne se croient obligés à aucun ménagement à leur égard ; ils passent de la haine du péché à celle du pécheur, et voudraient comme Pierre et Jean faire tomber le feu du ciel sur tous les habitants de Samarie. Fausse piété, zèle trompeur. Le père de famille ne l'approuve pas ; et pourquoi ? de peur, dit-il, qu'en voulant n'arracher que l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain. *Ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum.* Excellente raison, mes frères, et qui doit donc arrêter, si nous y pensons bien, toutes nos plaintes et tous nos murmures. Vous haïssez et vous décriez le pécheur : y pensez-vous ? dit saint Augustin. Peut-être vous haïssez et vous décriez un juste. L'ivraie ne peut jamais devenir bon grain ; mais le pécheur peut devenir juste. Vous croyez donc persécuter un ennemi, et souvent vous persécutez un frère. Qui aurait dit que Saul, si ardent persécuteur de l'Église,

en serait un jour un des plus fermes soutiens ; et qu'Augustin, engagé si avant dans le vice et dans l'erreur, serait un jour un des plus zélés partisans de la vertu et un des plus illustres docteurs de la vérité ? Savez-vous donc ce que vous faites en agissant de la sorte ? vous fermez cette porte au pécheur : vous lui rendez la vertu haïssable ; vous le découragez, vous le rebutez, vous le dépitez, vous l'opiniâtrez : vous êtes donc la cause qu'il ne fait pas ce qu'il ferait sans vous peut-être. Vous arrachez donc le bon grain en comptant n'arracher que l'ivraie, et vous répondrez à Dieu de cette âme. *Ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum.* Et d'ailleurs, mon frère, si vous saviez combien le mélange des pécheurs est utile aux justes, vous les supporteriez, et vous seriez bien éloigné de vouloir les détruire. Ce sont les méchants qui donnent aux bons tout leur mérite et toutes leurs vertus. Si l'Église a eu tant de martyrs qui ont fait son ornement et sa gloire, à quoi le doit-elle, sinon à la fureur et à la malice des tyrans déchaînés contre elle ? Si elle a produit tant de docteurs qui l'ont éclairée par leurs ouvrages, à quoi en est-elle redevable, sinon aux erreurs et aux hérésies, qui de tout temps l'ont combattue ? Si enfin elle a vu naître dans son sein tant d'ordres religieux qui l'ont illustrée et qui ont peuplé les déserts et sanctifié les cloîtres, quelle en a été la cause, sinon la dépravation générale qui avait succédé, après les persécutions, à la ferveur des premiers chrétiens, et qui avait inondé le monde ? dépravation qui avait conduit tant de saints dans la solitude, pour y fonder un nouveau ciel au milieu de la terre même. Oui, mes frères, la vertu trop en repos s'enrouillerait et perdrait tout son lustre. Ce sont les railleries des méchants qui font briller la générosité du juste ; ce sont leurs insultes qui nourrissent son humilité ; ce sont leurs persécutions qui font éclater sa patience ; ce sont leurs emportements qui entretiennent sa douceur ; c'est, en un mot, ce choc du vice contre la vertu, qui souffle et qui ranime le feu de la charité dans l'Église. Insensés, eh ! que faites-vous donc ? Vous vous élevez contre les auteurs de votre vertu, et vous haïssez la main dont Dieu se sert pour vous conduire et vous soutenir dans les sentiers

de la justice. *Ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum.*

Mais si le mélange avec les pécheurs est si utile pour le juste, à combien plus forte raison le mélange avec les justes sera-t-il utile pour les pécheurs? Et c'est ici, mes frères, que je ne sais ce qu'il faut admirer davantage, de la sagesse et de la bonté de Dieu, ou de la malice et de l'insensibilité des hommes. Car qu'est-ce qu'un pécheur, mes frères? C'est un homme désobéissant à Dieu, ennemi de Dieu, révolté contre Dieu. Tout le reste de l'univers est soumis à son Créateur et le sert en silence : le soleil fait le tour qu'il lui a prescrit ; la mer ne passe pas les bornes qu'il lui a données ; la terre produit son fruit quand il veut et comme il veut ; les anges sont empressés à remplir ses ordres ; les démons mêmes croient et tremblent : le pécheur seul désobéit, et il est tranquille. Étonné de son audace, tout ce qui existe s'élève contre lui et demande sa perte. Le soleil veut lui refuser sa lumière, comme à la mort de son auteur ; la mer veut l'inonder, comme au temps du déluge ; la terre l'engloutir, comme les prévaricateurs du désert ; l'ange exterminateur, le frapper, comme autrefois les Égyptiens et les armées infidèles ; le démon même, se saisir de lui et l'entraîner dans les enfers, où il lui a déjà préparé sa place : tout autant de voix qu'il me semble entendre s'adresser à Dieu, comme autrefois les serviteurs au père de famille, pour lui dire toutes à la fois et en tumulte : Voulez-vous, Seigneur, que nous allions enlever cette ivraie maudite, cet insolent pécheur, du milieu de votre champ ? *Vis, imus et colligimus ea ?* Tout le reste de la nature est soumis ; il n'y a que lui de rebelle. Permettez que nous nous unissions tous pour l'anéantir : un seul signe de votre volonté suffit ; le voulez-vous ? *Vis*? Ne nous empêchez pas de le faire, et nous aurons bientôt délivré la terre d'un tel monstre. *Vis, imus et colligimus ea*?

Ah ! mes frères, que la bonté de notre Dieu est grande ! Il voit son ennemi insolent et tranquille se faire un prétexte, pour l'outrager, de sa bonté même ; il le voit accumuler tous les jours crime sur crime, l'outrager, le déshonorer, le blasphémer ; il le voit, et il peut le perdre : un seul mot, un seul signe suffit ; que dis-je? il n'aurait qu'à retirer la main qui

le retient et qui le garde : tout le lui demande ; le voulez-vous? *Vis?* Et lui seul arrête tout par cette seule parole, *Non.* Parole puissante, qui tient en respect tous les êtres prêts à se déchaîner contre l'homme, depuis qu'il a osé se révolter contre Dieu ; mais parole qui nous montre bien à découvert toute la tendresse de ce bon père. *Non*, je ne le veux point, pas encore, et pourquoi ? Parce que je découvre, au milieu de toute cette ivraie, encore quelques épis ; au milieu de tous ces pécheurs, encore quelques justes : voilà ce qui m'arrête. S'il n'y avait plus de bon grain, je ne balancerais pas à livrer tout le reste aux flammes ; mais j'en vois encore quelques-uns en faveur desquels j'épargne les autres. Je ne veux pas toucher encore à un champ qui renferme encore du blé, à une terre qui porte encore des élus et des saints. Quand le nombre en sera complet, je consentirai à la ruine du monde, qui n'a été fait que pour eux : jusque-là, attendons. Qui sait si le voisinage du bon grain ne changera pas l'ivraie, si les bons avis et les bons exemples du juste ne convertiront pas le pécheur? Du moins sera-t-il plus inexcusable s'il y résiste, et n'aura-t-il rien à opposer à ma justice. Quoi qu'il en soit, les prières du juste me désarment et me font oublier tous les outrages de l'impie. Ne touchez donc pas à ce champ à cause des saints qu'il y a au milieu des pécheurs, à cause des épis qui sont mêlés parmi l'ivraie. *Non: ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum.*

Ah ! mes Frères, comprenez de là une vérité bien humiliante pour les pécheurs, mais bien consolante pour les justes : c'est que le monde ne subsiste que par les saints. Oui, vous, mon frère, vous zizanie, vous ivraie, vous pécheur, vous ne subsistez que par le voisinage d'un enfant de Dieu, d'un juste, que vous méprisez peut-être, mais sans lequel vous seriez déjà livré à la colère divine. Ce sont ses prières qui éloignent les fléaux, soutiennent les empires, et maintiennent la foi parmi nous. On attribue les événements au courage, à la fortune, à la politique ; mais nous saurons un jour que tous ces succès ne sont dus souvent qu'aux prières d'une âme simple, pauvre, obscure, reléguée dans un désert ou dans un cloître, qui a attiré sur nous la miséricorde divine : c'est un Moïse qui priait sur la montagne tandis que Josué combattait et vainquait dans la plaine. En un mot,

le voisinage des justes fait ici-bas notre sûreté ; mais il fera aussi un jour, si nous n'en profitons pas, notre condamnation et notre honte. *Non : ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum.*

C'est ainsi que le mélange des justes et le pécheurs sert à la fois aux uns et aux autres, et que Dieu y fait éclater également, de chaque côté, sa providence, sa sagesse, sa miséricorde et sa justice.

Laissez mûrir, ajoute le père de famille, laissez mûrir l'un et l'autre jusqu'à la moisson. *Sinite utraque crescere usque ad messem. Sinite.* Laissez. Voilà une leçon pour nous tous, mes frères. Laissons faire Dieu ; ne nous embarrassons pas du gouvernement de sa providence : il saura tirer le bien du mal qui nous scandalise. Laissez donc tout croître. *Sinite crescere.* Justes, croissez, avancez sans cesse, ne vous arrêtez jamais : ne pas marcher, c'est reculer. Attendez, pour vous reposer, que vous ayez fini votre course : les moments sont comptés, la fin approche, elle est plus près que vous ne pensez. Croissez donc toujours en vertu, c'est le principal trésor ; croissez dans la pauvreté, dans l'humilité, dans la souffrance, dans l'obscurité, s'il le faut; croissez toujours, peu importe : Dieu vous voit, il compte vos travaux, et en il sera la récompense. *Sinite crescere usque ad messem.* Pécheurs, vous croissez aussi de votre côté ; sans cesse vous augmentez le nombre de vos iniquités, de vos injustices; vous grandissez toujours en malice ; vous résistez toujours à de nouvelles grâces ; vous commettez toujours de nouveaux crimes. Il est vrai peut-être que vous croissez aussi en richesses, en dignités, en honneurs, en puissance, en plaisirs ; vous surpassez, vous dominez, vous foulez tous les épis qui sont auprès de vous, tous les justes qui vous entourent ; mais un moment ; ceci finira : Dieu vous voit, il compte vos jours et vos crimes ; les uns et les autres seront bientôt à leur comble : le terme approche ; croissez jusqu'à ce temps-là. *Sinite crescere usque ad messem.* En un mot, mes frères, l'ivraie et le bon grain, tout croît ensemble ici-bas : intérieurement, le juste croît en vertus, tandis que le pécheur croît en vices ; extérieurement, nulle différence ; l'ivraie croît aussi bien que le blé, quelquefois mieux peut-être ; voilà le désordre apparent ; ne nous en scandalisons

pas : Dieu se charge de le réformer ; jusque-là ayons patience. *Sinite utraque crescere usque ad messem.*

Mais que vois-je ? mes frères : les temps sont accomplis, les blés mûrissent, l'ivraie paraît, la moisson est arrivée. Ah ! le désordre va finir. Quelle est cette moisson ? Elle commence tous les jours sous vos yeux. Sans cesse quelqu'un tombe devant vous, ou à vos côtés. La mort, l'impitoyable mort, exécutrice des ordres de l'Éternel, avec sa faux tranchante, parcourt tous les rangs et frappe indistinctement tous les états et tous les âges. Voilà la moisson particulière qui se fait tous les jours ; mais outre celle-là, il y en aura une générale. Quand le nombre des siècles sera révolu, quand celui des élus sera complet, Dieu livrera tout le reste à ses anges exterminateurs, et le monde finira, ou, pour mieux dire, il en commencera un nouveau, où tout sera remis dans l'ordre, où les méchants trouveront leur punition, et les justes leur récompense.

Le premier désordre de ce monde-ci est la confusion des justes avec les pécheurs, et du bon grain avec l'ivraie ; mais alors Dieu ordonnera à ses anges de les séparer : séparation bien terrible, puisqu'elle éloignera, suivant l'expression de notre divin Maître, le père de son enfant, la fille de sa mère, l'époux de son épouse, le frère de sa sœur ; séparation dont les anges seront les exécuteurs. Ramassez, leur dira Dieu, sans distinction de rang, d'état ni de condition, l'ivraie avec l'ivraie, et le bon grain avec le bon grain. *Colligite.* Mais c'est ici un roi, un grand, un riche, un puissant du monde : n'importe, il est ivraie, qu'il soit avec l'ivraie. Mais c'est un savant, un grand génie, un homme illustre : cela n'y fait rien, il est ivraie, qu'il soit avec l'ivraie. Mais c'est un personnage respectable par son caractère, par la piété dont il avait jusque-là fait profession : tant pis pour lui, il est ivraie, qu'il soit rangé avec l'ivraie. *Colligite.* Au contraire, c'est ici un homme pauvre, ignoré, inconnu, obscur, mais c'est un homme juste : mettez-le avec le bon grain. C'est une femme simple, illettrée, ignorante, mais c'est une femme vertueuse : mettez-la avec le bon grain. C'est un pécheur même, mais un pécheur qui est revenu à lui, qui s'est converti, qui a fait pénitence : ne pensez plus à ses anciens crimes, il est devenu bon grain,

mettez-le avec le bon grain. *Colligite.* Voilà donc le premier désordre, la confusion du juste avec le pécheur, réparé par la séparation qui en sera alors faite. *Colligite.*

Le second désordre consiste en ce que les pécheurs jouissent quelquefois ici-bas des récompenses dues à la vertu, et que les justes endurent quelquefois les peines méritées par le vice. Ce second désordre sera réparé alors d'une manière bien solennelle.

Liez, dira Dieu à ses anges, liez l'ivraie en bottes pour la brûler. *Alligate ea in fasciculos ad comburendum.* Pesons tous les termes de cette sentence; ils sont bien propres à nous faire apercevoir quelque chose de la punition destinée au crime.

Et d'abord liez l'ivraie, dit le père de famille. *Alligate.* Le temps est arrivé où l'on ne peut plus rien. Tant que la mauvaise herbe tenait à la terre, tant qu'elle était dans le champ, elle pouvait profiter du voisinage de l'épi et se nourrir du même suc; mais maintenant qu'elle en est détachée et séparée, elle n'est plus bonne qu'à être liée pour servir de pâture au feu. C'est-à-dire, tant que le pécheur était vivant, tant qu'il tenait encore à l'Église, il pouvait se convertir; il pouvait profiter des prières, des exemples, des instructions qui lui étaient offertes dans la personne des justes; il servait à augmenter leur mérite, à perfectionner leurs vertus; mais maintenant qu'il est mort, il n'est plus bon à rien; le temps est venu où il ne peut plus travailler à son salut; il est incapable de tout mérite, et il n'y a plus qu'à le jeter pieds et mains liés dans les fournaises éternelles. *Alligate.*

Liez-la en faisceaux. *In fasciculos.* C'est-à-dire, qu'ils aient pour compagnon de leurs peines, ceux qu'ils ont eus pour compagnons de leurs désordres. Ainsi vous, voluptueux, vous serez associé avec tous les impudiques que les eaux du déluge ont submergés, que le feu du ciel a dévorés, que l'épée de l'ange exterminateur a frappés, que la colère de Dieu a immolés, depuis le commencement du monde. Vous, avare insatiable, vous serez environné des adorateurs aveugles de divinités d'or et d'argent, des tyrans insensibles qui se sont nourris du sang et des larmes de leurs sujets, de ces hommes inhumains qui se sont engraissés des misères publiques, de ces impitoyables usuriers qui ont

causé la ruine de tant de familles. Vous, ambitieux, superbes, orgueilleux, vous aurez à vos côtés ces hommes de sang qui ont ravagé la terre, ces imposteurs qui l'ont séduite, ces insensés qui l'ont surprise et étonnée. En un mot, pécheurs, qui que vous soyez, vous aurez pour compagnons tout ce qu'il y a eu de pervers sur la terre, depuis sa création jusqu'à la fin des temps. Comptez tous les impudiques, tous les tyrans, tous les meurtriers, tous les incrédules, tous les hérétiques, tous les blasphémateurs, tous les scandaleux, l'Antechrist et le démon à leur tête. Quelle affreuse société, mes frères ! quel monstrueux assemblage ! *In fasciculos.*

Mais il faut que l'ivraie brûle. *Ad comburendum.* Oui, mon frère, vous avez brûlé des feux de l'amour profane : eh bien ! vous brûlerez alors au milieu d'un feu allumé par la colère de Dieu. Vous avez mis votre confiance dans les biens, dans les trésors de la terre : eh bien ! vous demanderez alors inutilement une goutte d'eau pour vous soulager. Vous avez été rempli d'estime de vous-même, vous vous êtes élevé au-dessus des autres : eh bien ! vous serez confondu avec tous les scélérats dont le démon est le père ; vous serez foulé aux pieds par les justes ; votre partage sera un ver intérieur qui vous rongera, un feu extérieur qui vous dévorera, des pleurs, des grincements de dents, des cris, des blasphèmes, pendant toute l'éternité. *Alligate ea in fasciculos ad comburendum.*

Voilà la punition des pécheurs ; voici la récompense des justes.

Amassez le blé dans mon grenier, ajoute le père de famille. *Triticum autem congregate in horreum meum.* Pesons encore toutes ces paroles ; elles nous fournissent l'idée la plus parfaite de la récompense du juste.

Amassez le bon grain. *Congregate triticum.* Quel spectacle ! les justes seront rassemblés des quatre vents. Ils étaient séparés sur la terre ; ils seront réunis dans le ciel : ils ne se connaissaient pas sur la terre ; ils s'entr'aimeront dans le séjour de la gloire. Nulle distinction désormais de pauvre et de riche, de savant et d'ignorant : il ne restera plus d'autre qualité que celle de saint. Ce bon père de famille qui a fait connaître Dieu à ses enfants, sera au milieu

des apôtres qui l'ont annoncé à tout l'univers. Cette âme courageuse qui a résisté aux railleries et aux exemples du monde, sera au milieu des martyrs qui ont donné leur vie pour la foi. Cet homme exemplaire qui s'est sauvé au milieu du monde, sera à côté de ces anachorètes qui en ont fui les dangers. Cette femme pieuse qui s'est sanctifiée dans le mariage, sera tout auprès de ces filles chrétiennes qui ont consacré à Dieu leur virginité. Ces pécheurs qui ont mérité le ciel par la pénitence, seront au même rang que ces justes qui l'ont obtenu en conservant toujours leur innocence. Quel spectacle, encore une fois ! les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, tous les anges, tous les saints, Marie, Jésus-Christ, Dieu même à leur tête : quelle société ! quelle assemblée ! *Congregate triticum.*

Enfin, amassez le bon grain dans mon grenier. *Congregate in horreum meum.* Le grenier du père de famille ! oh ! quelle abondance ! vous avez tout quitté pour Dieu : Dieu vous rend tout avec usure. Pour des plaisirs d'un moment, ce sont des plaisirs éternels et ineffables. Pour des biens passagers, c'est son amour, sa possession, sa présence, et dans lui la plénitude de tous les biens. Pour des honneurs frivoles, c'est l'honneur de l'avoir pour père, d'être ses enfants, de s'asseoir à sa table, de posséder son royaume, de gagner tout en gagnant le ciel. En un mot, Dieu sera votre père, votre bonheur, votre joie, vos richesses, votre félicité pendant l'éternité bienheureuse. *Triticum autem congregate in horreum meum.*

Concluons, mes frères, tout ce que nous avons dit jusqu'ici, par ces paroles remarquables par lesquelles Jésus-Christ lui-même terminait l'explication de cet évangile : Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. *Qui habet aures audiendi, audiat.*

Voilà aussi, chrétiens, ce que je vous dis en finissant. Je me regarde ici comme au milieu d'un vaste champ semé d'ivraie et de bon grain, de justes et de pécheurs, d'enfants d'iniquité et d'enfants du royaume ; et au milieu de ce mélange, qui se trouve sans doute ici comme ailleurs, je m'écrie, plein de la grande vérité dont je viens de vous entretenir : Mes frères, je vous en prie, que celui qui a des oreilles

pour entendre, entende. *Qui habet aures audiendi, audiat.*

Écoutez, justes, et espérez. Vous êtes ce pur froment qui vient du père de famille, c'est-à-dire, vous êtes les enfants de Dieu ; vous lui appartenez d'une manière spéciale ; tout ce que vous avez vient de lui : ne vous en enorgueillissez pas. Voyez combien de soins il a pris pour vous planter, pour vous arroser, pour vous cultiver dans son champ : quelle matière à votre reconnaissance ! ne craignez pas l'ivraie, les pécheurs, au milieu de qui vous êtes. Tenez-vous à lui : il vous soutiendra, il vous défendra, il vous protégera, il les fera servir à votre mérite, et un jour il vous en séparera. Ce jour approche sans cesse, il n'est pas peut-être bien éloigné ; alors votre vertu trouvera sa récompense, et vos travaux leur couronne. Quoi de plus propre à vous ranimer, à vous raffermir, à vous enflammer toujours davantage ! *Qui habet aures audiendi, audiat.*

Écoutez au contraire, pécheurs, et tremblez. Vous êtes cette ivraie maudite que l'ennemi a sursemée dans le champ ; c'est-à-dire, les enfants du démon, son héritage, sa portion, ses apôtres même et ses suppôts. Si Dieu vous souffre dans son Église, ce n'est que pour la perfection et pour le mérite des bons. Vous êtes la verge dont ce bon père se sert pour châtier ses enfants, mais qu'il brise ensuite. Oui, mon frère, cet éclat dont vous brillez ici-bas, cette dignité qui vous élève même au-dessus du bon grain, cette fraîcheur qui semble vous promettre l'immortalité, cette ressemblance avec le froment dont vous savez si bien faire parade, tout cela ne durera pas toujours. Tremblez, mon cher auditeur : vos jours sont comptés ; Dieu est sur le point d'exaucer les vœux de toutes les créatures qui, pour la gloire de son nom, demandent votre anéantissement. La cognée est déjà au pied de l'arbre ; la faux tranchante de la mort est déjà levée sur vous. L'ange exterminateur va vous arracher de la terre que vous déshonorez par vos désordres : vous allez être séparé de ces justes avec qui le malheur des temps vous avait confondu, et tandis qu'ils seront placés dans le grenier du père de famille, vous, vous serez précipité dans le bûcher qu'on vous destine. Quoi de plus propre à vous faire sortir du malheureux état dans lequel vous êtes ? *Qui habet aures audiendi, audiat.*

Écoutons enfin, qui que nous soyons, chrétiens, mes frères, et tout à la fois espérons et craignons. Si nous sommes justes, craignons d'être corrompus par l'ivraie qui nous entoure, et de partager le sort funeste qui lui est réservé. Si nous sommes pécheurs, espérons, puisque nous pouvons encore changer de vie et devenir bon grain, puisque la moisson n'est pas encore faite, et que Dieu nous donne le temps de travailler à notre conversion. En un mot, adorons tous la sagesse de Dieu ; admirons sa providence infinie ; respectons sa justice ; n'abusons pas davantage de sa miséricorde, et vivons de telle sorte que nous méritions la qualification glorieuse de véritable froment du père de famille. Voilà les fruits que nous devons tirer de cette instruction. *Qui habet aures audiendi, audiat.*

Mon Dieu, nous entendons toutes ces choses ; mais le moyen que nous les entendions avec fruit sans votre secours ? Ouvrez donc vous-même nos oreilles ; ouvrez celles de notre esprit ; ouvrez celles de notre cœur ; donnez-nous-en de bien dociles. Faites que, dans tout cet auditoire, il ne reste pas d'ivraie, mais que nous devenions tous bon grain ; afin qu'au jour de la moisson, nous évitions les flammes destinées à la mauvaise herbe et à l'ennemi qui l'a semée, et que nous soyons reçus, comme pur froment, dans les greniers du Père céleste, pour y être conservés pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus-Christ, à la prière de ses apôtres, a daigné donner l'explication de cette parabole. Unissons-nous aux apôtres, pour le supplier de nous faire parfaitement comprendre les importantes vérités qu'elle renferme, et surtout de pénétrer nos cœurs des instructions salutaires et abondantes qu'elle contient.

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ.

Jésus-Christ nous apprend dans la suite de l'Évangile, que cet homme est lui-même, son champ le monde, le bon grain les justes. Dieu ne sème dans son champ que du bon grain, c'est-à-dire qu'il n'a rien créé qui ne fût juste et droit. Les désordres qui existent ne sont pas son ouvrage ; ils y ont été surajoutés et apportés par des mains étrangères. Il répugnerait à sa sagesse, à sa sainteté, à sa miséricorde, à sa justice même, de créer le mal. Parmi les œuvres de ses mains, il en est que nous appelons des maux ; mais c'est la faiblesse de notre foi, jointe à notre présomption, qui nous en fait juger ainsi. Ignorant le but pour lequel Dieu les a faites, nous prétendons cependant les juger d'après les lumières de notre raison. Disons même plus : c'est presque toujours notre faute qui en fait des maux. Elles ne sont telles que parce que nous n'en faisons pas l'usage auquel la Providence les a destinées. Si nous savions supporter avec patience, avec résignation, les privations, les pertes, les souffrances, les douleurs, les maladies que Dieu nous envoie, loin d'être des maux pour nous, ce seraient des sources abondantes de bien. Il n'y a qu'un mal réel, c'est le péché : c'est le seul mal essentiel qui existe, le seul dont nous ne puissions pas faire un bien ; et Dieu lui-même avec sa toute-puissance, ne peut pas faire qu'il cesse d'être un mal. Aussi le péché est-il la seule chose dans le monde que Dieu n'ait pas faite. Comment donc existe-t-il ? quel en est l'auteur ?

Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le froment, et se retira.

Voilà le véritable auteur du péché : c'est l'ennemi de Dieu, et en même temps le nôtre. Ce fut par ses séductions envers nos premiers parents que le péché pénétra pour la première fois dans le monde, et gâta le magnifique ouvrage qui venait de sortir pur et accompli de la main de Dieu. C'est encore par les séductions qu'il enploie continuellement auprès de nous, qu'il reproduit le péché, et qu'il ne cesse d'en infecter la terre. Mais il ne doit pas nous suffire de connaître la main qui nous apporte le péché. Jésus-Christ nous donne encore dans ce peu de paroles deux instructions très-importantes, l'une sur le temps que son ennemi

prend pour semer l'ivraie, l'autre sur la manière qu'il emploie.

En premier lieu, c'est pendant que l'on est endormi que l'ennemi vient répandre son ivraie : leçon importante pour les pasteurs des âmes, et généralement pour tous ceux qui sont chargés de la conduite des autres. Le sommeil de leur sollicitude est le moment que saisit le démon pour séduire les âmes qui leur sont confiées. Ils doivent donc, considérant les suites de leur négligence, ne se relâcher jamais de leurs soins, ils sont responsables de ces âmes ; Dieu les leur demandera un jour. Il leur dira comme à Caïn : Où est ton frère ? qu'en as-tu fait ? le cri de son sang est monté de la terre jusqu'à moi (1). Que ce soit votre crime qui l'ait immolé, ou votre insouciance qui l'ait laissé perdre, c'est toujours entre vos mains qu'il s'est perdu ; votre âme répondra de la sienne (2). Et ce n'est pas seulement à ceux qui sont chargés du soin des âmes qu'est faite cette leçon, elle s'adresse à tous les hommes. Elle nous avertit tous de la vigilance dans laquelle la crainte de notre ennemi doit nous tenir sans relâche. Notre vie sur la terre est une guerre continuelle (3). Tel qu'un lion rugissant, le démon tourne sans cesse autour de nous, épiant le moment de nous dévorer (4). Nous dormons, mais le démon veille. Si nous cessons un moment d'être sur nos gardes, c'est alors qu'il vient à l'improviste fondre sur nous. Aussi, entre les diverses vertus, une des plus spécialement recommandées est la vigilance chrétienne. Veillez, nous dit Jésus-Christ, parce que vous ne savez pas le jour et l'heure (5). Veillez pour ne pas donner prise à la tentation (6). Veillez en tout temps (7).

En second lieu, considérons le moyen qu'emploie le démon pour nous surpendre. Après avoir semé l'ivraie pen-

(1) Et ait Dominus ad Cain : ubi est Abel frater tuus... ? quid fecisti ? Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra. *Genes.*, IV. 9 et 10.
(2) Sanguinem autem ejus de manu tua requiram. *Ezech.*, III. 18.
(3) Militia est vita hominis super terram. *Job.*, VII. 2.
(4) Adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret. *I. Pet.*, V. 8.
(5) Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam. *Matth.*, XXV. 13.
(6) Vigilate, et orate ut non intretis in tentationem. *Matth.*, XXVI. 41.
(7) Vigilate itaque omni tempore. *Luc.*, XXI. 36.

dant le sommeil, et sans être aperçu, il se retire pour ne pas être découvert.

Il sait que s'il se montrait tel qu'il est, bien loin de séduire, il inspirerait l'horreur. Son piége n'est dangereux que parce qu'il n'est pas aperçu. Il cache avec un art extrême la fosse où il veut nous entraîner. Il la recouvre des appâts les plus propres à nous attirer ; et variant ses amorces selon nos inclinations, nos goûts, nos passions, il offre à chacun de nous l'objet le plus flatteur. Il étale aux regards de l'ambitieux les dignités et les honneurs ; de l'avare, les richesses ; de l'intempérant, les festins et les débauches ; du libertin, les voluptés. Il attaque chacun par son côté faible. Partout où vous verrez un attrait qui vous porte à quelque péché, reconnaissez une embûche du démon. Cette flatterie qui éveille votre orgueil, c'est le démon qui l'a suggerée ; ce conseil qui vous égare, c'est le démon qui l'a inspiré ; cet exemple qui vous entraîne, c'est le démon qui l'a suscité ; cette occasion qui vous séduit, c'est le démon qui l'a préparée. Voyez donc, mes frères, nous dit l'apôtre saint Paul, avec quelle précaution vous devez marcher (1), puisque environnés des filets du démon, vous êtes à chaque pas près d'y tomber.

Or l'herbe ayant poussé, et étant en épis, l'ivraie parut aussi.

L'ivraie ne paraît pas aussitôt qu'elle est semée. Elle commence par jeter des racines, puis elle s'élève avec le bon grain ; enfin elle pousse des épis, et c'est seulement alors qu'on peut aisément la discerner. Souvent plus abondante que le froment, elle le gâte ou elle l'étouffe, et finit par occuper seule la terre que le maître avait préparée pour une récolte utile. Image sensible et bien douloureuse de ce qui se passe dans le champ de Dieu. Le péché, après y avoir été apporté sans être aperçu, y jette dans le secret des racines profondes. Le pécheur ne décèle pas d'abord ses penchants vicieux, et pendant qu'il les cache aux autres, et quelquefois à lui-même, ils font dans son cœur des progrès d'autant plus grands, que n'étant pas connus, on ne prend aucune mesure pour les arrêter. Concevons de là quelle

(1) Videte itaque, fratres, quomodo caute ambuletis. *Ad Ephes.*, V. 15

attention nous devons apporter à démêler les inclinations dangereuses qui se forment dans nous, et le soin avec lequel nous devons les combattre dans leur commencement. Faibles dans leur naissance, elles peuvent être réprimées sans difficulté. Vous pliez aisément l'arbre encore jeune ; vous arrachez sans peine la plante qui n'a jeté que peu de racines. Mais si vous les laissez grandir et se fortifier, il vous faudra faire de grands efforts. Les passions accrues par le temps, et surtout corroborées par l'habitude, seront devenues bien plus difficiles à dominer et à extirper.

Cependant sur le champ du Seigneur l'ivraie s'élève avec le bon grain ; c'est-à-dire, les pécheurs grandissent en même temps que les justes, et au milieu d'eux. Les vices des uns, les vertus des autres prennent de continuels accroissements. Mais on est encore quelque temps sans pouvoir les distinguer. Dans ce déplorable mélange, que sommes-nous ? Pouvons-nous nous flatter d'être le pur froment qu'a semé le père de famille ? N'avons-nous pas à craindre d'être la malheureuse ivraie qu'a répandue son ennemi ? Examinons avec une profonde attention nos dispositions intérieures. Ne cherchons pas à nous faire une illusion qui nous serait funeste. Travaillons avec une continuelle activité à arracher de notre cœur les semences vicieuses qui l'infectent, et à y faire germer et fructifier les semences de sanctification et de vie que Dieu y a placées.

Ce n'est qu'au temps où les épis se développent, que se montre clairement la différence du froment et de l'ivraie. Jusqu'à ce moment le discernement n'a pas été facile ; et pour le faire, il aurait fallu une grande attention. Ce n'est que lorsqu'ils se manifestent par leurs œuvres, que les justes et les pécheurs se font reconnaître. Jusque-là ils n'ont été connus que de Dieu : mais ils sont restés confondus aux yeux des hommes. Il est même défendu de former sur eux des jugements défavorables sur de simples probabilités, de présumer mal de leurs dispositions, d'interpréter en mauvaise part leurs intentions. Leurs actions positives et formelles sont la marque que Jésus-Christ nous donne pour distinguer les bons et les mauvais. Vous les reconnaîtrez par leurs fruits, nous dit-il : les épines ne donnent point de raisins : on ne cueille pas des figues sur les ronces. Le bon arbre est

celui qui rend de bons fruits ; le mauvais, celui qui en porte de mauvais (1). Placés au milieu des uns et des autres, obligés de vivre avec tous, une grande circonspection nous est nécessaire vis-à-vis de ceux qui ne se sont pas encore fait connaître par leurs actions. La charité nous interdit à leur égard les jugements téméraires, mais elle ne nous défend pas une prudente réserve. Nous leur devons de ne pas mal penser d'eux, jusqu'à ce qu'ils nous en aient donné un légitime fondement ; mais nous nous devons à nous-mêmes de ne pas nous livrer à eux indiscrètement, jusqu'à ce que nous ayons pu nous assurer de leurs principes par leur conduite. Il y a certainement un milieu entre la mauvaise opinion conçue sur de simples apparences, et la familiarité accordée de même sur des apparences; et c'est dans ce milieu que nous devons nous tenir envers ceux que nous n'avons pas eu encore le temps de connaître. Mais lorsqu'enfin l'herbe montée en épi fait connaître l'ivraie, lorsque les pécheurs jetant enfin le voile, se sont déclarés par leurs actions, quelle doit être envers eux notre conduite ? La suite de cet évangile nous l'apprendra.

Les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est l'ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs lui répartirent : Voulez-vous que nous aillions la cueillir?

Les serviteurs dont l'indolence avait laissé semer l'ivraie sans l'apercevoir, dont la négligence l'avait laissée croître sans la remarquer, nous donnent encore ici l'exemple d'un zèle répréhensible et dangereux. Leur motif est louable sans doute ; ils veulent purger le champ de leur maître de l'ivraie qui l'infecte, mais leur ardeur est outrée, et leurs moyens trop violents. Ainsi voyons-nous des hommes d'ailleurs pleins de religion, et trop souvent même des pasteurs de l'Église, animés d'un zèle que la religion réprouve, et qui a beaucoup de conformité avec celui des serviteurs de notre évangile.

(1) A fructibus eorum cognoscetis eos. Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus ? Sic omnis arbor bona fructus bonos facit, mala autem arbor malos fructus facit. *Matth.* VII. 16, 17 et 18.

Zèle impatient qui veut tout faire en un moment. Aussitôt qu'on a parlé, on voudrait que tout changeât de face. On ne connaît ni les moments favorables pour opérer le bien, ni les délais nécessaires pour le préparer, ni les mesures propres à l'assurer. On veut arriver tout de suite au but. On dit comme ces serviteurs : *Voulez-vous que nous aillions* ? On ne considère pas que la précipitation nuit presque toujours à l'effet que l'on veut atteindre.

Zèle aveugle et sans lumière. Parce que l'on aperçoit un abus quelquefois léger, souvent même imaginaire, on se porte à le réformer. On heurte sans aucun égard toutes les opinions, toutes les affections coupables ou légitimes. On ne voit pas qu'à un abus que l'on attaque, on en substitue plusieurs, et que pour un mal qu'on empêchera peut-être, on fait naître des maux plus graves, on étouffe de très-grands biens. C'est là ce que l'Apôtre appelle un zèle qui n'est pas selon la science (1).

Zèle dur et cruel, qui confondant dans sa haine le pécheur avec le péché, poursuit l'un et l'autre avec la même fureur, provoque sans cesse les châtiments, n'attire jamais les bénédictions : qui, dans ses emportements, semble désirer plus la destruction du coupable que sa conversion ; et que Jésus-Christ censure sévèrement dans ses apôtres, en leur disant : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes (2).

Tout cela n'est pas le zèle que la religion inspire ; ce sont les saillies de l'homme, et non les vertus du chrétien ; ce sont les imprudences du ministre, et non les fonctions du ministère. Le vrai zèle n'est autre chose que la charité ; il est ce que la charité a de plus pur et de plus sublime. La charité, en excitant son ardeur, réprime ses écarts; la charité modère sa pétulance ; la charité éclaire et règle ses mouvements ; la charité adoucit ses transports. Si par l'obstination de quelques pécheurs, le zèle se voit forcé de prononcer les peines de l'Église, c'est encore la charité qui les inflige ; et dans la punition même du coupable, elle ne s'occupe que de procurer son bonheur.

(1) Æmulationem Dei habent, sed non secundum scientiam., *Ad Rom.* X. 2.

(2) Nescitis cujus spiritus estis. *Luc.*, IX. 55.

Et le père de famille dit : Non, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson.

Voilà le zèle indiscret des serviteurs, réprimés pas leur maître. La réponse qu'il leur fait, et sa conduite au sujet de l'ivraie qui désole son champ, nous fournissent deux instructions importantes : l'une sur la tolérance de Dieu envers les pécheurs ; l'autre, sur la manière dont nous devons nous comporter à leur égard.

Le père de famille souffre dans son champ, jusqu'à la moisson, l'ivraie qui occupe la place du blé, qui attire la nourriture du blé, qui peut étouffer et gâter le blé. Ainsi Dieu tolère les pécheurs tant qu'ils sont dans le monde, et jusqu'à ce qu'il les moissonne, quoiqu'ils remplissent des places où pourraient être des justes, quoiqu'il nuisent aux justes, quoiqu'ils puissent même corrompre les justes. Entrons dans les vues de la Providence, et examinons les motifs de sa conduite à cet égard. Nous en trouverons de deux expèces : les uns relatifs aux pécheurs eux-mêmes que Dieu tolère, les autres relatifs aux justes parmi lesquels ils vivent.

Par rapport aux pécheurs, la tolérance dont Dieu use envers eux est un bienfait de son infinie miséricorde. Il n'en est pas de l'ordre moral comme de l'ordre physique. L'ivraie peut y devenir du bon grain, et c'est là l'intention de Dieu en la laissant subsister. Ce n'est pas la mort de l'impie qu'il veut, c'est sa conversion et sa vie (1). Il a pitié de ses créatures égarées, et il daigne dissimuler leurs péchés espérant toujours leur pénitence (2). C'est pour donner place au repentir, qu'il leur accorde le don du temps (3). C'est pour les pardonner qu'il les attend (4). Confondons-nous en actions de grâces dans la contemplation de cette inaltérable bonté. Si, lorsque nous étions sous le joug du péché, la justice divine fût venue nous saisir, où serions-nous main-

(1) Numquid voluntatis meæ est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur a viis suis et vivat ? *Ezech.*, XVIII. 23.

(2) Misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. *Sap.*, XI. 24.

(3) Quoniam judicans das locum in peccatis pœnitentiæ *Ibid.*, XII. 19.

(4) Propterea expectat Dominus ut misereatur vestri. *Isa.*, XXX. 18.

tenant? Combien même d'entre nous pouvent encore se dire : Que deviendrais-je, où irais-je, si, dans le moment actuel, le Juge suprême venait me demander le compte que je dois lui rendre un jour ? Nous sommes des criminels qui pourrions à chaque instant recevoir notre arrêt de mort, et pour qui chaque moment de vie est une grâce nouvelle. Mais ce n'est pas assez de reconnaître les bienfaits signalés dont Dieu nous comble sans cesse, en nous tolérant malgre nos ofienses ; la reconnaissance qu'il exige de nous, c'est que nous en profitions. Le prix qu'il veut de son inépuisable patience, il nous le déclare dans ses livres saints, c'est que nous fassions pénitence, et que nous implorions par nos larmes son indulgence (1).

Par rapport aux justes, le mélange des pécheurs avec eux leur présente au premier coup d'œil de grands inconvénients. Il les expose à leurs persécutions, et, ce qui est plus funeste encore, à la contagion de leurs exemples. Mais avec un peu de réflexion, il est aisé de se persuader qu'il leur procure encore de plus grands avantages, et qu'il est aussi pour eux un bienfait de la céleste miséricorde.

En premier lieu, le spectacle des méchants sert à l'instruction des bons. De même que les exemples des saints du ciel et de la terre montrent ce que l'on doit pratiquer, de même les scandales des pécheurs passés et présents apprennent ce que l'on doit éviter, indiquent les sources les plus communes des vices, font voir les occasions les plus ordinaires des chutes, découvrent les passions les plus familières à l'humanité. En étudiant le cœur humain dans ses égarements, on apprend à se défier du sien. En contemplant ce nombre immense de pécheurs de toute espèce qui inondent la terre, le chrétien fidèle voit ce qu'il aurait pu être, ce qu'il peut encore devenir. L'aspect continuel de la faiblesse humaine le retient dans l'humilité et dans la vigilance.

En second lieu, les vices des méchants servent à perfectionner et à consolider les vertus des bons. C'est dans les persécutions que la vertu s'épure, c'est dans les tentations qu'elle se fortifie. Elle a besoin, pour se soutenir, de s'exercer. Les épreuves de tout genre que lui font subir les pé-

(1) Quia patiens Dominus est, in hoc ipso pœniteamus, et indulgentiam ejus fusis lacrymis postulemus. *Judith*, VIII. 14.

cheurs, en la tenant dans une continuelle activité, l'empêchent de se ralentir. C'est un foyer qui s'enflamme plus vivement quand il est tourmenté. Elle n'est jamais plus brillante que quand elle se présente triomphatrice des illusions, des séductions, des exemples, des mépris, des menaces, des tentations, des persécutions d'un monde aussi avide de corrompre les autres, qu'ardent à se corrompre lui-même.

En troisième lieu, la réunion avec les méchants fait éclore dans les bons des vertus qui n'auraient pas eu l'occasion de naître. Quand l'Église a été attaquée par les hérésies, elle a suscité des docteurs pour sa défense. Pour se soustraire aux scandales, dont le monde fourmille, les anachorètes sont allés peupler les déserts. La crainte des libertins et des débauchés a rempli les cloîtres de vierges. Si la terre n'avait pas eu ses tyrans, le ciel n'aurait pas ses martyrs.

Cette tolérance de Dieu pour les méchants nous montre la conduite charitable que nous devons nous-mêmes tenir envers eux, lorsque nous les connaissons comme tels. Mais nous avons à concilier avec la charité que nous leur devons un devoir absolument différent, et qui peut même y paraître contraire. C'est de nous garantir, par un éloignement prudent, de la société avec eux, qui pourrait nous corrompre nous-mêmes. Car le propre de l'ivraie est de gâter le froment; et telle est sa déplorable abondance dans le champ du Seigneur, que le blé le plus pur a toujours la contagion à craindre. La pratique et la conciliation de ces deux devoirs, qui semblent opposés entre eux, demandent quelques éclaircissements. Commençons par examiner ce que nous prescrit la charité envers le prochain.

D'abord, elle exige que nous conservions pour lui les sentiments fraternels, et qu'en détestant son péché, nous n'en chérissions pas moins sa personne. Tout notre prochain a droit à notre amour ; et des malheureux livrés au plus grand des maux, n'ont-ils pas des titres à notre commisération ?

Un second devoir imposé par la charité, c'est de prier pour les pécheurs. Les prières des justes attirent sur ceux qui ne le sont pas la grâce de la conversion. Ce fut aux vœux de saint Étienne et de sainte Monique, que l'Église

dut ses deux grandes lumières, Paul et Augustin. Et vous qui avez eu le bonheur d'être ramenés de vos égarements, pouvez-vous douter que ce ne soit aux prières des justes que vous ayez dû le bienfait de votre retour ! Laisserez-vous manquer ces infortunés du secours sans lequel vous auriez péri vous-mêmes ?

Un autre devoir encore envers les pécheurs est de les tolérer, de les traiter avec douceur, de ne point prétendre les exclure de sa propre autorité des assemblées des fidèles. Et quel est donc le simple fidèle qui croirait avoir droit de rejeter ceux que Dieu lui-même supporte ? En voulant indiscrètement retrancher l'ivraie, on courrait le risque, comme le dit Jésus-Christ, de déraciner le froment. Peut-être cet homme, aujourd'hui pécheur, est-il destiné par la Providence à devenir bientôt un vase d'élection. Peut-être est-il appelé à une plus haute sainteté que vous, dont la sévérité veut le frapper de ses anathèmes. A l'Église seule appartient le pouvoir d'exclure de ses assemblées les errants et les pécheurs ; et elle a dicté sur cette matière des règles qui unissent à une charitable modération, une justice exacte, et dont il n'est permis à qui que ce soit de s'écarter.

Nous devons encore au pécheur de travailler autant qu'il est en nous à sa conversion. Il en existe deux moyens : le premier, le principal, le plus efficace, le plus exempt d'inconvénients, c'est notre exemple. Donnons-lui l'horreur de ses vices par le spectacle de nos vertus, et qu'en voyant ce que nous sommes, il apprenne à rougir de ce qu'il est. L'autre moyen est de donner aux pécheurs de salutaires avis, de sages exhortations. Mais celui-là, plus direct encore que le premier, doit être employé avec plus de prudence. L'indiscrétion que l'on mettrait dans son exercice pourrait le rendre plus préjudiciable qu'utile. Il faut commencer par distinguer ceux à qui l'autorité dont ils sont revêtus impose l'obligation de faire aux pécheurs des remontrances religieuses, de ceux qui n'ont d'autre mission que celle de la charité. Les premiers sont les seuls tenus, à titre de justice, aux avertissements salutaires, et ils peuvent y mettre plus de force et de véhémence, selon le genre et la mesure de leur autorité. Mais, et les uns en obéissant à la justice, et

les autres en satisfaisant à la charité, doivent avoir devant les yeux cette considération essentielle : leur objet unique dans les avis qu'ils donnent au pécheur, étant et ne pouvant être que son avantage et son retour à une meilleure vie, ils doivent s'abstenir avec grand soin de tout ce qui pourrait les éloigner de ce but. Ils doivent craindre de le rebuter par des exhortations déplacées et hors de saison, de l'aigrir par des discours durs, amers, fâcheux, violents. Ils doivent épier et saisir les moments favorables aux inspirations de la grâce, proportionner leurs discours, leur ton, leurs manières aux dispositions connues du sujet, à l'ascendant qu'ils ont sur son esprit, et à toutes les circonstances qui peuvent en faciliter le succès ; et il faut observer qu'en général c'est la douceur qui fait la force de la prédication évangélique, et que même les reproches, les discours sévères, les corrections quelquefois inutiles au pécheur et quelquefois nécessaires à la libération de sa propre conscience, doivent être toujours accompagnés du langage et de l'esprit de charité qui en préparent et qui peuvent seuls en assurer l'effet (1).

Mais si la charité que nous devons au prochain nous prescrit de nous rapprocher de lui toutes les fois que nous pouvons lui être utiles ; la charité que nous devons à nous-mêmes de préférence nous ordonne de nous éloigner de ceux dont la société nous serait nuisible. Le précepte et l'exception émanent du même principe : c'est la même vertu que nous pratiquons lorsque nous nous unissons à nos frères, et lorsque nous nous en séparons. Un proverbe vulgaire, que l'Esprit-Saint a daigné consacrer, dit que l'on devient semblable aux insensés que l'on fréquente (2). Gardez-vous, dit le grand Apôtre, de vous laisser séduire : les mauvais discours sont la corruption des bonnes mœurs (3) : et l'expérience de tous les temps et de tous les lieux ne suffit-elle pas pour nous apprendre que le commerce des

(1) Fratres, etsi præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans te ipsum, ne et tu tenteris. *Ad Gal.*, VI. 1.

(2) Amicus stultorum similis efficietur. *Prov.*, XIII, 20.

(3) Nolite seduci : corrompunt mores bonos colloquia mala. *I ad Cor.*, XV, 33.

pécheurs est un des plus séduisants attraits au péché, et une des armes les plus redoutables du démon ? Il est difficile de se maintenir longtemps en santé, en respirant souvent un air pestilentiel. La société habituelle des méchants produit deux grands maux : le danger pour soi-même, le scandale pour le public. Ainsi, quelque agréable, quelque avantageux que puisse être leur commerce, on doit absolument se l'interdire dans trois cas, lorsqu'on ne peut pas les servir, lorsqu'on peut craindre leur séduction, lorsqu'on pourrait scandaliser par des liaisons suspectes.

Mais cet éloignement des pécheurs, que prescrit la prudence, admet des exceptions et des modifications. En premier lieu, il est soumis à la loi d'un ordre supérieur, qui prescrit l'observation des devoirs d'état, et qui unit intimement ceux qui ont entre eux des liaisons nécessaires, formées par la nature ou par la loi. Que l'épouse ne se croie pas autorisée à rompre avec son époux, le fils avec le père, le frère avec le frère, l'inférieur avec le supérieur, à raison des péchés auxquels il les voient adonnés. Leur devoir est, non de s'en séparer, mais de les supporter ; non de fuir le mauvais exemple, mais de s'en garantir. Ainsi, ceux que leur état astreint à secourir les malades dans la contagion, doivent constamment rester au milieu d'eux. Les précautions qui préservent du mauvais air, leur sont recommandées ; l'éloignement leur est interdit. En second lieu, la fuite des pécheurs ne doit pas faire cesser envers eux les égards, les prévenances, les honnêtetés qui sont en usage dans la société, et que l'Apôtre met au rang des devoirs de la charité (1) : elle restreint seulement ces civilités à ce qu'exige la bienséance. En troisième lieu, le devoir de se retirer d'eux ne dispense pas des offices de charité qui leur sont dus, soit de ceux de l'ordre temporel dont ils peuvent avoir besoin, soit de ceux de l'ordre spirituel qui leur sont malheureusement trop nécessaires. La mesure de sagesse est de se tenir à une distance telle qu'on ne soit pas atteint de leur contagion, mais qu'on puisse aisément se rapprocher d'eux pour les servir. Ce n'est pas la rupture, c'est la réserve que la religion recommande.

(1) Charitate fraternitatis invicem diligentes : honore invicem prævenientes. *Ad Rom.*, XII, 10.

Ces principes sur la conduite à tenir envers les pécheurs, sont nécessairement très-généraux et même vagues ; mais il est impossible de tracer des règles précises sur une matière qui dépend de circonstances si multipliées et si variables. C'est à un zèle éclairé à en faire l'application, et à les adapter aux conjonctures dans lesquelles ils peuvent se trouver.

Et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Recueillez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler ; mais amassez le froment dans mon grenier.

Ce temps de la moisson, Jésus-Christ nous l'apprend, est la consommation du siècle. Là finit la patience divine : là, l'infinie miséricorde a posé son terme ; là, s'ouvre le règne de la justice, règne éternel et immuable. Il commence par la séparation que font les ministres de cette justice suprême, les anges figurés par les moissonneurs du bon grain et de l'ivraie, des justes et des pécheurs, jusque-là mêlés et confondus. Naissance, richesses, puissance, force, talents, science, génie, tout ce qu'aveugles mortels nous considérons, nous révérons, nous chérissons, nous recherchons, tout a disparu, tout a péri. Il ne reste plus entre les hommes qu'une distinction : la vertu ou le vice, et elle règle la différence de leur sort pour l'éternité. L'ivraie est entassée en bottes pour être brûlée ; les méchants sont amoncelés dans un feu qui les dévorera sans cesse, sans les consumer jamais. Le froment est recueilli dans le grenier du père de famille ; les bons sont portés dans le sein de Dieu, pour y jouir d'un bonheur sans cesse renouvelé et jamais fini ; alternative épouvantable à la fois et consolante, qui devrait faire le sujet de nos éternelles méditations. De quel côté serai-je placé dans cette terrible séparation ? Que deviendrai-je dans cette catastrophe de l'univers ? Une éternité de la plus grande félicité, d'une félicité au-dessus de ce que la raison humaine peut concevoir ; une éternité de tourments qui excèdent tout ce que l'imagination peut se figurer ; voilà les deux destinations entre lesquelles tant que je suis sur la terre, je reste suspendu. Il m'est encore possible d'éviter l'une ; le temps m'est accordé pour mériter l'autre. Ah ! qu'à chaque action que je me prépare à faire, cette pensée profonde et salutaire vienne se présenter à mon

esprit ! Pourrai-je avoir l'affreuse intrépidité de commettre un péché quand j'envisagerai ses suites, quand je contemplerai et les biens dont il me prive, et les malheurs auxquels il me livre ?

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR M. L'ABBÉ DOUCET.

C'était, mes chers enfants, pendant que les serviteurs dormaient que vint l'ennemi qui sema l'ivraie dans le champ du père de famille. Ce qui nous représente l'Église de Jésus-Christ, où l'ivraie trop souvent croît à côté du bon grain, c'est-à-dire où les méchants sont mêlés avec les bons, peut aussi nous rappeler notre âme, où le Père de famille a déposé avec sa divine parole le germe des plus admirables vertus. C'est nous, serviteurs du maître, qui sommes chargés de veiller sur ce champ qu'il a confié à nos soins ; c'est nous qui devons par une sollicitude infatigable achever son œuvre en nous et faire fructifier la semence qu'il a jetée dans son cœur. Malheur donc à nous si, oubliant la vigilance qui nous est recommandée, nous nous laissons aller à un imprudent sommeil : bientôt l'ennemi de notre âme viendrait, profitant de notre sécurité, semer l'ivraie dans le champ arrosé par le sang de Jésus-Christ et n'y laisserait pour espérance, au jour de la moisson, que des ronces et des épines destinées aux flammes éternelles.

Or, mes enfants, cette vigilance chrétienne qui doit prevenir de si grands malheurs nous est nécessaire dès le premier âge, parce que l'enfance a aussi ses ennemis, et qu'ils sont d'autant plus forts et rusés qu'elle a plus de faiblesse et d'inexpérience. Oui, l'enfance a des ennemis : ses premiers pas dans le chemin de la vie ont rencontré des écueils, et la pureté de son premier bonheur a trouvé des envieux. Le démon, jaloux de la félicité des enfants, les tente, comme autrefois Adam et Ève, dans le paradis de leur innocence : il appelle à son aide les passions, et bientôt va commencer une guerre longue et cruelle. Il faudra combat-

tre ces penchants qui veulent dominer la raison et l'asservir sous leur tyrannie ; il faudra combattre ces habitudes qui, retranchées dans le fond du cœur, déconcertent de là toutes les leçons de la sagesse et tous les efforts de la bonne volonté ; il faudra combattre ce caractère dont la pétulance et la vivacité se refusent à l'obéissance et frémissent sous le joug ; il faudra combattre enfin cette passion dominante, source première de tous les défauts, et le premier adversaire qu'on devrait attaquer.

Tant d'ennemis ne sont pourtant pas les seuls qu'ait à redouter l'enfance. Le monde en renferme d'autres qui, autant que les premiers, conspirent contre elle et veulent sa perte. C'est au milieu du monde que l'enfant chrétien entendra répéter ces maximes qui sont directement opposées à l'esprit et quelquefois aux préceptes de l'Évangile. A la vérité, pour les faire entrer en son esprit avec plus de facilité, on les accompagnera de quelques protestations mensongères de respect et d'obéissance à la loi du Seigneur ; mais le premier coup n'en est pas moins porté et le danger n'en est pas moins grand. C'est au milieu du monde que l'enfant chrétien verra ces premiers exemples d'infidélité aux saints commandements qu'on lui apprit à aimer et à pratiquer ; et qu'il est à craindre que cette vue n'ébranle ses résolutions et n'affaiblisse son courage ! Enfin c'est au milieu du monde que l'enfant chrétien doit rencontrer ces amis dont la conversation et peut-être la conduite seront un scandale pour sa foi, et pour son innocence le plus dangereux écueil.

Tels sont les ennemis de l'enfance ; tels sont ceux qui en veulent à son cœur et qui viennent secrètement pour semer l'ivraie dans le champ bien-aimé du père de famille. Que si maintenant la vigilance chrétienne est étrangère au gardien de ce champ ; si l'enfant, au milieu de tant d'ennemis s'abandonne à une coupable sécurité ; si, en un mot, le serviteur du maître se livre au sommeil, ah ! bientôt seront détruits ses premiers travaux ; bientôt seront rendues inutiles les grâces qu'il reçut du Seigneur ; bientôt s'évanouiront nos plus belles et nos plus douces espérances.

Soyez donc vigilants, vous crie l'apôtre saint Pierre, *parce que vos adversaires, semblables à des lions furieux,*

tournent autour de vous pour vous dévorer (I *Petr.*, V, 18.) *Veillez en tout temps* (*Luc.*, XXI, 36), vous dit le Sauveur lui-même, parce que l'esprit est prompt ; si vos résolutions ont été généreuses, la chair aussi est bien faible, et vos ennemis bien puissants. C'est la vigilance chrétienne qui vous en fera connaître le nombre : comme un flambeau mystérieux, elle guidera vos pas au milieu des ténèbres ; ce sera cette colonne de feu qui éclairait Israël dans la solitude et lui faisait éviter les terres de ses ennemis ; ce sera un phare céleste qui vous découvrira les écueils et vous montrera le port. La vigilance chrétienne remplacera pour vous cette force, cette énergie de la vertu qu'on n'obtient qu'après beaucoup de combats et beaucoup de triomphes. Avec elle vous craindrez moins la force de vos ennemis, parce qu'elle vous enseignera le grand secret de les éviter au lieu de les combattre, et de les fuir pour les vaincre. La vigilance chrétienne enfin vous tiendra en garde contre les ruses et la malice de vos ennemis ; elle suppléera à votre inexpérience dans les choses de la vie, elle sera pour vous cette prudence du serpent que Jésus récommande à ses disciples, et qu'ils doivent joindre à la simplicité de la colombe.

Mais en quoi consiste cette vigilance nécessaire à tous, et surtout à l'enfant qui veut reste fidèle à son Dieu ? La vigilance chrétienne, c'est cette religieuse attention qui fuit jusqu'à l'ombre du mal, jusqu'à l'apparence du danger ; c'est cette volonté ferme et déterminée d'appartenir au Seiseigneur qui prend les moyens efficaces de lui garder les promesses d'un inviolable attachement ; c'est cette humble et salutaire défiance de soi-même qui va chercher, dans la prière et la fuite des occasions, des assurances et une sauvegarde contre les faiblesses de la nature. On verra l'enfant à qui le Seigneur a donné la vigilance, on le verra confier la garde de tous ses sens à la plus exacte modestie, et par ce seul moyen prévenir bien des périls et s'épargner bien des chutes. On le verra (non, les hommes ne le verront pas, mais son Dieu le verra) mettre un frein aux désirs de son cœur, en réprimer tous les mouvements, maîtriser toutes ses saillies de caractère, étudier tous ses penchants pour les combattre, et sa passion dominante pour en triompher. Si

les devoirs de sa condition le condamnent à paraître au milieu du monde, loin d'en rechercher les occasions et d'en solliciter les moyens, il saura, par une sainte adresse, se soustraire quelquefois à ces dangers et obtenir comme une grande faveur de ne point s'exposer à offenser son Dieu. Si cependant l'obéissance le pousse dans les assemblées du siècle, comme le jeune Tobie captif à Babylone, il n'oubliera point les préceptes du Seigneur et saura y conformer ses sentiments, son langage et ses actions. Et lorsqu'enfin il devra choisir des amis, alors surtout la vigilance sera son conseil, et la religion fixera son choix.

Tels sont, mes chers enfants, les principaux caractères de cette vigilance chrétienne que semble aujourd'hui nous recommander la parabole de l'Évangile. Hélas ! vous la recommander aussi, c'est tout ce que nous pouvons faire pour vous : il ne nous est point donné, malgré nos désirs bien ardents, de l'exercer, cette vigilance, auprès de vous et pour vous, de vous accompagner au milieu des périls, de défendre vos jeunes cœurs contre les ennemis qui leur tendent des piéges : plus heureux que les serviteurs du père de famille, peut-être pourrions-nous empêcher l'homme ennemi de jeter l'ivraie dans vos âmes à côté du bon grain. Ce bonheur ne nous est point donné ; mais au moins il nous reste pour consolation cette espérance, que vous joindrez aux prières que nous adressons pour vous au Seigneur une constante et entière vigilance qui vous fera connaître vos ennemis, qui déjouera leurs desseins pervers, et qui fera fructifier au centuple, dans vos âmes, les vertus que le père de famille doit récompenser à jamais dans la bienheureuse patrie.

VIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. VIII, v. 31-35.*)

En ce temps-là, Jésus proposa une parabole, disant : Le Royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme prit et sema dans son champ. C'est, à la vérité, le plus petit de tous les grains, mais lorsqu'il a crû, il est plus grand que toutes les plantes, et il devient un arbre ; de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses rameaux.

Il leur dit encore cette autre parabole : Le Royaume du Ciel est semblable au levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait fermenté. Jésus dit toutes ces choses en paraboles à la multitude, et il ne lui parlait point sans paraboles ; afin que s'accomplît la parole du prophète, disant : J'ouvrirai ma bouche en paraboles, et je révèlerai des choses cachées depuis la fondation du monde.

HOMÉLIE

Sur le Sénevé et le Levain

PAR M. RICAUD.

Aperiam in parabolis os meum, et eructabo abscondita a constitutione mundi.

J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles, et je découvrirai des choses cachées depuis le commencement du monde. *Matth.*, XIII, 35.

Les prophètes avaient prédit jusqu'aux moindres circonstances de l'avénement du Sauveur : et Jésus-Christ s'est occupé, durant le cours de sa vie, à accomplir jusque dans le plus petit détail tous les oracles des prophètes. Suivant eux, il devait avoir pour mère une vierge, naître à Bethléem, être adoré par les mages, être présenté au temple, fuir en Égypte, prêcher aux pauvres, souffrir persécution, être couvert de plaies, mourir sur une croix, ressusciter ensuite.

Toutes ces prophéties ont été suivies de l'événement. En voici une entre autres que Jésus-Christ aujourd'hui accomplit et rappelle : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles, et je découvrirai des choses cachées depuis le commencement du monde. *Aperiam in parabolis os meum, et eructabo abscondita a constitutione mundi.*

Voyez en effet comment sous les diverses figures qu'il emploie, Jésus-Christ renferme les secrets les plus profonds de sa religion et de sa doctrine. S'il veut faire voir les différents effets de sa parole dans les cœurs, suivant les différentes dispositions de ceux qui l'écoutent, c'est une semence reçue dans divers terrains, dont les uns ne produisent rien ou presque rien, et les autres portent du fruit au centuple. S'il veut expliquer le mélange surprenant des bons et des mauvais dans le sein de la même Église, c'est un champ rempli de bon grain, où l'ennemi vient, pendant le sommeil de la nuit, semer l'ivraie et la zizanie. S'agit-il d'annoncer le mystère ineffable de la vocation du gentil et de la réprobation du juif, c'est une vigne qu'on ôte à d'anciens cultivateurs pour la confier à d'autres ; un repas dont les premiers conviés sont exclus, et où de nouveaux venus prennent leur place. Quelle leçon du pardon des ennemis dans ce débiteur insolvable, qui est condamné pour n'avoir pas voulu remettre une petite somme à son compagnon, tandis qu'on lui en avait remis une bien plus grande ! Quel portrait de la charité dans ce samaritain, qui, sans avoir égard aux préjugés de la naissance, de l'éducation, de la religion même, secourt héroïquement un pauvre juif abandonné de ses amis et de ses prêtres ! Quelle idée de la miséricorde de Dieu, dans ce bon pasteur qui court après une brebis égarée, et qui la ramène au bercail en la portant amoureusement sur ses épaules ; dans ce père tendre qui reçoit un fils ingrat et dénaturé, et le comble, à son retour, de faveurs et de caresses ! Il n'est pas jusqu'aux vérités les plus terribles de la religion qui ne paraissent sous ces emblèmes : la mort, il nous la montre sous les traits d'un voleur qui vient au moment où l'on y pense le moins ; le jugement, il nous le fait voir sous ceux d'un roi qui, au retour d'un long voyage, fait rendre compte à ses serviteurs des talents qu'il leur a distribués à son départ. Que sais-je

enfin, mes frères ? Jésus-Christ nous ouvre même, de cette manière, les portes du ciel et celles de l'abîme, en nous montrant dans l'un, un riche autrefois heureux, maintenant dévoré par les flammes, déchiré par les remords, et dans l'autre, un pauvre comblé de gloire et de félicité dans le sein d'Abraham, pour prix de sa patience et de ses vertus. *Aperiam in parabolis os meum, et eructabo abscondita a constitutione mundi.*

C'est ainsi que Jésus-Christ, sous une enveloppe vile en apparence, cachait les vérités sublimes qu'il venait enseigner aux hommes. Les faux sages, les faux savants, les faux justes, trompés par ces faibles dehors, les méprisaient, les rejetaient, et s'en rendaient indignes. Les pauvres, les simples, les ignorants, conduits par les douces lumières de la foi, les goûtaient, s'y soumettaient, y trouvaient le salut et la vie. De sorte que la doctrine évangélique renfermée dans ces paraboles, opérait alors à l'égard de ceux qui l'écoutaient, le même effet que la colonne mystérieuse qui, placée entre le camp des Israélites et celui des Égyptiens, obscure d'un côté et lumineuse de l'autre, servait également à conduire le peuple de Dieu pendant la nuit vers la terre promise, et à punir l'orgueil de Pharaon et de ses gens, en augmentant leur obscurité, et en précipitant leur perte. Double effet que la doctrine de Jésus-Christ avait alors, qu'elle a toujours eu, et qu'elle a encore. *Aperiam in parabolis os meum, et eructabo abscondita a constitutione mundi.*

Pour nous, mes frères, à qui il a été donné de percer ces voiles augustes, tâchons de découvrir les mystères qu'ils renferment, en examinant les deux paraboles que l'Église nous présente en ce jour.

Dans l'une, le royaume des cieux est comparé à un homme qui va dans son champ, qui y sème un grain de sénevé, fort petit d'abord, lequel devenant ensuite un grand arbre, reçoit les oiseaux du ciel, qui viennent en foule se reposer sur ses branches, et surpasse de beaucoup en hauteur toutes les autres plantes qui l'environnent.

Dans l'autre, le même royaume des cieux est déclaré semblable à une femme qui prend un peu de levain, l'insinue à propos dans trois mesures de farine, agite le tout, jusqu'à ce qu'elle ait fait changer de nature à toute la masse.

Qu'est-ce donc que ce royaume des cieux, mes frères, dont il est parlé ici ? Ce n'est autre chose que la religion. Règne immortel, commencé sur la terre et perfectionné dans le ciel. Oui, c'est par la religion que Jésus-Christ a régné dans le monde. *Regnabit Deus super gentes,* C'est par elle qu'il règne encore dans nous. *Regnum Dei intra vos est.* Double règne que je vais tâcher de vous montrer ici, dans l'explication de notre évangile. Ce grain qui pousse et devient un arbre nous représente les progrès de la religion, et sa force extérieure dans le monde. *Regnabit Deus super gentes :* sujet du premier point. Ce levain qui, insinué dans la masse, vient à bout de la changer toute, nous figure les changements qu'opère la religion, et sa force intérieure dans les âmes. *Regnum Dei intra vos est :* sujet du second point. Deux tableaux, l'un de la beauté extérieure, l'autre de la beauté intérieure de notre sainte religion, que Jésus-Christ nous met aujourd'hui sous les yeux, et que je vais vous présenter après lui. L'un vous portera à ranimer votre foi, l'autre à régler votre conduite ; tous deux à admirer votre religion, à l'aimer, et à la mettre en pratique. Je commence.

PREMIER POINT.

Le grain de sénevé.

Dans la première parabole, Jésus-Christ se sert d'un miracle dans l'ordre de la nature, pour annoncer un prodige bien plus surprenant dans celui de la grâce. Il veut expliquer la naissance, les progrès, la durée de la religion qu'il va donner aux hommes ; et pour cela il a recours à la similitude d'un grain de sénevé, dont il nous montre successivement l'origine, les accroissements et l'étendue.

Un homme va dans son champ ; il y sème un grain de sénevé, la plus petite de toutes les semences : ce grain germe, pousse, devient un arbre, et reçoit sur ses branches les oiseaux du ciel, qui viennent s'y reposer en foule. Voilà la figure.

Jésus-Christ, Dieu et homme, descend sur la terre. Il paraît dans le monde, dont il est le maître ; il y prêche une doctrine extrêmement petite aux yeux de la chair, mais extrêmement forte dans sa petitesse. La religion, fondée sur

cette doctrine, éclipse toutes celles qui avaient paru jusque-là, et qui ont paru dans la suite. Sans le moindre secours humain, malgré les plus grands obstacles, elle croît, remplit l'univers, et subjugue sous ses lois les plus grands princes, les plus illustres savants de toutes les nations, de tous les siècles, qui se font gloire de lui appartenir et de reconnaître son empire. Voilà la réalité.

Donnons, mes frères, quelque développement à cette intéressante parabole, et tâchons d'en pénétrer toute la force ; et afin de comprendre, autant que nous pourrons, la merveille de l'origine, des progrès, de l'étendue et de la durée de la religion chrétienne, examinons ici successivement et en détail quel est cet homme, quel est son champ, quelle semence il veut y mettre, les obstacles qu'il a dû trouver à son dessein, les moyens qu'il a employés pour y réussir : tous ces traits réunis vous feront admirer le succès, et nous porteront à louer celui qui seul a pu donner l'accroissement à une graine si petite.

Si Jésus-Christ en entrant dans le monde, avait laissé échapper le moindre des rayons de lumière qui entourent dans le ciel le Verbe divin ; si seulement il en eût montré autant qu'il en fit voir plus tard à quelques-uns de ses disciples sur le mont Thabor, tout l'univers ébloui serait tombé à ses pieds, et l'aurait adoré dans le respect et dans le silence. Mais ce divin Sauveur voulait que notre foi nous fût méritoire, et désirait gagner nos hommages sans les forcer. Pour cela, que fait-il ? il cache sa divinité, et paraît sur la terre comme un homme ordinaire. *Homo.* Si quelques prodiges, dans sa naissance, dans le cours de sa vie et à sa mort, semblent vouloir découvrir sa grandeur et sa gloire, il les obscurcit le plus souvent, et n'en laisse apercevoir qu'autant qu'il en faut pour rendre l'incrédulité inexcusable. Dans tout le reste, c'est un homme : il en a toutes les misères et les faiblesses ; s'il ne peut prendre la réalité du péché, il en prend du moins la figure et l'apparence. Que dis-je ? il veut encore être quelque chose de moins qu'un homme. Il l'annonçait lui-même par la bouche de son prophète : il est le dernier et le rebut de tous les hommes, il naît dans une crèche, il vit dans la misère, il est persécuté sans cesse, il meurt sur une croix. Il laisse aux grands de

la terre les richesses, les honneurs, les plaisirs et la puissance ; il se réserve pour lui la faiblesse, la pauvreté, les souffrances, les humiliations, les opprobres mêmes. *Homo.* Il ne veut pas qu'il paraisse entrer quelque chose d'humain dans l'établissement d'une religion toute divine.

Cependant cet homme, ainsi faible, misérable, dépourvu de tout, entreprend de convertir le monde, et de le gagner à une religion nouvelle. Pour cela, il s'associe douze disciples, et dans le même esprit, il les choisit faibles, misérables, dépourvus de tout comme lui. Ce sont de pauvres pêcheurs qu'il tire de leurs filets et de leurs barques, par conséquent, ignorants, grossiers, faibles, irrésolus et timides. C'est à eux qu'il développe avant sa mort le grand dessein qu'il veut mettre par eux en exécution : Je m'en vais, leur dit-il, vous préparer une place; mais du haut du ciel, je vous enverrai mon Esprit pour vous fortifier et vous consoler ici-bas. Une fois que vous l'aurez reçu, rendez témoignage de moi, d'abord dans la Judée, et ensuite jusqu'aux extrémités de la terre. Du reste, ne craignez pas les hommes au milieu desquels je vous envoie, comme des agneaux innocents au milieu des loups carnassiers. Allez, baptisez en mon nom toutes les nations de l'univers. Je semble vous quitter; mais je ne vous abandonne pas ; je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. En disant ces paroles, il les bénit, et leur donne le monde entier à conquérir et à soumettre.

Mais enfin quel était ce monde qu'il fallait gagner à Jésus-Christ ? Dans quel état se trouvait-il lorsque les apôtres y parurent ? Ah ! mes frères, je désespère de pouvoir jamais vous en offrir un tableau fidèle. Tels furent autrefois les monstrueux excès des premiers habitants de la terre, lorsqu'ils forcèrent Dieu à se repentir de les avoir créés, et lui firent prendre la résolution de les détruire : telle était encore alors la face de l'univers infidèle. L'homme s'était éloigné entièrement du Dieu qui l'avait fait à son image. Il avait effacé par ses crimes tous les traits de religion, de vertu, de droiture, dont il avait reçu l'impression dans son âme. Il s'était livré sans retenue à tous les écarts de son imagination, à tous les désordres de ses sens, à toutes les fureurs de ses passions insensées. Ne voulant plus ressembler au

Dieu qui l'avait formé, il s'était formé à lui-même des dieux qui lui ressemblaient, c'est-à-dire, des dieux cruels comme lui, ambitieux comme lui, impudiques comme lui, vicieux en un mot comme lui ; que dis-je ? plus cruels, plus impudiques, plus ambitieux, plus vicieux même que lui. Les crimes les plus noirs avaient leur temples, leurs autels, leurs victimes, leurs adorateurs et leurs prêtres ; et les dieux qu'on révérait alors auraient été punis partout comme des scélérats, s'ils avaient été des hommes. Telle était la religion du monde dans ces malheureux temps. N'attendez pas que je vous représente ici la corruption qui devait naturellement en être le fruit : un seul mot suffit. Puisque l'homme est si faible que, malgré sa religion, ses penchants tout seuls suffisent pour l'entraîner dans le vice, que deviendra-t-il, que fera-t-il, lorsque ses passions, de concert avec sa religion, l'y portent et l'y précipitent ? Au milieu de cette dépravation générale, de ce déluge d'iniquités, un seul peuple presque inconnu, comme autrefois Noé avec sa famille, séparé du reste des nations, retiré dans un coin du monde, connaissait le vrai Dieu et lui rendait un culte. Mais ce peuple même choisi, privilégié parmi tant d'autres, dans quels excès d'égarements et de désordres n'était-il pas souvent tombé ? Entouré de gentils, il avait plusieurs fois appris d'eux à pratiquer leur criminelle idolâtrie. C'était un peuple grossier, terrestre et charnel. Instruit par ses prophètes qu'un roi puissant délivrerait un jour Israël, dompterait ses ennemis, briserait sa chaîne, il était rempli de l'idée d'un royaume extérieur, d'une gloire temporelle, sans soupçonner jamais rien de spirituel, ni de caché sous l'écorce de ces oracles. Tel était le monde, lorsque les apôtres y parurent avec Jésus-Christ ; tel ce champ inculte et désert, rempli de ronces et de cailloux, où le père de famille vint avec ses serviteurs semer le grain évangélique.

J'ai dit le grain évangélique. Ah ! mes frères, qu'il aura de peine à pousser, ce grain, dans une terre si mal préparée ! Qu'il est petit ! mais qu'il est fort ! il est petit : c'est la loi d'un Dieu crucifié que l'on prêche, et on la prêche à des gens qui ne connaissent d'autre grandeur que celle que donnent les dignités ou les richesses. Il est fort cependant dans sa petitesse : il subjugue tout l'homme, son esprit et

son cœur. Son esprit, on le soumet à des mystères incompréhensibles : il faut croire sans concevoir. Son cœur, on l'oblige à se haïr : quel sacrifice ! quel effort ! quoi de plus naturel que de s'aimer ! quoi de plus pénible que de se faire la guerre ! Son corps même, son corps n'échappe pas à ce glaive spirituel : il faut le dompter, le punir, le mortifier ; et en adorant un Dieu crucifié, il faut entièrement se crucifier soi-même. Ah ! mes frères, que ce grain dut paraître méprisable aux yeux des Juifs et des gentils aveuglés ! et s'il put jamais prendre racine chez eux, que d'épines, que d'obstacles ne durent pas s'opposer à ses progrès et à sa durée !

Obstacles de toute nature et de tout genre : obstacles de toutes parts et de tous côtés. Obstacles dans les sens, au-dessus desquels il faut s'élever ; obstacles dans l'imagination qu'il faut captiver ; obstacles dans l'esprit qu'il faut humilier ; obstacles dans le cœur qu'il faut mortifier ; obstacles dans toutes les passions que le christianisme vient combattre ; obstacles dans la raison même que la religion semble vouloir braver ; obstacles du côté des grands qu'il faut réprimer, du côté des petits qu'il faut soumettre, du côté des riches qu'il faut dépouiller, du côté des pauvres qu'il faut détacher, du côté des savants qu'il faut abaisser, du côté des ignorants qu'il faut éclairer, du côté des forts qu'il faut maîtriser, du côté des faibles qu'il faut rassurer : obstacles en un mot du côté de tous les hommes qu'il faut convertir et changer : car puisque la conversion, le changement d'un seul homme est quelque chose de si pénible, de si difficile, comme vous l'avez peut-être vous-même éprouvé, et comme la raison seule le dicte ; que sera-ce de la conversion et du changement du monde entier, en dépit de tant d'obstacles qui s'unissent à l'envi pour étouffer dès sa naissance la semence évangélique ?

Mais du reste, quelles armes avait donc la religion pour lutter contre tant d'obstacles ? De quels moyens se servit-elle pour vaincre des ennemis si puissants ? Ah ! mes frères, c'est ici que paraît dans toute sa force, l'évidence de la vérité que je vous prêche. Si la religion eût été une invention humaine, elle aurait employé sans doute, pour se soutenir et pour s'accroître, des moyens humains ; c'est-à-dire

qu'elle aurait mis en œuvre l'éloquence ou l'autorité, le crédit ou les richesses. Mais non, mes frères, la religion n'aura recours à rien de semblable. Point d'éloquence : où l'auraient apprise ces pauvres pêcheurs qui viennent dogmatiser dans le monde ? Point de richesses : ils ont quitté le peu qu'ils avaient, et ils apprennent à leurs disciples à se dépouiller eux-mêmes. Point d'autorité : ce sont des gens inconnus, de la lie du peuple, contre qui s'élève tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'État. Point de crédit, point de réputation même : ils sont poursuivis par les lois, et flétris par l'ignominie et par l'opprobre. C'est-à-dire donc, qu'ils vont combattre les richesses par la pauvreté, la puissance par la faiblesse, l'autorité par l'obscurité, la science par l'ignorance, l'orgueil par l'humilité, les honneurs par les opprobres, la gloire par l'infamie, la cruauté par la douceur, les souffrances par la patience, le monde en un mot par la folie, et par la folie de la croix. Disons-le hardiment, mes frères, la disproportion est frappante ; et avouons avec le sage Gamaliel, que, si la religion vient de l'homme, elle ne peut qu'échouer contre tant et de si grands obstacles, avec si peu et de si faibles moyens, et que, si elle résiste de cette sorte jusqu'au bout à tout l'univers conjuré contre elle, c'est une preuve palpable et sans réplique de la divinité de son origine.

Oui, mes frères, cette religion si faible, si rebutante, si méprisable en apparence, est devenue, dans moins de trois siècles, la religion du monde entier. Il fallut bien plus de de temps aux Romains, avec toutes leurs armées, pour former leur empire, qu'il n'en fallut à Jésus-Christ, avec ses douze disciples, pour les convertir. Ce grain si petit d'abord, est devenu dans peu un grand arbre qui a couvert de son ombrage toutes les nations de la terre. Il semble même que Jésus-Christ, dans l'établissement de sa religion, ait voulu réunir les circonstances les plus propres à en rendre la merveille plus éclatante ; car quelle difficulté proposerez-vous à laquelle le fait seul ne satisfasse ? Multipliez vos doutes : l'événement répond à tout. Peut-être, direz-vous, ç'a été dans des temps d'ignorance que cette religion a paru, et qu'elle s'est établie à la faveur des ténèbres. Non, mes frères ; c'est dans le siècle d'Auguste, c'est-à-dire, au

jugement des savants, le siècle le plus éclairé et le plus illustre que l'on ait vu. Peut-être a-t-elle pris naissance dans quelque petite ville, où elle a trouvé moins de gens capables de la démasquer et de la combattre. Non, mes frères, c'est dans Rome même, la ville la plus florissante du monde, qu'elle fit ses premiers progrès ; et la capitale de l'univers fut une de ses premières conquêtes. Peut-être s'établit-elle d'abord dans les états de quelque prince, ou trop faible pour pouvoir, ou trop indolent pour vouloir la détruire. Non, mes frères, les Césars étaient les plus grands rois qu'il y eût alors ; et leurs persécutions sans nombre montrent assez qu'ils n'épargnèrent rien pour étouffer dans son berceau le christianisme. Mais sans doute du moins que ce culte ridicule n'aura pris faveur qu'auprès de la nation qui l'avait vu naître, et que cette nation seule l'aura conservé, comme on conserve d'anciens usages, en dépit de tous les autres. Non, mes frères, ce culte s'est répandu partout : d'un pôle à l'autre, il a parcouru le monde ; des peuples divisés de mœurs, d'intérêts, de coutumes, de langage, se sont tous réunis pour adorer ce Jésus crucifié dans la Judée, et ils sont tous devenus frères par religion, quoique souvent ennemis par politique. Mais sans doute enfin que cette folie aura été de courte durée, et que le genre humain trompé n'aura pas tardé de reconnaître son erreur et de revenir à la lumière. Non, mes frères, la religion subsiste et domine dans l'univers, depuis plus de dix-huit siècles. Tandis que les empires les plus florissants et les plus redoutés ont pris fin, que les religions les plus favorables aux passions, les plus répandues dans le monde, ont disparu ; en un mot, tandis que tout ce qui avait été fondé par des moyens humains, a fini ou changé, la religion seule, contre toute apparence, a subsisté immobile au milieu de ces variations générales, et subsiste encore. Le voilà, mes frères, cet arbre divin : vous l'avez devant vos yeux, vous reposez sous ses branches. Reconnaissez à ces traits la profondeur de ses racines, et dites vous-mêmes si ce n'est pas la main de Dieu qui l'a planté et qui le conserve.

Ne demandez donc plus après cela des miracles pour croire à la religion chrétienne, puisque l'établissement seul

de cette religion, ainsi que sa conservation dans le monde, est un miracle perpétuel. Je dis un miracle, mes frères ; et faites bien attention à ceci : miracle qui surpasse tous les autres, qui suppose nccessairement tous les autres, qui rends presque inutile pour moi tous les autres. Et d'abord, miracle qui surpasse tous les autres; car, puisque suivant les Pères, la conversion d'un seul pécheur est quelque chose de plus surprenant même que la résurrection d'un mort, que sera-ce de la conversion du monde entier? Dans l'ordre de la nature, la matière incapable d'enfreindre les lois de son Créateur, obéit sans obstacle à sa voix, et suit, quelque extraordinaires qu'ils soient, les commandements qu'il lui donne ; mais dans l'ordre de la grâce, il faut travailler sur un fonds rebelle, entraîner la volonté sans la forcer, et conduire une infinité d'hommes de sentiments différents, d'intérêts opposés, tous librement à une même religion, qui par la sublimité de ses dogmes et l'austérité de sa morale semble au premier coup d'œil, n'être pas faite pour l'homme. Ah ! mes frères, cette uniformité de foi est donc dans l'ordre moral, un prodige qui doit paraître à l'homme qui pense, encore plus surprenant que les plus grands prodiges de l'ordre physique. En second lieu, miracle qui suppose tous les autres. Oui, mes frères, qu'on me raconte les plus grands prodiges de Jésus et de ses disciples, je les crois tous, dès que le monde les a crus. Je dis que je les crois, dès que le monde les a crus : parce que ce sont ici des faits publics pour la plupart, et par conséquent à portée d'être éclaircis par tout le monde. Je les crois, dès que le monde les a crus : parce que le monde avait grand intérêt à examiner des miracles en conséquence desquels il fallait embrasser une religion si difficile, et répandre même son sang. Je les crois, dès que le monde les a crus : parce qu'il est impossible que le monde se soit déterminé à être chrétien sans avoir quelques motifs suffisants pour l'être, et qu'il n'a pu en avoir d'autres que les miracles. Enfin, miracle qui rend presque inutiles pour nous tous les autres. Les prodiges ont été faits pour les infidèles, et non pour les fidèles. Le monde, devenu chrétien, n'a plus besoin que d'un miracle, celui du monde chrétien lui-même. Celui-là seul, mes frères, nous tient lieu de tous les autres, nous certifie tous les autres, nous donne une entière et parfaite convic-

tion de tous les autres ; de sorte que je puis là-dessus raisonner de cette sorte avec le grand saint Augustin : ou la religion s'est établie avec des miracles, ou sans miracles. Si elle s'est établie sans miracles, ah ! mes Frères, voilà le plus grand de tous, celui du monde qui croit à des dogmes incompréhensibles, qui se soumet à une vie contraire à sa nature, qui donne même cette vie pour une religion qu'il n'a aucun motif suffisant de croire, qu'il a de plus tous les intérêts les plus puissants de ne croire pas. Que dis-je ? mes Frères, ce n'est pas un miracle ; c'est une contradiction, une impossibilité notoire. Que si vous avouez que la religion a dû son établissement à des miracles, avouez donc aussi que c'est là l'ouvrage du Tout-Puissant, qui d'une main bouleversait l'ordre de la nature pour la propagation de son Évangile, de l'autre touchait les cœurs, et par un prodige moral de douceur et de force, les conduisait à un acquiescement parfait à cette religion si pure et si sublime.

Que serait-ce, mes Frères, si, après avoir offert à vos regards le miracle de l'établissement de notre religion sainte, je vous présentais maintenant celui de sa conservation ? Les mêmes obstacles qui devaient l'empêcher de s'établir l'empêchaient aussi de se conserver et de s'accroître. Cependant elle en a triomphé, et elle en triomphe continuellement encore. Le monde au milieu duquel elle existe et dont l'esprit lui est si contraire, semblerait devoir la détruire infailliblement ; mais par un miracle qui à tout moment se reproduit et se renouvelle, ce buisson entouré de flammes ne se consume jamais, et la religion chrétienne, au sein même du relâchement, de la dépravation et du vice, ne perd rien de sa solidité et de sa force.

Ne me dites donc pas, mes Frères, que le triomphe de la religion n'est pas complet, puisque le monde est toujours le même, toujours aussi corrompu, toujours aussi ennemi de l'Évangile : car c'est là justement ce qui ajoute le plus grand poids à tout ce que nous venons de dire. Si le monde était tout à fait changé, nous ne comprendrions pas assez les difficultés qu'a dû éprouver la religion pour s'y établir, et celles qu'elle éprouve pour s'y soutenir encore. Mais quand nous voyons le monde, toujours opposé à Jésus-Christ, toujours en contradition avec le christianisme, nous

sommes forcés d'avouer qu'il a fallu des faits bien évidents et bien palpables pour obliger ce monde à devenir chrétien; qu'il ne faut rien moins que le secours d'une main divine pour empêcher l'esprit du monde d'étouffer tout à fait l'esprit chrétien; et que les persécutions continuelles qu'a toujours souffertes et que souffre encore notre religion de la part du monde, sont une preuve toujours présente de sa divinité et de sa puissance.

Comparez maintenant cette religion auguste avec toutes les autres autres qui, avant ou après elle, ont paru dans le monde. Rapprochez ce grain de sénevé, que ce père de famille a semé dans son champ, de toutes les autres plantes que l'ennemi, pendant le sommeil de la nuit, est venu y introduire. Quelle différence ! les unes n'ont dû leur progrès qu'à la protection des rois ou à la force des armes; les autres, qu'aux ténèbres de l'ignorance ou à l'amour de la nouveauté; celles-ci n'ont pas passé les bornes d'un royaume, d'une province; celles-là n'ont pas vu le siècle d'après; toutes en général ont favorisé les passions des hommes, et en ont été à leur tour favorisées. Il n'y a que la religion catholique qui ait subsisté depuis tant de siècles, répandue dans l'univers, et combattant toujours les passions humaines, qui n'ont pas cessé de la combattre. L'erreur aura bien pu, dans quelques points, contrefaire la vérité, et offrir de temps en temps quelque trait de ressemblance avec elle; mais ce caractère total d'évidence et de lumière, vous le chercheriez vainement ailleurs: vous ne le trouveriez jamais que dans la religion catholique, qui est la seule véritable.

Voilà, mes Frères, ce grain de sénevé que Jésus-Christ a semé dans le monde. Voyez comme il a crû, comme il a pris racine. Jetez vos yeux sur les autres plantes qui l'entourent; qu'elles sont petites auprès de celle-là ! C'est un arbre puissant qui a couvert la terre entière de son ombre. Vainement l'enfer se déchaîne; il ne lui sera jamais donné de prévaloir. Bien des feuilles de cet arbre tomberont, bien des branches seront retranchées; mais d'autres pousseront à leur place, et le tronc sera immortel; parce qu'il est fondé sur la parole de Dieu même. *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt.*

Concluons, mes Frères, l'explication de cette première parabole, par deux réflexions qui en contiennent tout le fruit, et qui y sont renfermées.

La première s'adresse à vous, esprits forts et incrédules ; elle est tirée de saint Augustin. Celui, dit ce Père, qui après tout ce que nous venons de dire, demande encore des prodiges pour croire, est un grand prodige lui-même, puisqu'il ne croit pas ce qu'a cru le monde entier. *Quisquis adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum ipse prodigium est, qui mundo credente non credit.* Oui, mes Frères, après un tel fait, l'incrédulité est un prodige. Eh, quel prodige ! un prodige d'orgueil, puisque l'incrédule croit en savoir plus lui seul, que tout le monde ensemble ; un prodige d'aveuglement, puisqu'il n'est pas ému des traits frappants de lumière qui sortent du sein de la religion chrétienne ; un prodige d'entêtement, puisque peut-être il en sent la vérité, et que cependant il y résiste ; un prodige de vices ; un prodige diabolique, triste fruit de l'erreur et des passions. *Quisquis adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum ipse prodigium est, qui mundo credente non credit.*

La seconde réflexion vous regarde particulièrement, âmes fidèles ; elle est prise du fond même de notre parabole. Vous respectez la religion, vous l'aimez ; mais la pratiquez-vous Peut-être votre foi contredit vos mœurs, et vous agissez différemment que vous ne croyez. Désabusez-vous, mes frères, il n'y a que les oiseaux du ciel qui soient dignes de se reposer sur cet arbre ; parce qu'eux seuls s'y reposeront éternellement : c'est-à-dire, qu'il n'y a que les âmes pures, que les âmes qui sont détachées de la terre et qui soupirent sans cesse vers le ciel, à qui la religion sera profitable. Pour les autres qui, comme de vils animaux, rempent sans cesse dans la fange de leurs passions, la religion ne servira qu'à les condamner ; comme il n'ont servi qu'à la déshonorer eux-mêmes. *Volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus.*

Poursuivons. Parabole du sénevé, figure du règne de Jésus-Christ dans le monde. *Regnabit Deus super gentes ;* vous l'avez vu dans mon premier point. Parabole du levain, figure du règne de Jésus-Christ dans les âmes. *Regnum Dei intra vos est ;* c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Le Levain.

Voici, mes frères, un autre miracle, mais plus caché, qui arrive tous les jours dans le monde : c'est un peu de levain qui, insinué dans une masse de farine, vient à bout de la changer toute. Changement admirable, qui se reproduit aussi tous les jours, dans la religion, d'une manière aussi merveilleuse et aussi secrète, lorsqu'insinuée par la prédication dans nos âmes, elle les transforme par sa vertu, et leur fait contracter quelque chose de sa divinité et de sa nature.

Une femme prend du levain, qu'elle met dans trois mesures de farine, et qui fait fermenter toute la masse : voilà la parabole.

L'Église prêche la religion à ses enfants ; elle la fait passer, par sa parole, jusques dans leurs âmes ; cette religion y agit, détruit l'homme ancien, et en produit un nouveau à la place : voilà la réalité.

Parcourons successivement ces deux tableaux, mes frères, et saisissons-en, autant que nous pourrons, en détail, toute la ressemblance.

L'Église, mes frères, l'Église dans le sein de laquelle vous avez été engendrés, l'Église qui vous a enfantés par le baptême, qui vous nourrit, vous soutient, vous guérit et vous conserve par ses sacrements ; l'Église, épouse de Jésus-Christ et mère de tous les fidèles ; l'Église est cette femme dont il nous est parlé dans notre parabole. C'est à l'époux qu'il appartient d'aller aux champs, pour y répandre la semence ; l'épouse, au contraire, reste dans la maison, y pétrit et y prépare un pain délicieux, digne d'être placé sur la table du père de famille. De même, c'est Jésus-Christ qui a fondé la religion, qui l'a établie sur la terre ; mais c'est l'Église ensuite qui, avec l'aide de son divin époux, achève ce bel ouvrage et qui fait passer dans chacun de nous le présent inestimable de la foi, que Jésus-Christ a fait au monde ; c'est elle qui nous dispose avec grand soin à être présentés un jour à sa table, dans son règne éternel, et à occuper la place qui nous y est destinée. Voyez-la cette bonne mère de famille, comme elle est empressée à faire entrer la reli-

gion sainte dans l'âme de chacun de ses enfants. C'est elle qui anime le zèle de ses pasteurs et de ses ministres ; elle hâte leurs pas, soutient leurs travaux, parle par leur bouche : par eux et avec eux, en chaire ou dans le tribunal, en public ou en secret, à temps et à contretemps, à tous moments et en tous lieux, elle tonne, éclate, prie, reprend, presse, conjure sans relâche, pour faire entrer dans nous ce levain salutaire et évangélique.

Mais, qu'elle a de peine à s'établir dans le cœur de l'homme, cette religion sainte ! elle est austère, elle est aigre, si j'ose m'exprimer ainsi, et c'est en cela même qu'elle ressemble plus parfaitement au levain. Il faut chérir la pauvreté et dédaigner les richesses ; fuir les folles joies du monde et embrasser la sainte tristesse de la foi; craindre les applaudissements et s'estimer heureux quand on nous persécute ; mépriser tout ce qui passe ici-bas, et ne soupirer qu'après les biens éternels et célestes : quoi de plus dur ! quoi de plus pénible ! Il faut pratiquer toutes les vertus et se défendre de tous les vices ; porter la chasteté, jusqu'à rejeter un désir, un regard, une pensée, jusqu'à couper ou arracher impitoyablement, fût-ce notre œil ou notre main, tout ce qui est pour nous un sujet de scandale ; porter la charité, non-seulement jusqu'à ne pas tuer son frère, jusqu'à ne pas le frapper, jusqu'à ne pas même l'injurier en paroles, mais encore jusqu'à cacher ses défauts, justifier ses démarches, étouffer tout soupçon injuste, tout jugement précipité sur sa conduite; pratiquer la patience, non-seulement jusqu'à supporter ses erreurs, jusqu'à ne pas leur rendre persécution pour persécution, haine pour haine ; mais encore jusqu'à être prêt, s'il le faut, à leur rendre les plus grands services, en tous lieux et en tous temps ; porter sa modestie, non-seulement jusqu'à ne pas se flatter d'un mérite que l'on n'a point, mais encore jusqu'à dissimuler celui qu'on a, jusqu'à cacher ses bonnes œuvres aux yeux des hommes, jusqu'à se les dérober à soi-même, jusqu'à se dire et se croire, dans l'exercice des plus grandes vertus, un misérable pécheur et un serviteur inutile : porter enfin la sainteté, non-seulement aussi loin que les sages du paganismes, non-seulement au même point que les scribes et les pharisiens de l'ancienne loi, mais encore jusqu'à devenir

parfaits comme Jésus-Christ, c'est-à-dire comme Dieu même : que cette morale est relevée, qu'elle est sublime ! En un mot, sa religion ne nous offre qu'une porte étroite par laquelle il faut passer, qu'un chemin pénible à tenir, qu'une croix pesante à porter, qu'un petit nombre à suivre; elle ne nous parle que d'une abnégation entière, que d'un renoncement complet à tout le monde et à nous-mêmes : que ce langage est rebutant pour notre nature corrompue !... Mais de même que le levain, tout aigre qu'il est, insinué dans ces trois mesures de farine, en fait un pain exquis et délicieux, digne d'être présenté au maître de la maison; de même la religion, en entrant dans l'homme, le change tout entier, réforme toutes ses puissances, son esprit, son cœur, son corps même, et le rend un objet digne des respects de l'univers, de l'admiration des hommes et des anges, je dirais presque de l'amour de Dieu même. *Fermentatum est totum.*

Suivons tous ces changements en particulier, mes frères, et nous y reconnaîtrons bientôt la puissance intérieure de la religion chrétienne.

Changement dans l'esprit. Qu'est-ce que l'esprit de l'homme sans religion ? C'est un abîme de ténèbres et d'erreur; c'est un esprit ignorant, qui nie tout ce qu'il veut, sans en avoir d'autre raison souvent que sa volonté même; un esprit aveugle, qui marche dans la recherche du vrai sans lumières et sans principes ; un esprit présomptueux, qui ne veut rien reconnaître au-dessus de lui, et qui croit pouvoir se suffire à lui-même; un esprit téméraire, qui ose s'en prendre à la divinité et l'appeler en jugement, pour rendre compte de sa conduite; un esprit indépendant, qui secoue le joug que Dieu a voulu imposer à sa raison ; un esprit rebelle, qui s'élève contre l'autorité, seulement parce que toute autorité le gêne ; un esprit faible, qui se soumet à tous les préjugés, en paraissant vouloir les combattre tous; un esprit inconséquent, qui ne voit pas qu'il doit y avoir des choses au-dessus de sa portée dans sa religion, puisqu'il y en a tant qui le passent dans la nature ; enfin un esprit stérile, qui se consume sans fruit à chercher la vérité, et que la vérité fuit sans cesse. Mais, insinuez une fois ce levain sanctifiant dans cette masse crue et informe ;

faites passer la religion dans cet esprit incrédule. Quel changement ! Cet ignorant commence à voir des choses qu'il est surpris d'avoir méconnues jusque là ; cet aveugle ouvre les yeux à la lumière, et soumet sa raison à la foi ; ce présomptueux reconnaît son néant et se défie de lui-même ; ce téméraire adore en silence ce qu'il ne peut vouloir pénétrer sans crime ; cet indépendant honore et révère l'autorité visible que Dieu a mise sur la terre pour le conduire ; ce rebelle trouve son bonheur et sa tranquillité dans la soumission et l'obéissance ; cet esprit faible devient véritablement fort, en comprenant que toute la force consiste à bien connaître sa faiblesse ; cet esprit inconséquent respecte et baise la main toute-puissante du Dieu qui a semé des mystères sans nombre dans la religion, comme dans la nature ; enfin cet esprit vain et stérile renonce de bon cœur à la prétention ridicule de tout savoir, pour s'attacher entièrement au devoir indispensable de bien faire. *Fermentatum est totum.*

Changement dans le cœur. Qu'est-ce que le cœur de l'homme sans religion ? C'est un abîme de corruption et de misères ; un cœur vide, dans lequel tout entre, et que rien ne peut remplir ; un cœur agité, semblable à une mer en courroux, dont les flots sont soulevés par la plus violente tempête ; un cœur désespéré, qui ne trouve ni au dedans ni au dehors de lui-même aucune consolation, aucun remède aux maux inséparables de cette vie ; un cœur malheureux, qui court sans cesse après le bonheur, et qui ne trouve partout que l'affliction et que l'infortune ; un cœur coupable, que ses passions et ses vices rongent comme autant de vers dévorants, et qui ne tarde pas d'être puni ici-bas par ses crimes mêmes ; un cœur triste, qui affecte la joie au dehors, mais qui au dedans est rempli de fiel et d'amertume ; un cœur faible, qui de temps en temps voudrait sortir de sa misère, mais qui, l'instant d'après, ne croit plus en avoir la force ; un cœur insensé dans ses désirs, qui voudrait pouvoir jouir de la paix dans le péché et rentrer dans le néant au sortir de cette vie ; un cœur languissant, qui abhorre le monde entier et qui s'abhorre lui-même. Quel monstre que ce cœur, mes frères ! Mettez-y le levain de l'Évangile, mettez-y la religion ; qu'il est différent ! qu'il

est changé ! Ce n'est plus un cœur vide, c'est un cœur plein ; Dieu y entre, et avec lui la vertu et la paix y demeurent. Il est satisfait ; c'est la plus belle mer, dans le plus beau calme. Ce n'est plus un cœur désespéré ; c'est un cœur patient, qui trouve dans la religion un remède à ses maux et une consolation à ses peines. Ce n'est plus un cœur malheureux ; il est heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas, en attendant de jouir dans une autre vie d'une félicité parfaite et sans fin. Ce n'est plus un cœur coupable ; c'est un cœur pénitent, qui reçoit tous ses maux en punition de ses péchés, et qui en quelque état que ce soit, trouve son bonheur dans le fond de sa conscience. Ce n'est plus un cœur triste ; c'est un cœur rempli de la plus pure joie, qui se montre au dehors et qu'il inspire aux autres. Ce n'est plus un cœur faible ; c'est un cœur devenu fort par la grâce de son Dieu, prêt à lui faire, quand il le faut, les plus pénibles sacrifices. En un mot, ce n'est plus un cœur de la terre ; c'est un cœur tout du ciel, qui y a placé son trésor, et qui y tend sans cesse. *Fermentatum est totum.*

Enfin changement dans le corps. Qu'est-ce que le corps de l'homme sans la religion ? c'est un vil amas de cendres, de boue et de corruption. Un corps honteux, qui dégrade l'homme et l'assimile à la bête ; un corps déréglé, qui, au lieu de se laisser conduire par l'esprit et par le cœur, conduits eux-mêmes par la foi, comme la raison le demande, domine impérieusement sur l'un et sur l'autre ; un corps sensuel, qui fuit avec horreur tout ce qui le gêne, qui court avidement après tout ce qui lui plaît ; un corps toujours contraire à notre raison, toujours opposé aux saines lumières de notre esprit, aux bons sentiments de notre cœur, depuis le péché funeste qui souilla et corrompit notre nature ; un corps enfin qui appesantit l'âme, qui rend l'homme tout charnel, tout occupé de cette misérable partie de lui-même, qui l'abuse toute sa vie, et qui précipite souvent ou aggrave le joug de sa mort. Que ce corps est imparfait, mes frères, qu'il est corrompu ! Mais mettez dans cette matière si vile le levain de notre évangile ; asservissez-le au joug de la foi : il va bientôt changer de nature. Au lieu de dominer le cœur et l'esprit, il en sera dominé lui-même. La religion en fera un corps chaste, qui rendra l'homme

dans une chair mortelle, semblable aux esprits célestes qui n'en ont point ; un corps spiritualisé, pour ainsi dire, qui n'appesantira plus l'âme dans sa course ; un corps soumis par la pénitence, consacré par les sacrements, devenu la demeure de Dieu même ; un corps aussi que la religion honorera un jour, lorsque, séparé de l'âme qui sera retournée dans le ciel, il restera seul sur la terre ; un corps qu'elle portera solennellement et comme en triomphe ; pour lequel elle brûlera un encens religieux, sur lequel elle répandra une eau salutaire, qu'elle inhumera dans un lieu auguste et consacré, qu'elle admettra dans son temple, dans son sanctuaire, au pied de ses autels, et jusques sur ses autels mêmes ; un corps enfin qui, pour avoir partagé les peines et les vertus de l'âme, sera digne de partager sa gloire. *Fermentatum est totum.*

En un mot, ôtons la religion à l'homme ; que devient-il ? un être égoïste qui, dans tout ce qu'il aime, n'aime que soi ; un être monstrueux, qui ne se sert de sa raison que pour être plus méchant qu'un autre ; un être infortuné, qui n'efface de son âme l'idée d'une autre vie, que pour avoir plus de douleur en perdant celle-ci ; un mélange singulier de grandeur et de bassesse, de raison et de déraison, de gloire et d'ignominie ; en un mot, le plus coupable en même temps et le plus malheureux de tous les êtres, parce qu'il sent le mieux son malheur. Mais avec la religion, que cet homme est grand ! qu'il est parfait ! qu'il est auguste ! C'est l'organe de toute la nature : il porte aux pieds du trône de Dieu les hommages réunis de tous les êtres inanimés ou irraisonnables ; c'est la langue de l'univers ; c'en est l'âme, le cœur et la tête. Il pense, aime, parle pour tous ; il prie, loue, bénit pour tous ; il les rend agréables, il les sanctifie tous, la terre est à lui ; le ciel même est pour lui. Il est un peu au-dessous des anges, mais bien au-dessus de tout le reste de l'univers. *Fermentatum est totum.*

De même, ôtons la religion de la société, que devient-elle ? un chaos, un abîme, un séjour de confusion et d'horreur, un enfer. Nulle subordination, nulle paix, nulle union, nulle concorde. Les crimes cachés n'ont plus de frein, les désordres publics ont moins d'obstacles, les rois peu de sûreté, les peuples peu de retenue : tout est permis à qui tout

est possible ; plus d'autre loi que la loi du plus fort ; plus de distinction entre le vice et la vertu ; plus d'idées réelles, attachées aux beaux noms de douceur, d'humanité, de justice, de bienfaisance ; plus de devoirs inséparables des qualités de père, de fils, d'époux, d'épouse, d'ami ; et, tandis que le monde physique serait dans un ordre admirable, le monde moral lui seul serait en proie au désordre et à la confusion. Mais mettez la foi dans la société, vous allez voir une scène bien différente. Supposez un état, un royaume, un monde tout peuplé d'hommes dans qui la religion règne et triomphe. Le beau spectacle ! ils n'auraient besoin d'aucune loi humaine, ils observeraient tous celle de Dieu ; ils n'auraient besoin d'aucun tribunal pour faire observer cette loi divine, dans sa conscience chacun trouverait le sien. Les rois regarderaient les peuples comme leurs enfants, et les peuples considèreraient les rois comme leurs pères ; les riches verseraient leurs biens dans le sein des pauvres, et les pauvres béniraient la libéralité des riches ; les grands se mettraient au niveau des petits, et les petits n'envieraient jamais le sort des grands ; ou, pour mieux dire, il n'y aurait d'autre grandeur que celle de la vertu, d'autre force que celle de la religion, d'autre richesse que celle de la grâce, d'autre pouvoir que celui de Dieu ; Dieu serait en tous, et tous seraient en Dieu. *Fermentatnm est totum.*

Quel portrait viens-je de faire, mes frères ? ne vous flattez pas de le voir jamais se réaliser ici-bas : il est réservé pour le ciel. C'est alors que ce pain délicieux, pétri par la main de l'épouse, brillera dans tout son éclat, déposé sur la table du père de famille ; c'est alors que le triomphe de la religion sur le monde et sur l'homme sera pour toujours complet. *Fermentatum est totum.*

En effet, sur la terre, le triomphe de la religion dans l'homme n'est jamais complet. Ici-bas, les saints mêmes opposent toujours quelques légers obstacles aux effets salutaires de ce levain : leur esprit ne se déprend jamais tout à fait des ténèbres de l'ignorance ; leur cœur, jamais tout à fait des restes de la corruption ; leur corps ralentit toujours leur âme dans ses opérations divines ; en un mot, le monde, le démon, la chair et le péché obtiennent toujours, pendant la vie, quelque chose de l'homme ; la religion fait

tous les jours quelque nouvelle perte dans lui, et sa victoire n'est jamais entière. Mais dans le ciel, ah ! mes frères, plus de monde, plus de démon, plus d'ignorance, plus de concupiscence, plus de péché. La religion mettra sur la tête de chacun de ses enfants une couronne immortelle. L'esprit sera éclairé, le cœur purifié, le corps glorifié, l'homme enfin entièrement changé ; changement heureux, qui ne sera plus suivi d'aucun autre. *Fermentatum est totum.*

De même, sur la terre le triomphe de la religion dans le monde n'est jamais complet : c'est toujours un champ où le froment est entouré d'ivraie ; c'est toujours un filet rempli de bons et de mauvais poissons ; c'est toujours un troupeau composé de boucs et de brebis ; c'est toujours une troupe de vierges, dont les unes sont folles et les autres sages. Mais quand on aura séparé la paille du bon grain, les mauvais poissons des bons, les boucs des agneaux, les vierges folles des vierges sages ; mais quand on aura ramassé dans le grenier du père de famille, le pur froment, au bord du rivage le bon poisson, dans le bercail les agneaux fidèles, dans la maison de l'époux les vierges sages ; en un mot, quand tous les réprouvés seront dans les flammes, et tous les saints dans le ciel ; alors commencera un monde nouveau, bien différent de l'ancien ; un monde où ne seront plus distingués le sujet du monarque, le grand du petit, le noble du roturier, le fort du faible, le savant de l'ignorant, le riche du pauvre ; mais où tous seront riches de la richesse de Dieu, savants de la science de Dieu, forts de la force de Dieu, nobles de la noblesse de Dieu, grands de la grandeur de Dieu; rois par le règne de Dieu ; où la religion triomphera sans le moindre obstacle ; où les saints ne feront tous ensemble qu'un cœur pour aimer Dieu, et pour s'aimer tous en Dieu. *Fermentatum est totum.*

Le voilà, mes frères, ce levain auguste que l'Église, par notre ministère, tâche d'insinuer dans vos âmes. Tels sont les effets salutaires qu'il a produits dans une foule innombrable de saints de tout âge, de tout sexe, de toute nation, de toute condition, de tout état, qui ont éternellement ce bonheur en l'autre vie. Mais une réflexion accablante s'offre ici à mon esprit ; souffrez que je vous la communique

en finissant. Ce levain, si efficace, qu'a-t-il produit jusqu'à présent dans vous ? depuis le temps que vous entendez les vérités de la religion sainte, qu'ont-elles opéré dans votre cœur, dans votre esprit, dans votre âme ? hélas ! bien peu de chose. Votre esprit est toujours peut-être livré à une incrédulité monstrueuse, et votre cœur peut-être aussi à une corruption plus monstrueuse encore. Quoi donc ! cette religion qui a fait tant de vierges chrétiennes, qui ont mené une vie angélique dans un corps humain, ne peut vous rendre vous-mêmes chastes ! Cette église qui a enfanté tant de martyrs généreux, qui ont répandu leur sang et donné leur vie pour elle, ne peut vous élever au-dessus du respect humain, d'une crainte servile, d'un regard insultant, d'une parole de mépris, d'une raillerie légère ! Cette parole qui a produit tant d'apôtres zélés qui ont volé jusqu'aux extrémités du monde, pour y faire connaître Jésus-Christ, ne peut vous déterminer à le faire connaître vous-mêmes au moins par vos discours, par vos exemples, par vos soins, dans le sein de votre famille ! Cette foi qui a porté tant de confesseurs illustres à endurer pour elle les plus grands affronts, les plus grands mépris, les plus grandes injures, ne peut vous faire oublier une fatale inimitié, vous faire terminer une injuste querelle ! Cet amour qui a enflammé le cœur de tant de saints pénitents, qui leur a fait trouver douces les plus cruelles macérations, les austérités les plus révoltantes, ne peut vous faire renoncer à cette vie molle et sensuelle que vous menez depuis si longtemps ! Cette grâce qui a retiré du monde tant de saints anachorètes, et qui leur a fait chercher dans les solitudes et dans les déserts un asile à leur innocence, ne peut vous guérir de cet esprit de mondanité qui vous a séduits et qui vous perd ! En un mot, ce levain qui a fait tant de saints, ne peut pas vous sauver vous-mêmes ! Est-ce donc là cette même religion qui a produit tous ces miracles ? D'où vient qu'elle est si stérile dans vous ? Si c'était la doctrine des hommes que nous vous prêchassions, ou que ce fût au nom des hommes que nous vous l'annonçassions, nous chercherions la cause de cet affaiblissement dans la corruption ou dans la faiblesse des hommes ; mais, puisque c'est la doctrine de Dieu même, qui ne change jamais, que nous vous prêchons ; puisque

c'est au nom de l'Église, toujours aussi pure et aussi sainte, que nous vous l'annonçons, d'où vient donc qu'elle est si peu efficace? Voulez-vous en savoir la raison, mes frères? la voici : c'est que vous conservez, que vous nourrissez, que vous fomentez dans votre âme, un levain étranger qui détruit toute la force de celui que l'Église voudrait y mettre ; c'est que vous aimez mieux ce levain de malice et de corruption, que celui de sainteté et de justice ; c'est que vous êtes pécheurs, et que vous voulez toujours l'être. Car si vous gémissiez de l'être, si vous faisiez quelque effort sincère pour ne l'être plus, la religion vous convertirait et vous changerait ; mais comme vous ne le voulez pas, le moyen qu'elle puisse vous convertir sans vous, et vous changer malgré vous! Chassez donc ce levain ancien de votre esprit et de votre cœur ; mettez-y le levain de l'Évangile; et la religion vous rendra une créature nouvelle ; elle vous justifiera, vous sanctifiera, et un jour enfin vous couronnera.

Religion sainte, vous avez triomphé de tout l'univers ; vous avez soumis les pays les plus inconnus, les nations les plus éloignées, les peuples les plus barbares ; vous avez passé les mers, traversé les déserts, franchi les montagnes ; en un mot, vous avez parcouru le monde entier. Mais, hélas : il y a un lieu tout près de vous, où vous n'avez pas encore pénétré ; et ce lieu, c'est mon esprit, c'est mon cœur. Entrez-y, religion puissante. Vous avez chassé les ténèbres de la gentilité ; dissipez aussi celles de mon esprit. Vous avez brisé les idoles du paganisme ; détruisez aussi mes passions, mes honteuses idoles de mon cœur. Enfin, vous régnez dans l'univers ; régnez aussi dans moi, et faites-moi régner à jamais avec vous dans la gloire. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus proposa au peuple une parabole, et dit : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est à la vérité la

plus petite de toutes les semences ; mais quand il s'est élevé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre : en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches.

Jésus-Christ, dans le cours de sa prédication, parle souvent du royaume des cieux, et cette expression présente, selon la circonstance de ses discours, diverses significations. Quelquefois, et c'est le sens le plus naturel, elle signifie l'Église triomphante qui règne avec Dieu dans le ciel ; mais ce n'est point ainsi qu'on doit l'entendre dans cette occasion. D'autres fois elle exprime l'Église militante qui est le royaume de Dieu sur la terre et qui tend de tous ses efforts à se réunir à son royaume céleste. Quelquefois enfin le Sauveur entend le règne intérieur de Dieu dans l'âme fidèle, par la grâce et par la charité. Les saints Pères ont entendu et expliqué dans ces deux derniers sens les paraboles de cet évangile, et peut-être, en les proposant, Jésus-Christ avait-il en vue l'une et l'autre interprétation ; mais quoiqu'elles en soient susceptibles, il nous semble que de ces paraboles, la première s'applique plus naturellement au règne de Dieu dans son Église, la seconde à son règne dans l'âme chrétienne.

La plus petite des semences devenue au bout d'assez peu de temps le plus grand des légumes, est l'emblème naturel des faibles commencements et des rapides progrès du christianisme. Elle était bien hardie l'injonction que faisait Jésus-Christ à ses apôtres, d'aller réformer toutes les nations : mais ce qui l'est bien davantage encore, ce qui dut frapper d'étonnement ceux qui l'entendaient, c'est qu'il promît affirmativement le succès ; c'est que cet homme si pauvre, qui n'avait pas où reposer sa tête, osât prédire avec assurance que bientôt l'univers serait soumis à sa loi, et que la poignée de disciples qui le suivaient, serait incessamment remplacée par tous les peuples de la terre. Mais nous, de quelle admiration ne devons-nous pas être saisis ? Ce qui était pour les contemporains de Jésus-Christ une prophétie, n'en est plus une pour nous : cet événement inimaginable lorsqu'il fut annoncé, nous le voyons, nous en jouissons, nous en faisons nous-mêmes partie. Pour concevoir un aussi immense projet, il fallait l'imagination d'un

Dieu ; pour la prédire, sa prescience ; pour l'exécuter, sa toute-puissance. Et quels sont donc les moyens extraordinaires qu'a employés cet homme divin, pour opérer sur la face du globe une aussi vaste révolution ? Ici notre étonnement redouble, toutes nos pensées se confondent. Tout ce que la prudence humaine aurait pu imaginer pour persuader les hommes et les amener à la foi, la prudence divine le rejette ; et au contraire, tout ce qui semble opposé au but qu'elle se propose, c'est ce qu'elle y emploiera. Pour s'attacher des disciples, Jésus-Christ leur promettra les fatigues, les travaux, les tortures, la mort. Pour se soumette le monde, il commencera par mourir du supplice le plus infâme ; et c'est de la croix qu'il passera sur les autels. C'est pour nous que la Providence a opéré ce grand prodige. Elle a voulu que l'établissement même de la foi, fût dans tous les temps la confirmation et la preuve de la foi. Elle a voulu que nous qui, après une longue suite de siècles, serions appelés â contempler le magnifique édifice de la religion, n'y puissions trouver aucune trace d'une main humaine, et que nous y vissions pour toute empreinte la main divine qui l'a élevé. Contemplons donc avec attention ce long miracle de l'établissement du christianisme, aussi frappant au moins que tous ceux qui l'avaient précédé, et qui en est le complément et la preuve. Comparons les obstacles qui s'opposaient à cette vaste entreprise, aux moyens qui les ont surmontés ; et dans la faiblesse même de ces moyens, reconnaissons le sceau de la Divinité.

En premier lieu, considérons le caractère du siècle où apparut à l'univers la religion chrétienne. De tous ceux qui s'étaient écoulés depuis la création, c'était sans contredit le plus éclairé. Jésus-Christ s'était fait précéder dans le monde par les plus beaux génies dont la nature humaine se glorifie. Ces esprits si brillants, qui sont encore après un si longtemps l'objet de notre admiration, que nous regardons comme nos modèles, et que nous désespérons d'atteindre, avaient rempli la terre de leurs productions. Jamais les sciences et les lettres n'avaient été portées à un si haut degré de perfection. Jamais le goût n'avait été plus délicat, les talents plus mulpliés, les connaissances plus répandues, les opinions plus discutées, les questions plus approfon-

dies. La philosophie, au faîte de sa gloire, tenait le sceptre de l'esprit humain, et divisée en diverses sectes, paraissait régner sur plusieurs empires. Chacun aspirait à l'honneur d'être philosophe ; les empereurs eux-mêmes y prétendaient : c'était le ton général, et comme une mode universelle. Tout ce qu'il y avait d'hommes un peu instruits, religieusement attachés à leur secte philosophique, y plaçaient leur amour-propre, et employaient tout ce qu'ils possédaient de talents, de connaissances, de raison, d'éloquence, à la faire prévaloir.

Qu'il disparaisse de dessus la terre, ce vain enthousiasme philosophique. Qu'une philosophie nouvelle, car c'est ainsi que plusieurs saints Pères ont appelé la religion de Jésus-Christ, vienne réformer la raison humaine, lui faire connaître son véritable usage, lui découvrir ses limites, la soumettre à la foi, l'épurer par sa morale. Mais quels seront les moyens proportionnés à une aussi grande et aussi difficile entreprise ? où Jésus-Christ trouvera-t-il des hommes capables d'opérer une aussi prodigieuse révolution ? Que toutes nos spéculations se confondent en voyant où il va chercher les coopérateurs de son grand ouvrage. Il ramasse sur les sables de la mer douze pêcheurs, de l'intelligence la plus bornée, dépourvus d'éducation, n'ayant aucune notion des premiers éléments des sciences, aucune idée des arts, aucune teinture des lettres. Voilà les instruments avec lesquels il va changer la face de l'univers. Voyez-les à son ordre partir, et se jeter audacieusement au milieu du monde, non pas dans les petites bourgades, où ils ne trouveraient que des hommes aussi peu instruits qu'eux, mais dans les villes les plus célèbres, centre des talents et des lumières. Voyez-les dans Rome, dans Athènes, dans Corinthe, dans Éphèse, dans Antioche, défier hardiment les génies les plus puissants et les plus exercés. Et quel sera le résultat de ce combat d'un genre nouveau ; de la simplicité contre la dialectique la plus subtile, de l'ignorance contre l'érudition la plus profonde, de la grossièreté contre l'éloquence la plus brillante ? O nouvel étonnement ! la philosophie, défendue par une multitude de savants, soutenue par tout ce que l'esprit humain peut fournir de moyens et de ressources, la philosophie est abattue. L'Évangile, prê-

ché par douze pauvres pêcheurs, sans esprit et sans connaissances, l'a renversée, et règne à sa place sur l'univers. Témoins de ce prodigieux succès, recherchez-en les causes où vous voudrez ; demandez-les à tous les principes des actions humaines. De quelque côté que vous vous tourniez, à quelques recherches que vous vous livriez, quelques efforts que vous fassiez, vous ne pourrez en trouver d'autre que celle qu'assignaient les apôtres eux-mêmes ; c'est qu'il a plu à Dieu de choisir l'ineptie pour confondre la sagesse ; la faiblesse pour triompher de la force ; ce que le monde a de plus méprisé, pour soumettre ce qu'il y a de plus honoré ; ce qui n'existe en quelque sorte pas, pour détruire ce qui existe de plus grand (1).

En second lieu, autant s'étaient perfectionnées les lumières du genre humain, autant, et bien plus encore, s'étaient dégradés ses principes religieux. Dans le monde qu'il avait créé, Dieu était généralement méconnu. Excepté un petit peuple, resserré dans un coin de la terre, où il vivait presque ignoré, toutes les nations avaient, sinon effacé entièrement, au moins absolument défiguré l'image de la Divinité. Des diverses idolâtries imaginées dans tous les pays et dans tous les temps, s'était formé le paganisme. Cet amas de cultes, dont aucun n'était exclusif, parce qu'aucun n'était véritable, que rien ne divisait, et qu'un intérêt commun avait réuni, était devenu la religion de l'univers connu. Des préjugés de tout genre attachaient fortement les peuples à leurs supertitions

Préjugés d'éducation. L'incrédule, qui prétend aujourd'hui réduire les principes de la foi à ces premières impressions qui se gravent dans l'esprit encore tendre, et qui y laissent des traces durables, devrait au moins sentir combien alors ces mêmes impressions avaient de force pour repousser la foi. Outre la mythologie générale, commune à tous les peuples, chaque nation, chaque ville, chaque famille avaient leurs divinités particulières, dont elles espéraient une protection spéciale, qu'elles révéraient, qu'elles

(1) Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. *I Ad Corinth.*, I. 27, 28.

chérissaient comme la portion la plus précieuse de l'héritage de leurs pères.

Préjugés d'imagination. Les fables du paganisme, embellies de tous les charmes de la poésie, à laquelle elles doivent en grande partie la naissance, présentaient à l'esprit les images les plus agréables. Tout était animé par ces brillantes fictions. Les champs, les bois, les eaux, toute la nature était peuplée de divinités. Dans les astres mêmes qui brillaient sur sa tête, le païen admirait ses dieux, et les hommes célèbres qui avaient mérité de le devenir. Les apothéoses de ces premiers héros, la solennité des fêtes par lesquelles on les honorait, la pompe des sacrifices qui leur étaient offerts, la magnificence des jeux et des spectacles, où des nations entières couraient de divers côtés se rassembler pour célébrer leur mémoire, toutes les parties de cette religion avaient pour objet de réveiller l'attention, d'amuser l'esprit, de ranimer sans cesse l'imagination. Ces brillantes rêveries, ces illusions séduisantes, ces songes flatteurs entretenaient doucement le genre humain dans le sommeil de ses erreurs, où il se plaisait, et dont le réveil ne pouvait que lui être désagréable et pénible.

Préjugés d'antiquité. Émerveillés de leurs fictions, les peuples ne connaissaient rien qui fût plus ancien qu'elles. Les fables dont ils embellissaient leur origine, la reportaient aux divinités de qui ils faisaient descendre leurs fondateurs; et trouvant leur culte antérieur à leurs lois, ils croyaient que rien ne l'avait précédé. Leur religion, déjà si chère, leur devenait infiniment vénérable par l'autorité de tant de siècles, et par cette longue perpétuité, qui était à leurs yeux un garant de sa vérité.

Enfin, préjugés de politique. Le monde connu était alors presque en entier réuni dans un seul état, et l'état soumis à un seul maître. Mais un lien intime unissait la religion à l'état. La politique du sénat avait formé cette union; celle des Césars la resserra encore. Le sacerdoce et l'empire réunis dans la même main, augmentaient réciproquement le respect pour l'un, la soumission à l'autre. De superbes temples décoraient les villes, et attiraient le concours des peuples. De nombreux colléges de prêtres, en augmentant la pompe du culte, multipliaient les inté-

ressés à sa conservation. Des vestales décorées de superbes priviléges entretenaient continuellement le feu sacré, emblème de celui du patriotisme. Toutes les entreprises publiques commençaient par des actes religieux : on offrait de pompeux sacrifices ; on consultait les augures, on interrogeait les oracles. Les destinées de Rome semblaient attachées à celles des dieux auxquels elle croyait devoir sa grandeur.

Au milieu de cette religion si solidement fondée, si universellement révérée, retentit tout à coup l'annonce d'une religion nouvelle, absolument différente de toutes les autres qui étaient venues successivement s'incorporer à l'ancienne, C'est une religion insociable. C'est un culte incompatible avec tous les cultes antiques ; c'est un Dieu ennemi de tous les autres dieux. Peuples égarés dans la religion de l'erreur, tout ce que vous avez cru est des fables, tout ce que vous avez révéré est des chimères ; tout ce que vous avez adoré est des démons. Arrachez de vos cœurs les principes que vous suçâtes avec le lait ; abjurez, aux pieds des nouveaux autels, les dogmes que par une succession immémoriale vous ont transmis vos ancêtres ; effacez de vos esprits vos séduisantes fictions ; brisez les ressorts de vos gouvernements, et que vos souverains consentent à perdre l'appui que prêtaient à l'autorité vos pompeuses cérémonies. Les apôtres l'ont dit; ils ont ordonné aux nations de fouler aux pieds tout ce qui avait été jusque-là l'objet de leurs respects. Et qu'y substitueront-ils ? Par quoi remplaceront-ils tout ce qu'ils anéantissent ? Au lieu de ces divinités, que l'imagination multipliait et embellissait à son gré, ils présentent aux adorations de la terre un homme né parmi le peuple le plus méprisé et dont la vie, passée dans l'humiliation et dans la bassesse, a été terminée par l'arrêt d'un président romain dans le supplice le plus infâme, dans le supplice que Rome n'inflige qu'aux esclaves, et dont ses citoyens ne doivent pas être souillés. A ces fictions enchanteresses, qui charmaient et élevaient les esprits, il substituent des mystères qu'il est ordonné de croire, défendu de sonder, impossible d'approfondir. Quelle force s'est donc trouvée dans ces dogmes si austères, dans ce culte tout spirituel, pour que le genre humain se soit vu contraint

de leur sacrifier tout ce que depuis une multitude de siècles il était accoutumé à révérer et à chérir? Je cherche le paganisme, et je ne le vois plus. Il a disparu de la terre qu'il gouvernait, et le christianisme règne à sa place. Toutes les idoles sont en poudre, et Jésus-Christ est sur tous les autels.

En troisième lieu, en dégradant la religion, le genre humain avait aussi corrompu la morale. C'était une réciprocité d'erreurs et de vices qui s'entretenaient mutuellement. Le cœur avait séduit l'esprit, et l'esprit maintenait, aggravait la dépravation du cœur; l'homme ayant divinisé ses passions, s'y livrait avec une entière sécurité. Parvenu à adorer ce qu'il avait pratiqué, il ne rougit plus de pratiquer ce qu'il adorait. Une fois en possession de l'empire du ciel, les vices ne trouvèrent plus de résistance à l'empire de la terre. Rome surtout, devenue la maîtresse et le modèle du monde lui donnait hautement l'exemple de tous les crimes. En envahissant les nations, elle s'était appropriée leurs trésors, leurs dieux et leurs vices. La pudeur ne peut soutenir la lecture des satires qui dévoilent ses dissolutions. Par la licence avec laquelle les hommes les plus vertueux peignent ses désordres, jugeons de l'effrénée liberté avec laquelle les autres les commettaient. Les pauvres opprimés étaient la pâture des riches qui les dévoraient par leurs usures. Un luxe, dont les détails paraissent incroyables, même à notre siècle, insultait fastueusement à la misère publique. L'ambition érigée en vertu, regardée comme une grandeur d'âme après avoir long-temps troublé la république, l'avait enfin abattue, et menaçait sans cesse le trône qu'elle avait élevé. Des vengeances, colorées par la politique, avaient souvent rempli de proscriptions, et inondé du sang le plus précieux, et la ville, et tout l'état. Imaginez toutes les passions déchaînées, se livrant avec fureur à leur impétuosité, et vous concevrez une idée de la morale de ce peuple romain, autrefois si vertueux et si retenu.

Tel que jadis, au nom du Dieu vivant, Jonas se présenta à Ninive, tels s'avancent vers Rome Pierre et Paul, au nom de Jésus-Christ. Et quel est donc, dit saint Chrysostome le motif qui les pousse? Quel est l'espoir qui les anime? Ils le déclarent hautement; il viennent attaquer de front

toutes les passions, braver les tempêtes et les orages qu'elles exciteront contre eux, et les soumettre à l'Évangile. Ils viennent remplacer les jouissances du luxe par les rigueurs de la mortification ; enchaîner les projets de l'ambition dans le liens de l'abnégation ; abaisser les prétentions de l'orgueil sous le joug de l'humilité : étouffer les fureurs de la vengeance dans les embrassement de la charité; répandre les trésors de l'avarice dans les profusions de l'aumône; éteindre le feu de la volupté par les larmes de la pénitence. Ils viennent, réformateurs universels, changer toutes les idées, abolir toutes les habitudes, redresser tous les penchants. Ils viennent arracher aux hommes tout ce dont ils faisaient leur bonheur, et les réduire à la vie qu'ils ont regardée jusque-là comme la plus triste et la plus infortunée. Quel sera le succès de cette entreprise si difficile, et aux yeux de la prudence humaine, si téméraire? Rome est chrétienne : elle se glorifiait d'être la capitale du monde ; elle a maintenant acquis la gloire de l'être du royaume céleste. Le joug qu'elle imposait aux nations est brisé ; mais elles s'assujétissent à sa domination religieuse. La chaire des pontifes remplace le trône des Césars. De ce point élevé, d'où découlait sur la terre tous les genres de corruption, se répandent dans toutes les régions, les préceptes sévères de l'Évangile. Les peuples contemplent encore Rome pour régler leur croyance sur la sienne; mais elle présente maintenant à leur croyance la foi triomphatrice des anciennes superstitions.

En quatrième lieu, à tous ces obstacles qui semblaient devoir arrêter au premier pas la propagation du christianisme, un autre plus insurmontable encore à tous les efforts humains, vient se joindre. L'orgueil philosophique humilié, les préjugés de tout genre combattus, les passions réprimées, ont intéressé à leur cause les maîtres de la terre, plus vains, plus entêtés, plus corrompus encore que leurs sujets. Voilà les Néron, les Domitien, armés de toute leur cruauté, et poursuivant de toute leur puissance la religion naissante. Ici commence et va durer pendant trois cents ans, entre l'empire et l'Église, une lutte d'un genre extraordinaire, que les siècles précédents n'avaient jamais vue, et qui fera l'étonnement et l'admiration de tous les siècles qui suivront.

Jetez un moment les yeux sur les affreuses conséquences qu'entraînait la profession du christianisme. Se déclarer chrétien était, en s'assujétissant à la pratique des vertus les plus austères, se livrer à l'ignominie et aux supplices des crimes les plus détestés. La foi des chrétiens était accusée d'athéisme; leurs assemblées, des barbaries les plus atroces; leur culte, des dissolutions les plus honteuses. Tout chrétien était aux yeux du peuple aveuglé un infâme, ennemi des mœurs; un scélérat, ennemi de la patrie; un rebelle, ennemi des Césars; un impie, ennemi des dieux. A tous ces titres, il n'y aura plus de tourments assez cruels pour ses crimes. Les spoliations, les bannissements, les emprisonnements, la mort, seront leurs moindres supplices. Il n'est permis à leurs bourreaux de les faire mourir que lorsqu'ils se seront lassés à les tourmenter. Tout ce que la rage des hommes, guidée par les fureurs de l'enfer, peut inventer de tortures, est souvent réuni sur un seul chrétien. Tantôt on varie les tourments pour les faire plus douloureusement ressentir; tantôt on les suspend pour se donner le plaisir d'en voir prolonger la durée. Il n'y a ni considération qui garantisse : le sexe le plus faible, l'âge le plus tendre, sont une proie à ces barbaries raffinées; ni asile qui y dérobe : la fureur persécutrice va arracher ses victimes aux antres profonds qui les cachent. Son œil, éclairé par la haine, perce les ténèbres qui les couvrent. Trois siècles entiers s'écoulent sans que le glaive destructeur s'arrête, ou s'il semble quelquefois se reposer, ce n'est que pour frapper de nouveau et avec une plus cruelle violence.

Et comment, au milieu de ces épouvantables persécutions, l'Église, encore dans la faiblesse de son enfance, peut-elle se soutenir? Disons plus, comment sous les coups dont elle est continuellement frappée, peut-elle croître et se fortifier? Les colonnes qui soutenaient l'édifice sont abattues, et l'édifice n'en devient que plus solide. Dans l'ordre des choses humaines, le meurtre des chefs est l'anéantissement de leur parti; ici il en est l'agrandissement. Le zèle ardent des apôtres paraissait nécessaire à l'affermissement de la religion; c'est par leur mort que la religion s'affermit. Où court cette multitude de chrétiens sortis de leur tombeau?

Ils volent au même martyre, pour devenir à leur tour une semence de nouveaux chrétiens. Plus on en massacre, plus il en existe. Pour un que l'on égorge, mille entourent les échafauds, avides d'y monter. La cruauté des supplices est l'attrait qui fait les chrétiens (1). Paul, de persécuteur devenu apôtre, trouve une multitude d'imitateurs ; les bourreaux eux-mêmes ambitionnent de devenir victimes. Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien, et nous remplissons tout votre empire, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos assemblées, vos camps, vos palais, votre sénat, votre barreau (2). Ils pourraient, ces chrétiens si nombreux, en fuyant la persécution, faire de l'état une vaste solitude ; mais la persécution même les retient ; c'est aux supplices qu'ils aspirent. Ils pourraient, ces hommes animés de ce généreux mépris de la vie, opposant la force à la violence, faire à leur tour trembler leurs ennemis ; mais un devoir sacré les soumet à leurs persécuteurs. En bravant le fer qui les frappe, ils respectent la main qui l'emploie. Sous les coups de leurs tyrans, ils ne cessent de prier pour eux, et leurs derniers vœux sont encore pour la prospérité de leurs bourreaux. Ainsi de persécution en persécution, le christianisme s'élevant sans cesse par les efforts qu'on fait pour l'abattre, monte enfin sur le trône. La croix brille sur la couronne des Césars. Les oracles du Christ sur les persécutions de sa religion ont eu leur exécution ; d'autres oracles vont s'accomplir. Les souverains, devenus les nourriciers de l'Eglise, l'adorent le front prosterné dans la poussière, et baisent avec respect la trace de ses pas (4).

Le doigt de Dieu est ici, s'écrièrent les magiciens de Pharaon, frappés des miracles de Moïse, et de leur impuissance à les imiter. Plus obstinés et plus coupables, les incrédules, à la vue du plus éclatant des prodiges, s'opiniâtrent à ne pas en reconnaître l'auteur. Le monde s'est soumis à l'E-

(1) Necquicquam tamen proficit exquisitior quæque crudelitas vestra, illecebra est magis sectæ. Plures efficimur, quoties metimur a vobis ; semen est sanguis christianorum. *Tertull.*, Apol. L.

(2) Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum. *Ibid.*, XXXVII.

(4) Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt et pulverem pedum tuorum lingent. *Isa.*, XLIX. 23.

vangile, ils ne peuvent le nier : ils contestent à Dieu ce grand ouvrage. A quoi donc l'attribueront-ils ? Veulent-ils que l'univers ait cru sans raison, et que la propagation du christianisme se soit faite sans cause suffisante ? Prétendent-ils que son établissement est dû à des causes naturelles, et que des motifs humains l'ont fait adopter ? Entre ces deux absurdités nous leur laissons le choix. S'ils préfèrent l'hypothèse d'un effet sans cause, qu'ils nous le fassent concevoir; qu'ils nous fassent comprendre comment une erreur grossière, palpable, facile à découvrir, a pu triompher à la fois de toutes les lumières de l'esprit, de tous les préjugés de l'humanité, de toutes les passions du cœur, de toute l'autorité des lois ! Qu'ils expliquent le charme secret qui a pu engager l'universalité des hommes à sacrifier à cette erreur leurs goûts, leurs affections, leurs plaisirs, leurs intérêts, leurs honneurs, leur vie ! Ce serait un mystère plus incompréhensible que tous ceux qu'ils rejettent, un miracle plus étonnant que ceux dont ils contestent la réalité.

S'ils aiment mieux attribuer à des motifs humains l'honneur du triomphe de la foi, qu'ils nous les fassent connaître. Qu'ils nous disent quelles sont les armes qui ont procuré à l'Évangile cette éclatante victoire : qu'ils cherchent dans la nature des causes qui agissent à la fois dans les régions les plus éloignées, dont le temps n'affaiblisse point l'influence, qui aient un égal empire sur tous les âges, sur tous les sexes, sur toutes les conditions, sur tous les caractères, sur toutes les humeurs, et qui à une universalité aussi étendue joignent une force assez puissante pour déterminer aux sacrifices de tout genre : qu'ils nomment la cause naturelle qui aurait pu opérer cette révolution dans tout le genre humain !

Sera-ce l'esprit de parti, l'attachement à sa secte? Tertullien répondait, il y a seize cents ans : Nous fûmes autrefois des vôtres. On devient, on ne naît pas chrétien (1). L'esprit de parti ne fait pas changer de parti ; on ne montre pas l'attachement à sa secte en la quittant. Que l'on

(1) Aliquando de vestris fuimus. Fiunt, non nascuntur christiani. *Tertull.* Apol. XVIII.

accuse de cette opiniâtreté les païens qui refusaient de se convertir ; mais il est déraisonnable de l'imputer aux prosélytes chrétiens, qui commençaient par fouler aux pieds leurs antiques opinions.

Sera-ce l'inconstance du peuple, sa légèreté naturelle, son goût pour les nouveautés? Ce n'est ni l'inconstance qui fait les changements stables, ni la légèreté qui inspire les attachements véhéments, ni le goût frivole de la nouveauté qui produit les sacrifices pénibles.

Sera-ce l'amour du merveilleux? Ce motif au contraire eût dû retenir les peuples dans le paganisme. Nos mystères sont-ils plus séduisants que ses fictions ? nos préceptes sévères plus attrayants que les exemples de ses divinités ?

Sera-ce la crédulité et la propension à croire les prodiges? Des miracles qui obligent à tout sacrifier, des miracles pour lesquels il faut mourir, ne sont pas adoptés sans un grand examen. On ne se fait pas égorger par crédulité. Et d'où serait venu aux apôtres ce pouvoir étonnant de persuader à tous les hommes à la fois qu'ils voyaient des miracles qu'en effet ils n'auraient pas vus? Ce serait de tous les miracles le plus incroyable, puisqu'il ne pourrait venir ni de Dieu, ni des hommes.

Sera-ce la force de la raison et la conviction des absurdités du paganisme? Que les incrédules s'accordent donc avec eux-mêmes. Si, comme ils le disent, la raison d'alors amenait au christianisme, comment peuvent-ils prétendre que la raison d'aujourd'hui doit en éloigner? Si ce sont les absurdités reconnues du paganisme qui ont opéré les succès de notre religion, comment n'ont-elles été aperçues que quand le voile qui les couvrait a été déchiré de la main des apôtres? Qui a donné à leur voix la force de réveiller le genre humain du profond sommeil où il était plongé depuis tant de siècles?

Prétendra-t-on affaiblir ce vaste miracle de la conversion du monde, en lui opposant d'autres doctrines qui se sont pareillement établies, celle de *Mahomet*, celle de *Luther*? Que l'on nous présente donc un parallèle qui ait quelque proportion, quelque apparence de justesse : qu'on nous produise une doctrine qu'aucun préjugé n'appuie, et qui renverse toutes les idées reçues ; qui ne favorise aucune

passion, et qui les proscrive toutes : qui ne relâche aucun précepte moral, et qui les aggrave tous ; que ne soutiennent ni l'habileté des politiques, ni l'érudition des savants, ni l'éloquence des orateurs, ni le crédit des grands, et qui au contraire résiste à tous ces moyens, et en triomphe ; que la puissance des souverains ne protége pas, et qui en soit constamment persécutée ; qui n'emploie pour s'établir d'autre force que la patience à souffrir ; qui ne fasse couler d'autre sang que celui de ses défenseurs ; qui s'élève sous les coups qu'on lui porte, et qui se propage de ses pertes. Que l'on compare les siècles de *Mahomet* et de *Luther* à celui des apôtres ; les moyens de *Mahomet* et de *Luther* à ceux des apôtres ; les obstacles éprouvés par *Mahomet* et par *Luther* à ceux surmontés par les apôtres. Mais que l'on ne nous donne pas des disparates pour des comparaisons, et que l'on n'assimile pas des révolutions favorisées, aidées, servies par une multitude de principes humains, à celle contre laquelle combattaient toutes les causes humaines réunies.

Déistes, vous confondez les athées par le spectacle de cet univers qui n'a pu exister sans que Dieu lui donnât l'être. Par une inconséquence déplorable, vous n'êtes pas frappés du spectacle de son autre ouvrage bien plus parfait encore, de cette admirable religion, qui n'a pu avoir que Dieu pour auteur. Vous multipliez les difficultés pour vous donner le droit funeste de ne pas y croire. Considérez que l'établissement merveilleux de cette religion retourne contre vous tous vos raisonnements. C'est malgré tous vos sophismes, toutes vos subtilités, toutes vos railleries, que faisaient encore valoir les préjugés, les intérêts et les passions, que l'univers s'est soumis à la foi. Toutes vos allégations ont été connues, et pesées dans la balance d'une raison intéressée à les adopter. Le genre humain a prononcé, malgré les sacrifices auxquels il s'obligeait, que toutes vos raisons étaient vaines et frivoles ; il a rendu cet arrêt solennel lorsque les faits que vous contestez, encore tout récents, pouvaient être facilement vérifiés ; il l'a rendu, n'a pu le rendre que dans la plus entière connaissance de cause, et parce qu'il n'a pu résister aux preuves victorieuses de la divinité du christianisme. Tous vos raisonnements ont fait partie des obstacles que la foi, dans sa marche triomphante,

a écrasés sous ses pieds. Ils sont maintenant les ornements de son triomphe, et vous n'avez à lui opposer que des ennemis qu'elle a terrassés. Concluons, et disons avec saint Augustin, que celui qui demande d'autres preuves de la religion, et qui exige de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige étonnant, puisque la foi du monde entier ne peut pas déterminer la sienne (1).

Il leur dit encore cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit levé.

Nous voyons dans ce levain l'emblème de la grâce, qui apporte dans le cœur de l'homme sa fermentation salutaire, la pénètre de son influence, lui ôte sa pesanteur et son insipidité, l'élève, et le met en action. Ce levain sacré est souvent dans son commencement bien peu considérable : une grande abondance n'est pas toujours nécessaire pour produire par degrés de grands effets. La première grâce qui conduit à la conversion, et qui prépare le grand ouvrage du salut, est quelquefois comme imperceptible. Une bonne pensée, une inspiration sainte, un pieux désir, un mouvement affectueux, une lecture instructive, un exemple édifiant, l'assistance à un office, l'attention à la prédication, une aumône faite, une tentation surmontée, une occasion évitée, un accident, un chagrin, une maladie, une perte, voilà le levain précieux qui suffit pour opérer avec le temps la plus haute perfection. O vous, qui avez le bonheur de le recevoir dans votre âme, gardez-vous d'arrêter, de contrarier, excitez de tout votre pouvoir son utile fermentation : elle pénètrera par degré votre âme tout entière, s'en emparera, se répandra dans toutes ses facultés, et après l'avoir successivement réformée, elle finira dans le grand jour par la transformer entièrement. Tels sont les progrès de la grâce dans l'âme qui lui est fidèle. Petite dans son origine, elle prend de rapides accroissements : elle se complaît dans le cœur qui se complaît en elle ; elle s'y dilate, et s'y conso-

(1) Quisque adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum ipse est prodigium, qui mundo credente non credit. *S. Aug., De Civ. Dei*, lib. XXII. VIII. I.

lide à la fois : semblable à une plante qui cultivée avec soin dans une bonne terre étend en même temps ses rameaux et ses racines. Une première grâce, si je sais y correspondre, sera un titre pour en obtenir d'autres qui à leur tour pourront encore m'en mériter de nouvelles. Ainsi que la succession des générations peupla en peu d'années la terre auparavant inhabitée ; ainsi la continuité des grâces qui naissent l'une de l'autre, a bientôt rempli de vertus le cœur qui en était vide. Heureuse réciprocité de cause et d'effet ! La fidélité de l'âme à la grâce multiplie en elle les grâces, et la multiplicité des grâces augmente la fidélité à y répondre. Les grâces font germer les vertus et les vertus attirent les grâces. Ainsi le premier pas que fait le chrétien dans la voie du salut, est non-seulement un encouragement à y persévérer, mais une aide pour s'y soutenir : plus on y marche, plus on y acquiert de forces. Lancé dans la carrière, et muni des bénédictions divines, que lui ont attirées ses premiers efforts, le juste, dit le Prophète, court de vertus en vertus, de grâces en grâces, jusqu'à ce qu'il arrive à la cité céleste, où il trouvera le bonheur suprême dans la vue et dans la jouissance du Dieu des dieux (1).

Mais s'il est un levain salutaire qui fait fermenter l'âme pour le bien, et qui la perfectionne, il en existe un autre malheureusement beaucoup plus commun, et dont la funeste fermentation infecte l'âme qui le laisse pénétrer dans elle : c'est ce levain des pharisiens et des sadducéens, dont Jésus-Christ avertit de se garantir (2) ; levain d'autant plus dangereux que, selon l'Apôtre, il n'en faut qu'une petite quantité pour corrompre une masse entière (3). De même qu'une seule grâce reçue avec fidélité, et cultivée avec soin, peut devenir le principe de la plus haute perfection ; de même un seul péché véniel auquel on ne fait pas attention, un seul défaut que l'on néglige, une seule passion que l'on croit ou que l'on affecte de croire innocente, peut précipiter dans les plus honteux désordres. Les grands pécheurs, dont la

(1) Benedictionem dabit legislator ; ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion. *Psalm.*, LXXXIII, 8.

(2) Qui dixit illis : Intuemini, et cavete a fermento pharisæorum et sadducæorum. *Math.*, XVI, 6.

(3) Modicum fermentum totam massam corrumpit. *Ad Galat.*, V, 9.

vie débordée et scandaleuse vous paraît et est en effet l'opprobre de l'humanité, n'ont pas commencé par des excès. Et vous-même, qui avez encore le malheur d'être retenu dans les liens du péché mortel, ou qui avez eu le bonheur d'en être retiré, rappelez-vous les pas qui vous y conduisirent. La première pensée à laquelle vous vous arrêtâtes indiscrètement, le premier désir que vous n'étouffâtes pas, le premier regard que vous ne réprimâtes pas, la première parole libre que vous entendîtes sans répugnance, voilà, si vous voulez remonter jusque là, la première cause de toutes vos chutes. Ils sont bien loin peut-être, même de votre souvenir, les temps de ces premiers combats entre votre innocence et la tentation, où les principes de vertu placés dans votre cœur, y disputaient le terrain aux maximes du vice, leur opposant d'abord une résistance vigoureuse, se défendant ensuite plus faiblement, leur cédant par degrés, et leur abandonnant une partie de la place, jusqu'à ce qu'enfin, entièrement chassés par elle, ils l'aient livrée tout entière à leur tyrannie. On commence par se laiser aller à une faute que l'on croit légère, qui le serait peut-être en elle-même, mais qui ne peut pas l'être dans ses suites. De ce moment on a déjà perdu cette fleur de l'innocence, cette pudeur du péché, qui en est le premier frein. On a commencé à l'envisager sans horreur ; bientôt on le contemple avec complaisance ; insensiblement on s'y familiarise. Déjà le remords du péché véniel est banni du cœur. On s'occupe non des moyens de plaire à Dieu, mais des moyens de lui déplaire moins : on ne cherche plus par quelles actions on pourra mériter ses grâces, mais on calcule jusqu'à quel degré on pourra l'offenser sans provoquer ses redoutables vengeances. Et cependant les saints exercices sont ralentis, les pratiques pieuses négligées, les bonnes œuvres interrompues. Ce n'est encore là que l'état de tiédeur dont on ne se découvre pas le danger, et qui par là même est beaucoup plus dangereux : on n'est pas encore dans l'abîme, mais on glisse sans s'en apercevoir sur le penchant qui y entraîne. Les grâces sont devenues moins abondantes, et on n'en sent pas la privation ; les tentations plus violentes, et le charme qui les environne en cache l'horreur. Après tant de pas faits vers le crime, il n'en reste plus qu'un. Et pourra-t-on,

voudra-t-on s'y arrêter? Après avoir franchi tant d'obstacles, respectera-t-on le dernier? Si on a succombé si souvent lorsqu'on avait encore toute sa force, se soutiendra-t-on mieux quand on l'aura perdue presque tout entière? Ainsi un seul grain de ce levain funeste que vous avez laissé se former dans votre âme, a fini par l'infecter totalement.

Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles; et il ne parlait pas sans paraboles, afin que fût accomplie cette parole du Prophète: J'ouvrirai ma bouche pour proférer des paraboles, et je ferai sortir de mon cœur des choses cachées depuis le commencement du monde.

Plusieurs raisons engageaient le Sauveur à user de paraboles dans ses discours. C'était une manière de parler, usitée chez les nations orientales, et nous voyons souvent les prophètes employer l'allégorie. L'imagination vive des peuples de ces régions leur faisait goûter ces expressions figurées qui réveillent l'attention, et attachent plus fortement au discours par le besoin d'en chercher le sens. Jésus-Christ jugeait aussi souvent à propos de cacher sous des emblèmes les grandes vérités qu'il annonçait, parce que ses auditeurs étaient mal disposés à les recevoir. Il leur parlait selon leur portée, c'est-à-dire, non pas toujours selon la capacité de leur esprit, mais quelquefois selon la disposition de leur cœur. Un des évangélistes remarque que dans le particulier, il développait le sens de ses paraboles à ses disciples, mieux disposés et plus dociles (1). Ainsi, ceux qui ne profitaient pas de ses discours, faute de les comprendre, ne pouvaient l'imputer qu'à eux-mêmes, puisqu'il daignait les expliquer à ceux qui s'en rendraient dignes par le désir qu'ils en avaient. Enfin un dernier motif qui engageait Jésus-Christ à parler en paraboles, et que l'auteur sacré nous fait remarquer, était l'accomplissement des prophéties. C'était un des caractères qui devaient faire reconnaître le Messie, qu'il s'exprimerait de cette manière : et Jésus-Christ, qui les réunissait tous, ne voulait pas manquer à la plus petite circonstance. Nous voyons cette réunion précieuse de tout ce qui avait été prédit, effectuée dans la per-

(1) Sine parabola autem non loquebatur eis. Seorsum autem discipulis suis disserebat omnia. *Marc.*, IV, 34.

sonne de notre divin Maître. Toutes les prédictions émanées des envoyés de Dieu, dans le cours des siècles, viennent se réunir sur lui comme des rayons à leur centre commun. Elles étaient l'objet de la foi des justes de l'ancienne loi ; elles sont le fondement de la nôtre. Plus heureux qu'ils ne l'étaient, puisque nous possédons ce qu'ils ne faisaient qu'espérer, méritons cette préférence qui nous a été donnée, en conformant nos œuvres à notre croyance : c'est la reconnaissance que Dieu exige de nous.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR M. L'ABBÉ BAYLE.

Chanoine honoraire,

Docteur en théologie, professeur d'éloquence à la faculté de théologie d'Aix.

En ce temps-là, Jésus dit à la foule cette parabole : « Le royaume de Dieu est semblable au grain de sénevé, etc. » (*S. Matth.*, c. XIII.)

Notre divin Sauveur n'enseignait pas sa doctrine comme les sages du paganisme, qui ne voulaient instruire que des disciples choisis et repoussaient le profane vulgaire comme indigne d'être initié à leurs augustes enseignements. Jésus-Christ est la lumière du monde, il veut éclairer toutes les intelligences. Il recherche même les plus abandonnés ; il s'adresse au peuple des campagnes ; il parle son langage et a recours à de nombreuses comparaisons pour se faire comprendre par des esprits simples et illettrés. Jésus, nous dit l'Évangile, exposait à la foule tous ses enseignements à l'aide de paraboles. Il ne parlait jamais au bon peuple qui accourait pour l'entendre sans employer des similitudes familières. Il réalisait ainsi un des caractères du Messie prédits par le prophète : « J'ouvrirai ma bouche pour exposer des paraboles et je révèlerai ce qui était caché depuis la création du monde. »

L'Évangile que vous venez d'entendre contient deux comparaisons aussi utiles pour notre instruction que pour celle de la multitude qui entourait le divin Sauveur. La première

nous fait admirer l'action directe de la puissance divine dans le miraculeux développement de l'Église. Humainement, l'Église n'est rien à son origine ; elle est aussi imperceptible dans le monde qu'un grain de sénevé. Mais elle prend bientôt un accroissement prodigieux. Elle est en très-peu de temps pareille à un grand arbre couvrant la terre de ses rameaux, où les oiseaux du ciel viennent chercher un abri. Quels moyens humains ont produit ce développement inattendu ? Aucun. L'Église, à son principe, se compose de quelques pêcheurs du lac de Galilée, de quelques hommes sans culture, choisis par Jésus-Christ et chargés par lui de renouveler la face de la terre. Pour remplir une si difficile mission, ils n'ont ni la puissance du génie, ni la puissance de l'argent, ni la puissance d'une armée redoutable. Ils sont faibles, pauvres, ignorants. Qui se doute de leur existence à Rome, à Athènes, à Memphis ? Il faut pourtant que ces inconnus renversent toutes les idoles, obligent l'empire romain à se prosterner devant la croix qui a reçu le sang et le dernier soupir de leur Maître adoré. Comment le grain de sénevé pourra-t-il devenir un grand arbre ? Par la toute-puissance de Dieu.

Jésus-Christ dit aux douze pêcheurs de Galilée, dont il a fait ses Apôtres : « Allez et enseignez toutes les nations. Ne craignez rien. Vous me rendrez témoignage jusqu'à l'extrémité de la terre. Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Dès que les apôtres ont reçu l'ordre d'aller et d'enseigner les nations, ils se hâtent de l'exécuter. Ils ne demeurent pas longtemps réunis tous en un même lieu. Ils ont reçu le Saint-Esprit, les nations les appellent. Ils vont, ils essaient de les évangéliser toutes : Jean, le disciple bien-aimé, enseigne dans l'Asie-Mineure ; Philippe va dans la Haute-Asie, André chez les Scythes, Thomas chez les Parthes, Barthélemy porte aux Indes l'Évangile de saint Matthieu, Simon prêche en Perse, Mathias en Éthiopie et Paul dans la Grèce ; Pierre envoie des missionnaires en Sicile, en Italie, dans les Gaules et sur les côtes d'Afrique.

L'Église, à son berceau, enseigne le monde romain pour le convertir à sa doctrine, comme Jésus-Christ a enseigné. Elle lutte, pour ainsi dire, corps à corps contre tous les efforts

conjurés des passions, du sophisme et de la puissance brutale. Elle lutte par la folie contre la sagesse, par l'humiliation contre la gloire, par la pauvreté contre les richesses. Le monde se mourait faute d'une doctrine, et il repoussait ceux qui lui apportaient le céleste aliment seul capable de lui rendre la vie ; mais l'Église a tant aimé le monde, qu'elle a donné son sang afin de faire accepter la doctrine du salut. Sous la hache des persécuteurs qui voulaient l'anéantir, l'Église ne cessa pas un instant de faire entendre sa profession de foi et de promulguer son enseignement, avec un courage et une charité dont le martyre fut la plus haute expression. Ils mouraient, les martyrs, victimes douces et patientes, holocaustes réparateurs consumés par les flammes divines de la charité plus encore que par les feux des bûchers. Ils ne répondaient pas à la haine et aux mensonges de l'idolâtrie par d'arbitraires fictions et d'impuissantes excuses ; ils disaient paisiblement : Je crois en Dieu, je crois en Jésus-Christ Fils de Dieu, né, dans le temps, de la vierge Marie, crucifié sous Ponce-Pilate, mort, ressuscité, monté aux cieux. Les martyrs étaient inébranlables dans leur foi. Ils mouraient pour leur doctrine, en croyant fermement que ce qu'ils enseignaient au prix de leur sang était vrai, en espérant qu'un jour leurs persécuteurs seraient leurs frères, en priant pour que ce jour fût prochain.

La conversion de l'empire romain fut le prix d'un tel courage dans la diffusion de l'enseignement. Après ce premier succès si difficile et si chèrement acheté, l'action de l'Église ne se ralentit pas. Les barbares couvrirent l'empire romain de leurs légions indisciplinées. L'Église s'approcha d'eux, leur parla, les séduisit et les subjugua. Les fléaux de Dieu s'humilièrent devant un pape qui se présentait à eux au nom de Jésus-Christ. Clovis, le fier Sicambre, baissa la tête et reçut le baptême des mains de saint Remi. Lorsque les barbares, qui s'étaient divisé l'ancien monde et y avaient formé des nations, eurent embrassé le symbole catholique, l'enseignement de l'Église continua d'agir avec une infatigable activité. Il pénétra jusqu'au sein même de tous ces peuples du Nord dont les migrations envahissantes avaient surpris les Césars. Le moine Augustin va prêcher Jésus-

Christ aux Angles et aux Saxons, dont l'île heureuse est bientôt appelée la terre des saints. Dans les forêts de la Germanie, les enfants de saint Benoît renversent les idoles et font adorer le vrai Dieu. Ainsi l'enseignement de l'Église n'est jamais inactif. Plus tard, Christophe Colomb découvre un nouveau monde, des armées de missionnaires se forment pour marcher à la conquête des âmes. Ils traversent les flots les plus orageux ; ils font entendre leurs prédications sur tous les rivages, au bord des mers, au pied des montagnes, le long des fleuves, à l'ombre des forêts, au milieu des riches cités de l'Inde et du Japon, près des lacs tranquilles du Canada, dans les vertes savanes américaines, dans les huttes des sauvages océaniens. De nos jours, cette ardeur n'est pas attiédie : chaque année, l'Église envoie aux peuples qui ont besoin d'être évangélisés un plus grand nombre de missionnaires. Il faut compter par centaines, ces conquérants décidés au martyre qui commencent leurs courses où finit celle des plus hardis voyageurs, sans regarder derrière eux ni devant eux, sans demander d'autres secours qu'une prière. Assurés de mourir obscurément au milieu des fatigues ou des tortures, ils s'arment d'un crucifix et d'un catéchisme, et se lancent à la poursuite des âmes dans les profondeurs d'une contrée inconnue. Dieu qui suscite ces merveilleux courages, les soutient et les bénit. Le missionnaire succombe, mais il a fondé une Église, et son sang n'appelle pas longtemps un successeur.

Notre divin Sauveur continue à se servir de paraboles pour enseigner à ses apôtres sa doctrine à la fois si simple et si profonde. Après avoir comparé le royaume de Dieu, c'est-à-dire l'Église, la société des fidèles, au gain de sénevé qui jeté dans la terre comme une semence inaperçue, germe, grandit, étend des ramaux où les oiseaux du ciel viennent chercher un abri, Notre-Seigneur, pour instruire la multitude qui l'écoutait, eut recours à une seconde comparairaison : « Le royaume du ciel, dit-il, est encore semblable au levain qu'une femme prend et qu'elle met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. » Quel est le sens de cette similitude ? Vous savez ce que c'est que le levain : c'est une pâte aigrie et fermentée qui, en s'insinuant dans toutes les partie de la farine, la soulève, rend

le pain plus léger et lui donne ce goût parfait dont il a besoin pour être la nourriture de tous les hommes. Or, la société des enfants de Dieu remplit à peu près en ce monde l'office du levain dans la farine destinée à devenir notre aliment. La société des enfants de Dieu, en se mêlant à toute la masse des pécheurs, des impies, des serviteurs du monde et de Satan, empêche le genre humain d'être pour Dieu un objet d'horreur et de dégoût. Lorsque l'Évangile fut annoncé à la terre, les trois parties du monde ancien, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, se soulevèrent d'effroi en présence des prédicateurs de cette doctrine nouvelle qui commandait la mortification des sens, le respect des pauvres et des petits, l'amour des ennemis et le pardon des injures. Quoique cette doctrine fût rude et amère, quoique les apôtres qui l'annonçaient troublassent le repos et les douceurs de la société antique, ce sont eux pourtant qui, en répandant leur doctrine, ont purifié le monde et lui ont rendu l'amitié de Dieu. Leurs paroles, que les oreilles païennes trouvaient si aigres et si ennemies, se sont infiltrées peu à peu dans les esprits. Les cœurs se sont transformés, la famille s'est régénérée, le monde entier s'est soulevé vers le ciel, il a eu le goût des choses divines. Tous ne sont pas devenus martyrs, vierges, anachorètes; mais, grâce aux prédicateurs de l'Évangile, l'humanité régénérée est devenue pour le Seigneur comme un pain de pur froment dans lequel un levain surnaturel avait corrrigé la fadeur de la nature et la pesanteur du péché.

La parabole du levain mêlé aux trois mesures de farine, achève de nous enseigner les devoirs que nous oblige à pratiquer le mélange des bons et et des méchants. Nous avons dit, à propos de la parabole de l'ivraie mêlée au bon grain, que nous ne devions jamais rechercher par goût la société des pécheurs ; mais il est des circonstances qui nous forcent à vivre au milieu d'eux. Il arrive souvent que des devoirs d'état et des obligations impérieuses nous attachent à eux par des liens indissolubles. Quelle doit être alors notre conduite? Nous ne devons pas nous plaindre de cette destinée, mais en profiter, pour pratiquer les plus éminentes vertus, pour acquérir des mérites plus abondants, et pour nous exciter à une plus vive reconnaissance envers Dieu. Les justes, for-

cés de vivre dans la compagnie des pécheurs, au milieu de leurs tribulations de chaque jour, sont comme ces arbres qui, pour être ornés de fruits magnifiques, ont besoin d'être secoués par de nombreux orages. Chaque défaut du pécheur devient pour le juste, qui sait correspondre aux desseins de Dieu, l'occasion de s'exercer à la vertu contraire. Vous êtes uni par les devoirs de votre position à un pécheur colère et emporté, qui, toujours brusque, toujours irrité, trouble la paix de votre maison et le calme de vos jours; ne cherchez pas à vous séparer de lui, mais reconnaissez que ses vices vous exhortent à vous former à une patience parfaite, à une résignation héroïque, à cette douceur qui triomphe peu à peu des plus indomptables caractères. Sans ses vices, qui éclatent sans cesse devant vous, qui sait si vous-même n'eussiez pas offensé Dieu par un trop grand attachement à votre volonté, par un violent désir de commander et d'imposer vos caprices? Votre vie se passe à côté d'un pécheur avare qui vous fait endurer de cruelles privations, qui, par ses manières ridicules, vous fait rougir devant ceux qui vous connaissent, qui surveille vos plus légères dépenses, vous adressent chaque jour d'absurdes reproches. Ce honteux amour de l'argent doit vous exciter au détachement des choses de ce monde, vous faire mépriser ces biens périssables, indignes d'absorber l'affection d'une créature raisonnable, vous faire penser aux malheureux qui n'ont pas de pain, et vous décider à répandre quelques aumônes dans le sein des pauvres. Sans ces vices qui vous font tant souffrir, qui sait si vous n'eussiez pas fait de votre richesse un criminel abus, l'employant à vous charger de folles parures, à occuper, dans des réunions mondaines, une position enviée et dangereuse? Est-ce avec un pécheur dissolu que vous êtes obligé de vivre? Vous gémissez de ce qu'il va loin de vous, dépraver dans la débauche son âme et ses sens; de ce que, en rentrant au foyer domestique, il ne vous apporte qu'un cœur épuisé et un esprit ennuyé. Eh bien! plus vous êtes méconnu et délaissé, moins vous recevez cet échange d'affections auquel vous avez droit et que mérite votre fidèle tendresse; plus vous pouvez offrir à Dieu votre amour méprisé, comme une hostie d'agréable odeur, et moins vous avez d'obstacles qui vous empêcheraient de faire

avec Dieu un échange consolateur de votre affliction et de ses grâces, de vos larmes et des joies célestes, de votre abattement et de la paix des enfants de Dieu.

La société des pécheurs, pour ceux qui sont obligés de la subir à cause des devoirs de leur état, est de plus une occasion pour acquérir de plus grands mérites. Il est plus facile de se sauver lorsqu'on est entouré de bons exemples, que lorsqu'on est sans cesse témoin d'actions criminelles. Les instincts déréglés de notre nature, qu'il nous faut combattre courageusement pour observer la loi de Dieu, se raniment plus impétueux et plus fatigants lorsque nous assistons aux joies coupables que savourent, avec une folle ivresse, les hommes qui n'ont plus d'autres lois que leurs passions. Il faut bien que les justes soient aussi éprouvés. C'est dans le feu que l'or se purifie, c'est dans les persécutions des méchants que la vertu chrétienne achève de se perfectionner. Il y a dans le ciel divers trônes et diverses récompenses. Les plus glorieuses couronnes sont réservées à ceux que la société des méchants aura le plus longtemps éprouvés. Ce qui attire surtout les regards de Dieu, c'est un chrétien qui brille au milieu des enfants du siècle comme un lis au milieu des épines, élevant vers le ciel son calice sans tache et son arome odorant. Sans doute le jeune homme qui se sanctifie au sein d'une famille heureuse dont Jésus-Christ est le roi chéri, le père divin adoré en commun chaque soir, réjouit le cœur de Dieu ; mais celui qui, pour garder intactes sa foi et sa pureté, n'a pas à lutter seulement contre les assauts du dehors ; celui qui trouve des pierres de scandale même sous le toit domestique ; celui dont un père, une mère, des frères, des sœurs combattent la courageuse vertu ; celui qui résiste à l'amour et à la haine des parents, à leurs louanges et à leurs reproches, pour rester fidèle à Jésus-Christ et ne pas tomber dans les bras du monde ; oh ! celui-là, le ciel attentif admire chacun de ses jours et compte chaque pulsation de son cœur généreux. Qu'une mère de famille accomplisse tous ses devoirs religieux lorsque son époux seconde avec empressement toutes ses volontés pieuses, lorsque ses enfants grandissent à ses côtés, ornés tous d'une vertu qui ne présente à ses yeux ravis d'autres différences que celles qui résultent de la différence

des âges, sans doute c'est là un spectacle digne des anges et des saints ; mais qu'une mère de famille ait une piété solide, un zèle énergique, une fidélité scrupuleuse à ses pratiques de religion, lorsque tous les autres membres de la famille la fatiguent de leur moquerie, lorsque son époux et ses enfants n'ont de pensée et de souvenir que pour les fêtes du monde et les beautés du monde, lorsqu'on se fait un jeu de mépriser et d'insulter tout ce qu'elle aime et tout ce qu'elle adore ; oh ! voilà l'héroïsme ! voilà cette femme forte dont le prix est au-dessus de tout ce que la terre possède : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.*

Enfin, lorsque nous sommes obligés de vivre avec les pécheurs, nous devons sentir se réveiller en nous les sentiments de la plus vive reconnaissance. Plus nous comprenons le malheur de ceux qui offensent Dieu, plus nous devons nous estimer heureux de jouir de l'amitié de Dieu ; mais ce bonheur, nous n'en sommes pas la cause unique, ni la cause principale. Que serions-nous, si Dieu n'était venu à notre secours par sa grâce ? Ainsi, la vue des pécheurs doit nous remettre en mémoire tous les bienfaits dont le Seigneur nous a comblés, cette longue suite de grâces qui sont entrées dans la trame de nos jours. Que serions-nous, hélas ! en ce moment, si Dieu n'avait daigné nous préserver de telle ou telle occasion dangereuse, si Dieu nous avait fait naître de parents moins attachés à la religion, si nous n'avions pas reçu ces instructions précieuses qui nous ont fait comprendre le prix inestimable de la foi, ces persuasions pressantes qui nous ont fait sentir toute l'horreur du péché mortel ? Que serions-nous maintenant sans ces grâces multipliées ? Voilà ce que nous devons nous dire lorsque nous sommes forcés d'être dans la compagnie des pécheurs. Il ne faut pas que leur présence nous inspire les sentiments de l'orgueilleux pharisien, qui osait ainsi prier dans le temple : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs et dissolus. » Oh ! loin de nous cet orgueil dont le Seigneur serait irrité ; c'est avec une profonde humilité que nous devons jeter les yeux sur les péchés de notre prochain. Nous n'avons qu'à bénir Dieu de nous avoir préservés, et lui adresser cette prière de saint Augustin : « Je vous remercie, mon Seigneur et mon Dieu,

non-seulement pour les péchés que vous m'avez pardonnés, mais encore pour ceux que je n'ai pas commis, ne doutant point que je n'y fusse tombé si vous ne m'eussiez soutenu par le secours de votre grâce. »

Si nous savons ainsi nous humilier en remerciant Dieu, nous serons dans les dispositions où il faut entrer pour s'unir avec les pécheurs par des rapports de charité. Car les plus grands coupables ne sont pas exclus de cet amour que nous devons avoir pour tous les hommes, nos frères. Souvent nous ne pouvons exercer envers les pécheurs qu'une charité intérieure, parce que leur fréquentation assidue exposerait notre âme au danger de se perdre; mais quelquefois, lorsque ce danger n'est pas à craindre, nous pouvons déployer pour eux toutes les ressources de la charité extérieure.

Il est des devoirs auxquels nous sommes tous obligés. Ainsi, nous devons tous avoir pitié du malheureux état des pécheurs, ne pas les mépriser, mais prier pour eux. Ne condamnons personne, ne méprisons personne, ne désespérons jamais de la conversion d'aucun pécheur. L'homme le plus criminel, touché par la grâce, peut devenir, en peu de temps, un modèle de perfection.

Si nous pouvons, sans danger pour notre âme, pratiquer à l'égard des pécheurs des œuvres extérieures de charité, ne laissons échapper aucune favorable occasion. Sans doute c'est Dieu seul qui donne l'accroissement, mais c'est à nous à semer les saintes pensées et les bonnes paroles. Un conseil salutaire, donné à propos, peut produire d'admirables fruits de salut. Soyons tous apôtres auprès des pécheurs, que nos exemples soient pour eux une prédication de chaque jour, que nos paroles achèvent ce que l'exemple aura commencé. En est-il beaucoup parmi nous qui n'aient pas un parent, un ami, assis à l'ombre de la mort, retenu captif dans les liens honteux du péché? Et nous passerions à ses côtés sans être touchés de son malheur! Où donc est notre foi? Si la maladie venait demain couvrir son corps de plaies et d'infirmités, nous nous hâterions d'aller compatir à ses maux, nous lui donnerions tous les remèdes qui seraient en notre pouvoir, nous passerions des nuits sans sommeil auprès de son lit de douleur. Et les blessures de son âme nous

laissent insensibles ! Mais ce pécheur, notre parent ou notre ami, le glaive de la justice de Dieu est suspendu sur sa tête ! l'enfer, aujourd'hui ou demain, peut s'entr'ouvrir sous ses pieds ! les démons se disputent son âme ! Ah ! s'il est vrai que nous l'aimions, courons après lui pour arracher au malheur cette brebis égarée, ayons au moins pour lui la charité du bon samaritain. Recueillons cet infortuné étendu sans force sur le grand chemin de la perdition, versons l'huile et le baume sur ses blessures, faisons-le reposer sur notre cœur, portons-le entre nos bras jusqu'à ce que nous l'ayons amené dans l'Église de Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pu se nourrir avec nous de la victime eucharistique. Ne cessons pas de répandre dans son âme, par nos conseils persuasifs, un levain qui la purifie, jusqu'à ce que cette âme, trop longtemps affadie, subisse une divine fermentation et se soulève tout entière vers le ciel. *Donec fermentatum est totum.* Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. X, v. 1-16.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Or, convention faite avec les ouvriers d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne. Et étant sorti de nouveau, vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenait sur la place sans rien faire. Et il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne, et ce qui sera juste, je vous le donnerai. Et ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième et la neuvième heure, et il fit la même chose. Enfin, vers la onzième heure, il sortit et il en trouva d'autres qui étaient là, et il leur dit : Pourquoi êtes-vous ici, tout le jour, sans rien faire ? Ils répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez vous aussi à ma vigne. Or, lorsqu'il se fit soir, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers, et paye-les, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Or les premiers venant ensuite pensèrent qu'ils devaient recevoir davantage : mais ils reçurent aussi chacun un denier. Et, en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, disant : Ces derniers ont travaillé une heure, et vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais répondant à l'un deux, il dit : Mon ami, je ne te fais point tort ; n'est-tu pas convenu d'un denier avec moi ? Prends ce qui est à toi et va-t'en ; je veux donner même à ce dernier autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? Et ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers ; car beaucoup seront appelés, mais peu sont élus.

HOMÉLIE

Sur le petit nombre des Élus

PAR M. RICAUD.

Multi sunt vocati, pauci vero electi.
Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. *Matth.* XX. 16.

Sentence terrible que Jésus-Christ répète souvent dans l'Évangile, et que l'Église, toujours animée de son esprit,

nous remet deux fois sous les yeux dans le cours de l'année, afin de nous retirer de notre assoupissement et de nous engager à marcher avec générosité et avec constance dans la voie qui conduit au salut. Car s'il y en a peu qui soient sauvés, c'est qu'il y en a peu qui le veulent sincèrement et qui prennent pour cela des moyens efficaces. Dieu, dit saint Paul, veut que tous les hommes soient sauvés. De toute éternité il a pensé à notre salut, il y a travaillé dans le temps et il ne cesse d'y travailler encore ; en un mot il n'a rien oublié pour le salut de tous les hommes. Vérité essentielle qui nous est représentée par deux paraboles : dans l'une c'est un bon roi qui, ayant à célébrer les noces de son fils, envoie à plusieurs reprises, ses serviteurs avertir les conviés de s'y rendre ; mais ceux-ci ne répondent à tant de bonté que par la plus noire ingratitude, ne montrant pour un bienfait aussi signalé, qu'une indifférence dédaigneuse et outrageante, se révoltant même contre leur souverain en maltraitant ses envoyés, ou se rendant au festin sans être revêtus de la robe nuptiale. Dans l'autre, celle même qui est aujourd'hui proposée à nos réflexions, c'est un bon père de famille qui, possédant une vigne dont la culture lui est chère, sort à différentes heures du jour pour trouver des ouvriers qui consentent à la cultiver moyennant une grande récompense qui leur est offerte; mais un petit nombre seulement cède à ses instances ; et encore ce petit nombre qu'il trouve ne reconnaît ses bienfaits que par des infidélités et des murmures.

C'est cette parabole que je me propose de vous expliquer dans le double sens littéral et spirituel. Le premier vous montrera que Dieu n'a rien oublié pour le salut du monde en général, et le second, qu'il n'a rien oublié non plus pour le salut de chacun de nous en particulier. Ces deux considérations vous feront connaître en même temps combien est vraie la parole de notre évangile : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi vocati, pauci vero electi.* Sujet important s'il en fut jamais, et qui l'est encore plus à raison du saint temps où nous entrons, temps de pénitence et de salut. Il ne peut donc que nous être fort utile de nous le rappeler aujourd'hui, soit que nous l'envisagions dans le

sens historique, soit que nous le considérions dans le sens moral : j'entre en matière ; suivez-moi.

PREMIER POINT.

Sens historique.

Un père de famille, nous dit d'abord notre évangile, avait une vigne. Ce père de famille, c'est Dieu. Personne n'a autant de droits que lui au doux nom de père ; *tam pater nemo*, dit Tertullien. Tous en effet, nous sommes ses enfants : il nous a créés par sa toute-puissance, il nous conserve par sa providence qui s'étend à tous nos besoins ; il a pour nous l'amour le plus tendre, il nous comble de toutes sortes de bienfaits, et s'il se plaît tant à être appelé notre père, ce n'est que pour donner un plus grand élan à notre confiance. Aussi dans la prière qu'il nous a enseignée et que nous lui adressons tous les jours, nous ne l'appelons pas notre Dieu, notre roi, notre maître, quoiqu'il mérite éminemment tous ces titres ; il a voulu que nous ne lui donnassions pas d'autre nom que celui de père : *Pater noster qui es in cœlis.* Cela nous apprend en même temps que nous sommes tous frères, enfants d'un même père qui est Dieu, ayant tous la même origine, destinés au même héritage. Tous les hommes ne forment donc qu'une grande famille dont Dieu est le père, et dont les membres, bons et mauvais, sont mêlés et confondus sur la terre, mais doivent être séparés à jamais au grand jour de la justice. Nous devons donc nous aimer tous comme des frères ; et c'est ainsi que l'amour de Dieu et du prochain est inculqué dès le commencement de notre évangile.

Cette vigne du père de famille, c'est la religion, ou pour mieux dire, c'est Jésus-Christ lui-même : Je suis la vigne, nous dit-il dans l'Évangile, et mon père est le vigneron ; *Ego sum vitis, et pater meus agricola est.* De même qu'une branche ne peut produire aucun fruit si elle ne reste attachée à la vigne, de même vous ne pouvez produire aucun fruit de justice et de vie si vous n'êtes unis à moi par la foi. Ainsi donc la foi de Jésus-Christ a été la religion de tous les temps : c'est cette foi qui a été révélée au premier homme dès le commencement du monde ; c'est cette foi qui a sauvé tous les justes de l'ancien et du nouveau Testament,

et sans laquelle nous ne pouvons faire aucune œuvre méritoire. Car c'est par Notre-Seigneur que tout a été fait, et ce n'est que par lui, comme par notre unique médiateur, que nous pouvons arriver jusqu'à Dieu. Il est le centre de tout, le commencement et la fin ; à son nom tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ; en un mot, la vie éternelle, c'est-à-dire la véritable religion qui nous y conduit, consiste à connnaître Dieu le père, et Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé ; *hæc est autem vita æterna : ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.*

Le père de famille sortit à plusieurs heures du jour. C'est Dieu qui sort en quelque sorte de lui-même pour se révéler à ses créatures. Il habite une lumière inaccessible, et quand il en sort, c'est pour en laisser échapper quelques rayons, c'est-à-dire, pour manifester quelque chose de ses perfections infinies et de ses desseins impénétrables. Dieu sortit donc, c'est-à-dire, qu'il se révéla dans cinq occasions différentes, figurées par ces cinq heures de la journée dont il est parlé dans l'Évangile. Pour bien comprendre ceci, mes frères, il faut connaître un usage des anciens, auquel Notre-Seigneur fait ici allusion. Ils comptaient ordinairement douze heures de travail dans la journée : la première commençait à six heures du matin, la troisième à neuf heures, la sixième à midi, la neuvième à trois heures après-midi, et la onzième à cinq heures du soir, où il ne restait plus qu'environ une heure de travail.

La première heure nous représente le commencement du monde, depuis Adam jusqu'à Noé. Après avoir manifesté sa sagesse et sa puissance par la création de ce vaste univers, le Seigneur se dispose à créer un être plus parfait qui doit en être le roi. C'est l'homme chef-d'œuvre de ses mains, formé à son image et à sa ressemblance ; doué de facultés admirables, rempli dès l'instant de sa création d'un sens droit, d'une sagesse profonde et de connaissances variées. Mais ce en quoi éclate surtout la bonté toute gratuite du Seigneur, c'est qu'il veuille bien l'élever à une condition surnaturelle, le rendre en quelque sorte participant de la nature divine, le destiner à être uni intimément à lui dans le temps par la charité, et dans l'éternité, par la vision

béatifique ; sublime vocation que nous désignons du nom de salut. Or en créant l'homme pour cette fin bienheureuse, Dieu lui donne tous les moyens nécessaires pour y parvenir : un esprit capable de connaître son Dieu, la source de toute vérité et la vérité même ; un cœur pour l'aimer souverainement et trouver son repos en lui qui possède toutes les amabilités et à un degré infini ; une volonté libre par laquelle il pourra tendre sans cesse vers lui qui est à la fois son premier principe, sa fin dernière et son souverain bien. Mais connaître Dieu, aimer Dieu, tendre vers lui sans cesse, voilà le salut opéré en ce monde. Toutes les créatures, même inanimées ou privées de raison, devaient contribuer à l'y conduire. Placé entre elles et Dieu, il devait lui transmettre leurs hommages muets et s'animer par leur exemple à lui rendre lui-même des hommages bien plus parfaits et plus dignes de lui, les hommages de l'esprit et du cœur.

Mais, ô malheur à jamais déplorable ! Cette belle harmonie fut bientôt rompue. Vous savez, mes frères, comment nos premiers parents déchurent de cet état d'innocence et de bonheur. Par suite de leur prévarication tout le genre humain tomba dans un état de perdition et de mort sans pouvoir sortir de cet abîme, ni en être retiré par aucune créature. Que fera le Seigneur ? ne consultera-t-il que sa justice et laissera-t-il l'homme perdu sans ressource ? Non, mes frères, et ici admirez avec la plus vive reconnaissance l'étendue des miséricordes divines. Pour racheter l'esclave, il donne son propre Fils. Pour expier l'orgueil de l'homme qui avait voulu s'élever jusqu'à Dieu, pour expier sa cupidité et le plaisir criminel qu'il s'était permis, un Dieu s'abaissera jusqu'à prendre la nature humaine avec toutes ses misères et ses infirmités, hormis cependant le péché ; il se réduira au dénûment le plus absolu et se soumettra aux tourments les plus cruels. Et c'est ainsi qu'il réparera le mal introduit dans le monde par Satan ; c'est ainsi qu'il lui écrasera la tête et détruira son empire. Car tel est le sujet de la promesse solennelle qui est faite à l'homme aussitôt après sa chute ; tel est l'événement consolant qui lui est annoncé. *Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum.* Voilà donc le Sauveur et le Rédempteur du monde, annoncé aux hom-

mes dès le commencement ; ils n'ont dès lors, pour être sauvés, qu'à croire en lui et à s'appliquer, par de dignes dispositions, ses mérites futurs dont l'efficacité est déjà toute-puissante auprès de Dieu. Mais malgré cet excès de miséricorde, le plus grand nombre, dans cet âge même, est celui des réprouvés. C'est ce que nous prouve l'innocence d'Abel tué par son frère Caïn, la sainteté d'Énoc qui mérita seul d'être soustrait à la loi générale de la mort et d'être enlevé dans le ciel ; enfin la dépravation totale du genre humain, laquelle porta Dieu à se repentir d'avoir créé l'homme, et à prendre la résolution de le détruire sous les eaux d'un déluge universel, à l'exception d'une seule famille. On voit donc, dans ce premier âge même, se vérifier cette maxime : beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi vocati, pauci vero electi.*

La troisième heure nous représente le temps qui s'écoula depuis Noé jusqu'à Abraham. Alors toute chair avait corrompu sa voie, toutes sortes d'abominations avaient inondé la terre ; des géants monstrueux, fruits d'alliances criminelles, répandaient partout l'effroi par leurs brigandages, leur tyrannie et le débordement de leurs mœurs. Depuis ce temps-là le mal alla toujours croissant. Alors Dieu irrité par tant de crimes, et voyant que toutes les pensées des hommes étaient tournées vers le mal, dit dans sa juste colère : Non, mon esprit ne demeurera plus dans l'homme, puisqu'il n'est que chair ; *non permanebit spiritus meus in homine in æternum quia caro est.* Il prend en conséquence la résolution d'exterminer les coupables avec tout ce qui a servi d'instrument à leurs crimes. Mais voyez encore ici, mes frères, ce que fait sa miséricorde pour sauver les hommes. S'il punit, il ne punit qu'à regret ; il diffère de cent ans l'exécution de ses menaces, et pendant ce long espace de temps, il ne cesse d'inviter les pécheurs à se convertir et à faire pénitence, afin de se soustraire aux terribles châtiments dont ils avaient continuellement sous les yeux les préparatifs. Cependant ils demeurèrent insensibles, et ne continuèrent pas moins à vivre dans leurs désordres, se raillant des précautions que prenait le juste et sage Noé par l'ordre de Dieu. L'orage grondait sur leurs têtes, et ils ne l'entendaient pas, ou du moins ils feignaient de ne pas

l'entendre. Descendus jusque dans l'abîme de l'impiété ils méprisèrent les derniers efforts que fit la miséricorde de Dieu pour les sauver des coups de sa justice, qui s'exerça alors contre eux dans toute sa rigueur. Ils furent tous ensevelis sous les eaux d'un déluge universel, et de là précipités dans les gouffres infernaux déjà préparés au démon et à ses anges. Une seule famille fut préservée de cette ruine générale, image du petit nombre des élus qui échappent au naufrage général en se tenant unis d'esprit et de cœur à l'Église catholique, arche sainte hors de laquelle il n'y a point de salut.

Cependant après que la terre est purifiée par la mort de ceux qui l'avaient souillée, le monde se renouvelle, la terre sort une seconde fois du sein des eaux et se repeuple d'habitants. Dieu bénit Noé et sa famille ; il prend avec lui l'engagement de ne plus maudire la terre, et de ne plus envelopper sous une ruine générale tout ce qui respire. La justice cède donc encore une fois à la miséricorde. Mais les hommes profiteront-ils de ces leçons frappantes et salutaires que leur donne le Seigneur ? Correspondront-ils aux soins continuels par lesquels il veille sur leur salut ? Le monde est à peine sorti des eaux du déluge, que Cham attire sur sa race la malédiction de Dieu. Bientôt dans leur orgueil et leur folie les hommes entreprennent d'élever la fameuse tour de Babel ; mais Dieu, qui se plaît à résister aux superbes, confond leur langage et les disperse sur toute la terre. De là l'oubli et la perte de toute religion. S'abandonnant à leurs penchants déréglés, il retombent dans les mêmes crimes qui avaient attiré la colère du Seigneur, et deviennent même pires que les hommes d'avant le déluge. Non-seulement ils outragent Dieu par leurs déréglements, mais ils viennent jusqu'à le méconnaître et à rendre à de viles créatures les honneurs souverains qu'ils refusaient à leur Créateur. Dieu, irrité de nouveau, laisse le genre humain se perdre dans ses égarements et ses désordres ; une seule famille mérite d'être sauvée de la contagion générale : c'est la famille d'Abraham. Voilà donc encore dans ce second âge la vérification de cette parole: Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi vocati, pauci vero electi.*

Alors Dieu se manifeste pour la troisième fois aux hommes d'une manière solennelle. Il ne veut pas permettre que les vérités primitivement révélées se perdent entièrement ; pour cela il choisit un peuple qui en sera le dépositaire, qui sera le témoin de ses merveilles et à qui il annoncera ses oracles ; peuple privilégié du nom auguste de peuple de Dieu, et destiné à préparer les voies au Messie. C'est Abraham que Dieu choisit pour être le père de ce peuple. Dans ce dessein il le tire du fond de la Chaldée déjà envahie par l'idolâtrie, ou qui commençait déjà à l'être ; il veut bien contracter avec lui une alliance éternelle ; il lui déclare qu'il sera le Dieu et le protecteur de ses enfants, il lui promet une terre destinée à servir de demeure à sa postérité et de siége à la religion, il lui jure par lui-même et par son éternelle vérité que de lui et de sa femme jusqu'alors stérile naîtra une postérité qui égalera le nombre des étoiles du ciel et des grains de sable de la mer. Mais voici le point principal de ce divin traité : il lui promet qu'en lui et en celui qui doit un jour naître de sa race, *toutes les nations seront bénies*. Cette promesse n'avait d'autre objet que le Messie tant de fois prédit aux patriarches, mais toujours annoncé comme devant être le sauveur de tous les peuples de la terre. Mais à l'époque dont nous parlons, la foi en Jésus-Christ est renfermée dans une seule famille, et dans cette famille même tous les enfants d'Abraham selon la chair ne le sont pas selon l'esprit. Ismaël ne marche pas sur les traces d'Isaac, ni Esaü sur celles de Jacob. Joseph est vendu par ses frères, et les enfants des douze patriarches, mêlés parmi les Égyptiens, auraient bientôt perdu la foi de leurs pères, si Dieu n'avait envoyé Moïse revêtu de sa puissance pour les délivrer de la servitude. Tant il était difficile que la foi de Jésus-Christ se conservât pure et sans tâche, même dans une seule famille, et que quoiqu'il y en ait beaucoup d'appelés, il y en a cependant peu d'élus ; *multi vocati, pauci vero electi !*

Nous voici arrivés à l'époque désignée dans notre évangile par la neuvième heure et qui comprend tout le temps qui s'écoula depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Jusqu'alors les vérités saintes n'avaient été confiées qu'à la mémoire des hommes ; mais à mesure que les mœurs se pervertissaient,

il était à craindre que la foi ne s'altérât aussi, même parmi le peuple hébreu, comme elle l'avait déjà été parmi les gentils. Pour prévenir ce malheur Dieu voulut bien graver sa sainte loi sur la pierre, et suscita en différents temps, des hommes remplis de son esprit, chargés de rappeler à son observation le peuple trop enclin à l'oublier. En même temps le Messie futur est montré toujours plus clairement ; il est figuré dans les sacrifices et les cérémonies de la religion, annoncé par les oracles des prophètes et partout regardé comme la fin et la perfection de la loi. Dieu multiplie en faveur de ce peuple les moyens qui lui facilitent la foi en Jésus-Christ, et par conséquent le salut. Quelques justes sont fidèles à la grâce et appellent de tous leurs vœux *celui que Dieu doit envoyer*. Mais quant à la généralité, ce peuple héritier des promesses, et témoin de tant de merveilles, s'obstina dans le mal. De tous ceux qui sortirent de l'Égypte il n'y en eut que deux qui méritèrent d'entrer dans la terre promise, nouvelle figure mais bien frappante du petit nombre des élus. Établis dans cette terre de bénédiction, les Israélites tombèrent plusieurs fois dans l'idolâtrie, et par là forcèrent le Seigneur à sévir contre eux. Enfin de douze tribus qui composaient le peuple de Dieu, dix se révoltèrent contre le Seigneur, et deux seulement lui restèrent fidèles ; que dis-je, fidèles ? Dans Jérusalem même, la ville sainte, où était le temple du Seigneur, combien de fois ne se révolta-t-on pas contre lui? Et sans doute Dieu aurait réprouvé plus tôt cette ville coupable, sans la promesse du Messie qui devait naître de son sein. Il paraît enfin ce Messie. et, malgré ses miracles, l'ingrate Jérusalem refuse de le reconnaître, et met ainsi le comble à sa réprobation que les prophètes avaient prédite, et qui devait vérifier dans le peuple juif d'une manière si terrible et si éclatante, cette maxime de notre évangile : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi vocati pauci, vero electi.*

Enfin le père de famille sort pour la dernière fois à la onzième heure du jour, et ayant trouvé encore la place publique pleine d'ouvriers : Pourquoi, leur dit-il, restez-vous là tout le jour sans rien faire ? C'est, répondirent-ils, que personne ne nous a loués, et il les envoya eux aussi travailler à sa vigne. Cette onzième heure nous marque tout le

temps depuis la venue du Messie et la vocation des gentils jusqu'à la fin du monde. Les temps étaient accomplis où, après avoir parlé si souvent et de tant de manières à son peuple par les prophètes, Dieu devait parler à tous les hommes par son propre Fils. Alors les figures cessent et sont remplacées par la vérité ; les ombres de la loi sont chassées par la lumière éclatante du véritable soleil de justice ; les prophéties s'accomplissent, et le voile qui tenait la vérité cachée pour la plupart des nations va se déchirer. C'est Jésus-Christ, la sagesse éternelle et incarnée du Père, qui vient révéler aux hommes ce qu'il a puisé dans son sein. Les peuples sont ravis d'admiration en entendant les paroles de sagesse, qui sortent de sa bouche et qui découvrent une morale toute céleste, une doctrine toute divine. A sa voix les ténèbres de l'erreur se dissipent, et les passions sont mises à nu ; il révèle les plus grands mystères et enseigne aux hommes la voie du salut, la leur montrant encore plus par ses exemples que par ses leçons ; enfin, il couronne une vie passée tout entière dans les humiliations, la pauvreté et les souffrances, par une mort cruelle et ignominieuse, par le sacrifice sanglant de la croix. C'est ainsi qu'il réconcilie les hommes avec son Père, qu'il leur ouvre la porte du ciel jusqu'alors fermée par le péché, et que par là il leur mérite à tous le salut. Bientôt le Saint-Esprit viendra, s'il est permis de s'exprimer ainsi, perfectionner ce grand ouvrage. L'Église remplacera la Synagogue et ouvrira son sein à tous les peuples ; les apôtres iront prêcher partout l'Évangile, et les gentils hériteront des promesses dont les Juifs s'étaient rendus indignes. Et, ô bonté ineffable de notre Sauveur ! ces bienfaits se perpétueront jusqu'à la fin des siècles. Par une disposition admiracle de son divin fondateur qui lui a promis une assistance éternelle, l'Église est établie dépositaire de sa doctrine, qu'elle doit annoncer et expliquer à tous ses enfants, et dispensatrice des grâces qu'il lui a méritées ; en sorte que par son ministère, le sacrifice sanglant de la croix se renouvelle tous les jours et des milliers de fois par jour sur nos autels d'une manière mystique, mais non moins réelle ; le sang qu'il a versé coule encore tous les jours sur nous pour nous régénérer dans le baptême ou pour nous rendre la vie dans le sacrement de pénitence ;

le même corps qui a été immolé comme notre victime devient notre nourriture ; en un mot, une source intarissable de grâce est ouverte à tout le monde, et nous pouvons sans cesse y aller puiser avec joie ces eaux salutaires qui jaillissent jusque dans la vie éternelle. Après cela ne peut-il pas dire avec raison : Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne, que je n'ai pas fait ; *quid ultra debui facere vineæ meæ et non feci?* Cependant dans l'Église même le petit nombre est toujours celui des élus. Dès le commencement l'hérésie et le schisme déchirent son sein. Dans la suite le mal fait toujours plus de progrès : aux erreurs se mêlent des crimes abominables ; enfin de nos jours l'incrédulité marche tête levée et le libertinage ne connaît plus de frein. De sorte que nous commençons à voir l'accomplissement de cette parole de Jésus-Christ : Lorsque le Fils de l'homme viendra, croyez-vous qu'il trouvera encore de la foi sur la terre ? Ainsi depuis le commencement du monde jusqu'à présent nous voyons Dieu sans cesse occupé du salut des hommes, et les hommes, rendant inutiles tous les moyens et toute la tendresse de de Dieu, vérifier sans cesse par leur ingratitude ces paroles terribles de notre évangile : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi vocati, pauci vero electi.*

Enfin le soir arrive et le travail finit. Le père de famille appelle alors tous ses ouvriers et leur fait distribuer, par son économe, un denier à chacun. Cet économe, c'est Jésus-Christ, à qui son Père a confié la rédemption et le jugement des hommes. Ce denier, c'est la récompense éternelle qui sera le prix d'un travail passager. Le père de famille ordonne qu'on commence le paiement par les derniers venus, pour apprendre aux Juifs que les gentils leur seront préférés dans le royaume de Dieu. Mais, soit parmi les juifs, soit parmi les gentils, quoique tous aient été appelés à cette récompense, peu y parviendront ; et c'est ce que Jésus-Christ nous apprend par cette sentence qui termine notre évangile, et à laquelle tout le reste se rapporte : Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi sunt vocati, pauci vero electi.*

Seigneur, s'écriait autrefois le Prophète en méditant ces grandes vérités, vous avez acquis une vigne, vous l'avez transplantée de l'Égypte ; vous avez dirigé vous-même sa

route dans le desert ; vous avez chassé toutes les nations qui occupaient sa place ; vous l'avez plantée dans la terre de Chanaam ; elle y a poussé des racines et elle a couvert toute cette terre ; son ombre a atteint la cime des montagnes, et sa hauteur a égalé celle des cèdres du Liban ; elle a étendu ses branches depuis la mer jusqu'au fleuve. Mais hélas ! d'où vient qu'une si belle vigne ne produit plus de fruits ? Tous les passants les lui enlèvent ; un monstre horrible sorti de l'abîme y exerce d'affreux ravages. Dieu des vertus, du haut du ciel regardez et voyez ; jetez un coup d'œil sur votre vigne ; visitez-la, réparez-la, vous qui l'avez plantée ; d'un seul de vos regards dissipez, réduisez en cendres toutes les branches mortes qui la suffoquent et qui ne produisent plus de fruits ; envoyez parmi nous cet homme de votre droite, ce Fils de l'homme que vous avez choisi, ce Messie que nous attendons et qui doit lui rendre son premier éclat. Seigneur, montrez-nous votre face, et nous serons sauvés ; *ostende faciem tuam, et salvi erimus.*

Ce que le Prophète disait de son temps, nous pouvons aussi le dire du nôtre, chrétiens auditeurs. Le Messie attendu est enfin arrivé : cette vigne a étendu ses branches non-seulement dans un pays, mais dans toute la terre ; elle a couvert de son ombrage, non pas un seul peuple, mais toutes les nations. Mais hélas ! le démon, qui est ce monstre infernal dont parle le roi David, et le monde, figuré par ces passants, ont ravagé impitoyablement cette vigne, et lui ont enlevé ses plus belles branches. Au milieu de tous ces maux de la religion, dont nous sommes les tristes témoins, que devons-nous faire ? A l'exemple du Prophète, pleurer sur ses malheureux, prier pour nous et pour elle, soupirer après le second avénement de Jésus-Christ, où il viendra visiter sa vigne, non plus comme sauveur, mais comme juge, et, où il lui rendra tout son éclat, en livrant à un feu éternel ses branches mortes, c'est-à-dire tous les chrétiens de nom qui déshonorent la religion par leurs œuvres, et qui sont les membres gâtés de l'Église, les enfants rebelles de Dieu le Père, et les frères indignes de Jésus-Christ. Pour nous, faisons en sorte que nous puissions dire avec le Psalmiste : Seigneur, montrez-nous votre face et nous serons sauvés ; *ostende faciem tuam, et salvi erimus.*

Voilà, mes frères, le premier sens de notre évangile, le sens historique et littéral, qui nous prouve que Dieu a fait plus qu'il ne fallait pour le salut de tout le monde, et que ceux qui se perdront, ne se perdront que par leur faute. Voyons maintenant le second sens, le sens spirituel, qui nous montrera que Dieu continue à faire tous les jours, pour chacun de nous en particulier, tout ce qui est nécessaire pour nous sauver, et que nous serons inexcusables, qui que nous soyons, si nous venons à nous perdre. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Sens spirituel et moral.

Cette vigne, chrétiens auditeurs, à la culture de laquelle nous sommes tous appelés par le père commun, est non-seulement la religion et la foi en Jésus-Christ, comme je vous l'ai déjà montré, mais encore nous-mêmes, notre âme, notre salut. Et en effet, l'un n'est pas distingué de l'autre. La religion, en même temps qu'elle honore Dieu, procure à l'homme son bien le plus précieux, qui est la culture de son âme; et la foi en Jésus-Christ accompagnée des œuvres qu'elle produit par la charité, est ce qui opère notre salut. Voilà pourquoi notre Divin Maître disait à ses apôtres : Je suis la vigne, et vous en êtes les branches ; *ego sunt vitis, et vos palmites.*

Travailler à la vigne selon le sens spirituel de notre évangile, c'est donc être uni à Jésus-Christ, non-seulement par la foi, mais encore par sa grâce et son amour ; c'est se maintenir dans son amitié, et conserver en nous la vie spirituelle que nous ne pouvons trouver qu'en lui ; c'est produire par son secours des fruits de salut ; c'est, en un mot, après que Dieu a tant fait en faveur de notre âme, après qu'il nous a donné, pour nous aider à la sanctifier, les mérites de son Fils, les grâces des sacrements, et les exemples des Saints, nous y employer nous-mêmes avec zèle, et ne rien négliger ponr notre salut. Oui, tel est le travail auquel nous devons vaquer ; telle est la vigne à la culture de laquelle Dieu nous appelle à tous les âges de notre vie. Mais hélas! qu'il y en a peu qui soient fidèles à cette voie dn ciel ; *multi vocati, pauci vero electi.*

Le père de famille sort à la première heure du jour, pour nous appeler à sa vigne. Cette première heure, c'est notre enfance... Que de grâces n'y avons-nous pas reçues ! Nous sommes venus au monde souillés du péché originel, ennemis de Dieu, et destinés à la mort éternelle. Mais Dieu s'est hâté de tirer notre âme de ce funeste état. A peine entrés dans la carrière de la vie, on nous a portés à l'église, pour y recevoir le sacrement de la régénération et du salut. Le prêtre, au nom de Jésus-Christ et de l'Église, a d'abord chassé de nous le démon qui tenait notre âme captive ; puis, comme il nous demandait si nous croyions en Dieu, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, on a répondu pour nous que ce serait là notre foi, pendant tout le cours de notre vie. Continuant ensuite ses interrogations, il a demandé si nous renoncions au démon, au monde, à la chair, au péché, et nous y avons aussitôt renoncé par la bouche de notre parrain, qui a répondu pour nous. Alors le ministre du Seigneur répandant sur notre tête une eau sainte et vivifiante, qui nous lava du péché de notre origine dans le sang même de Jésus-Christ, nous fûmes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous devînmes au même instant les fils adoptifs du Père, les frères de Jésus-Christ, les temples vivants de l'Esprit-Saint, et nous recouvrâmes tous nos droits au céleste héritage. Enfin l'Église, dans la personne de son ministre, nous regardant comme appartenant à Dieu d'une manière spéciale, nous consacra par l'onction du saint chrême, mit dans nos mains un cierge allumé, symbole de notre foi, et nous revêtit d'une robe blanche, emblème de notre innocence. Voilà comment nous sommes sortis des fonts du baptême, et ce que nous étions en cet heureux jour. Mais cette belle innocence, l'avons-nous gardée, je ne dis pas dans tout le cours de notre vie, mais seulement pendant notre enfance ? Ah ! mes frères, qui sont ceux, dans le malheureux siècle où nous vivons, qui peuvent se flatter d'avoir eu cet inestimable bonheur ? Hélas ! chrétiens, les jeux autrefois innocents du premier âge sont devenus aujourd'hui la première école du vice et de la corruption. Le démon, par ruse ou par violence, nous a ravi notre innocence, lorsque nous venions à peine de la recevoir ; et c'est ainsi que s'est vérifiée pour nous, dès notre entrée en ce

monde, cette maxime de notre évangile : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi vocati, pauci vero electi.*

Le père de famille sort une seconde fois à la troisième heure du jour, pour nous appeler de nouveau à sa vigne. Cette troisième heure, c'est l'âge de l'adolescence, où notre raison commençant à se développer, l'Église nous admet pour la première fois à la table sainte... Que ne fit-elle pas alors pour chacun de nous ! Les peines et les soins des ministres de Jésus-Christ, chargés de notre éducation chrétienne, leurs avis, leurs instructions, leurs leçons furent longtemps comme autant de voix qui nous annonçaient l'arrivée de ce divin Sauveur, et qu'ils ne faisaient retentir si souvent à nos oreilles que pour nous faire produire des fruits de vertu, et des sentiments dignes de sa grandeur et de sa majesté. On nous apprit d'abord à connaître Jésus-Christ, on ralluma dans notre esprit le flambeau de la foi que l'ignorance et le vice y avaient presque entièrement éteint. On lava avec soin notre âme dans le bain sacré de la pénitence, pour lui rendre la grâce du baptême qu'elle avait déjà perdue par le péché. On nous revêtit de nouveau de la robe d'innocence dont nous avions laissé trop souvent ternir l'éclat. On nous nourrit de la chair adorable du Sauveur. Nous renouvelâmes nous-mêmes ces promesses solennelles qu'on avait faites autrefois pour nous, et nous jurâmes d'y être fidèles. Mais hélas ! avons-nous gardé ce second serment ? Où sont ceux qui ne l'ont plus violé dans la suite ? Saint Paul disait que ceux qui après avoir perdu la grâce du baptême, la recouvrent ensuite par la pénitence, et la perdent de nouveau, ne rendent pas seulement leur salut incertain, mais extrêmement difficile : parole capable de nous faire trembler. Si donc nous avons eu le malheur de perdre non-seulement la grâce du baptême, mais encore celle de la première communion, n'avons-nous pas bien lieu de craindre d'être du nombre de ceux qui sont compris dans cette terrible sentence de notre évangile : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ? *Multi vocati, pauci vero electi.*

Le père de famille sort une troisième fois à la sixième heure, c'est-à-dire à midi. Cette heure critique où le soleil embrase tout de ses feux, c'est la jeunesse, où notre âme est livrée au délire de ses passions, semblable à un cheval

fougueux qui ne connaît plus de frein, et qui, à chaque instant, est sur le point de tomber dans quelque précipice... Oh ! que cette heure est dangereuse ! Mais, alors même, le véritable père de famille ne nous abandonne pas. Il sort pour nous appeler à sa vigne, nous inviter à son service, nous presser de travailler à notre sanctification. Il se sert de nos passions mêmes pour nous rappeler à notre devoir, nous ramener à lui, quand nous nous en sommes éloignés. Il dit à ce jeune homme, dans le fond de sa conscience : Où vous conduira cette vie libertine que vous menez ? Elle vous conduira à la perte de votre repos, de votre fortune, de votre honneur, de votre santé, à tous les malheurs dans ce monde, à l'enfer dans l'autre, et plus tôt peut-être que vous ne pensez. Profitez de la triste expérience qu'en ont faite ceux qui se sont perdus, et qui se perdent encore tous les jours dans cette voie où vous courez aveuglément et en insensé. Il dit à cette jeune personne dans le secret de son âme : Quel fruit prétendez-vous recueillir de ces paroles indécentes, de ces conversations libres, de ce désir de plaire, de ces passions violentes que vous entretenez dans votre cœur? Le fruit qui vous en reviendra, c'est le déshonneur, l'infamie peut-être, une vie malheureuse, suivie d'une éternité plus malheureuse encore. Profitez de l'exemple de tant d'autres qui en ont fait et qui en font tous les jours la déplorable expérience... C'est ainsi que la miséricorde de Dieu se sert de nos défauts pour nous porter à la vertu, et de nos passions mêmes pour nous ramener à lui. Heureux ceux qui entendent cette voix ; plus heureux encore ceux qui en comprennent le langage, qui le goûtent et le mettent en pratique ! *Heureux,* dit l'Esprit-Saint, *celui qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse !* Si son travail est plus pénible, sa récompense aussi sera plus grande. Il acquerra une heureuse facilité à faire le bien. Durant le cours de sa vie, il ne s'éloignera plus du chemin de la vertu qu'il aura commencé à suivre, dès ses premières années... Mais hélas ! qui sont ceux qui écoutent cette voix du Seigneur, et qui lui sont fidèles ? que le nombre en est petit ! Ah ! c'est bien ici le cas de répéter cette maxime de notre évangile : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi vocati, pauci vero electi..*

Le père de famille sort une quatrième fois à la neuvième heure, qui correspond à trois heures après midi ; et c'est pour appeler encore d'autres ouvriers : ceux d'un âge plus avancé, plus mûr que les précédents, ceux qui approchent de la vieillesse, qui commencent à être dans la décadence de l'âge : Et vous aussi, leur dit-il, allez à ma vigne ; *ite et vos in vineam meam*... Sans doute il eût voulu les rencontrer tous au matin de leur vie, et dans les âges suivants. Il les avait tous appelés alors, et de combien de manières ! mais plusieurs, à cet âge où, uniquement occupés du présent, et emportés par le tourbillon des affaires, on ne pense qu'à faire fortune, à accumuler trésors sur trésors, ne se sont point trouvés là pour répondre, ont été sourds à la voix de la grâce.

Hélas ! nous-mêmes, mes très-chers frères, à cet âge viril qui est celui de l'homme fait, n'avons-nous pas abandonné notre Dieu, sacrifié notre salut éternel pour les minutieux intérêts de plaisirs, de richesses, d'ambition, et refusé ainsi de travailler à la culture de la vigne du père de famille ? Jamais cependant notre ingratitude et nos refus ne l'ont fatigué. Sans cesse il revient à la charge, et quand la journée de notre vie est déjà à moitié passée, qu'elle est sur son déclin, il nous demande encore si nous voulons travailler à sa vigne ; *ite et vos in vineam meam.* Père de tout le genre humain, notre premier, notre plus véritable père nous dit que l'âge avancé où nous sommes parvenus n'est pas une raison pour nous empêcher de mener une vie chrétienne, que c'est même celui où nous avons plus besoin de l'embrasser enfin, parce qu'il n'y a que la religion et la piété qui puissent détruire les funestes penchants de notre cœur pour les biens périssables de ce monde. Il nous dit de ne pas borner tous nos soins et tous nos travaux aux choses terrestres, mais de chercher ces biens plus solides et plus durables qu'il nous propose lui-même, qui ne nous laisseront rien à désirer, et qui n'auront point de fin. O l'admirable bonté du père de famille ! de vouloir bien ainsi nous inviter, nous recevoir même, après qu'il nous a cherchés au matin, plus tard, jusqu'ici même, et toujours inutilement. Mais, hélas, encore une fois, qu'il en est peu qui y correspondent, qu'il en est peu qui, arrivés à cet âge, où la journée

de notre vie est déjà bien avancée, s'occupent de leur éternité ! *Multi vocati, pauci vero electi.*

Enfin pour dernière preuve de sa grande miséricorde, le père céleste appelle à sa vigne ceux mêmes qu'il ne rencontre qu'à la onzième heure : ce sont ceux qui après avoir donné leur vie aux affaires du siècle et aux plaisirs du monde, passent encore le peu de jours qui leur reste, en laissent consumer les derniers instants sans rien faire pour Dieu. Eh bien ! ceux-là comme les autres sont appelés à mériter le ciel, mon cher auditeur. Pourquoi demeurez-vous ainsi oisifs tout le jour, leur dit le père de famille ? *Quid hic statis tota die otiosi ?* Regardez dans vos mains : qu'avez-vous donc gagné au service de celui que vous m'avez préféré ? Le monde vous fit autrefois de brillantes promesses · que vous en reste-t-il donc à cette heure ? Ah ! venez plutôt à ma vigne ; mieux vaut tard que jamais, vous travaillerez quelque peu et vous serez récompensés avec libéralité : *Ite et vos in vineam meam.* Mais quoi ! Seigneur, ne voyez-vous pas qu'ils sont épuisés par la chaleur du jour, qu'ils n'ont plus à vous donner qu'un dernier souffle que la mort va bientôt leur ravir ? N'importe ; pourvu qu'ils aillent : quand même, en arrivant à la vigne, ils tomberaient sans avoir mis la main à la charrue, leur bonne volonté ne serait point sans récompense. *Ite et vos in vineam meam.*

Qui pourrait croire, mes très-chers frères, qu'il y eût des cœurs assez durs pour n'être pas sensibles à une bonté si touchante ? Il semble que parvenu à un âge avancé et instruit par une longue expérience des dangers et de la malice du monde, l'homme, enfin désabusé de ses illusions, devrait comprendre que tout est vanité sur la terre. Et cependant nous en sommes chaque jour les témoins, rien n'est souvent plus difficile que la conversion d'une personne qui a vécu longtemps dans l'oubli des choses de Dieu. Le monde est rempli de ces vieillards qui déshonorent leurs cheveux blancs par les passions de la jeunesse, qui, même sous les glaces de l'âge, entretiennent encore au fond de leur cœur un feu impur qui les dévore ; qui sans cesse courbés vers la terre par le poids de leurs crimes, ne sentent plus dans leur âme, devenue toute charnelle et toute animale, aucun ou presqu'aucun mouvement pour leur patrie céleste, et

qui enfin, même sur le penchant de la tombe, aiment d'autant plus les biens caducs et périssables, qu'ils doivent les quitter plus tôt.....

Vainement le Seigneur les appelle-t-il même alors par les infirmités de l'âge, par les objets religieux qu'il expose à leur regards, par les exemples de vertu dont il les rend témoins, par les morts subites dont il frappe autour d'eux les imitateurs, peut-être les complices de leurs anciens désordres. Vainement les poursuit-il par ces mouvements intérieurs qu'ils éprouvent quelquefois, par ces remords qui les troublent, par ces inquiétudes qui les agitent au souvenir de leurs péchés. Vainement un pasteur charitable leur dit-il comme autrefois le père de famille aux ouvriers qu'il trouva sur la place publique : Mon frère, pourquoi demeurez-vous ainsi tout le jour dans cet état d'inaction et de mort ? *Quid hic statis tota die otiosi* ? Mettez donc enfin la main à l'œuvre ; il y a longtemps sans doute que vous auriez dû commencer. Il est déjà bien tard, la onzième heure est déjà venue, mais n'importe ; vous pouvez encore travailler avec succès et espérer une récompense : *Ite et vos in vineam meam*. Rien de tout cela ne les touche : plus Dieu les appelle, plus ils s'éloignent ; plus il les poursuit, plus il le fuient. Après avoir vécu dans la dissipation et dans l'indifférence, ils meurent dans l'insensibilité, dans l'endurcissement, et vérifient ainsi à leur tour cette maxime effrayante : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

Il est donc vrai, mes très-chers frères, que ce n'est que le petit nombre qui est sauvé. Il est donc vrai que ce qui restera d'élus après le jugement, sera, pour me servir de l'expression d'un prophète, comme ces quelques olives qui demeurent sur les arbres, après qu'on les a dépouillés de leurs fruits ; comme ces grappes rares et délaissées qu'on trouve sur les ceps après qu'on a fait la vendange ; ou comme ces épis oubliés dans les champs et que les glaneuses recueillent après la moisson. Il est donc vrai qu'il y aura peu d'élus, malgré tout ce que Dieu ne cesse de faire pour nous sauver ; et pourquoi ? parce qu'on ne peut mériter pareil bonheur que par l'innocence ou la pénitence, et que l'un est aussi rare que l'autre ; parce qu'il y en a peu qui s'occu-

pent de leur salut éternel, que c'est le petit nombre qui désire la voie étroite, qui se mette en peine de la chercher, qui la cherche comme il faut, et qui après avoir eu le bonheur de la trouver, ait le courage d'y entrer, d'y marcher constamment, généreusement, et avec amour jusqu'à la fin. *Multi vocati, pauci vero electi.*

Voulons-nous être comptés parmi les élus? employons pour le salut de notre âme les précautions que nous prenons pour la vie de notre corps ; fuyons l'air pestilentiel qu'exhalent tant de pécheurs qui nous entourent, et connaissant la cause de leurs maux, évitons-les avec soin. Éloignons-nous de la multitude qui court à sa perte ; séparons-nous du grand nombre qui vit dans l'oubli de ses devoirs; réunissons-nous au petit nombre de ceux qui s'efforcent d'assurer leur vocation par de bonnes œuvres et qui opèrent leur salut avec crainte et frayeur. Voulons-nous être comptés parmi les élus, cultivons avec ardeur cette vigne de notre âme que Dieu a formée à son image et ressemblance, qu'il a enrichie des dons de sa grâce et qu'il destine à la gloire. Donnons tous nos soins à cette affaire qui a été l'occupation des trois adorables personnes de la Trinité sainte, que Dieu le Père a commencée, que le Fils a continuée, et que le Saint-Esprit a consommée, en descendant dans nos âmes. Jeunes enfants qui m'écoutez, travaillez-y en combattant de bonne heure les défauts qui voudraient s'insinuer dans votre âme; et vous qui avez été admis depuis peu à la table sainte, travaillez-y en conservant avec soin la grâce précieuse de votre première communion : jeunes gens, travaillez-y en retranchant tout ce qui pourrait être pour vous une occasion de péché, et vous aussi qui êtes parvenus à la maturité de l'âge, travaillez-y en consacrant à votre salut cette infatigable activité que vous savez si bien déployer dans les affaires temporelles; et vous qui êtes arrivés à la onzième heure, vieillards qui m'écoutez, travaillez-y en consacrant au service de Dieu le dernier souffle de vie qui vous reste. Hâtez-vous de réparer le temps perdu, recourez à la prière avec d'autant plus d'assiduité que vous avez autrefois négligé ce saint exercice ; fréquentez les sacrements avec d'autant plus d'exactitude et de piété, que vous les avez peu et mal reçus jusqu'ici ; expiez votre dis-

sipation par le recueillement, vos vains discours par le silence, vos sensualités par vos privations, votre avarice par vos aumônes ; en un mot, qu'une vie sainte et fervente, pleine de bonnes œuvres et de vertus, fasse oublier au Seigneur votre froideur et votre insensibilité passées. *Ite et vos in vineam meam.* Ainsi vivant autrement que vous n'avez vécu, vous mériterez d'être du petit nombre de ceux qui cultivent avec succès le champ de leur âme et lui font porter en ce saint temps de la septuagésime des fruits de grâce et de salut.

Vous le voyez donc, mon cher auditeur, Dieu, comme un tendre père, nous appelle tous à la culture de sa vigne ; à quelque âge que vous soyez, il frappe à la porte de votre cœur pour vous inviter à ce travail qui doit un jour vous mériter une récompense éternelle. Rendez-vous à son aimable invitation. Que ceux qui sont aujourd'hui les derniers s'efforcent de monter au rang des premiers, en demandant chaque jour à Dieu cette ardeur pour son service dont ils auraient été animés s'ils en avaient porté le joug dès leur jeunesse ; *sic erunt novissimi primi.* Mais aussi que ceux qui croient être les premiers craignent d'être mis au rang des derniers ; s'ils ne travaillent à l'importante affaire de leur salut avec un zèle, une ferveur toujours croissants ; *et primi novissimi.* Et vous, mes chers frères, qui parvenus à un âge fort avancé, touchez presque au terme de votre course, n'avez plus que peu de jours à vivre, ah ! ne différez pas de jour en jour votre retour à Dieu ; et pourquoi balanceriez-vous encore à vous donner à lui, alléguant pour excuse l'inutilité des sacrifices que cette démarche vous commanderait ? Ah ! non, ce qu'on fait pour Dieu n'est jamais inutile, et il n'est jamais trop tard non plus de revenir à lui. Entendez ce qu'il dit par la bouche du père de famille : Pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'au premier ; à ceux qui ne m'auront servi que peu de jours, autaut qu'à ceux qui m'auront servi toute leur vie ; *volo et huic novissimo dare sicut et tibi.*

Cependant, mes frères, que personne ne dise : puisqu'en arrivant à la onzième heure, on est aussi bien partagé, il suffit donc de l'attendre, on ne risque rien dans ce retard. Car supposez que vous arriviez à cette onzième heure, ce qui

est déjà fort incertain, quand vous y serez, qui vous a promis cette ferveur, ce zèle, cet esprit de pénitence nécessaires pour compenser en peu de temps une vie entière perdue dans l'inaction et dans le crime? Celui qui vous promet la vie éternelle, si vous venez à la onzième heure, ne vous promet point que vous vivrez jusqu'à la septième. Il vous appelle au matin, venez au matin: il vous appelle à la sixième heure, venez à la sixième heure. *Sexta hora vocaris, veni*

Venez donc, mes très-chers frères, venez à la vigne du Seigneur; commencez enfin. On ne saurait acheter trop cher et par de trop grands sacrifices, le moindre degré d'honneur et de gloire dans le ciel, ce précieux denier dont il est parlé dans notre évangile. Si le travail nous effraie, que la récompense vous anime. Encore quelques efforts, encore quelques privations volontaires, encore quelques instants de sacrifices et de pénitences, et à la fin de votre vie, qui n'est guère que comme le soir d'une journée, après quelques heures de travail, le denier de la vie éternelle est promis par le père de famille à tous ses ouvriers, à ceux qui ne l'auront servi que peu de temps, mais avec ferveur, comme à ceux qui lui auront été constamment fidèles. Puissiez-vous tous, mes très-chers frères, y participer un jour! Je vous le souhaite.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers qui travaillassent à sa vigne. Étant convenu avec ces ouvriers d'un denier pour le travail de la journée, il les envoya à sa vigne. Étant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire, et il leur dit : Allez aussi, vous autres, à ma vigne ; je vous donnerai ce qui sera raisonnable : et

ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième ; et il fit la même chose.

La plupart des Pères de l'Église, expliquant cette parabole, disent qu'elle signifie la préférence donnée aux gentils sur le peuple juif, qui avait été choisi et appelé avant eux. Et il est en effet assez vraisemblable que c'était là l'objet le plus direct du divin Sauveur, en proposant cette allégorie. Mais elle présente aussi un autre sens pareillement adopté par plusieurs saints Pères, également naturel, que probablement Jésus-Christ avait de même en vue, et auquel nous nous arrêtons, parce qu'il s'applique plus directement à nous, et qu'il nous fournit des instructions plus abondantes. Nous y voyons une image de la miséricorde infinie qui daigne recevoir le pécheur, dans quelque temps qu'il revienne à elle. Le père de famille c'est Dieu ; les ouvriers, nous ; la vigne, le service de Dieu ; les heures de la journée, les âges de la vie ; le denier, la récompense céleste.

Les ouvriers loués dès l'aube du jour, pour travailler à la vigne du père de famille, représentent donc ici ceux qui se sont attachés au service du Seigneur dès leur tendre jeunesse. Les autres ouvriers qui ne sont venus qu'aux heures suivantes, sont l'emblème des hommes qui, ayant eu le malheur de passer leurs premières années dans l'oubli de Dieu, reviennent de leurs égarements, et lavés dans les eaux de la pénitence, reprennent une vie chrétienne ; les uns dans l'adolescence, les autres dans l'âge viril, les autres dans la décadence de l'âge, les autres enfin dans la décrépitude. C'est le père de famille qui va les chercher, pour les faire travailler à sa vigne. Dans tous les temps de notre vie, le père de tout le genre humain, notre premier, notre plus véritable père vient continuellement à nous, pour nous presser de travailler à notre sanctification. C'est lui qui fait vers nous les premières démarches. Il vient nous chercher sur la place publique, c'est-à-dire au milieu des dissipations, des agitations, des affaires, des plaisirs du monde. De quelques crimes que nous nous soyons rendus coupables envers lui, sa bonté miséricordieuse nous prévient, nous offre le pardon, nous engage, nous excite, nous presse vivement de le mériter. Il semble que notre réconciliation avec

lui soit un plus grand avantage pour lui que pour nous. Il nous y exhorte par les ministres qu'il ne cesse de nous envoyer. Il nous y exhorte par les objets religieux qu'il expose à nos regards ; par les exemples de vertus, dont il nous rend témoins ; par les disgrâces, dont il nous afflige, qu'il fait même quelquefois ressortir de nos péchés ; par les morts subites, dont il frappe autour de nous les imitateurs, et peut-être les complices de nos désordres ; par tous les événements, en un mot, dont il ne cesse de nous entourer. Il nous y exhorte surtout par les sentiments qu'il excite au-dedans de nous. N'en doutez pas, ces mouvements intérieurs que vous éprouverez, ces saintes pensées, ces pieux désirs, ces velléités salutaires qui se présentent de temps en temps à vos esprits, ces remords qui vous troublent, ces inquiétudes qui vous agitent au souvenir de vos péchés, ce sont autant d'inspirations que Dieu vous envoie, d'exhortations qu'il vous adresse. Pécheurs, qui depuis longtemps avez abandonné la voie du Seigneur, rappelez-vous, si votre mémoire peut les contenir, toutes les instances de tout genre, qu'en tout temps, en tout lieu, il vous a faites pour vous y ramener. C'est vous qui vous y êtes opiniâtrément réfusés. Il vous adressait les plus pressantes invitations, et vous les repoussiez avec dureté. Vous craigniez même de les entendre. Vous redoutiez la persuasion. La pensée seule d'être regagnés par ses sollicitations, vous effrayait. Ainsi, étouffant sa voix dans vos cœurs, fermant l'oreille à sa parole, plus il vous appelait, plus vous vous éloigniez ; plus il vous poursuivait, plus vous fuyiez. Rentrez en vous-même, et voyez si ce n'a pas été là l'histoire de toute votre vie. Et dans ce moment même ne continue-t-il pas encore de vous attirer à lui ? ne persévérez-vous pas dans vos fatales résistances ? Ah ! cessez enfin d'opposer vos rebuts à sa tendresse. Ayez pour votre âme autant de pitié, qu'il vous en témoigne (1). Ayez autant de désir de votre bonheur, qu'il vous en montre. A quelque heure que vous soyez, mettez-vous, comme les ouvriers de cet évangile, à travailler à sa vigne, et commencez à mériter les récompenses qu'il vous promet.

(1) Miserere animæ tuæ placens Deo. *Eccli.*, XXX. 24.

C'est au travail qu'il les attache : et par là il nous montre que la vie chrétienne n'est pas une vie d'oisiveté, de dissipation, de plaisir. Et pour nous le faire mieux sentir, il choisit pour point de sa comparaison, la culture de la vigne qui est celle qui exige les soins les plus continuels et les plus pénibles. C'est notre âme qu'il nous ordonne de cultiver, et qu'il appelle sa vigne. En effet n'est elle pas véritablement à lui ? ne réunit-il pas sur elle tous les titres de propriété ? Elle lui appartient parce qu'il l'a créée, parce qu'il l'a rachetée de son sang, par tout ce qu'il a fait pour elle. Elle lui appartient bien plus qu'à nous. Nous ne l'avons que comme un dépôt qu'il nous a confié, et dont nous aurons à lui rendre compte. Hélas ! combien en est-il, dont il pourrait dire ce qu'il disait par son prophète, de sa vigne, alors si chérie, de son peuple de prédilection : Jugez entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire pour elle, que je n'aie pas fait ? Je m'attendais, pour prix de tous mes soins, qu'elle me rapporterait des raisins bons et abondants : elle ne m'a rendu que des fruits sauvages (1). Craignons pour notre âme la sentence dont il menace cette vigne ingrate. Il l'abandonnera à elle-même, et arrachant la défense dont il l'avait environnée, il la livrera aux bêtes pour la dévaster, et aux hommes pour la fouler aux pieds (2). Cultivons avec soin cette vigne précieuse qu'il nous confie. Hélas ! depuis que le premier péché, en souillant la terre, l'a privée de sa fertilité, et en infectant l'homme, l'a dépouillé de son innocence, l'une fut condamnée à n'engendrer de son propre fonds que des ronces et des épines ; l'autre, à ne produire par lui-même que des œuvres mortes ou vicieuses. Notre âme, de même que la terre, ne peut plus rapporter de fruits que par une culture assidue. Voyez cette vigne négligée, que le sol endurci cesse de féconder, que recouvrent et qu'étouffent les ronces et les épines, que les bêtes des champs viennent de tous côtés ravager. Malheureux ! c'est l'état où

(1) Judicate inter me et vineam meam. Quid est quod debui facere ultra vineæ meæ, et non feci ei ? An quod expectavi ut faceret uvas ? et fecit labruscas. *Isa.*, V. 3 et 4.

(2) Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ : auferam sepem ejus, et erit in direptionem ; diruam maceriam ejus, et erit in conculcationem. *Isa.*, V. 5.

vous laissez votre âme, en négligeant d'y travailler. Le cœur desséché a perdu toute sa sensibilité pour Dieu, et s'est fermé aux bons désirs. Les inclinations vicieuses se sont accrues, les habitudes fortifiées ; les vices, en même temps qu'ils ont jeté de profondes racines, ont étendu leurs branches meurtrières. L'ennemi du salut, devenu maître de votre âme, l'a dévastée. Ah ! ne différez pas de réparer ces funestes ravages. Rendez-vous à la voix pressante de ce bon père de famille qui vous invite, qui vous engage à travailler à sa vigne chérie. Émondez ces rameaux inutiles, ces superfluités qui la surchargent. Arrachez ces attachements criminels qui l'infectent. Déracinez jusqu'au dernier rejeton de ces abominables passions qui la suffoquent. Labourez-la avec un soin continuel, pour y faire pénétrer la rosée de l'onction sainte. Mettez-la, par l'assiduité de vos travaux, en état d'être présentée au père de famille, aussi sainte qu'il vous l'a remise après votre baptême, et de plus, chargée de fruits abondants et mûrs pour l'éternité.

Ce travail de la vigne du Seigneur est un travail continuel. Le mercenaire, et c'est saint Chrysostome qui fait cette comparaison, emploie la journée entière à l'œuvre du maître qui le salarie ; il se réserve à peine une heure pour sa nourriture et pour ses propres besoins. Ainsi nous devons tous nos moments au Maître qui nous donne notre pain quotidien. Chaque heure de la journée que nous donnons à des occupations étrangères, est un larçin que nous lui faisons. Ne nous faisons pas cependant de cette obligation une idée exagérée qui pourrait nous rebuter. Ne croyons pas que nous devions nous livrer sans relâche aux exercices religieux. Nous travaillons réellement à notre sanctification, soit quand nous remplissons les devoirs de notre état, soit quand nous nous rendons capables de les remplir. L'occupation que nous prescrit le père de famille, est celle de l'état où il nous place. Telle est son indulgente bonté, que nos actions les plus indifférentes peuvent elles-mêmes devenir religieuses. L'intention dans laquelle nous les faisons, les sanctifie. Faites en vue de Dieu, elles lui sont agréables et à nous méritoires. Il daigne accepter l'offrande de nos repas, de notre sommeil, et de nos délassements. Soit que vous mangiez, dit son grand apôtre, soit

que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu (1). Ne nous effrayons donc pas de l'obligation de travailler sans cesse à notre sanctification, puisqu'en nous l'imposant, la Providence nous en a aussi multiplié les moyens ; et ne murmurons pas d'un devoir qui nous est rendu aussi facile.

Ce n'est pas jusqu'à une certaine heure du jour, que le père de famille envoie les ouvriers dans sa vigne ; c'est jusqu'à ce que le jour soit terminé. C'est à la continuité du travail qu'il attache sa récompense. Celui qui dans le cours de la journée abandonne l'ouvrage, n'a rien à espérer ; image sensible de la persévérance avec laquelle nous devons soutenir jusqu'à la fin de notre vie le travail de notre sanctification. C'est l'état où nous serons trouvés au moment de notre mort, qui décidera notre éternité ; et la vie la plus sainte, terminée par une faute mortelle, aura pour récompense l'enfer. Il est donc des vérités terribles, même pour les justes ; et celui qui se sent le plus ferme doit sans cesse trembler de tomber (2). Jésus-Christ, il est vrai, nous a promis le salut, mais en nous l'assurant, il y met la condition que nous persévérions à y travailler jusqu'à la fin (3). Il n'est pas permis dans ce travail de se lasser ; et sitôt qu'on l'abandonne, tout ce qu'on a fait est anéanti. Que devons-nous donc penser d'un grand nombre de chrétiens dont la vie est une alternative continuelle de conversions et de rechutes ; que l'approche d'une solennité, qu'une prédication, qu'un revers, qu'une incommodité ramène à Dieu, et que la moindre occasion, la plus légère tentation en éloigne aussi facilement ; dont on ne sait jamais s'ils adorent Baal ou le Dieu d'Israël, parce que passant de l'un à l'autre avec une continuelle mobilité, ils ne sont franchement à aucun des deux, et que dans l'impuissance de les servir en même temps, ils les font se succéder sans relâche ?

(1) Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. *I Cor.*, X. 31.

(2) Qui se existimat stare, videat ne cadat. *I Ad Corinth.*, X. 12.

(3) Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. *Matth.*, X. 22.

Jésus-Christ fait ici de la journée l'emblème de notre vie; et cette comparaison est un des points les plus exacts de sa parabole. Quand nous nous considérons dans l'immensité de matière qui compose l'univers, notre imagination se confond à la vue du peu d'espace que nous y occupons. La durée de notre vie est un point encore plus petit dans l'éternité. Car enfin, entre le grain de sable et le monde entier il y a une proportion, mais entre toute la suite des siècles et l'éternité il n'y en a aucune. Transportons-nous en esprit dans la région de l'éternité où nous devons être transportés en réalité; considérons de cette distance les diverses périodes de temps qui nous semblent ici-bas séparées par de si grands intervalles : entre la vie de l'homme le plus âgé et celle de l'insecte éphémère, quelle différence apercevrons-nous? Et c'est de ce jour si court, que nous avons à passer sur la terre, de ce jour, qui, à peine sorti des ténèbres de la nuit, y est aussitôt replongé, que nous sommes uniquement occcupés ! Notre soin unique est de passer agréablement ces moments si peu nombreux, si rapides, qui se poussent, qui s'entraînent les uns les autres, et qui nous entraînent avec eux dans leur course. A ce jour qu'aucune nuit ne terminera, à cette félicité qui ne doit jamais avoir de fin, à peine donnons-nous quelques légères pensées. C'est le présent seul qui nous touche, il semble que l'avenir ne doive jamais arriver. Et ce qui est plus inconséquent encore, ce n'est que dans l'affaire essentielle du salut que nous sommes aussi absurdes. Pour tous les minutieux intérêts de plaisirs, de richesses, d'ambition, nous ne sommes que trop prévoyants. Nons bâtissons projets sur projets, nous nous épuisons en vues lointaines, nous vivons de désirs, nous nous repaissons d'espérances. Il semble alors que nous n'existions que dans l'avenir. Il n'y a que notre intérêt principal, notre seul véritable intérêt pour lequel nous soyons insouciants, et que nous ne sachions pas prévoir; c'est le seul qui soit nul à nos yeux.

Enfin il sortit la onzième heure, et en trouva encore d'autres qui restaient là, à qui il dit : Pourquoi demeurez-vous ici toute la journée oisifs? C'est, lui répondirent-ils, parce que personne ne nous a loués. Allez aussi, leur dit-il, dans ma vigne.

Combien en est-il parmi nous qui méritent un semblable reproche ? En jetant les yeux sur la place publique, sur ce monde où nous sommes tous rassemblés, combien le père de famille ne découvre-t-il pas d'oisifs ? Ce vice si funeste, dont l'Esprit-Saint a dit, et dont un proverbe trivial répète qu'il engendre les autres vices (1), est malheureusement un des plus communs. Et même parmi les personnes qui se piquent d'une sorte de régularité, combien en voyons-nous qui imaginent allier les douceurs coupables de la fainéantise aux règles sévères de la religion ! On prétend ne pas faire de mal, parce qu'on ne fait rien. Est-ce donc pour ne rien faire, que Dieu nous a mis dans ce monde ? Ne nous a-t-il pas imposé le travail comme peine du premier péché ? Lors qu'il nous accorde le bienfait du temps, est-ce pour que nous le perdions, que nous le consumions, que nous le dissipions dans de vaines inutilités ? Quand il nous place dans la société, son intention est-elle que nous en soyons les fardeaux ; que nous en recueillions tous les avantages, sans en supporter aucune charge ? C'est surtout dans les classes distinguées et opulentes que ce vice est malheureusement le plus ordinaire. Mais de ce qu'on n'a pas besoin du travail pour subsister, en est-il moins nécessaire au salut ? osera-t-on présenter au Juge suprême l'excuse que l'on donne au monde de son état et de sa richesse ? C'est au contraire dans les conditions plus élevées que la fainéantise est, et plus coupable, parce qu'elle entraîne des conséquences plus fâcheuses ; et plus inexcusable, parce qu'elle ne peut s'autoriser d'aucun prétexte.

Comme il n'y a qu'une seule chose nécessaire, il n'y a qu'un seul travail réel : toute autre occupation est aux yeux de Dieu de l'oisiveté. Il est égal devant lui de ne rien faire ou de ne pas faire ce que l'on doit. En vain ils s'agitent, ils se tourmentent, ils s'épuisent, tous ces hommes que nous voyons continuellement en mouvement, pour des objets étrangers au salut, auxquels leurs préjugés et ceux du monde attachent une si haute importance. Dès que ce n'est pas le travail de la sanctification, ou qu'il n'y a pas rapport, le père de famille leur dit comme aux ouvriers de l'Évangile :

(1) Multam enim malitiam docuit otiositas. *Eccli.*, XXXIII. 29.

Pourquoi demeurez-vous toute la journée oisifs? Ce n'est que le travail de sa vigne qu'il récompense, tout autre est stérile, et loin de mériter ses grâces, attire sa colère. Considérez l'arbre qu'il ordonne de jeter au feu : ce n'est pas celui qui donne de mauvais fruits, c'est celui qui n'en produit pas de bons (1). Ce n'est pas le serviteur infidèle, c'est le serviteur inutile, qu'il fait jeter dans les ténèbres extérieures (2).

La réponse que font ces ouvriers est, il faut l'avouer, dans l'ordre temporel trop souvent fondée. Combien d'infortunés languissent dans la misère par l'inhumanité des riches, qui refusent de les employer ! Ce n'est pas la fainéantise qui les perd. Ce travail que tant d'autres rejettent loin d'eux, les malheureux le désirent avec ardeur : ils voient avec désespoir leurs bras réduits à l'inaction, et leurs familles à l'indigence ; et ils ne restent effectivement dans leur oisiveté meurtrière que parce que personne n'a voulu les louer. Mais dans l'ordre spirituel, dans le sens de notre parabole, cette réponse ne peut pas être une justification. Nous naissons loués au service du Père de famille qui nous a donné l'être, et astreints au travail de sa vigne. Nous en avons contracté un autre engagement plus fort encore dans notre baptême. Nous ne pouvons nous en dispenser sans manquer à cette double obligation ; obligation sacrée et inviolable qui n'admet ni exception, ni excuse. En tout temps, en tout lieu, en toute situation nous pouvons y vaquer. En nous faisant de la sanctification un devoir de tous les moments, Dieu nous l'a rendue possible dans toutes les circonstances ; et on ne peut se figurer une seule occasion de la vie où nous n'ayons pas, et l'obligation, et la possibilité d'y travailler.

Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son économe : Appelez les ouvriers, et donnez-leur le paiement, en commençant par les derniers, et continuant jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure, s'étant présentés, reçurent chacun un denier.

(1) Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur. *Matth.*, VII, 19.

(2) Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores. *Matth.*, XXV, 30.

C'est le soir de la journée, au moment où elle finit et où le travail cesse, que se fait la distribution de la récompense. Il s'avance continuellement, le soir de notre vie ; chaque instant en s'enfuyant rapproche de nous celui qui doit être notre dernier. Le temps qui nous avait été accordé pour notre travail s'abrége sans cesse. Et combien déjà y en a-t-il de consumé ! La nuit vient, dit le divin Sauveur, où il n'est plus donné à personne de travailler. Et la conséquence qu'il en tire est que, tant que le jour luit, il ne doit jamais discontinuer l'œuvre de celui qui l'a envoyé (1). Cette obligation serait-elle moins impérieuse pour nous que pour lui ?

Quand il sera arrivé ce soir de la vie, ce moment où se termineront nos travaux et où commencera leur récompense, nous comparaîtrons devant l'économe du Père de famille, devant Jésus-Christ établi par son Père juge des vivants et des morts. Au sortir du corps, où elle fut si longtemps renfermée, notre âme se trouvera subitement transportée au pied de son tribunal, et l'état où elle sera présentée fera son sort éternel. Elle restera pendant l'éternité entière, ou ornée et brillante des vertus que nous y aurons cultivées, ou souillée et défigurée par les péchés dont nous l'aurons infectée. Un seul et même instant verra la citation, l'arrêt, l'exécution. C'est pour nous préparer à cet épouvantable moment que tous les autres nous sont donnés ; toutes nos actions doivent nous y disposer, toutes nos pensées s'y rapporter, toutes nos vues y tendre : effrayante, mais par là même salutaire considération, qu'il est souverainement important d'avoir sans cesse devant les yeux ! A chaque occasion de chute qui se présente, à chaque séduction qui nous est offerte, à chaque tentation qui nous attaque, rappelons-nous cette idée préservatrice : c'est sur cela que je serai jugé. Pourrons-nous devant une telle pensée avoir la force de commettre un seul péché ?

On s'étonne de voir le maître de la vigne accorder une récompense égale aux ouvriers qui n'ont travaillé qu'une heure, et à ceux qui ont soutenu le travail de la journée en-

(1) Me oportet operari opera ejus qui misit me, donec dies est. Venit nox quando nemo potest operari. *Joan.*, IX, 4.

tière ; et souvent dans la religion on a abusé de cette partie de la parabole. L'hérétique a prétendu en conclure que dans le royaume des cieux les récompenses des saints sont toutes égales, et le libertin a cherché à s'en prévaloir pour autoriser le retardement de sa conversion. Mais nous disons à l'un et à l'autre : Est-ce dans des allégories qu'il faut chercher la précision de la doctrine, et la stricte rigueur des règles ? Convient-il de tordre, de presser toutes les circonstances d'une parabole pour en exprimer des conséquences étrangères à l'objet de la parabole? Non, l'intention du divin Sauveur n'a pas été d'annoncer par là une égalité de gloire entre les saints qui règnent dans le ciel. La même bouche qui a dit que le denier était donné également à tous les ouvriers, a déclaré que dans la maison du Père céleste il y a beaucoup de demeures (1) ; et montrant quel doit être le plus grand dans le royaume des cieux, a enseigné que ce serait celui qui se serait abaissé comme un enfant sur la terre (2). Tous reçoivent la même récompense, mais ils ne la reçoivent pas tous égale : elle est la même dans sa nature, parce qu'elle consiste dans la possession de Dieu ; la même dans son effet, parce qu'elle comble tous leurs vœux, sans rien laisser à désirer pour le bonheur ; la même dans sa durée, puisqu'elle n'a de terme que l'éternité ; mais elle n'est pas pour cela la même dans son intensité. Sa mesure dans les uns et dans les autres est différente. Ainsi les réprouvés subissent dans l'enfer le même châtiment, quoique leurs peines soient toutes proportionnées à leurs crimes.

Gardons-nous pareillement de la criminelle et fatale pensée, qu'en accordant la même récompense aux ouvriers venus dans les différentes heures, Jésus-Christ nous autorise à retarder jusqu'au soir de notre vie l'ouvrage de notre sanctification. Pécheurs, qui voulez vous prévaloir de ce misérable raisonnement, savez-vous si le soir de votre vie n'est pas déjà arrivé : si tandis que vous comptez encore sur de longs jours, la mort n'étend pas déjà vers vous son bras, et ne commence pas à déployer sur vos têtes le voile funè-

(1) In domo Patris mei mansiones multæ sunt. *Joan.*, XIV, 2.

(2) Quis putas major est in regno cœlorum... ? Quicumque ergo humiliaverit se sicut et parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. *Matth.*, XVIII, 1 et 4.

bre dont elle va vous ensevelir ? Les ouvriers de la onzième heure reçoivent le même prix que ceux de la première : mais s'ils ne sont pas venus plus tôt au travail, c'est qu'ils n'y ont pas été appelés plus tôt. Ils ont été fidèles, comme les autres, à la première invitation ; ils ont travaillé, comme les autres, jusqu'à la fin de la journée. Leurs intentions, leur zèle ont été les mêmes, et c'est là ce qui leur vaut du père de famille la même récompense. Y avez-vous le même titre, vous qu'il a si souvent et si inutilement invités ; vous qui passez jusqu'au dernier moment de votre vie dans les dissipations, dont les moins coupables sont celles qui ne sont que frivoles ?

Examinons le véritable sens de cette partie de la parabole, et considérons l'instruction que renferme ce denier également accordé à ceux qui ont inégalement travaillé. Ce n'est pas d'après le temps, c'est d'après la ferveur du service que Dieu distribue ses récompenses: il a égard, non à la quantité, mais à la qualité des œuvres ; il ne les compte pas, mais il les pèse. Ils sont heureux, sans doute, ceux qui, dès leur première jeunesse, se sont chargés du joug du Seigneur, et ils ont de grands avantages : mais enfin la longueur du travail peut-être compensée par l'ardeur. Le voyageur qui s'est mis en route trop tard peut, en précipitant sa marche, atteindre et même surpasser celui qui, parti de grand matin a marché plus lentement. Celui-là a toujours suffisamment travaillé à la vigne du Seigneur, qui a bien travaillé. Telle est l'indulgente bonté de notre Père qui est aux cieux, que tout le temps perdu en frivolités, ou consumé en vices avant la conversion, a disparu devant ses yeux ; il ne voit plus que la pénitence, qu'il estime, non par sa durée, mais par son amertume ; non par la multiplicité des exercices, mais par la profondeur du repentir. Pécheurs revenus à Dieu sur le soir de votre vie, que cette idée est consolante, qu'elle est encourageante pour vous ! Non, si votre conversion est véritable et entière, elle n'est plus tardive. Ne vous affligez pas du peu de temps qui vous reste pour déplorer, pour réparer, pour expier vos péchés. Veuillez l'employer, et vous en aurez suffisamment: et votre pénitence sera parfaite, dès qu'il ne manquera rien à vos désirs.

C'est ainsi que juge celui qui, lisant dans le fond des cœurs, prononce d'après leurs dispositions les arrêts de sa justice : mais les jugements des hommes, qui ne peuvent voir que l'extérieur, sont souvent bien différents. Il n'est que trop commun, parmi ceux mêmes qui se piquent de religion et de régularité, de juger le prochain avec une légèreté téméraire : de faire entre soi et les autres des comparaisons infectées toujours d'orgueil, souvent de malignité, quelquefois de fausseté. Vous n'apercevez que des surfaces, et vous prétendez juger l'intérieur ! vous vous préférez à ce frère converti depuis peu, parce que dites-vous, depuis long-temps vous êtes dans la voie du salut ! Savez-vous si depuis qu'il y est entré, il n'a pas fait de grands pas qui l'ont déjà fait vous devancer de très-loin ? Et combien ne voyons-nous pas de pénitents qui, excités par le souvenir même de leurs fautes, se sont élevés au rang des plus grands saints ! Ces pécheurs mêmes que votre piété fastueuse dédaigne, et avec qui, semblable au pharisien de l'Évangile vis-à-vis du publicain, vous faites de vous-même un parallèle insultant, sont peut-être destinés à une plus haute perfection que vous ; peut-être sont-ils, comme Paul et Augustin, prêts à devenir des vases d'élection ; peut-être comme tant d'autres pécheurs, et des livres saints, et des annales de l'Église, vont-ils être incessamment les modèles d'une sainteté à laquelle vous êtes incapable d'atteindre. C'est à vous, autant qu'aux Juifs de son temps, que le Sauveur adresse ces paroles : Je vous le dis en vérité, les publicains et les prostituées vous précèderont dans le royaume de Dieu (1). Ce n'est pas sur vos frères, c'est sur vous-même que vous devez tourner, peut-être avec plus d'équité, mais certainement avec plus d'utilité, la sévérité de vos jugements ! Ce fut une grande grâce sans doute que Dieu vous accorda, quand il vous appela dès votre jeunesse au bonheur inestimable de le servir ; mais ce fut de sa part une pure grâce, et il est injuste à vous d'en tirer vanité. Loin de vous enorgueillir, elle doit au contraire vous humilier, parce qu'elle vous oblige à une reconnaissance particulière,

(1) Amen, amen, dico vobis quia publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei. *Matt.*, XXI, 31.

et qu'elle vous impose de plus grands devoirs. Plus la somme des talents que vous avez reçue en dépôt est forte, plus sera considérable le compte que vous aurez à en rendre. David conjure le Seigneur de ne pas entrer en jugement avec lui, parce qu'aucun homme ne peut être justifié en sa présence (1). Vous imaginez-vous l'être? Vous confiez-vous, comme faisaient les Juifs, sur la multiplicité de vos œuvres pieuses? Mais démêlez-vous avec certitude dans vous-même le motif dont elles procèdent, et qui seul peut faire leur mérite? Êtes-vous assuré qu'elles ne sont souillées par aucun péché? Savez-vous positivement ce que doivent rabattre de leur prétendue valeur les imperfections, les négligences, les fautes journalières auxquelles vous êtes si sujet? En donnant le même prix aux ouvriers qui sont venus aux diverses heures, Jésus-Christ leur apprend à tous qu'ils ne doivent pas se préférer les uns aux autres; il ranime l'espérance des derniers qui pourraient craindre de n'avoir pas assez de temps pour mériter; il rabat la présomption des premiers, qui pourraient se figurer qu'ils ont de plus grands droits que les autres. Il va leur donner une leçon plus forte encore.

Les premiers s'approchant, s'attendaient à recevoir davantage; mais eux aussi reçurent chacun un denier. En le recevant ils murmuraient contre le père de famille disant: Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les égalez à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais s'adressant à l'un d'eux, il lui dit: Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous: je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Votre œil doit-il être mauvais parce que je suis bon?

Jésus-Christ nous présente ici l'exemple de ce vice déplorable, qui dans l'enfer est le principal supplice des damnés, qui sur la terre en est l'anticipation. Les autres passions, dans leur dépravation, procurent au moins quelque plaisir; l'envie ne se repaît que de chagrins. Elle tourmente celui qui

(1) Non intres in judicium cum servo tuo, Domine: quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Psalm.*, CXLII. 2.

en est atteint, bien plus encore que ceux qui en sont l'objet. C'est une vipère qui commence par déchirer le sein qui l'a conçue. Tout ce qui contribue au bonheur des autres fait le désespoir de l'envieux : il semblerait que tout ce qu'ils possèdent, et voudrait leur ravir, ce sont eux qui le lui ont enlevé. Toute vertu l'importune, tout talent l'offusque, tout sujet l'attriste ; et comme il déteste tout ce qui a quelques qualités, il en est à son tour détesté et encore plus méprisé : il est l'ennemi de la société entière. Ce malheureux vice n'est pas, à beaucoup près, aussi rare qu'on pourrait le croire. Ce fut lui qui rougit la terre du premier sang ; et depuis ce crime, combien d'autres n'a-t-il pas continué à faire commettre? S'il ne paraît pas aussi commun qu'il l'est en effet, c'est parce qu'on s'attache avec grand soin à le cacher. Telle est la juste honte qu'il inspire, qu'on ne se l'avoue pas à soi-même ; on s'efforce de se le dissimuler, et souvent on y parvient. Rentrez en vous-même, et sondant les replis de votre conscience, examinez si les détractions, si les murmures que vous vous êtes si souvent permis, et que vous coloriez aux yeux du public et aux vôtres des prétextes de bien public, de justice, de franchise, n'ont pas eu pour principe un sentiment secret d'envie, et pour motif réel le chagrin d'une réputation qui vous faisait ombrage, le dépit d'une élévation que vous jalousiez. Cessez enfin de vous faire une illusion funeste, et puisque vous sentez toute la bassesse de cette affreuse passion, arrachez-en de votre cœur jusqu'aux dernières racines.

Les ouvriers de notre évangile étaient d'autant plus inexcusables dans leurs murmures, qu'ils n'avaient envers le maître de la vigne d'autre titre que sa promesse, à laquelle il était fidèle, puisqu'il leur donnait le prix convenu. Nous sommes vis-à-vis de Dieu dans la même situation ; nous n'avons aucun droit sur lui et sur ses grâces. Enfants de colère, par nous-mêmes nous ne méritons que ses châtiments ; tous les biens qu'il verse sur nous sont, relativement à nous, des dons purement gratuits de sa miséricorde. Nous n'avons pour les réclamer d'autre titre que la promesse qu'il a daigné nous faire de ses récompenses, si nous travaillons à sa vigne avec constance. C'est par fidélité à son engagement, et non par justice pour nos mérites, qu'il nous

les accorde ; c'est à lui-même bien plus qu'à nous qu'il les doit. Convaincus de cette essentielle vérité, certains que tous les bienfaits dont sa bonté ne cesse de nous combler, il pourrait sans injustice nous les refuser, d'abord pénétrons-nous de la vive reconnaissance qu'ils doivent nous inspirer ; ensuite ne nous offensons pas si nous n'en recevons point de plus étendus et de plus abondants. Enfin gardons-nous surtout de murmurer, quand nous en voyons d'autres plus favorisés des dons de Dieu dans l'ordre de la nature, de la fortune ou de la grâce. Soyons d'avance sur la terre comme nous espérons être un jour dans le ciel, heureux du bonheur de tous nos frères, jouissant du bien qui leur arrive. En servant Dieu avec toute la fidélité et le zèle dont nous sommes capables, désirons qu'il soit servi plus parfaitement encore par les autres. Que le spectacle des hommes pieux qui sont plus avancés que nous dans la carrière de la sainteté, nous anime d'une noble émulation de les atteindre, et non d'une basse jalousie de les ravaler. Que votre nom soit sanctifié sur la terre comme il l'est dans le ciel, disons-nous à Dieu tous les jours dans la prière qu'il nous a enseignée ; que ce sentiment soit toujours dans notre cœur, comme l'expression en est journellement dans notre bouche.

La réponse du père de famille aux ouvriers mécontents, nous présente encore une instruction. Il donne à tous ce qu'il leur a promis ; il accorde à quelques-uns davantage, et il déclare qu'il est le maître d'en user ainsi. Par là, il nous apprend à distinguer les devoirs de justice des œuvres de charité. Nous devons les premiers strictement et rigoureusement. Rien ne peut nous autoriser à retenir ce qui appartient à autrui ; mais si nous ne pouvons lui refuser ce qu'il lui est dû, nous pouvons lui accorder davantage. Il nous est sévèrement défendu de rester vis-à-vis de lui en deçà de la ligne de justice ; mais il nous est permis et même recommandé d'aller au delà ; et c'est là que commence la bienfaisance. La bienfaisance ne contrarie jamais la justice, elle l'excède toujours ; elle ne fait jamais le bien des uns aux dépens des autres ; mais en rendant aux uns ce qui leur appartient, elle accorde aux autres plus qu'il ne leur est dû. La bienfaisance, qui est une partie essentielle de la

charité, est prescrite de même que la justice, mais ses devoirs ne sont pas aussi exactement circonscrits ; sa dette est également rigoureuse, mais sa quotité, les personnes à qui elle est due, la manière de l'acquitter, ne sont pas déterminées avec la même précision : son exercice admet quelque latitude, souffre les prédilections, permet les préférences. Vous êtes strictement tenu de faire du bien à vos frères ; mais les circonstances sont rares où vous êtes tenu d'en faire à tel plutôt qu'à tel autre. La conséquence de cette vérité est que, comme les ouvriers de cet évangile, j'ai tort de me plaindre, quand les bienfaits que j'ai désirés ne tombent pas sur moi. Dès que ce sont des bienfaits, je n'y avais pas droit ; on a pu, sans me faire injustice, les verser sur un autre. On ne m'a pas nui, parce qu'on a manqué de me donner ce qui ne m'était pas dû. Si cette règle si simple, et dont la vérité est si frappante, était observée, combien de plaintes et de murmures seraient supprimés !

C'est ainsi que les derniers deviendront les premiers, et que les premiers seront les derniers.

Il ne faut pas prendre cette proposition dans son universalité absolue, et croire que tous ceux qui se sont livrés tard au service de Dieu précèderont pour cela ceux qui l'ont servi de bonne heure. Loin de nous cette pensée, aussi injurieuse à la sagesse qu'à la justice divine, qui tendrait à encourager les délais de la conversion, sévèrement condamnés. L'idée du divin Sauveur est seulement que parmi ceux qui sont les derniers dans l'ordre de la vocation, plusieurs deviendront les premiers dans l'ordre de la gloire ; que l'on verra des pénitents plus pénétrés d'humilité, plus enflammés de charité, s'élever au-dessus des justes moins animés de ces vertus ; et que ceux qui auront travaillé à leur salut moins longtemps, mais plus fortement, dépasseront ceux qui y auront mis plus de temps et moins d'ardeur.

Car il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Vérité terrible, mais incontestable, que nous ne pouvons trop souvent, trop profondément méditer. L'Esprit-Saint, pour que nous en soyons plus vivement frappés, nous la rappelle fréquemment. Considérez Noé seul avec sa famille, sauvé des eaux du déluge ; Loth et ses filles échappant aux flammes de Sodome ; deux Israélites, parmi tous ceux qui

sont sortis d'Égypte, parvenant à la terre promise. Voyez dans Isaïe les élus comparés au petit nombre d'olives restées après la récolte (1). Écoutez le Sauveur déclarant que la porte de la perdition est large, et la foule qui s'y précipite, nombreuse ; que celle du salut est étroite, et que peu de personnes la trouvent (2). Mais est-il nécessaire de recourir à l'autorité sacrée pour se convaincre du petit nombre de ceux qui seront sauvés ? Jetez les yeux sur le monde ; et sans parler même des peuples qui vivent dans les ténèbres de l'erreur, examinez si parmi les hommes éclairés des lumières de la foi, il en est beaucoup qui aient droit à la récompense divine. Comparez la loi de Jésus-Christ à son exécution ; ses principes, aux maximes mondaines ; ses règles, à nos mœurs. Retranchez de la masse des hommes avec lesquels vous passez vos jours, d'abord tous ceux qui se font une gloire de n'avoir point de religion ; ensuite ceux qui, sans avoir cette funeste manie, vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu, s'abandonnent sans frein et sans mesure à toute l'impétuosité de leurs passions ; enfin ceux qui, plus modérés dans leurs désirs ne se permettent que les défauts qui les flattent le plus, remplissent d'ailleurs les devoirs qui les gênent le moins, et qui voudraient, dans leurs vaines pensées, arriver par les aisances, par les agréments, par les plaisirs de la vie, au bonheur du ciel. Que restera-t-il, grand Dieu ! pour le salut ? Cherchez, parmi ceux mêmes qui se disent chrétiens, les vertus chrétiennes : l'humilité, l'abnégation, la mortification, la résignation, la charité, qui sont dans notre sainte loi, non de simples conseils, mais de stricts préceptes. Après cet examen, vous sera-t-il encore possible de douter de la maxime de notre évangile, qu'il y a peu d'élus ?

Quel est dont l'aveuglement, quelle est l'inconséquence de ceux qui prétendent justifier leur conduite par les exemples qui les environnent ; qui croient s'excuser de l'omission

(1) Hæc erunt in medio terræ, in medio populorum ; quomodo si paucæ olivæ, quæ remanserunt, excutiantur ex olea. *Isa.*, XXVI. 13.

(2) Intrate per angustam portam : quia lata porta, et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. Quam angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam ! *Matth.*, VII. 13 et 14.

des devoirs ou de la pratique des vices, en disant qu'ils ne font que ce que tout le monde fait, et qu'agir autrement serait se singulariser ! Cette excuse que vous alléguez fait elle-même votre condamnation. C'est précisément parce que le monde agit ainsi, que vous devez agir autrement. Le monde, vous ne pouvez en douter, est dans la voie de perdition : le suivre, c'est donc évidemment courir à votre perte. En vous associant à ses actions, vous partagez son sort. Dès que vous imitez ses exemples, vous vous soumettez à sa condamnation. Votre raisonnement revient à dire que vous aimez mieux vous damner avec la multitude, que vous sauver avec le petit nombre. C'est en se singularisant par leurs vertus, que tous les saints sont parvenus à la gloire ; il n'y a pas pour vous d'autre moyen de salut que pour eux. Quand les libertins vous traitent d'homme singulier, commencez à croire que vous êtes dans la route du ciel, et n'estimez votre conduite qu'autant qu'elle sera différente de la leur.

Le nombre des élus est petit. En conclurons-nous avec les disciples : Qui donc peut être sauvé (1) ? Désespèrerons-nous de notre salut ? Ah ! gardons-nous de cette fatale pensée, ce serait le plus grand de nos malheurs. Concluons au contraire du petit nombre des élus, que nous devons faire tous nos efforts pour en être. Lorsque dans les temps de contagion, la mort se promène sur nos villes et sur nos campagnes, moissonnant un grand nombre de têtes, courez-vous au-devant de ses coups ? ne cherchez-vous pas même à vous préserver de ses atteintes à vous séquestrer de la foule des mourants, à vous éloigner de leur air empesté ? Les précautions que vous prenez pour la vie de votre corps, employez-les au salut de votre âme. Fuyez l'air pestilentiel qu'exhalent tant de malades qui vous environnent ; garantissez-vous de leur souffle contagieux. Connaissant les causes de leeurs maux, évitez-les avec soin : et vivant autrement qu'ils n'ont vécu, méritez de ne pas éprouver leur triste sort.

(1) Auditis autem his, discipuli mirabantur valde dicentes : Quis ergo poterit salvus esse ? *Matth.*, XIX. 25.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Multi vocati, pauci vero electi.
Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus. *Math.*, XX. 16.

Avant de méditer, M. F., sur ce que cette proposition a de terrible, commençons par goûter ce qu'elle nous offre de consolations et d'espérances. Il est donc vrai que plusieurs, c'est-à-dire, selon le langage de l'Écriture et la tradition des interprètes, il est donc vrai que tous sont appelés au royaume de Dieu, que Dieu juste ne fait aucune acception des personnes, qu'il n'y a point en Jésus-Christ de Juif ni de Gentil, que s'il est mort plus particulièrement pour les fidèles, comme parle saint Paul, il est mort généralement pour tous les hommes et veut enfin que tous arrivent à la connaissance de la vérité. Elle est donc solennellement condamnée, cette doctrine, absurde autant qu'elle est impie, qui attribuerait à Dieu une odieuse partialité et un système de réprobation dont la dureté révolte la raison comme le sentiment : et la divine Providence se trouve également vengée, et de l'assertion du sectaire qui prétend que le Sauveur n'est mort que pour les seuls prédestinés, abandonnant ainsi à une ruine certaine la cause du genre humain, et des blasphèmes du mécréant qui accuse le Ciel d'injustice, sous le prétexte qu'il n'a pas ouvert à tous les hommes les voies du salut éternel. Oui, M. F., Dieu les appelle tous, il donne à tous les moyens d'arriver à leur fin, et s'il les distribue dans une proportion et une mesure inégale, la faveur dont il use envers plusieurs ne porte aucune atteinte à la justice qu'il exerce envers tous les autres : il les appelle par le spectacle de l'univers qui le révèle à tous les yeux ; il les appelle par le *sentiment* intérieur et la voix de la conscience qui le rend sensible à tous les cœurs ; il les appelle par la parole de l'Évangile qui a parcouru toute la terre. De là, M. F., quels motifs d'encouragement et de confiance ! quelle joie de pouvoir se dire : Je suis appelé, je

suis sur la voie du ciel ; le Dieu bon, le Père tendre qui m'a mis dans cette voie, veut bien sans doute que j'arrive au terme ; si je n'arrive pas, la faute en est à ma malice, et non à sa volonté toute de bienveillance et d'amour !... Mais s'il est doux de penser que tous sont appelés, qui peut entendre sans frémir la suite des paroles de mon texte : Tous sont appelés, mais peu sont élus ! *Multi vocati, pauci vero electi.* J'ai hésité, je l'avoue, si je vous ferais partager la terreur dont mon âme est saisie quand je médite cette parole ; j'ai craint d'alarmer sans fruit les consciences craintives, de décourager peut-être ce qui est faible encore dans la foi et dans la vertu ; mais je me suis rappelé que la crainte est le commencement de la sagesse ; je ne veux pas être plus prudent ni plus délicat que mon divin Maître, qui n'a pas fait scrupule d'enseigner ces vérités et qui nous a commandé de les prêcher en son nom. Je ne vous donnerai d'ailleurs que la pure parole des Écritures, et ne raisonnerai que d'après les principes de la foi, évitant de mêler les exagérations du zèle dans un sujet qui n'a pas besoin d'être animé par l'imagination pour être fort et terrible, et si, contre mon intention, je viens à vous contrister, j'espère, avec saint Paul, que je vous contristerai pour votre amendement et pour votre pénitence. C'est pour arriver à ce but légitime que j'établis deux propositions dont le développement fera la matière de cet entretien. Il est certain que le nombre des élus sera petit ; il est incertain si nous serons de ce petit nombre.

Quand je dis que le nombre des élus sera petit eu égard à la multitude des réprouvés, je n'ai pas besoin, pour justifier ma proposition, d'étendre les termes de cette comparaison à l'universalité du genre humain. La vérité que je vous prêche serait moins alarmante pour nous, si ce qu'elle a d'exécutif et d'absolu ne s'appliquait qu'aux païens qui ne connaissent point Dieu ou qui le connaissant ne le glorifient point comme Dieu, ou à ces peuples engagés par leur propre malice ou par un juste châtiment de Dieu dans les voies du schisme et de l'hérésie. Je parle ici des enfants mêmes de l'Église véritable ; je dis qu'au sein même de l'Église catholique, le nombre des élus sera le petit nombre, et

je le prouve par l'Écriture, par les sentiments des saints, et par la raison même éclairée des lumières de la foi.

Par l'Écriture. S'il est vrai que le Vieux Testament ne soit que l'ombre du Nouveau, et que tout ce qui arrivait aux anciens leur arrivât en figure de l'avenir, nous ne lirons point sans en être frappés, les exemples multipliés que nous offrent les livres saints des rares exceptions de justice ou de salut au milieu d'une corruption ou d'une ruine universelle. Ce n'est pas sans doute sans une intention profonde qu'ils nous montrent Noé et sa famille seuls préservés du déluge où périt toute la race humaine, un Abraham seul discerné dans la foule des habitants de la Chaldée, un Job seul juste dans la terre de l'Idumée, un Loth échappé seul à la pluie de feu qui consume une ville criminelle, Caleb et Josué seuls admis dans la terre de promesse entre tant de milliers d'hommes qui depuis quarante ans la saluaient de loin et l'appelaient de tous leurs vœux, les dix justes de Ninive, les trois jeunes Hébreux dans Babylone, et dans tout le royaume d'Israël les six mille qui seuls ont eu le courage de ne pas fléchir le genou devant Baal. C'est bien encore, et toute la tradition nous autorise à le croire, c'est bien encore au petit nombre des élus que le prophète Isaïe (1) fait allusion, quand il compare les restes d'Israël que Dieu doit recueillir à la fin des temps, à ces rares olives qui apparaissent après la récolte sur les branches dépouillées, à ces grappes échappées à l'œil du vendangeur, à ces épis oubliés que ramasse la glaneuse dans un champ moissonné : *Quomodo si paucæ olivæ... et racemi, cum finita fuerit vindemia.* Mais c'est surtout dans l'Évangile que se manifeste avec plus de force et de clarté le redoutable mystère de l'élection du petit nombre. Ici, plus de voile, plus d'allégorie ; mais des paroles fermes et précises, des sentences pleines de gravité, des oracles solennels qui ne souffrent aucun adoucissement et ne permettent aucune faveur dans leur interprétation. On sent que c'est le Maître qui parle, et qui raconte les choses dans la vie à venir, telles qu'il les a vues de toute éternité dans le sein de son Père. Bien que ses paroles paraissent dures, qu'elles excitent la surprise, la terreur dans les uns,

(1) *Is.*, XXIV.

qu'elles provoquent même contre lui l'indignation des autres, il n'affaiblit rien de leur sainte austérité. Que voulez-vous de plus clair et de plus absolu que cette sentence : *Beaucoup sont appelés, et peu sont élus* .. Ou si vous jugez qu'elle a besoin d'éclaircissement et de commentaire, vous le trouverez dans cette autre parole : « Entrez par la voie étroite, parce que celle qui conduit à l'abîme est large et spacieuse, et la foule insensée s'y précipite en aveugle ; mais, au contraire, qu'elle est étroite et d'un accès difficile la voie qui mène à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent (1) ! » Comme s'ils avaient mal compris sa pensée, ses disciples lui demandent à plusieurs reprises, s'il est bien vrai qu'il y en ait peu qui se sauvent (2). Il se contente de leur répondre : « Efforcez-vous d'entrer par la voie étroite, parce que, je vous le dis, plusieurs chercheront à y entrer et ne le pourront pas. » Accablés par cette continuité de réponses toujours uniformes, les disciples s'emportent jusqu'à dire : Et qui donc pourra se sauver ? *Quis ergo poterit salvus esse* ? Jésus les laisse s'émouvoir, et ne leur adresse d'autre consolation que cette parole qui ajoute encore à leur terreur : « Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu. » Et pour leur montrer que dans cette grave question, on ne peut rien préjuger des circonstances du lieu, de la naissance, de la qualité d'étranger ou de fils d'Abraham, il leur dit qu'aux jours d'Élie il y avait plusieurs veuves en Israël, lorsque la famine désolait la terre, et que le Prophète ne fut envoyé qu'à la veuve de Sarepta ; de même qu'au temps d'Élisée, Israël comptait un grand nombre de lépreux, et que la grâce d'une guérison miraculeuse ne fut accordée qu'à Naaman de Syrie.

De là, cette frayeur religieuse dont les saints eux-mêmes étaient remplis quand ils venaient à méditer sur les jugements de Dieu. Un saint Paul ne se rassurait ni sur ses révélations, ni sur ses miracles, ni sur ses travaux immenses, ni sur les chaînes qu'il portait pour le nom de Jésus-Christ ; il tremblait de tous ses membres, dans la crainte qu'après avoir prêché aux autres les vérités du salut il ne

(1) *Matth.*, VII. 13 et 14.
(2) Si pauci sunt qui salvantur. *Luc.*, XIII. 23.

fût lui-même réprouvé. Il disait bien : « Ma conscience ne me fait aucun reproche » ; mais il ajoutait : « Je ne suis pas pour cela justifié ». Un saint Jérôme, à qui ses veilles, ses austérités, sa retraite profonde semblaient donner des gages certains de sa prédestination, ne se possédait pas de crainte, préoccupé qu'il était de la terrible trompette du jugement dont le bruit retentissait à son oreille. Si quelques-uns, à leur dernière heure, s'abandonnaient au sentiment d'une humble confiance dans la bonté de Dieu, le plus grand nombre, après une vie toute de vertus et de sacrifices, n'envisageaient qu'avec effroi le danger de ce dernier passage ; on les voyait sur leur lit de mort, interroger les regards des assistants, solliciter le secours de leurs prières, et leur demander d'une voix troublée : Pensez-vous que Dieu me fera miséricorde ? Ah ! mes Frères, qui de nous ne tremblera pas, quand les saints ont tremblé ? et si le juste est à peine sauvé, quelle espérance reste-t-il aux pécheurs et aux impies ? Et sans nous arrêter plus longtemps aux témoignages des Écritures et aux sentiments des saints, la raison toute seule suffit à l'observateur attentif pour le convaincre de cette effrayante vérité du petit nombre des élus. Je ne parle point ici de cette raison hautaine qui prétend dicter des lois à la justice de Dieu, réformer ser décrets, élargir la voie du ciel et stipuler les conditions de notre admission à la souveraine béatitude ; ni de cette raison mondaine et frivole qui décide avec une incroyable légèreté les questions les plus terribles, trouve dans les plus vains prétextes des motifs de sécurité, se fait une sauvegarde de ses illusions et prend ses fantaisies pour des oracles ; mais de cette raison sérieuse et chrétienne qui se forme d'après les principes de la foi et se règle sur les maximes de l'Évangile. Or cette raison évangélique nous enseigne que pour appartenir à la société des élus, il faut avoir été constamment fidèle, ou avoir réparé ses infidélités par une sincère pénitence ; que rien de souillé ne peut entrer dans la terre des saints, et qu'en un mot le ciel ne sera donné qu'à l'innocence ou au repentir. Sur ces principes, mes Frères, allons à la découverte des élus, cherchons d'abord les âmes innocentes qui ont conservé dans sa première blancheur cette robe virginale dont la Religion les

revêtit sur les fonts de baptême ? Mais où trouverons-nous ces âmes heureuses, ces anges de la terre?... Prenez garde, mes Frères, je ne dis pas qu'il est impossible d'en trouver ; je sais que le bras de Dieu n'est pas raccourci ; j'ai de la foi aux miracles de la grâce ; je crois même, autant qu'il est permis à la faiblesse humaine d'en juger, je crois avoir rencontré, dans l'exercice de mon ministère, quelques-uns de ces prodiges, et j'en ai pleuré de repentir, d'admiration et de joie. Je dis seulement : Dans quel nombre, dans quelle proportion se présentent ces exemples ? et loin d'affaiblir la preuve que je veux établir, leur rareté même ne vient-elle pas la confirmer ? J'en appelle à vos consciences : dans quel âge de la vie espérons-nous trouver des exceptions plus nombreuses à cette corruption universelle qui nous inonde comme un déluge ? Sera-ce dans la vieillesse, chargée d'ordinaire de plus de péchés que de jours ? dans l'âge mûr, tourmenté par l'ambition, dévoré par les sollicitudes de la vie ? dans la jeunesse, livrée à toutes les séductions de l'orgueil et à tous les enchantements des plaisirs ? dans l'enfance, mûre aujourd'hui pour le crime et en qui le vice, pour se développer, n'attend plus le nombre des années ? Mais, à défaut d'âmes fidèles qui n'aient jamais failli, chercherons-nous les élus dans les âmes pénitentes ? Je ne dirai point, si vous le voulez, avec un saint Père, qu'ici les exceptions deviennent plus rares encore, et qu'il est plus aisé peut-être de rencontrer des âmes innocentes que de véritables pénitents ; mais je ne puis me défendre d'une impression de terreur, quand j'entends l'apôtre saint Paul (1) nous dire, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que ceux qui sont retombés après avoir goûté le don céleste soient renouvelés par la pénitence. Il n'est donc que trop vrai, mes frères, que le nombre des élus sera petit ; j'ajoute qu'il est incertain si nous serons de ce petit nombre.

Commençons d'abord par écarter de cette discussion les pécheurs publics, scandaleux, ces déserteurs de la vie éternelle, comme les appelle saint Augustin, qui par l'éclat de leurs désordres ou de leur impiété affichent eux-mêmes

(1) *Hæb.*, VI. 4.

leur réprobation. Retranchons encore ces pécheurs secrets, qui tandis qu'ils persévèreront dans leurs habitudes criminelles, ne peuvent se flatter de faire partie du nombre des élus ; ils sont formellement exclus par l'Évangile : « Ni les blasphémateurs, ni les impudiques, ni les intempérants, ni les avares, ni les vindicatifs, ni les ravisseurs du bien d'autrui n'entreront dans le royaume des cieux. » Ne parlons que des justes ou de ceux qui le paraissent. Or je dis que par rapport à leur élection, ils ne peuvent se rassurer ni sur le passé, ni sur le présent, si sur l'avenir.

Ils ne peuvent se rassurer sur le passé. Un seul péché mortel ôte à l'âme sa vie et la place dans un état de réprobation ; sont-ils sûrs de n'avoir jamais offensé Dieu mortellement ? et si leur conscience leur refuse ce témoignage, sont-ils sûrs du moins d'avoir fait pénitence ? Le Sage ne veut pas que nous soyons sans crainte sur une faute même pardonnée : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* On s'est confessé ; mais a-t-on eu la contrition ? et cette contrition a-t-elle été revêtue de tous les caractères qui la rendent efficace ? a-t-on satisfait à Dieu, a-t-on réparé les torts que l'on a faits au prochain dans son honneur ou dans ses biens ? On a reçu l'absolution ; mais cette absolution a-t-elle été ratifiée dans le ciel ? Autant de mystères qui ne seront éclaircis qu'au grand jour des révélations.

Le présent ne leur offre pas plus de motifs de sécurité. Sont-ils sûrs d'avoir la grâce et d'être dans la charité de Jésus-Christ ? A moins qu'un ange ne soit venu le leur révéler, qu'ils tremblent : l'Esprit-Saint déclare expressément que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Peut-être sont-ils de ces sépulcres blanchis qui ont de beaux dehors et ne recèlent au-dedans qu'une poussière de mort et des ossements arides. Peut-être doit-on leur appliquer cette parole de l'Apocalyse : « Vous avez les apparences de la vie, et vous êtes morts. » Mais s'il ne leur est pas donné d'avoir une pleine assurance de leur élection, ne peuvent-ils pas du moins, sur certains indices, en concevoir une présomption légitime ? Oui sans doute, il y a des signes d'après lesquels on peut sagement présumer que l'on est dans l'état de la grâce. Se reconnaissent-ils à ces signes ? C'est une crainte qui domine toutes les craintes, la crainte du

péché ; c'est un désir qui l'emporte sur tous les désirs, le désir du salut ; c'est un zèle persévérant à s'avancer dans les voies de la perfection, zèle généreux qui croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste encore quelque chose à faire ; c'est une fidélité de correspondance à la grâce, qui ajoute incessamment aux mérites acquis des mérites nouveaux ; c'est enfin cette heureuse disposition d'une âme sans reproche et sans peur, toujours prête à quitter la vie, à quelque heure que la mort vienne la surprendre.

Ne trouvant, ni dans le passé ni dans le présent, aucune garantie de notre élection, pouvons-nous, M. F., faire plus de fonds sur l'avenir ? Ah ! c'est ici surtout que l'incertitude devient plus terrible. Toutes nos espérances de salut reposent sur l'accord et dépendent du concours de deux moyens également nécessaires : la grâce de Dieu et la volonté de l'homme. La grâce ne nous manquera jamais, du moins ces grâces ordinaires que Dieu ne refuse à personne. Mais ces grâces spéciales, ces grâces de choix, ces grâces plus puissantes, qui peuvent seules nous aider efficacement dans l'exercice de telle vertu, dans le péril de telle tentation, avons-nous le droit d'y compter ? n'en avons-nous pas comblé la mesure à force de résistances et d'infidélités ? Mais la grâce de la persévérance finale, don purement gratuit, que Dieu ne nous doit à aucun titre, don qui couronne tous les autres, et sans lequel, même avec tous les autres, nous ne serons pas couronnés, cette grâce insigne de la persévérance nous sera-t-elle accordée ? Et quand nous pourrions répondre de la grâce, pouvons-nous répondre de notre volonté ? volonté humaine, de tous les mystères le plus inexplicable, qui fait le mal qu'elle hait, et ne fait pas le bien qu'elle aime ; volonté capricieuse et changeante, qui ne sait plus ce qu'elle voulait hier, sait moins encore ce qu'elle voudra demain, et ne sait pas bien même ce qu'elle veut aujourd'hui; volonté plus mobile que les vagues de l'Océan, que les feuilles agitées au souffle de l'orage, et qui n'est constante, enfin, que dans son éternelle inconstance !

Qu'ai-je donc prétendu, M. F., en exposant aux yeux de votre foi la vérité terrible du petit nombre des élus, et l'incertitude plus affreuse encore si nous serons de ce petit nombre ? Vous effrayer par des exagérations ? Ah ! il ne peut y

avoir ici d'exagération. Les jugements de Dieu qui attendent, dans l'autre vie, ce monde de corruption et de péché, l'y trouveront sans doute tel qu'il est dans celle-ci. Le nombre des élus sera petit, parce qu'ici-bas les véritables chrétiens, les fidèles disciples de l'Évangile, sont en petit nombre ; les saints seront en minorité dans le ciel, parce que les pécheurs sont en majorité sur la terre, et la rareté des couronnes ue viendra que de la rareté des vertus ; et s'il a été vrai de le dire dans les temps les plus florissants du christianisme, il est plus vrai de le dire encore dans nos temps déplorables, où les vérités de la foi s'affaiblissent de jour en jour, où les saints diminuent, pour ne pas dire qu'ils commencent à manquer. Nous n'avons pas besoin d'attendre que le jour de l'éternité se lève, pour juger de l'immense disproportion du nombre des élus d'avec celui des réprouvés ; cette disproportion est déjà connue : elle est visible à tout ce qui a des yeux et assez de sagesse pour sentir que Dieu ne donnera point son royaume à tous ceux qui ne veulent point de ce royaume, et qui d'avance se placent d'eux-mêmes à la gauche, comme s'ils craignaient que la Justice divine ne sût pas les discerner. Ai-je voulu vous décourager, vous pousser au désespoir? Non, mais vous animer à la pratique des vertus qui peuveut rendre votre vocation fructueuse et votre élection certaine ; non, mais vous prémunir contre les dangers d'une confiance présomptueuse qui vous perdrait infailliblement. Ai-je voulu vous faire entendre que le salut est impossible, et que dès là qu'il présente des obstacles insurmontables, le plus court et le plus simple est d'y renoncer ? La paresse, pour en finir avec cette guerre de toute la vie et ces combats de tous les jours, ne demanderait pas mieux que de tirer cette conséquence : mais non, j'ai voulu vous faire entendre, que si le salut n'est pas impossible, il est du moins difficile ; qu'il y a de la folie à traiter des intérêts aussi graves avec moins de sérieux que l'on n'en met à régler ses affaires, avec plus de légèreté peut-être que l'on n'en apporte à soigner ses plaisirs ; et que le parti le plus urgent comme le plus sage est de donner à cette grande affaire, à cette première affaire, à cette seule affaire, votre attention la plus sérieuse et vos soins les plus constants et les plus empressés. Ai-je enfin

voulu affaiblir votre juste confiance dans les miséricordes du Seigneur ? Non, M. F. ; mais voulez-vous vous-mêmes avoir un gage et presque une garantie de votre élection, espérez et tremblez ; si vous cessez d'espérer, ou si vous cessez de trembler, vous cesserez par là même d'être dans la voie des élus. Tremblez, à la pensée de votre faiblesse, au souvenir de vos chutes multipliées ; espérez, mais d'une espérance fondée sur les mérites de Jésus-Christ. Ce mélange de crainte et d'espoir est le présage le plus assuré de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. VIII, v. 4-15.)

En ce temps-là, comme le peuple s'assemblait et accourait à Jésus des villes, il dit en parabole : Celui qui sème alla semer son grain ; et pendant qu'il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin, et fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre tomba sur la pierre, et ayant levé, elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. Une autre tomba parmi les épines, et croissant en même temps, les épines l'étouffèrent. Une autre tomba dans la bonne terre, et ayant levé, elle porta du fruit au centuple, disant cela, il cria : Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

Or, ses disciples lui demandèrent quel était le sens de cette parabole. Il leur dit : Pour vous, il vous a été donné de connaître le royaume de Dieu ; mais aux autres *je parle* seulement en paraboles : afin que voyant, ils ne voient point. et qu'entendant ils ne comprennent point. Or, voici le sens de cette parabole : La semence est la parole de Dieu. Ce qui tombe le long du chemin, ce sont ceux qui écoutent ; le diable vient ensuite, et enlève la parole de leur cœur, de peur que, croyant, ils ne soient sauvés. Ce qui tombe sur la pierre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole, la reçoivent avec joie ; mais ceux-ci n'ont point de racines, ils croient pour un temps, et au temps de la tentation, ils se retirent. Ce qui tombe parmi les épines, ce sont ceux qui écoutent la parole, mais, en allant, ils sont étouffés par les sollicitudes, les richesses et les voluptés de la vie, et ils ne portent point de fruits. Mais ce qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui, écoutant la parole, la conservent dans un cœur bon et excellent, et portent du fruit par la patience.

HOMÉLIE

Sur la parole de Dieu

PAR M. RICAUD.

Vobis datum est nosse mysterium regni, Dei, cæteris autem in parabolis, ut videntes non videant, et audientes non intelligant.
Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils ne comprennent point. *Luc.*, VIII. 10.

Si Jésus-Christ, le Fils éternel du Père, l'image de sa substance, le Verbe incréé, paraissant sur la terre avec tout l'éclat de ses vertus, de sa doctrine et de ses miracles, n'a pas été reçu du monde; si ses paroles divines n'ont produit aucun changement dans la plupart de ceux qui ont eu le bonheur de les entendre, devons-nous être surpris, nous, ses ministres et les faibles instruments de sa grâce, de ne trouver que des contradicteurs, dans le plus grand nombre de ceux qui nous écoutent? de voir que cette divine semence, jetée dans les âmes, produit à peine quelque fruit, tandis que le reste est enlevé par les oiseaux du ciel, foulé aux pieds des passants, ou étouffé au milieu des pierres et des épines ? Non, mes frères, le disciple n'est pas plus que le maître : s'ils ont résisté à Jésus-Christ, ils nous résisteront à nous-mêmes. Consolons-nous donc au milieu des travaux si infructueux de notre ministère, en nous voyant conformes à notre divin modèle; et que la fidélité de ces âmes choisies qui reçoivent avec fruit la divine parole, nous dédommage de l'indifférence et de l'endurcissement de celles qui ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre. *Vobis datum est.*

Mais d'où vient que la parole de Dieu, si efficace en elle-même, produit si peu d'effet dans la plupart de ceux qui l'écoutent? c'est ce que j'entreprends d'examiner aujourd'hui. Cette stérilité ne vient pas de la parole elle-même : c'est le même grain que le père de famille jette dans la bonne terre comme dans celle qui ne produit rien. Cette stérilité vient uniquement de nous-mêmes; c'est nous qui

étouffons dans nos cœurs cette divine semence ; qui en empêchons l'effet ; et cela pourquoi ? Parce que nous ne connaissons pas assez cette divine parole, et que nous ne nous connaissons pas assez nous-mêmes. Double cause de cette malheureuse inefficacité, à laquelle j'entreprends de remédier aujourd'hui, en vous montrant tout à la fois ce qu'est pour vous la parole de Dieu, et ce que vous êtes à son égard. Excellence de la parole de Dieu, obstacles qu'elle trouve dans nous à son efficacité : c'est le sujet et le partage de cette homélie.

PREMIER POINT.

Excellence de la parole de Dieu.

Je commence cette première partie, chrétiens auditeurs, en établissant un principe qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins fondé sur la Sainte Écriture et sur la tradition, comme je vous le montrerai par toute la suite de ce discours, c'est que la parole de Dieu n'est pas quelque chose de moins auguste que le corps même de Jésus-Christ. C'est saint Augustin qui le dit en propres termes : *Non est minus verbum Dei, quam corpus Christi.* Saint Athanase nous assure que la chaire où Dieu nous fait entendre sa parole, n'est pas moins respectable que l'autel où il nous distribue son corps. Or, d'après ce principe dont je me réserve de vous prouver dans la suite la certitude, je dis que ce qui nous rend l'autel si respectable, c'est que Jésus-Christ y est tout à la fois le prêtre et la victime ; mais la même chose arrive encore à l'égard de cette chaire autour de laquelle vous êtes ici assemblés : c'est Jésus-Christ qui y est tout à la fois le prédicateur et la parole ; c'est lui qui prêche, et c'est lui qui y est prêché : deux réflexions bien propres à nous faire comprendre toute l'excellence et toute la sublimité du ministère de la parole de Dieu. Commençons.

Je dis d'abord que c'est Jésus-Christ qui prêche dans nos chaires ; et pour le prouver je n'ai besoin que de recourir à notre évangile. Celui qui sème, nous dit notre divin Sauveur, est sorti pour jeter le grain en terre. *Exiit qui seminat seminare semen.* Quel est cet auguste semeur qui nous est présenté dès le commencement de notre parabole ? Tous

les Saints Pères nous assurent que c'est Jésus-Christ : c'est lui qui est sorti du sein de son Père, en se manifestant au dehors pour répandre partout sa divine parole. Dieu, dit l'apôtre, après avoir parlé longtemps aux hommes par la bouche de ses prophètes, a voulu, dans ces derniers temps, leur parler par son propre Fils. Ce divin Maître venant au monde, a passé les trente premières années de sa vie à pratiquer lui-même ce qu'il devait enseigner aux autres. Ensuite il a consacré trois ans à l'exercice de son ministère : il a parcouru toute la Judée en annonçant partout son Évangile; enfin, arrivé au terme de sa course, il a envoyé ses apôtres pour exercer après lui le même ministère. Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il; je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise : allez, enseignez toutes les nations : voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. *Ite, docete omnes gentes : ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi.* Or de là il suit, mes très-chers frères, que, lorsque nous vous annonçons la divine parole, c'est Jésus-Christ qui vous prêche par notre bouche. *Exiit.* En effet, nous sommes envoyés par les successeurs de ces apôtres auxquels Jésus-Christ a ordonné d'enseigner toutes les nations, et avec lesquels il a promis de demeurer jusqu'à la consommation des siècles. Dès que nous sommes envoyés par l'Église, nous vous parlons au nom de Jésus-Christ ; ou pour mieux dire, c'est Jésus-Christ qui vous parle en nous. *Exiit.* Nous ne sommes pas véritablement infaillibles, comme l'étaient les apôtres, en vertu de la promesse de Jésus-Christ : cette infaillibilité ne regarde que le corps des premiers pasteurs à qui elle a été promise. Mais pour nous, quoique sujets à l'erreur, tant que notre doctrine est conforme à celle de l'Église, et avouée par le premier pasteur, vous devez la recevoir comme la doctrine même de Jésus-Christ, et l'entendre, quand nous vous l'annonçons, comme si vous l'entendiez de sa propre bouche. *Exiit.*

Mais, est-ce ainsi qu'on entend la divine parole ? Chrétiens auditeurs, c'est maintenant ce qu'il s'agit d'examiner. Dans quel esprit vient-on nous entendre? Les uns y viennent avec un esprit de critique, et les autres avec un esprit d'ap-

plaudissement ; l'un et l'autre absolument opposés au véritable esprit de notre ministère. Ceux-ci viennent juger le prédicateur qui, selon la parole de Jésus-Christ, les jugera lui-même un jour : ils élèvent un tribunal audacieux contre cette chaire auguste, d'où partent les divins oracles sur lesquels leur arrêt éternel doit être formé. Ceux-là prennent parti pour les différents prédicateurs : l'un est à Apollo, l'autre à Céphas. Mais, chrétiens, y pensez-vous donc ? sommes-nous des adorateurs profanes qui cherchons à mériter vos suffrages ? Non, mes frères, nous tenons ici la place de Jésus-Christ. Par conséquent nous ne cherchons pas vos éloges, nous ne cherchons que vos âmes ; nous ne redoutons pas vos critiques, nous ne craignons que votre endurcissement. Malheur à nous, si nous cherchions ici à vous plaire, et non à vous sauver ! nous trahirions notre ministère. Mais malheur aussi à vous, si quand Jésus-Crist vous parle, vous pensiez à autre chose qu'à l'écouter ! vous rendriez notre ministère inutile. Il faut donc écouter Jésus-Christ qui vous parle par notre bouche ; il faut l'écouter avec respect : les défauts de l'homme doivent disparaître à la lumière de la foi qui vous montre, dans cette chaire, un Dieu même qui vient vous parler.

Et ne croyez pas, chrétiens, que cette doctrine soit capable de nous inspirer de l'amour-propre ; rien aucontraire ne me semble plus propre à le détruire. En effet, quand je pense que je tiens ici la place de Jésus-Christ, et que c'est lui qui donne tout le succès à mon ministère, tout retour sur moi-même, toute complaisance en mes propres idées, s'anéantit et disparaît. Celui qui plante n'est rien, disait saint Paul, ni celui qui arrose ; mais Dieu seul est tout, puisqu'il donne à tout l'accroissement. Or, si un saint Paul croyait n'être rien, qui aurait la témérité de se croire quelque chose? C'est donc à votre foi que nous devons tous nos succès, et non à nos talents. C'est elle qui vous faisant percer la vile écorce qui couvre Jésus-Christ dans nos personnes, vous fera distinguer sa voix, vous la fera aimer, vous la fera mettre en pratique. Vous ne ferez plus aucune attention à nous ; car pourquoi nous compteriez-vous pour quelque chose ici ? Vous dirai-je, comme saint Pierre dans le discours qu'il fit au peuple, après la guérison qu'il fit du boiteux qui était

assis à la porte du temple : *Aut nos quid intuemini ?* C'est Jésus-Christ qui fait tout dans l'exercice de notre ministère; sans lui nous ne serions qu'un airain sonnant, qu'une cymbale retentissante : écoutez-nous donc nous-mêmes, comme vous écouteriez Jésus-Christ. Vous dites quelquefois que vous auriez désiré de l'entendre, quand il prêchait dans la Judée. Ah ! chrétiens, c'est Jésus-Christ qui vous parle, et vous n'y pensez pas. Apportez à nos discours la même foi que vous auriez apportée aux siens, et vous en retirerez le même fruit. C'est Jésus-Christ qui nous prêche ; il est tout à la fois le prédicateur et la parole : c'est ce qu'il s'agit maintenant de vous démontrer.

Pour prouver cette seconde vérité, j'ai encore recours à notre évangile. La semence, nous dit Jésus-Christ, c'est la parole de Dieu, ou pour mieux dire, c'est le Verbe même de Dieu. *Semen est Verbum Dei.* Car voilà le propre sens de ces paroles. C'est le Verbe incréé, la sagesse éternelle, qui se manifeste aux hommes. C'est elle qui a fait tout ce qui existe dans l'ordre physique, comme dans l'ordre moral ; c'est elle qui a dit : Que la lumière soit, et la lumière fut; non-seulement cette lumière matérielle qui éclaire nos corps, mais encore plus cette lumière spirituelle qui éclaire tout homme venant en ce monde. C'est dans lui et par lui que nos âmes et nos corps ont la vie, le mouvement et l'existence; rien de ce qui a été fait, soit pour le temps, soit pour l'éternité, n'a été fait sans lui. Il est venu dans le monde, et le monde ne l'a point connu ; il est venu dans sa propre maison, et ses enfants ne l'on point reçu. Mais pour ceux qui l'on reçu, il les a rendus les enfants de Dieu, non par la chair ou par le sang, mais par son esprit et par sa parole; semence divine, qui dans tous les siècles, avant comme après Jésus-Christ, a fait et fera toujours les élus, les enfants de Dieu ; semence qui n'est autre chose que le Fils de Dieu lui-même. *Semen est verbum Dei.*

De là vient que comme Jésus-Christ prêchait un jour au peuple, et qu'une femme, du milieu de la foule, s'écriait : Heureux le ventre qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont allaité, notre divin Maître lui répondit : Dites plutôt : heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. Pourquoi cela, demande saint Ambroise ? Parce que

la parole de Jésus-Christ n'est autre chose que son esprit, et que l'esprit de Jésus-Christ est quelque chose de plus nécessaire encore que son corps : d'où il suit que la très-Sainte-Vierge a été heureuse sans doute d'enfanter dans ses chastes entrailles le corps de son divin Fils, et de le nourrir de son lait ; mais qu'elle a été encore plus heureuse d'enfanter en elle son divin esprit, par la fidélité qu'elle avait à écouter sa divine parole, et de le nourrir en quelque manière dans elle, par sa constance à pratiquer toutes les bonnes œuvres que ce divin esprit lui inspirait. *Quin imo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

De là vient encore l'explication de cette parabole de saint Augustin que j'ai citée au commencement de cette instruction : la parole de Dieu n'est pas quelque chose de moins précieux que le corps même de Jésus-Christ. *Non minus est verbum Dei quam corpus Christi.* En effet, puisque la parole de Dieu est l'esprit de Jésus-Christ, est-il bien surprenant qu'elle soit aussi précieuse que le corps même du Fils de Dieu? J'ajoute qu'elle est plus précieuse encore ; et c'est l'Écriture sainte qui nous l'enseigne par ces paroles dont quelques hérétiques ont abusé, faute d'en entendre le véritable sens : C'est l'esprit qui nous vivifie ; la chair sans l'esprit ne nous sert de rien. *Spiritus est qui vivificat, caro autem non prodest quidquam.* C'est-à-dire, que si ce n'est pas l'esprit de Jésus-Christ qui est communiqué par sa parole, qui nous prépare à recevoir la chair de Jésus-Christ, cette chair bien loin de nous être utile, nous devient préjudiciable et nuisible. *Spiritus est*, etc.

Or, d'après ces principes dont la vérité comme vous le voyez, est également fondée sur l'Écriture sainte et sur la tradition, quel est le crime d'un chrétien qui n'entend pas la parole de Dieu avec tout le respect qu'elle mérite ? Saint Paul, voulant détourner autrefois les fidèles de l'abus sacrilége de la communion, leur disait que celui qui ne distingue pas ce pain sacré d'un pain profane, mange sa propre condamnation , en se rendant coupable du corps de Jésus-Christ. Celui donc, qui en entendant la divine parole ne la distingue pas d'une parole profane, entend sa propre condamnation, en se rendant coupable de l'esprit même de Jésus-Christ. Il faut donc, pour recevoir avec fruit cette divine parole, la distinguer d'une parole humaine et profane,

d'une parole commune et ordinaire ; et la recevoir, comme la parole de Dieu, comme l'esprit de Jésus-Christ comme, Jésus-Christ lui-même, la semence des élus, le Verbe incréé, la sagesse éternelle qui se manifeste aux hommes. *Semen est verbum Dei.*

Mais est-ce ainsi que l'on entend la divine parole ? c'est-à-dire, la distingue-t-on toujours d'une parole profane ? vient-on toujours l'entendre avec un esprit chrétien ? Je vous en fais vous-mêmes les juges. Dieu disait autrefois au prophète Ézéchiel : Les enfants de ton peuple parlent beaucoup de toi dans leurs assemblées ; ils vont à tes discours, comme ils iraient à un spectacle profane ; tes paroles sont à leurs oreilles comme le son d'un chant harmonieux ; ils écoutent tes discours comme les discours d'un homme, et voilà pourquoi ils ne se convertissent pas. *Audiunt verba tua, et non faciunt ea.* Saint Paul prêchant au milieu de l'aréopage, ne convertit presque personne, parce qu'on n'écouta la parole qu'il annonçait que comme la parole d'un homme ; les Thessaloniciens, au contraire, en profitèrent, parce qu'ils la reçurent, non comme enseignement humain, mais comme la parole de Dieu, ainsi qu'elle l'est véritablement ; c'est le témoignage que leur rend le grand apôtre. *Non ut verbum hominum, sed, sicut est vere, verbum Dei.* Détrompez-vous donc, mes frères, ce n'est pas de la force de nos discours que vous devez attendre votre conversion ; c'est la foi que vous y apportez qui assure tout le succès de notre ministère. Et faut-il en effet tant d'esprit pour vous dire qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire ? qu'il ne vous servira de rien de gagner le monde entier, si vous venez à perdre votre âme ? que la figure de ce monde passe, et que les plaisirs de la terre produiront des pleurs et des tourments éternels ? Malheur à nous, mes frères, si nous rabaissions par les vaines productions de notre esprit, la sublime simplicité de ces pensées ! Nous serions, suivant l'expression de l'Écriture, les profanateurs adultères de la parole de Dieu. *Adulterantes verbum Dei.* Mais malheur à vous-mêmes, si vous cherchiez autre chose dans la parole qu'on vous annonce, que la parole même de Jésus-Christ ! Heureuse l'âme qui reçoit cette divine parole aux pieds de cette chaire, de la bouche même de notre divin Maître, avec autant de respect qu'elle reçoit de sa propre main, sa chair

sacrée aux pieds de l'autel ! heureuse celle qui craindrait autant de laisser perdre quelqu'une de ces paroles, qu'elle craindrait à la sainte table de laisser tomber à terre le corps même de Jésus-Christ ; qui les reçoit toutes avec respect ; qui s'en nourrit comme d'un festin délicieux ! elle y trouve un avant-goût du ciel et la semence de l'immortalité. *Semen est verbum Dei.*

C'est ainsi, chrétiens, que toute la religion consiste à bien connaître le Fils de Dieu, lui qui, en toutes choses, est le principe et le terme de notre salut. Dans le baptême, il nous lave par sa grâce de la souillure originelle ; dans la confession, il nous juge et nous pardonne ; sur l'autel, il est à la fois prêtre et victime ; dans la chaire, c'est lui qui est le prédicateur et la parole ; et nous ne faisons que lui prêter notre voix. Tout vient donc de Jésus-Christ, et tout retourne à Jésus-Christ ; il est donc bien essentiel de le connaître. C'est Jésus-Christ qui prêche ; c'est Jésus-Christ qui est prêché. *Exiit qui seminat seminare semen,...semen est verbum Dei.* Telle est l'excellence du ministère de la parole ; je crois vous l'avoir prouvé. Quels sont les obstacles qui s'opposent dans nous à son efficacité ? C'est le sujet de la deuxième partie.

SECOND POINT.

Obstacles à la parole de Dieu.

Il est surprenant que cette parole de Dieu, qui a été si efficace dans tous les siècles, qui a converti le monde entier, qui a peuplé les déserts, qui a rempli le ciel de saints de tout âge et de toute condition, soit maintenant si stérile parmi nous. D'où peut venir cette différence ? Jésus-Christ nous l'apprend dans la parabole qui fait le sujet de notre évangile. Elle vient de ce que nous opposons trois principaux obstacles qui détruisent toute son efficacité ; savoir : un obstacle de dissipation dans l'esprit, un obstacle d'endurcissement dans le cœur, enfin un obstacle de sollicitude et d'attachement pour de vains objets : reprenons tout ceci ; c'est Jésus-Christ lui-même qui va nous instruire : redoublons d'attention.

Je dis d'abord, obstacle de dissipation dans l'esprit. Une première partie de la semence, nous dit Jésus-Christ, tomba

le long d'un grand chemin, et fut foulée aux pieds par les passants et mangée par les oiseaux du ciel. Cette première partie de la semence, ajoute-t-il en expliquant lui-même sa parabole à ses disciples, signifie ceux qui écoutent la parole de Dieu ; mais le démon vient ensuite, et enlève cette divine parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés. Pouvait-on nous les représenter mieux que sous la figure d'un grand chemin ouvert de tous côtés, ces âmes dissipées et légères, dans lesquelles toutes sortes d'idées tumultueuses et passagères se suivent continuellement, où le fracas de mille passions se fait à tout moment entendre, où les démons, ces malins esprits tombés du ciel, et si avides d'enlever à nos cœurs la divine semence, trouvent de toutes parts un libre accès ? Non, mes frères, la dissipation est un grand obstacle à la parole de Dieu : il ne se fait pas entendre dans le trouble. *Non in commotione Dominus.* Une personne dissipée n'a aucun goût pour la divine parole. Elle s'y ennuie, parce que c'est un livre fermé pour elle. Cet ennui funeste la fait se répandre au dehors, pour chercher à se distraire. Elle n'est présente que de corps à nos discours ; mais son esprit et son cœur sont toujours loin de ce que nous annonçons ; le moyen qu'elle leur soit utile ! Si au milieu de cette dissipation continuelle, quelques-unes de nos paroles viennent à frapper en passant son âme, et la tirer pour un moment de cette distraction habituelle qui est devenue pour elle un besoin et comme son élément, le démon attentif ne manque pas d'empêcher avec soin l'impression même passagère qu'elle pourrait y faire. De nouvelles idées qui se présentent, de nouveaux objets qui l'occupent, lui font oublier ce que ces réflexions salutaires avaient commencé d'opérer en elle. Après quelques instants elle retombe dans son indifférence accoutumée, et tout le fruit qu'elle retire de nos discours, c'est de les rendre inutiles, et d'avoir ainsi abusé d'une grâce de plus.

N'est-ce pas là, chrétiens, l'histoire de beaucoup de ceux qui nous écoutent ? Combien de ces âmes dissipées qui sont, comme de grands chemins, ouvertes à toutes les passions et exposées sans défense à toutes les incursions des esprits de ténèbres ! J'appelle âme dissipée, ce jeune homme qui vient assister à nos discours, presque dans le même esprit

qu'il ira, au sortir de là, assister à un spectacle profane ; qui, promenant ses regards sur toute l'assemblée, cherche à inspirer aux autres la dissipation dont il est rempli lui-même ; dont le seul maintien est souvent un scandale, et qui par l'indifférence avec laquelle il écoute la parole que nous lui annonçons, montre assez qu'il ne tient presque plus par aucun lien au Dieu que nous adorons dans ce temple. Si par bonheur quelqu'une de nos paroles parvient jusqu'à son âme, et fixe un moment la légèreté de son attention, les démons accourent aussitôt pour en enlever le fruit. Semblables à ces nuées d'oiseux qui fondent de toutes parts sur un champ nouvellement ensemencé, de nouvelles idées qui lui passent dans l'esprit, effacent jusqu'aux traces des impressions salutaires qui pourraient encore y rester. L'insensé continue à être ce qu'il était, l'esclave du monde, le jouet du démon, l'amas infect de tous les vices ; sans songer que cette nouvelle grâce dont il abuse, va peut-être mettre le dernier sceau à son impénitence et à sa réprobation. J'appelle âme dissipée, cette jeune personne qui conduite dans nos temples, bien moins par la religion que par les bienséances de son état et de son sexe, par l'usage du monde qui exige encore quelques dehors de religion, à certains jours et à certains temps, par l'autorité de ceux qui ont droit de veiller sur elle, et de qui dépend sa conduite, met autant de temps à sa parure, avant d'aller au sermon, que si elle avait à se produire dans une assemblée du monde ; qui montre assez par la manière dont elle s'y tient, ce qu'elle est venue y chercher, et tâche de se dédommager par la légèreté de ses pensées et de ses regards, de l'ennui que lui cause la gravité d'un discours trop sérieux pour elle. S'il part de nos chaires quelque trait de lumière qui parvienne jusqu'à elle, le démon, attentif à sa perte, lui en fait bientôt détourner les yeux ; si nous lui présentons ce miroir fidèle, suivant l'expression de saint Jacques, dans lequel elle pourrait considérer toute la difformité de son âme, elle ne s'y arrête qu'un moment, et elle va bientôt dans les assemblées profanes, oublier tout ce qu'elle y a vu. C'est ainsi que la dissipation enlève à une infinité d'âmes tout le fruit de la parole sainte que nous leur annonçons,

et fait avorter les vues de la Providence, qui ne devraient servir qu'à leur salut.

O vous donc, chrétiens fidèles, voulez-vous entendre avec fruit les vérités salutaires que nous vous annonçons? mettez autour de votre âme la haie de l'attention et du recueillement; détournez toutes les pensées étrangères; repoussez tous les artifices du démon; venez à la sainte parole avec un désir sincère d'en profiter; que ce désir la précède, l'accompagne et la suive dans vous. Imitez les laboureurs qui, avant d'ensemencer la terre, la remuent d'abord avec soin une première fois pour la préparer, et qui la remuent une fois encore pour cacher dans son sein le grain qu'ils y ont semé. Que la prière précède et suive toujours la parole de Dieu, pour vous en assurer le fruit; c'est ce que l'Église pratique elle-même, et ce qu'elle voudrait, par son exemple, inspirer à tous ses enfants. Imitez la conduite de Marie, dont l'Évangile nous dit qu'elle conservait fidèlement toutes les paroles de son Fils, dans son cœur, pour y conformer toutes ses actions. Faites-en de même, vous éviterez ainsi le premier obstacle à la parole de Dieu, qui est un obstacle de dissipation. Le second est un obstacle d'endurcissement.

La seconde partie de la semence, continue Jésus-Christ, tomba sur un terrain pierreux, et elle n'eut pas plutôt poussé qu'elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. Cette seconde partie, ajoute notre divin Maître, expliquant lui-même sa parabole, signifie ce qui arrive à ceux qui écoutent la parole et la reçoivent même avec joie; mais en qui elle ne prend point de racines, parce qu'ils croient seulement pour un temps, et lorsque la tentation s'élève, ils se retirent. Pouvait-on, mes frères, représenter mieux que par un terrain pierreux, ces âmes endurcies qui résistent à la parole de Dieu? Ces pierres nous representent les mauvaises habitudes de blasphème, d'ivrognerie, d'impureté. La semence, tombant sur des pierres, ne peut pas y prendre racine; de même la parole de Dieu, tombant dans des âmes livrées à quelque habitude criminelle, ne peut pas y produire du fruit. Il est vrai que sur ces terrains pierreux, il y a quelquefois un peu de bonne terre, c'est-à-dire, que ces âmes livrées à une mauvaise habitude, auront

quelquefois d'assez bonnes dispositions : ce sera un cœur tendre et naturellement porté à la vertu ; un esprit juste, et qui connaît la vérité, quoiqu'il ne la suive pas toujours ; le souvenir d'une éducation chrétienne, une modération naturelle qui fait qu'on a horreur des grands vices, comme par faiblesse on n'est pas capable de grandes vertus : voilà le peu de bonne terre qu'il y a sur la surface du cœur ; mais au fond il y a la pierre. La parole de Dieu tombe dans cette âme ; elle y est reçue d'abord avec joie, parce qu'elle y rencontre quelques dispositions naturelles. Elle paraît même y vouloir germer ; elle y produit quelques bons mouvements, quelques velléités, quelques désirs vagues de conversion, quelques sentiments de contrition, quelques actes mêmes, quelques prières ; mais la pierre est toujours là : cette âme ne veut pas quitter son péché ; la parole de Dieu ne peut donc pas y jeter de bien profondes racines. *Hi radices non habent.* Aussi dès que l'été arrive, c'est-à-dire, le temps des combats et des tentations, tous ces bons désirs se dissipent ; tous ces premiers germes de pénitence se flétrissent et se dessèchent ; tous ces heureux commencements de conversion s'évanouissent, parce qu'il n'y a pas dans cette âme les larmes de la componction et d'une véritable pénitence. *Quia non habebat humorem.* Image de bien des gens, mes très-chers frères : ils croient pour un temps, et se retirent, quand la tentation les attaque. *Ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt.* Toutes les années, à Pâques, on dirait qu'ils sont sincèrement convertis. *Ad tempus credunt.* Mais ils ne creusent pas assez profondément dans leur cœur ; ils laissent toujours subsister cette pierre funeste contre laquelle toutes leurs bonnes résolutions viennent échouer ; ils ne s'éloignent pas assez de ces occasions dangereuses qui sont des écueils terribles contre lesquels leur pénitence a si souvent fait naufrage. *Hi radices non habent.* Ils ne se sont pas assez éprouvés ; ils n'ont pas assez pleuré leurs crimes. *Quia non habebat humorem.* Aussi leur pénitence n'est que de quelques jours ; ils reviennent sans cesse à leur vomissement, et leur vie entière n'est qu'un cercle de chutes et de rechutes continuelles. *Ad tempus credunt, in tempore tentationis recedunt.*

Ah ! mes frères, que cet état est commun ; mais qu'il est funeste ! il n'en est point de plus dangereux pour le salut. Il est commun ; nos églises sont pleines de ces âmes endurcies, de ces terrains pierreux sur lesquels la semence de l'Évangile ne peut jamais prendre racine. J'appelle âmes endurcies, terrains pierreux, vous, mon cher frère, ma chère sœur, qui vivez depuis tant d'années dans une habitude de péché dont la parole de Dieu n'a pas pu encore vous délivrer. Oui, la malheureuse pierre qui s'oppose dans vous à l'efficacité de la parole de Dieu, est cette affection criminelle que vous vous obstinez à conserver au fond de votre cœur ; cette occasion dangereuse, cet œil, cette main qui vous scandalisent, et que vous ne voulez ni couper ni arracher ; cette haine, à laquelle vous ne voulez pas renoncer ; ce bien mal acquis que vous ne voulez pas restituer. Il est vrai, vous venez assidument dans nos temples ; vous avez extérieurement de la religion ; vous passez pour un homme, pour une femme de piété ; vous entendez la parole de Dieu avec plaisir. *Cum gaudio accipiunt verbum.* Mais cette pierre funeste est toujours là ; ce commerce criminel, cette haine, ce bien mal acquis, voilà ce qui vous empêche depuis si longtemps d'approcher des sacrements, ou qui vous empêche d'en conserver le fruit, lorsque vous en approchez. Vous faites le bien pour un temps. *Ad tempus credunt ;* mais lorsque le démon vous tente encore par cet objet qui naguère avait séduit votre cœur ; lorsqu'il vous offre, comme autrefois, le moyen de réaliser un profit illégitime ; lorsqu'il vous présente de nouveau ces honneurs dont vous aviez heureusement senti la vanité, vous succombez à la tentation. *In tempore tentationis recedunt.* Votre pénitence est comme un arbre sans racine, qui est abattu au premier vent. Ah ! pécheurs, pécheresses, qui m'écoutez, voulez-vous toujours vivre de la sorte, aimer le bien sans le faire, haïr le mal sans le quitter ? Voulez-vous toujours porter dans votre cœur cette pierre funeste qui l'accable, et qui le rend stérile ? Ah ! sortez enfin d'un état si déplorable, il en est bien temps. Ne vous rassurez pas sur ces bons désirs, sur ces sentiments passagers de pénitence, que vous éprouvez : tout cela ne suffit pas pour vous sauver ; avec tout cela vous vous perdrez, comme les impies. Ne vous

rassurez pas non plus sur ce qu'il y en a d'autres plus coupables que vous : votre état est assez criminel pour vous perdre. *Tu es ille vir.* Gardez-vous d'appliquer à d'autres qui vous semblent plus méchants, ces reproches et ces menaces que vous entendez du haut de la chaire : c'est pour vous que Jésus-Christ les a mis dans la bouche de son ministre ; c'est à vous qu'ils sont adressés. *Tu es ille vir.* Recourez donc aux larmes de la pénitence, ces larmes salutaires que la dissipation et la légèreté de votre cœur vous ont empêché de répandre jusqu'ici. Imitez le laboureur lorsqu'il a à cultiver un terrain pierreux. Il le creuse profondément d'abord ; il en enlève ensuite avec soin jusqu'aux plus petites pierres ; il y met à la place, s'il le faut, de la bonne terre, en un mot il n'a pas un moment de relâche jusqu'à ce qu'il en ait fait un terrain nouveau ; et alors il y jette la semence. Faites de même : creusez profondément dans votre cœur par une bonne confession ; employez contre vos passions le fer et le feu de la pénitence ; priez le Seigneur de créer en vous un cœur nouveau et pur, lui qui peut des pierres faire des enfants d'Abraham, et prenant en main le glaive de la parole de Dieu, ce glaive à deux tranchants qui pénètre dans le plus intime de la conscience, retranchez sans ménagement tout ce qui s'oppose à l'action de la grâce. C'est ainsi que vous éviterez ce fatal endurcissement qui est le second obstacle à l'efficacité de la parole de Dieu. Le troisième, c'est celui des vains attachements.

La troisième partie de la semence, continue Jésus-Christ, tomba dans des épines, et les épines croissant avec le blé, l'étouffèrent. Cette troisième partie, ajoute notre divin Maître, expliquant lui-même sa parabole, marque ceux qui entendent la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les inquiétudes, par les richesses et par les plaisirs de cette vie ; de sorte qu'ils ne portent point de fruit. Pouvait-on mieux nous représenter que par des épines, les vaines sollicitudes des richesses et des plaisirs du monde, qui occupent tant de chrétiens, et qui les empêchent de profiter de la divine parole ? les épines piquent et déchirent ; et ces sollicitudes ne laissent aucun repos aux âmes qui en sont malheureusement possédées. Les épines sont stériles ; et quel

fruit nous revient-il de toutes les peines que nous prenons pour un monde qui passe et qui nous entraîne avec lui dans l'abîme ? Les épines étouffent le bon grain et l'empêchent de produire aucun fruit ; et ces sollicitudes nous empêchent de faire de bonnes œuvres, et nous font perdre un temps précieux qui nous est donné pour mériter le ciel. Les épines sont destinées au feu, et finissent toujours par y être jetées ; cette vie inutile, sensuelle, que nous menons, quoiqu'irréprochable peut-être aux yeux des hommes, finira par nous attirer la condamnation de notre Dieu, et nous conduira au feu de l'enfer, avec les libertins et les impies. Enfin, tant qu'une terre est couverte de ronces et d'épines, elle n'est pas susceptible de recevoir la semence, ou du moins d'en produire les fruits ; de même, tant que vous conserverez dans vos cœurs ces vains attachements pour les richesses et les plaisirs du siècle, tous nos discours vous seront inutiles, et la grâce ne pourra jamais produire en vous des fruits de salut et de vie.

Cependant, qu'il y en a parmi nous de ces âmes attachées au monde, et qui rendent inutile dans elles toute la force du ministère évangélique ! qu'il y en a de ces terrains couverts de ronces et d'épines, où la semence de la divine parole se perd malheureusement ! J'appelle une âme attachée à de vains objets, cet homme qui veut se pousser, faire fortune, s'avancer toujours, et qui, rempli de cette idée, se livre à toutes sortes d'embarras et de sollicitudes, et s'ôte par là à lui-même tout moyen de travailler sérieusement à son salut. Nous avons beau lui dire de penser à son âme ; il nous répond qu'il n'en a pas le temps ; qu'il faut penser à faire honneur à ses affaires, à établir sa famille ; que c'est là son premier, son plus pressant besoin ; que qui travaille prie, et que Dieu ne nous demandera pas compte d'une chose pour laquelle il ne nous a pas donné le temps ; comme si Dieu ne nous avait pas avertis lui-même qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire ; qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme, et qu'il faut chercher, avant tout, le royaume de Dieu et sa justice. Malgré tout cela, il s'endort dans ces vains projets, sur ces frivoles prétextes ; et la mort le surprend dans ces illusions qui lui font apercevoir, mais trop tard, le danger de son état

et la vanité de ses excuses. J'appelle une âme attachée à de vains objets, cette femme qui veut allier la mondanité avec l'esprit du christianisme ; qui passe de nos assemblées de religion aux assemblées les plus tumultueuses du siècle ; qui consume en d'inutiles entretiens et à sa parure un temps qu'elle devrait employer au soin de son ménage et à l'éducation de sa famille ; qui inspire à ses enfants le même goût pour la frivolité dont elle est remplie elle-même ; qui néglige le salut de ses domestiques, et qui y met le plus grand obstacle par le mauvais ordre qu'elle a établi dans sa maison. Vainement lui disons-nous que Dieu et le monde sont deux maîtres incompatibles ; que le serviteur paresseux et inutile sera condamné, comme le serviteur infidèle : elle nous accuse de morale outrée et d'exagération ; comme si c'était nous qui fussions les inventeurs de cette morale sublime qu'il n'appartenait qu'à un Dieu de nous annoncer. Que gagnerions-nous à exagérer ? en augmentant vos devoirs, nous augmenterions les nôtres ; en vous condamnant, nous nous condamnerions nous-mêmes. Nous voudrions bien plutôt, en diminuant le poids de vos obligations, vous rendre le salut plus facile ; mais cela ne dépend pas de nous. Ouvrez l'Évangile : qu'y verrez-vous ? que Dieu a maudit le monde ; qu'il n'a pas prié pour lui sur la croix ; qu'il a lancé ses anathèmes contre ceux qui prennent leurs plaisirs ici-bas ; qu'il nous a enseigné que le petit nombre est celui des élus, et que la voie large est celle qui mène à la perdition ; qu'il nous a ordonné de nous renoncer nous-mêmes, de porter notre croix et de le suivre. Voilà l'Évangile. Malgré tout cela on se fait illusion à soi-même ; on suit la foule, on prétend se sauver, et on attend tranquillement que la mort vienne avec sa torche funèbre dissiper tous les vains prétextes dont on se sera malheureusement autorisé.

Ah ! chrétiens, n'attendons pas ce terrible moment pour nous reconnaître : quittons dès à présent ce que nous voudrions avoir quitté alors ; arrachons de notre cœur ces épines, ces vaines sollicitudes qui nous agitent et nous tourmentent. Imitons les laboureurs qui, après avoir arraché de leurs champs les ronces et les épines, en font des amas qu'ils brûlent pour fertiliser leurs terres. Ne quittez pas vos

richesses, mais détachez-en votre cœur ; au lieu de les faire servir à vos plaisirs, employez-les à de bonnes œuvres, et dites comme saint Paul : je méprise tout ce qui passe, et je le regarde comme du fumier, pour travailler à mériter l'amitié de Jésus-Christ. *Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.*

Voilà, mes frères, les causes de la stérilité de la parole de Dieu parmi nous : la dissipation, l'endurcissement, l'attachement à de vains objets. Voilà de quoi est composée souvent la plus grande partie de notre auditoire : d'âmes dissipées, d'âmes endurcies dans le péché, d'âmes attachées aux plaisirs et aux richesses de ce monde. Au milieu de cette foule mal disposée, de ces terres ouvertes de tous côtés, remplies de pierres, hérissées d'épines, où sont les âmes fidèles qui écoutent avec joie la parole de Dieu, qui la méditent avec soin, qui la pratiquent avec fidélité ? Où sont ces terres bonnes et excellentes qui rapportent le soixante et le cent pour un, suivant la mesure de leurs dispositions ? Vous les connaissez, ô mon Dieu, vous les distinguez de la foule ; vous jetez sur elles des regards de complaisance ; votre esprit se repose sur elles avec plénitude. Ces âmes ne voient que vous dans le ministère de votre parole ; aussi vous vous dévoilez à elles dans tout votre éclat. Elles ne laissent rien perdre des vérités qu'on leur annonce, et nos discours sont pour elles un banquet céleste, où elles trouvent sans cesse de quoi s'affermir et se perfectionner dans le bien. Ainsi, tandis que notre ministère est presque inutile pour le plus grand nombre des chrétiens, cette portion choisie et heureuse en recueille abondamment les fruits. *Vobis datum est,* etc.

Nous lisons dans les livres saints que le peuple juif ayant irrité la colère de Dieu par ses infidélités multipliées et son endurcissement, le Seigneur lui envoya le prophète Jérémie pour lui annoncer les malheurs dont il était menacé. En effet, la parole du prophète ne tarda pas à s'accomplir. Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint assiéger Jérusalem, la prit, la détruisit, renversa son temple, qui était l'admiration de tout l'univers, amena le roi et le peuple captifs à Babylone, où ils passèrent soixante et dix années, suivant que Daniel le leur avait prédit, n'ayant presque aucun exer-

cice de religion, et étant à tous moments les tristes témoins de l'impiété et de l'idolâtrie qui régnaient autour d'eux. Enfin le temps fixé pour la délivrance de son peuple étant arrivé, Dieu suscita le roi Cyrus qui, ayant conquis l'empire de Babylone, forma le projet de faire rebâtir le temple de Jérusalem, et envoya Néhémie et Esdras pour exécuter ce grand ouvrage. En effet, en dépit de l'envie des ennemis du peuple saint, le temple fut rebâti, non avec la même magnificence qu'auparavant, mais du moins avec une décence qui consolait ceux qui n'avaient pas été témoins de la splendeur du premier. Chacun se fit un devoir de contribuer à sa construction ; les femmes s'empressaient d'offrir à Dieu leurs bijoux, pour en faire les ornements de son temple. Quand ce grand édifice fut terminé, le grand prêtre Esdras, élevé sur son siége, ouvrit le livre de la loi, et en fit la lecture à tout le peuple assemblé. Alors on éclata en pleurs et en sanglots ; il fallut que les lévites se dispersassent dans le temple, pour imposer, en quelque manière, silence aux gémissements du peuple, ou du moins pour l'engager à contraindre davantage sa douleur, et à ne pas la laisser toute éclater au dehors, pour ne pas priver leurs frères d'une lecture qui leur devait être si utile. On ne se contenta pas de rendre hommage à la loi de Dieu par des gémissements ; on en vint aux œuvres ; on répara les scandales qu'on avait donnés ; on renvoya les femmes étrangères ; on reprit tous les articles de la loi qu'on avait abandonnés, et Jérusalem devint encore un modèle de ferveur et de sainteté.

Chrétiens, l'application de ce trait de l'Écriture est facile à faire. La France avait irrité le ciel par l'horrible corruption de ses mœurs et par son incrédulité (1). Les ministres de Jésus-Christ nous avaient annoncé souvent que la colère du Seigneur était prête à éclater sur nous ; nous riions de leurs menaces. Elle a éclaté cette redoutable colère ; nous avons vu des choses terribles et incroyables, et qu'il est bien à souhaiter que nos neveux ne voient jamais plus : notre nation devenue un objet de scandale et d'horreur pour

(1) Il est nécessaire, pour que ce passage offre le même intérêt qu'à l'époque où il fut prononcé pour la première fois, de se rapprocher en esprit de ces temps de funeste mémoire dont parle ici l'auteur.

toute la terre ; livrée, sous le nom de liberté, au plus tyrannique de tous les esclavages ; nos chaires profanées par l'impiété ou par la révolte ; nos temples détruits, nos autels renversés ; les ministres proscrits, tout exercice de la religion de nos pères, prohibé ; et à la place, une religion monstrueuse, inconnue à toute l'antiquité ; des idoles, non plus d'or et d'argent, comme dans Babylone ; mais des idoles de prostitution, promenées dans l'enceinte de nos villes ; et au milieu de toutes ces folies, des temples sacriléges élevés à la *raison humaine* ainsi divinisée ; et tandis que nous nous livrions à ces excès monstrueux, la colère de Dieu planant sur nos têtes ; la France livrée à un esprit de vertige et de faction ; le sang de tous les partis ruisselant dans nos villes ; tandis que celui de nos jeunes guerriers coulait à grands flots sur les champs de bataille. Enfin Dieu s'est laissé fléchir par la piété sans doute des âmes fidèles que la France recélait encore dans son sein. Sa colère a paru s'apaiser : il nous a suscité dans sa miséricorde un nouveau Cyrus, pour rendre la religion à son peuple. De nouveaux Néhémies, de nouveaux Esdras se sont joints à lui pour réparer les ruines du sanctuaire ; enfin nos temples se sont rouverts, nos chaires ne sont plus muettes ; nous y montons pour vous annoncer la loi de votre Dieu ; mais comment écoutez-vous cette loi sainte ? Comme vous l'avez toujours entendue ; même indifférence, même insensibilité. Que rapportons-nous de nos discours ? Vos critiques ou vos éloges. Mais où sont les gémissements et les larmes ? où sont surtout les conversions ? Ah ! chrétiens, craignons que la patience de Dieu, qui a supporté toutes nos abominations et tous nos désordres, ne puisse plus supporter notre impénitence. Déjà sa colère agit sourdement sur nous, en nous enlevant ses ministres, et en frappant le ministère lui-même de stérilité. Bientôt nos enfants peut-être, victimes de tous vos excès, demanderont le pain de la parole divine, et il ne se trouvera personne pour le leur rompre et le leur distribuer. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

O mon Dieu, nous sommes coupables, nous l'avouons devant vous en gémissant : nous avons mérité tous les fléaux de votre colère ; punissez-nous, nous y consentons :

frappez de stérilité nos campagnes, enlevez-nous notre commerce, répandez la mortalité dans nos familles, prolongez, s'il le faut, toutes les horreurs de la guerre ; mais ne nous enlevez pas votre parole. La religion seule peut adoucir tous nos autres maux, et rien ne pourrait nous dédommager de sa perte ; écoutez les gémissements de ces âmes fidèles que votre œil perçant discerne encore dans cet auditoire, et qui vous en demandent la conservation.

Chrétiens, respectons la parole de notre Dieu. Voici un temps de miséricorde qui s'approche, où cette parole va nous être distribuée avec plus d'abondance. Recevons avec respect le ministre que l'Église nous députera ; écoutons-le avec empressement ; mettons en pratique les saintes vérités qu'il nous annoncera. En un mot, écoutons Jésus-Christ avec attention, avec docilité, avec fidélité, sur la terre, afin de mériter de le contempler et de le posséder éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Comme le peuple s'assemblait en foule, et qu'on accourait des villes vers Jésus, il leur dit cette parabole :

Cette multitude qui s'empresse autour de Jésus-Christ, qui accourt auprès de lui, et des villes, et des campagnes, est bien propre à nous édifier. Nous lisons même dans saint Mathieu et dans saint Marc, que la foule était telle, que, pour pouvoir lui donner plus facilement ses instructions, se trouvant sur le bord de mer, il fut obligé de monter sur une barque, d'où il proposa sa parabole au peuple qui était sur le rivage (1). Et c'est ce même peuple, aujourd'hui si empressé, et en apparence si docile, qui dans peu de temps demandera à haute voix sa mort, et criera qu'on le crucifie.

(1) Et congregatæ sunt ad eum turbæ multæ, ita ut in naviculam ascendens sederet, et omnis turba stabat in littore. *Matth.*, XIII. 2. *Marc.*, IV. 1.

Image sensible, et en même temps bien douloureuse, de ce qui se passe tous les jours au sein du christianisme. Nous voyons souvent les chaires chrétiennes entourées d'un concours d'auditeurs, dont l'attention et le recueillement présentent à nos regards le spectacle le plus édifiant ; mais, hélas! au sortir de ces saintes assemblées, un grand nombre de ces mêmes hommes nous offre un spectacle tout différent. Combien d'entre eux passent avec indifférence du temple aux lieux de leurs dissolutions ; tout pleins des vérités saintes, courent en perdre le souvenir dans des plaisirs criminels, et, selon l'expression de l'Apôtre, crucifier de nouveau dans eux-mêmes le Dieu dont peu auparavant ils écoutaient avec une apparente docilité les instructions (1) ! Chrétiens, qui êtes coupables de cette déplorable contradiction, cherchez-en dans vous-même le principe. Ce sont les dispositions que vous apportez à la parole sainte, les sentiment, dans lesquels vous l'écoutez, qui vous la rendent inutile. Elle est encore aussi forte, aussi puissante que lorsque, dans la bouche de Jonas, elle convertit Ninive. C'est vous qui n'êtes pas ce qu'étaient les Ninivistes : aussi pécheurs qu'eux, vous êtes plus endurcis ; vous écoutez comme eux la voix de Dieu : mais vous ne l'écoutez pas avec le même esprit ; vous ouvrez comme eux vos oreilles à la vérité pour l'entendre ; mais au contraire d'eux, vous fermez vos cœurs pour ne pas la recevoir. Jésus-Christ, dans la parabole qu'il propose aux Juifs et dans l'explication qu'il daigne en donner à ses apôtres, nous montre quels sont les obstacles que nous mettons à l'effet de la prédication évangélique.

Un semeur sortit pour semer son grain... La semence est la parole de Dieu.

Considérons qu'elle est la parole de Dieu et où nous devons la trouver. La parole de Dieu est celle qui a été prêchée d'abord par Jésus-Christ, que son Père en avait chargé ; ensuite par ses apôtres, qu'il a envoyés commme il avait été envoyé lui-même (2), leur ordonnant d'enseigner toutes les nations, et leur promettant son assistance tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle (3) ; enfin par les

(1) Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei. Ad, *Heb.*, VI, 6.
(2) Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. *Joan.* XX. 21.
(3) Et accedens Jesus locutus est eis, dicens : Data est mihi omnis po-

successeurs, qu'en vertu de ce précepte et de cette promesse les apôtres se sont donnés, et qui de génération, en génération ont continué leur ministère. Tel est donc le signe auquel on doit reconnaître la parole de Dieu, et la distinguer de la parole des hommes; la perpétuité du ministère. Ainsi, le catholique est assuré d'entendre la vraie parole de Dieu, parce que le pasteur, le prédicateur qui la lui annoncent sont envoyés pour l'instruire, par son évêque, qui lui-même tient sa mission, par une succession non interrompue des apôtres, de Jésus-Christ, de Dieu le père. C'est constamment la même mission étendue dans toutes les parties de la catholicité, et prolongée dans toutes l'étendue des siècles; mais cette parole divine n'existe que dans l'Église catholique. Les évêques, légitimes successeurs des apôtres, ont seuls le droit de dire, comme eux : Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ ; c'est Dieu lui-même qui exhorte par notre bouche (1). Seuls, ils doivent être considérés comme les ministres de Jésus-Christ, et comme les dispensateurs des mystères de Dieu (2). Hors de l'Église il n'y a point de parole de Dieu, parce que ce n'est pas de sa part, avec son autorité, en vertu de sa mission, qu'elle est annoncée. C'est la parole de *Luther* et de *Calvin*, que prêchent les ministres de leurs sectes. C'est la parole des auteurs de leur scission, que prêchent les ministres schismatiques, depuis le schisme de Novatien, jusqu'à celui qui désole l'Église gallicane; et les uns et les autres tiennent leur mission des hommes, et non de Dieu ; ils répandent une parole humaine; il ne prêchent point la parole divine.

De ces vérités claires et certaines, tirons quelques conséséquences morales. D'abord, que d'actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu, de nous avoir placés au milieu de sa parole sainte, de l'entendre journellement retentir à nos oreilles, de pouvoir sans cesse nous pénétrer

testas in cœlo et in terra. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti : docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi. *Matth.*, XXVIII. 18, 19 et 20.

(1) Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos II *Cor.*, V. 20.

(2) Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei. I *Cor.*, IV 1.

de ses salutaires instructions, et nous ranimer par ses vives exhortations ! Il n'a point accordé le même bienfait à tant d'autres nations, à qui il n'a pas daigné manifester sa justice (1). Combien de malheureux, au sein même du christianisme, accoururent aux pieds des chaires où leurs ancêtres entendaient la parole de Dieu, et ne trouvent plus que la parole de l'homme ! Ils y cherchent le soutien de la vie, et ne reçoivent que des poisons mortels ; ils interrogent la vérité, et c'est l'erreur qui leur répond : « Ce n'est que sur nous que luit la lumière céleste. » Ainsi la terre de Gessen qu'habitait le peuple de Dieu, jouissait seule des rayons du soleil, tandis que le reste l'Égypte était plongé dans d'épaisses ténèbres.

Mais en reconnaissant ce bienfait signalé de la Providence, gardons-nous soigneusement de le perdre. Attachons-nous fortement au corps des pasteurs légitimes, seuls dépositaires de la parole divine, seuls capables de l'annoncer (2). Fuyons ces chaires empestées, où siégent des imposteurs prophétisant faussement au nom de Dieu qui ne les a pas envoyés, et qui ne leur a pas confié ses commandements (3). Hélas ! dans ces derniers temps, ce nouveau mal est encore venu se joindre à tous les autres, pour attaquer notre foi. Ce n'était pas assez que l'hérésie s'armât contre ses dogmes, que l'incrédulité s'efforçât de miner et d'ébranler ses fondements ; il a fallu encore que le schisme vînt séduire ses défenseurs, et en faire de nouveaux ennemis, d'autant plus dangereux, qu'ils ont l'insidieuse prétention de la defendre, et que c'est en arborant ses étendards qu'ils tournent contre elle leurs armes. Repoussons avec fermeté leurs perfides insinuations ; confondons-les, en leur faisant lire leur réprobation dans le titre même de leur mission ; montrons-leur qu'envoyés par des hommes, ils ne peuvent pas être les porteurs de la parole de Dieu.

Comme il semait, une partie tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la man-

(1) Non fecit taliter omni nationi : et judicia sua non manifestavit eis. *Psalm.*, CXLVII. 20.

(2) Qui habet sermonem meum, loquatur sermonem meum vere. *Jerem.*, XXIII. 28.

(3) Et dixit Dominus ad me : Falso prophetæ vaticinantur in nomine meo. Non misi eos, et non præcepi eis. *Jerem.*, XIV. 14.

gèrent.... Ce qui tombe le long du chemin marque ceux qui écoutent : mais le diable vient ensuite, et enlève la parole de leur cœur, afin qu'ils ne soient pas sauvés en croyant.

Sous l'emblème d'une semence qui, tombant dans différents terrains, produit différents effets, Jésus-Christ nous présente les divers auditeurs de la parole sainte, et les effets variés qu'elle produit en eux. Il les rapporte à quatre classes différentes. La première est composée de ceux dans qui la parole divine ne pénètre point, et qu'elle ne frappe qu'à l'extérieur. Comme la semence tombée sur le grand chemin n'entre pas dans la terre, mais reste à la surface, elle y est foulée aux pieds : image du mépris que font ces hommes de la parole sainte. Elle est enlevée par les oiseaux, qui représentent le démon occupé sans cesse à nous enlever la parole divine, et à empêcher qu'elle ne pénètre et ne fructifie dans nous. Cette première classe d'auditeurs est la plus vicieuse de toutes, parce qu'elle pèche par sa volonté même. Ce sont eux qui ferment l'entrée de leur cœur, par les dispositions qu'ils apportent à la prédication, et par l'esprit qui les y conduit. Entrons à ce sujet dans quelques détails.

Esprit de dissipation. Comme on est venu au sermon par coutume, par respect humain, par oisiveté, peut-être par des motifs plus répréhensibles encore, pour y voir des objets dangereux, ou pour se donner soi-même en spectacle, on y assiste sans aucune attention. On y assiste, c'est-à-dire le corps est présent, mais l'esprit est éloigné. Étant rempli d'idées étrangères, toujours profanes, quelquefois criminelles, le discours sacré est l'objet dont il s'occupe le moins. La parole sainte n'est qu'un son qui se perd dans les airs, qui frappe à peine l'oreille. Tel auditeur, au sortir de la prédication, aurait peine à dire quel en a été le sujet.

Esprit de curiosité. On veut connaître par soi-même un prédicateur dont on a entendu parler ; on espère entendre des choses nouvelles. On se rend à l'assemblée des fidèles, comme immédiatement après on courra à quelque assemblée profane, ou à quelque action théâtrale, pour être récréé quelques instants par la variété de ces passe-temps. Ainsi Hérode désira de voir Jésus-Christ uniquement pour

être amusé par le spectacle de quelque prodige ; mais le Sauveur punit l'indiscrétion de son désir par un dédaigneux silence, et refusa de se manifester à lui. De même la vérité ne daigne pas se faire connaître à ceux qu'une vaine curiosité conduit à ses leçons.

Esprit de délicatesse mondaine. On vient à la parole divine comme à un discours académique ; non pour recevoir les instructions qu'elle renferme, mais pour admirer l'éloquence dont elle est revêtue. On néglige les vérités qu'elle enseigne, on ne s'occupe que des ornements qui la parent. On recherche le prédicateur, non le plus solide, non le plus instructif, non le plus persuasif, mais le plus disert, le plus fleuri, le plus agréable. Ils se disent les uns aux autres, dit le Seigneur à Ézéchiel : Venez ; allons entendre quelle est cette parole du Seigneur. Un peuple nombreux vient se ranger auprès de toi ; ils écoutent ce que tu leur dis, ils ne le font pas, puisqu'ils le regardent comme un objet d'amusement. Tu n'es pour eux que comme une douce musique, qui flatte agréablement leurs oreilles (1). Les habitants de Lystre veulent adorer Paul, comme le dieu de l'éloquence ; mais ils refusent de reconnaître le Dieu qu'il leur annonce.

Esprit de critique. On va écouter un prédicateur, comme ces émissaires perfides que les pharisiens envoyaient auprès de Jésus-Christ pour le surprendre dans ses discours (2). On s'érige en tribunal, où on ose juger cette parole redoutable, qui au dernier jour deviendra elle-même notre juge (3). On observe avec attention, on relève avec amertume les parties faibles d'un discours ; on se fait gloire d'être difficile, et tout ce que l'on conserve dans l'esprit d'un sermon que l'on a écouté, ce sont les défauts que l'on y a

(1) Dicunt unus ad alterum, vir ad proximum suum loquentes : Venite, et audiamus quis sit sermo egrediens a Domino. Et veniunt ad te quasi si ingrediatur populus, et sedent coram te populus meus ; et audiunt sermones tuos, et non faciunt eos : quia in canticum oris sui vertunt illos.... et es eis quasi carmen musicum, quod suavi, dulcique sono canitur : et audiunt verba tua, et non faciunt ea. *Ezech.*, XXXIII, 30, 31 et 32.

(2) Et observantes miserunt insidiatores, qui se justos simularent, ut caperent eum in sermone. *Luc.*, XX. 20.

(3) Qui... non accipit verba mea, habet qui judicet eum. Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die. *Joan.*, XII. 48.

remarqués. Quelquefois même on pousse l'indécence de ses censures jusqu'à la raillerie. Non content de repousser loin de soi les effets salutaires du ministère évangélique, on étouffe encore dans les autres les fruits qu'il y aurait produits. On fait l'office du démon, qui enlève la semence pour l'empêcher de germer.

Esprit de contention. On prétend prescrire aux envoyés de Jésus-Christ, et les sujets qu'ils traiteront, et jusqu'à la manière dont ils en parleront. Nous leur permettons, nous leur savons même gré de tonner contre les vices des autres ; mais nous voulons qu'ils respectent les nôtres : et nous applaudissons à leur zèle, pourvu que nous n'en soyons pas l'objet. Nous écoutons avec plaisir les vérités consolantes qui rassurent les consciences inquiètes ; nous nous révoltons contre les vérités terribles qui ébranlent les consciences égarées. Nous répétons, non pas hautement peut-être, mais dans le fond de nos cœurs, ce que disaient les Juifs à Isaïe : Nous vous demandons, non pas ce qui est juste et droit, mais ce qui nous plaît ; donnez-vous des erreurs flatteuses, plutôt que des vérités désagréables (1). Nos passions, soulevées contre ce qui les contrarie, traitent les mouvements du zèle de vaines déclamations ; les peintures frappantes de mœurs de personnalités odieuses ; les règles les plus exactes de la morale chrétienne, d'exagérations dont on doit rabattre ce qui est de trop, c'est-à-dire tout ce qui déplaît.

Esprit d'aveuglement. On ne veut point s'appliquer personnellement les vérités que l'on entend ; on les croit inutiles pour soi, étrangères à soi. On n'est que trop clairvoyant pour tout ce qui concerne les autres : on saisit avec avidité tout ce qui peut avoir rapport au prochain ; on en jouit avec une joie maligne, on en fait des allusions, des rapprochements, des applications, contraires toujours à la charité, souvent à la justice et à la vérité. Il n'y a que soi-même à qui on ne pense point. Tout le monde vous reconnaît au tableau de la passion qui vous domine ; dans les traits dont elle est peinte, chacun reconnaît vos traits.

(1) Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt : loquimini nobis placentia, videte nobis errores. *Isa.*, XXX. 10.

Cette peinture générale semble être votre portrait particulier ; vous êtes le seul qui n'imaginiez pas de vous y reconnaître. Combien d'auditeurs auraient besoin d'avoir à leurs côtés un Nathan pour leur ouvrir les yeux, et leur dire : C'est vous qui êtes cet homme !

Pouvons-nous nous dissimuler que c'est dans quelqu'une de ces coupables dispositions, que la plupart des hommes viennent se présenter à la parole divine ? Dans l'auditoire le plus nombreux, combien peu d'auditeurs chrétiens ! Et retournant nos pensées sur nous-mêmes, n'avons-nous pas de bien graves reproches à nous faire à cet égard ? Apportons-nous aux instructions de l'Église l'attention, la docilité, la pureté d'intention, le désir d'en profiter, qui peuvent seuls nous en procurer le fruit ? Et comment voulons-nous que la semence précieuse de la parole fasse germer la grâce dans nos cœurs, si elle-même n'y pénètre pas ? Ne nous faisons point illusion : cette parole sainte, si elle ne nous rend pas meilleurs, nous fait devenir plus mauvais. Nous en sortons nécessairement, ou avec un mérite, on avec un tort de plus.

Une autre partie tomba sur un terrain pierreux ; et après avoir levé, elle sécha, parce qu'elle n'avait pas d'humidité... Ce qui tombe sur un terrain pierreux indique ceux qui, ayant écouté la parole, la reçoivent avec joie : mais ils n'ont point de racines ; ils ne croient que pendant un temps, et au moment de la tentation ils se retirent.

Cette seconde classe d'auditeurs apporte à la parole divine des dispositions moins coupables que la précédente. La précieuse semence ne reste pas chez eux à la surface : elle pénètre au dedans ; elle y germe même. Pourquoi donc n'y fructifie-t-elle pas ? La parole divine les éclaire, elle les touche. Pourquoi donc ne les convertit-elle pas ? C'est qu'ils ne lui présentent pas assez de profondeur, pour qu'elle puisse jeter et étendre ses racines. Elle rencontre dans eux des âmes droites, mais faibles ; sensibles, mais légères ; aimant le bien, mais entraînées au mal. Elle y est reçue d'abord avec joie ; mais l'instant d'après elle y est contrariée et combattue. Elle entre dans le cœur au milieu des passions dont il est rempli, qui la compriment, et opposent de tous côtés de durs obstacles à son accroissement. Elle y trouve

un fonds d'aridité funeste à son développement ; et privée de l'onction qui lui serait nécessaire, elle se dessèche, et périt bientôt faute d'aliment.

Combien en est-il parmi nous qui doivent se reconnaître à cette parabole du Sauveur ! Rappelons-nous avec douleur et confusion toutes les impressions que le Seigneur avait daigné faire sur nous, par le ministère de sa parole, et qui ont été, hélas ! si passagères ; tous les sentiments pieux, qui ont expiré avec les discours qui les avaient fait naître ; tous les mouvements de ferveur et de componction, qui se sont évanouis au sortir du lieu saint, comme des vapeurs qui se dissipent au grand air ; toutes les résolutions, que nous avions crues si fortes, et qui sont venues se briser contre la première occasion de péché. N'avons-nous pas même à nous reprocher d'avoir cherché volontairement à étouffer ces salutaires inspirations, pour qu'elles ne troublassent par nos criminels plaisirs. Félix est frappé, il est même épouvanté des grandes vérités que saint Paul lui annonce ; et le seul effet qui en résulte, est d'éloigner saint Paul de sa présence.

Cette disposition de légèreté et d'inconstance, que tant d'auditeurs apportent à la parole sainte, est d'autant plus funeste, qu'elle les tranquillise sur l'état présent de leur âme, et les rassure sur son état futur. Ils prennent leurs velléités transitoires pour un fonds de justice et de vertu, que Dieu récompensera ; et ils espèrent que quelque inspiration plus forte encore, quelque grâce plus puissante, les retirera un jour du péché où ils languissent. Illusion déplorable ; dangereuse suggestion de l'ennemi du salut ! C'est une erreur bien grossière de se flatter que l'abus des grâces divines ne sera pas puni par la soustraction de grâces plus abondantes. Il leur arrivera le contraire de ce qu'ils attendent. Ils ont négligé les pieux mouvements qu'excitait en eux la parole divine ; Dieu, pour première punition, permettra qu'elle n'en excite plus aucun. A force de repousser ses salutaires impressions, ils y deviendront insensibles ; ils tomberont dans l'état de ces membres déjà morts, qui ont perdu tout mouvement, et jusqu'à toute espèce de sentiment.

Une autre partie tomba parmi les épines, lesquelles venant à croître en même temps, l'étouffèrent,.... Ce qui tombe parmi les épines a rapport à ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les sollicitudes, par les richesses et par les plaisirs de la vie, et qui ne rapportent point de fruit.

Voici une troisième espèce d'auditeurs, qui apporte à la parole divine des dispositions encore plus favorables que la précédente, et dans lesquels cependant elle ne fructifie pas davantage. La semence sainte tombe dans un sol fertile, dans une âme profondément touchée des vérités qui y sont déposées ; elle ne rencontre pas de pierres, c'est-à-dire de passions violentes, qui s'opposent à sa croissance ; elle trouve l'onction qui la développe : en conséquence elle y germe, elle y étend librement ses racines, elle s'élève même ; et ce n'est qu'au moment de porter du fruit qu'elle avorte. Des épines funestes, des attachements dangereux, qui étaient faibles dans les commencements, dont on avait eu l'imprudence de ne pas prévoir l'accroissement, se sont élevés avec elle ; et gagnant successivement et par degrés le dessus, ils l'ont absolument dominée, et ont fini par l'étouffer entièrement. Examinons, et ce que sont ces épines qui désolent la moisson du Seigneur, et quels en sont les déplorables effets. Les sollicitudes, les richesses, les plaisirs de la vie, que Jésus-Christ nous représente sous l'emblème des épines, ne sont pas des choses criminelles en elles-mêmes ; c'est l'abus que nous en faisons, c'est l'affection que nous y portons qui les rendent telles. Le divin Sauveur compare ces divers attachements aux épines, parce qu'ils produisent le même effet. S'ils commencent à présenter sur notre route quelques fleurs agréables, bientôt ils l'embarrassent ; ils nous font ensuite sentir leurs pointes aiguës, et ils finissent par nous en déchirer.

Voyez cet homme, qui a reçu avec docilité et avec joie la parole divine, qui en a profité, qui cultive avec soin les vertus qu'elle a fait germer dans son cœur, mais qui nourrit en même temps l'amour des choses du siècle, des richesses, des plaisirs. Comme cet amour, modéré dans ses commencements, ne l'entraîne pas à des fautes graves, il imagine que l'amour sincère qu'il a pour ses devoirs n'en sera pas

contrarié ; il se persuade qu'il sera toujours en son pouvoir de le tenir dans la même mesure, de concilier ses principes avec ses penchants, d'allier ses inclinations et ses devoirs, de conserver ses vertus en satisfaisant ses goûts ; il croit, contre la parole formelle de Jésus-Christ, qu'il pourra servir à la fois deux maîtres, et continuer d'aimer le monde, sans cesser d'aimer Dieu (1) ; et il espère acquérir le bonheur de la vie future, en jouissant des agréments de la vie présente. Cependant ces attachements profanes s'accroissent et se fortifient, et dans la même proportion diminuent et affaiblissent les inclinations religieuses. Ce qui est le plus malheureux, c'est qu'on ne s'aperçoit pas soi-même de l'agrandissement des uns, et de l'altération des autres, qui se font par des gradations insensibles ; parce que l'on continue les mêmes pratiques, on se croit les mêmes vertus : on prend la routine que l'on suit toujours, pour de saintes habitudes que l'on croit avoir acquises. Les actes extérieurs sont encore les mêmes ; le cœur est déjà tout différent. Mais après avoir perdu le goût des pieux exercices, on ne tarde pas à en perdre aussi l'usage. On se lasse facilement de ce que l'on fait sans inclination, et avec contrainte. On trouve des occasions de se dispenser de quelques pratiques ; on se fait des prétextes pour en omettre quelques autres. On se justifie facilement à soi-même ces relâchements, que l'on juge légers, parce qu'ils ne sont pas accompagnés de désordres ; et on croit encore tendre à la perfection, qu'on est déjà tombé dans la tiédeur : de cet état au péché, l'intervalle est petit. Et voilà où conduisent, de degrés en degrés, les attachements profanes, quand on ne les déracine pas de bonne heure. Voyez avec quel soin, quelle persévérance, le cultivateur intelligent arrache les herbes vicieuses qui infectent son champ. Il faut, ou qu'elles étouffent le froment, ou qu'elles soient étouffées : il faut que l'amour du monde soit détruit par l'amour de Dieu, ou le détruise. Plaise à Dieu que nous n'ayons pas été comme tant d'autres, ou que nous ne soyons pas prêts à devenir de tristes exemples de ces funestes décadences ! Il n'est qu'un moyen de prévenir ce malheur :

(1) Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget ; aut unum sustinebit, et alterum contemnet. Non potestis Deo servire et mammonæ. *Matth.*, VI, 24.

c'est d'arracher de notre cœur toutes ces vaines affections mondaines. Usons des choses de ce monde, Dieu nous le permet, puisqu'il les a créées pour nous ; mais usons-en, selon le précepte du grand apôtre, comme n'en usant pas (1). Usons-en, sans nous y livrer ; jouissons-en, sans nous y fixer. Que les amusements du siècle soient le délassement de nos occupations ; qu'ils n'en deviennent jamais l'objet. Permettons-leur de reposer notre esprit, ne souffrons jamais qu'ils captivent notre cœur.

Une autre partie tomba sur la bonne terre, et ayant levé porta du fruit au centuple.... Ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent, la retiennent, et rendent du fruit par la patience.

D'après ce que nous avons exposé, il est aisé de juger quels sont les heureux auditeurs dans lesquels la parole divine produit des fruits abondants : ce sont ceux qui, en premier lieu, lui donnent entrée dans leur cœur, et l'écoutent avec les sentiments qu'elle demande ; qui, en second lieu, après l'avoir reçue, en retiennent précieusement les impressions ; qui, en troisième lieu, la cultivent soigneusement en écartant les obstacles à son accroissement. Voilà cette terre fertile, cette terre de bénédiction, qui, selon les textes de saint Mathieu et de saint Marc sur la même parabole, rapporte du fruit et donne, l'une cent, l'autre soixante, l'autre trente pour un (2). Car les dispositions pieuses ne le sont pas toutes également ; et la semence de la parole sainte fructifie plus ou moins, selon qu'elle trouve une terre plus ou moins bien préparée à la recevoir, plus ou bien moins cultivée quand elle y est reçue. Méritons d'en retirer les fruits les plus abondants, d'abord en perfectionnant nos dispositions à l'entendre, et ensuite en ne nous relâchant jamais de notre attention à conserver, à fomenter, à accroître ses saintes impressions.

(1) Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur. *I Cor.*, VII. 31.

(2) Qui vero in terram bonam seminatus est, hic est qui audit verbum, et intelligit, et fructum affert, et facit aliud quidem centesimum, aliud autem sexagesimum, aliud vero trigesimum. *Matth.*, XIII. 23.

Et hi sunt, qui super terram bonam seminati sunt, qui audiunt verbum, et suscipiunt, et fructificant, unum triginta, unum sexaginta, et unum centum. *Marc.*, IV. 20.

Cette parabole nous présente une considération bien douloureuse ; c'est la quantité de semence qui se perd, ou sur le chemin, ou parmi les pierres, ou entre les épines, et la petite portion qui est reçue dans la bonne terre En jetant les yeux sur un nombreux auditoire, on se demande avec effroi : Combien y aura-t-il de personnes à qui la parole qu'elles vont entendre sera solidement utile? Humilions-nous à cette affligeante idée, et tremblant pour nous-mêmes, travaillons de tout notre pouvoir à être du petit nombre de ceux qui sauront recueillir et conserver les fruits de la parole divine.

En disant cela, Jésus s'écriait : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole ; Il leur dit : Il vous a été accordé de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais aux autres il est parlé en paraboles, afin qu'en voyant, ils ne voient point, et qu'en attendant, ils ne comprennent point.

Cette réponse du divin Sauveur à ses disciples, est rapportée avec plus de détail par saint Mathieu. Ils lui demandent pourquoi il parle en paraboles (1). Il leur répond en rappelant la prophétie d'Isaïe sur l'aveuglement du peuple juif : L'esprit de ce peuple s'est appesanti ; ils ont prêté l'oreille avec peine ; ils ont fermé les yeux pour ne point voir, leurs oreilles pour ne pas entendre, de peur que leurs esprits ne comprennent, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse (2). Ainsi commençait dès lors le châtiment de cette nation prévaricatrice. Souvent Jésus-Christ lui avait exposé sa doctrine avec une simplicité, une clarté qui la mettaient à la portée des auditeurs les moins instruits. Mais les Juifs avaient refusé généralement de l'entendre. Ils ne pouvaient s'empêcher d'être frappés des miracles qu'il ne cessait d'opérer ; mais ils se raidissaient pour ne

(1) Et accedentes discipuli dixerunt ei : Quare in parabolis loqueris eis? *Matth.*, XIII. 10

(2) Et adimpletur in eis prophetia Isaiæ dicentis : Auditu audietis, et non intelligetis ; et videntes videbitis, et non videbitis. Incrassatum est enim cor populi hujus, et auribus graviter audierunt, et oculos suos clauserunt : ne quando videant oculis, et auribus audiant, et corde intelligant, et convertantur, et sanem eos. *Matth.*, XIII 14 et 15.

pas être émus des vérités importantes qu'il leur annonçait. Ils redoutaient de connaître la vérité, et la vérité les punissait en se présentant à eux sous des emblèmes qui la voilaient. Mais s'ils eussent voulu prêter quelque attention, ils eussent facilement pénétré le sens de ces figures. D'ailleurs Jésus-Christ expliquait volontiers ses paraboles à ceux qui désiraient sincèrement d'être instruits. Ainsi ce peuple était absolument inexcusable de ne pas les comprendre. Nous devons craindre de tomber comme lui dans l'aveuglement volontaire, qui serait puni de même en nous par un aveuglement pénal. Unissons-nous au contraire aux disciples fidèles, qui demandent au Sauveur d'éclairer leurs esprits, de leur faire parfaitement comprendre sa sainte doctrine; et pénétrons-nous de plus en plus de ces divins préceptes, par notre constante fidélité à les observer.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

RAR MONSEIGNEUR DELALLE

Évêque de Rodez.

I. Une partie tombe sur la voie publique; — II Une autre tombe sur un terrain rocheux; — III. Une autre sur un terrain d'épines.

Nos très-chers Frères,

Notre divin Sauveur, voulant nous donner l'idée de la manière dont le royaume de Dieu s'établit dans les âmes, emprunte une comparaison à l'ordre naturel qui se développe sous nos yeux. Toutes les plantes qui couvrent et embellissent la terre se reproduisent par la semence dont le Créateur les a munies dès l'origine du monde. Cet ordre de choses se maintient par une régularité parfaite, et chacun sait qu'il faut semer d'abord pour récolter ensuite.

Au-dessus de ces phénomènes visibles où éclatent la force et la sagesse de la Providence, il y a un monde surnaturel où brillent les richesses de la bonté et de la sainteté de Dieu. L'âme de l'homme est comme une terre destinée à produire

des plantes, des fleurs et des fruits pour embellir et enrichir le ciel. Or, pour être fécondée, cette âme a besoin, elle aussi, d'une semence qui est la parole de Dieu.

C'est donc, nos très-chers Frères, cette parole qui est le principe universel de toute vérité dans nos esprits et de toute vertu dans nos cœurs, et comme la terre ne produirait que des ronces et des épines, si la main du laboureur ne lui confiait pas la bonne semence; de même nos âmes ne produiraient que l'erreur et le vice, si elles ne recevaient pas cette parole sainte dont le dépôt fut confié à l'Église dans ce jour mémorable où Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, et je suis avec vous jusqu'à la fin des temps ».

Depuis bien des siècles la bonté de cette semence, c'est-à-dire l'efficacité de cette parole, est reconnue. C'est elle qui a converti le monde païen et mis en poudre les idoles. C'est elle qui a régénéré les nations barbares et dompté par la force morale des enseignements ces hommes de fer que n'avait pu dompter ni contenir la puissance de l'antique Rome; c'est elle qui, pénétrant chez les peuplades sauvages, y a planté et y plante encore tous les jours le drapeau de la vraie civilisation, sans déployer d'autre appareil que celui de la croix et des vertus surnaturelles qu'elle inspire; c'est elle qui a confondu les sages du monde, en évangélisant les pauvres et en popularisant dans toutes les classes de la société les notions si pures et si élevées de la divine sagesse. Grâce au trésor inépuisable d'enseignement qu'elle déposa au sein de l'humanité, la vraie science, la science de Dieu et de l'homme, n'est plus un privilége pour personne; elle est le patrimoine de tous, et l'enfant qui possède son catéchisme est beaucoup plus éclairé que tous les philosophes d'Athènes et de Rome...

« Heureux donc, nous écrierons-nous, ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique ! »

Mais, hélas ! nos très-chers Frères, il n'en est pas toujours ainsi, et nous avons la douleur de voir qu'un grand nombre de chrétiens ne font pas fructifier cette divine semence. Dieu ne voulant pas contraindre notre liberté et nous sanctifier malgré nous, il arrive trop souvent que nous repoussons les dons qu'il nous fait, et que, dans le désert de

cette vie, nous préférons les mets grossiers de l'Égypte à la manne tombée du ciel. C'est en vain que le soleil brille dans tout son éclat, celui qui ferme les yeux reste dans les ténèbres. De même, il ne suffit pas qu'une semence soit bonne, il faut qu'elle soit jetée sur un terrain fertile, sans quoi la récolte est nulle. Or, le terrain qui reçoit la parole divine, c'est notre âme; si donc cette âme est mal disposée, la voix du prédicateur frappe inutilement nos oreilles. Comme il y a des aveugles volontaires, il y a aussi des sourds volontaires, et c'est en vain que Jésus-Christ lui-même a prodigué les trésors de sa doctrine, appuyée de ses miracles, aux Juifs dégénérés et incrédules.

Les différentes classes de personnes qui reçoivent la parole divine sans aucun fruit nous sont indiquées par la parabole du semeur, dont le divin Maître a bien voulu nous donner l'explication.

I.

Il dit d'abord qu'une partie de la semence tombe sur la voie publique, et qu'elle est foulée aux pieds et enlevée par les oiseaux du ciel. Or, que représente cette voie publique? Elle représente les âmes constamment dissipées, qui se font comme un jeu de la vie, qui ne savent ni réfléchir sur le passé, ni prévoir l'avenir, qui traitent légèrement les choses les plus sérieuses, et sérieusement les choses les plus frivoles. Fascinées par les bagatelles qui leur cachent les biens véritables, elles sont tout de feu pour le plaisir ; on les voit courir de fête en fête ; le jour même ne leur suffit pas, et il faut que la nuit soit témoin de leurs folies. Dans ce tourbillon où elles sont enveloppées, c'est en vain qu'on leur parle de Dieu, de sa loi sainte et de leurs destinées éternelles. Tous les fantômes de bonheur passent et repassent dans ces imaginations exaltées, foulant aux pieds cette parole sainte ; et, à la suite de ce bruyant cortége, se traîne l'antique serpent, l'esprit de ténèbres, qui enlève cette précieuse semence. Ames doublement malheureuses, en ce qu'elles perdent les véritables jouissances de l'esprit et du cœur que la religion prodigue à ses enfants, et qu'elles ne peuvent pas même saisir cette ombre de félicité qu'elles pour-

suivent à travers les agitations du monde et les fatigues ruineuses du plaisir.

Hélas! ce sont des malades brûlés par la fièvre, qui ont pris en dégoût la nourriture solide et qui boivent la mort à longs traits.

N'est-ce pas là ce que nous voyons trop souvent dans le grand monde, dans ce qu'on appelle le demi-monde, et jusque dans les dernières classes de la société ? Tout le temps qui n'est pas donné au travail est donné au plaisir, en sorte qu'il n'y a plus de place pour les enseignements graves et les pratiques salutaires de la religion, qui devraient néanmoins occuper le premier rang dans les choses de la vie.

« Enfants des hommes, s'écrie le Roi-Prophète, jusqu'à quand vos cœurs seront-ils appesantis ? Pourquoi aimez-vous la vanité et courez-vous après le mensonge? »

II.

Une seconde partie de la semence tombe sur un terrain rocheux. C'est la figure des âmes qui reçoivent d'abord avec joie la parole divine ; mais comme elle ne peut y prendre racine, ces âmes ne croient que pour un temps, et elles reculent au jour de l'épreuve.

Quel est, nos très-chers Frères, celui qui ne ressent pas quelque douce émotion, lorsque l'Évangile lui est annoncé dans toute sa grandeur et sa noble simplicité ? La doctrine du Crucifié, malgré sa folie apparente, a subjugué les païens ; elle a trouvé des admirateurs, et des disciples jusqu'au sein de l'Aréopage ; et si la haine, jalouse de son autorité naissante, qui affranchissait la conscience humaine, a déchaîné contre elle les persécutions, le sang des martyrs est devenu une semence de chrétiens. En réhabilitant la pauvreté, en glorifiant les souffrances et en proclamant la grande loi de l'amour fraternel, elle a poussé de profondes racines parmi les peuples, elle est montée des petits aux grands, et jusqu'au trône des Césars, jusqu'à ce qu'enfin le monde fût étonné de se trouver chrétien.

Un des plus célèbres incrédules du dernier siècle disait : « La simplicité de l'Évangile parle à mon cœur, la majesté des Écritures m'étonne... Si la vie et la mort de Socrate

sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » Témoignage glorieux d'un ennemi vaincu.

Mais il ne suffit pas d'accorder à la parole évangélique l'hommage d'admiration que ne peuvent lui refuser les âmes droites et amies de la nature humaine ; il faut s'y attacher du fond de ses entrailles comme à la parole de Dieu même. Et voilà ce que ne font pas ceux dont le cœur est représenté par le sol pierreux, où la bonne semence ne peut prendre racine. Amis de l'Évangile et de l'enseignement des pasteurs tant qu'il ne contredit pas leurs mauvaises passions et n'exige d'eux aucun sacrifice, ils l'abandonnent et le renient au jour de l'épreuve. Au temps heureux de leur jeunesse où ils goûtaient la joie des âmes pures, ils avaient juré à Dieu une fidélité inviolable, et avaient peut-être dit, comme saint Pierre : « Quand tous les autres vous abandonneraient, moi je ne vous abandonnerai pas. » Ah ! que sont devenus ces serments de l'amour divin ? Comment cet or brillant a-t-il perdu son éclat ? L'orage a grondé sur ces faibles chrétiens ; des penchants ignominieux ont sollicité leur cœur, et le respect humain a achevé le travail de destruction commencé par de coupables convoitises. Aujourd'hui on les cherche en vain parmi les disciples de Jésus-Christ. Où sont-ils ? où sont-ils ? Partis, comme l'enfant prodigue, pour une contrée lointaine, ils n'en reviendront peut-être jamais ! Après avoir apostasié la vertu, peut-être ont-ils aussi apostasié la foi. Ce n'est pas que leur intelligence soit devenue plus éclairée ; non, mais c'est que leur faible cœur est devenu coupable, et qu'au lieu de se réformer, ils ont pris en haine la religion qui les condamne. Pleurez, tendres pasteurs, et soyez inconsolables à la vue des ravages que le génie du mal a faits dans le champ du père de famille arrosé de vos sueurs ! Pleurez, mères pieuses, à la vue de vos enfants égarés, de ces jeunes plantes desséchées par le souffle brûlant des tentations. Puissiez-vous, Moniques désolées, à force de larmes, leur obtenir miséricorde !

III.

Une autre partie de la semence tombe sur un terrain couvert d'épines, qui l'ont bientôt étouffée.

Quelles sont, nos très-chers Frères, ces épines dont parle le Sauveur? Ce sont les sollicitudes de ce monde, les richesses et les plaisirs sensuels.

Que d'épines, grand Dieu, dans le vaste champ de l'Église!

Dans tous les temps, la convoitise des biens de ce monde a tourmenté le cœur de l'homme et l'a détourné des choses de Dieu. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, voulant donner un contre-poids à cette cupidité, a réhabilité la pauvreté par son exemple et par ses paroles. Il ne fallait pas moins que ce double enseignement pour guérir la plaie invétérée du cœur humain, et faire comprendre au monde qu'il y a des biens plus réels et plus durables à ambitionner que la fortune matérielle dont les païens avaient fait une divinité. Lorsqu'il dit: « Heureux les pauvres de bon gré », il pose la première assise de l'ordre moral et social qu'il venait établir. En effet, tout ordre moral et social est nécessairement subordonné à une question capitale, celle de notre fin dernière; les hommes, pris individuellement ou considérés en société, seront d'autant plus parfaits que leur fin dernière sera plus relevée, et ils seront d'autant plus heureux qu'ils seront plus parfaits. Si donc l'homme met sa fin dernière dans la possession éternelle de Dieu, et qu'il fasse tous ses efforts pour l'atteindre, le voilà tout à coup élevé au dessus de l'ordre matériel, usant des créatures visibles sans leur asservir son âme, riche des trésors de la grâce au sein même de la pauvreté, préférant le témoignage d'une bonne conscience à tout l'or du monde, prodiguant ses biens à l'indigence, au lieu de convoiter les biens d'autrui, plein d'honneur et de loyauté, irréprochable devant Dieu et devant les hommes, et arrivant au tombeau comme un exilé qui retourne dans sa patrie. Voilà le vrai chrétien! Il n'a pas usé sa vie à amasser des trésors que la rouille consume et que les vers dévorent; mais il a amassé des richesses incorruptibles pour le ciel.

Heureux le peuple dont tous les citoyens seraient dirigés par ces principes! Quelle paix! Quelle union! Quelle confiance réciproque! Quelle force et quelle prospérité! En cherchant avant tout le règne de Dieu, les empires de la terre obtiendraient encore le reste par surcroît.

Mais si, tombant de cette hauteur, l'homme place sa fin dernière et son souverain bien dans les richesses périssables ; s'il matérialise, pour ainsi dire, son âme, et cherche à satisfaire ici-bas le désir immense du bonheur qui le tourmente, qu'arrive-t-il ? D'abord, il perd de vue les choses du ciel ; la nourriture évangélique est pour lui une nourriture fade et insipide ; son oreille n'est sensible qu'au son des espèces métalliques ; il s'agite et se tourmente le jour et la nuit pour agrandir ses domaines ou le cercle de ses affaires, pour supplanter ses concurrents par son activité, quand ce n'est point par la ruse et par la fraude.

Et voilà, nos très-chers Frères, ce qu'on appelle le *culte* des intérêts matériels substitué au culte de Dieu. Voilà cette fièvre du gain qui agitait l'empire romain à l'époque de sa décadence, et contre laquelle un poète lançait les traits de la satire en s'écriant : « O citoyens, l'argent avant tout ; la vertu après les écus ! » (*Horat.*, Épist., I).

Supposons maintenant qu'un peuple en masse soit dominé par cet insatiable désir de posséder, que doit-il arriver ? Ce que saint Paul a dit : « La racine de tous les maux est la cupidité; ceux qui s'y sont livrés ont perdu la foi et se sont plongés dans un abîme de douleurs. » (*I Tim.*, VI, 10). Ces épines de la richesse étouffent tout d'abord la semence évangélique, et, en détruisant la foi, elles ruinent aussi l'empire de la morale, dont la foi est le fondement indispensable. Alors on verra s'établir des maximes et des pratiques monstrueuses. La soif de l'or pénétrant dans toutes les classes de la société, le mensonge, la fraude et la violence seront mis au service de la fortune. La conscience se vendra comme les autres denrées, si elle trouve des acheteurs, et ce genre de commerce sera considéré comme un progrès. Mais comme il faut que l'homme soit puni par où il a péché, les épines de la richesse, en étouffant l'ordre moral, déchireront aussi les malheureux qui les auront laissées croître dans leurs cœurs. Le trompeur sera trompé lui-même. A côté des fortunes qui s'élèvent on verra d'autres fortunes ruinées par la spéculation, l'agiotage et l'hydre dévorante des procès. On verra la confiance trahie par des agents et par des dépositaires infidèles, la faillite mise à l'ordre du jour comme moyen de prospérer, et des mystères d'iniquité

se dévoiler dans les prétoires de la justice. Et puis, enfin, comme chacun prétendra prendre sa place au banquet de la fortune, des profondeurs de la société il s'élèvera de temps en temps des rugissements formidables qui sont pour un peuple perverti comme le tintement de l'agonie.

C'est à vous, nos très-chers Frères, de juger si nous faisons ici l'histoire du passé, le tableau du présent, ou la prédiction de l'avenir. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Esprit-Saint a dit : « La justice élève les peuples, mais l'iniquité les rend misérables. » (*Prov.*, XIV, 34). Le ciel et la terre passeront, mais ces paroles ne passeront point.

Toutefois, ne nous y trompons pas, quand on met le souverain bien dans la richesse, c'est généralement à cause des jouissances qu'elle procure : *Voluptatibus vitæ*. Le sensualisme est le dernier terme et la forme la plus positive de l'égoïsme humain, et la fureur de jouir accompagne presque toujours la fureur d'acquérir. C'est aussi l'un des obstacles les plus forts aux succès de la parole divine. « L'homme animal, dit l'Esprit-Saint, ne peut comprendre les choses de l'Esprit de Dieu. » (*I Cor.*, II, 14). C'est pourquoi la doctrine de la foi tout entière tend à nous élever au-dessus des sens pour nous initier à la vie intellectuelle et morale dans la région sereine de la piété et de la vertu. A l'école de l'Évangile l'âme de l'homme devient comme un ange dans un corps mortel, et si elle éprouve les assauts de la chair qui convoite contre l'esprit, elle ne succombe pas aux bourrasques de la tempête, parce qu'elle a jeté l'ancre dans les cieux.

Tout ce qu'il y a de noblesse et de dignité dans ces enseignements a été bien compris par les ennemis de l'humanité, qui n'ont cessé de battre en brèche, au nom de la raison, une religion si sainte, et d'avilir notre caractère de chrétien par leurs doctrines abjectes sur l'origine de l'homme, sur sa nature, sur les conditions de son existence et sur sa destinée. Le matérialisme, qui ne le sait ? a coulé à pleins bords. Les philosophes du dernier siècle en ont propagé le système, et les romanciers de notre époque en ont enseigné l'application pratique. Le délire du sensualisme païen a été dépassé par celui de la mythologie philosophique et littéraire de nos jours ; car si les païens adoraient la déesse des

voluptés, le dieu de l'ivrognerie et celui du vol, ce n'était pas du moins sous le vocable de la Raison. Ces grandes perversions du sens moral montrent jusqu'à quel point les épines du plaisir étouffent, non pas seulement la semence de la foi, mais même les lumières de l'intelligence naturelle.

Écoutez le langage des épicuriens du vieux monde, tel qu'il nous est rapporté au Livre de la Sagesse, et vous resterez de plus en plus convaincus que le sensualisme, ce composé monstrueux de mollesse, d'intempérance et de lubricité, est toujours le principe ou la conséquence de l'impiété, et que la dépravation du cœur marche de pair avec la dépravation de l'esprit.

« La vie est courte et ennuyeuse ; il n'y a nul lieu de repos au-delà du tombeau, et personne n'est revenu d'entre les morts. Nous sommes sortis du néant, et, après notre vie, nous serons comme n'ayant jamais été, car le souffle qui nous anime est une fumée, et la parole n'est qu'une étincelle qui galvanise notre cœur ; cette étincelle éteinte, notre corps sera réduit en cendres, et notre esprit s'évaporera comme l'air, sans consistance ; notre vie passera comme la trace d'un nuage et comme le brouillard du matin que dissipent les rayons du soleil.

« Notre nom sera plongé dans l'oubli, et personne ne se souviendra de nos œuvres.

« Venez donc, et jouissons des biens présents avec l'empressement de la jeunesse ; que les vins exquis et les parfums charment nos sens ; couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent ; laissons partout des traces de notre joie ; si l'homme juste censure notre vie, ne reconnaissons d'autre loi que celle du plus fort, afin de l'opprimer et de lui imposer silence par une mort honteuse.

« Voilà ce qu'ils ont pensé, ajoute l'écrivain sacré ; mais ils étaient dans l'erreur, parce que leur malice les a aveuglés. Ils ont ignoré les secrets de Dieu ; ils n'ont point espéré la récompense de la justice ; ils n'ont point apprécié la gloire réservée aux âmes saintes. Cependant, Dieu a créé l'homme impérissable, et il l'a fait à sa ressemblance. » (*Sap.*, c, 2.)

Dans ce passage que nous venons de citer, ne vous semble-t-il pas, nos très-chers frères, lire l'histoire et entendre

les discours des débauchés de tous les siècles ? Nier la vie future, se plonger dans les délices, persécuter l'homme juste dont la vie est pour eux un reproche continuel, tel est le cercle où tournent constamment ces impies. (*Psalm.*, XI, 9.)

Mais les épines de la volupté, comme celles de la fortune, blessent et déchirent aussi ceux qui s'y abandonnent. Que de malheurs privés et de calamités publique n'enfante pas la corruption des mœurs ! L'innocence flétrie et souvent déshonorée, la paix des familles troublée, l'enfant devenu homme par la science du mal, et l'adolescent passé quelquefois à l'état de cadavre avant sa mort prématurée ; la vie naturelle et sociale attaquée dans sa source par l'avilissement systématique du lien conjugal ; la ruine du foyer domestique par les excès du luxe et de l'intempérance ; les rixes tumultueuses, et quelquefois sanglantes, du cabaret ; les jalousies, les fureurs, les scandales de toute espèce : voilà quelques traits d'un tableau que justifient trop bien ces paroles du Livre de la Sagesse : « On est puni par où l'on a péché. » (*Sap.*, XI, 17.)

Outre la soif de l'or et des voluptés sensuelles, notre divin Sauveur signale encore, comme obstacle au développement de la semence évangélique, la sollicitude inquiète des choses temporelles : *A sollicitudinibus vitæ*. Nous trouvons ici une troisième classe d'hommes que nous sommes loin de confondre avec les deux autres, les hommes d'affaires et de travail.

Le travail, nos très-chers frères, est une des lois fondamentales imposées à notre nature, loi d'expiation et de progrès. Il faut le pratiquer, dans quelque situation qu'on se trouve, soit pour se procurer les choses nécessaires à la vie, soit pour faire face aux exigences de sa condition, soit pour remplir les fonctions publiques dont on est revêtu. Tout homme qui travaille, soit au milieu des campagnes, soit dans l'atelier ou la manufacture, soit dans le cabinet, offre sur la terre l'image de Dieu, parce qu'il sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Ce n'est donc pas cette loi en elle-même qui détourne le chrétien de l'ordre surnaturel et paralyse l'action de la parole évangélique. Hommes de science, hommes d'affaires, hommes d'industrie, de com-

merce et de labeur manuel, tout en cherchant vos intérêts légitimes, vous contribuez, chacun de votre manière, à la prospérité et à la gloire de la patrie. Mais, en vous occupant de la vie présente, vous ne devez pas perdre de vue la vie future, ni oublier cette sentence de Jésus-Christ : « L'homme ne vit pas seulement du pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (*Matth.*, IV, 4.) Non, vous n'êtes pas nés seulement pour manipuler la matière, cultiver les champs, récolter les moissons, acheter ou vendre, et diriger avec habileté le cours des choses humaines. Mais vous avez une âme à sauver et, par conséquent, des rapports à entretenir avec *Celui* qui est votre premier principe et votre fin dernière. Si donc le souci des choses temporelles vous absorbe entièrement, si vous négligez le grand devoir de la prière ; si vous ravissez au Seigneur le saint jour du repos qu'il s'est réservé, ou si vous forcez vos subordonnés à le lui ravir, alors vous foulez aux pieds le plus sacré de vos devoirs, vous devenez étrangers à l'enseignement de la religion, vous poussez à la décadence morale en même temps qu'au progrès matériel, et vous creusez ainsi l'abîme sous vos pas. « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » (*Matth.*, XVI, 26.)

Mais, de plus, l'oubli de Dieu et de sa religion attire ses malédictions sur la tête des prévaricateurs ; au moment où ils croient jouir du fruit de leurs veilles savantes ou de leurs travaux manuels, voilà souvent quelque grande catastrophe qui brise leur existence et leur fait sentir l'aiguillon des épines, tandis qu'ils croyaient ne recueillir que des roses. Ainsi, après avoir tout perdu pour le ciel, ils perdent encore tout pour la terre. « Tirons, nos très-chers Frères, la conséquence de ce qui vient d'être dit, et proclamons-la bien haut : si l'on se livre à la frénésie de la fortune et du plaisir, si l'on ne moralise pas le travail par la religion, si la parole de Dieu ne triomphe pas de l'oubli et du mépris des hommes, de l'ignorance, de l'erreur et de l'impiété, le monde court à sa perte pour le temps et pour l'éternité. Paraissez donc, ô vérité sainte ! faites une censure publique des mauvaises mœurs ; illuminez par votre

présence ce siècle obscur et ténébreux ; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connaissent pas vous aperçoivent, que ceux qui vous ont oublié se souviennent de vous et se convertissent, que ceux qui veulent lutter contre vous soient percés des traits de votre lumière (1). »

(1) Bossuet, *Sermon sur la Prédication évangélique.* (Exorde.)

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XVIII, v. 31-43.*)

En ce temps-là, Jésus prit à part les douze *Apôtres*, et leur dit : Voici que nous montons à Jérusalem, et que s'accomplira tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme. Car il sera livré aux Gentils, et raillé, et flagellé, et couvert de crachats. Et après qu'ils l'auront flagellé ils le feront mourir, et le troisième jour il ressucitera. Mais les Apôtres ne comprirent rien de ces choses, et cette parole leur était cachée ; ainsi ils ne comprenaient point ce qui leur était dit. Or il arriva, lorsqu'il approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis au bord du chemin, mendiant. Et entendant la foule qui suivait le chemin, il demanda ce que c'était. On lui dit que Jésus de Nazareth passait : Alors il cria, disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! Ceux qui allaient devant, le gourmandaient pour qu'il se tût. Mais il criait beaucoup plus encore : Fils de David, ayez pitié de moi ! Or Jésus s'arrêtant, ordonna qu'on le lui amenât. Et, quand il se fut approché, il l'interrogea, disant : Que veux-tu que je te fasse? Il répondit : Seigneur, que je voie. Et Jésus lui dit : Vois ; ta foi t'a sauvé. Et aussitôt il vit, et il le suivait glorifiant Dieu. Et tout le peuple, voyant cela, loua Dieu.

HOMÉLIE

Sur la Guérison de l'Aveugle de Jéricho.

PAR M. RICAUD.

Domine, ut videam.
Seigneur, faites que je voie.

Le triste tableau que nous présente aujourd'hui notre évangile, mes frères, c'est Jésus-Christ touchant à la fin de sa vie, qui monte pour la dernière fois à Jérusalem, entouré de ses chers disciples, comme un agneau innocent, vers le lieu où il doit être immolé, et qui dans le chemin, pour prémunir leur faiblesse, et pour leur montrer sa divinité, les entretient de son supplice, leur en marque toutes

les circonstances : la trahison qui doit le commencer, les mépris, les crachats et les fouets qui doivent l'accompagner, la croix enfin qui doit le consommer. Mais inutilement tâche-t-il par ce spectacle d'intéresser leurs sentiments : grossiers et terrestres qu'ils sont, ils n'y peuvent rien comprendre. Il finit par leur annoncer le miracle de sa résurrection, qui doit, trois jours après sa mort, montrer sa grandeur, et réparer glorieusement le scandale apparent de ses souffrances.

Découvrons dans ce tableau, mes chers auditeurs, l'esprit de l'Église, notre bonne mère. Elle nous parle aujourd'hui des souffrances de Jésus-Christ, soit pour nous préparer au saint temps qui va commencer, soit pour nous prémunir contre les désordres qui règnent dans celui où nous sommes. Car si, suivant l'apôtre saint Paul, tous les péchés des chrétiens crucifient de nouveau Jésus-Christ, quels tourments, quels supplices ne doivent pas causer à son cœur divin ce nouveau déluge de blasphèmes, d'impiété, d'ivrognerie, de scandales, d'impureté, d'iniquités, en un mot, qui dans ce temps, plus qu'en tout autre, semble avoir inondé la terre ? O âmes fidèles et chrétiennes, serez-vous insensibles aux outrages que l'on fait à votre père et à votre Dieu ? et tandis que l'Église va l'exposer à vos adorations, négligerez-vous de venir à ses pieds le consoler, et le dédommager par vos visites ? Il est vrai que ces désordres vont bientôt finir ; dans trois jours ils ne seront plus, et que restera-t-il aux mondains de leurs plaisirs, sinon le repentir et le crime ? tandis que vous au contraire, fidèles à votre Dieu, vous verrez toujours subsister le fruit de vos vertus et le mérite de vos sacrifices.

Je laisse à vos pieuses réflexions cette première partie de mon évangile, et je m'arrête à la seconde, qui renferme une histoire dans laquelle nous trouvons ample matière à notre édification. C'est un miracle opéré en faveur d'un aveugle de Jéricho, lequel nous représente celui que la grâce opère tous les jours dans nos âmes. L'état de cet homme, et sa guérison, figure de l'état du pécheur et de sa conversion, voilà le double objet de cette homélie, et tout le sujet de votre attention.

PREMIER POINT.

Le mal.

Dans quel état se trouvait cet homme dont il est parlé dans notre évangile ? Mes très-chers frères, le voici représenté dans quatre mots : c'était un aveugle assis le long du chemin, demandant l'aumône ; *cæcus quidam sedebat juxta viam, mendicans.* Quatre caractères qui nous représentent parfaitement l'état du pécheur dans le monde. Il s'aveugle d'abord, il s'endurcit ensuite, il suit le grand chemin, il vit dans la misère. Reprenons tous ces traits, et suivez-moi.

La première chose que l'Évangile nous apprend de cet homme, c'est qu'il était aveugle, *cæcus.* L'était-il de naissance, ou l'était-il devenu par quelque accident ? c'est ce que l'Évangile ne nous dit point. Quoiqu'il en soit, cet homme était bien à plaindre, car vivre sans voir le jour, c'est dans un sens ne pas vivre. Mais après tout, qu'est-ce que cette lumière temporelle, destinée à agir sur nos corps, et qui nous est commune avec les bêtes, en comparaison de cette lumière spirituelle qui émane de Dieu, le véritable soleil de justice, et qui nous conduit à lui ici-bas par la grâce, en attendant de nous réunir à lui un jour éternellement dans la gloire ? Que cette lumière est plus parfaite ! que l'aveuglement qui nous en sépare est plus à plaindre ! c'est celui qui nous est représenté par l'aveugle de notre évangile. *Cæcus.*

Mais comment se forme dans l'homme ce déplorable aveuglement ? Le voici, mes frères, comprenez-le bien. L'homme n'y est que trop porté dès sa naissance ; il recouvre pourtant dans le bain de la régénération la grâce et la clarté. Heureux ! s'il la conserve ; mais qu'arrive-t-il ? Il ne la perd malheureusement que trop tôt. Il en est de notre âme, comme de nos yeux ; il faut avoir les yeux purs pour recevoir la lumière ; de même il n'y a que les cœurs purs qui puissent voir Dieu : c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'assure. Or, pour suivre toujours la même comparaison, voyez ce qui arrive lorsque des corps étrangers, comme des humeurs âcres et des matières grossières, viennent à se glisser dans notre œil. D'abord elles commencent à l'incommoder et à le blesser. Elles finiraient même, si elles y sé-

journaient longtemps, ou si elles y agissaient avec force, par lui ôter toute aptitude à recevoir la lumière. Il en est ainsi de notre cœur, mes très-chers frères ; le péché qui n'est autre chose qu'une inclination vicieuse, une affection terrestre, venant à entrer dans l'âme, et à y séjourner, la trouble d'abord, l'offusque ensuite, et finirait, si l'on n'y prenait garde, par l'aveugler tout à fait, en lui ôtant toute aptitude à voir Dieu, en lui enlevant toutes les lumières de sa grâce, et en la plongeant dans des ténèbres spirituelles d'autant plus profondes, que les péchés qui les causent sont plus invétérés ou plus grossiers. C'est ainsi que l'aveuglement spirituel se forme, s'accroît et se consomme, comme l'aveuglement corporel, qui en est la figure. *Cœcus.*

Et dans cet état, que fait le pécheur ? Ah ! mes frères, comme un aveugle il tâtonne en plein midi, suivant l'expression de l'Écriture. De là ces doutes intéressés sur les vérités terribles de notre foi, qui partent moins d'un esprit convaincu, que d'un cœur corrompu par la passion ; de là ces excuses frivoles dont il cherche à s'étayer, et dont il fait semblant de se contenter ; de là ces probabilités si délicates, soit pour le passé, soit pour l'avenir, et qu'il ne veut pourtant jamais éclaircir ; de là, en un mot, cette fausse conscience qu'il se forme, ces vaines interprétations qu'il admet, ces motifs insuffisants dont il se contente ; et à l'aide de tous ces frêles appuis, il marche sans faire attention ni au Dieu qui le menace, ni à l'enfer qui l'attend, ni à la mort qui le presse, ni au démon qui le trompe. Que dis-je ? Bien loin de voir ces motifs surnaturels et élevés, il n'aperçoit pas même les plus naturels et les plus simples. Ce ministre de Jésus-Christ ne voit pas l'opprobre dont il couvre sa personne et son caractère ; ce magistrat n'aperçoit pas le contraste de ses emplois et de ses mœurs ; cette femme n'entrevoit pas que, pour des amours insensées, elle va en rompre de légitimes ; cette fille ne considère pas le tort irréparable que peut lui faire un seul faux pas ; ce père ne fait pas attention que le jeu, dont il fait profession, va ruiner toute sa famille ; ce jeune homme n'aperçoit pas que le libertinage auquel il se livre, va le conduire aux portes du trépas : tous, en un mot, sont aveugles, parce qu'ils sont privés des lumières de la grâce, et quelque pénétrants

qu'ils soient d'ailleurs, leur péché très-souvent obscurcit leur raison même. *Cœcus.*

Or, mes frères, voulez-vous éviter ce malheur, dont les suites, comme vous le voyez, sont si terribles? suivez un conseil que vous donne là dessus saint Augustin ; et qui est tiré de la nature même ; ayez le même soin pour la vue spirituelle que vous en avez pour celle de votre corps. On aurait droit de vous en demander davantage ; on ne vous en demande pas plus. Lorsqu'une paille, un brin d'herbe, ou un grain de poussière, viennent à se glisser dans votre œil, malgré la paupière qui la défend sans cesse, que d'efforts pour le retirer, quelle douleur ! que de larmes ! vous n'êtes pas tranquilles jusqu'à ce qu'il n'y soit plus. Image imparfaite de ce que vous devez faire pour votre conscience, qui est l'œil de votre âme, et de la clarté de laquelle dépend la sûreté de toute votre conduite : n'y souffrez jamais, si vous voulez vivre contents, aucune faute, quelque légère qu'elle puisse être. A plus forte raison, n'en commettez jamais de propos délibéré : ce serait vouloir vous aveugler volontairement; sitôt que vous vous en apercevez, après l'avoir commise, et que les remords intérieurs vous la feront connaître, ne vous découragez pas ; mais ne vous négligez pas non plus. Rentrez aussitôt en vous-mêmes, détestez-la du fond du cœur ; lavez-la dans les larmes d'une sincère pénitence; recourez ensuite à votre médecin spirituel, au ministre de la réconciliation, chargé de purifier votre âme; ne croyez pas ces soins trop pénibles et trop longs : vous les avez pour votre corps, ayez-les aussi pour votre âme ; pour cette âme précieuse, destinée à voir un jour Dieu. Ce n'est qu'en s'opposant aux principes du mal, qu'on peut se flatter d'appliquer infailliblement le remède ; et de même ce n'est qu'en résistant aux premiers péchés, qui sont la source de l'aveuglement spirituel, qu'on peut éviter de tomber dans de plus profondes ténèbres. *Cœcus.*

La seconde chose que l'Évangile nous apprend de cet homme, c'est qu'il était assis ; *sedebat.* Cette circonstance n'est pas là sans mystère; elle nous figure la fausse tranquillité d'un pécheur qui se repose dans ses crimes. Oui, mes frères, de l'aveuglement on passe bientôt à l'endurcissement ; le passage est nécessaire de l'un à l'autre. En ef-

fet, il n'y a que la grâce de Dieu qui puisse troubler la sécurité d'une âme rebelle : mais cette grâce ne peut parvenir à son cœur, sans avoir trouvé entrée dans son esprit ; il faut voir avant que d'aimer, il faut connaître avant que de sentir. Si donc l'esprit est aveugle et inaccessible aux rayons de la grâce, le moyen que le cœur ne soit pas sourd à ses attraits plus l'aveuglement de l'un augmentera, plus aussi, à proportion, l'endurcissement de l'autre. L'on en viendra insensiblement jusqu'à goûter une fausse paix; jusqu'à n'entendre presque plus la voix intérieure des remords; jusqu'à n'être plus ému par la voix extérieure des événements, de l'instruction et des bons exemples ; jusqu'à rester en un mot tranquillement assis dans les ténèbres et au bord de l'abîme. *Sedebat.*

Cet état si triste, si commun pourtant, et les divers degrés qui y conduisent, nous sont admirablement dépeints par le Prophète-roi, dans le premier de ses psaumes. Heureux, nous dit-il, l'homme qui n'a pas été dans le conseil des méchants, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est pas assis dans la chaire de pestilence ! *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit.* L'hébreu porte, dans la chaire de *dérision, in cathedra derisorum.* On commence par y aller, *abiit ;* on continue en y restant, *stetit ;* on finit par s'y asseoir, *sedit.* Y aller, c'est le crime ; y rester, c'est l'habitude du crime; s'y asseoir, c'est l'endurcissement dans le crime. On n'est d'abord que séduit, on recherche ensuite la séduction, et on en vient enfin jusqu'à séduire les autres. Dans cet état, que manque-t-il pour parvenir à la haine parfaite de la vérité, sinon la dérision et l'insulte? C'est aussi le dernier degré qui nous est marqué dans ce psaume. Lorsque l'impie, nous dit la Sagesse, est parvenue au comble de son impiété, il se moque de tout ce qu'on peut lui dire. *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.* C'est ainsi que l'endurcissement se forme, s'accroît et se consomme. *Sedebat.*

Ah ! mes frères, que cet état est dangereux pour le salut! qu'il est terrible! Jamais un malade n'est plus à plaindre que lorsqu'il ne sent pas son mal ; et jamais un pécheur n'est plus près de la réprobation, que lorsqu'il ne sent plus

ses crimes. Est-ce Dieu qui se tait alors, ou est-ce le pécheur qui ne veut plus l'entendre? c'est en même temps l'un et l'autre : mais que l'un et l'autre est affreux! Cet état pourtant, tout malheureux qu'il est, n'en est pas pour cela plus rare : vous en voyez tout les jours dans le monde, de ces aveugles assis dans l'iniquité, qui ayant tout perdu, et les mœurs et la foi, se raillent impunément de nos plus saints mystères. Vous-même, mon cher auditeur, n'avez-vous pas été de ce nombre, et n'en êtes-vous pas peut-être encore? Si vous en avez été, et que vous n'en soyez plus, bénissez le Seigneur qui a brisé vos chaînes ; si vous en avez été, et que vous continuiez d'en être, profitez de cette étincelle de foi qui brille encore dans vous, pour sortir de ce funeste repos, tandis qu'il est jour encore. Mais si, n'ayant jamais partagé cet aveuglement, vous craignez d'y tomber un jour, écoutez ce que je vous dis ici. Allez au principe du mal; suivez le conseil que le saint roi David vous donne dans un autre de ses psaumes ; non-seulement ne vous esseyez pas avec les méchants, mais même n'entrez pas pour un seul moment dans le conseil des impies. *Non sedi cum consilio vanitatis, et cum iniqua gerentibus non introibo.* Du crime on passe à l'habitude, et de l'habitude à l'endurcissement. Otez le crime, et vous aurez ôté tout le reste. Que si, malgré tous vos soins, vous ne laissez pas que de tomber dans quelque faute, ne vous découragez pas, mais ne vous endormez pas non plus; je vous le répète. Prenez garde surtout que l'habitude ne se forme jamais chez vous, Pour cela, relevez-vous aussitôt; respectez beaucoup votre conscience: ménagez les grâces intérieures et extérieures de Dieu; ne craignez rien tant que ce funeste repos, plus dangereux que tous les troubles. *Sedebat.*

La troisième chose que l'Évangile nous apprend de cet homme, c'est qu'il était le long du chemin; *juxta viam.* Que nous représente ce chemin? Dans le sens littéral, c'est celui de Jéricho, ville fameuse, que Dieu avait ordonné aux Israélites de détruire, et dont la route était célèbre par les meurtres et les brigandages qui s'y commettaient sans cesse. Dans le sens spirituel, c'est le monde maudit et réprouvé de Dieu, c'est-à-dire, les modes, les usages, les maximes, les coutumes du monde contraires à la loi de Dieu,

qui perdent tous les jours tant d'âmes, que la multitude suit en aveugle, et auxquelles le pécheur se conforme, vivant pourtant tranquille, parce qu'il vit comme le grand nombre. *Juxta viam.*

Et voilà, mes frères, le grand prétexte, cause ordinaire de l'aveuglement et de l'endurcissement de la plupart des hommes : l'autorité de la foule et la séduction de l'exemple. Lorsque, pressés par le zèle qui nous anime, nous remontrons à certains pécheurs la difformité de leurs mœurs, les dangers terribles auxquels ils s'exposent par leur conduite ; que répondent-ils à toutes nos pressantes sollicitations, à toutes nos charitables remontrances? Rien autre chose que ces froides paroles : Je suis honnête homme, je ne fais tort à personne ; qu'exigez-vous encore de moi ? Du reste, je vis comme les autres. Si ce que vous me reprochez est capable de me perdre, il faudra damner tous les hommes : croyez-moi, ne nous singularisons pas, et ne cherchons pas à être plus sages que le reste du monde. Voilà l'écueil déplorable contre lequel viennent se briser la force de nos instructions et même les remords de la conscience. Comme si les saints n'ont pas été dans tous les siècles des hommes singuliers, et le plus grand nombre, dans tous les temps, celui des insensés. Voyez Noé, sauvé seul avec sa famille de l'inondation générale ; Loth, sauvé seul avec ses enfants de l'embrasement de Sodome ; Abraham, séparé seul du reste de la gentilité ; Job, seul juste dans la terre de Hus ; Tobie, seul fidèle à son Dieu dans la captivité ; Daniel et ses compagnons, refusant seuls leur encens à de fausses divinités, au milieu d'une cour idolâtre. Comme si les prophètes ne nous disaient pas que les gens de bien ressemblent dans le monde à ces épis de blé que la faulx du moissonneur épargne pendant la moisson, à ces grains de raisin qui échappent à l'œil attentif du vigneron pendant la vendange ; comme si Jésus-Christ lui-même ne nous enseignait pas, à toutes les pages de son Évangile, que le nombre des élus est le plus petit ; que la voie qui conduit à la perdition est large et fréquentée, et que celle du salut est étroite et solitaire ; qu'il viendra un temps où il n'y aura presque plus de véritable foi sur la terre. Malgré toutes ces raisons, et tant d'autres qu'il serait trop long de donner, le préjugé l'emporte sur la raison

et la religion ; et le monde est toujours plein de ces aveugles assis le long du grand chemin, qui vivent tranquilles dans leur péché, parce qu'ils ont beaucoup de complices. *Juxta viam.*

Ah ! mes frères, désabusons-nous ; Dieu ne laissera pas le crime impuni, parce qu'il trouvera beaucoup de coupables Que sont devant lui tous les peuples de la terre ? Ils sont tous à ses yeux comme s'ils n'étaient pas. D'ailleurs il nous a avertis : au lieu donc de faire du grand nombre un prétexte pour offenser Dieu, servons-nous-en au contraire, comme d'une règle infaillible pour discerner dans quelle voie nous sommes. Vivons-nous à part ? avons-nous des mœurs différentes de la multitude ? pensons-nous plus sérieusement que la plupart des hommes ? Quoique nous devions toujours opérer notre salut avec crainte et tremblement, et que personne ne sache s'il est digne d'amour ou de haine, cependant il y a beaucoup lieu de croire que nous serons sauvés ; parce que le petit nombre est celui des élus, et que nous sommes du petit nombre. Si au contraire nous nous faisons une gloire et une loi de suivre en tout les usages du monde, de nous conformer à ses mœurs, d'être esclaves de ses préjugés et de ses modes ; si notre vie, en un mot, est semblable à celle de la plupart des autres hommes, nous avons tout sujet de craindre, puisque si nous nous sauvions de la sorte, le plus grand nombre devrait aussi se sauver, ce qui est contre la foi. Que nous reste-t-il donc à faire, sinon à quitter le préjugé, et à sortir au plus tôt de ce funeste chemin qui nous conduira infailliblement à la perdition éternelle ? *Juxta viam.*

Enfin la dernière chose que l'Évangile nous apprend de cet homme, c'est qu'il était pauvre, misérable, et obligé de demander l'aumône ; *mendicans.* C'était sans doute la cécité qui l'avait réduit à cet état déplorable. Mais comment dans cet état représente-t-il le pécheur, puisque le pécheur jouit souvent des biens, des honneurs et des plaisirs de la terre? C'est ce que nous explique le grand apôtre saint Jean, dans son Apocalypse, lorsqu'adressant la parole à un pécheur de ce caractère, « vous vous imaginez, lui dit-il, mon cher frère, et vous vous flattez d'être riche, opulent, de n'avoir besoin de personne ; et vous ne savez pas, insensé que vous

êtes, que dans la réalité, aux yeux de Dieu et de ses anges, vous êtes un pauvre aveugle, nu et misérable. *Dicis... dives sum... et nescis quia tu es miser et miserabilis et pauper, et cæcus, et nudus.* » Que ces paroles nous représentent bien toute la misère du pécheur ! Voyons-en ici les différents degrés.

D'abord le péché lui ôte tout, en lui ôtant son Dieu ; il lui enlève sa grâce, son amitié, le droit à son royaume qui devait être son héritage, le prix de ses vertus passées, le mérite de ses souffrances présentes, l'attente même des biens à venir. Il le dépouille de sa robe nuptiale, dont il avait été revêtu dans le baptême ; il le prive de tous les dons du Saint-Esprit et de tous les mérites de Jésus-Christ. Biens uniquement spirituels, il est vrai ; mais biens réels, précieux et solides, à l'abri de tous les événements et de toutes les vicissitudes ; biens éternels, en un mot, les seuls dignes de porter ce titre ; un seul péché mortel les enlève tous à une âme, et la réduit par là à la pauvreté la plus affreuse. *Pauper.*

Ce n'est pas tout ; le péché, ayant ôté à l'homme ses véritables biens, lui en présente de faux et d'apparents : car le cœur de l'homme ne peut pas exister sans aimer, sans désirer, sans rechercher un bien quelconque ; l'amour du bien est sa vie. Or, ayant perdu l'amour de Dieu qui est le souverain bien, il sera obligé de s'en forger d'autres à son gré, qui puissent tenir sa place, et voilà l'origine de son amour pour les plaisirs, pour les honneurs, pour les richesses, biens apparents qu'il a substitués au véritable ; mais d'ailleurs, comme le cœur de l'homme est fait pour Dieu, il est infini dans ses désirs, immense dans sa capacité ; il n'y a que l'infini qui puisse le remplir ; donc plusieurs objets finis, ajoutés l'un à l'autre, ne parvenant jamais à l'infini, le laisseront toujours vide. De là cette insatiabilité qui entretient, au milieu du monde, le tumulte et la confusion qui y règnent. C'est un homme altéré auquel on ne présente qu'une goutte d'eau, un affamé à qui on ne donne qu'une miette ; et pour nous en tenir à notre évangile, c'est un mendiant, qui ne recevant que des secours faibles et insuffisants, condamné à une mendicité perpétuelle, voit re-

naître à tout moment et ses besoins et ses souffrances. *Mendicans.*

Mais voici le comble. Le péché, ayant ôté à l'homme ses véritables biens, et ne lui en offrant que de faux qui ne peuvent pas faire son bonheur, le pécheur tombe dans la plus profonde misère. Je ne parle pas seulement ici des maux temporels que le péché attire quelquefois ; je parle surtout des maux spirituels qui en sont toujours la suite nécessaire. Il ôte la consolation dans les peines, l'espérance de les voir un jour finir, les ressources de la vertu, indépendantes de tous les événements de la vie ; il fait, en un mot, du pécheur, un misérable, que la faim dévore, que la crainte trouble, que la honte accable, que les remords déchirent. Tout cela est intérieur, je le sais, et surnaturel ; mais tout cela n'en est pas moins réel. Mes très-chers frères, je m'en rapporte à l'aveu même du pécheur : s'il affecte tant de faire paraître au dehors son opulence, son contentement, sa vaine gloire, ce n'est que pour couvrir, et s'il était possible, se dissimuler à lui-même le sentiment intérieur qu'il éprouve sans cesse de son infamie, de sa misère et de sa douleur ; en quoi il vérifie parfaitement les paroles déjà citées de l'Apôtre bien-aimé, puisqu'il est misérable au milieu de l'opulence, mécontent au sein même des plaisirs, plein de honte et de confusion au faîte des honneurs et des dignités, malheureux enfin quand tout semble extérieurement conspirer à sa félicité, et pour comble d'infortune, ignorant ou feignant d'ignorer son état déplorable. *Dicis... dives sum... et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper, et cœcus, et nudus.*

O pécheur qui m'écoutez, rentrez dans vous-même et répondez de bonne foi ! Ne reconnaissez-vous pas à ces traits votre image ? et pour peu qu'il vous reste encore d'amour pour votre salut, pouvez-vous en disconvenir ? N'est-ce pas l'aveuglement, comme dans cet homme, qui a été le principe de tous vos malheurs ? N'êtes-vous pas comme lui, assis dans une fausse sécurité, le long du grand chemin qui conduit à la mort éternelle ? n'éprouvez-vous pas enfin, comme lui, la même pauvreté, la même mendicité, la même misère ? Connaissez donc aujourd'hui votre état, et désirez-en au moins le remède. Et vous, Seigneur, qui nous avez promis

par la bouche de vos prophètes, que vous enrichiriez les pauvres, que vous rendriez la vue aux aveugles et la lumière à ceux qui sont assis dans les ténèbres de la mort; en guérissant aujourd'hui cet aveugle corporel, guérissez en même temps ces aveugles spirituels qui m'écoutent. Qu'ils profitent des moyens de revenir à la grâce que va leur indiquer la suite de notre évangile. C'est le sujet de la deuxième partie.

SECOND POINT.

Le remède.

Quelles sont les dispositions qui conduisent cet aveugle à la grâce de sa guérison ? L'Évangile nous en fait remarquer quatre, qui sont faciles à discerner : il croit, il espère, il demande et il veut. Image des dispositions qui doivent préparer un pécheur à la grâce de sa conversion : la foi, l'espérance, la prière et la bonne volonté. Reprenons ces quatre chefs, et soutenez encore un peu votre attention.

Premièrement, cet homme croit. Entendant du bruit, il s'informe de ce que c'est ; on lui dit que c'est Jésus de Nazareth. A ce nom, sa foi se réveille, et c'est elle qui, suivant la parole de Jésus-Christ même, fut la première cause de sa guérison : *Fides tua te salvum fecit*. Foi admirable, et qui a mérité d'être le modèle de tous les siècles à venir. Car tous ceux qui croyaient à Jésus-Christ, durant le cours de sa vie mortelle, croyaient en lui, parce qu'ils étaient témoins des miracles qu'il opérait, et qu'ils voyaient de leurs yeux ; mais l'aveugle de notre évangile ne croyait pas de cette sorte : il n'avait pas vu opérer ces miracles, puisqu'il était aveugle ; il était donc du nombre de ceux dont Jésus-Christ a dit dans l'Évangile : Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru ! *Beati qui non viderunt, et crediderunt*. Il croyait sur la foi de tout le monde qui lui rapportait ces miracles ; et c'est en cela même qu'il était plus propre à nous servir de modèle. Car, combien de gens dans le monde qui disent tous les jours : je croirais bien en Jésus-Christ, si j'avais vu ses miracles ; mais le moyen que je croie une religion qui renferme des mystères si incompréhensibles, sans avoir vu moi-même les prodiges sur lesquels elle est appuyée ! Vous vous trompez, mon cher frère. Cet aveugle

était plus conséquent que vous : il se reposait dans sa foi sur le témoignage unanime des hommes, et ce témoignage infaillible le mettait à l'abri de l'erreur. C'est comme s'il s'était dit à lui-même : Il est vrai que ce qu'on me rapporte de Jésus-Christ est bien surprenant et bien extraordinaire ; mais tout le monde le dit, et il est impossible que tout le monde s'accorde pour me tromper ; il faut donc que cela soit ; et puisque dans tout autre chose je crois tout ce que le monde me dit, je serais insensé dans ce cas seul de ne pas le croire, Et voilà, mes frères, comment raisonnerait l'incrédule, s'il était autant philosophe qu'il se pique de l'être ; maintenant surtout que ce témoignage a pris une telle étendue qu'il est devenu celui de tout l'univers. Et dans combien de choses se repose-t-il uniquement sur ce témoignage? Combien de faits anciens ou éloignés qu'il ne croit que parce que tout le monde les lui dit ! Pourquoi n'accorder pas à la religion la même justice ? Dira-t-on que ces faits sont trop merveilleux pour être crus de la sorte ? ils l'étaient bien aussi pour l'aveugle de notre évangile. Cependant il les crut sur le rapport de tous les hommes, parce que quelque merveilleux qu'ils fussent d'ailleurs, c'étaient toujours des faits sur lesquels ils pouvaient rendre témoignage. Se repliera-t-on sur les mystères que notre religion nous enseigne ? Mais elle les enseignait bien aussi à cet aveugle. Cependant il les croit d'après ces prodiges qu'on lui rapporte et qu'il n'avait pas vus ; parce qu'il sentait bien que la divinité doit être au-dessus de nos faibles idées. En un mot, il crut sans voir et sans comprendre, d'après le témoignage des hommes, parce que dans les choses naturelles, il était tous les jours dans le cas de le prendre pour règle de sa conduite. Que diraient nos incrédules eux-mêmes d'un aveugle qui ne voudrait rien croire, parce qu'il n'aurait rien vu, et qui s'obstinerait à nier ce qui est au-desssus de ses idées, par exemple les couleurs, contre le témoignage de de tout le monde? Ils diraient que cet homme est un insensé de ne pas se fier à ce que lui disent tous les autres hommes, sans avoir aucun intérêt de le tromper. Mais ne peut-on pas aussi le dire d'eux-mêmes ? Ne sont-ils pas tous les jours exposés à croire de la même façon que cet aveugle? Combien de choses certaines dans la nature qu'ils voient

sans les comprendre, ou qu'ils comprennent sans les voir? Pourquoi n'y en aurait-il pas dans la divinité et dans la religion? Ne cherchons donc pas la cause de leur incrédulité dans les miracles ou dans les mystères de l'Évangile, mais bien dans sa morale; et ne nous en prenons pas à leur esprit, mais à leur cœur. Quoiqu'il en soit, que la foi de cet aveugle les éclaire aujourd'hui, ou que son exemple les confonde.

Car, mes frères, et prenez garde surtout à ceci, c'est la foi qui doit nous conduire à la justification, comme c'est elle qui conduisit l'aveugle de notre évangile à sa guérison. Sans la foi, nous dit l'Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu : c'est elle qui doit nous animer, lorsque nous voulons nous approcher de lui par la pénitence; c'est elle enfin qui nous justifie. Et la raison en effet ne suffirait-elle pas pour nous faire comprendre qu'il faut croire en Dieu avant de l'aimer? Quelques bonnes œuvres que nous fassions donc d'ailleurs, Dieu ne les accepte pas, et elles ne sont pas dignes de la vie éternelle, si elles ne sont pas marquées du sceau de la foi de Jésus-Christ. Malgré toutes ces bonnes œuvres, nous ne sommes pas nous-mêmes justes, si nous n'avons par la foi, parce que le vrai juste vit par elle et dans elle. C'est aussi pour cette raison que le concile de Trente appelle cette vertu le principe, le fondement et la racine de la justification. *Initium, fundamentum et radix omnis justificationis.* Observez bien ces trois termes : le principe commence, le fondement soutient, et la racine nourrit. C'est-à-dire, que la foi commence la vie spirituelle, soutient la vie spirituelle, nourrit et entretient la vie spirituelle; c'est-à-dire encore, que les bonnes œuvres qui sont faites sans la foi, quoique bonnes en apparence, sont pourtant toujours fausses dans leur origine, parce qu'elles ne partent pas du principe de la foi; peu solides dans leur durée, parce qu'elles ne portent pas sur le fondement de la foi; vaines et stériles dans leurs effets, parce qu'elles ne tiennent pas à la racine de la foi. *Initium, fundamentum et radix omnis justificationis.* Or, d'après ces principes, mes très-chers frères, quelle différence y a-t-il entre une âme qui a perdu la charité et qui conserve encore la foi, et une âme qui a perdu en même temps la foi et les mœurs? Ah! mes

frères, une différence bien grande ; la même qu'entre une maison détruite, dont pourtant les fondations subsistent encore, et une autre dont il ne reste plus pierre sur pierre ; la même qu'entre un arbre que l'on a coupé, mais dont la racine, cachée en terre, peut pousser quelques rejetons, et un arbre entièrement arraché et déraciné. Quoique la grâce soit toute-puissante, et que la volonté de Dieu ne connaisse aucunes bornes, cependant, à parler moralement et suivant nos faibles lumières, il est bien plus facile de ressusciter dans nous l'homme spirituel, lorsqu'il en reste encore quelques principes, que lorsqu'il faut travailler tout à fait sur le néant. Il est bien plus facile d'élever dans nous l'édifice de la vie spirituelle, lorsqu'il en reste encore quelques fondements, que lorsqu'il n'en reste plus aucune trace. Il est bien plus facile de faire fleurir dans nous la charité, lorsque la racine y est encore, que lorsqu'elle a été entièrement arrachée. En un mot, un homme qui a perdu la foi et la charité, est un homme doublement mort, suivant l'expression de l'apôtre saint Jacques ; il a besoin par conséquent d'une double résurrection, d'un double miracle ; et qui peut les lui promettre ? Que devons-nous donc conclure de là, mes frères ? le voici. C'est de beaucoup respecter la foi, de désirer de la recouvrer, si nous l'avons perdue, de prendre garde à ne pas la laisser affaiblir, si nous l'avons encore. Quoique la foi sans la charité ne puisse pas nous sauver, il vaut néanmoins toujours mieux conserver une de ces vertus que de perdre l'une et l'autre. Tout péché mortel ne détruit pas la foi : il peut l'affaiblir par accident ; mais il ne la détruit pas par sa nature. Il n'y a que les péchés d'hérésie, d'impiété, d'incrédulité, qui l'attaquent directement et de front. Prenez donc garde à ces péchés, si vous voulez encore conserver une planche après votre naufrage. Que si vous avez déjà perdu la foi, je vous plains ; mais au moins ne perdez pas tout à fait l'espérance. Tâchez de recouvrer le flambeau de la foi ; lui seul peut dissiper votre aveuglement et vous conduire à la lumière.

Secondement, cet homme espère. Quoique aveugle depuis longtemps, quoique aveugle peut-être même de naissance, la foi qui l'anime, la connaissance qu'il a de la puissance et de la bonté de Jésus-Christ entretient sa confiance et lui

fait espérer d'être guéri ; et c'est en cela qu'il figure la seconde disposition des pécheurs. La foi sans l'espérance est le partage des démons, et c'est ce qui les fait trembler. Aussi ces esprits de ténèbres, voulant associer les hommes à leur malheur, et étant venus une fois à bout de les faire tomber dans le péché, travaillent aussitôt à leur ôter cette espérance qui pourrait encore les sauver, et qui leur manque à eux-mêmes. Pour cela que de ruses, que de détours n'emploient-il pas ? Tantôt ils leur représentent Dieu comme irrité, comme n'ayant plus les mêmes grâces à leur faire, comme prêt à les rejeter sans miséricorde, comme les ayant réprouvés. Tantôt ils leur représentent l'impossibilité prétendue de se convertir, ou de persévérer jusqu'à la mort qu'ils leur montrent encore fort éloignée. Quelquefois ils exagèrent les obstacles du respect humain qu'il faudra braver, des occasions qu'il faudra quitter, de l'habitude qu'il faudra vaincre, des tentations qu'il faudra surmonter. Souvent ils leur dépeignent la vertu, comme une terre remplie de ronces et d'épines, et qui dévore ses habitants. Aussi ces pécheurs infortunés, à la vue de toutes ces difficultés, et tout convaincus qu'ils doivent être de leur faiblesse, par l'expérience de tant de rechutes passées, se laissent abattre, se dépitent, s'abandonnent au découragement, et bientôt même au désespoir, dans lequel une fois tombés, ils se livrent à toutes sortes de crimes. Si les démons ne peuvent pas ôter la confiance à une âme, du moins ils la portent à en abuser. Ils lui représentent Dieu comme infiniment bon, elle-même comme la maîtresse de son changement et de sa persévérance, et la bercent ainsi de délai en délai, de présomption en présomption et d'espérance en espérance. Pour nous, mes frères, qui sommes prévenus de ces ruses de notre ennemi, ne nous y laissons pas prendre. Ne désespérons jamais de la bonté de notre Dieu, quelque grands pécheurs que nous soyons : elle est au-dessus de tous nos crimes. Il nous l'a fait dire mille fois par la bouche de ses prophètes : il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. En quelque temps qu'il revienne à lui, il le recevra. Quand même ses péchés seraient plus nombreux que ses cheveux, plus rouges que l'écarlate, il les oubliera et les rendra plus blancs que la

neige. Il s'est représenté tantôt comme un bon père qui reçoit un enfant prodigue, tantôt comme un pasteur qui court après une brebis égarée. Il a attendu la samaritaine, il a pleuré sur Lazare. Que dis-je? et tout son sang versé pour nous, ne nous marque-t-il pas bien sa miséricorde ? Ne désespérons donc pas du côté de Dieu; ne désespérons pas aussi du côté de nous-mêmes : la grâce peut faire du plus grand pécheur le plus grand saint ; témoin les Paul, les Magdeleine, les Augustin et tant d'autres. Disons-nous souvent à nous-mêmes, comme l'un d'eux avant sa conversion : Pourquoi ne pourrai-je pas ce que tant d'autres ont fait ? Ne suis-je pas homme comme eux, ou n'étaient-ils pas hommes comme moi ? *Cur non potero quod isti et istæ* ? Mais que l'espérance ne dégénère pas chez nous en présomption : ce serait abuser étrangement du moyen qui doit servir à nous justifier ; ce serait nous perdre par un excès contraire.

Troisièmement, cet homme demande. Plein de foi et de confiance, il connaît ses besoins, il en désire le remède. Voilà pourquoi il prie. Que dis-je ? il ne prie pas ; mais il crie. *Clamabat*. Ce sont des cris qui partent moins de la bouche que du cœur : aussi Jésus-Christ ne peut-il s'empêcher de les entendre. Tels étaient les sentiments du Prophète-roi, lorsqu'il disait à Dieu dans un de ses psaumes : Seigneur, du fond de l'abîme où mes péchés m'ont plongé, j'ai crié vers vous ; du haut de votre trône, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous ne considérez que mes péchés, et si je les considère moi-même, je n'ai plus lieu de rien attendre, et vous n'avez plus rien à m'accorder. Mais si vous vous arrêtez à votre miséricorde, et si je m'y arrête avec vous, ma confiance renaît, et vous n'avez plus rien à refuser à ma demande. Tels étaient les sentiments et les cris de cet aveugle. *Clamabat*. Mais que demande-t-il en criant de la sorte. Sa prière est courte, et pourtant elle mérite toute notre attention. Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. *Jesu, fili David, miserere mei*. Il ne dit pas comme saint Pierre : Jésus, fils de Dieu. Ce titre lui parait trop relevé : il lui en donne un autre qui le rapproche plus de lui, et qui lui donne lieu de s'intéresser davantage à son malheur. Il lui rappelle ce qu'il est devenu pour nous, afin de l'engager à

avoir pitié de sa misère. O Jésus, fils de David, s'écrie-t-il, ayez pitié d'un homme comme vous, d'un homme à qui vous avez bien voulu vous rendre semblable ; et puisque vous avez pris sur vous les misères de notre humanité, guérissez-moi de mon aveuglement qui en est une suite. *Jesu, fili David, miserere mei.* Oh ! que cette prière est belle, mes très-chers frères ! et que tous les pécheurs, que nous tous tant que nous sommes, pécheurs misérables, nous devrions la faire souvent ! O Jésus, si je ne vous considérais que comme Dieu et fils de Dieu, le moyen que je pusse m'approcher de vous, puisqu'il n'y a rien de plus éloigné de Dieu que le pécheur ! mais puisque vous avez bien voulu pour mon amour, vous, qui étiez fils de Dieu, vous faire fils de David, et fils de David pécheur, prendre toutes les apparences du péché, et vous rendre par là notre frère ; recevez aujourd'hui à vos pieds un de ces pécheurs, qui, touché de votre amour, vient à vous avec confiance. C'est un misérable, il est vrai, chargé de crimes ; mais c'est un pécheur qui, fâché de l'avoir été, ne veut plus l'être, et est disposé à faire tout ce que vous lui ordonnerez pour cesser de l'être. Ayez pitié de moi, Seigneur, je vous le dis comme David, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, pour effacer tant de péchés dont je me suis rendu coupable. Pourrez-vous me la refuser cette miséricorde dont jai besoin, et dois-je craindre de ne pas l'obtenir après qu'elle vous a porté, pour mon amour, à vous faire fils de David, et de David pécheur ? *Jesu, fili David, miserere mei.* Non, mes frères, Dieu ne refuse rien à de pareilles prières ; et si nous demandions de la sorte, quelque pécheurs que nous fussions, nous serions bientôt exaucés. Mais qu'arrive-t-il ? les pécheurs abandonnent l'exercice de la prière, qui est souvent l'unique ressource qui leur reste ; et voilà pourquoi aussi ils croupissent tant dans leur crime. Imitons donc l'exemple de cet homme aveugle et mendiant ; cherchons comme lui, à être guéris de notre aveuglement ; mendions comme lui, c'est la pensée de saint Augustin, à la porte du père de famille, non des secours temporels, mais sa grâce, son amour, sa lumière ; et Dieu qui ne désire rien tant que notre bonheur, se plaira à exaucer nos vœux.

Enfin quatrièmement, cet homme veut sincèrement sa guérison. D'où vient, mes très-chers frères, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant de guérir les malades, leur demandait ordinairement ce qu'ils voulaient ? D'où vient la question qu'il adresse aujourd'hui à l'aveugle de notre évangile : *Quid vis ut faciam tibi ?* Eh ! quoi, lui qui est le Fils de Dieu ne lit-il pas au fond des cœurs, et n'en connaît-il pas jusqu'aux plus secrètes pensées ? Oui, sans doute ; mais il y a dans cette simple interrogation une leçon importante qu'il veut nous donner. Il nous apprend par là à sonder notre conscience, et à examiner si la volonté que nous avons de nous sauver est bonne, et ferme, ou si ce n'est qu'une simple velléité. Vouloir le salut, comme le veulent la plupart des gens, sans en vouloir les moyens, c'est vouloir et ne pas vouloir. Mais vouloir le salut et faire en même temps tout ce qu'il faut pour y parvenir, voilà la marque d'une bonne volonté. Telle fut celle de l'aveugle de notre évangile ; voyons si la nôtre a le même caractère.

Nous voudrions bien nous sauver ; car qui ne le veut pas ? Mais voilà tout ; cette velléité nous abuse et nous tranquillise sur notre sort. Du reste, nous voulons que Dieu fasse tout ; nous attendons la grâce sans rien faire, persuadés que lorsqu'elle viendra elle saura bien agir sans nous. Nous nous trompons, mes frères : vouloir de la sorte, je le répète, c'est ne pas vouloir réellement. La grâce prévient le pécheur, mais il faut que le pécheur y corresponde. Dieu, qui nous a faits sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous. Jamais nous ne nous convertirons, si nous ne faisons quelque effort sur nous-mêmes. Aussi, voyez l'aveugle de Jéricho. A peine lui a-t-on dit que c'est Jésus-Christ qui passe, qu'il s'agite, qu'il crie, qu'il se donne du mouvement, et qu'il n'a plus aucun repos jusqu'à ce qu'il soit venu à bout de l'arrêter dans son passage. Jésus passait alors en faisant du bien partout : heureux celui qui comme cet aveugle, savait profiter de sa rencontre ! Il passe encore maintenant d'une manière spirituelle et invisible, mais non moins réelle ; il passe encore en faisant du bien. Il faut s'informer, il faut aller l'attendre sur son passage ; il a ses lieux, ses moments, ses circonstances. Il passe extérieurement, quand on nous annonce la parole de Dieu, quand

quelque événement frappant nous réveille, quand quelque affliction imprévue nous surprend : une mort soudaine dont nous sommes les témoins, une maladie que nous endurons, une perte sensible que nous faisons, une solennité qui approche, un bon exemple que nous recevons, un avis utile que l'on nous donne. Il passe intérieurement, et dans notre conscience, par les bons mouvements, les bons désirs, les bons sentiments que nous avons. Or, voulez-vous apprendre toute la science du salut ? Elle consiste à bien profiter de ces divers passages de Jésus-Christ ; il n'est point de pécheur qui n'en ait quelque occasion dans sa vie. Ce fut dans un de ces moments que Dieu terrassa Paul, qu'il toucha Augustin, qu'il convertit Magdelène. Que seraient devenus Paul, Augustin et Magdelène, s'ils n'avaient pas profité de ces heureux instants ? Je ne crains qu'une chose, disait saint Bernard, c'est Jésus qui passe. Il vient à moi, il est vrai, avec les mains pleines de grâces, et la volonté sincère de me les accorder ; mais que j'ai à craindre que ma dissipation, que mon inconstance, que ma légèreté, ne m'empêchent de tirer tout le fruit que je pourrais, de son passage ! *Interrogabat quid hoc esset.*

Nous voudrions bien nous sauver : nous le disons, nous nous en faisons gloire ; mais, du reste, nous voudrions que tout le monde pensât comme nous ; nous ne pouvons pas nous mettre au-dessus du moindre respect humain, d'un regard, d'une raillerie ; le jugement des hommes nous retient. De là ces craintes, ces appréhensions ridicules ; de là ce soin de cacher nos vertus avec plus de soin encore que nous n'avons caché nos crimes ; de là aussi tous ces changements de vie, tant de fois commencés et jamais soutenus. Vouloir de la sorte, encore une fois, c'est vouloir et ne pas vouloir ; car Dieu et le monde sont deux maîtres inconciliables : on ne peut pas plaire à tous les deux ensemble. Prétendre les réunir, c'est chose impossible ; il faut être tout à fait à Dieu, ou Dieu tout à fait nous rejette. Aussi, voyez l'aveugle de notre évangile. Le monde d'abord s'oppose à ses bons desseins ; mais il surmonte le monde, et ceux-là mêmes qui d'abord lui disaient de se taire, sont les premiers à lui dire ensuite qu'il ait bon courage, et que Jésus l'a appelé. Cela nous apprend ce que saint Paul nous

dit plusieurs fois, que celui qui veut être serviteur de Jésus-Christ, ne doit pas craindre de déplaire aux hommes. Eh ! qu'aurions-nous fait dans les premiers temps de l'Église, lorsqu'il fallait donner sa vie pour la foi de Jésus-Christ, si maintenant, pour la même foi, nous ne pouvons supporter un léger ridicule? D'ailleurs, ce qui arrive à l'aveugle de Jéricho, vous arrivera aussi à vous-mêmes. Le monde qui commencera par vous blâmer, finira par vous donner des éloges ; et si vous êtes constants à le mépriser, il se verra enfin lui-même forcé de vous accorder son estime. *Multo magis clamabat*

Enfin nous voudrions bien nous sauver : nous y pensons, nous y réfléchissons ; mais nous voudrions aussi qu'il ne nous en coûtât rien pour le faire : le moindre sacrifice nous effraie. Nous voudrions conserver dans la vertu les mêmes engagements, les mêmes liaisons que dans le vice, sous prétexte d'une prétendue fermeté dont nous nous piquons, de quelques prétendus bons motifs que nous supposons ; et de là vient que nos conversions sont si peu constantes, et nos rechutes si multipliées. Vouloir de la sorte, c'est vouloir et ne vouloir pas. Car, mes frères, le Saint-Esprit l'a dit : celui qui aime le péril, y périra. Faibles comme nous sommes, les tentations nous viennent bien assez chercher, sans que nous allions les chercher nous-mêmes. Dieu mérite bien peu, s'il ne mérite pas quelques sacrifices. La pénitence est bien peu de chose, si elle ne met aucune différence entre le temps de nos plaisirs, et celui qui les expie. L'homme qui regarde en arrière, quand Dieu l'appelle, n'est pas digne de son royaume. Aussi, voyez l'aveugle de notre évangile. A peine lui dit-on que Jésus-Christ l'a appelé, que plein d'ardeur il quitte tout, sa place, son repos, l'habit même qui le couvre, tout ce qui pourrait en un mot retarder tant soit peu sa marche ; il saute, il vient à ses pieds, prêt à lui faire, s'il l'exige, de plus grands sacrifices encore. Il nous apprend par là, cet homme aveugle, que l'affaire de notre salut demande un peu de générosité et de zèle ; qu'il faut savoir arracher notre œil droit même, et le jeter loin de nous, lorsqu'il nous scandalise ; qu'il est juste de renoncer à des plaisirs permis, après en avoir pris si souvent d'illégitimes ; qu'il faut se détacher des biens terrestres, pour

mériter les biens éternels ; et que Jésus-Christ condamne la vie molle et sensuelle, dans le même évangile où il réprouve les fornicateurs et les impudiques. *Projecto vestimento suo exiliens venit ad eum.*

Aussi, voyez jusqu'au bout la différence. Cet aveugle a le bonheur d'être guéri ; Jésus, après quelques délais nécessaires pour éprouver sa constance, lui rend la lumière avec la même facilité qu'il la créa. Regardez, lui dit-il. *Respice.* A cette parole, ses yeux s'ouvrent, et le premier usage qu'il en fait, c'est de les tourner vers son divin bienfaiteur, et se prosterner à ses pieds pour lui témoigner sa reconnaissance. Ce n'est pas tout, après avoir été le modèle des pécheurs, il devient celui des pénitents ; il se met à la suite de cet aimable Sauveur, et engage par son exemple tout le monde à l'adorer. Nous au contraire, mes frères, nous ne nous convertissons jamais, ou si nous le faisons, c'est pour retomber aussitôt après. Imitons donc l'exemple de cet aveugle : croyons comme lui, espérons comme lui, prions comme lui, nous voudrons comme lui. Alors Dieu nous rendra la lumière de sa grâce ; et marchant désormais constamment à sa suite, nous édifierons autant le monde par nos vertus, que nous l'aurons scandalisé par nos désordres.

Terminons, mes frères, par cette prière de notre évangile, qui renferme tout le précis de ce discours. Vous demandez quelquefois qu'on vous suggère des pratiques pour vous apprendre à vous occuper utilement aux pieds des autels : en voici une bien propre à cet effet. Lorsque vous viendrez ces jours-ci, comme on vous y exhorte, visiter Jésus-Christ exposé dans son sacrement pour y recevoir avec vos adorations, d'éclatantes réparations des outrages sans nombre qu'il reçoit journellement des impies et des mauvais chrétiens, regardez-vous comme ce pauvre aveugle de notre évangile ; et véritablement vous êtes bien plus pauvres et bien plus aveugles que lui, puisqu'au moins il connaissait son état, et que vous ne connaissez pas le vôtre. Pénétré donc dans ce moment d'une profonde douleur à la vue de ses misères, que chacun de vous, mes frères, tâche d'exciter en son âme la même foi et la même confiance, et que se prosternant devant Jésus-Christ, comme un mendiant qui attend tout de la générosité d'un si bon maître, il s'écrie

avec l'aveugle de l'Évangile : Seigneur, faites que je voie. *Domine, ut videam.* Non, mon Dieu, je ne viens pas vous demander ici la vue corporelle, que je n'ai souvent que trop ; mais je viens implorer votre secours pour obtenir la vue spirituelle, dont j'ai tant besoin, et qui souvent me manque. Mon esprit est de lui-même si porté à l'aveuglement ; le monde que j'habite est rempli de si profondes ténèbres, que je suis exposé à tous moments à perdre votre divine lumière. Conservez-la-moi, ô mon Dieu, si je l'ai encore, ou rendez-la-moi, si je l'ai perdue. Faites que j'aie sans cesse devant les yeux l'énormité du péché, l'incertitude de la mort, l'image de l'éternité, la crainte de vos jugements, les rigueurs de votre colère. Faites que je connaisse toujours de plus en plus la vanité du monde, la frivolité de ses plaisirs, la bassesse de ses honneurs, l'insuffisance de ses richesses. Faites que je ne perde pas un moment de vue la beauté de la grâce, les douceurs de la vertu, les devoirs de mon état, la route de mon salut, les récompenses éternelles. Faites en un mot que je ne m'endorme jamais du sommeil de la mort, de peur que l'ennemi de mon âme ne vienne à prévaloir sur moi. Mais en vous demandant cette grâce, ô mon Dieu, ce n'est pas pour moi seul que je vous fais cette prière. Je vous l'adresse encore pour tous mes parents, mes amis et mes ennemis, pour tous mes frères dans la foi, qui sont réunis dans le sein de la même Église, pour tous ceux qui en sont séparés par l'hérésie ou par le schisme, pour tous les infidèles qui sont assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Faites briller à leurs yeux le flambeau de la foi et de la grâce. Accordez surtout la même faveur à ces aveugles endurcis qui, dans ce temps malheureux, plus qu'en tout autre de l'année, augmentent le nombre de leurs iniquités et le poids redoutable de vos vengeances. Ce sont nos frères, ce sont vos enfants. Pourrions-nous ne pas nous intéresser à leur sort, et pourriez-vous les oublier vous-même ? Faites-leur connaître le scandale de leurs divertissements, la douceur de votre service, les biens dont ils se privent, les maux affreux qu'ils se préparent. Éclairez-nous tous en un mot, ô mon Dieu, et faites que passant de clarté en clarté, nous soyons conduits par la lumière de votre grâce à celle de votre gloire éternelle. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus prit les douze apôtres avec lui, et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem ; et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme, sera accompli; car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision, fouetté et couvert de crachats ; et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour.

Le moment où Jésus-Christ avait à consommer son douloureux sacrifice était tout près d'arriver. Dans peu de jours devait être célébrée la Pâque, que les Juifs fêtaient religieusement depuis quinze cents ans ; et à cette époque devait commencer la Pâque nouvelle, que solenniseraient avec pompe toutes les nations et tous les siècles. Le véritable Agneau pascal, l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache, allait être immolé au milieu de tous ces agneaux qui n'étaient que sa figure. Il allait racheter, non plus un seul peuple, mais tous les peuples de la terre, de la servitude où ils languissaient. Déjà plusieurs fois le divin Sauveur avait annoncé à ses apôtres les cruelles souffrances et la mort ignominieuse qui l'attendaient au bout de sa carrière. Cet événement était sans cesse présent à ses yeux. Il n'était descendu sur la terre que pour y expirer dans les supplices, et il ne s'était chargé d'un corps, que pour le porter sur la croix. L'ordre de son Père l'y appelait ; le salut des hommes y était attaché. Sans cesse occupé de ce but de sa mission, il y rapportait toutes ses pensées, toutes ses démarches. Chaque moment de sa vie était un pas qu'il faisait en esprit vers le Calvaire. Connaissant clairement, et l'époque précise, et toutes les circonstances particulières de sa passion, il la contemplait avec tranquillité, et s'avançait vers elle avec une imperturbable fermeté. Partant pour Jérusalem, où devait se passer cette lamentable scène, il en renouvelle la prédiction à ses apôtres. Il leur annonce les opprobres dont il sera abreuvé, les supplices dont il sera tourmenté, et la mort affreuse qu'on lui fera subir. Il leur

déclare que c'est là le motif, l'objet, le terme de son voyage. Tandis qu'ils marchent à sa suite en tremblant, comme le dit un des évangélistes (1), lui seul s'avance calme et serein, et parle du sort épouvantable qui l'attend, comme d'un événement simple, et qui lui serait étranger. Quel est donc cet homme extraordinaire, qui a le don de prédire ainsi, et sa mort prochaine, et toutes les circonstances qui l'accompagneront ? Quel est cet homme qui, sciemment et volontairement, assuré de sa destinée, et n'ayant rien qui le contraigne, va se livrer aux tourments et à la mort ? Que l'incrédulité, qui lui conteste sa divinité, nous explique comment, ayant le projet de donner au monde une religion nouvelle, Jésus-Christ choisit pour moyen, de subir la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse ; et comment, afin de se faire adorer comme un Dieu, il imagine de se faire supplicier comme un criminel ?

Voici encore une prophétie d'un genre plus extraordinaire : à l'annonce de sa mort, il joint celle de sa résurrection. Quel autre que celui qui se déclarait le Fils de Dieu, pouvait dire : Je ressusciterai le troisième jour ? Que l'on nous cite un mortel qui ait jamais osé hasarder une prédiction de cette espèce ! Il était bien certain de sa toute-puissance, cet Homme divin qui avait la confiance d'assurer qu'il la conserverait même après sa mort, et qu'après qu'on lui aurait ôté la vie, il aurait encore la force de se la rendre. Il a promis sa résurrection, et cela seul montre ce qu'il avait la certitude d'être : il l'a exécuté, et par là il nous a donné la certitude de ce qu'il est.

Ce que Jésus-Christ disait à ses disciples, en marchant vers son supplice, l'Église nous le répète de sa part. Elle veut que nous commencions dès ce jour à méditer les mystères de la passion, qu'elle nous fera célébrer dans quelques semaines, et auxquels elle va nous préparer par la sainte quarantaine. Elle rappelle spécialement aujourd'hui à ses

(1) Erant autem in via ascendentes Jerosolymam : et præcedebat illos Jesus, et stupebant, et sequentes timebant. Et assumens iterum duodecim, cœpit illis dicere quæ essent ei eventura. Quia ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum, et scribis, et senioribus, et damnabunt eum morte, et tradent eum gentibus. *Marc.*, X. 32 et 33.

enfants les souffrances et la mort de leur Sauveur, pour les détourner par cette pensée profonde et salutaire des joies immodérées, des débauches, des dissolutions dans lesquelles le vulgaire consume ces derniers jours de carnaval. Ces scandaleuses orgies qui, à la honte de la religion, retracent, surpassent même souvent ce que les fêtes impures du paganisme avaient de plus licencieux, sont les préparations que l'on apporte au Carême. On se dispose à la piété par le scandale, au jeûne par la crapule, à la mortification par le libertinage, à la pénitence par le péché. Dans ces jours, où des exemples trop nombreux nous invitent à des excès que la religion abhorre, qui révoltent la raison, qui quelquefois même l'altèrent, jetons les yeux sur notre Dieu, prêt à se livrer pour nous aux opprobres, aux tourments et à la mort de la croix. Disons-nous : C'est donc par des plaisirs que je vais partager ses souffrances ; c'est par des offenses que je vais payer ses sacrifices ; c'est par des outrages que je vais reconnaître ses bienfaits. Entrons dans l'esprit de l'Église, et nous rappelant pendant combien d'années nous avons eu le malheur de participer à ces désordres publics, allons, pour les expier, nous unir aux prières qui se font à cette intention. Prosternés devant notre divin Sauveur, présent dans son adorable sacrement, demandons-lui humblement, et pour nous-mêmes, le pardon de toutes les prévarications dont nous nous sommes rendus si longtemps coupables ; et pour tant de malheureux qui dans ces jours de débauches se plaisent à l'offenser, la grâce de reconnaître leur égarement, et d'en faire une sincère pénitence.

Mais les apôtres ne comprirent rien à tout cela, et ce discours était pour eux une chose cachée, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait.

Le discours du Sauveur était parfaitement clair. Il circonstanciait tellement les détails des maux qu'il allait souffrir, qu'il paraissait impossible de ne pas le comprendre. Il rappelait même les prophéties anciennes qui avaient annoncé ses souffrances. Comment donc se fait-il qu'il ne soit pas entendu par ses apôtres, surtout leur ayant plusieurs fois répété les mêmes choses ? Ces hommes, qui peu de temps après se trouvèrent si éclairés lorsqu'ils eurent reçu les lumières du Saint-Esprit, étaient encore charnels

et grossiers. Ils étaient bien persuadés que leur Maître était le Messie promis à Israël ; mais l'idée qu'ils avaient du Messie étaient absolument opposée à ce que leur disait Jésus-Christ. Ils s'imaginaient, comme toute leur nation, qu'il deviendrait un monarque puissant, qu'il délivrerait Israël du joug des Romains, et qu'il étendrait au loin leur empire et sa domination. Préoccupés de ces vaines idées, dont ils pouvaient d'autant moins se départir, qu'elles flattaient leur ambition et leur faisaient espérer des places distinguées dans le futur royaume, ils s'efforçaient de concilier cette splendeur mondaine, cette vaste puissance temporelle, dont ils s'attendaient chaque jour à voir leur Maître couronné, avec les humiliations et les souffrances qu'il leur annonçait ; et ne pouvant accorder dans leur esprit des choses aussi contraires, ils finissaient par ne rien comprendre à ce qu'il leur disait de plus clair.

On nous entretient souvent de ces tourments, de ces opprobres, que Jésus-Christ annonçait à ses apôtres ; et ils ne font pas sur nous plus d'impression que sur eux. Ce n'est pas que nous ayons la même prévention ; et à cet égard ils étaient bien plus excusables que nous. Ce qu'ils n'avaient pas encore vu, nous le savons. Ils avaient, sur la grandeur de leur Maître, de fausses idées que nous ne pouvons plus avoir. Ils ne croyaient pas à des souffrances qui contrariaient toutes leurs notions, et nous ne pouvons pas en douter. La cause de leur insensibilité était l'ignorance ; la cause de la nôtre est la mauvaise volonté. Nous ne sommes pas touchés de la passion de notre Sauveur, parce que nous ne voulons pas l'être. Nous nous affectons vivement au récit d'histoires fabuleuses, à la représentation de scènes théâtrales, qui toutes nous sont étrangères ; et la mort si douloureuse de notre Dieu qui a voulu souffrir pour nous, pour nous qui l'avions offensé, ne nous frappe pas, ne nous intéresse pas, ne nous émeut pas ! Étrange contradiction de notre cœur, dont le principe est sa malheureuse corruption ! Ces objets profanes ne nous émeuvent si puissamment qu'en flattant nos passions ; la mort sanglante de Jésus-Christ les contrarie. Ce sont nos funestes passions qui tantôt excitent, tantôt repoussent notre sensibilité. Nous sentons les conséquences qu'entraînent relativement à no-

tre conduite les souffrances du Rédempteur, et nous les craignons ; notre cupidité se révolte contre l'abnégation, notre orgueil contre l'humilité, notre sensualité contre la mortification qu'exige de nous un Dieu dépouillé, souffrant, outragé ; nous nous refusons à contempler ce spectacle lamentable que Pilate présenta aux Juifs lorsque pour les émouvoir, il leur dit : Voilà l'Homme. Nous redoutons l'effet que produirait sur nous cette image touchante ; nous l'éloignons de notre esprit, comme un censeur importun de notre vie ; et lorsqu'elle nous est présentée, nous nous raidissons contre elle, nous opposons à l'impression qu'elle pourrait nous faire l'idée des sacrifices qu'elle nous impose. Nous nous armons pour la combattre de nos goûts, de nos inclinations, de nos plaisirs, qu'il faudrait lui immoler ; et nous nous applaudissons de la funeste victoire que nous remportons sur notre sensibilité. Voilà, et si nous sommes de bonne foi nous en conviendrons, la véritable cause du peu de sensation que produit en nous la passion de notre Sauveur. C'est notre intérêt, c'est-à-dire un intérêt mal entendu, le faux intérêt de notre concupiscence, qui étouffe dans nos cœurs le plus naturel, le plus tendre, le plus juste, le plus utile des sentiments.

Il peut sembler étonnant que Jésue-Christ révélât à ses apôtres les douleurs et les humiliations de sa passion, quoiqu'il connût très-clairement que ces hommes simples et attachés à leurs fausses idées ne comprendraient rien à son discours. Mais le divin Sauveur avait des pensées plus étendues. Il voyait que ce qui ne faisait dans ce moment aucune impression, en ferait dans la suite une très-profonde. Il prévoyait que ses apôtres, un jour désabusés de leur prévention, se rappelleraient ses paroles ; que rendus témoins de sa mort et de sa résurrection, ils rapprocheraient sa prophétie de l'accomplissement ; et qu'alors le discours qu'il leur tenait serait à leurs yeux une manifestation de plus de sa divinité. Ce n'est pas pour établir actuellement leur foi qu'il leur parle ainsi ; c'est pour la confirmer et la fortifier un jour. Il portait ses vues encore plus loin : il pensait à corroborer la nôtre. Sans doute l'incomparable miracle de la résurrection de Jésus-Christ est, indépendamment de toute prédication, une démonstration positive

de la divinité de sa religion. Mais les vérités les plus certaines acquièrent un nouveau poids de la multiplicité de leurs preuves. Si la certitude dn christianisme n'avait d'autre appui que l'accomplissement des prophéties, ou si elle n'était fondée que sur les miracles, le doute serait encore déraisonnable. Quelle conviction ne doit donc pas opérer le concert de ces incontestables motifs ? N'est-ce pas le comble de l'absurdité d'hésiter encore, quand on voit toutes les circonstances de la passion de Jésus-Christ, prédites d'abord par les prophètes, ensuite par lui-même, se réaliser à la lettre, et être suivies de sa résurrection, qui avait été pareillement prophétisée ? Incrédules, qui après dix-sept cents ans imaginez de révoquer en doute ces faits divins, c'est à tous les siècles qu'il faut les contester. Les siècles antérieurs les ont annoncés ; le siècle où ils se sont passés les a attestés ; les siècles postérieurs les ont crus. Voilà les autorites auxquelles vous osez opposer la vôtre.

La simplicité des apôtres, qui ne comprenaient pas ce que Jésus-Christ leur expliquait si clairement, nous présente encore une réflexion. Ce sont eux-mêmes qui en font l'aveu ; et sans la candeur avec laquelle ils le déclarent, nous l'ignorerions. Et ce sont là les hommes que l'incrédulité accuse d'avoir cherché à tromper le genre humain ! Est-il une inculpation plus injuste ? Comment peut-on soupçonner d'imposture des hommes assez sincères pour faire connaître eux-mêmes leur grossièreté et leur peu d'intelligence ? Une telle alliance de franchise et de fourberie est-elle convenable. C'eût été d'ailleurs un moyen bien extraordinaire pour se donner du crédit, que de commencer par avouer son ineptie et son ignorance. Qui jamais imagina, dans la vue d'inspirer la confiance, de se donner pour un homme sans esprit, sans lumières, sans connaissances ?

Comme il approchait de Jéricho, il se trouva un aveugle assis sur le bord du chemin, où il demandait l'aumône.

Les Pères de l'Église ont vu dans cet aveugle le symbole de l'aveuglement spirituel où le péché plonge les hommes : état déplorable où les vives lumières de la religion ne frappent plus l'intelligence ; où les vérités terribles qu'elle en-

seigne, une mort certaine, un jugement rigoureux, un supplice sans fin, ne font plus aucune impression ; où les dogmes les plus consolants, le bienfait de la rédemption, la contemplation de la miséricorde divine, l'espoir d'une récompense éternelle n'excitent plus aucune émotion, aucun sentiment. Ces hommes rebelles à la lumière, comme Job les appelle (1), sont au milieu de la religion, comme l'aveugle au milieu de la nature. Environnés de ses merveilles, ils n'en jouissent pas. Leur âme, fermée comme ses yeux, et devenue de même insensible, ne reçoit plus aucune impression, ni de confiance, ni d'espoir, ni de crainte, ni d'amour. Tels que ce malheureux forcé de rester assis et de demander l'aumône sur le bord du chemin, ils sont dans l'impuissance de rien faire d'utile ; et réduits à l'inaction, ils le sont aussi à la pauvreté, sans vertus, sans bonnes œuvres, sans aucun mérite. La charité de l'Église, qui leur accorde le secours de ses exhortations et de ses prières, est tout ce qui leur reste.

Mais parmi tant de malheureux traits de conformité entre l'aveuglement de l'âme et celui du corps, il y a une différence bien plus lamentable encore. Celui qui n'est privé que de la vue du corp sent au moins ce qui lui manque. Avec la connaissance de son état, il a le désir ardent de le voir finir ; et s'il croit que quelque remède puisse l'en délivrer, il le recherche avec empressement. Au contraire l'infortuné livré à l'aveuglement spirituel, ne connaît pas son état; il a perdu tout sentiment, jusqu'à celui de son mal. Il appelle, comme dit Isaïe, mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal. Il prend les ténèbres, où il s'égare, pour la lumière ; et la lumière, où on veut le rappeler, pour les ténèbres (2). Il se croit heureux de ce qui fait l'excès de son malheur. Loin de désirer la fin de son aveuglement, tout ce qu'il redoute, c'est d'en être retiré. Il repousse les pensées salutaires qui pourraient l'éclairer ; et si quelque rayon de la clarté céleste vient luire auprès de lui, il le fuit avec précipitation, et court s'enforcer dans sa ténébreuse obscurité. Quelle res-

(1) Ipsi fuerunt rebelles lumini. *Job.*, XXIV. 13.

(2) Væ qui dicitis malum bonum et bonum malum : ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras. *Isa.*, V. 20.

source peut-il rester à un malade qui se jette avec vivacité sur tout ce qui irrite l'ardeur de sa fièvre, et qui rejette avec dégoût tout ce qui pourrait la calmer? Ames malheureuses, qui languissez dans ce triste état, qui cependant n'avez pas perdu tout souvenir de cette lumière dont vous jouissiez autrefois, qui sous la vile et épaisse cendre, dont vous l'avez recouverte et étouffée, conservez encore quelques étincelles du beau feu qui vous embrasait; qui sentez se ranimer par intervalle quelques faibles désirs, derniers restes d'une foi expirante, lueurs incertaines qu'elle jette avant de s'éteindre entièrement, et qui indiquent qu'elle peut être ranimée; contemplez cet aveugle, que l'Esprit-Saint vous présente ici pour modèle. Que son exemple vous serve à la fois et d'encouragement et d'instruction; qu'il vous excite à sortir de votre aveuglement, et qu'il vous en apprenne les moyens.

Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Il se mit aussitôt à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.

Depuis trois années que Jésus-Christ exercait son ministère, parcourait toutes les parties de la Judée, en répandant ses bienfaits, calmait les tempêtes, guérissait les malades, délivrait les possédés, ressuscitait les morts, et joignait à toutes ces merveilles la prédication d'une doctrine plus merveilleuse encore, sa réputation s'était étendue, et remplissait tout le pays. Elle avait excité la jalousie de la synagogue, la haine des pharisiens, la curiosité d'Hérode, et en même temps l'admiration du peuple, le respect et la confiance de tout ce qu'il y avait d'hommes vertueux. Il ne marchait plus qu'environné d'une multitude qui se précipitait sur ses pas, empressée de contempler ses miracles, et de recevoir ses instructions. Le pauvre aveugle de Jéricho avait certainement entendu parler de cet homme extraordinaire. Il n'ignorait ni le pouvoir que Jésus exerçait sur toute la nature, ni l'usage que sa bonté inépuisable ne cessait d'en faire. Il savait que cet homme divin avait rendu la vue à plusieurs autres aveugles. Retenu par son infirmité et par sa pauvreté, il n'avait pu aller le trouver; mais dès qu'il apprend que ce bienfaiteur universel passe auprès de

lui, aussitôt se raniment dans son cœur, et le désir de sa guérison, et la foi dans la puissance de Jésus, et l'espérance qu'il daignera faire pour lui ce qu'il a déjà fait pour tant d'autres. Il se hâte de profiter d'une occasion aussi favorable. Avant même que Jésus soit arrivé au lieu où il est, il crie vers lui pour implorer sa pitié ; il ne cesse de crier pour l'obtenir.

Malheureux, qui gémissez sous le joug funeste du péché, combien de fois Jésus-Christ est-il passé auprès de vous, sans que vous ayez daigné y faire attention ! Il y passe encore tous les jours, et vous négligez, vous refusez même positivement d'en profiter. Cette multitude qui se rend dans les temples, vous invite par son exemple à l'y suivre. Ce temps favorable de l'avent ou du carême vous appelle à des prédications salutaires. Cette retraite, cette mission, ce jubilé qui vont s'ouvrir, vous présentent de saints exercices. C'est Jésus-Christ qui s'offre à vous sous toutes les formes, qui cherche par divers moyens à vous attirer à sa suite. Il passe même dans vous. Ces remords, ces inpirations, ces pieux mouvements que vous éprouvez, toutes les grâces en un mot que vous recevez, sont autant de passages de Jésus-Christ. Mais hâtez-vous de mettre à profit ces précieuses occasions. Jésus ne fait que passer. Peut-être est-ce aujourd'hui la dernière épreuve de sa bonté. Peut-être rebuté de vos refus, se prépare-t-il à vous abandonner Peut-être serez-vous passés vous-même, avant qu'il revienne à vous ; car notre vie de même que sa visite, n'est qu'un passage rapide. A l'empressement de l'aveugle joignez sa persévérance ; demandez avec continuité comme avec ferveur, demandez la grâce de sortir de votre déplorable état ; car le premier pas vers la conversion est de la demander. Elle est l'ouvrage de Dieu, de même que le nôtre. Elle est un don de la miséricorde, autant et plus encore qu'un acte de notre volonté; car la volonté même de nous convertir, nous ne pouvons la tenir que de son indulgence. Dites-lui donc, comme l'aveugle : « Fils de » David, ayez pitié de moi ; ayez pitié du triste état où » vous me voyez. Faites-moi connaître tout mon malheur, » que je ne sens pas assez vivement ; donnez-moi le désir » ardent de m'en retirer, dont je n'ai encore qu'une im-

» puissante velléité ; mettez dans mon cœur cette dou-
» leur vive et profonde de mes péchés qui devrait y être,
» et que je n'y trouve pas ; inspirez-moi ces résolutions
» fortes, courageuses, efficaces, que j'essaie en vain de
» former ; brisez ces attachements criminels, ces habitudes
» vicieuses que je n'ai pas la force de rompre ; réformez
» ces penchants, ces inclinations funestes qui m'entraînent
» sans que mes efforts trop faibles puissent me retenir.
» Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi. » Que cette invocation soit continuellement dans votre bouche. Ne cessez, comme l'aveugle, de la répéter jusqu'à ce quelle soit exaucée ; elle le sera infailliblement de même, si vous la faites avec autant de ferveur et de persévérance : vous en avez pour garant, et la parole, et la promesse de Jésus-Christ, qui ne peuvent être vaines (1), et sa bonté qui ne peut être épuisée.

Ceux qui allaient devant le grondaient pour le faire taire ; mais il criait encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi.

Ceux qui précédaient le Sauveur étaient fatigués des cris de cet aveugle, qui, ne sachant pas le moment où Jésus passerait, et voulant absolument en être entendu, répétait continuellement, et le plus haut qu'il lui était possible, son invocation. Insensibles au sort de ce malheureux, ils ne sentaient que l'importunité de ses lamentations. Ils n'avaient ni l'ardeur de l'aveugle pour sa guérison, ni l'abondante charité de Notre-Seigneur. Ainsi, couvrant la contrariété qu'ils éprouvaient du prétexte que ses cris importuneraient Jésus-Christ, ils s'efforçaient de le faire taire, et ils le grondaient : un des évangélistes dit même qu'ils le menaçaient. Mais la foi de l'aveugle, et sa confiance dans le libérateur de tous les malheureux étaient supérieures à leur contradiction. Plus ils étouffaient sa voix, plus il l'élevait ; et op-

(1) Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit ; et qui quærit, invenit ; et pulsanti aperietur. *Matth*, VII. 7 et 8.

Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis. *Matth.*, XXI. 22.

Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio. Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam. *Joan.*, XIV. 13 et 14.

posant à leurs reproches une courageuse résistance, il criait plus fortement encore.

Pécheurs, qui entreprenez l'important ouvrage de votre conversion, attendez-vous aux mêmes obstacles. Dès que le monde s'apercevra qu'abandonnant les voies où vous vous égariez, vous rentrez dans la route du salut, il s'efforcera de vous en détourner. Les compagnons de vos péchés, sentant que votre nouvelle vie va devenir une censure secrète de la leur, ne voulant pas que vous changiez, parce qu'ils ne veulent pas changer eux-mêmes, multiplieront leurs efforts pour affaiblir vos désirs, ébranler vos résolutions, ralentir votre marche. Insinuations, exhortations, exemples, railleries, séductions, rien ne sera épargné pour vous ramener sur vos pas. Combien de conversions, hélas! heureusement commencées, et qui donnaient les plus belles espérances, ont avorté par l'effet de ces détestables suggestions ! combien d'âmes prêtes à se donner à Dieu, en ayant la volonté réelle, ont été rendues au démon, par les conseils séducteurs, par les mauvais exemples, par les occasions dangereuses, par le respect humain ! Ce n'est pas tout encore ; vous serez à vous-même votre plus dangereux ennemi. Vos passions, vos liaisons, vos attachements, vos inclinations, vos habitudes, soulevés contre une réforme qui va les anéantir, exciteront dans votre âme une guerre intestine : ils opposeront à vos pieux mouvements, des mouvements de concupiscence ; à vos saints désirs, des souvenirs flatteurs ; à vos résolutions, des occasions séduisantes ; à votre pénitence, des plaisirs tout préparés : hors de vous, au dedans de vous, l'ennemi du salut suscitera à votre conversion des obstacles de tout genre. Seriez-vous assez malheureux pour qu'ils pussent vous ralentir, vous arrêter? Si l'aveugle de notre évangile avait cédé à ces voix ennemies qui lui imposaient silence, il serait resté toute sa vie dans son triste état. Vous ne sortirez du vôtre, plus déplorable encore, qu'en résistant avec la même fermeté, qu'en redoublant comme lui vos efforts à proportion des oppositions que vous trouverez. Votre constance surmontera, ainsi que la sienne, tous les obstacles ; vous forcerez le monde lui-même à vous approuver ; vous imposerez silence à ceux qui avaient osé vous censurer. Ils raillaient les commencements

de votre piété ; ils en respecteront les progrès: et après s'être opposés à votre guérison, quand elle n'était qu'ébauchée, ils l'admireront quand elle sera parfaite. Ainsi ceux qui avaient voulu faire taire l'aveugle ne purent s'empêcher, dès qu'ils virent sa vue rétablie, d'applaudir à sa constance, et de le louer de leur avoir résisté.

Alors Jésus s'arrêtant commanda qu'on le lui amenât. Et, lorsqu'il se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse? Seigneur, répondit l'aveugle, que je voie. Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. Et à l'instant il vit.

La prière réitérée et continuelle de l'aveugle arrête Jésus à son passage, et c'est aussi ce que produiront les nôtres. Il ne fait que passer auprès de ceux qui le négligent ; il s'arrête auprès de ceux qui l'invoquent ; il reste avec eux, il s'établit dans eux et y fait sa demeure (1) ; il converse avec eux ; il les encourage, comme l'aveugle, à lui exposer leurs besoins, à lui demander ses bienfaits ; il les écoute avec indulgence et leur répond avec bonté.

Amené auprès du Sauveur, l'aveugle répond à l'affabilité de son accueil par la confiance la plus entière. Il lui demande la guérison de son infirmité. Cette prière seule est un hommage éclatant rendu à la divinité de Jésus-Christ. Il n'y a qu'à celui qui a donné des lois à la nature qu'on puisse demander de les interrompre. Mais la foi, qui, selon la parole divine, est capable de produire des miracles, est aussi digne de les obtenir. Celle de l'aveugle était grande et animée : elle avait surmonté des obstacles ; elle fut, et Jésus le déclare, le principe de sa guérison.

La première grâce de conversion que nous avons à demander à Jésus-Christ, est de nous faire connaître notre malheureuse situation, et de nous inspirer le vif désir d'en être retirés. Disons-lui avec l'aveugle : Seigneur, que je voie ; que je voie la folie, le néant de tous ces vains plaisirs dont j'ai été jusqu'à présent si engoué ; que je voie toute la profondeur de l'abîme où je me suis volontairement précipité ; que je voie l'épouvantable danger où m'ont conduit

(1) Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. *Joan.* XIV. 23.

mes crimes ; que je voie les douceurs attachées à votre service ; que je voie la félicité que vous me destinez, si je reviens à vous avec sincérité ; que je voie, en un mot, tout ce que jusqu'ici j'ai obstinément refusé de voir, tout ce que mes funestes passions, comme d'épaisses vapeurs, dérobent à ma vue. Dissipez ce brouillard infect étendu devant mes yeux; faites briller votre lumière céleste devant ce malheureux assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; que son rayon salutaire dirige mes pas, et me conduise au centre d'où il part, pour me réunir à vous (1). Mais demandons la fin de notre aveuglement avec cette foi ardente qui mérite des miracles. La conversion du pécheur en est un. Pour changer un cœur perverti, il faut autant de puissance que pour changer l'ordre de la nature. La guérison des maux de l'âme est un prodige de la grâce, de même que la guérison soudaine des infirmités du corps en est un de la toute-puissance. Méritons que le Seigneur nous dise, comme à cet aveugle : Votre foi vous a sauvé.

Et il le suivait en glorifiant Dieu. Et tout le peuple qui le vit loua Dieu.

Pécheurs, sortis des liens du péché, gardez-vous d'imaginer que, parce que vous avez obtenu la grâce de la réconciliation, il ne vous reste plus rien à faire. L'aveugle guéri par Jésus-Christ s'attache à sa suite, et vous montre par là ce que vous avez à faire. Attachez-vous, comme lui, à votre divin bienfaiteur ; marchez de même dans la route qu'il vous a tracée. Ce n'est que sur ses pas qu'on peut parvenir où il est monté : il n'y a pas d'autre route que celle qu'il a suivie. Il ne s'est pas contenté de nous l'indiquer, il y a marché à notre tête, pour que, l'y suivant, et l'ayant toujours devant les yeux, nous ne nous égarassions pas. Et la connaissance du nouveau bien qu'il nous a fait en nous recevant en grâce, malgré tant de péchés, n'est-elle pas encore un motif bien pressant pour nous attirer sur ses traces ? Il a été notre bienfaiteur ; qu'il soit notre modèle, il sera notre récompense.

(1) Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. *Luc.*, I, 79.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les Obligations du Baptême.

PAR M. ROY

Domine, ut videam. Marc., X. 51.
Seigneur, faites que je voie.

Lorsque l'Évangile nous rappelle que Jésus-Christ d'une seule parole rendit la vue à cet aveugle plein de foi qui sollicitait la guérison d'une longue et pénible infirmité, il n'est sans doute personne parmi nous, mes frères, qui ne rende hommage à la souveraine puissance avec laquelle cet Homme-Dieu commande à la nature, et qui ne le reconnaisse pour le même créateur qui a dit au commencement des siècles : *Que la lumière se fasse, et la lumière a été faite* (*Gen.*, I, 3). Mais en même temps que ce prodige éclatant excite notre admiration, nous devons faire sur nous-mêmes de sérieuses et utiles réflexions, et reconnaître les traits de conformité qui existent entre notre état et celui de ce malheureux qui éprouve d'une manière si sensible la puissance et la miséricorde du Sauveur. J'irai même plus loin, mes très-chers frères, et je n'hésiterai point à prononcer, que si nous nous montrons attentifs à sonder la profondeur de nos plaies, nous découvrirons que notre âme, environnée des plus épaisses ténèbres, se trouve aussi dans une situation plus déplorable que celle dont cet aveugle gémissait. En effet, s'il était privé du spectacle de l'univers, son âme s'élevait par la foi jusqu'à l'auteur même de ces merveilles dont la vue lui était refusée. Et nous qui jouissons de tous les bienfaits du Créateur, nous à qui toute la nature annonce la gloire de notre Dieu, nous le méconnaissons au milieu des ouvrages de ses mains, et tous les prodiges qui se multiplient sous nos yeux nous laissent dans la plus froide et la plus coupable insensibilité.

L'aveugle de notre évangile était assis sur le bord du chemin où il demandait l'aumône ; dès qu'il apprend que le libérateur d'Israël passe auprès de lui, il sent se ranimer dans son cœur et le désir de sa guérison, et sa foi dans la puissance de Jésus, et la confiance, qu'il daignera faire pour lui ce qu'il a déjà fait pour tant d'autres. Il reconnaît ce

Messie, ce fils de David envoyé sur la terre pour guérir les infirmités de tous les hommes ; il l'invoque avec foi, avec humilité, avec persévérance. En vain la foule qui l'environne s'efforce d'étouffer la voix de ses plaintes et de ses gémissements ; plus elle met d'empressement à le réduire au silence, et plus il redouble ses cris et ses supplications. Il parvient enfin à se faire entendre de Jésus-Christ, qui ne tarde pas à exaucer sa prière et à récompenser sa foi par une prompte guérison.

Ames malheureuses qui gémissez depuis si longtemps sous le joug funeste du péché, combien de fois votre Dieu est-il passé auprès de vous sans que vous ayez montré aucun empressement à recueillir les bienfaits de sa présence ! Loin de désirer le terme de votre aveuglement, vous repoussez les pensées salutaires qui pourraient vous éclairer, vous aimez vos ténèbres, vous les prenez même quelquefois pour la lumière ; vous rejetez ces inspirations salutaires, ces exemples édifiants, ces guides désintéressés qui pourraient vous conduire avec assurance dans les voies de la justice et de la vérité, et vous marchez avec d'autres aveugles qui se précipitent avec vous dans les abîmes de l'iniquité.

Étrange illusion, mes frères, qui afflige tous les jours l'Église de Jésus-Christ, et dont nous ne saurions nous garantir sans remonter aux principes de notre foi, et sans nous pénétrer de l'importance des devoirs qui nous ont été imposés dans le sacrement de la régénération auquel notre Dieu nous a admis dans les desseins de son infinie miséricorde. C'est ce que je me propose de vous développer aujourd'hui, mes frères, en vous rappelant les obligations que vous avez contractées en recevant le titre auguste de chrétiens.

Pour connaître la nature et l'étendue des engagements que nous avons contractés avec notre Dieu dans le baptême, il n'est besoin, mes frères, que de réfléchir à la nature et à l'étendue des bienfaits dont nous avons été comblés, et nous ne saurions avoir l'idée des droits dont nous sommes revêtus, sans éprouver en même temps le sentiment des devoirs auxquels nous sommes assujettis. Qu'est-ce donc que cette onction du baptême en vertu de laquelle nous sommes marqués du caractère auguste de chrétiens ? C'est, répond

saint Cyprien, une consécration publique et solennelle de nos personnes, une consécration dans laquelle il semble que notre Dieu ait voulu rassembler toutes les richesses de sa grâce pour nous la rendre plus précieuse, et pour nous faire apercevoir qu'il a usé envers nous d'une miséricorde qu'il n'a pas étendue sur toutes les nations. En effet, chrétiens, le baptême nous consacre par des titres qui tous doivent nous inspirer la reconnaissance la plus vive et le zèle le plus soutenu pour l'accomplissement des devoirs qu'ils nous imposent. Il nous consacre comme les enfants de Dieu, comme les frères de Jésus-Christ, comme les temples de l'Esprit-Saint, d'où j'entreprends de tirer cette conclusion si juste et si naturelle, que nous devons aimer Dieu comme notre père, suivre, imiter Jésus-Christ comme notre modèle, et conserver avec joie la grâce de l'Esprit-Saint répandue dans nos âmes. La parole de Dieu n'aura point été stérile pour nous, mes frères, si je parviens à vous faire bien comprendre ces trois importantes obligations.

PREMIER POINT.

Nous sommes les enfants de Dieu, et ne perdons pas de vue que c'est par une miséricorde toute gratuite de sa part. Eh ! qu'avons-nous fait pour mériter une telle faveur? qu'ont fait pour en être privés tant de peuples qui sont encore ensevelis dans les ombres de la mort? Adorons ce mystère, il ne nous appartient pas d'en sonder la profondeur. Mais en respectant les voies de la Providence sur les autres peuples, sentons tout le prix de la préférence qu'elle nous accorde. O mon Dieu ! vous nous avez aperçus au milieu de cette multitude d'infortunés qui étaient, comme nous, l'ouvrage de vos mains ! vos regards se sont fixés sur nous avec complaisance, vous nous avez établis dans le règne de votre grâce, tandis que vous les avez laissés sous l'empire de votre justice. C'est dans le baptême que nous avons reçu le caractère sacré de cette adoption; comme notre créateur et notre maître, vous aviez déjà des droits à notre obéissance, vous avez voulu en avoir encore sur nos sentiments comme notre père. C'est donc en ce moment que nous avons resserré les liens qui nous attachaient à vous comme à notre premier principe et à notre dernière fin; c'est en ce moment que nous avons contracté une obligation plus

étroite de vous aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces.

Que cette vérité est consolante, mes frères, mais aussi qu'elle est bien propre à nous instruire, et à nous éclairer sur la nature et l'étendue de nos devoirs ! Nous devons aimer Dieu de tout notre cœur ; ce cœur lui est donc entièrement consacré, il doit donc avoir pour lui un amour de préférence qui ne laisse soupçonner aucun partage dans ses affections; nous devons l'aimer de toute notre âme et de toutes nos forces, il n'y a donc aucune puissance de notre âme qui ne doive contribuer à sa gloire et à son service ; il n'y a donc aucun degré d'amour auquel nous devions volontairement nous arrêter ; nous devons donc nous efforcer de le rendre de jour en jour plus vif, plus tendre, plus agissant. La seule mesure de cet amour, dit un saint docteur qui en était lui-même bien pénétré, c'est de n'avoir point de mesure : *Modus diligendi Deum, est diligere sine modo.*

Que de questions indiscrètes et téméraires se trouvent résolues par ces paroles admirables ! On a osé interroger quelquefois les interprètes de la loi sainte et leur demander quelles étaient les occasions où l'on était étroitement obligé d'aimer son Dieu. Ah ! pourquoi vouloir soumettre à de vaines subtilités ce qui ne devrait se décider que par les sentiments du cœur ? Lorsque votre Dieu aura perdu les droits qui lui concilient notre amour, lorsqu'il cessera d'être notre maître, notre bienfaiteur, notre père, alors aussi nous pourrons cesser de l'aimer ; mais tant qu'il conservera ces titres augustes, tant que nous ne vivrons que de ses bienfaits, tant que nous n'aurons de mouvement, de pensées, d'existence que par lui, nous ne pourrons sans crime lui dérober un instant de notre vie. Eh ! qui suis-je, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, pour que vous me menaciez des plus grands châtiments si je vous refuse mon amour : *Quid tibi sum ego, ut amari te jubeas a me, et ni faciam, minaris ingentes miserias* ? N'est-ce donc pas déjà un assez grand malheur que de ne pas vous aimer ? *Parvane est si non amen te* ? Cessons donc de disputer à Dieu la possession entière de notre cœur ; que son amour y domine, qu'il le pénètre, qu'il l'embrase, qu'il en soit la règle et le sentiment habituel, et je le

dirai en bénissant son empire, qu'il en soit l'unique passion, puisque le caractère de cet amour est de ne point connaître de mesure : *Modus diligendi,* etc.

Mais, me direz-vous, si ces principes doivent devenir la règle de notre conduite, si notre cœur ne peut sans crime être livré à d'autres affections, faudra-t-il donc diriger toutes ses pensées vers Dieu? faudra-t-il sur cette terre de dangers et de séduction n'être occupé que du sentiment et de l'expression de son amour ? Hélas ! mes frères, que nos jours seraient remplis de consolations si cet exercice pouvait devenir habituel pour nous ! Mais, nous devons le reconnaître, ce bonheur n'est réservé qu'à une autre patrie. Assujettis ici-bas à des besoins sans cesse renaissants, condamnés à des épreuves et à des travaux qui sont la suite et la peine du péché, attachés par la religion elle-même à des devoirs et à des bienséances indispensables envers la société, il nous est impossible sur cette terre d'exil de donner un libre cours à ces affections qui doivent dominer dans notre cœur. Heureux celui à qui il a été donné de rompre les liens qui l'attachaient au monde, et qui peut à l'ombre du sanctuaire s'abandonner sans contrainte aux délices ineffables de l'amour divin ! Heureux même celui qui, engagé par sa condition au milieu des intérêts et des assujettissements du siècle, sait se dérober de temps en temps au tumulte des affaires temporelles pour s'occuper de Dieu seul et entretenir par la contemplation de ses merveilles et le souvenir de ses bienfaits le feu sacré de son amour ! Cependant, mes frères, indépendamment de ces douces effusions de cœur auxquelles la religion a marqué des dispositions particulières, et qui deviennent plus fréquentes par la ferveur qui nous anime, je persiste à affirmer que c'est pour tous les chrétiens une obligation indispensable de vivre dans un exercice continuel de l'amour de Dieu et d'en renouveler les actes à tous les instants de la vie.

En effet, mes frères, que devons-nous entendre par un acte d'amour de Dieu ? est-ce seulement une formule d'expressions par laquelle nous protestons à Dieu que nous l'aimons ? est-ce même une pensée de notre esprit, un sentiment de notre cœur qui ait cet amour pour objet ? Ce sont là, je l'avouerai sans doute, des actes d'amour qui ne peu-

vent que porter des fruits de grâce et de bénédiction ; mais, ce ne sont pas les seuls par lesquels nous puissions accomplir le précepte : j'appelle un acte d'amour de Dieu toute action que nous rapportons à sa gloire, que nous faisons dans la vue de lui plaire, d'accomplir sa loi sainte, de mériter ses récompenses éternelles. Les actions les plus communes et les plus ordinaires de notre vie doivent donc, d'après ce principe, devenir des actes d'amour de Dieu, puisqu'il n'en est aucun qui ne doive lui être rapporté, et que selon le langage de l'apôtre saint Paul, tout doit être fait pour la gloire de Dieu et dans l'ordre de la charité : *Omnia vestra in charitate fiant.* (*I Cor.*, XVI, 14.) Ce serait donc une illusion bien dangereuse de prétendre restreindre cette charité divine à des temps et à des circonstances particulières ; elle doit diriger toutes nos œuvres, animer toutes nos vertus, et la vie d'un chrétien doit en être un exercice continuel.

Voilà, mes frères, l'étendue des engagements que notre cœur a contractés lorsque nous avons reçu le caractère auguste de l'adoption divine ; voilà la règle sûre et infaillible par laquelle nous devons juger si nous avons la véritable justice ou si nous n'en avons que les apparences. Si, en nous rappelant sans cesse le rang sublime où nous avons été placés, nous regardons comme indigne de nous tout ce qui est moins que Dieu ; si ses bienfaits nous inspirent un noble mépris pour tout ce qui ne nous élève pas jusqu'à lui ; si nous pouvons enfin nous rendre en sa présence le consolant témoignage que son amour domine dans notre cœur, qu'il en dirige les mouvements et les affections, nous pouvons prononcer avec confiance que nous avons conservé la dignité de notre vocation. Mais si au contraire nous accordons nos hommages aux idoles et aux vanités du monde, si nous recherchons les jouissances frivoles et passagères du siècle, si notre propre gloire, notre sanctification personnelle devient, même dans nos bonnes œuvres, le but principal que nous nous proposons, la fin dernière à laquelle nous nous arrêtons, c'est alors que nous pouvons prononcer avec assurance que nous avons publié la gloire de notre adoption, et que les faveurs que notre Dieu nous avait accordées pour nous rendre plus grands ne ser-

vent qu'à nous rendre plus coupables ; puisqu'il est vrai de dire que dans la loi nouvelle, dans cette loi qui nous lie si étroitement à Dieu, qui nous consacre si spécialement à Dieu, qui nous donne avec Dieu une communication si intime qu'elle nous fait en quelque sorte participer à sa nature, si nous sommes pécheurs, nos offenses prennent du caractère dont nous sommes revêtus, un nouveau caractère de malice et de réprobation.

SECOND POINT.

Notre union avec Jésus-Christ nous impose un second genre d'obligation. Je pourrais, chrétiens, dans une matière si importante pour vos destinées éternelles, exposer à vos yeux les maximes sévères de l'Évangile, et vous faire apercevoir qu'une vie pénitente et crucifiée est un des préceptes les plus essentiels du christianisme ; mais je ne veux ici vous rappeler qu'aux promesses et aux engagements de votre baptême. Vous y avez contracté l'obligation de combattre sous un chef couronné d'épines, et de porter tous les jours de votre vie la croix qui a été l'instrument de ses miséricordes pour vous ; cette croix sacrée est la marque distinctive du chrétien, soit qu'il ait perdu par des offenses personnelles l'état heureux où la grâce du Seigneur l'avait placé, soit qu'il jouisse encore de sa première innocence. L'Église, en vous admettant au nombre de ses enfants et en vous confiant cette robe de pureté et d'innocence, formait les vœux les plus ardents pour que vous puissiez la porter sans tache jusqu'au tribunal de Jésus-Christ, et cependant elle vous marquait dès lors du sceau de la croix, elle vous rappelait les merveilles de sa puissance, elle l'imprimait sur votre front et sur votre cœur. Quel était donc le sens de ces mystérieuses cérémonies, si ce n'est de vous faire comprendre que, comme c'est par la croix de Jésus-Christ que vous avez été sauvés, vous devez aussi l'embrasser étroitement, la porter avec une sainte allégresse, en faire en un mot la règle de vos sentiments et de votre conduite ?

Telle est la doctrine que le grand Apôtre exposait lui-même avec tant de zèle et de persévérance aux fidèles de l'Église de Rome : *Ignorez-vous, mes frères, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort*

que nous l'avons été ? « *An ignoratis quia quicunque in Christo baptizati sumus, in morte ipsius baptizati sumus ?* » (*Rom.*, VI, 3.) Ignorez-vous que nous devons porter la ressemblance de sa mort et de ses souffrances avant de porter la ressemblance de sa résurrection et de sa gloire ? Ignorez-vous enfin que devenus dans le baptême les membres, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, nous ne pouvons parvenir à l'héritage céleste que comme il y est parvenu lui-même, c'est-à-dire que par les travaux, les combats et les souffrances ?

O vous donc, chrétiens, qui avez été rachetés aux prix de tout le sang de votre Dieu, vous sur qui ses derniers regards se sont arrêtés avec complaisance, vous que sa voix mourante présentait dans son disciple chéri pour enfant à Mère, vous tous enfin qui avez été sur le Calvaire l'objet de sa sollicitude et de son amour, quelles difficultés trouverez-vous donc à entrer dans la carrière qu'il vous a ouverte ? Craindrez-vous de vous égarer dans cette route pénible lorsque la main de votre guide vous y conduit ? Il viendra vous fortifier par sa grâce, vous ranimer par la participation de ses sacrements, vous le verrez lui-même relever votre courage, soutenir vos efforts et vous montrer la couronne qui doit être le prix de votre persévérance.

Enfin notre consécration à l'Esprit sanctificateur, en multipliant les titres de notre gloire, ajoute encore à l'étendue de nos engagements : car s'il est vrai de dire avec saint Paul qu'en devenant chrétiens nous sommes devenus aussi les temples du Dieu vivant, il nous faudra reconnaître avec le même Apôtre, que nous devons travailler tous les jours à embellir cette demeure auguste en épurant nos intentions et nos sentiments, en réprimant nos penchants et nos désirs, en combattant nos passions et nos vices ; d'où il s'ensuit que tous les péchés qui souillent notre âme sont devant Dieu autant de sacriléges et de profanations. En effet, chrétiens, nous rappelant ces principes que la religion a pris soin de confier à nos premiers souvenir, le sacrilége est l'abus et la profanation d'une chose consacrée à Dieu, et tout ce qu'il y a dans nous est consacré à Dieu par le baptême, et tous les péchés que nous commettons sont autant d'abus criminels que nous faisons de nous-

mêmes. Par conséquent, tous nos péchés renferment une espèce de sacrilége dont nous sommes coupables.

Appuyons cette vérité d'une réflexion que le lieu même où nous nous trouvons semble m'inspirer. Cette maison que Dieu a choisie pour sa demeure, qui retentit sans cesse des bénédictions et des louanges du Tout-Puissant, ce temple où nous venons vous faire entendre les maximes et les décisions de l'Évangile, n'est-il pas distingué des édifices ordinaires ? Eh bien ! je vous le demande, chrétiens, quels seraient votre étonnement et votre indignation, si une main téméraire venait arracher de ces murs les marques augustes de leur consécration, pour y substituer de vaines décorations et de profanes ornements ? si l'appareil du luxe et des frivolités du monde venait à prendre la place du signe sacré de notre rédemption, des images qui sont l'objet de notre culte et de notre vénération, des restes précieux de ces martyrs et de ces généreux confesseurs dont la vue nous instruit, nous console et nous fortifie ? Ne vous croiriez-vous pas transportés de nouveau à ces jours douloureux où le sacrifice était enseveli dans la honte et dans l'opprobre, et où des divinités impures étaient assises sur le trône du Dieu vivant ? Eh bien ! mes frères, quelque horrible que fût ce scandale, il ne saurait égaler celui dont vous vous rendez coupables lorsque vous ne respectez pas en vous la demeure que s'est choisie l'Esprit-Saint, par une consécration particulière ; car si le Seigneur est jaloux de la gloire de ses temples matériels, combien ne l'est-il pas davantage de l'ornement de ses temples spirituels ?

Profitez-donc, chrétiens, profitez des moments que votre Dieu vous offre dans sa miséricorde pour méditer des vérités aussi importantes pour vous. Que la vue de ces fonts chéris où vous avez reçu une nouvelle vie éloigne de vos cœurs toute faiblesse indigne de vos glorieuses destinées, qu'elle dissipe les nuages qui obscurcissent dans vos esprit la règle de vos devoirs. Renouvelez dans ce lieu saint, qui a été le témoin et le dépositaire de vos engagements, les anathèmes que vous avez prononcés contre l'ennemi de votre salut, contre ce monde séducteur, contre ses pompes frivoles et dangereuses. Renouvelez la consécration que vous avez faite de vous-mêmes au Seigneur, et en recon-

naissance de tous les bienfaits de votre adoption, aimez Dieu comme votre père, suivez Jésus-Christ comme votre chef, conservez la grâce de l'Esprit-Saint qui réside en vous, afin que vous puissiez être admis comme des pierres vivantes dans cet édifice spirituel qui recevra sa perfection dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite.

1ER DIMANCHE DE CARÊME

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. IV, v. 1-11.*)

En ce temps-là Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable. Et lorsqu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur s'approchant, lui dit: Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jésus, répondant, dit: Il est écrit: L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la cité sainte et le plaça sur le haut du temple. Et il lui dit: Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit: Il vous a confié à ses anges, et ils vous porteront en leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. Jésus lui dit: Il est écrit aussi: Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu: Le diable de nouveau le transporta sur une montagne très-élevée ; il lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit: Je vous donnerai toutes ces choses, si, vous prosternant, vous m'adorez. Alors Jésus lui dit: Retire-toi, Satan: car il est écrit: Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul. Alors le diable le laissa ; et voilà que des anges s'approchèrent, et ils le servaient.

HOMÉLIE

Sur les Tentations

PAR M. RICAUD.

Jesus ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.
Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon. *Matth.* c. IV. v. 1.

Le mystère de la tentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le désert est un des plus incompréhensibles de tous ceux de la vie de notre divin Sauveur. Comment concevoir, en effet, que l'Esprit-Saint lui-même le conduise dans un lieu où il doit être assailli par l'esprit de ténèbres? Quel rapport peut-il y avoir entre l'esprit de vérité et l'esprit de

mensonge ? Saint Paul nous explique ce mystère, en nous disant que Jésus-Christ a voulu éprouver toutes nos misères, excepté le péché. *Tentatum per omnia absque peccato.* Semblable à un grand roi qui, voulant animer ses soldats, et leur apprendre à triompher des ennemis de la patrie, ne se contente pas de lever des troupes et de leur donner des ordres, mais se met lui-même à leur tête, pour les aguerrir et les conduire à la victoire ; Jésus-Christ, nous dit saint Grégoire, pape, est venu, par son exemple, nous apprendre à triompher des tentations, comme par sa mort, il nous a mérité la grâce de triompher de la nôtre. Soyons donc les spectateurs, mes frères, du grand combat que le démon va livrer à Jésus-Christ, et apprenons, par son exemple, les règles générales que nous devons suivre, pour nous préparer à la tentation, et la manière dont nous devons nous comporter au moment de la tentation même. C'est ce qui va faire tout le partage de cette homélie, et tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Comment il faut se préparer à la tentation.

La vie présente, nous dit le saint homme Job, est un combat continuel. *Militia est vita hominis super terram.* Apprenons donc quels sont les ennemis que nous avons à combattre, et quelles sont les armes que Jésus-Christ nous a mises en main, et dont il a bien voulu se servir lui-même pour en triompher.

Parmi nos ennemis, les uns sont visibles, et les autres invisibles ; les uns sont intérieurs, et les autres extérieurs. Il nous importe extrêmement de les bien connaître ; sans cela, comment pourrions-nous prendre les moyens nécessaires pour leur résister ?

De tous nos ennemis, le plus dangereux sans doute, c'est le démon ; mais il n'est pas le seul, mes très-chers frères ; cet esprit orgueilleux ayant été précipité du ciel dans l'abîme, a juré la perte de l'homme, destiné à posséder un jour le bonheur qu'il avait perdu. Vous savez la manière dont il s'y prit pour le faire consentir au crime : hélas ! il n'y réussit que trop. L'homme, dépouillé de son innocence, perdit malheureusement avec elle tous les priviléges dont

le créateur l'avait favorisé. Il fut condamné au travail, aux maladies et à la mort ; l'ignorance s'empara de son esprit, et la concupiscence de son cœur ; il fut chassé du paradis terrestre, image du paradis céleste dont il fut en même temps exclu. Il semble que la jalousie du démon aurait dû être satisfaite ; elle ne le fut pourtant pas : la haine qu'il avait vouée au premier homme, il la voua à toute sa postérité. C'est lui qui arma le bras du farouche Caïn contre son frère Abel ; c'est lui qui plus tard inonda la terre de ces crimes monstrueux qui ne purent être effacés que par les eaux d'un déluge universel ; c'est lui enfin qui entraîna tous les hommes à l'idolâtrie, à l'exception d'un seul peuple que Dieu s'était spécialement réservé, et qui pourtant malgré toutes les grâces dont il était comblé, n'imita que trop souvent les égarements des nations qui l'environnaient.

Tel était l'état du monde lorsque Jésus-Christ y parut. Le démon était ce fort armé, qui tenait tout l'univers sous sa puissance ; le vrai Dieu était inconnu ; l'esprit impur occupait tous les temples, et son culte n'était autre chose que le triomphe de tous les vices et la proscription de toutes les vertus.

Dieu eut enfin pitié des hommes, mes très-chers frères ; il envoya son propre Fils, qui par la croix triompha du démon, l'enchaîna, le chassa de l'univers, et lui enleva tous ses temples. L'esprit de ténèbres fut donc contraint de se retirer dans des dieux solitaires et déserts, où il se consolait de la perte de ses adorateurs, par le culte qu'il recevait de quelques peuples sauvages. Mais il ne tarda pas à vouloir reprendre l'empire que Jésus-Christ lui avait enlevé ; pour cela, il s'associa deux autres ennemis de l'homme non moins dangereux que lui-même, je veux dire le monde et la chair ; ennemis que l'Église nous signale dans notre baptême, lorsqu'elle nous fait renoncer non-seulement au démon, mais encore à ses pompes et à ses œuvres. Le monde nous entoure au dehors, et la chair nous domine au dedans. Semblable à une place assiégée par un ennemi artificieux et puissant, qui outre l'armée avec laquelle il l'attaque au dehors, entretient encore des communications et des intelligences au milieu d'elle, notre âme a tout à la fois à

se défendre de ses ennemis visibles et invisibles, intérieurs et extérieurs, des préjugés du monde, de ses discours, de ses exemples, des révoltes de la chair, de ses passions, de ses faiblesses. Ce sont ces trois ennemis, le démon, le monde et la chair, contre lesquels Jésus-Christ est venu aujourd'hui nous apprendre à combattre. Voyons d'abord comment il s'est disposé à ce combat, et apprenons, par son exemple, comment nous devons nous y disposer nous-mêmes, et quelles sont les armes dont nous devons nous servir pour triompher, lorsque le moment de l'attaque sera venu.

Ces armes sont la prière, le recueillement et la pénitence. Par la prière, nous résistons au démon ; par le recueillement, nous nous séparons du monde, et par la pénitence, nous domptons notre chair. Jésus-Christ a bien voulu lui-même se servir de ces armes, quoiqu'il n'en eût pas besoin. Il les a sanctifiées par l'usage qu'il en a fait ; il les a consacrées par son exemple. Ne vous y trompez donc pas, mes frères, c'est un article de foi que nous ne pouvons résister à la tentation sans la grâce : vous ne pouvez rien sans moi, nous dit Jésus-Christ. *Sine me nihil potestis facere.* Mais cette grâce, si nécessaire pour notre salut, ne nous est donnée qu'à condition que nous apporterons à sa réception les dispositions convenables ; et ces dispositions sont la prière, le recueillement et la pénitence. C'est ce que nous montre évidemment Jésus-Christ dans notre évangile.

Et d'abord notre divin Sauveur est conduit par l'Esprit-Saint, *ductus est a Spiritu.* Quel est cet esprit? c'est un esprit de prière, c'est-à-dire, c'est l'Esprit-Saint qui prie dans nous, qui nous excite à prier, qui nous apprend à le faire. Aussi, voyez avec quel soin Jésus-Christ recommande à ses disciples l'exercice de la prière : il leur dit de prier sans cesse et de ne jamais se lasser ; il leur reproche de ne pas assez prier ; il leur apprend lui-même la plus sublime des prières. La dernière parole qu'il leur dit à la fin de sa course, et immédiatement avant sa passion, c'est de veiller et de prier pour ne pas succomber à la tentation. *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.* Lui-même leur en donne l'exemple : il prie dans les occasions principales de sa vie ; il prie après son baptême, avant de commencer les trois années de sa mission ; lorsqu'il se prépare à être tenté

par le démon ; le jour où il doit choisir ses apôtres ; la nuit qui précède immédiatement sa passion. Dans toutes ces occasions et dans plusieurs autres encore, il prie, et il prie longtemps ; il prie la nuit tout entière. *Pernoctabat in oratione.* Eh ! que voulait-il nous apprendre par là ? c'est que sans la prière, nous ne pouvons pas attirer sur nous le secours du ciel ; et que sans le secours du ciel, nous sommes impuissants à résister à la tentation. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

Et en effet, qui sommes nous, mes frères, pour résister au démon ? Cet esprit infernal est dans son origine un ange d'une nature bien supérieure à la nôtre. Si le premier homme, créé dans l'innocence, au sortir même des mains de son Créateur, avec tous les dons de la nature et de la grâce, a succombé à ses suggestions, comment pourrions-nous nous flatter de ne pas y succomber, nous, faibles roseaux, que le moindre vent agite, affligés des plus épaisses ténèbres dans notre esprit, des plus fougueuses passions dans notre cœur, si nous n'invoquons le secours de celui qui est bien plus fort que le démon, mais qui n'a promis son assistance qu'à ceux qui la réclameront par l'exercice de la prière ?

Aussi, voyez les ravages que cause tous les jours dans le monde, et dans le monde même chrétien, l'abandon de ce saint exercice. La plupart des chrétiens ne prient pas ; voilà pourquoi ils sont si faibles au milieu de toutes sortes de tentations. Ils renvoient la prière aux monastères et aux cloîtres ; mais c'est là précisément qu'elle serait, en quelque sorte, moins nécessaire, puisqu'on y est plus à l'abri, au lieu que dans le monde dont le démon est le prince, tout est un sujet de tentation pour une âme faible et dépourvue du secours de la prière. Les premiers chrétiens pensaient et agissaient bien différemment : ils étaient exposés, à la vérité, à des épreuves bien supérieures aux nôtres ; il leur fallait confesser la foi sur les échafauds et en présence des tyrans ; mais aussi ils nourrissaient leur âme de la prière, et sortaient de cet exercice, semblables, nous dit saint Chrysostome, à des lions rugissants, redoutables à l'enfer même. Si donc le démon triomphe au milieu même du chris-

tianisme, n'en doutons pas, c'est que la plupart des chrétiens ne connaissent plus cette sainte pratique.

Mais à quoi servirait la prière, sans le recueillemeut qui en est l'âme ? Une prière sans recueillement outrage Dieu plus qu'elle ne l'honore. Aussi, nous est-il dit dans notre évangile, que Jésus-Christ fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert pour y prier. *In desertum.* Heureux désert, sanctifié par les prières de ce Dieu sauveur ! heureux nous-mêmes, mes très-chers frères, si nous savons y aller prier à notre tour ! Mais Jésus-Christ nous apprenait par là que, pour triompher de la tentation, il faut joindre l'esprit de recueillement à l'esprit de prière. C'est par la prière qu'on remporte la victoire sur le démon ; c'est par le recueillement et la retraite qu'on se met à l'abri des dangers du monde où il règne. Aussi, voyons-nous que, dès les premiers temps de l'Église, ceux qui voulurent se préserver de cet esprit du monde, qui commençait à s'introduire parmi les chrétiens, s'enfuirent dans les solitudes. Tel fut saint Paul, le premier ermite ; tel fut saint Antoine, le patriarche des cénobites de l'orient ; tels les Hilarion et les Pacôme ; tel fut saint Jérôme, qui quitta les délices de Rome pour se confiner dans une grotte de Bethléem ; tel avant eux, saint Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ, qui prêchait, au milieu du désert, le baptême de pénitence. Que nous apprenaient tous ces grands saints ; et qu'avaient-ils appris eux-mêmes de Jésus-Christ ? C'est que le monde est un séjour dangereux pour un chrétien ; que tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, est pour lui un sujet de tentation et de scandale ; que nous avons renoncé au monde par notre baptême ; qu'un chrétien, par conséquent, lui est étranger ; qu'il doit y vivre comme n'en étant pas ; en user, comme n'en usant pas ; que c'est cette Babylone maudite, livrée à tous les vices et à toutes les passions, dont un chrétien doit désirer sans cesse de sortir, pour retourner dans le ciel qui est sa patrie véritable ; en un mot, que l'amour du du monde et l'amour de Jésus-Christ sont deux choses incompatibles ; et que vouloir servir en même temps ces deux maîtres, c'est vouloir l'impossible, et déplaire à tous les deux.

Aussi, voyez, mes frères, la conduite de tous ces chrétiens de nos jours, qui n'ont de chrétien que le nom qu'ils déshonorent par toute leur conduite : ils aiment le monde; voilà pourquoi ils sont si faibles dans la tentation : les Antoine, les Hilarion, les Arsène, fuyaient le monde, redoutaient ses scandales, se croyaient trop faibles pour résister à ses tentations ; et nous, qui sommes de faibles roseaux en comparaison de ces colonnes du christianisme, nous oserions affronter les dangers du monde ; nous nous y exposerions sans précaution, nous braverions tous les anathèmes que Jésus-Christ a prononcés contre lui, et nous nous flatterions témérairement de pouvoir y conserver notre innocence! Détrompons-nous, mes frères, le monde est trop dangereux pour nous. C'est à nous que l'Esprit-Saint dit dans l'Écriture : Fuyez du milieu de Babylone, ô mon peuple! et que chacun cherche à sauver son âme ; et c'est à nous tous que s'adressent ces autres paroles : Celui qui aime le péril y périra, *qui amat periculum in illo peribit.*

Mais le monde, tout dangereux qu'il est, n'est pas pour nous l'ennemi le plus à craindre : notre ennemi le plus redoutable, après le démon, c'est notre propre chair, cette chair conçue dans le péché, et qui nous porte sans cesse au vice ; cette chair qui lutte sans cesse contre l'esprit de Dieu, et qui oppose dans nous les penchants de la nature à toutes les impressions de la grâce ; ennemi d'autant plus funeste, que nous l'aimons davantage, que nous le portons sans cesse avec nous, et qu'il n'est autre chose que nous-mêmes. C'est cet ennemi que Jésus-Christ nous apprend aujourd'hui à combattre, dans cet heureux désert où il se retire pour prier, et où il passe quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture. Après cela il eut faim, remarque notre évangile, *postea esuriit.* Nous montrant par ses paroles que, s'il voulut par un miracle conserver sa vie au milieu d'un jeûne si rigoureux, il ne voulut pas cependant se dispenser du *sentiment* de la faim qui en était une suite nécessaire. Mais quel besoin avait Jésus-Christ de mortifier ainsi sa chair, qui était une chair innocente et unie à la divinité? Il ne le faisait pas pour lui, mes frères, mais il le faisait pour nous : il nous montrait par là le besoin que nous avons de mortifier notre corps, pour le garantir du péché. Une chair pour-

rie délicatement, accoutumée à la sensualité et à la molesse, n'est pas propre à soutenir les combats de Jésus-Christ, disait Tertullien ; et ce qu'il disait des combats des premiers chrétiens, au temps des persécutions de l'Église, nous pouvons le dire, par proportion, de ces combats intérieurs que le démon ne manque pas de livrer sans cesse à ceux qui veulent être les serviteurs de Jésus-Chrit. Un athlète se prive de tout, disait saint Paul, pour gagner une couronne corruptible ; et un chrétien ne voudra faire aucun sacrifice pour ne pas perdre cette couronne incorruptible qui nous est préparée dans le ciel! Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, disait le même apôtre, crucifient leur chair avec leurs passions déréglées. *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum concupiscentiis suis.* Et Jésus-Christ lui-même nous assure que, si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous. *Nisi pœnitentiam egeritis omnes similiter peribitis.*

Et voilà pourquoi l'Église, soigneuse de procurer le salut de ses enfants, nous impose dans cette sainte qurantaine, la loi de l'abstinence et du jeûne. Mais hélas ! que cette loi est mal observée parmi les chrétiens de nos jours ! beaucoup la méprisent, d'autres la transgressent sans aucun motif légitime, et sans avoir le moindre scrupule de leurs transgressions. L'Église, cette bonne mère, a beau apporter toute sorte d'adoucissements à son ancienne discipline, on ne veut pas se soumettre au peu qui en reste encore. Détrompons-nous, ce n'est pas être chrétiens que de ne pas obéir à l'Église. Celui qui n'écoute pas l'Église, nous dit Jésus-Christ, doit être regardé comme un païen et un publicain. *Qui ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.*

Voilà, mes frères, la cause de toutes nos chutes, lorsque Dieu nous éprouve par la tentation. Nous abandonnons la prière, nous aimons le monde, nous flattons notre chair ; est-il surprenant que nous soyons si faibles dans les combats que nous livrent le démon, le monde et la chair ? Suivons donc l'exemple que nous donne aujourd'hui Jésus-Christ dans notre évangile : aimons la prière, séparons-nous du monde, embrassons la pénitence ; c'est ainsi que nous passerons saintement le temps du carême, et que nous nous disposerons comme Jésus-Christ à la tentation. Mais com-

ment devons-nous nous comporter dans la tentation même. C'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comment il faut se comporter dans les tentations.

Tout ce qui est dans le monde, nous dit le bien-aimé disciple saint Jean, est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. Concupiscence de la chair, c'est-à-dire, désir de jouir; orgueil de la vie, c'est-à-dire, désir de paraître ; concupiscence des yeux, c'est-à-dire, désir d'avoir ; ce sont ces trois désirs que le démon, qui est le prince de ce monde, emploie habilement pour tenter les âmes. Il les employa avec succès dans la tentation du premier Adam; il les emploie encore aujourd'hui dans la tentation du nouvel Adam, qui est Jésus-Christ. Voyons comment notre divin Maître y répond; et apprenons par ses réponses comment nous devons y répondre nous-mêmes.

Après que Jésus-Christ eut jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim, comme nous l'avons déjà remarqué ; et le démon, profitant de ce besoin de nourriture et du désir qu'il éprouve de le satisfaire, s'approche de lui, et lui montrant quelques-uns des cailloux qui couvraient le sol de cet aride désert, il lui dit ces paroles : Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pains, et vous apaiserez ainsi la faim qui vous presse. *Si filius Dei es dic ut lapides isti panes fiant.*

Et voilà le premier stratagème dont il se servit à l'égard de nos premiers parents. Ils étaient dans une position bien différente de celle de Jésus-Christ; ils se trouvaient dans un jardin de délices où Dieu lui-même les avait placés. La nature s'offrait à eux avec tous ses charmes : ils jouissaient d'un printemps perpétuel, d'une santé inaltérable : une multitude innombrable d'arbres de différentes espèces leur présentaient de toutes parts leurs fruits exquis et délicieux; un seul leur avait été interdit par l'auteur de la nature : c'était un hommage qu'ils devaient à leur créateur, un sacrifice qu'il avait droit d'attendre de leur reconnaissance et de leur fidélité. Hélas ! ils manquèrent à ce double devoir, et furent tout à la fois ingrats et infidèles. La vue de cet arbre les tenta; le démon leur en présenta le fruit dont il leur

vanta les charmes ; ils en goûtèrent, et à l'instant leurs yeux s'ouvrirent : il connurent la grandeur du péché dont ils s'étaient rendus coupables. Péché funeste, dont la malice s'est étendue sur toute leur postérité, et qui, par l'attrait d'un plaisir trompeur et passager, conduit la plupart des hommes à l'offense de Dieu et à la mort éternelle.

Or voilà, mes frères, le premier moyen dont le démon se sert pour nous tenter, l'attrait du plaisir. Il nous peint la vertu comme ce désert aride, où Jésus-Christ s'était retiré ; il nous exagère les difficultés de la prière, les violences qu'il faudra se faire pour persévérer dans la vertu ; et au contraire, il nous représente le monde comme un jardin délicieux où nous trouverons tous les plaisirs en abondance. Alors il nous tient à peu près le même discours qu'il tint à Jésus-Christ dans notre évangile. Pourquoi vous confiner ainsi dans ce désert stérile et affreux ? Pourquoi renoncer à tous les plaisirs du monde ? A votre âge, doit-on se vouer à un genre de vie si austère ? Dites une parole et ces pierres que la vertu vous offre de toutes parts, se changeront bientôt pour vous en un pain exquis et délicieux. *Dic ut lapides isti panes fiant.*

Mais que répond Jésus-Christ à cette suggestion de l'esprit immonde ? Écoutez-le, mes frères, et apprenez ce que vous devez lui répondre vous-mêmes dans l'occasion. L'homme, lui dit Jésus-Christ, ne vit pas seulement de pain, mris de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Oh ! que cette parole est sublime, et qu'elle mérite toute notre attention ! c'est comme s'il lui disait : l'homme jouit de deux sortes de vie, d'une vie temporelle et d'une vie spirituelle. La première ne fait que passer, la seconde doit être éternelle ; la première est la vie du corps, et la seconde la vie de l'âme : pourquoi donc voudriez-vous que je préférasse le corps à l'âme, et le temps à l'éternité ? C'est mon père qui m'a ordonné de me retirer dans ce désert, et d'y vivre dans le recueillement, dans la prière et dans le jeûne. Toute ma nourriture, est de faire sa sainte volonté. Les plaisirs du monde n'ont qu'un temps ; les plaisirs de la vertu sont durables : ce sont les seuls dignes des désirs d'une âme immortelle ; je n'en

veux point d'autres : obéir à mon père est mon seul plaisir ; lui désobéir serait ma plus grande peine. Je ne me presse pas de jouir ; je prendrai de la nourriture, lorsque mon père me l'ordonnera ; jusque-là, je regarderai comme le plus grand malheur, celui de contrevenir à ses ordres, *non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

Et voilà, mes frères, une grande vérité pratique que nous devons apprendre de cette première réponse de Jésus-Christ ; c'est qu'il faut comprimer sans cesse dans nous la concupiscence de la chair, et le désir des jouissances criminelles. Si nous voulons jouir de tous les plaisirs du monde, nous nous perdrons ; si nous renonçons à tous ces faux plaisirs, pour nous attacher à ceux de la vertu, nous trouverons dans elle la véritable vie ; non seulement cette vie éternelle que Dieu promet à ceux qui l'aiment et qui le servent, mais encore ici-bas, des plaisirs infiniment supérieurs à tous ceux du monde : le calme de la conscience, l'estime des gens de bien, une conduite irréprochable, les consolations célestes, et ce goût de la parole de Dieu que le saint roi David éprouvait si bien, lorsqu'il disait que cette parole était plus douce à son cœur que le miel le plus excellent ne l'était à sa bouche. *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

Le démon, voyant qu'il ne pouvait vaincre Jésus-Christ par la *concupiscence de la chair,* l'attaqua par *l'orgueil de la vie :* il le transporta sur le pinacle du temple, remarque l'Évangile, et il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, pour prouver au monde votre divinité, jetez-vous en bas, ne craignez rien : il est écrit que Dieu enverra ses anges, pour vous porter dans leurs bras, de peur que vous ne heurtiez du pied contre quelque pierre. Ne soyons pas surpris, mes frères, que Jésus-Christ ait donné au démon la permission de le transporter sur le pinacle du temple ; il le voulait ainsi pour nous instruire ; et puisqu'il devait souffrir la mort pour nous, il n'y avait rien qu'il ne fût disposé à faire pour notre salut. Ne soyons pas surpris, non plus, que le démon cite l'Écriture à Jésus-Christ : il sait quelquefois, nous dit saint Paul, se transformer en ange de lumière. Mais ce que nous devons remarquer surtout dans sa conduite, c'est

qu'il attaque par l'orgueil, ceux qu'il ne peut pas vaincre par la volupté : il les transporte sur le pinacle du temple, c'est-à-dire, qu'il exagère à leurs propres yeux l'éminence de leurs prétendues vertus. Il les tente de présomption et d'amour-propre : jetez-vous en bas, leur dit-il, ne craignez rien ; vous êtes trop chers à votre Dieu, il a ordonné à ses anges de vous porter dans leurs bras, pour vous accompagner, et vous garantir de tout malheur dans votre chute. Qu'arrive-t-il ? C'est que bien souvent des âmes qui avaient résisté à tous les attraits de la volupté, se laissent vaincre par les illusions de la vanité et de l'amour-propre : on nourrit, au milieu même des apparences de la piété, un certain fonds d'orgueil et de présomption ; on se confie en soi-même, on se livre à des singularités, on s'expose à des occasions dangereuses, on écoute, en un mot, le démon, qui nous dit, comme à Jésus-Christ : Jetez-vous en bas, les anges vous soutiendront ; vous n'avez rien à craindre, *mitte te deorsum*, et l'on éprouve par de lourdes chutes la vérité de cet oracle de l'Esprit-Saint : Que celui qui est debout, prenne garde de ne pas tomber. *Qui stat, videat ne cadat.*

Et c'est ainsi que cet esprit de ténèbres se comporta à l'égard de nos premiers parents. Il commença à les tenter par la volupté ; mais il acheva de les séduire par l'orgueil et la présomption. Dieu nous a défendu de manger de ce fruit, lui dit Ève, et si nous en mangions, il nous a annoncé que nous mourrions. Point du tout, lui répondit le démon, Dieu sait fort bien que vous n'en mourrez pas : il ne vous a parlé ainsi que pour vous inspirer de la crainte ; vous êtes trop chers à son cœur, pour qu'il consente à votre perte. Il ne vous a pas donné la vie, pour vous l'ôter ; fiez-vous donc à moi, et croyez à ma parole : mangez de ce fruit, vous n'en mourrez pas. *Nequaquam moriemini. Mitte te deorsum.* Ève le crut, elle mangea de ce fruit ; elle en fit manger à Adam ; et ils éprouvèrent bientôt l'un et l'autre les suites malheureuses de leur orgueil et de leur présomption. *Qui stat, videat ne cadat.*

Mais ce n'est pas ainsi que se comporta Jésus-Christ notre divin Sauveur. Écoutons la réponse qu'il fit à Satan, le prince de l'orgueil ; elle est remplie de mystère, et d'un

grand fonds d'instruction pour nous. Il est aussi écrit, lui répondit-il : Vous ne tenterez pas le Seigneur, votre Dieu. *Rursum scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum.* Voilà le grand remède de l'orgueil, mes frères, la défiance de soi-même, et la crainte de tenter Dieu. On tente Dieu lorsqu'on lui demande un miracle sans nécessité, qu'on doute de la vérité de sa parole, qu'on s'expose témérairement à des dangers qu'on devrait éviter. Sans doute, si Jésus-Christ l'avait voulu, il aurait pu se précipiter du haut du temple, sans en éprouver aucun mal ; il n'aurait pas même eu besoin des anges pour le soutenir, puisqu'il est le créateur des anges. Mais il refusa de faire le miracle que le démon lui demandait, parce qu'il n'était pas nécessaire ; pour nous apprendre à nous-mêmes de ne pas tenter Dieu, en lui demandant des miracles sans nécessité, de ne pas nous exposer à des occasions dangereuses, dans la confiance que Dieu nous en préservera, de nous défier de nous-mêmes, de fuir le péril et de ne pas douter de la vérité des paroles de Dieu, qui nous a dit, dans l'Écriture, que celui qui aime le danger, y périra, et que celui qui s'élève, sera abaissé. Telles sont les grandes leçons de modestie et d'humilité que nous donne Jésus-Christ dans ces paroles de notre évangile : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu : *Non tentabis Dominum Deum tuum.*

Alors le démon, qui est le prince de l'orgueil, ne pouvant plus supporter la modestie et l'humilité de Jésus-Christ, leva le masque, et le transportant sur une haute montagne, il lui montra tous les royaumes de la terre, avec toute leur gloire, et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si vous prosternant devant moi, vous m'adorez : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Et voilà la dernière ressource qu'emploie le démon pour tenter les hommes, la *concupiscence des yeux*, ou le désir d'avoir. On trouve quelquefois dans le monde des âmes qui ont résisté à tous les attraits de la volupté, à toutes les illusions de l'amour-propre, et qui viennent échouer contre cet écueil de l'avarice et de l'ambition. Le démon leur montre de loin, et comme du haut d'une montagne, la gloire et le bonheur qui sont attachés aux grandes places, aux grandes fortunes : il leur exagère la félicité prétendue dont on jouit dans ces états

relevés. Mais il faut, pour y parvenir, adorer le démon, qui est le prince du monde ; il faut se soumettre aux préjugés du monde ; se conformer aux maximes du monde ; il faut s'enrichir, en un mot, à quelque prix que ce soit, et l'Esprit-Saint nous a dit que celui qui veut être promptement riche, ne sera pas longtemps innocent. *Qui festinat ditari non erit innocens.* C'est ainsi qu'on en vient peu à peu jusqu'à adorer le démon sans scrupule, puisque l'avarice, nous dit saint Paul, est une espèce d'idolâtrie. *Quæ est idolorum servitus.* Mais, c'est alors aussi qu'on découvre toute la vanité de ses grandeurs, et toute l'illusion de ses promesses. Au lieu du bonheur et de la gloire qu'il nous faisait espérer, on n'éprouve que le malheur et l'ignominie. Mais, c'est trop tard qu'on s'en aperçoit : le démon nous tient attachés à son char, et nous mène avec lui dans l'abîme. *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Et ne croyez pas que cette ruse du démon soit nouvelle. Il s'en servit avec succès contre nos premiers parents dans cette fameuse tentation dont l'issue nous a été si funeste. Il leur promit non les royaumes de la terre, mais le royaume du ciel, où il leur montra des trônes qui leur étaient préparés, s'ils mangeaient de ce fruit qui, au lieu de leur nuire, les rendrait semblables à des Dieux, en ouvrant les yeux de leur âme, et en leur donnant la science du bien et du mal. *Eritis sicut dii.* Ils eurent la faiblesse d'écouter le tentateur ; et ils connurent bientôt la fausseté de ses promesses. Au lieu de ces trônes imaginaires dont le démon les avait flattés, ils perdirent ce paradis terrestre où Dieu les avait déjà placés, et ce royaume éternel qu'il leur destinait, s'ils lui eussent été fidèles. Leurs yeux s'ouvrirent véritablement ; mais ce fut pour connaître leur faute, et pour avoir honte de leur nudité. Le démon les attacha à son char, non-seulement eux, mais leur postérité tout entière ; et sans la grâce du Rédempteur, que Dieu par sa miséricorde infinie, leur promit au même moment, Lucifer, le prince des ambitieux, les aurait entraînés avec lui dans l'abîme. *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Ce n'est point ainsi que se comporta notre divin Sauveur, mes très-chers frères. A peine le démon eut-il osé lui proposer de l'adorer, qu'il le repoussa avec une sainte in-

dignation, en lui disant : Retire-toi loin de moi, Satan. *Vade retro, Satana.* Paroles terribles qui, sorties de la bouche de la divinité, mirent aussitôt le démon en fuite, et l'obligerent à se replonger dans l'abîme. Paroles que le démon redoute, parce qu'elles lui rappellent sa défaite, et dont nous devons par conséquent nous servir lorsqu'il veut nous porter au crime. Mais, Jésus-Christ ne se contenta pas de repousser ainsi l'esprit infernal : Il est écrit, lui dit-il encore : Vous adorez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui. *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Paroles admirables, qui renferment en peu de mots tout le culte intérieur et extérieur que nous devons à Dieu seul. Paroles qui, bien méditées, nous apprendront à être fidèles à la loi de Dieu, à l'observer inviolablement au milieu des scandales du monde, à ne jamais rougir du service de Dieu, puisque le servir, c'est régner, suivant l'expression de l'Écriture : *Cui servire regnare est.* Heureux si, comme Jésus-Christ et tous les saints, nous n'avions d'autre ambition que de servir Dieu, et de lui plaire ! *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.*

Observez, mes frères, que c'est par la parole de Dieu que Jésus-Christ repousse toutes les tentations du démon, pour nous apprendre que la parole de Dieu est, suivant l'expression de saint Paul, le glaive dont nous devons nous servir dans les combats que le démon nous livre. Mais pour cela il faut la connaître cette divine parole, il faut l'étudier, il faut la méditer sans cesse. Voilà pourquoi l'Église, dans ce temps du Carême consacré d'une manière particulière à votre sanctification, vous fait annoncer cette sainte parole avec plus de soin encore qu'à l'ordinaire. Venez donc l'entendre assidûment, mes frères, elle vous apprendra à aimer la prière, à fuir le monde, à mortifier vos sens, à connaître les vrais plaisirs, à vous défier de vous-mêmes, à être invariablement fidèles à la loi de votre Dieu. C'est ainsi que vous serez inaccessibles à tous les traits de l'ennemi, et que vous remporterez sur lui une victoire complète. *Et reliquit eum diabolus.*

Le démon s'étant éloigné de Jésus-Christ, les anges, nous dit l'Évangile, s'approchèrent de lui et le servirent. *Accesserunt angeli et ministrabant ei.* Oh ! que ce repas de Jésus-

Christ au milieu de ses anges dut être délicieux pour lui ! C'était l'image des consolations que Dieu prépare à une âme juste qui lui a été fidèle au temps de la tentation. Ce repas nous figure aussi celui de l'Eucharistie, que l'Église nous prépare à la fin de cette sainte quarantaine, si nous nous éprouvons nous-mêmes, comme nous le recommande saint Paul, en restant fidèles à Dieu, au milieu de toutes les tentations ; repas céleste et délicieux qui n'est autre chose, comme l'Église le chante dans son office, que la chair de Jésus-Christ lui-même qu'on nous donne en nourriture, qui nous rappelle la mémoire de sa passion, qui nous comble d'une infinité de grâces, et qui est pour nous l'avant-goût et le gage d'une félicité éternelle. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable. Et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim.

Impeccable par sa nature, Jésus-Christ ne pouvait être ébranlé par aucune tentation. Lors donc qu'il permet au tentateur de venir l'attaquer, il est évident que c'est pour nous et non pour lui, pour notre instruction, et non pour sa propre perfection, qu'il se soumet à cette épreuve. Entrons dans son esprit. Étudions les importantes leçons qu'il nous donne dans sa tentation, et qui nous sont présentées dans cet évangile.

D'abord, de ce que Jésus-Christ est tenté, il s'ensuit qu'il n'y a personne ayant usage de sa raison qui ne doive l'être. Qui aura la présomption de se croire à couvert des tentations, quand le Juste par excellence, le Saint des saints, quand Dieu lui-même n'en a pas été à l'abri ? Il n'y a ni état qui en soit exempt, ni temps qui en garantisse, ni lieu qui en préserve. La tentation commença dans Ève ; elle se perpétue dans toute sa race. Elle attaque les saints comme les pécheurs, elle les poursuit dans l'intérieur de

leurs maisons et au milieu des sociétés, dans le silence des nuits comme dans le tumulte du monde; elle pénètre dans les solitudes consacrées à la vertu et au recueillement, elle vient troubler la pitié jusque dans ses prières et dans ses respectables exercices. Le juste le plus parfait, dont l'âme fait ses délices de la loi divine, sent dans ses membres révoltés une autre loi qui la combat (1). Son esprit soumis obéit à la loi de Dieu, sa chair rebelle suit les mouvements de la loi du péché (2). Il veut le bien, et il ne le fait pas toujours ; il déteste le mal, et il y est entraîné (3), et il n'espère la fin de ces rudes combats, que lorsqu'il sera délivré du poids importum de son corps mortel (4).

Cette dure nécessité de subir la tentation nous paraît sans doute bien déplorable. Elle entre cependant dans les vues bienfaisantes de la Providence pour notre salut ; et si elle nous présente de grands dangers, elle les compense par de grands avantages. L'homme qui n'a jamais été tenté, que sait-il, dit l'Esprit-Saint ? C'est l'expérience qui agrandit les pensées (5) La tentation nous donne la connaissance de nous-mêmes, et nous force d'acquérir celle de nos moyens de défense ; elle entretient l'humilité par le sentiment de notre faiblesse, nous rappelle à Dieu par le besoin de son secours, ranime notre vigilance par la crainte du danger, fortifie toutes nos vertus par l'exercice continuel où elle les tient.

Ainsi la perpective de la tentation, loin d'abattre notre courage, doit le relever; loin de ralentir notre espérance, doit la ranimer. Ne nous croyons pas vaincus, parce que nous sommes violemment attaqués. La même foi qui nous montre l'ennemi sans cesse occupé à nous combattre, nous

(1) Condelector enim legi Dei secundum interiorem hominem. Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ. *Rom.*, VII., 22 et 23.

(2) Igitur ego ipse mente servio legi Dei: carne autem legi peccati. *Ad Rom.*, VII. 25.

(3) Non enim quod volo bonum, hoc ago : sed quod odi malum, illud facio. *Ibid.*, VII. 15.

(4) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? *Ad Rom.*, VII. 24.

(5) Qui non est tentatus, quid scit ? Vir in multis expertus, cogitabit multa. *Eccli.*, XXXIV, 9.

découvre le secours puissant toujours prêt à nous assister. Elle nous révèle deux dogmes bien propres à nous rassurer, la certitude de la grâce, et la puissance de la grâce. Certitude de la grâce. Dieu nous l'a promise; il est fidèle, il ne souffrira jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces; mais au milieu de la tentation, il nous apportera un secours qui nous donnera la force de résister (1). Puissance de la grâce. Puis-je douter de la victoire, quand celui qui est au dedans de moi pour me défendre, est plus fort que celui qui est dans le monde pour m'attaquer (2)? Faible par moi-même, je ne puis rien sans doute; mais je puis tout avec celui qui me fortifie (3), et qui daigne combattre pour moi, avec moi et dans moi. C'est insulter à la véracité de Dieu que de ne pas compter sur son assistance, c'est faire injure à sa toute-puissance, que de douter qu'elle nous fasse triompher. Le grand apôtre nous apprend que nous avons une guerre continuelle à souffrir contre les puissances de ce monde ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans les airs. La conséquence qu'il en tire, et que nous devons en tirer après lui, est que pour leur résister, nous devons prendre l'armure de Dieu, et continuant la même métaphore, il nous présente la vérité comme le baudrier qui ceint nos reins; la justice, comme la cuirasse qui couvre notre corps, la foi, comme le bouclier qui repousse les traits de l'ennemi; l'espérance, comme le casque qui défend notre tête; et la parole de Dieu, comme le glaive qui arme nos mains (4).

(1) Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis; sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. *I. Cor.*, X. 13.

(2) Vicistis eum, quoniam major est qui in vobis est, quam qui in mundo. *Joan. Epist.*, IV, 4.

(3) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philipp.*, IV, 13.

(4) Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores, tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus. Propterea accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo, et in omnibus perfecti stare. State ergo succincti lumbos vestros in veritate, et induti loricam justitiæ... In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere, et galeam salutis assumite, et gladium Spiritus, quod est verbum Dei. *Ephes.*, VI, 12-17.

Quel usage devons-nous faire de ces armes saintes ? C'est du divin Modèle que nous présente cet évangile, que nous l'apprendrons. Pour nous pénétrer des instructions qu'il nous y donne, distinguons deux choses : les précautions à prendre contre la tentation, de loin, et avant d'en être attaqués, et la défense à opposer à la tentation lorsqu'elle est présente, et qu'elle est venue fondre sur nous. Jésus-Christ nous donne de l'une et de l'autre des exemples que nous ne saurions trop méditer, et surtout trop imiter.

Mon fils, nous dit la Sagesse éternelle, en te consacrant au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation (1). Il serait bien imprudent celui qui, prévoyant un grand combat à soutenir, ne s'y préparerait pas d'avance. Plus notre ennemi est adroit et habile, plus nous devons être sur nos gardes ; plus il emploie de ruses pour nous surprendre, plus nous devons employer de vigilance pour nous en préserver (2). Considérons la conduite que tient vis-à-vis de lui Jésus-Christ.

L'Évangile nous fait observer qu'il ne va pas de lui-même au lieu où il doit être tenté ; il y est conduit par une inspiration de l'Esprit-Saint : première leçon qu'il nous donne de ne pas nous présenter de nous-mêmes à la tentation. C'est bien assez de celles que nous ne pouvons pas éviter, sans que nous allions encore volontairement en chercher. S'il est de foi que Dieu nous assistera dans la tentation, il est également de foi que celui qui aime le péril y périra (3). Ces deux vérités ne peuvent se contredire. Pour en sentir l'union, il faut considérer que Dieu nous accorde contre les tentations deux sortes de grâces : une grâce de fuite, et une grâce de combat. La première nous en préserve, la seconde nous en délivre. Les tentations prévues sont l'objet de la première, et nous devons d'abord y correspondre, et l'employer autant qu'il nous est possible ; la seconde ne nous est donnée que contre les tentations dont

(1) Fili, accedens ad servitutem Dei... præpara animam tuam ad tentationem. *Eccli.*, II, 1.

(2) Sobrii estote, et vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide. *I Petr.*, V. 8 et 9.

(3) Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli.*, III, 27.

la première ne nous a pas garantis ; ce sont celles qui viennent nous attaquer à l'improviste, ou dans lesquelles des circonstances impérieuses nous entraînent, ou même que nous rencontrons trop souvent dans la pratique de nos devoirs. Mais Dieu ne nous doit pas l'une quand nous avons négligé l'autre. C'est à notre fidélité et non à notre imprudence qu'il a promis son secours, et celui qui s'est exposé au danger malgré son précepte ne mérite pas qu'il l'y assiste.

Observons encore à cet égard que le démon emploie pour nous prendre deux sortes de piéges différents. Tantôt il nous offre des objets qui nous effraient et qui nous dégoûtent; tantôt il nous présente des objets flatteurs et agréables. Il se sert du premier moyen pour nous éloigner de la vertu, et du second pour nous attirer dans le vice. Nous devons opposer à chacune de ces deux tentations une des deux grâces que la bonté divine nous accorde : la grâce de fuite aux séductions, la grâce de combat aux terreurs. En faisant toujours le contraire de ce que l'ennemi tâche d'obtenir de nous, quand il cherche à nous attirer, fuyons avec prudence; quand il s'efforce de nous intimider, combattons avec courage. Mais la force est impuissante contre les tentations qui plaisent. Israël, triomphateur de Moab, tombe aux pieds des filles moabites ; Samson, la terreur des Philistins, est subjugué par une jeune Philistine; le vainqueur de Goliath est précipité dans l'adultère et dans l'homicide pour n'avoir pas fui les dangereux attraits de Bethsabée.

L'Écriture sainte nous fait remarquer le lieu où Jésus-Christ va se préparer à la tentation. C'est loin du monde, où il doit passer le reste de sa vie pour l'éclairer et le convertir ; c'est dans le désert qu'il va attendre le moment où le tentateur viendra s'attaquer à lui. Et nous, à son exemple, préparons-nous aussi par notre éloignement du monde, aux tentations que nous devons éprouver. Nous ne pouvons pas tous nous vouer à une solitude perpétuelle, et mettre entre nous et le monde une barrière éternelle. C'est une grâce spéciale que Dieu n'accorde qu'à quelques individus ; c'est un état de perfection qui exige une vocation particulière. Le monde doit être le champ de nos com-

bats ; mais c'est hors du monde que nous nous disposerons utilement à les soutenir. Considérez ce soldat nouvellement engagé dans la milice terrestre ; c'est pendant qu'il est encore éloigné de l'ennemi, qu'il s'instruit à le combattre, qu'il apprend l'usage de ses armes, qu'il essaie ses forces, et qu'il les exerce pour les déployer au jour de la bataille. Éloignons-nous pour un temps de notre ennemi ; mettons entre nous et lui un intervalle, pour nous rendre plus capables de lui résister. Les saints exercices de la retraite nous formeront à la guerre que nous aurons à lui faire. La retraite éclaire l'esprit, et, le dégageant des illusions dont le spectacle du monde le fascine, lui montre à découvert ses intérêts et ses devoirs, ses dangers et ses ressources. C'est aux pieds de Dieu que l'on reçoit sa science (1). La retraite excite et échauffe le cœur. La méditation des grands motifs de la religion l'élève et le maintient à une hauteur où les petits intérêts et les vils attachements de la terre ne peuvent l'atteindre. La retraite ranime et soutient les forces : là se prennent et se consolident les résolutions courageuses, contre lesquelles viennent se briser les efforts de l'ennemi; là sont demandées, méritées, obtenues les grâces triomphantes qui repoussent tous les assauts de l'enfer. Dans la retraite l'âme se vide de toutes les idées mondaines ; et elle en sort remplie, pénétrée des pensées célestes qui en défendent l'entrée, et qui n'y laissent aucune place aux tentations.

Mais ce n'est pas assez de ces retraites transitoires, auxquelles on consacre quelques jours dans l'année, ou une journée dans chaque mois. Nous devons craindre d'en perdre le fruit dans les occupations, dans les agitations, dans les dissipations du siècle. Pour éviter ce malheur, faisons-nous une sorte de désert habituel au milieu même du monde, et en étant environnés, sachons nous en isoler ; séparons-nous entièrement de ses maximes, de ses pompes, de ses spectacles, de ses plaisirs. Forcés de vivre dans le monde, vivons-y peu avec le monde et beaucoup avec nous-mêmes. Du tumulte des sociétés, des affaires, des embarras du

(1) Qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrina illius. *Deut.*, XXXIII, 3.

monde, où les devoirs d'état nous appellent, rentrons souvent dans la solitude de notre intérieur ; et nous y faisant un rempart de nos méditations, de nos résolutions, de nos prières, de nos bonnes œuvres, attendons-y avec une confiance respectueuse dans le secours de la grâce, les assauts que l'ennemi nous prépare.

L'Évangile poursuivant le récit des moyens par lesquels Jésus-Christ se dispose à la tentation, nous dit qu'il jeûna quarante jours et quarante nuits. Il nous apprend ainsi que le jeûne et la mortification sont les préservatifs les plus efficaces contre les tentations. C'est par nous-mêmes que le démon nous combat ; il suscite contre nous des ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils nous sont plus intimes ; d'autant plus redoutables, que nous les chérissons ; d'autant plus invincibles, qu'ils nous flattent en même temps qu'ils nous font la guerre, et qu'en nous attaquant il nous ôtent le désir de leur résister. Il soulève notre chair contre notre esprit, nos passions contre notre raison, nos sens contre notre foi (1). Commençons par affaiblir ces ennemis intérieurs, pour les combattre ensuite avec plus d'avantage. Tout ce que nous leur accordons leur donne de la force, qu'ils tournent bientôt contre nous; au contraire, plus nous leur refusons, plus nous acquérons sur eux d'empire. Nous accoutumons à la fois, nous à les dominer, eux à nous obéir. La chair, les passions et les sens sont des sujets indociles, toujours prêts à se révolter, et que la force seule peut contenir ; violents et emportés sous un régime faible et mou, tranquilles et soumis sous un sceptre ferme et sévère. Or, c'est à refuser ce qu'ils nous demandent, ce qu'ils osent même exiger avec une insolente importunité, que consiste la mortification. Elle n'est autre chose que les privations que nous leur imposons. Ainsi, la mortification produit le double effet, et d'affaiblir les tentations, et de nous fortifier contre elles. Elle tient fortement comprimés ces terribles ressorts intérieurs qui, lorsqu'on les laisse se lâcher, emportent avec violence notre volonté, et font dans notre âme les plus affreux ravages. La mortification a été le secret de tous les

(1) Caro enim concupiscit adversus spiritum : spiritus autem adversus carnem. Hæc enim sibi invicem adversantur; ut non quæcumque vultis, illa faciatis. *Ad Galat.*, V, 17.

saints pour surmonter les tentations qui les tourmentaient. Quand David sent ses pensées devenir trop importunes, et ses désirs l'agiter trop vivement, il se couvre d'un cilice (1), et l'apôtre saint Paul, pour faire cesser les combats intérieurs qui le déchirent, châtie sa chair, et la réduit en servitude (2).

Après nous avoir montré par son exemple la manière de nous préparer à la tentation, Jésus-Chris nous instruit à la combattre lorsqu'elle est présente, et que nous en sommes actuellement attaqués. Pour cet effet, il se soumet lui-même à trois tentations différentes, qui sont celles de la sensualité, de l'orgueil et de la cupidité. Et remarquons qu'il choisit pour notre instruction les tentations auxquelles nous sommes le plus exposés. Tout ce qui existe dans le monde, dit l'apôtre saint Jean, est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie (3). Tous nos vices tiennent à quelqu'une de ces passions ; tous nos péchés découlent de l'un de ces principes. Notre divin Modèle étant tenté aujourd'hui sur ces trois points, nous fait voir la résistance que nous devons opposer à toutes les diverses sortes de tentations.

Il eut faim. Et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Première tentation, qui est celle de la sensualité et des plaisirs. Nous avons ici deux choses à observer : l'astuce du démon, et la sagesse avec laquelle Jésus-Christ la confond.

C'est lorsque Jésus-Christ, pressé de la faim, ne trouve rien dans le désert qui puisse la satisfaire, que le démon se présente à lui. Ainsi, pour nous tenter, il épie sans cesse notre situation, nos besoins, nos désirs, nos inclinations, notre humeur, notre tempérament, nos passions ; et profi-

(1) Ego autem cum mihi molesti essent, induebar cilicio. *Psalm.*, XXXIV, 13.

(2) Castigo corpus meum, et in servitutem redigo. *I Cor.*, IX, 27.

(3) Omne quod in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. *I Joan.*, II, 16.

tant de tout ce qu'il découvre en nous de faible, c'est par là qu'il nous attaque. Ce qu'il propose à Jésus-Christ ne présente en soi rien de criminel. Apaiser la faim qu'un jeûne de quarante jours a excitée ne peut pas être un péché, mais ce serait manquer à la mortification que Jésus-Christ s'est imposée, ce serait se détourner de l'œuvre salutaire qu'il a entreprise. Et voilà comment le tentateur s'insinue auprès de nous : il se garde bien de nous proposer d'abord des péchés, dont l'idée serait plus propre à nous révolter qu'à nous séduire ; il commence par nous détourner de nos exercices de piété, sachant bien que de l'omission des œuvres religieuses, il ne lui sera pas difficile de nous conduire aux plus graves prévarications. Et vous pouvez vous le rappeler, vous tous qui des sentiers de la justice avez été entraînés dans les larges voies de l'iniquité. Le premier pas de votre égarement n'a-t-il pas été l'abandon des pratiques saintes que vous vous étiez imposées ? Un sentiment secret (c'est le tentateur qui l'inspire) détourne tantôt d'un exercice, tantôt d'un autre, Un jour on se prive de la prière ordinaire ; un autre on interrompt la lecture quotidienne ; un troisième on s'abstient d'une mortification accoutumée ; un autre encore on néglige ses œuvres de miséricorde : on regarde comme indifférent chaque manquement particulier dans les choses non prescrites, et on juge peu utile ce qui n'est pas nécessaire. Plus on céde aux premiers obstacles, plus les obstacles se multiplient ; et des prétextes nouveaux viennent sans cesse justifier la déférence qu'on a eue pour les prétextes précédents. On a commencé par trouver le relâchement excusable ; bientôt on le trouve agréable : on s'y accoutume, parce qu'on s'y plaît. Les omissions moins importantes en amènent journellement de plus graves, jusqu'à ce que de degrés en degrés on tombe dans la cessation absolue de tout pieux exercice. De là à la cessation des devoirs il n'y a qu'un pas. Pour celui à qui les saintes pratiques sont devenues importunes, les devoirs eux-mêmes sont onéreux. Parvenu à nous les rendre fâcheux, l'esprit de ténébres fait alors briller à nos yeux les charmes de la volupté. Et nous voilà placés entre un joug qui nous pèse, et une liberté qui nous plaît ; entre des obligations qui nous dégoûtent, et des plaisirs qui nous flattent. Notre choix

sera-t-il suspendu ? le sera-t-il longtemps ? Si la première tentation a eu sur nous tant de pouvoir, lorsque nous étions encore fortifiés par nos exercices spirituels, que ne fera-t-elle pas quand elle nous en trouvera abandonnés ? Si nous avons été vaincus avec toutes nos armes, quelle résistance ferons-nous après nous en être laissé dépouiller ?

C'est au premier pas qu'il faut arrêter un ennemi aussi dangereux. Si nous laissons les eaux du torrent s'insinuer dans la digue élevée pour le contenir, il la fera crouler et l'entraînera dans sa course. Si nous cédons aux premières suggestions, nous résisterons plus difficilement aux suivantes. Maintenons avec fermeté toutes nos pieuses résolutions. A l'exemple de Jésus-Christ, ne nous laissons détourner d'aucun de nos pieux exercices. Ils ne sont pas strictement des devoirs ; ils sont la sauve-garde de nos devoirs : ils sont le rempart extérieur qui les défend contre toutes les attaques. Ou s'il arrive qu'un office de charité, ou une obligation d'état nous force d'interrompre quelqu'une de nos pratiques religieuses, que ce soit pour satisfaire à un devoir, et non à une inclination ; que l'œuvre pieuse soit, non pas négligée, mais commuée en une autre plus méritoire ; qu'elle soit suspendue, et non cessée ; et reprenons-la avec une nouvelle ferveur, aussitôt que la liberté nous en sera rendue.

Considérons la réponse par laquelle Jésus-Christ confond la séduction du tentateur. Cet ange de ténèbres lui présentait, pour le tenter, le besoin de conserver sa vie, et le désir d'apaiser la faim qui le tourmentait. Le divin Sauveur lui parle d'une autre vie bien autrement précieuse que cette misérable vie actuelle. Le pain qu'il serait le maître de faire sortir des pierres ne servirait qu'à la vie du corps ; le jeûne est utile à la vie de l'âme. Ainsi le démon nous tente en mettant sous nos yeux les besoins et les plaisirs de cette vie. Pour ne pas succomber, élevons notre esprit aux grandes pensées, à la glorieuse destination, et à l'impérissable félicité de la vie future : opposons au temps, l'éternité ; à la terre, le ciel ; au monde, Dieu.

Alors le diable le transporta dans la ville sainte et le plaça sur le sommet du temple, et lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a com-

mandé à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. Jésus lui dit : Il est aussi écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.

La tentation de l'orgueil est la seconde que Jésus-Christ a voulu éprouver dans sa personne. L'orgueil peut avoir plusieurs objets, et le démon choisit pour nous tenter celui qui est le plus analogue à notre nature. Il nous présente, selon nos dispositions, l'orgueil de la naissance, l'orgueil des dignités, l'orgueil du pouvoir, l'orgueil de la considération, l'orgueil des richesses, l'orgueil de la force, l'orgueil de la beauté, l'orgueil des connaissances, l'orgueil des talents, et jusqu'à l'orgueil de la vertu et de la piété, qui n'est ni le moins commun, ni le moins dangereux. C'est par ce genre d'orgueil qu'il attaque le Sauveur. N'étant pas assuré peut-être que Jésus fût le Messie, destiné à détruire son empire, il voyait au moins que c'était un personnage d'une éminente sainteté, et c'est de sa sainteté même qu'il lui fait un piége. Il lui dit qu'étant chéri de Dieu au point où il l'est, Dieu ne permettra pas qu'il se fasse du mal ; qu'il peut sans danger se précipiter du faîte du temple ; que les anges, selon la promesse de l'Écriture, viendront le soutenir dans leurs bras, plutôt que de souffrir qu'il se blesse. Mais Jésus-Christ le confond par une réponse qui renferme pour nous une profonde instruction : il lui rappelle la défense de tenter Dieu ; et ce serait le tenter que d'exiger de lui un miracle pour se conserver la vie. Ce n'est point par des miracles que Dieu veut nous conduire au salut ; il a établi un ordre de choses général, et son intention est que nous le suivions. Regardons comme des tentations du démon, ces idées qui viennent quelquefois nous assaillir, de nous jeter dans des voies extraordinaires. C'est nous éloigner du but, que de nous écarter de la route où Dieu nous a placés. Nous sommes assurés des secours divins, tant que nous la suivrons avec simplicité ; mais Dieu ne nous doit plus rien, dès que nous en sortons, et que nous nous faisons à nous-mêmes des routes particulières qui, en nous distinguant, flattent notre orgueil. La voie commune de l'humilité, de l'obéissance aux supérieurs, de la fuite des occasions ; voilà celle qui nous est tracée, et que nous ne pouvons quitter sans danger. Le démon pré-

sente souvent à ceux qui ont fait quelques progrès dans la piété la même tentation qu'à Jésus-Christ. Il leur dit : Jetez-vous dans ce précipice ; ne craignez rien, votre vertu est assez affermie ; les anges eux-mêmes viendront, s'il le faut, à votre secours ; entretenez hardiment cette liaison qui ferait pécher un autre ; voyez librement cette personne ; allez sans inquiétude dans telles et telles sociétés, où périraient des âmes moins profondément enracinées dans la vertu ; la vôtre ne fera que s'épurer ; Dieu, que vous servez si fidèlement, vous y assistera de ses grâces. Répondons hautement à ses séductions : Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. C'est le tenter, que de se jeter volontairement dans un péril, sous l'espoir qu'il nous en retirera ; c'est le tenter, que de nous mettre dans l'alternative, ou de notre perte, ou d'un miracle qui nous en préserve. Il nous a promis des grâces, et non des miracles ; il nous a promis des grâces quand nous les mériterons, et non quand nous les exigerons ; quand nous nous conformerons à sa volonté, et non quand nous lui désobéirons.

Le diable le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montrant tous les royaumes du monde avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant, vous m'adorez. Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.

Voici la troisième tentation à laquelle Notre-Seigneur se soumet : c'est celle de la cupidité ; et il y en a de beaucoup d'espèces. Le démon le tente par celle qui flatte le plus sensiblement l'amour-propre, et qu'ennoblissent les préjugés du siècle, par l'ambition d'une vaste domination : mais il tient le même langage à tous ceux qu'il tente par l'appât des faux biens de la terre. Je te donnerai, dit-il à l'un, ces richesses après lesquelles tu soupires, si, en te prosternant, tu m'adores. Je te donnerai, dit-il à un autre, cette dignité qui est l'objet de tes vœux, si, en te prosternant, tu m'adores. Je te donnerai, dit-il, à un troisième, cette puissance dont tu fais ton idole, si en te prosternant, tu m'adores. Et c'est nous prosterner devant le démon, c'est l'adorer au préjudice de l'adoration due à Dieu seul, que de soupirer après les pompes qu'il étale, que de courir après

faveurs qu'il distribue, que de briguer les biens de la terre par des moyens criminels qu'il nous suggère. Repoussons ses perfides insinuations avec la force et l'indignation dont Jésus-Christ nous donne l'exemple ; disons-lui de même : Retire-toi, Satan ; et ne perdons jamais de vue qu'à Dieu seul appartiennent nos adorations ; qu'il est le seul maître que nous devions servir, et que nous nous retirons de son service, quand nous nous mettons au service de son ennemi.

Les trois réponses de Jésus-Christ aux trois tentations du séducteur, font naître une réflexion importante. Elles sont toutes tirées de la sainte Écriture, et nous apprenons de là combien la parole de Dieu est utile pour résister aux tentations. Elle est tout à la fois notre instruction, notre encouragement, notre soutien et notre force. Étudions donc constamment la divine Écriture ; pénétrons-nous de ses saintes maximes ; rendons-les-nous familières par la lecture et par la méditation. Et armés de ce glaive spirituel (nous venons d'entendre saint Paul l'appeler ainsi), nous triompherons sûrement de notre ennemi, et nous repousserons ses attaques.

Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui et le servirent.

Dieu ne permet pas que la tentation soit continuelle : après la victoire, il accorde le repos : le démon vaincu s'enfuit, et nous laisse jouir de notre triomphe. Gardons-nous de croire cependant que notre tranquillité doive être constante. Saint Luc nous apprend que Jésus-Christ ne fut abandonné par le démon que pour un temps (1). Comme notre cruel ennemi ne se retire que pour méditer de nouvelles attaques, nous devons de notre côté profiter du calme où il nous laisse, pour nous préparer à de nouvelles résistances. Mais dans l'intervalle de ces combats, combien est douce la consolation de l'âme qui a pleinement triomphé ! C'est à ce moment que les anges s'approchent de Jésus-Christ, et viennent lui servir à manger. C'est alors que l'âme fidèle se nourrit avec une religieuse confiance du pain

(1) Et consummata omni tentatione, diabolus recessit ab illo usque ad tempus. *Luc.*, IV, 13.

des anges, et vient y chercher tout à la fois, et le prix de sa victoire, et la force pour en remporter de nouvelles. Tous les vains plaisirs, tous les frivoles avantages que lui promettait souvent bien illusoirement la tentation, peuvent-ils entrer en comparaison avec les délices que lui procure ce pain sacré, et surtout avec celles que lui assure sa fidélité?

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

PAR M. L'ABBÉ DOUCET.

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, et, après y avoir passé quarante jours et quarante nuits sans manger, *il eut faim:* « *Postea esuriit.* » (*Matth.*, IV, 2.)

Ainsi, mes chers enfants, personne n'est exempté de faire pénitence et de se livrer aux saintes pratiques de la mortification. Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, veut bien en subir la loi et nous en montrer l'exemple. L'Évangile nous le fait voir se retirant dans la solitude, sans autre compagnie que les bêtes farouches, et sans autre nourriture que la prière ; et là, après un jeûne aussi long que rigoureux, il consent à s'assujettir aux faiblesses de l'homme, et veut bien éprouver comme lui le sentiment du besoin. Divin modèle de pénitence, il vous apprend ainsi à pratiquer avec lui et pour lui cette vertu ; il vous appelle au désert, et vous demande pour ce saint temps l'esprit de retraite et le recueillement habituel ; d'avance il réfute par sa conduite les vains prétextes, les frivoles excuses que pourrait alléguer la nature. Oserait-elle vous suggérer que votre âge ou votre innocence vous peuvent dispenser de la pénitence ? Votre innocence ! mais Jésus était comme vous et plus que vous innocent, et cependant il faisait pénitence. Votre innocence ! mais Jésus vous montrera dans la suite de notre Évangile que pour la conserver au milieu des tentations, il faut faire pénitence. Votre innocence enfin ! mais rentrez en vous-mêmes : ce que vous appelez innocence n'est peut-être que repentir ; et qu'y a-t-il de plus convenable au repentir que

la pénitence ? Votre âge ! s'il a pu commettre le péché, pourquoi ne pourrait-il le réparer par la pénitence ? Ses fautes, je le veux bien, sont peut-être excusables ; en sont-elles moins des fautes ? ses infidélités et ses ingratitudes en en sont-elles moins sensibles au cœur de notre Dieu ?

A la vérité, la pénitence qu'il demande de vous n'est point celle des autres chrétiens. Mais remarquez-le, mes chers enfants, si son indulgence vous la rend plus douce, elle n'en devient que plus obligatoire. S'il relâche pour vous quelque chose de la sainte rigueur des abstinences et des jeûnes, il demande (et qui oserait le lui refuser?) une plus exacte tempérance et une frugalité plus grande. S'il ne vous parle point des austérités corporelles, il désire que vous les remplaciez par la mortification des sens et surtout de la volonté. Si enfin, par égard pour votre âge, il vous dispense de la lettre du précepte, il vous en laisse à remplir l'esprit : voilà votre pénitence, telle que vous la prêche Jésus-Christ au désert.

Mais quel étrange interlocuteur vient converser avec mon Dieu ? J'ai pourtant lu dans les saints livres qu'il n'y avait point de société entre la lumière et les ténèbres, point de rapprochement entre le Christ et Bélial (*II Cor.*, VI, 15) ; *et voici que le tentateur vient adresser la parole à Jésus :* « *Et accedens tentator, dixit.* » O prodige d'impudence et d'audace ! ô miracle de patience et d'humilité ! un démon qui ose paraître devant le Fils de Dieu, et le Fils de Dieu qui supporte celui qu'il pouvait anéantir ! Et comment expliquer d'une part tant de témérité, et de l'autre une si grande patience ? Le démon est inquiet ; il a senti son trône trembler sous lui ; il sait qu'un homme doit venir au monde, qui renversera sa puissance, et il cherche à connaître cet homme. Tant de prodiges, qui ont illustré la naissance de Jésus, l'ont effrayé davantage. Il ne sait pas encore pourtant si c'est un des prophètes d'Israël ou le Messie qui doit brisé son sceptre ; il espère découvrir son secret, et il l'interroge. Le Sauveur, de son côté, veut nous apprendre à porter les humiliations, et, pour cela, il s'abaissera jusqu'à répondre à Satan. Mais surtout il veut nous instruire à combattre les tentations, et lui-même il sera tenté le pre-

mier. Approchons donc, et, pour profiter de cette leçon nouvelle, écoutons cette étrange conversation.

Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pain : « *Dic ut lapides isti panes fiant.* » Il est si fort dans la nature du démon de faire le mal que sa première parole est un conseil perfide, une tentation de sensualité. Le Sauveur, sans se découvrir, répond un seul mot, et ce mot, il l'emprunte aux saintes Écritures. Un langage si laconique ne peut éclairer les incertitudes du tentateur ; il cherche à pousser plus loin le dialogue, et son audace augmentant avec sa curiosité, il saisit le Sauveur et le transporte sur le haut du temple. Anges, vous avez vu votre maître un instant au pouvoir du démon et vous n'êtes point accourus pour venger son opprobre ! Mes enfants, ils contemplaient comme nous, avec admiration, la divine et inaltérable patience du Dieu fait homme ; ils regardaient avec indignation cet esprit impur qui élevait de ses mains l'auteur de notre salut et le destructeur de son empire, et ils laissaient s'accomplir un mystère d'humilité qu'ils ne pouvaient comprendre.

Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; les anges sont là pour vous soutenir : « *Mitte te deorsum.* » Tentation d'orgueil et de présomption, que le Sauveur repousse avec les mêmes armes et la même facilité que la première fois. Enfin, l'infâme jette le masque, il propose à Jésus-Christ de l'adorer, et, pour récompense, il lui promet la possession de tous les royaumes de la terre. Il espérait sans doute que l'ambition le servirait mieux que ne l'avait servi l'orgueil et la sensualité. Mais là devait se terminer cette scène si étonnante et si instructive pour nous. Transporté d'indignation, le Sauveur chasse au loin son ennemi : *Vade, Satana!* et le démon s'enfuit épouvanté.

Recueillons ici les salutaires instructions que nous donne cette seconde partie de notre évangile. Ce n'est donc pas un mal d'être tenté, puisque Jésus-Christ lui-même l'a été pendant sa vie mortelle. Consolation des âmes affligées, cette pensée leur apprendra que le consentement fait le crime et non point la tentation ; que si le disciple n'est pas plus que le maître, elles ne doivent point s'attendre à une exemption que le Fils de Dieu n'a point réclamée pour lui-

même, et que, pour avoir droit un jour à la couronne, il faut avoir vu l'ennemi de près et l'avoir vaillamment combattu.

Mais ce langage, mes chers enfants, n'est-il point inutile pour vous? Plût à Dieu qu'il le fût, et que l'enfance n'eût pas à redouter des tentations plus nombreuses et plus fortes que n'en ont à craindre les années mêmes de la maturité! Oh! combien de fois le tentateur s'approche-t-il aussi de l'enfant pour lui adresser une parole douce et suave en apparence, mais perfide et mortelle en réalité! *Et accedens tentator, dixit.* Combien de fois, se ménageant en secret des intelligences au fond de son cœur, a-t-il ébranlé par d'impétueuses attaques sa vertu naissante, et lassé sa vigilance par de coupables et continuelles tentatives! Quelquefois c'est la sensualité qu'il réveille en lui, lui fournissant des occasions, et lui suggérant des moyens pour la contenter; d'autrefois, c'est l'orgueil qui sert ses affreux projets; il en verse le poison dans le cœur de l'enfant, il lui parle de ses avantages, de ses espérances, et nourrit en lui, par ce langage séducteur, une passion qui fera plus tard son désespoir: *Et accedens tentator, dixit.*

Or c'est aux enfants comme aux autres que Jésus-Christ enseigne aujourd'hui le moyen de vaincre la tentation. Dabord c'est dans la solitude qu'il remporte sur le démon la victoire que nous venons de célébrer. Aussi nous apprend-il à tous qu'il faut nous éloigner du monde si nous voulons triompher du tentateur, et qu'en vain gémirons-nous de ses attaques et voudrons-nous les éviter, si nous venons imprudemment le braver dans son empire, et nous jeter nous-mêmes dans les filets qu'il a tendus.

C'est encore par l'humilité que nous pourrons, à l'exemple du Sauveur, repousser l'ennemi de nos âmes, et rendre impuissants ses efforts: l'humilité, bouclier céleste dans la main du chrétien, saura parer les traits lancés contre lui; arme victorieuse, elle terrassera son adversaire; lumière divine, elle lui découvrira les sourdes menées, ces trames inconnues qui sont la dernière ressource d'un ennemi renversé. Jésus enfin combat la tentation par les pensées de la foi qu'il puise dans les saints Livres. Ainsi, l'âme fidèle qui voudra vaincre comme lui aura recours à Dieu; elle trouvera

des forces ou dans la méditation des saintes Écritures, ou dans la ferveur de sa prière. Elle appellera à son aide le Dieu qui ne nous laisse jamais tenter au-delà de nos forces, et bientôt la tentation vaincue sera pour elle une source de mérites et un droit acquis à la récompense. Les anges qui vinrent servir Jésus après la tentation chanteront, dans leurs saints cantiques, et les combats et les victoires de ce chrétien, de cet enfant qui aura, par sa fidélité, mis en fuite le ...on. Il seront pendant sa vie, les guides de son pèlerinage, les défenseurs de sa vertu ; et quand l'heure du triomphe aura sonné, ils seront encore auprès de lui et le conduiront dans la gloire.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Ier Dimanche de l'Avent. — Évangile 1
Homélie sur le Jugement universel, par M. Ricaud 1
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 20
Autre homélie sur le Parallèle entre le tribunal de la pénitence et le tribunal du jugement universel, par M. de Place. 38
IIe Dimanche de l'Avent.— Évangile 51
Homélie sur ceux qui se scandalisent de Jésus-Christ, par M. Ricaud 51
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 70
Autre homélie sur les Afflictions, par M. l'abbé Charles Breton 84
IIIe Dimanche de l'Avent. — Évangile 91
Homélie sur le Témoignage de Jean-Baptiste par M. Ricaud. 91
Autre homélie (sur le même sujet) par le cardinal de La Luzerne 106
Autre homélie (sur le même sujet), par M. l'abbé Doucet . . 121
IVe Dimanche de l'Avent. — Évangile 126
Homélie sur la Pénitence, par M. Ricaud 126
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 138
Autre homélie, sur les Quatre-Temps, par le cardinal Giraud 157
Dimanche dans l'Octave de la Nativité de Notre-Seigneur. — Évangile 168
Homélie sur la conduite du vieillard Siméon et la prophétesse Anne, par M. Ricaud 168
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 180
Autre homélie sur Jésus-Christ, ruine et résurrection, par M. l'abbé Robinot 198

Ier Dimanche après l'Epiphanie. — Évangile. 207
Homélie sur le recouvrement de Jésus au Temple, par M. Ricaud. 207
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 220
Autre homélie, sur la nécessité du zèle, par M. Anot. 235
IIe Dimanche après l'Épiphanie. — Évangile. 246
Homélie sur le Mariage, par M. Ricaud. 246
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 256
Autre homélie (sur le même sujet), par M. l'abbé Bayle . . . 273
IIIe Dimanche après l'Epiphanie. — Évangile 283
Homélie sur les devoirs des maîtres et des serviteurs, par M. Ricaud 283
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 301
Autre homélie (sur le même sujet), par M. l'abbé Bayle . . . 315
IVe Dimanche après l'Epiphanie. — Évangile 324
Homélie sur les avantages des afflictions, par M. Ricaud . . 324
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 340
Autre homélie, sur la Tempête apaisée, par M. Lecourtier. 355
Ve Dimanche après l'Epiphanie. — Évangile 366
Homélie sur la parabole de l'ivraie et du bon grain 366
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne. 383
Autre homélie (sur le même sujet), par M. l'abbé Doucet . . 397
VIe Dimanche après l'Epiphanie. — Évangile 401
Homélie sur la parabole du sénevé et du levain, par M. Ricaud. 401
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 424
Autre homélie (sur le même sujet), par M. l'abbé Bayle . . . 442
Dimanche de la Séptuagésime. — Évangile. 462
Homélie sur le petit nombre des élus, par M. Ricaud . . . 462
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 473
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal Giraud. 492
Dimanche de la Sexagésime. — Évangile. 502
Homélie sur la parole de Dieu, par M. Ricaud 503
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne. 522

Autre (homélie sur le même sujet), par Mgr. Delalle 535
Dimanche de la Quinquagésime. — Évangile 547
Homélie sur la guérison de l'Aveugle de Jéricho, par M. Ricaud 547
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 572
Autre homélie, sur les obligations du Baptême, par M. Roy. 583
Ier Dimanche de Carême. — Évangile 593
Homélie sur les Tentations, par M. Ricaud 593
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 608
Autre homélie (sur le même sujet), par M. l'abbé Doucet . . 621

FIN DE LA TABLE.

Avignon. — Imprimerie F. SEGUIN aîné, rue Bouquerie, 13.

252
M663
65757
Encyclopédie de la Prédication
AUTHOR
Contemporaine
TITLE
Homélies Tome I.
DATE DUE | BORROWER'S NAME
STORAGE - CBPL
65757